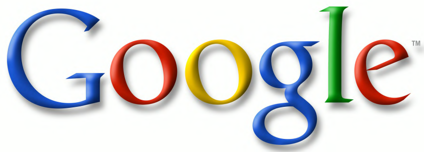
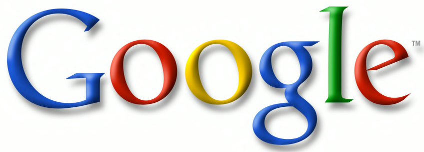
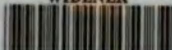
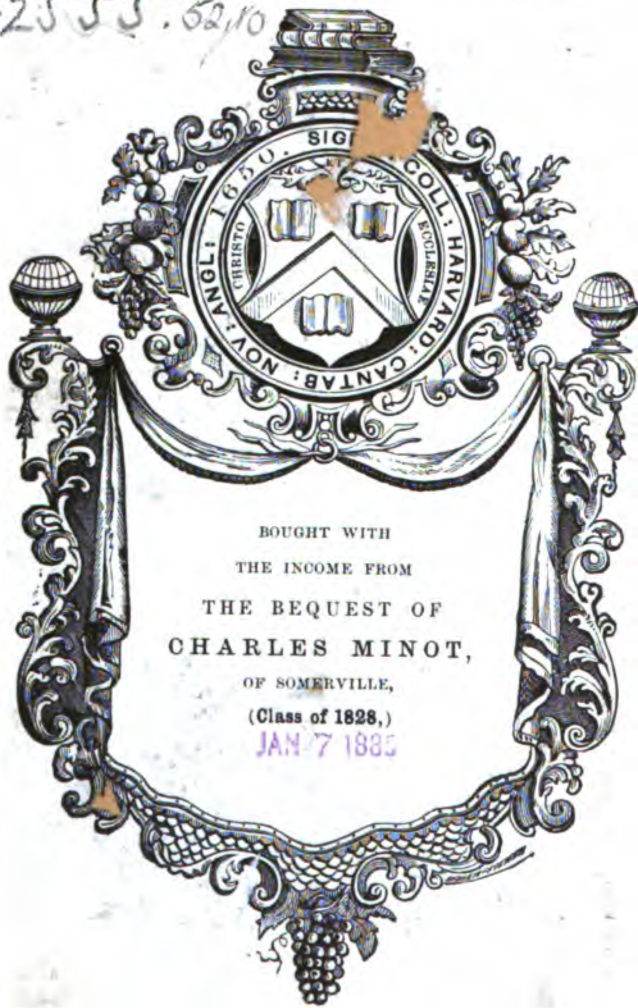
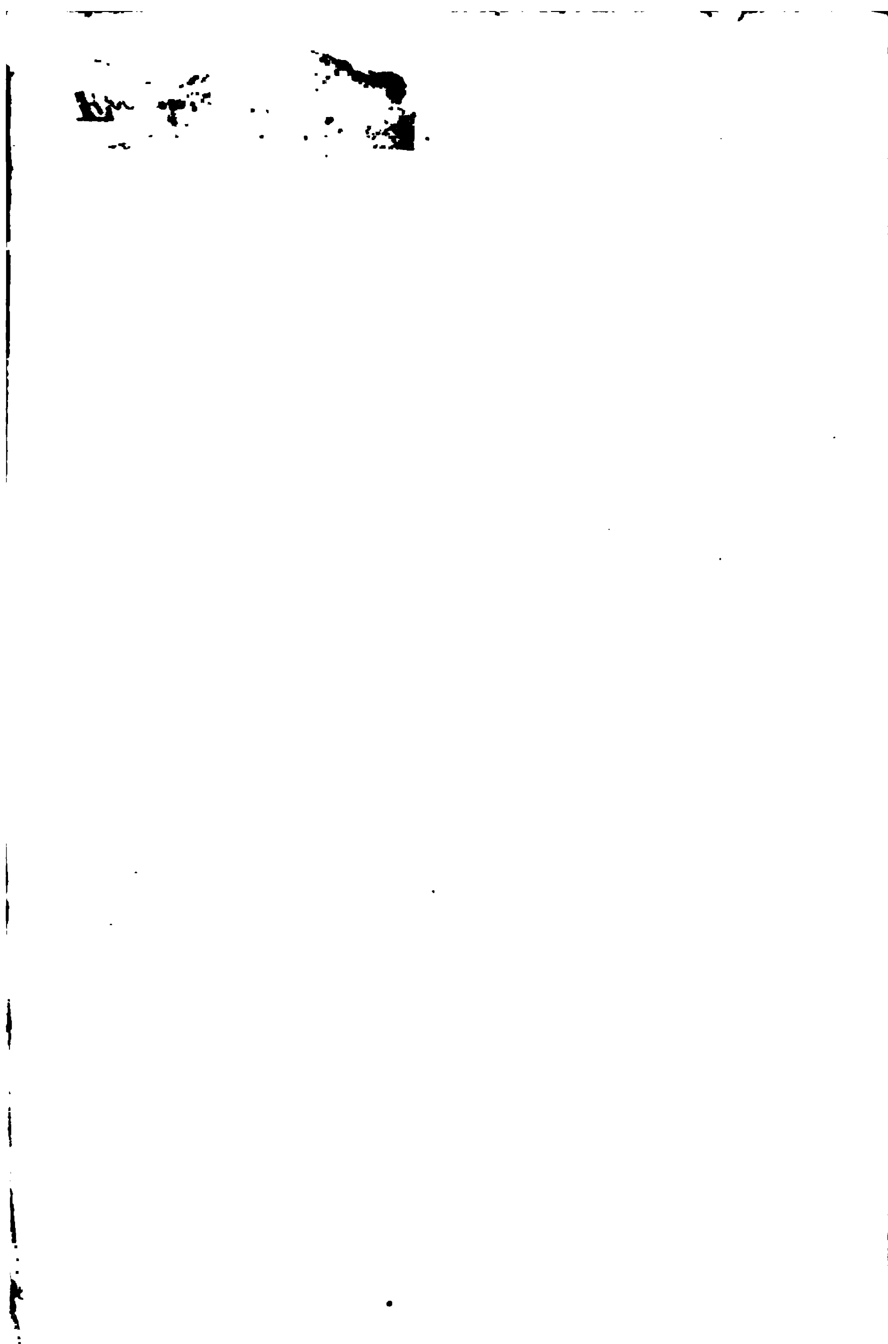







SIGIL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO
ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
JAN 7 1885



LA RENAISSANCE,

DE DANTE A LUTHER.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE LA LITTÉRATURE MODERNE.

LA RENAISSANCE,

DE DANTE A LUTHER,

PAR

MARC-MONNIER.

PARIS,

LIBRAIRIE FIRMIN-DIDOT ET CIE,

56, RUE JACOB, 56.

1884.

PRÉFACE.

Mener toutes les littératures de front ; montrer à chaque pas l'action des unes sur les autres ; suivre ainsi, non plus seulement en deçà ou au delà de telle frontière, mais partout à la fois, le mouvement de la pensée et de l'art : cela paraît ambitieux et difficile ; on y arrive cependant à force de vivre dans son sujet qui, petit à petit, se débrouille, s'allège, s'égaie, se met à la portée des jeunes gens et des simples curieux. Ainsi est né ce livre en quatorze années d'enseignement public ; je l'ai écrit parce qu'il manquait encore en France.

M.-M.

LA RENAISSANCE

DE DANTE A LUTHER.

CHAPITRE PREMIER.

DANTE ALIGHIERI.

I. L'an 1300 : commencement de la littérature moderne.
II. Fin du moyen âge.
III. La France et l'Italie avant Dante. — Les troubadours. — L'école de Bologne.
IV. La poésie populaire : Cecco Angiolieri.
V. Dante amoureux : la *Vita nuova*.
VI. Béatrice.
VII. Dante : son savoir, sa religion, sa politique, ses précurseurs, sa langue.
VIII. Dante : le Toscan, l'homme, l'artiste. — La « Divine Comédie ». — Dante et l'antiquité.
IX. Dante après sa mort, jusqu'à nos jours.

I.

L'an 1300, à Rome, le pape Boniface VIII institua le jubilé séculaire, accordant rémission entière de leurs péchés aux Romains qui pendant trente jours et aux étrangers qui pendant quinze jours consécutifs visiteraient

les églises des saints apôtres Pierre et Paul. Deux millions de pèlerins se rendirent à l'appel ; parmi eux deux Florentins dont l'un, Jean Villani, frappé du spectacle, y prit l'idée de rédiger les annales de sa patrie. « Et, me trouvant en ce benoît pèlerinage dans la sainte ville de Rome, voyant les grandes et antiques choses qu'elle renfermait, et lisant les histoires et grands faits des Romains écrits par Virgile et par Salluste, Lucain, Tite-Live, Valère, Paul Orose et autres maîtres d'histoires, lesquels écrivirent aussi bien les petites que les grandes choses et de plus celles des extrêmes confins du monde, pour donner mémoire et exemple à ceux qui sont à venir, je pris d'eux le style et la forme, bien que je ne fusse pas digne disciple pour un si grand travail (1)... » Et, de retour à Florence, Jean Villani commença ses *Histoires florentines*.

Un autre Toscan se trouvait à Rome pendant la fête : le premier en date et l'un des premiers en génie des poètes modernes, Dante Alighieri. Pour faciliter la circulation sur le pont Saint-Ange, on avait partagé la foule en deux files : ceux qui allaient à Saint-Pierre avaient le front tourné vers le château, ceux qui en revenaient regardaient la colline. Dante, qui plus que tout autre eut la mémoire des yeux, décrivit ce double défilé dans « l'Enfer » (2).

(1) Et trovandomi io in quello benedetto pellegrinaggio nella Santa città di Roma, veggendo le grandi et antiche cose di quella, et leggendo le storie et gran fatti de' Romani, scritte per Virgilio, et per Sallustio, Lucano, Titolivio, Valerio, Paolo Orosio et altri maestri di historie, i quali cosi le piccole come le grandi cose descrissero, et etiandio degli stremi dello universo mondo, per dare memoria et esemplo a quelli che sono a venire ; presi lo stile et forma di loro, tutto che non fossi grande discepolo a tanta opera fare.

(2) Come i Roman, per l' esercito molto,
L' anno del Giubbileo, su per lo ponte

Écrivit-il son poème, comme Jean Villani écrivit son histoire, sous la forte impression du jubilé? On l'a dit et on l'a pu croire; en tous cas il data de l'an 1300, c'est-à-dire de sa trente-cinquième année, « en mi-chemin de la vie humaine, » ce voyage au pays des morts qu'il chanta dans la « Divine Comédie ». L'ère moderne, en littérature, commence là.

II.

Jusqu'alors, en effet, on n'avait connu qu'une puissance morale, l'Église, qui commandait la pensée, la science et l'art. Dans l'Europe entière, elle avait imposé sa langue à la philosophie, à l'histoire, même à la poésie : c'est en latin que furent écrits les drames naïvement dévots de Roswitha, les traditions galloises recueillies par Geoffroy de Monmouth, l'histoire poétique de Charlemagne commencée par le moine de Saint-Gall, la première version du *Nibelungenlied* consignée dans le poème de *Waltharius*. L'Église enseignait partout les mêmes arts libéraux; dans les écoles supérieures et dans les cloîtres savants, la philosophie, esclave de la théologie, s'inquiétait du même problème. Grâce à l'unité de langue et de pensée, les universités de tous pays se transmettaient leurs maîtres et leurs écoliers. Thomas d'Aquin étudiait à Cologne sous Albert le Grand et le suivait à Paris où Albert laissait son

Hanno a passar la gente modo tolto :
Che dall' un lato tutti hanno la fronte
Verso 'l castello, e vanno a Santo Pietro;
Dall' altra sponda vanno verso 'l monte.
Inf., xviii, 28-35.

nom à la place Maubert ; Duns Scot professait tour à tour à Oxford, à Paris et à Cologne. Les philosophes n'étaient pas français, italiens, anglais, allemands ; ils avaient pour patrie l'Église et pour école leur ordre monastique. Saint Thomas étant dominicain, les dominicains se déclaraient thomistes, et scotistes les franciscains, parce que Duns Scot était franciscain.

Ainsi les lettrés de toute nation marchaient dans le même chemin, conduits par l'autorité romaine et latine. Comme la littérature savante, les littératures vulgaires traitaient des sujets communs. Toutes se partageaient Charlemagne, le roi Arthur, les héros grecs ou romains armés chevaliers par le moyen âge ; les lyriques, troubadours ou *Minnesinger,* chantaient le même air à peine modifié par le climat ; les mêmes contes, venus de l'Inde, amusaient toutes les races indo-européennes, le drame débuta sur tous les théâtres par les mêmes scènes bibliques ; enfin, car il est inutile et fastidieux de multiplier les faits, l'Allemagne, les Flandres et la France collaboraient à la fable épique et satirique de Renart.

Mais tout cela déclinait à la fin du treizième siècle. L'Église avait fait sa tâche. Plus de croisades depuis la mort de saint Louis ; plus d'Innocent III, plus de Grégoire VII. Boniface VIII, pour avoir voulu imiter ces dominateurs, allait être insulté par un souverain, outragé par un simple gentilhomme. On raconte qu'au jubilé séculaire, il s'était avancé, revêtu des insignes impériaux, à travers les multitudes prosternées, tandis qu'un héraut, brandissant devant lui deux épées symboliques, le proclamait souverain pontife et empereur de l'univers. Mais quand il osa écrire à Philippe le Bel : « Dieu nous a établi sur les rois et les royaumes pour arracher, détruire, disperser,

édifier et planter en son nom. Ne te laisse donc pas convaincre que tu n'as pas de supérieur et que tu n'es pas soumis au chef de la hiérarchie ecclésiastique ; celui qui pense ainsi n'étant qu'un infidèle et un insensé, » — la bulle fut brûlée par le bourreau (1302). Un an après, le Saint-Père sera souffleté dans Anagni (ainsi le veut la tradition) par un patricien de Rome. En 1309, le Saint-Siège, confisqué par la France, ira meubler un palais d'Avignon ; cette « captivité de Babylone », sans douleur et sans honneur, se prolongera fort au delà d'un demi-siècle. On a déjà vu Abélard, Arnauld de Brescia, les épicuriens, les Vaudois, les Albigeois, les premières protestations de la chair, de l'esprit, de la conscience, mais jusqu'ici tous les apostats ont été martyrs ; on aura bientôt Wiclef qui mourra dans son lit. L'Église, autrefois grande et sainte, s'amoindrit, se corrompt, abdique son autorité morale et renonce même à diriger les études ; les moines laissent moisir les livres que jadis ils avaient sauvés ; la scolastique vermoulue tombe en poussière et ne pourra plus soutenir la religion ; les philosophes du temps sont Raymond Lulle, Guillaume d'Occam : le premier, adversaire du clergé ; le second, réfugié à la cour des rois, combattant contre Rome et pour eux, leur offrant la protection de sa plume contre la protection de leur épée. La poésie provençale a déjà péri de mort violente et ne se prolonge que dans son ombre au delà des Pyrénées et des Alpes. La chanson de geste s'altère de plus en plus par l'alliage du roman d'aventures ; le *Minnegesang,* arrivé à son complet épanouissement au treizième siècle, doit bientôt s'effeuiller. Le grand succès d'hier, le *Roman de la rose,* allégorie sentimentale, tourne en satire violente sous la rude et lourde main de Jean de Meung. Toute la chevalerie enfin, celle des églises, des

cloîtres, des champs de bataille, des expéditions lointaines, des châteaux, des cours d'amour, le moyen âge en un mot a fait son temps; il y a partout un besoin de transformation, de rénovation, ou, puisque le terme est consacré, de renaissance. La « Divine Comédie » paraît; aussitôt l'Italie entre en scène et enlève à la France le bâton de commandement. D'un seul bond le dernier venu des dialectes néo-latins, le toscan passe de l'enfance à la jeunesse, à la maturité et devient, seul en Europe, une langue définitive. La « Divine Comédie » est donc la première œuvre de la Renaissance, et l'histoire moderne en littérature, date de l'an 1300.

III.

N'exagérons rien cependant, l'Italie existait avant Dante. Au treizième siècle (inutile de remonter plus haut) nous y trouvons Brunetto Latini l'encyclopédiste, Léonard de Pise le mathématicien, Marco Polo le géographe; des jurisconsultes comme Accurse et Pierre des Vignes, des artistes comme Casella, Nicolas Pisan, Cimabue; l'école de droit à Bologne, l'école de médecine à Salerne attiraient des milliers d'étudiants. Thomas d'Aquin fut le docteur le plus vénéré du siècle. L'Italie avait Rome, capitale spirituelle de la chrétienté; la langue savante, le latin, lui était plus familière qu'aux autres pays; on la considérait encore comme langue nationale et maternelle. On écrivait en latin des encyclopédies, des chroniques, des histoires en prose et en vers, des chants historiques, des moralisations, des légendes, des drames sacrés. Dante avait eu sans doute, en poésie, des frères aînés,

même un père, Guido Guinicelli de Bologne. Cépendant cette poésie encore verte et déjà encombrée de mauvaise herbe n'annonçait qu'une maigre moisson. Les Siciliens avaient inventé, importé du moins le sonnet et imité la chanson (*cansos*) des Provençaux; les Bolonais avaient perfectionné l'un et transformé l'autre en fixant la *canzone* italienne. Les Toscans, d'autre part, s'étaient appliqués à rendre littéraire la forme populaire de la ballade : canzone, sonnet et ballade, voilà donc tout ce que la poésie en langue vulgaire avait su donner jusqu'alors. Dante (avant la « Divine Comédie ») ne voulait même pas que cette poésie allât plus loin et chantât autre chose que l'amour. A son avis d'alors, c'était le seul sujet qui convînt aux dialectes populaires et ces dialectes n'avaient d'autre raison d'être, en littérature, que l'ignorance des femmes qui n'entendaient pas le latin. Ainsi raisonnait dans son traité *De vulgari eloquio* l'auteur prochain de « l'Enfer », du « Purgatoire » et du « Paradis », en un temps où l'on possédait déjà, non seulement la *Chanson de Roland,* mais aussi le poème du *Cid* et les *Nibelungen.* C'est que la langue vulgaire, en Italie, tardait à se fixer, peut-être à cause du latin, répandu partout, qui ne voulait pas lâcher prise. La première prose entièrement italienne qui soit connue est de 1231 : c'est un compte de ménage; à cette date, Villehardouin était déjà mort, Joinville était déjà né. Les auteurs qui daignaient renoncer au latin hésitaient entre les divers dialectes de la péninsule. Dante n'en approuvait aucun, pas même le toscan, et ne montrait quelque indulgence que pour le bolonais par déférence pour son maître Guinicelli. Il raisonnait aussi sur la langue d'oil qu'il parlait non sans saveur (*non insipidè*) et sur la langue d'oc en laquelle il tourna quelques vers :

c'était, à son avis, la plus parfaite et la plus douce. En ce temps-là le français courait partout, répandu en Angleterre et en Sicile par l'invasion des Normands, en Orient par les croisades : au commencement du quatorzième siècle un chroniqueur espagnol, qui revenait de Morée, écrivit qu'on y parlait *axi bel frances com dins en Paris*. Deux cents ans auparavant, Paris avait déjà reçu le nom de nouvelle Athènes et s'était agrandi pour recevoir les écoliers qui lui venaient de partout, plus nombreux que les citoyens ; c'était « le pays de tous les habitans du monde », et un des nôtres, saint Bernard, gouvernait l'intelligence et la conscience de la chrétienté. Nos chansons de gestes allaient jusqu'en Suède, en Hongrie, en Russie. Dès le onzième siècle, en Angleterre, on employait notre langue à la cour, même à l'église et on chassait de son siège un prélat qui ne la savait pas. En français furent écrits les romans de la Table ronde et les lais de la reine Marie. En français, l'an 995, fut ouvert en Allemagne un concile allemand. Tous les grands seigneurs d'outre-Rhin nous demandaient des précepteurs ou des valets pour instruire leurs enfants ; Yseult, dans le *Tristan* de Gottfried, savait beaucoup de lais français qui ravissaient la cour et Wolfram d'Eschenbach, s'avouant moins habile en langue d'oil qu'un grossier Champenois, en était plein de honte. Enfin, en Italie, on entendait la *francigena loquela* dès le temps de la comtesse Mathilde, une contemporaine de Grégoire VII. Ce n'étaient pas seulement la cour de Sicile et de Naples où régnaient les successeurs de Robert Guiscard, c'étaient aussi les villes du nord, Vérone, Trévise, qui vivaient de nos conteurs et de nos poètes ; on chantait de Roland et d'Olivier sur les théâtres de Milan. La commune de Bologne, en 1288, dut prendre

des mesures contre nos jongleurs qui retenaient trop d'oisifs sur les places publiques. Rusticien de Pise écrivait en français des romans de la Table ronde et les récits de voyage que lui dictait Marco Polo; Brunetto Latini rédigeait en français son *Trésor* « pour che que la parleure en est plus delittable et plus commune à toutes gens; » Martin Canale disait de cette parleure : « Elle cort parmi le monde. » Des poèmes chevaleresques en jargon franco-italien sont enfouis dans plusieurs bibliothèques où les érudits vont aujourd'hui les feuilleter, et l'on a une longue histoire d'*Attila, fléau de Dieu,* compilée en 1358 dans cette langue hybride. Dante lui-même connaissait le *Lancelot du lac* de Chrestien de Troyes, sans doute aussi le *Guillaume-au-court-nez* et il entendit le cor de Roncevaux.

C'était Charlemagne, croyaient les Toscans, qui avait construit les tours, les remparts de Sienne et relevé Florence abattue par Attila. Les gentilshommes italiens donnaient à leurs fils les noms de Roland, d'Olivier, de Lancelot, de Tristan, de Perceval; à leurs filles ceux d'Yseult et de Genèvre. Un jour, en Sicile, un cheval échappé qui appartenait à l'évêque de Catane, courut vers l'Etna; le serviteur qui venait de l'étriller le chercha longtemps par les précipices et les escarpements de la montagne, puis il s'enfonça dans les forêts et, cherchant toujours, se trouva sur un chemin fort étroit, mais uni, qui le conduisit dans une vaste plaine où s'élevait un palais, merveille de l'art; le roi Arthur était couché là depuis des siècles, souffrant de blessures qui se rouvraient tous les ans et qu'il avait reçues dans un combat contre son neveu Modred. Il fit remettre au valet, pour l'évêque de Catane, non seulement le cheval échappé, mais aussi de

magnifiques présents qu'on admirait encore en 1211.

C'est ainsi que nos fictions s'étaient emparées de l'Italie. Elles y étaient devenues populaires, tandis que la poésie provençale s'installait dans les cours. Dès la fin du douzième siècle, le Montferrat était devenu comme une seconde Provence : après le massacre des Albigeois, les troubadours en fuite, accueillis partout avec empressement, apprirent leur langue et leur art aux Italiens qui devinrent eux-mêmes troubadours. Parmi ces derniers, Albert Malaspina, celui qui s'escrima contre Rambaud de Vaqueiras dans une tenson célèbre. Rambaud reprochait à Malaspina de s'être cent fois parjuré par convoitise de richesse et d'être regardé par les Génois comme un voleur de grand chemin — « Pardieu, Rambaud, répondait l'Italien au Provençal, je me porte garant que maintes fois j'ai pris le bien d'autrui, mais pour donner et non par avarice ou pour trésors que voulusse amasser (1). » La libéralité justifiait le brigandage.

Un de ces troubadours péninsulaires (on en connaît plus de vingt) fut Sordel de Mantoue, celui que Dante a surpris au purgatoire dans l'attitude du lion au repos. On ne sait rien de lui, sinon qu'il eut des amours illustres et changeantes et qu'il mourut misérablement ; il composa cependant une complainte féroce où il invitait à un banquet tous les princes de l'Europe pour y manger le cœur de Blacas qui venait de mourir, unique moyen pour eux de devenir comme lui bons, forts et braves : « Que le premier mange de ce cœur, car il en a grand besoin, l'em-

(1) Per dieu, Rambaut, daissous port garentia
Que maintas vetz per talan de donar
Ai aver tout, e non per manentia
Ni per thesaur q'ieu volgues aiostar.

pereur de Rome, s'il veut conquérir les Milanais qui le tiennent conquis (1)... Il me plaît que le roi anglais, parce qu'il est peu courageux, mange de ce cœur, après quoi il sera vaillant et bon... Que le roi d'Aragon mange de ce cœur, afin qu'il soit déchargé de sa honte... » Et ainsi de suite; tous ceux qui régnaient alors y passaient. Fières paroles qui durent toucher l'auteur de la « Divine Comédie »; voilà peut-être pourquoi Sordel tient tant de place dans le « Purgatoire » où il marche à côté de Virgile, Mantouan comme lui. Les deux poètes escortent Dante qui, arrivé à ce point de son ascension, se laisse guider en même temps par le génie de l'antiquité et par le génie de la Provence.

Il restait un pas à faire à cette poésie des troubadours pour devenir tout à fait italienne, il lui fallait chanter en italien. Elle s'y essaya d'abord en Sicile. Dans cette île, comblée de tous « les biens de Dieu », les Provençaux proscrits trouvèrent plus de joies que chez les rudes châtelains du nord : une culture avancée, une cour de savants et d'esprits libres, une langue vulgaire en formation parlée par un peuple volcanique, enfin Frédéric II, le philosophe empereur. Les deux dialectes, le provençal et le sicilien, luttèrent quelque temps; le sicilien prit le dessus, mais le sentiment resta provençal. Chez les poètes de cette école, à commencer par l'empereur Frédéric et son chancelier Pierre des Vignes jusqu'au notaire Jacques de Lentino, nous ne trouvons de sicilien ou d'italien que la langue;

(1) Premiers manje de cor, per so que grans ops l'es,
L'emperaire de Roma, si 'lh vol los Milanes
Per forsa conquistar, quar lui teno conques, etc.

Le texte entier de la complainte est dans ADOLFO BARTOLI, *Storia della letteratura italiana* (vol. II, p. 351).

les sujets, les idées, les formes mêmes de la poésie n'ont pas changé en passant les Alpes et le détroit; c'est un art retombé en enfance, et, comme on l'a dit énergiquement, « le balbutiement de la décrépitude (1) ». Cependant, à cet exercice laborieux d'adaptation, le dialecte s'assouplit, s'affina, s'enrichit de tours et de vocables étrangers; ces œuvres déjà littéraires se répandirent en Italie, et probablement toscanisées par les copistes, devaient sinon provoquer, du moins seconder la formation de la langue des livres, du « vulgaire aulique » (ainsi le nomma Dante) qui avec le temps devint commun à tous les auteurs italiens. Il y eut bientôt une école de troubadours toscans qui suivirent les siciliens dont ils ne quittaient pas les traces, en criant à la profanation dès qu'un novateur essayait de s'en éloigner; Dante de Maiano fut le plus obstiné de ces immobiles. L'influence provençale était difficile à secouer; elle avait pesé jusque sur la tenson populaire de Ciullo d'Alcamo, jusque sur les mystiques élévations de François d'Assises qui appelait la Pauvreté sa dame et se disait le troubadour du Christ. Pour dégager l'Italie de la Provence, il fallut l'effort vigoureux de Guido Guinicelli qui était de la docte Bologne; Guido mit la poésie à l'école où elle fit sa philosophie et prit le bonnet de docteur. L'amour mélangé de scolastique et inclinant vers le platonisme, tel fut le signe particulier des lyriques italiens de cette époque. Guido Guinicelli eut deux élèves, toscans l'un et l'autre : Guido Cavalcanti et Dante Alighieri.

(1) ... è il balbettare infantile della decrepitezza. CARDUCCI, *Dello svolgimento della letteratura nazionale.*

IV.

Il y avait pourtant en Italie, particulièrement en Toscane, des poètes populaires sans prétention, ne s'inquiétant ni de la Provence ni de Bologne, joyeux lurons qui disaient tout franc ce qu'ils avaient sur le cœur. L'un d'eux au moins mérite d'être connu, Cecco Angiolieri de Sienne, qui peut-être eût compté dès lors en son pays autant que Villon, deux siècles plus tard, compta dans le nôtre, si ce pauvre Cecco n'avait pas dû vivre si près de Dante et pâlir, étoile fuyante, au soleil levant. Il n'en osa pas moins s'attaquer au maître et lui crier avec la liberté de la rue :

Car l'aiguillon, c'est moi; c'est toi le bœuf (1).

Cecco fut un malheureux très bouffon, très débauché, n'aimant que le dé, la femme et la taverne; avec cela profondément triste, acharné contre son père et sa mère qui le méritaient bien : il dépensa une verve féroce à exprimer le plus dénaturé de tous les sentiments, l'exécration filiale. Condamné au plus extrême dénuement comme son contemporain Rutebeuf, il partit en guerre, mais n'avait pas d'argent et tenait à vivre; aussi ne perdit-il pas ses armes à l'exemple d'Horace, il les mangea. Il vendit d'abord la lance et le heaume; restait le gorgerin, il n'en fit qu'une gorgée, et dut quitter le service avec une amende à payer *pro absentia*. Amoureux d'une cordonnière qui le dédaignait et le rançonnait, il

(1) Ch' io sono il pungiglione, e tu se' il bue.

lui adressa des vers plus passionnés, plus déchirants que n'en ont jamais obtenu Béatrice et Laure. Il disait dans ses moments d'exaltation : « J'ai *assis* mon cœur sur une femme telle que, si quelqu'un me disait : Je te fais empereur, pourvu que tu restes deux heures sans la voir — je lui répondrais : va te faire pendre (1) ! » Ce n'est pas le sonnet d'Oronte, c'est la chanson de ma mie et du bon roi Henri. Cecco disait encore : « La détresse fut ma mère... le deuil fut mon père... la mélancolie fut ma nourrice... J'ai le cœur si triste de cent choses que cent fois par jour je pense mourir... L'enfer n'a pas de tourment qui vaille un des miens, fût-ce le moindre (2). » Et il en riait pourtant, d'un rire souvent amer, parfois aussi d'un pessimisme burlesque annonçant de loin les boutades de Scarron :

Si j'étais le vent, j'abattrais le monde ;
Je le brûlerais, si j'étais le feu ;

(1) Io ho in tal donna lo mio core assiso,
Che chi dicesse : Ti fo imperadore,
E sta che non la veggi per due ore,
S li direi : va che tu sia ucciso.

(2) La stremità mi richer per figliuolo
Ed io l' appello ben per madre mia
E ingenerato fui dal fitto duolo
E la mia balia fu melanconia.

Io ho si tristo il cor di cose cento
Che cento volte il dì penso morire.

Chè nello 'nferno non son cosi forti
Le pene e li tormenti e li sconforti
Com' un de' miei, qualunque è 'l minore.

Voir sur Angiolieri ALESSANDRO D'ANCONA, *Studj di critica e di storia letteraria.*

Si j'étais la mer, il serait sous l'onde,
Il serait détruit, si j'eusse été Dieu.

Si j'étais le pape — alors quelle fête
De faire enrager mes sujets chrétiens !
Si j'étais le roi, vite à tous les miens
J'aurais le plaisir de couper la tête.

Si j'étais la mort, de ce pas j'irais
Chez mes bons parents; mais je les fuirais,
Si j'étais la vie, eux et tous les nôtres.

Si j'étais Cecco (je le suis, ma foi),
J'aurais bientôt pris les belles pour moi,
Laissant de bon cœur les laides à d'autres (1).

V.

Mais Dante, qui reprochait à Cecco d'aimer une cordonnière, ne voulut pas être un poète de la rue : il cherchait la « langue aulique » et commença par suivre

(1) S' io fossi fuoco, arderei lo mondo,
S' io fossi vento, io 'l tempesterei,
S' io fossi acqua, io l' allagherei,
S' io fossi Iddio, lo mandere' 'n profondo.

S' io fossi papa, allor sare' giocondo
Che tutti li cristian tribolerei;
S' io fossi Imperador, sai che farei?
A tutti mozzerei lo capo a tondo.

S' io fossi morte, io n' andre' da mio padre,
S' io fossi vita, non stare' con lui,
E similmente farei a mia madre.

S' io fossi Cecco, com' io sono e fui,
Torrei per me le giovani leggiadre;
Le brutt' e vecchie lascerei altrui.

Sordel. Un amour d'enfance lui fournit une dame et un sujet de cansos, de sonnets, de ballades; ses premiers vers furent d'un écolier et d'un provençal. Arrêtons-nous ici, nous abordons Béatrice. Sur l'amour du poète, nous avons deux documents, la *Vita nuova* (la Vie nouvelle) qu'il écrivit lui-même et publia sans doute avant l'an 1300 : c'est un recueil de poésies lyriques enveloppées dans des commentaires en prose; l'autre document est la « Vie de Dante » par Boccace, rédigée, estime-t-on, en 1354 ou 1355. Il importe d'examiner avec soin ces deux récits; nous entrerons par là dans les mœurs et dans les sentiments du siècle.

Dante avait neuf ans et la dame de ses pensées en avait huit, quand elle lui apparut en robe rouge, vêtue comme un enfant. « En ce moment je dis avec véracité que l'esprit de la vie, qui réside au plus secret recoin du cœur, se mit à trembler si fort qu'il fit battre *horriblement* mes moindres veines (1)... Depuis lors je dis que l'amour se rendit maître de mon âme qui tout aussitôt lui fut fiancée, et il prit sur moi tant d'assurance et d'empire par la vertu que lui donnait mon imagination qu'il me fallut faire entièrement tous ses plaisirs. Il me commanda bien des fois de chercher à voir cet ange très jeune, si bien que dans mon enfance je la recherchai bien souvent, et je lui trouvais des manières si nobles et si louables qu'assurément on pouvait dire d'elle cette

(1) *In quel punto dico veramente che lo spirito della vita, il quale dimora nella segretissima camera del cuore, cominciò a tremare sì fortemente che apparia ne' menomi polsi orribilmente, etc., etc.* Inutile de donner ici tout le texte de la *Vita nuova;* il suffit d'en traduire quelques fragments mot à mot pour montrer la langue et l'esprit du poète amoureux et philosophe.

parole du poète Homère : « Elle ne semblait pas née d'homme mortel, mais de Dieu. »

Boccace est plus humain, plus précis, moins extatique : « C'était l'usage dans notre ville entre dames et cavaliers, quand revenait le doux printemps, de se livrer à des récréations dans les divers quartiers, en compagnies distinctes. Suivant cette coutume, il advint que Folco Portinari, homme en ce temps fort honorable entre les citoyens, avait rassemblé chez lui des voisins pour leur donner une fête. Parmi lesquels était Alighieri (l'ancien), et comme les petits enfants, surtout aux lieux où l'on s'amuse, accompagnent d'ordinaire leurs parents, Dante, à peine âgé de neuf ans, avait suivi son père, et se trouva mêlé à une bande assez nombreuse de garçons et de fillettes, dans la maison de l'amphitryon. Les premiers plats servis, il se mit à jouer de son mieux avec la troupe enfantine, parmi laquelle s'ébattait une fille de Folco dont le nom était Bice (diminutif de Béatrice, les Florentins ont toujours aimé les diminutifs). Elle avait peut-être huit ans ; le charme et la beauté de l'enfance, un air plaisant et de bonne maison, des manières et des paroles beaucoup plus sérieuses et modestes que son âge encore tendre ne l'exigeait ; avec cela les traits délicats, d'une régularité parfaite et empreints d'une grâce si honnête, qu'elle passait pour un petit ange aux yeux de beaucoup de gens. Cette petite fille donc, telle que je la décris et peut-être beaucoup plus belle, apparut dans cette fête aux yeux de notre Dante, je ne crois pas avant ses autres compagnes, mais plus puissante qu'elles toutes à se faire aimer. Bien qu'il fût encore enfant, il en reçut l'image au cœur avec tant d'affection que, tant qu'il vécut, elle n'en fut jamais effacée. »

La *Vita nuova* continue ainsi l'histoire. Après neuf ans, nouvelle apparition de Béatrice : elle est cette fois vêtue de blanc et accompagnée de deux nobles dames plus âgées qu'elle. Reconnaissant Dante, elle le salue « si vertueusement, que je crus toucher, dit-il, aux termes de la béatitude. L'heure à laquelle je reçus ce salut si doux était précisément la neuvième heure du jour ; c'était la première fois que ses paroles venaient à mes oreilles et j'y pris tant de douceur que je quittai la foule, comme enivré. »

Là-dessus, rentrant chez lui, il eut une vision qu'il pria les fidèles d'amour de lui expliquer. A cet effet, il leur adressa un sonnet dont les deux tercets racontaient son rêve :

« Gai me semblait Amour qui dans sa main tenait mon cœur et portait dans ses bras dame endormie et drapée en un voile — puis l'éveillait ; de ce cœur qui la brûle se repaissait la dame épouvantée ; puis je le vis qui s'en allait, pleurant (1). »

Les fidèles d'amour répondirent, notamment Guido Cavalcanti qui devint dès lors le meilleur ami du poète, et aussi Cino de Pistoie, enfin un autre Dante (Dante de Majano) qui engagea son jeune homonyme, le croyant malade, à se faire soigner par un médecin. Il avait raison peut-être. A la suite de cette émotion, le rêveur amoureux devint si frêle et chétif que ses amis souffraient à le

(1) Allegro mi sembrava Amor, tenendo
Mio core in mano, e nelle braccia avea
Madonna avvolta in un drappo, dormendo.

Poi la svegliava, e d' esto core ardendo
La paventosa umilmente pascea :
Appresso gir lo ne vedea piangendo.

voir. A leurs questions, il répondait vaguement : « C'est l'amour qui m'a mis en cet état, » et s'ils voulaient savoir quel était l'objet de cet amour, Dante les regardait en souriant, sans rien leur dire. Quelques jours après, il était à l'église et regardait Béatrice, quand une autre dame, très agréable à voir, pensant que ce regard était pour elle, attacha de son côté les yeux sur lui. Cette curiosité fut remarquée et l'on crut que la belle personne si attentive était l'aimée du poète. Il le laissa croire et se servit d'elle comme d'un paravent ; bien plus, il lui adressa des vers, notamment un sirvente où il citait les soixante plus belles femmes de la ville, afin de pouvoir nommer dans le nombre, sans se trahir, celle qu'il aimait réellement. Par malheur, la gentille dame qui masquait Béatrice eut à quitter la ville et s'en alla fort loin ; Dante se crut alors obligé d'exprimer, pour la galerie, son chagrin de ce départ, et il le fit dans deux sixains suivis de deux quatrains, appelant cette courte pièce un sonnet, parce qu'on appelait alors sonnets toutes les pièces courtes.

Une autre fois, il vit une morte, et, se souvenant qu'il l'avait vue vivante auprès de Béatrice, il composa deux poésies douloureuses :

Pleurez, amants, puisque pleure l'Amour (1).

Il fit ensuite un voyage (peut-être son voyage d'études à Bologne) et, au retour, se promit de prendre un second paravent. Ainsi fit-il, mais cette fois on en parla tant que Béatrice en fut informée ; aussi, en le rencontrant, refusa-t-elle de le saluer. Or ce salut, c'était jusqu'alors tout ce qu'il avait espéré d'elle. « Quand elle apparaissait

(1) Piangete, amanti, poichè piange Amore.

quelque part, grâce à l'espoir de son salut, je n'avais plus d'ennemi; bien plus, il me venait une flamme de charité qui me faisait pardonner toutes les offenses, et à qui m'eût demandé quelque chose, je n'aurais pu répondre qu'amour. » On peut donc se figurer son chagrin quand Béatrice passa devant lui la tête haute. Il pleura toutes ses larmes et s'endormit en pleurant « comme un enfant qu'on aurait battu ».

Sur tous ces détails, Boccace ne nous apprend rien, ne voulant pas « s'arrêter aux accidents qui caractérisent l'enfance ». Il se borne à constater que l'amour tint bon, s'accrut même de jour en jour et mouilla plus d'une fois les yeux du poète; cependant « aucun regard, aucune parole, aucun signe, aucune allusion autre que la louange » ne le trahit jamais. Dante s'appliqua uniquement à chanter sa dame et « devint, comme il apparaît manifestement, un tel maître en poésie, que non seulement il effaça la gloire depuis longtemps acquise des poètes passés, mais que, dans l'opinion du plus grand nombre, personne ne devait le dépasser dans l'avenir ». Voilà tout ce que dit Boccace; il faut donc reprendre la *Vita nuova* qui d'ailleurs ne complique pas beaucoup l'action du roman. Un jour Dante fut introduit par un ami dans une maison où l'on fêtait des fiançailles. Dès son entrée le cœur lui battit si fort qu'il dut s'appuyer au mur de la salle et, de peur qu'on ne s'aperçût de son trouble, il leva les yeux. Béatrice était dans l'assemblée. Les dames, avisant le nouveau venu qui paraissait tout hors de lui, en furent étonnées d'abord, bientôt amusées; Béatrice en rit comme les autres, bien que par longue habitude (*per lunga consuetudine*) elle connût un peu le secret de son fidèle, ou peut-être parce qu'elle le connaissait. Était-ce elle dont on

célébrait ce jour-là les fiançailles ? Dante ne le dit pas, mais il est permis de le croire ; cette circonstance expliquerait le coup de foudre qui frappa le poète au cœur. On le conduit à une fête nuptiale, on ne lui a pas dit le nom de la fiancée, il découvre tout à coup que c'est elle et se sauve éperdu « dans la chambre des larmes » où il compose un sonnet :

Vous me narguez avec les autres dames (1)....

La chose a pu se passer ainsi, mais ce n'est qu'une conjecture. Quoi qu'il en soit, Béatrice épousa bien réellement messire Simon des Bardi, gentilhomme ; le testament de son père (une pièce authentique) prouve qu'elle était déjà mariée en janvier 1287 ; elle avait alors vingt ans, Dante vingt et un ou vingt-deux ; il n'en continua pas moins de l'aimer : c'était dans les mœurs et même dans la morale poétique du temps ; nous sommes encore en Provence. Il fallait seulement que l'amour demeurât sans reproche ; tel fut celui de Dante, et Boccace, la moins platonique des mauvaises langues, est forcé de l'avouer. Bien plus, le sentiment du poète s'épura de jour en jour ; il avait exprimé d'abord un souhait qui lui parut bientôt trop ambitieux : être salué par Béatrice ! Vint un moment où il n'osa plus même invoquer cette faveur. Un jour, il se trouva dans une compagnie de gentilles dames « qui savaient bien son cœur » ; les unes riaient, les autres se taisaient, attentives à ce qu'il allait dire ; l'une de celles-ci, le regardant et l'appelant par son nom, le questionna : « A quelle fin aimes-tu donc cette dame, puisque tes yeux ne peuvent même pas soutenir sa présence ? Assurément le but de cet

(1) Con l' altre donne mia vista gabbate.

amour doit être bien nouveau. — Madame, répondit le poète, le rêve de cet amour a été la salutation de cette dame de qui vous voulez peut-être parler, et dans cette salutation résidait ma béatitude qui était la fin de tous mes honnêtes désirs, mais puisqu'il lui plut de me la refuser, mon seigneur Amour a daigné placer ma béatitude en ce qui ne peut me manquer. »

Alors ces gentilles dames se mirent à causer entre elles « et leurs paroles semblaient mêlées de soupirs ». Celle qui la première avait parlé à Dante lui demanda : « Nous te prions que tu nous dises en quoi consiste cette béatitude. » Dante répondit : « Dans les paroles qui louent ma dame. — Si tu disais vrai, les mots dont tu t'es servi pour peindre ta situation (prouvent que) tu aurais agi avec une autre idée. » Cela signifiait selon toute apparence : « Si tu mets tout ton bonheur dans la louange de Béatrice, pour quoi donc voulais-tu qu'elle te saluât ? » Depuis cet entretien, Dante résolut de ne plus chanter que la gloire de sa dame et il composa la première canzone de sa seconde manière :

> Dames qui de l'amour avez l'intelligence (1),

Et le sonnet qui commence ainsi :

> Amour et noble cœur sont même chose (2).

Peu de temps après (le dernier jour de l'an 1289, d'après les recherches de Pelli) le père de Béatrice mourut, gros chagrin pour la jeune femme ; ses amies disaient d'elle :

(1) Donne ch' avete intelletto d' amore.

(2) Amore e cor gentil sono una cosa.

« Comme elle pleure ! ceux qui la voient en cet état devraient mourir de pitié. » Dante écrivit des vers sur cette mort, puis tomba malade et devint si faible qu'il ne pouvait plus remuer. Au neuvième jour, éprouvant une douleur insupportable et pensant à sa dame, il fit de tristes réflexions sur l'instabilité de la vie humaine et se dit en soupirant : « Il faudra donc que la très noble Béatrice meure un jour. » A ce moment il ferma les yeux et se sentit surexcité comme un frénétique. Dans son délire, il voyait courir des femmes aux cheveux épars qui lui criaient : « Tu mourras. » D'autres, au visage horrible : « Tu es mort. » Des figures effarées passaient en gémissant, le soleil s'était obscurci, les oiseaux tombaient, les étoiles livides semblaient pleurer les morts, la terre avait des tressaillements furieux et, dans ce tumulte, une âme vint dire à Dante : « Ta dame est morte. » Alors le poète fondit en vraies larmes ; puis levant les yeux, il vit une nuée d'anges qui montait au ciel en chantant : *Hosanna in excelsis*. Alors il se dit : « Cela est certain, ma dame est morte, » et il la vit morte en effet ; des femmes lui couvraient la tête d'un voile blanc. Elle était si calme qu'elle semblait dire : « Je vois le commencement de la paix. » Dante aussi désirait la mort et l'appelait de toute son âme ; enfin il fut réveillé par des femmes qui étaient dans sa chambre, au moment où il s'écriait : « Sois bénie, Béatrice ! » mais des sanglots l'étouffaient, et nul n'entendit ce nom qu'il laissait échapper pour la première fois. Les femmes qui le veillaient causaient entre elles en chuchotant : « Il paraît mort. » Alors, il reprit ses sens et raconta son rêve, mais discrètement comme toujours, sans nommer Béatrice. Et son exaltation montait de jour en jour ; il était heureux de louer sa dame, heureux de l'entendre louer, heureux de recueillir dans la

rue les paroles d'admiration qui, lorsqu'elle avait passé, bourdonnaient derrière elle : « Cette femme est une merveille ; que le Seigneur qui a fait une si belle œuvre, soit béni ! » Et il chantait de sa voix la plus tendre :

« Elle a tant de noblesse et de décence, ma dame quand son front penché salue, que toute langue en est muette et tremble et que les yeux n'osent la regarder.

« Elle s'en va, quand tout haut on la vante, bénignement d'humilité vêtue, et paraît être ici-bas descendue pour nous montrer un miracle du ciel.

« Plaisante à qui la regarde, elle donne à l'âme par les yeux une douceur que nul, sans la sentir, ne peut comprendre.

« Et de sa lèvre on dirait qu'il s'échappe comme un esprit suave et plein d'amour qui parle au cœur en lui disant : Soupire ! » (1).

Dante écrivit encore un sonnet où il montra Béatrice au milieu des autres femmes et répandant sur elles quelque

(1) Tanto gentile e tanto onesta pare
La donna mia quand' ella altrui saluta,
Che ogni lingua divien tremando muta
E gli occhi non l' ardiscon di guardare.

Ella sen va sentendosi lodare
Benignamente d' umiltà vestuta ;
E par che sia una cosa venuta
Di cielo in terra a miracol mostrare.

Mostrasi sì piacente a chi la mira
Che dà per gli occhi una dolcezza al core
Che intender non la può chi non la prova.

E par che della sua labbia si mova
Un spirito soave e pien d'amore
Che va dicendo all' anima : Sospira.

chose de sa grâce et de sa beauté. Puis il commença une *canzone* où il voulait exprimer la pieuse impression qu'elle produisait sur lui-même, et s'interrompit tout à coup pour jeter sur le papier ce mot douloureux de Jérémie : *Quomodo sedet sola civitas plena populo ! Facta est quasi vidua domina gentium.* La plume lui tomba des mains, sa dame venait de mourir. « Il advint, raconte Boccace, que la très belle Béatrice étant à la fin de sa vingt-quatrième année, il plut à Celui qui peut tout de l'enlever aux temporelles angoisses pour l'appeler à sa gloire éternelle. Notre Dante supporta si impatiemment ce départ, que le plus grand nombre de ses amis pensèrent que ses soupirs et ses gémissements ne finiraient qu'avec sa vie. Long et abondant fut son pleur et, pendant longtemps, il tint ses oreilles fermées à toute consolation. »

Il n'en est pas moins vrai que Dante, en sa *Vita nuova*, fait à ce propos un calcul qui étonne : il note que sa dame est décédée le neuvième jour du mois, le neuvième mois de l'année ; que ce nombre 9 « l'accompagnait toujours très affectueusement », parce qu'il y a neuf cieux mobiles, et que le nombre 3, celui de la Trinité, multiplié par lui-même, produit 9 : donc Béatrice « était un 9, c'est-à-dire un miracle dont la racine était l'admirable Trinité ». Tout cela est dans le goût du temps, ainsi que la lettre que Dante aurait écrite, pour leur annoncer la mort de sa dame, à tous les rois de la terre. Cependant il composa une *canzone* pleine de notes émues que ne pouvait inspirer une abstraction ou une illusion :

« Elle s'en est allée, Béatrice, dans le haut ciel, dans le royaume où les anges trouvent la paix ; elle est avec eux et vous, femmes, elle vous a quittées... Et bien des fois, pensant à la mort, il m'en vient un désir si doux que mon

visage change de couleur... la honte m'éloigne de la foule; puis, pleurant seul, j'appelle Béatrice et je lui dis : Tu es donc morte? — Et, pendant que je l'appelle, je me sens conforté (1)...

« Toutes les fois, hélas, qu'il me souvient que je ne dois jamais revoir la dame dont je porte le deuil, ma pensée douloureuse amasse autour de mon cœur tant de chagrins, que je dis : Mon âme, que ne t'en vas-tu? car les tourments que tu subiras dans ce bas monde qui déjà te cause tant d'ennui me rendent tout pensif de frayeur. Aussi j'appelle la mort comme un suave et doux repos, et je lui dis : Viens à moi, avec tant d'amour que je suis jaloux de tous ceux qui meurent (2)... »

(1) Ita se n' è Beatrice in l' alto cielo,
Nel reame ove gli Angeli hanno pace,
E sta con loro, e voi, donne, ha lasciate...

E spesse fiate pensando la morte,
Viénemene un desio tanto soave
Che mi tramuta lo color del viso...

E sì fatto divento,
Che dalle genti vergogna mi parte;
Poscia, piangendo sol nel mio lamento,
Chiamo Beatrice e dico : or se' tu morta?
E mentre ch' io la chiamo, mi conforta.

(2) Quantunque volte, lasso, mi rimembra
Ch' io non debbo giammai
Veder la donna ond' io vo sì dolente,
Tanto dolore intorno al cor m' assembra
La dolorosa mente,
Ch' io dico : Anima mia, che non ten vai?
Chè li tormenti che tu porterai
Nel secol che t' è già tanto noioso
Mi fan pensoso di paura forte.

Et, pensant toujours à elle, il dessinait des anges sur ses tablettes. « Cependant, écrit Boccace, l'acerbité de sa douleur étant mûrie par le temps, et la passion ayant fini par laisser un peu de place à la raison, il parvint à pouvoir se rappeler, sans verser de larmes, que sa dame était morte et conséquemment à écouter les gens qui le consolaient. » Ces distractions sont avouées par Dante en sa *Vita nuova*. Deux ans et demi après la mort de sa dame qui avait passé à meilleure vie le 9 juin 1290 (on a la date exacte), le poète, accablé par ses souvenirs, leva un jour la tête pour s'assurer qu'on ne le voyait pas, et aperçut à la fenêtre une jeune gentille dame qui le regardait avec tant de compassion, « qu'il semblait que la pitié tout entière habitât en elle ». Comme il arrive aux malheureux d'être prompts à pleurer quand on s'intéresse à eux, il sentit que ses yeux « voulaient se mouiller de larmes », mais, honteux de laisser voir son triste état, il se déroba en disant : « Il est impossible qu'avec cette dame compatissante le plus noble amour ne puisse pas exister. » Sur quoi il fit un sonnet pour elle, il en fit même deux et se laissa osciller quelque temps entre le regret et la consolation, entre Béatrice et la *donna pietosa*, la dame compatissante. Il l'avoue lui-même : à force de regarder celle-ci, il s'aperçut que ses yeux « prenaient trop de plaisir à la voir ». Il en eut du chagrin, condamna sa faiblesse et maudit la vanité de ses yeux qui se laissaient égarer ; il n'en pensait pas moins à cette tendre pitié qui le regardait d'une fenêtre. « Elle est noble, se disait-il, elle est belle, jeune et sage et elle m'est

Ond' io chiamo la morte
Come soave e dolce mio riposo :
E dico : Vieni a me — con tanto amore
Che sono astioso di chiunque muore.

apparue peut-être par la volonté d'Amour pour donner quelque repos à ma vie. » La raison ou la conscience répondait : « Ah ! quel penser est celui qui prétend te consoler d'une manière si basse et ne te laisse presque pas d'autre idée dans l'esprit. » Mais bientôt une autre réflexion venait à la traverse : « Maintenant que tu es plongé dans un si grand chagrin d'amour, pourquoi ne tâcherais-tu pas d'échapper à tant d'amertume ? Tu vois bien que c'est un souffle d'amour qui te vient de bon lieu, puisque cette gentille dame si charmante a pour toi tant de compassion. » Et le poète composait des sonnets sur tout ce va-et-vient de sa pensée.

Un jour enfin, Béatrice lui apparut à la neuvième heure, en robe rouge, enfant comme à leur première rencontre; aussitôt il revint à elle et se repentit du désir « dont il s'était laissé posséder si lâchement pendant quelques jours ». Alors il fit des vers pour rétracter ceux que lui avait inspirés la dame compatissante. Enfin, dans une dernière vision plus merveilleuse que les autres, il vit des choses qui le décidèrent à ne plus rien dire de Béatrice jusqu'au jour où il pourrait parler d'elle plus dignement. « Pour y arriver, dit-il, j'étudie autant que je peux, comme elle le sait véritablement. Si bien que, s'il plaît à celui par qui vit toute chose, que ma vie dure quelque peu, j'espère dire d'elle un jour ce qui ne fut jamais dit d'aucune femme. Et puis plaise à celui qui est seigneur de la courtoisie que mon âme puisse aller voir la gloire de sa dame, c'est-à-dire de cette Béatrice bénie qui regarde en face celui *qui est per omnia sæcula benedictus. Laus Deo!* » Ainsi finit la *Vita nuova* qui, par ces derniers mots, annonce la « Divine Comédie ».

VI.

Discutons un peu : cela repose et il en vaut la peine ; la question regarde non seulement Dante et la principale inspiration de son œuvre, mais encore toute la poésie amoureuse du temps. Béatrice a-t-elle bien réellement existé, ou ne fut elle qu'une Iris en l'air, comme on disait au dernier siècle ? Les critiques disputent là-dessus depuis plusieurs centaines d'années et la dernière histoire littéraire d'Italie (1) a repris vivement le débat. Entrons-y donc en simples témoins, et suivons les passes.

— Non, dit l'un, Béatrice n'a jamais existé. La preuve, c'est que dans le récit de Dante, il n'y a guère que des visions. Le plus grand des poètes italiens n'aurait donc été qu'un halluciné ? Portez plus de respect à sa gloire.

— Point du tout, répond l'autre, mais il avait des nerfs, le sommeil agité, des songes ou des cauchemars qu'il interprétait ; c'était l'usage de son temps chez les lyriques. Il pouvait même rêver debout, ce qui arrive à tous les hommes d'imagination : beaucoup d'autres, même sans génie, ont vécu longuement dans le pays des chimères et des fantômes. C'est d'ailleurs ce que Dante a fait ouvertement dans son œuvre capitale : la « Divine Comédie » n'est qu'une immense vision en 14,230 vers.

— Il n'en a pas moins nié lui-même l'existence de Béa-

(1) *Storia della letteratura italiana* du professeur Adolfo Bartoli; quatrième volume, 1882. L'auteur est un érudit plein de sagacité, de compétence et d'idées personnelles qu'il ne cache pas. Sur l'opinion contraire on peut consulter *La Beatrice di Dante* de M. le professeur Alessandro D'Ancona. (Pise, 1865.)

trice. N'a-t-il pas déclaré que la dame de ses pensées n'était qu'un calcul d'arithmétique : $3 \times 3 = 9$?

— Au treizième siècle, on avait la superstition des nombres. Dante en tenait et l'a prouvé plus d'une fois, notamment dans la division de son poème en trois parties, chacun de trente-trois chants, plus un chant d'introduction, en tête de « l'Enfer », pour faire la centaine. Il lui plut donc de marquer toutes les occasions où il pouvait placer un 9 dans la vie de Béatrice, mais il se garda bien de noter les dates où ce chiffre n'entrait pas. Ainsi, par exemple, elle naquit en 1266, elle n'avait que huit ans quand il la rencontra pour la première fois; elle ne comptait que vingt-quatre ans quand il apprit qu'elle était morte. Si la bien-aimée n'eût été qu'une création de sa fantaisie, il l'aurait fait naître en 1269 où entre 141 fois le nombre 9 ; il lui eût donné neuf ans à leur première rencontre ; il l'eût menée au cimetière trois ans plus tard afin de lui laisser atteindre l'âge de 27 ans : $3 \times 9 = 27$. Ah ! trois fois neuf : c'eût été le nombre idéal de cette arithmétique à mystères ! Si Dante ne l'a pas fait, c'est qu'il était assurément gêné par ses dates réelles et que, par conséquent, une Béatrice en chair et en os a dû exister.

— Vous avez beau dire, si cette histoire est vraie, je n'y comprends rien. Qu'est-ce donc que cet amoureux transi qui s'épuise en stratagèmes pour cacher son secret, compromet deux femmes du monde pour masquer celle qu'il aime et joue une comédie de paravent avec l'unique préoccupation de se cacher ? N'était-ce pas un amour très avouable que le sien et ne pouvait-il dire à Folco Portinari : « Je m'appelle Dante Alighieri, mon aïeul Cacciaguida est mort aux croisades, j'ai fait de bonnes études à Bologne, je me sens homme à m'illustrer comme poète,

comme savant, comme soldat, comme ambassadeur et à gouverner mon pays. Accordez-moi la main de votre fille. » Dante ne l'a pas fait, donc Béatrice n'a point existé.

— Vous oubliez que cette histoire est déjà vieille de six cents ans. Au début de sa carrière poétique, Dante était un fidèle d'amour et, par conséquent, son cœur battait à la provençale; il s'est inspiré des troubadours qu'il a souvent cités dans ses livres; il savait leur langue et la maniait même en vers. Eh bien! dans les idées des Provençaux l'amour était incompatible avec le mariage : un mari qui se serait conduit avec sa femme comme un chevalier avec sa dame, aurait cru « faire quelque chose de contraire à l'honneur » : Fauriel le dit formellement. Byron ajoute avec son impertinence ordinaire :

> Si Laure avait été la femme de Pétrarque,
> Eût-il passé sa vie à faire des sonnets (1)?

Ce secret même, qui vous étonne si fort, était de rigueur chez les Provençaux et chez leurs adeptes. Raynouard a donné les 31 articles du code d'amour écrits en latin à l'usage des fidèles de tout pays. Le deuxième article dit : « Celui qui ne se cache pas ne peut aimer. » Le treizième : « L'amour divulgué ne dure guère. » En vertu de l'article 15 tout amant, à l'aspect de sa dame, est tenu de pâlir, et, s'il la voit tout à coup, l'article 16 veut que le cœur lui tremble. C'est exactement ce qui advint à Dante dans la fête nuptiale où il revit tout à coup Béatrice; jamais les prescriptions du code d'amour ne furent suivies plus ponctuellement. Ajoutez que, dans cette fête

(1) Think you if Laura had been Petrarch's wife,
He would have written sonnets all his life?

nuptiale, Béatrice a quelque chose de très féminin : elle rit de son *patito* à qui elle en veut avec une petite cruauté point du tout séraphique ; or ce ne sont pas les femmes idéales qui se moquent du monde : elles rêvent tout le temps, les yeux dans l'azur.

— Vous oubliez qu'une foule de savants ont vu dans l'aimée de Dante une pure allégorie. Pour Philelphe, c'était une fabuleuse Pandore ; pour d'autres, la théologie, ou la science divine, ou la grâce coopérative, ou la grâce qui sauve, ou la béatitude, ou toutes ces choses à la fois. Pour Rossetti, c'est la monarchie impériale.

— Pour Byron, les mathématiques...

— Byron est un mauvais plaisant qui n'a rien à faire ici. Pour nous, Béatrice est l'idéal de la femme, cet Éternel Féminin devant lequel se prosterne Gœthe à la fin de son *Faust*.

— Nous sommes parfaitement d'accord, s'il s'agit de la Béatrice qui éleva Dante au paradis ; Faust y fut pareillement conduit par une sainte qui l'instruisit dans le pur amour. Mais, ne l'oubliez pas, cette sainte était une pénitente, cette pénitente était une pécheresse, « celle qu'autrefois on nommait Gretchen (1). »

Pareillement la Béatrice de la « Divine Comédie » avait été une petite fille qu'on nommait Bice. En ce temps-là les poètes montaient bien au ciel, mais partaient de terre : ainsi le voulait la doctrine platonicienne qu'ils suivaient avec une entière soumission. « Il faut que l'homme dont l'âme est féconde s'attache d'abord à la beauté matérielle appliquée à un seul corps : » telle était la prescription de

(1) *Una Pœnitentium, sonst Gretchen genannt.* (Indication de Gœthe.)

Diotime. Il fallait donc au poète une réalité vivante, au moins pour point de départ. Comprenez-vous d'ailleurs un Idéal ou une simple Idée qui n'a que huit ans quand on la rencontre pour la première fois, qui joue avec les enfants de son âge, se promène dans la rue, fait la révérence à un jeune homme, puis se fâche par jalousie et refuse de le saluer, puis se moque de lui dans le monde; une Idée qui a pour père un simple mortel et qui meurt elle-même à une date précise, le 9 juin 1290, âgée de vingt-quatre ans? Il faut bien de la subtilité pour trouver dans tout cela des allégories.

— On l'a fait cependant sans beaucoup d'efforts. Là où la *Vita nuova* dit « amour », il faut lire « étude »; le salut dans la rue est une invitation à persévérer; le père mortel était, non pas Folco Portinari, mais Brunetto Latini, le maître de Dante, ou encore la Pensée amoureuse qui avait donné la vie à Béatrice; disons en français le Penser amoureux, puisqu'il faut qu'un père soit masculin.

— J'y vois pourtant une petite difficulté. Le Penser amoureux étant mort, et après lui l'Idée, sa fille, qui lui survécut pourtant six mois, comment nous expliquer la profonde affliction de Dante? Est-ce qu'on pleure une Idée à laquelle on ne pense plus? Je m'y perds.

— Vous vous y perdez, parce que vous vous laissez troubler par le témoignage de Boccace. Mais Boccace était un conteur et sa « Vie de Dante » est un conte, un bavardage romanesque (*una diceria romanzesca*), beaucoup de critiques très savants vous le diront.

— Beaucoup de critiques non moins savants me diront le contraire, notamment Balbo, Landau, Witte, Kœrting, Guerrini, Paur et le mieux informé de tous, puisque

c'est le dernier venu : M. Camillo Antona Traversi. Boccace, qui avait vu le poète ou qui, du moins, l'aurait pu voir, écrivit cette histoire en 1354 (Dante était mort en 1321), et le biographe tenait les faits de vieilles gens qui avaient connu Béatrice. Pour l'accuser de mensonge, il faut supposer bien des choses et les supposer gratuitement.

— Je ne crois pas à l'infaillibilité des traditions.

— Je crois encore moins à l'infaillibilité des conjectures.

— Mais Dante lui-même nous a dit son secret. Dans le traité du *Convito* (le Banquet) il a rédigé sur la dernière partie de la *Vita nuova* un commentaire allégorique. C'est à propos de la *donna pietosa,* la dame compatissante qui, après la mort de Béatrice, lui donna des consolations et des distractions. « J'affirme, écrit-il dans le *Convito,* que cette dame dont je devins amoureux après mon premier amour fut la très belle et très honnête fille de l'empereur de l'univers à laquelle Pythagore assigna le nom de Philosophie. » Vous le voyez donc, cette dame est une allégorie ; elle aussi a un père, et ce père est une abstraction. Les consolations qu'elle donnait à Dante, c'étaient les livres qu'il lisait alors, Cicéron et Boëce. Il lui adressa des vers où il parlait du troisième ciel, celui de Vénus, il faut entendre par ces mots la rhétorique, troisième science du *trivium.* La dame compatissante n'existait donc pas, par conséquent Béatrice...

— Par conséquent Béatrice a existé. Si elle n'avait été qu'imaginaire, le philosophe du *Convito* aurait fait d'une pierre deux coups et tâché d'évaporer son premier amour comme il évaporait l'autre. Mais Béatrice reste intacte et Dante déclare formellement qu'en ce qui la

concerne il s'en tient au récit de la *Vita nuova*. Marquons encore un point très important; dans ses « Épîtres » le raisonneur distingue plusieurs sens : le sens littéral, le sens allégorique, le sens moral, le sens « anagogique »; ces trois derniers ne détruisent pas le sens littéral. Les souterrains ne compromettent en rien l'édifice apparent, au contraire, ils le soutiennent. Ce qui le prouve, c'est l'exemple même que le poète choisit pour s'expliquer. Il prend un passage de la bible : *In exitu Israel de Ægypto.* Sens littéral : la sortie d'Israël du pays d'Égypte. Sens allégorique : notre rédemption du péché par Jésus-Christ. Sens moral : la conversion de l'âme à l'état de grâce. Sens anagogique : le passage de l'âme sainte de l'esclavage de la corruption à la liberté de la gloire éternelle. Mais tous ces dessous n'infirment pas le fait historique et réel, la sortie d'Israël du pays d'Égypte. Par conséquent, sur la foi même du poète, non seulement Béatrice, mais encore la dame compatissante a existé.

— Pourquoi donc a-t-il prétendu que c'était la philosophie ?

— Mon Dieu ! parce qu'il eut souvent des faiblesses de cœur et qu'il aimait les paravents. De son propre aveu, son plus grand vice était celui qui retient les morts au dernier cercle du purgatoire ; quand il y arriva lui-même en son poétique voyage au pays d'outre-tombe, il eut à subir l'expiation infligée à tous les autres et à passer par une flamme si ardente qu'il se serait jeté dans un bain de verre bouillant pour s'y rafraîchir (1). Le pénitent

(1) Come fui dentro, in un bogliente vetro
Gittato mi sarei per rinfrescarmi,
Tanto ivi era lo incendio senza metro.
PURG., XXVII, 49-51.

avouait donc ses faiblesses, mais n'aimait pas trop qu'on en parlât ; or on en parlait beaucoup à Florence. N'aurait-il pas écrit la *Vita nuova* dans la secrète intention de se justifier ? Son affection pour Béatrice fut-elle unique, même avant la mort de la femme immaculée qu'il n'adorait qu'à genoux ? Que penser de ces deux gentilles dames si charmantes auxquelles il se crut forcé, par une extrême discrétion, d'adresser ses hommages ? Il est certain que le poète s'était fait une mauvaise réputation d'infidélité, lui qui appartenait à la poétique confrérie des fidèles. On peut donc croire qu'il essaya se se disculper en alléguant après coup que les deux gentilles dames étaient de simples paravents. Cette conjecture expliquerait sa conduite et jusqu'à un certain point l'excuserait : deux caprices de cœur auxquels le poète se fût laissé aller de bonne foi répugnent beaucoup moins que des stratagèmes presque odieux qui auraient compromis le repos et la réputation de deux honnêtes femmes. Le commentaire du *Convito* dut être composé dans la même intention. Deux ans après la mort de Béatrice, Dante s'était laissé consoler par la *donna pietosa* qui le regardait d'une fenêtre, et il avait imprudemment raconté cette histoire dans la *Vita nuova*. Or ses vers étaient parfaitement connus, puisque les âniers les chantaient sur la voie publique. Cette troisième aventure fit probablement quelque bruit ; les ennemis du poète soufflèrent le feu en son absence et pendant son exil. « J'ai paru vil aux yeux de beaucoup de gens, » dit le poète en son *Convito* et il semble avouer que c'était peut-être sa faute, il n'avait chanté que des amourettes, lui ancien soldat, prieur, ambassadeur, patriote sévère, citoyen incorruptible, maintenant persécuté, condamné, proscrit. Il voulut donc mettre plus de poids (*gravezza*)

dans son œuvre, arborer « un plus haut style », prouver qu'il était philosophe, et dans son *Convito* le malheureux ne le prouva que trop ; ce recueil contient des vers de toute valeur emballés dans de la bourre scolastique. C'est là que la *donna pietosa* qui l'avait regardé d'une fenêtre fut affublée d'une longue robe noire et coiffée d'un bonnet de docteur : Dante espérait par là faire admirer sa science et être rappelé dans sa patrie. On le trouva très savant, et on ne le rappela pas. Mais, fort heureusement pour nous, il ne commenta point Béatrice. Aussi avons-nous le droit de la regarder de nos propres yeux telle qu'elle nous apparaît dans la *Vita nuova*. Au début, une enfant qui joue, bientôt une jeune fille, une jeune femme très digne, un peu fière, capable de dépit et de jalousie et se moquant des adorateurs qui se permettent des distractions. Dante l'aime discrètement, mais humainement, à la provençale, comme la dame dont il est le chevalier : il ne veut d'elle que peu de chose, mais enfin quelque chose, un salut quand il la rencontre ; cette faveur est pour lui le comble de la béatitude, et quand on la lui refuse, il est homme à tomber dans le désespoir. Puis, peu à peu cet amour, de provençal qu'il était, devient italien ; le poète, entrant dans l'école de Bologne, adopte le nouvel art, le nouveau style, celui que d'autres Toscans, Cino de Pistoie, Guido Cavalcanti ont déjà mis en honneur. Il ne demande plus rien, pas même un salut, se contentant, pour être parfaitement heureux, de louer sa dame. Dès lors Béatrice n'est plus une personne réelle, c'est une personnification vivante ; elle meurt enfin, et alors commence l'assomption, l'apothéose : elle monte au ciel où elle devient, si vous voulez, l'Éternel féminin, l'Idéal suprême élevant son poète de sphère en sphère par l'irrésistible attraction

de son regard. — Mais, surtout alors, comme elle reste femme! Que d'humanité dans les reproches qu'elle adresse à Dante lorsqu'au sommet du purgatoire elle le revoit! Au commencement, ce n'est pas à lui qu'elle daigne s'adresser ; elle parle aux saintes substances :

« Je le soutins un temps par mon visage, et, lui montrant mes yeux de jeune fille, au droit chemin le menais avec moi.

« Mais, quand je fus au seuil du second âge et que j'entrai dans la vie immortelle, il me quitta pour se donner à d'autres.

« Quand de la chair à l'esprit j'eus monté, et qu'en beauté, qu'en vertu j'eus grandi, je lui devins moins agréable et chère.

« Et dans l'erreur il engagea ses pas... (1) ».

Puis elle s'adresse directement à Dante « en tournant vers lui la pointe de son parler ». Elle le somme de confesser ses torts; le pénitent n'a pas la force de balbutier une seule parole. Elle attend un peu et le presse ; alors il pousse un *oui* si faible que, pour l'entendre, il faut le

(1) Alcun tempo il sostenni con mio volto :
Mostrando gli occhi giovinetti a lui,
Meco il menava in dritta parte volto.

Sì tosto come in su la soglia fui
Di mia seconda etade e mutai vita,
Questi si tolse a me e diessi altrui.

Quando di carne a spirto era salita
E bellezza e virtù cresciuta m' era,
Fui io a lui men cara e men gradita :

E volse i passi suoi per via non vera.
PURG., XXX, 121-130.

secours des yeux. Béatrice renouvelle ses questions et ses reproches. « La nature et l'art, dit-elle,

« Ne t'ont jamais offert tant de plaisir que le beau corps où je fus enfermée et qui n'est plus maintenant que poussière.

« Et par ma mort si le plaisir suprême te fut ravi, quelle chose mortelle devait tenter encore ton désir ?

« Bien devais-tu, dès le premier assaut des vains objets qui mentent et vous leurrent, venir à moi qui telle ne suis plus.

« Point ne devais, en abaissant tes ailes, attendre un nouveau coup de jeune fille ou d'autre vanité non moins frivole... (1) ».

Est-elle assez jalouse et peut-on douter encore de sa réalité ? Quoi ! elle parle ici de ses yeux d'enfant, du beau corps qui lui fut enlevé et qui maintenant n'est plus que poussière ; elle est toute frémissante encore du dépit qu'elle avait éprouvé de son vivant ; elle reproche au pénitent d'aimer trop les jeunes filles, elle dit même une

(1) Mai non t' appresentò natura ed arte
Piacer quanto le belle membra in ch' io
Rinchiusa fui che sono in terra sparte :

E se 'l sommo piacer sì ti fallio
Per la mia morte, qual cosa mortale
Dovea poi trarre te nel suo desio ?

Ben ti dovevi per lo primo strale
Delle cose fallaci levar suso
Diretro a me che non era più tale.

Non ti dovea gravar le penne in giuso
Ad aspettar più colpi, o pargoletta
O altra vanità con sì breve uso...

PURG., XXXI, 49-60.

petite fille (*pargoletta*) qui, selon Boccace, était de Lucques et ne passait nullement pour une abstraction. Quoi ! Béatrice parle ainsi, dix ans après sa mort, quand elle n'est plus qu'une âme lumineuse ; elle a gardé jusque dans la gloire du ciel un souvenir si vif de la terre, un arrière-goût si piquant de rancune et de coquetterie; elle raille encore là-haut l'infidèle avec tant de malice, en lui disant, comme à un barbon qu'il est, non pas : « Lève la tête, » mais : « Lève la barbe (1) ! » et vous prétendez que cette vraie femme n'a pas existé ? Ah ! commentateurs, commentateurs ! ne pourrait-on pas vous adresser le mot de la Vénitienne à Jean-Jacques Rousseau : « Laissez les femmes et étudiez les mathématiques ! »

VII.

Tel fut l'amour de Dante, mais il y eut chez lui autre chose qu'un amoureux. Dès sa première jeunesse, tout en chantant Béatrice, il s'instruisait, devenait un des savants de son siècle. Un savant, en ce temps-là, connaissait les trois arts du *trivium :* la grammaire latine, la rhétorique de la décadence, la dialectique d'Aristote sophistiquée par les logiciens du temps (le diable en était) ; puis les quatre arts du *quadrivium :* l'arithmétique, la géométrie, la musique nécessaire aux érudits qui étaient encore gens d'église et devaient chanter la messe, l'astronomie de Ptolémée qui devait servir à la machine du « Paradis » ;

(1) ... alza la barba
E prenderai più doglia riguardando.
PURG., XXXI, 68-69.

puis, les sciences naturelles. Le poète s'y appliqua sans doute avec intérêt, car il était né observateur, ayant la vue nette et longue : aussi a-t-il décrit exactement le sommeil des plantes, la coloration des fleurs, la maturation des fruits, le magnétisme, le scintillement des étoiles ; on croit qu'il a vu certaines constellations du pôle austral; on admire dans le deuxième chant du « Paradis » (vers 97 et suivants) une expérience de catoptrique ; on est même allé jusqu'à dire qu'il avait imaginé le principe de la gravitation et que son Ulysse, celui qu'il nous montre au vingt-sixième chant de l'Enfer, indiqua du doigt à Christophe Colomb le chemin de l'Amérique. Il est certain que Dante pressentit bien des choses, mais avant lui Roger Bacon en avait pressenti bien d'autres ; nul pourtant ne regarde le franciscain anglais comme l'inventeur des chemins de fer, des bateaux à vapeur et de la poudre à canon. Alighieri avait peut-être plus d'imagination que les érudits de son temps, mais son savoir, comme le leur, n'était pas sans lacune et sans limite : il s'aventurait volontiers dans l'astrologie et croyait, on l'a vu, à l'influence cabalistique du 3 et du 9. Quant à ses lectures, elles n'avaient pu être conduites méthodiquement : les manuscrits étaient rares et on en prenait ce qu'on pouvait, au hasard des rencontres. Dante s'était frotté à plusieurs de nos trouvères et surtout de nos troubadours qu'il cite en plus d'un lieu ; il connaissait les Pères et les docteurs de l'Église, la « Somme » de saint Thomas ; les anciens aussi, ou du moins quelques-uns, car la plupart d'entre eux étaient perdus ou égarés : c'est après lui seulement qu'on en retrouva un certain nombre. Assurément il avait pratiqué Stace, encore le confondit-il avec un rhéteur de Toulouse ; il conversa de plus avec

Boëce, l'auteur de la « Consolation » ; il admira Cicéron, ou du moins les parties exhumées de ce grand homme et vécut surtout avec Virgile, « son auteur, son maître et son chef », auquel il disait avec une sympathie respectueuse : « C'est toi seul, de qui j'ai pris le beau style qui m'a fait honneur (1). » Savait-il du grec ? Il y a des mots grecs dans ses ouvrages, cela prouve au moins qu'il savait ceux-là, mais il n'avait vu Platon qu'en esprit, disait Marsile Ficin, et ne s'était jamais entretenu directement avec Homère. Il plaça dans les Limbes, premier cercle de l'Enfer où la douleur n'est encore qu'un soupir, les grands hommes qui, nés trop tôt ou trop loin, n'avaient pu se convertir à la religion du Christ. Les poètes y occupent une place à part, ils ne sont que cinq; Virgile les domine tous : il est le maître du chant sublime et plane sur les autres comme un aigle (2). Puis vient Homère qui s'avance, l'épée à la main, comme un roi. Puis, Horace le satirique, Ovide, Lucain, et voilà tout ; Dante se joint à eux, lui sixième (3). Ailleurs, parmi les savants et les sages, il place Aristote, « le maître de ceux qui savent ; tous l'admirent et lui rendent hommage » ; Socrate et Platon sont plus près de lui que les autres ;

(1) Tu se' lo mio maestro e 'l mio autore,
Tu se' solo colui da cui io tolsi
Lo bello stile che m' ha fatto onore.
Inf., II, 85-87.

(2) Così vidi adunar la bella scuola
Di quel signor dell' altissimo canto
Che sovra gli altri com' aquila vola.
Inf., IV, 94-96.

(3) Sì ch' io fui sesto tra cotanto senno.
Inf., IV, 102.

viennent après pêle-mêle, Démocrite « qui livre le monde au hasard », Diogène, Anaxagore et Thalès, Empédocle, Héraclite et Zénon; « le profond observateur de la qualité », Dioscoride, auteur d'un traité sur les propriétés des végétaux, et encore Orphée, Cicéron et Tite-Live, Sénèque le moraliste, Euclide le géomètre, Ptolémée, Hippocrate, Avicenne, Galien, Averroès qui avait commenté Aristote (1): on dirait un étalage de bouquiniste, un rayon de bibliothèque chargé de volumes dépareillés.

Voilà les auteurs non chrétiens qui étaient connus de Dante au moins de nom; ce qui tire l'œil dans ce catalogue instructif, ce sont les vides. Évidemment le passé ne lui était venu que par bribes : on est surpris de la quantité de choses, aujourd'hui élémentaires, qu'il ne savait pas. En littérature, par exemple, il n'était pas exactement renseigné sur les genres et, bien qu'il eût cité quelque part un trait de Térence, on pourrait croire que le vrai sens

(1) Vidi il Maestro di color che sanno
Seder fra filosofica famiglia.

Tutti lo miran, tutti onor gli fanno.
Quivi vid' io e Socrate e Platone
Che innanzi agli altri più presso gli stanno,

Democrito che il mondo a caso pone,
Diogenes, Anassagora, e Tale,
Empedocles, Eraclito e Zenone :

E vidi il buon accoglitor del quale,
Dioscoride dico, e vidi Orfeo,
Tullio, e Livio, e Seneca morale,

Euclide geometra, e Tolomeo,
Ipocrate, Avicenna, e Galieno,
Averrois che il gran comento feo.

INF., IV, 131-144.

du mot comédie lui fut inconnu. Un de ses traducteurs français, Pierre-Ange Fiorentino, fait de lui un romantique de 1830 qui aurait intitulé son poème comédie, parce que la tragédie était un genre classique et rebattu. Fiorentino n'avait pas lu l'épître à Can Grande où Dante a bien voulu nous expliquer son titre. Il y est dit que la tragédie finit mal et parle en style noble, tandis que la comédie a le verbe moins haut et finit bien. Or le poème est écrit en langue vulgaire et n'a pas une catastrophe tragique, puisqu'il se dénoue au paradis. Voilà pourquoi il est appelé comédie (1). On peut s'étonner de voir le paradis traité de dénouement comique, mais c'est l'auteur lui-même qui se commente, il n'y a donc qu'à s'incliner.

Telle était la science de Dante ; il connaissait de plus la scolastique et même la théologie qu'il alla sur le tard étudier à Paris. Le titre de théologien était celui auquel il tenait le plus : *theologus Dantes nullius dogmatis expers.* Mais, en ceci même, il n'alla pas plus loin que son siècle. On a voulu faire de lui un wiclefiste, un hussite, un précurseur de Luther ; on a torturé tel de ses vers pour lui arracher une prédiction de la Réforme ; les commentateurs qui se sont livrés à cette rude besogne y ont perdu

(1) ... Differt ergo à Tragœdiâ in materiâ per hoc, quod Tragœdia in principio est admirabilis et quieta ; in fine, sive exitu, fœtida et horribilis. Comœdia vero inchoat asperitatem alicujus rei, sed ejus materia prosperè terminatur. Similiter differunt in modo loquendi : elatè et sublimè Tragœdia, Comœdia vero remissè et humiliter, sicut vult Horatius in suâ Poeticâ. Et per hoc patet quo Comœdia dicitur præsens opus. Nam, si ad materiam despiciamus, a principio horribilis et fœtida est, quia Infernus ; in fine prospera, desiderabilis et grata, quia Paradisus ; si ad modum loquendi, remissus est modus et humilis, quia locutio vulgaris, in quâ et mulierculæ communicant. Et sic patet quarè Comœdia dicitur.

leur peine et leur temps. Dante était catholique et bon catholique : il rendait hommage à l'Église, admettait la puissance des clefs, la valeur de l'excommunication, la pénitence, les indulgences, les œuvres satisfactoires, le culte des images, les âmes du purgatoire, l'intercession des vivants pour les morts, des saints pour les vivants, même l'inquisition ; il célébra non seulement saint François, mais encore saint Dominique, le premier maître du sacré palais qui fut chargé du ministère de la censure. Comme beaucoup d'autres, sans toucher aux dogmes, il eut l'ambition de réformer moralement l'Église ; or on ne réforme pas ce qu'on veut détruire ; il ne songeait qu'à la relever. S'il mit certains papes en enfer, ce fut par respect pour la papauté qu'il eût voulue sans tache. En tout ceci l'école d'Ozanam a parfaitement raison.

Seulement Dante attaqua le pouvoir temporel du saint-siège et osa dire avec beaucoup d'autres catholiques : « Rendons à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » On raisonnait alors beaucoup sur ces questions ; il y avait deux théories en présence. D'après Thomas d'Aquin et son disciple Egidio Colonna, l'Église et ses prêtres devaient commander, la société laïque et ses chefs devaient obéir. L'homme ne fait rien ici-bas qu'en vue de la vie future. La cité des hommes est soumise, sacrifiée à la cité de Dieu. L'histoire, comme la nature, est l'œuvre de Dieu dont la main conduit les peuples à la grandeur ou à la ruine sans que la volonté humaine puisse arrêter ou détourner le cours prédestiné des événements. Le pouvoir temporel est au spirituel ce que la matière est à l'esprit, le corps à l'âme. Les deux épées, symbole des deux pouvoirs, sont portées par le vicaire du Christ qui les tient directement de Dieu ; au vicaire du Christ

doit obéir aussi l'empereur, représentant du droit, de la loi, de la force purement humaine et terrestre. La lune n'est pas lumineuse par elle-même, elle reçoit la lumière du soleil : cette figure plaisait fort au moyen âge. L'empereur est la lune et le pape est le soleil.

A quoi Dante répondit en latin, dans son traité *De monarchia :* La société repose sur le droit qui a sa valeur propre, indépendante et qui, lui aussi, est divin parce que la justice est un attribut de Dieu. C'est donc aussi de Dieu que dépend le pouvoir de l'empereur entièrement séparé de celui du pape. Celui-ci n'a d'autorité que dans les choses spirituelles et ne doit avoir d'autre souci que la religion. L'empire résidant à Rome et représentant l'indépendance de la société laïque, voilà le passé, voilà l'avenir : c'est un miracle perpétuel opéré par Dieu pour faire triompher sur la terre un nouveau peuple élu. On ne peut comparer le pape au soleil et l'empereur à la lune (voici un argument qui sent bien la scolastique), parce que l'empire et l'Église sont deux faits accidentels dans l'histoire du genre humain. Or, comme l'homme fut créé au sixième jour, tandis que le soleil et la lune l'avaient été dès le quatrième, il faudrait que Dieu eût mis la charrue devant les bœufs, en créant d'abord l'accidentel et puis le substantiel. Dante a beaucoup d'arguments de cette force. En somme, à son avis, l'empereur représente l'unité du genre humain, la justice et le droit universels : il doit être le maître absolu du monde entier afin que, n'ayant plus rien à désirer, il ne lui reste aucune raison, aucune tentation d'être injuste. La restauration de l'empire romain, l'omnipotence et l'universalité du saint-empire, tel fut le rêve des Gibelins, notamment de Cino de Pistoie qui, retournant l'image en vogue, osait dire :

c'est le pape qui est la lune, c'est l'empereur qui est le soleil.

Un autre contemporain de Dante, Marsile de Padoue, alla plus loin que lui. Cet ecclésiastique acheva en 1324 un écrit intitulé *Defensor pacis* où, pour soutenir les droits de Louis de Bavière, il étudia les fonctions sociales, distingua le pouvoir exécutif du pouvoir législatif qu'il commit au peuple, imagina une monarchie ou plutôt une république parlementaire avec un président élu par le suffrage universel qui pourrait aussi le déposer. Pareillement l'autorité suprême de l'Église résiderait dans l'universalité des croyants et dans les saintes Écritures, et tout pouvoir coercitif, non seulement sur l'État, mais même sur les hérétiques, lui serait absolument dénié. Tout ce que l'autorité spirituelle eût pu faire contre les mécréants, c'eût été de leur annoncer les peines éternelles. Mais sur cette terre le monarque seul, c'est-à-dire l'empereur électif, aurait le droit de les châtier. Enfin, ce que Marsile réclamait, c'était la soumission du sacerdoce à l'empire : idée hardie sans doute, mais abstraite, autant que celle de Thomas d'Aquin dont elle n'était que le contrepied. Faire de l'Église une fonction de l'État ou de l'État une fonction de l'Église, c'est presque tout un : pur moyen âge.

C'est ainsi qu'en amour, en érudition, en théologie, en politique, Dante est bien l'homme de son temps. Et avec cette politique, cette théologie, cette érudition, cet amour, il voulut composer un monument qui fût l'encyclopédie du siècle : une cathédrale savante montant de la terre aux étoiles, et pour couronnement Béatrice debout dans le ciel. A cet effet, il lui fallait une vision, stratagème poétique fort employé de son temps, et un voyage dans l'autre monde, lieu commun souvent emprunté aux épopées an-

tiques par les moines du moyen âge dans l'intérêt spirituel et même temporel de leur religion. La liste de ces visionnaires est longue (1) et ils se copiaient entre eux ; n'en suivons qu'un seul et nous saurons assez ce que fut la « Divine Comédie » avant Dante.

Frère Albéric, un moine du douzième siècle, étant encore enfant, fut ravi en extase : une colombe l'enleva par les cheveux et saint Pierre, escorté de deux anges, le mena visiter l'enfer et le paradis. Dans l'enfer, après avoir parcouru le purgatoire des nouveau-nés morts sans baptême, Albéric vit les luxurieux ensevelis dans la glace plus ou moins profond, comme les traîtres de Dante, selon la gravité des péchés commis. Les femmes qui avaient refusé d'allaiter leurs enfants étaient pendues par les seins à de longues branches épineuses. Les adultères brûlaient sur des bûchers ardents; ceux qui avaient travaillé le dimanche montaient et descendaient sur des échelles enflammées ; les tyrans, comme l'Ulysse et le Diomède de la « Divine Comédie », étaient enveloppés dans des globes de feu ; ces auteurs de visions se transmettaient des idées de supplices. Comme Dante et avant lui, frère Albéric vit des damnés plongés dans une mare de sang en ébullition, c'étaient des meurtriers; il en vit d'autres atrocement mordus par des serpents : c'étaient les moines qui avaient violé leur règle ou déserté leur ordre. Lucifer, lié d'une forte chaîne et enfoncé dans un grand puits, occupait le centre de l'enfer avec Hérode, Caïphe, Anne et Judas. Cependant saint Pierre dut quitter un moment le petit

(1) Voir *la Divine Comédie avant Dante*, par Ch. Labitte ; *Des sources poétiques de la Divine Comédie*, par Ozanam ; *I precursori di Dante*, par M. D'Ancona, etc., etc.

Albéric pour aller en toute hâte ouvrir le paradis à une âme ; pendant cette absence le pauvre enfant fut assailli par les démons qui tâchaient de l'agripper avec leurs crocs. Enfin le moinillon passa sur le pont mince et frêle qui menait au séjour des élus ; là, dans une lumière odorante, il se trouva au milieu des justes qui attendaient en paix le jugement : parmi ceux-ci quantité de bénédictins destinés aux félicités éternelles. Saint Pierre profita de l'occasion pour débiter un long éloge de la vie monastique, puis il fit monter Albéric au premier ciel d'où il lui montra les sphères célestes et les quarante et une régions du monde, après quoi il lui mit un petit papier dans la bouche : c'est ainsi que le prophète Ézéchiel avait vu descendre d'en haut une main tenant un volume, tandis qu'une voix lui criait : « Fils de l'homme, repais ton ventre et remplis tes entrailles du volume que je te donne. » Ainsi je le mangeai, dit le prophète, et il fut dans ma bouche doux comme du miel (1). Muni de ce papier, Albéric fut renvoyé dans son cloître avec l'ordre de rapporter les choses qu'il avait vues ; « de plus, lui dit saint Pierre en latin, tu m'offriras chaque année un cierge aussi long que toi, *ad mensuram staturæ tuæ.* » Ainsi finit cette vision que Dante a pu lire au mont Cassin ou ailleurs, et s'il ne connut pas celle-là il en connut d'autres ; il n'inventa donc pas son sujet, il ne fit que l'agrandir.

Une excursion dans l'autre monde en trois parties ou « cantiques » ; un enfer qui s'enfonce en entonnoir dans les entrailles de la terre, un purgatoire qui s'élève en montagne, aux antipodes, sur l'Océan inhabité ; un paradis de neuf sphères tournant au gré de Ptolémée ; dans l'enfer,

(1) Ezechiel, ii, 9 ; iii, 3.

le mal, l'échelle des crimes, l'horreur de la guerre, l'éternité du châtiment, et tout au fond le Satan monstrueux du moyen âge, une chauve-souris gigantesque ; au purgatoire, le bien et le mal, l'échelle des péchés, l'intérêt de la lutte, l'expiation adoucie par l'espérance, et au sommet Béatrice à la fois divine et humaine, dans le ciel encore terrestre de l'Éden ; enfin, au paradis, le bien seul, l'échelle des vertus, la paix religieuse et politique, la récompense éternelle, et au sommet Dieu lui-même vaguement entrevu : vaste sujet assurément, mais comment le traiter à une époque où le latin ne servait plus guère qu'aux savants et où l'italien n'était encore qu'un dialecte ? Là était la question, l'une des plus importantes assurément de l'histoire littéraire. Le moyen âge allait-il durer encore ou l'ère moderne allait-elle commencer ?

Un jour s'en vint frapper au seuil d'un monastère
Un sombre pèlerin. L'exil et la misère
N'avaient point abaissé la hauteur de ses traits.
Toutefois dans ce cloître errant les yeux distraits,
Il semblait poursuivi d'une amère pensée.
Un moine s'approchant lui dit : « Ame oppressée,
Que cherches-tu ? » Dante lui répondit : « La paix » (1).

Ce monastère était celui de Santa Croce del Corvo, en Lunégiane ; ce moine qui en était le prieur, frère Hilaire, a raconté lui-même la visite du « sombre pèlerin » : il lui fit bon accueil, et l'écouta longtemps avec beaucoup de sympathie. Dante montra au prieur un petit livre en lui disant : « Voici une partie de mon œuvre que vous n'avez peut-être point vue encore. Je vous la laisse, afin

(1) Albert Richard, poète genevois, mort en 1881 ; il savait par cœur la « Divine Comédie ».

que vous gardiez de moi un plus frais souvenir. » Le bon Hilaire prit le manuscrit et, y jetant aussitôt les yeux, parut frappé de surprise : « Je suis étonné, dit-il au pèlerin, de cette qualité de langage, soit parce qu'il me semble difficile et même inimaginable qu'on puisse rendre en dialecte vulgaire un sujet si ardu, soit parce qu'il ne me paraît pas convenable d'habiller tant de science en costume populaire. » Dante répondit que le moine avait raison; qu'au commencement, peut-être sous l'inspiration du ciel, il avait résolu de draper sa pensée dans la langue légitime et que même il avait commencé son poème en latin :

Ultima regna canam fluido contermina mundo
Spiritibus quæ lata patent, quæ præmia solvunt
Pro meritis cuicumque suis...

« Mais, ajouta-t-il, quand je considérai la condition de l'époque présente, je vis que les chants des illustres poètes étaient tous abjects (bas ou familiers sans doute) et que par cette raison les hommes généreux qui en des temps meilleurs écrivaient de telles choses (des ouvrages poétiques) avaient laissé, ô douleur ! les arts libéraux aux plébéiens. Voilà pourquoi je quittai la pauvre lyre dont j'étais pourvu et j'en préparai une autre adaptée au goût des modernes, car c'est chose vaine d'offrir des aliments à mâcher aux nouveau-nés qui se nourrissent encore de lait. »

C'est ainsi que Dante, bien à contre cœur, s'il en faut croire le frère Hilaire, descendit au vulgaire qu'il avait ravalé jusque-là, le jugeant bon tout au plus à chanter des vers d'amour. Ce fut un grand bonheur : en continuant son poème en latin, eût-il eu toute l'habileté de Vida, il nous eût donné une œuvre morte. En le reprenant en italien, il

put créer, dans une langue vivante, une œuvre vivante où il se mit tout entier. C'est par là surtout qu'il est moderne. La « Divine Comédie » est le premier grand monument où il y ait quelqu'un.

VIII.

Un Toscan d'abord. Pour comprendre Dante, il faut avant tout vivre dans la Florence de son temps : une république bourgeoise, une commune commerçante, extra-riche, ayant des banques partout, même en Orient. Le pape l'appelait source de l'or, les princes mahométans vouaient un culte à ses florins, les rois chrétiens les empruntaient souvent et oubliaient parfois de les rendre. Les gens d'affaires étaient des lettrés et des artistes ; ils écrivaient sur leurs livres des passages de Tite-Live ou de Salluste ; quand le pape Boniface reçut une douzaine d'ambassadeurs envoyés par les principales villes de l'Europe, il se trouva que tous ces ambassadeurs étaient Florentins. Giotto continuait en le rapprochant de la nature le grand art de Cimabue ; Arnolfo di Lapo, l'architecte de Santa-Maria del Fiore, recevait l'ordre « de faire correspondre ces ouvrages de la commune à la grande âme que composaient les âmes des citoyens unis dans une même volonté ». Ici la chevalerie était devenue peuple ; de simples bourgeois, comme les paladins des chansons de gestes, sortaient des rangs de l'armée et engageaient le combat ; le gonfalonier n'abaissait jamais son enseigne ; les défenseurs du *carroccio* mouraient tous avant de livrer à l'ennemi ce grand char qui, drapé magnifiquement et traîné par des bœufs, portait les armes de la commune ; une cloche pendue aux portes de la ville sonnait jour et nuit pendant tout un mois pour annoncer

à quelque cité voisine que Florence allait l'attaquer. Après la guerre, les capitaines vainqueurs étaient ramenés en triomphe sous des baldaquins et le peuple se mettait en joie. C'était une race heureuse et qui avait toute la gaîté du bonheur. Cimabue achevait-il un tableau, la multitude allait le voir et l'admirait avec une telle allégresse que le faubourg habité par l'artiste a gardé le nom de Borgo Allegri. En 1283, une compagnie de mille hommes, tous vêtus de blanc et guidés par un chef, le seigneur de l'amour, organisèrent des jeux, des bals, des réjouissances de toute espèce; les riches payaient pour les pauvres, et jouissaient avec eux de la fête qui dura deux mois. A la Saint-Jean, l'évêque parcourait la ville à cheval et lançait des lazzis aux belles femmes de la rue. Quand revenait le printemps, pour célébrer son retour, le peuple entier chantait, dansait.

Puis, tout à coup, cette foule si gaie devenait belliqueuse : trente mille citoyens sortaient des murs, soixante-dix mille paysans se levaient dans la campagne et ces bandes armées couraient contre Pise, contre Sienne, contre Arezzo par braverie, pour insulter ou défier le voisin : on coupait un pin sur son territoire, on jetait dans une ville fortifiée, par-dessus le rempart, un âne mort; le voisin outragé acceptait la guerre, une guerre souvent longue, parfois héroïque, furibonde toujours : l'ennemi, se couchant sur le terrain, rampait jusqu'entre les pieds des chevaux qu'il éventrait; les Florentins immobiles, serrés les uns contre les autres, l'écu en avant, ressemblaient de loin à une muraille; les rivières devenaient rouges, puis les vainqueurs rentraient chez eux et les fêtes recommençaient. Plus féroce encore, éclatait à chaque instant la guerre civile, à la suite de querelles privées qui provoquaient des haines séculaires : une vengeance de mille ans, disait-on à Florence, a encore

ses dents de lait. Deux familles se brouillaient pour une affaire d'intérêt ou d'honneur ; le peuple se partageait entre l'une et l'autre, et les deux maisons prenaient des noms de partis : d'un côté les Gibelins, de l'autre les Guelfes, voilà comment le conflit européen entre le sacerdoce et l'empire cassa en deux Florence, parce qu'un gentilhomme, ayant manqué de parole à sa fiancée, avait été assassiné en plein jour par des parents qui ne riaient pas. Aussitôt les lourds palais, construits en châteaux forts, s'armaient l'un contre l'autre, les rues barricadées ruisselaient de sang. Le parti vaincu, chassé, désertait tout entier la ville et la moitié du peuple allait s'exaspérer longuement, dans la rage tenace de l'exil. Le parti vainqueur roulait dans la démagogie, organisait le travail, obligeait tous les citoyens à entrer dans une corporation laborieuse, abattait les privilèges et en faisait des flétrissures, conférait des lettres de noblesse pour inceste, pour empoisonnement, pour assassinat. Puis il se divisait lui-même, encore à la suite de querelles domestiques. Un gentilhomme de Pistoie avait eu deux femmes dont l'une se nommait Blanche ; les enfants des deux lits s'étaient séparés, retranchés en deux camps, les blancs et les noirs. Un jour, vers l'an 1286, le fils d'un noir blessa par mégarde le fils d'un blanc auquel il alla faire des excuses. Pour toute réponse, le blanc coupa la main droite à l'enfant qui lui demandait pardon et lui dit froidement : « Va la porter à ton père. » Les noirs aussitôt prirent les armes ; il y eut des blessés et des morts. L'affaire fut portée à Florence dont les citoyens, tous Guelfes cependant, se partagèrent entre les blancs et les noirs en prenant leurs noms, et voilà deux nouveaux partis en présence : les Guelfes noirs, s'appuyant sur le pape, appelèrent chez eux l'étranger, Charles de Valois, et avec lui le pillage et l'incen-

die ; les Guelfes blancs, écrasés et balayés, prirent le chemin de l'exil. Tel fut le monde où Dante fut élevé : guerre entre familles, entre partis, entre voisins : « deux châteaux, deux couteaux, » voilà Florence, la Toscane, l'Italie, le monde entier que le poète voyait de Florence et à l'image de Florence. Guerre entre les noirs et les blancs, entre les Guelfes et les Gibelins, entre le sacerdoce et l'empire, entre le pape et César. Qui avait tort ? Le pape était noir, Dante était blanc, donc César devait pacifier le monde et rentrer dans cette Rome « dont le Christ est romain ». Ainsi se forma le rêve politique de Dante.

Mais il était parti de Florence et l'on peut dire qu'il ne la quitta jamais des yeux. « Florentin de nation, dit-il de lui-même, mais non de mœurs. » Il aurait pu ajouter : « Florentin de cœur. » Avait-il pu jamais se sentir dépaysé dans ce pays de marchands, puisque ces marchands étaient des artistes ? On se le figure volontiers solitaire, taciturne, dédaigneux, absorbé dans ses amours, puis dans ses études, tellement étranger à la foule qu'il passa tout un jour dans une boutique, au milieu du tumulte d'une fête, courbé sur un livre, sans lever les yeux. Il n'en fit pas moins son devoir de citoyen, fut soldat à Campaldino, puis prieur de la république et quatorze fois ambassadeur ; quand Florence voulut lui confier une mission auprès du pape, il prononça cette fière parole si souvent répétée : « Si je vais, qui reste ? Si je reste, qui va ? » Puis tombant avec son parti, spolié pendant son absence, condamné deux fois, la seconde à mort, errant de ville en ville, de cour en cour, souvent repoussé, méprisé, ravalé au-dessous d'un bouffon de Vérone, déçu dans toutes ses ambitions, dans tous ses rêves, il apprit « combien le pain de l'étranger est amer, combien le chemin est dur à qui monte et descend l'escalier d'au-

trui (1) ; » même alors cependant, même dans l'amertume de l'exil, comme il aime Florence ! Il ne songe qu'à la cité natale, y revient toujours en pensée, et s'il refuse de la revoir au prix d'une bassesse, c'est qu'il espère y rentrer un jour la tête haute, son livre à la main. C'est Florence qui remplit le poème ; la Toscane tient plus de place que le reste de la terre dans le monde illimité des morts. Quand Dante s'enfonce dans l'enfer, Ciacco, Farinata, Brunetto Latini lui parlent de son pays ; quand il voit, dans le gouffre où sont des damnés, une pierre livide creusée de trous ronds, il songe au baptistère de Florence. Quand il a décrit les métamorphoses bizarres qui sont le supplice des larrons, il s'écrie avec une emphase ironique : « Réjouis-toi, Florence ! Tu es si grande que par la terre et par la mer tu bats des ailes et que par l'enfer ton nom se répand. J'ai trouvé cinq de tes citoyens parmi les voleurs (2). » Au purgatoire, Florence est encore exaltée avec une ironie poignante dans l'apostrophe de Sordel (3). Même au paradis, Foulques de Marseille, le troubadour, parle de Florence et la

(1) Tu proverai sì come sa di sale
Lo pane altrui, e come è duro calle
Lo scendere e il salir per l'altrui scale.
PARAD., XVII, 58-60.

Dante ne dit pas ici que le pain des autres est amer, il dit « salé ». On a remarqué à ce propos que les boulangers de Florence, aujourd'hui comme autrefois, mettent très peu de sel dans leur pain.

(2) Godi, Firenze, poi che sei si grande
Che per mare e per terra batti l' ali
E per lo inferno il tuo nome si spande.

Tra li ladron trovai cinque cotali
Tuoi cittadini...
INF., XXVI, 1-3.

(3) PURG., VI, 127-151.

dit fondée par le démon (1), Cacciaguida, l'aïeul de Dante, qui brille au cinquième ciel parmi les soldats de la foi, pense encore à la vieille cité de l'Arno, jadis sobre et pudique, vivant en paix, n'ayant ni colliers, ni couronnes, ni ceintures plus belles encore à voir que celles qui les portaient. Dans ce temps-là « une fille, en naissant, ne faisait point peur encore à son père (2)... il n'y avait pas de maison vide... les femmes ne se peignaient pas le visage... ne songeaient qu'au fuseau et à la quenouillée : oh! heureuses qu'elles étaient! Chacune d'elles était assurée de sa sépulture... l'une veillant au berceau, le consolait par ce langage enfantin qui amuse d'abord les pères et les mères ; l'autre, en filant, racontait des histoires de Troie, de Fiésole ou de Rome et c'eût été merveille d'y trouver une Cianghella ou un Lapo Salterello (un homme de mauvaise langue ou une femme de mauvaise vie) comme ce le serait aujourd'hui d'y rencontrer Cornélie et Cincinnatus. » Ainsi parle Cacciaguida oubliant sa béatitude. Même aux plus hautes sphères du paradis, quand Dante a vu la rose céleste, il songe encore à Florence et dit sur elle un mot amer. Mais tout ce ressentiment est encore de l'amour ; si le poète crie, c'est qu'il souffre. Cette marâtre qu'il attaque sans trêve, c'est toujours la grande cité, la bergerie de Saint-Jean,

La rive douce et triste,
Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours.

Lorsque, dans l'enfer, Dante rencontre Farinata, le farouche Gibelin qui lui ressemble, Farinata s'émeut en lui entendant parler l'idiome natal, celui de « la noble

(1) PARAD., IX, 127.

(2) Non faceva nascendo ancor paura
La figlia al padre, etc.
PARAD., XV, 103 sq.

patrie, » et lui dit d'une voix caressante : « O Toscan ! » Plus tard enfin, le visiteur des ombres arrive au milieu des suicidés; l'un de ceux-ci, un Florentin changé en buisson, est déchiré par des chiens qui l'effeuillent. Alors, dit le poète « la charité du lien natal m'ayant serré le cœur, je rassemblai les feuilles éparses et les rendis à celui dont la voix venait de s'étouffer (1) ».

Voilà pourquoi il chanta en toscan et marcha dans son habit de tous les jours; la toge latine aux plis savants eût gêné son allure et son geste. Assurément ce ne fut pas lui qui inventa le dialecte déjà vivant dans le peuple, déjà poli pour la poésie amoureuse par les troubadours et les docteurs, mais il lui donna la force, l'éclat, la franchise, la dignité tragique, la liberté comique, le style et l'accent, le relief et la couleur, lui imposant tous les tons, l'appropriant à tous les sujets, l'érigeant lui premier, lui tout seul, en langue définitive et nationale. Sous lui, d'un seul bond, cette langue encore en formation, en retard sur le provençal, a dépassé toutes les autres, est entrée en possession de toutes ses ressources; elle est la seule de toutes celles du quatorzième siècle, qui se parle telle quelle encore aujourd'hui. Le portugais ne pourra l'atteindre que sous Camoëns, l'espagnol sous Cervantes, l'anglais sous Shakespeare, l'allemand sous Klopstock. D'autres sauront l'adoucir et l'orner, nul ne la poussera jamais plus loin, plus haut, plus droit que n'a fait Dante, le premier dompteur, qui la maniait peut-être en tyran, parfois en bourreau, mais en maître.

(1) Poi che la carità del natio loco
Mi strinse, raunai le fronde sparte,
E rendeile a colui ch' era già roco.
INF., XIV, 1-3.

De plus, aimant toute espèce de triade, il inventa la terzine, la plus courte des stances, où sa phrase brève et brusque n'était pas à l'étroit ; d'ailleurs ces terzines entrent l'une dans l'autre comme les vagues de la mer, se renvoyant une rime qui doit résonner trois fois, et la pensée peut s'y dérouler à l'aise jusqu'au dernier vers qui l'arrête court : un vers isolé, se dressant à la fin du chant comme un roc. Avec la terzine et le toscan, Dante inaugura un art nouveau ; il l'inaugura surtout parce qu'il était Dante : une sensibilité douée d'imagination, une âme palpitante et vibrante que remuaient tour à tour, avec une exquise douceur et une énergie superbe, la foi, l'amour, l'orgueil, la haine, la colère, la pitié. Il importe d'insister sur ce point : pour la première fois depuis la barbarie, on trouve dans la poésie un poète et dans le poète un homme. Tous les trouvères, les troubadours, les minnesingers se ressemblaient : qui donc avait composé les *Nibelungen* ou la *Chanson de Roland*? Tout le monde. Ici l'œuvre est d'un seul et de celui-là ; son sujet, c'est lui-même ; il n'a pas récité trois vers et nous savons son âge, ses doutes, ses erreurs ; il est à mi chemin entre la naissance et la mort, égaré dans l'ombre d'une forêt ; il a perdu la ligne droite (1). Il ne dit plus, comme autrefois en latin : « Je chante (*ultima regna canam*). » Il ne chante pas, il crie ou il pleure. Ce qui va palpiter dans ce drame personnel, c'est un cœur qui passionnément sait aimer et haïr.

De là, même pour nous, l'intérêt puissant de la « Divine Comédie » ; nous arrivons six siècles après Dante,

(1) Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva obscura
Chè la diritta via era smarrita.
INF., I, 1-3.

et il nous prend comme s'il vivait. Par le frémissement qui le secoue et qui nous gagne, il bondit à chaque instant hors de son encyclopédie et de son allégorie et nous entraîne dans son pays, dans son temps, nous agite de ses passions, nous fait contemporains des Cerchi, des Donati, citoyens de la vieille Florence. Ses personnages, ceux qu'il rencontre au pays d'outre-tombe, oublient à chaque instant qu'ils sont trépassés : les ombres, les âmes, les lumières rentrent dans leur corps, se croient au Marché Vieux, s'agitent et s'irritent ; saint Pierre au haut du ciel se démet de sa béatitude pour vomir des imprécations contre ses successeurs. Tous ces morts sont plus vivants que les pairs de Charlemagne ou les chevaliers de la Table ronde : dès qu'ils ont frappé nos yeux, ils s'y gravent, on les voit toujours. C'est Farinata qui sort de son sépulcre de la ceinture à la tête, redressant la poitrine et le front « comme s'il avait l'enfer en grand mépris (1) », il fronce un peu le sourcil et regarde à peine ; c'est Capanée qui, couché sur le sable, sous une pluie de feu, ne s'inquiète pas du brasier, et, dédaigneux, se tord et s'écrie : « Tel je fus vivant, tel je suis mort, que Jupiter me foudroie de toute sa force, il ne jouira pas de sa vengeance (2). » C'est Ugolin rongeant le crâne de l'archevêque Roger et quittant le festin féroce pour raconter sa mort :

Si tu ne pleures pas, de quoi donc pleures-tu (3) ?

Puis, comme contraste, « ces deux qui vont ensemble », emportés par la tourmente infernale qui ne s'arrête ja-

(1) Inf., x, 35, 36, 40, 45.
(2) Inf., xiv, 46-48, 51-60.
(3) Inf., xxxiii, 13 sq.

mais : Paolo Malatesta, Francesca da Rimini, victimes de l'amour « qui ne fait grâce à nul aimé d'aimer », mais indissolublement unis, même au delà du tombeau, par l'immortel baiser qui leur a coûté la vie. Leur mort toute récente (1289) était connue de l'Italie entière, on savait qu'ils avaient été surpris, égorgés ensemble par un mari jaloux. Francesca ne pouvait donc rien apprendre au poète qui la visitait dans l'enfer : son récit n'est qu'une confidence de cœur épanchée dans un flot de larmes :

« La terre où je naquis s'étend près de la rive
« Où le Pô, qu'ont grossi tant de fleuves, arrive
« Et s'endort dans la mer bien loin du mont natal.

« L'amour aux nobles cœurs si facile et fatal
« Le prit, lui, pour la forme autrefois renommée
« Que la mort me ravit d'un coup qui me fait mal.

« L'amour qui veut qu'on aime alors qu'on est aimée
« Me fit aller à lui, confiante et charmée,
« Même ici, tu le vois, l'amour nous lie encor;

« L'amour nous conduisit tous les deux à la mort;
« Caïne (1) attend celui qui nous ôta la vie... »
Elle me dit ces mots tout bas, avec effort.

(1) Caïne est une des quatre prisons profondes, au fond de l'enfer où sont punis les traîtres. — Plus loin la sentence que rappelle Francesca et qu'elle attribue au maître de Dante est celle-ci, de Boëce : *In omni adversitate fortunæ, infelicissimum genus infortunii est fuisse felicem.* — Le livre que lisaient Francesca et Paolo est le roman de *Lancelot du Lac* où certain personnage nommé Galéhaut sert d'intermédiaire entre les deux amants. — La traduction en vers, inconnue en France, que nous citons ici, est celle d'un poète genevois, Louis Vaucher, mort en 1882 ; le traducteur suit l'italien vers à vers et, tout en modifiant un peu la terzine, en accepte les difficultés. Voici le texte de Dante :

« Siede la terra, dove nata fui,
« Su la marina, dove il Po discende,
« Per aver pace co' seguaci sui.

Dès que j'eus écouté cette âme endolorie,
Je tombai, le front bas, dans une rêverie,
Jusqu'à ce que Virgile eût dit : « Que penses-tu? »

Et, lui montrant alors mon visage abattu :
« Hélas! quels doux pensers et quels terribles charmes
« Les poussa dans la voie où fléchit la vertu? »

Puis, me tournant vers eux : « Femme, tu me désarmes;
« Vos douleurs me font peine et pitié jusqu'aux larmes,
« O d'une ardeur charmante infortunés martyrs!

« Mais dis-moi, dis encore : au temps des doux soupirs
« Comment vous enlaça l'amoureuse chimère?
« Comment naquit en vous le trouble des désirs? »

Elle dit : « Il n'est pas de douleur plus amère
« Que de se souvenir au fort de la misère
« Des instants de bonheur, ton maître nous l'apprend.

« Amor che al cor gentil ratto s'apprende
« Prese costui della bella persona
« Che mi fu tolta, e 'l modo ancor m' offende:

« Amor ch' a null' amato amar perdona
« Mi prese del costui piacer si forte,
« Che, come vedi, ancor non m' abbandona;

« Amor condusse noi ad una morte,
« Caina attende chi vita ci spense. »
Queste parole da lor ci fur porte.

Da ch' io 'ntesi quell' anime offense,
Chinai 'l viso, e tanto 'l tenni basso
Fin chè 'l poeta mi disse : « Che pense? »

Quando risposi cominciai : « O lasso!
« Quanti dolci pensier, quanto disio
« Menò costoro al doloroso passo! »

Poi mi rivolsi a loro e parlai io
E cominciai : « Francesca, i tuoi martiri
« A lagrimar mi fanno tristo e pio.

« Mais, puisque le désir qui t'émeut est si grand
« De savoir comment fut d'amour notre âme atteinte,
« Écoute-moi : je vais te le dire en pleurant.

« Un jour que nous lisions par plaisir la complainte
« De Lancelot, suivant seuls, ensemble, sans crainte
« Les beaux faits amoureux que le roman nous dit,

« Bien souvent nous levions un regard interdit,
« Ou nos fronts pâlissaient sur la page enivrante,
« Mais un passage, un seul, le plus doux, nous perdit :

« Quand nous vîmes l'amant penché sur son amante
« Prendre dans un baiser sa lèvre souriante,
« Celui qui ne peut plus me quitter maintenant,

. .

« Ma dimmi : al tempo dei dolci sospiri,
« A che, e come concedette Amore
« Che conosceste i dubbiosi desiri ? »

Ed ella a me : « Nessun maggior dolore
« Che ricordarsi del tempo felice
« Nella miseria, e ciò sa 'l tuo dottore.

« Ma se a conoscer la prima radice
« Del nostro amor tu hai cotanto affetto,
« Farò come colui che piange e dice.

« Noi leggevamo un giorno per diletto
« Di Lancilotto, come amor lo strinse :
« Soli eravamo e senza alcun sospetto.

« Per più fiate gli occhi ci sospinse.
« Quella lettura, e scolorocci, 'l viso :
« Ma solo un punto fu quel, che ci vinse.

« Quando leggemmo il disiato riso
« Esser baciato da cotanto amante,
« Questi che mai da me non fia diviso

« La bocca mi baciò tutto tremante.
« Galeotto fu il libro, e chi lo scrisse,
« Quel giorno più non vi leggemmo avante. »

« Celui-ci me baisa la bouche en frissonnant...
« Hélas il fut pour nous un Galéhaut, ce livre...
« Et nous ne lûmes pas ce jour-là plus avant. »

Cependant qu'un des deux esprits, n'osant poursuivre,
Suspendait son récit, l'autre pleurait si fort,
Que, tremblant de pitié, je crus cesser de vivre,

Et me laissai tomber comme tombe un corps mort.

Le poète est toujours là, présent; c'est lui qui raconte, à lui qu'on parle, et l'émotion qu'il nous impose, il l'a éprouvée avant nous. Aussi comme elles vivent encore, ces ombres qu'il voudrait saisir, bien que ses bras se referment à vide (1)! Comme on l'entend bien, ce musicien Casella (2) qui, à l'entrée du purgatoire, sait arrêter par ses chants tout un peuple d'âmes! Comme on le voit nettement, ce Belacqua le paresseux qui, assis à l'ombre, le tête baissée entre ses genoux qu'il tient embrassés, la soulève à peine, quand il entend du bruit, jusqu'au-dessus de sa cuisse (3)! Un trait, une plainte suffit pour nous graver dans la mémoire une figure que nous n'oublierons jamais. Pia de' Tolommei, celle qu'un mari jaloux avait condamnée à mourir de la mal'aria dans la maremme tos-

Mentre che l' uno spirto questo disse,
L' altro piangeva sì che di pietade
Io venni men come s' io morisse,

E caddi, come corpo morto cade.

INF., V, 97-142.

(1) PURG., II, 80-81.
(2) PURG., II, 112-119.
(3) PURG., IV, 106-108; 112-114.

cane, n'a qu'un mot à nous dire et, par ce mot seul, vivra éternellement dans notre cœur :

> Souvenez-vous de moi qui fus la Pia ;
> Sienne me fit, me défit la maremme (1).

Sordel, l'âme lombarde, digne et lente à remuer les yeux, nous laisse passer sans mot dire et distrait sur nous, en sa hauteur dédaigneuse, le regard du lion au repos (2); Mathilde marche, légère, le long du ruisseau qui ploie l'herbe avec ses petites vagues, puis elle danse en chantant parmi les fleurs (3); Béatrice elle-même, laissant tomber son auréole, redevient jeune en confessant Dante et lui reproche, avec une sainte coquetterie, ses erreurs qui furent des infidélités. A chaque instant, au milieu des horreurs qui allaient nous rebuter ou des extases qui allaient nous assoupir, quelque chose d'humain nous rappelle au monde et à la vie. Le poète nous a repris et nous le suivons jusque dans l'éternelle lumière et l'éternelle musique du ciel.

C'est qu'aussi pour la première fois, depuis la fin de l'antiquité, nous rencontrons un artiste de premier ordre. A une époque où tout demeurait inachevé, la « Somme » de Thomas d'Aquin comme les cathédrales, la « Divine Comédie » est le premier monument complet, symétrique, harmonieux dans toutes ses parties et qu'on puisse embrasser d'un regard. La masse impose et les détails sont traités de main de maître. Ce qui frappe avant tout, c'est l'œil du peintre, une vue perçante qui a tout noté, tout

(1) Ricorditi di me che son la Pia :
Siena mi fé' : disfecemi Maremma.
PURG., V, 133, 134.

(2) PURG., VI., 61-66.

(3) PURG., XXVIII, 25-27 ; 52-55.

gardé. Rien ne lui échappait : ni le paysage, ni la figure et de la figure il retenait l'expression, le mouvement, l'attitude, la dimension, le contour ; nul n'a jamais montré tant de choses et ne les a montrées si nettement, d'un trait toujours sûr et ferme. Le naufragé haletant qui, jeté sur le rivage, se retourne vers la mer et regarde (1) ; les grues qui chantant leur plainte, fendent l'air en longue file (2) ; les larges flocons de feu qui d'une chute lente tombent sur la cendre, comme les flocons de neige sur l'Alpe sans vent (3) ; l'ouragan impétueux excité par les ardeurs contraires, qui secoue la forêt, brise les rameaux, abat les fleurs qu'il emporte au loin, et devant lui, poudreux, va superbe (4) en balayant les troupeaux et les bergers ; la tour penchée de Bologne qui paraît fléchir sur vous, comme pour vous saisir, quand passe un nuage au-dessus d'elle (5) ; la plaine d'Arles (6), où le Rhône devient stagnant, toute bosselée de tombes ; la douce teinte de saphir oriental qui, à l'entrée du purgatoire, est reçue dans la sérénité de l'air pur tandis que Vénus, la belle planète qui conseille d'aimer, fait rire tout l'Orient (7) ; les brebis qui sortent de l'étable : une, puis deux, puis trois, et les autres se tiennent toutes timides, le museau à terre, et ce que fait la première, les autres le font, se serrant derrière elle si elle s'arrête, simples et tranquilles, sans savoir pourquoi elles

(1) Inf., I, 22-24.
(2) Inf., V, 46, 47.
(3) Inf., XIV, 28-30.
(4) Dinanzi polveroso va superbo.
Inf., IX, 71.
(5) Inf., XXXI, 136-138.
(6) Inf., IX, 112-115.
(7) Purg., I, 13-15, 19, 20.

font ainsi (1) : Dante a tout observé, même le clignement d'yeux (2) du tailleur quand il enfile son aiguille. Il voit clair, trop clair peut-être ; les ombres lui apparaissent dans les ténèbres aussi nettes que si elles étaient en plein jour. Il dessine avec une extrême précision ce qui demanderait à rester dans la brume et mesure avec un excès d'exactitude ce qui gagnerait à être démesuré. Enfin il détaille trop l'invisible. Mais chez les modernes nul n'a su décrire qu'après lui, nul aussi fortement que lui.

Il regardait et il écoutait : musicien dès sa jeunesse et ami des musiciens, quand il entendait chanter son Casella, il mettait en oubli toute autre pensée et retenait si bien, disait-il, la mélodie entonnée suavement,

Que toujours en dedans la douceur m'en résonne (3).

Son cœur, vibrant à tous les bruits, se gonflait d'amour au tin-tin de l'horloge matinale (4) et à son oreille les lointaines volées de l'angélus pleuraient le jour qui se meurt (5). Le « Purgatoire » est déjà plein de suaves concerts ; le « Paradis » n'est qu'une ascension d'hymnes pieuses

(1) Purg., III, 79-74.
(2) Inf., XV, 20, 21.

(3) Che la dolcezza ancor dentro mi suona.
Purg., II, 114.

(4) Tin tin sonando con si dolce nota,
Che il ben disposto spirto d'amor turge.
Par., X, 143, 144.

(5) ... Squilla di lontano
Che paia il giorno pianger che si muore.
Purg., X, 5, 6.

montant dans la lumière à Dieu; c'est le ciel entier qui chante (1).

Secondée par un pareil talent de peintre et de musicien, l'imagination fait tout ce qu'elle veut, transforme en poésie un sujet didactique, donne à la vision une réalité saisissante, ressuscite les morts et les rend immortels. Voici la procession des damnés qui défile : les amoureux sont emportés dans un tourbillon qui roulera toujours; les gourmands marchent sous une pluie lente, froide, implacable, mêlée de grêle; les avares et les prodigues se traînent les uns vers les autres en poussant devant eux et en entrechoquant des poids énormes; les irascibles, embourbés dans la fange, se frappent des pieds et des mains; les hérésiarques sont enfoncés dans des sépulcres ouverts; les tyrans plongent dans une mare de sang; les âmes des suicidés sont changées en arbres dont les harpies rongent les feuilles, et ne pourront jamais rejoindre les corps qu'elles ont rejetés et qui pendent aux troncs devant elles; cette séparation qu'elles ont voulue se prolongera éternellement dans la mort. Plus bas les devins qui se vantaient de voir devant eux jusqu'au fond de l'avenir, marchent à reculons, le visage tourné sur les reins; les hypocrites rampent écrasés sous des chapes de plomb; les voleurs, enveloppés par des serpents, se fondent avec eux, se perdent les uns dans les autres en composant des monstres

(1) Al Padre, al Figlio, allo Spirito santo
Comincia gloria tutto il Paradiso,
Sì che m' inebbriava il dolce canto;

Ciò che vedeva mi sembrava un riso
Dell' universo.

PAR., XXVII, 1-8.

qu'on n'a jamais vus, et à pas lents ces êtres sans nom, ces formes transmuées s'éloignent. Plus bas encore, dans la glace où sont les traîtres, se tordent en hurlant des suppliciés encore plus misérables, et ce spectacle produirait une satiété d'horreur, si par delà « ce monde aveugle et muet de toute lumière » il n'y avait pas le purgatoire et la douce couleur de saphir oriental. Voici le livre des vieillards, « la cantique » aimée de Balbo, de Schlosser, de Lamennais ; l'impression en est triste, mais douce, non d'horreur, mais de pitié. Les âmes sentent la justice du châtiment, éprouvent plus de repentir que de souffrance. D'ailleurs le paradis est au bout et les attend. C'est ici que sont les amis, les égaux, les artistes : Cimabue, Guido, Guinicelli, Casella, Forese : c'est une région moyenne entre le mal et le bien, un demi-jour quasi terrestre fait d'ombres et de lueurs, où plane le souvenir consolé par l'espérance. Au milieu de ces peines, qui ne sont pas éternelles, flottent des ailes d'anges annonçant déjà le paradis. Et quand le poète y monte, attiré de ciel en ciel par les yeux toujours plus brillants de Béatrice, il trouve encore un crescendo d'extase pour exprimer la béatitude ascendante de cette transfiguration. Parvenu à la sphère des étoiles, il s'arrête et se retourne pour regarder le chemin parcouru ; alors il voit à ses pieds le ciel de Saturne où montent et descendent les contemplateurs par une échelle éblouissante ; le ciel de Jupiter où les âmes des justes voltigent en chantant dans leur lumière ; le ciel de Mars où les âmes des croisés, topazes vivantes, s'enchâssent dans une croix symbolique ; le ciel du Soleil où flamboient les âmes des docteurs en guirlandes entrelacées ; le ciel de Vénus où rayonnent celles qui se sont élevées de l'amour terrestre à l'amour divin ; le ciel de Mercure où

brillent les hommes d'action qui tournèrent au bien leur énergie ; le ciel de la Lune où flottent les âmes plus molles qui, violentées, avaient rompu leurs vœux — loin enfin, bien loin, tout en bas, notre pauvre terre qu'un seul regard suffit pour embrasser du sommet des monts jusqu'à la mer où les fleuves vont s'engloutir, pauvre globe perdu, si petit qu'il fait pitié, presque honte. Après cette contemplation, il semble que le poète ait tout dit. Pas encore : des merveilles encore plus éclatantes l'attendaient plus haut. « Je vis une lumière en forme de fleuve ruisselant de splendeur entre deux rives que diaprait un merveilleux printemps. De ce fleuve sortaient de vives étincelles et de tous côtés elles se mettaient dans les fleurs comme des rubis enchâssés dans de l'or. Puis, comme enivrées de parfums, elles se replongeaient dans la rivière éblouissante, et quand l'une y entrait, l'autre en sortait (1). » Et ce fleuve s'agrandit, se transforme en rose immense, en rosace constellée où fourmille le chœur lumineux des étoles blanches, les âmes de tous les trépassés qui sont réunis là-haut. L'autre milice, celle des anges, monte et descend comme un essaim d'abeilles, et quand elle s'immerge dans la rose mystique, elle y verse avec des battements

(1) E vidi lume in forma di riviera
Fulgido di fulgori, intra due rive
Dipinte di mirabil primavera ;

Di tal fiumana uscian faville vive,
E d' ogni parte si mettean nei fiori,
Quasi rubin che oro circoscrive ;

Poi, come inebriate dagli odori,
Riprofondavan se nel miro gurge,
E s' una entrava, un' altra ne uscia fuori.

PARAD., XXX, 61-69.

d'aile la paix et l'amour qu'elle a puisés en Dieu. Béatrice a disparu, saint Bernard joint les mains pour invoquer la Vierge, et il se fait un grand silence : la multitude innombrable des bienheureux paraît suspendue à l'oraison, c'est le ciel entier qui prie. Encore un dernier effort, et le génie humain va s'anéantir dans la vision suprême. Quand il redescendit sur la terre, Dante avait vu Dieu.

Il avait vu Dieu sans être homme d'église. Pour la première fois un laïque ose dominer son temps, non seulement comme poète, mais comme théologien, prêcher les dogmes, instruire les nations, frapper d'une verge qui ne soit pas une crosse : bien plus, s'ériger en justicier universel, inflexible et infaillible, absoudre ou condamner les siècles et les hommes, chasser devant lui des rois, même des papes vers cette porte de l'enfer où il a écrit de sa main : « Laissez toute espérance, vous qui entrez ! » Ce n'est pas tout : ce laïque ose aussi le premier traiter les plus hauts sujets dans la langue du peuple et abattre la cloison qui parquait la pensée et la science dans le bercail latin des clercs : il veut que tout le monde entende et comprenne. Ce n'est pas tout encore, il invente ou formule du moins la poétique moderne qui n'a qu'une règle, la sincérité de l'émotion et de l'expression : chanter selon son cœur. « Je suis ainsi fait que lorsque l'amour m'inspire, je l'écoute, et ce qu'il dicte au dedans je l'écris (1). » En même temps, il inaugure la Renaissance en renouant la chaîne rompue entre le moyen âge et l'antiquité. A son

(1) Io mi son un, che quando
Amore spira, noto, ed a quel modo
Che detta dentro vo significando.
PURG., XXIV, 52-54.

avis, la Rome catholique n'abolit point la Rome païenne, elle la continue et l'accomplit : les empereurs chrétiens sont les légitimes héritiers des césars ; l'unité politique a été conquise par les anciens pour assurer l'unité religieuse, l'empire universel de cette Rome « dont le Christ est romain ». Brutus et Cassius qui ont trahi le maître du monde, sont aussi coupables, aussi cruellement punis que Judas qui a vendu le maître du ciel. Dans sa descente aux enfers, Dante a pris pour guide la sagesse antique, et cette sagesse est personnifiée en Virgile qui a chanté l'origine de Jules et pressenti la venue de Jésus. Ce paganisme n'est pas un mensonge, la fable n'est pas une fiction : Énée a bien réellement visité « le séjour des ombres, du sommeil et de la nuit assoupissante (1) », Caron, Cerbère, Minos, Plutus, les Harpies, les Furies ont existé, existent encore ; le Christ est un « suprême Jupiter crucifié pour nous (2) ». Seulement, dans cette première renaissance où le christianisme retourne à l'antiquité, dans cette lune de miel, c'est le christianisme qui commande. Dante a beau suivre Virgile, c'est lui qui le mène et le force à marcher devant; il l'attire dans son chemin et l'y pousse en lui disant : « Conduis-moi où je veux. » Ce Virgile a reçu le baptême et la communion, pratiqué les Pères et les docteurs de l'Église ; il sait par cœur les livres de Dante, le traité *De monarchia*, le recueil du *Convito*. N'en doutez pas, il a étudié à Bologne. En passant dans l'enfer catholique, toutes les figures païennes se

(1) Umbrarum hic locus est, somni, noctisque soporæ.
Æn., VI, 390.

(2) ... O sommo Giove
Che fosti in terra per noi crocifisso.
Purg., VI, 118, 119.

sont transformées : Caron est un démon aux yeux de braise qui bat les ombres à coups de rame ; Minos, un monstre pourvu d'une longue queue qu'il enroule autour de son corps ; Cerbère, un grand reptile aux yeux rouges, à la barbe noire et grasse, au ventre énorme, aux mains crochues, écorchant et dépeçant les damnés. Pour l'apaiser, on ne lui offre plus, comme au temps de Virgile, un gâteau de miel et de pavots, on lui jette dans la gueule une poignée de terre. La Sirène est maintenant une femme bègue, louche, blafarde, infecte, montrant des mains mutilées et des pieds tordus. Le poète dispose du monde ancien qu'il refait à sa manière : il place Caton d'Utique non dans l'enfer, parmi les suicidés, auprès de Pierre des Vignes, mais à l'entrée du purgatoire et le charge de repousser les damnés qui s'évaderaient de l'éternelle prison. Il fait dire à Stace parlant à Virgile : « Par toi je fus poète, par toi chrétien (1). » Il convertit à sa foi, et place de sa propre autorité parmi les bienheureux, non seulement l'empereur Trajan déjà sauvé par les prières de saint Grégoire, mais Riphée, le plus juste des Troyens, qui mourut en combattant contre les Grecs. C'est ainsi qu'il s'empare de l'antiquité, l'entraîne où il veut, la subjugue et l'opprime. Elle prendra le sceptre aux siècles suivants et, à force de grâce et de beauté, séduira les esprits au paganisme. Mais chez Dante, c'est l'homme, c'est le christianisme viril qui est le maître : il ne se donne pas à l'antiquité, c'est l'antiquité qui se donne à lui.

(1) Per te poeta fui, per te cristiano.
PURG., XXII, 73.

IX.

Tel fut Dante, un esprit souverain qui dépassa, domina son temps, sinon par les idées et la science, au moins par le génie et l'art. Le succès de son livre fut plus grand, plus populaire surtout que ne le croient aujourd'hui beaucoup de gens. On connaît 510 exemplaires de la « Divine Comédie » écrits entre l'an 1333 et la fin du siècle : plusieurs sont de main étrangère ; il en est un qui fut copié par un cuisinier allemand pour son maître, gouverneur d'Arezzo. Un seul homme en fit cent copies pour marier ses filles. Boccace lut publiquement le poème dans une église et l'expliqua non sans prolixité ; d'autres suivirent cet exemple : on cite plus de quarante commentateurs antérieurs à Marsile Ficin, dix-huit lecteurs publics avant Landino, quinze biographes de Dante en moins de deux siècles. De son vivant, il attirait déjà les yeux, effrayait les plébéiennes de Vérone. Un Bolonais écrivit au poète en vers latins pour le supplier de renoncer à la langue vulgaire et de ne plus composer de ces chants profanes que les jongleurs piaillaient dans les carrefours. On sait l'anecdote du forgeron maltraité par Alighieri dont il écorchait les rimes ; le fait a été contesté non sans raison, mais puisqu'il a été recueilli par des contemporains, il ne paraissait pas invraisemblable au quatorzième siècle. Que Dante fût très populaire, bien des témoins l'attestent, notamment Giovanni del Virgilio qui l'acclamait « auteur très cher aux gens du commun (1) ».

(1) Musarum alumnus, vulgo gratissimus auctor.
Voir G. Carducci, *Della varia fortuna di Dante.*

Parmi les partisans et les adversaires du poète, dans les vingt années qui suivirent sa mort, on trouve des magistrats, des gens d'église, des docteurs, des notaires et aussi de simples gens du peuple, dispersés dans toute l'Italie du centre et du nord. Un brave homme de Ferrare, nommé Antoine, étant entré dans une église de Ravenne, alla enlever les cierges qui brûlaient devant un crucifix pour les placer sur le tombeau de Dante. Enfin cette popularité du maître est constatée par ses deux successeurs immédiats. Pétrarque imitait la « Divine Comédie » sans l'avoir lue, au moins à ce qu'il disait, et finit par décerner au père Alighieri « la palme dans le vulgaire ». Quant à Boccace, qui lui avait voué un culte et qui l'appelait miracle de nature (un mot que Cervantes devait, deux siècles et demi plus tard, appliquer à Lope), il se plaignait que le divin poème fût jugé par les idiots sur la place publique et dans les cabarets.

Il faut donc cesser d'écrire que l'illustre Florentin n'arriva de son temps que chez les doctes. On lit bien dans un sonnet funèbre de Pieraccio Tedaldi : « Le souverain auteur Dante Alighieri qui fut plus copieux en science que Caton, Donat, voire Gautier (1) ». Mais l'association de ces noms prouve assez que Pieraccio n'avait pas fait de longues études. Les savants d'alors, Cino de Pistoie, Cecco d'Ascoli critiquaient Dante et osaient même, très irrévérencieusement, l'étriller ; ses idées, bien que soutenues par Barthole, ne plaisaient pas à tout le monde ; un moine l'appela vase du diable ; un prélat

(1) ... il sommo autor Dante Alighieri
Che fu più copïoso in iscienza
Che Catone, Donato, o ver Gualtieri...

brûla le traité *De monarchia* et aurait bien voulu brûler les os de l'auteur ; Pierre Alighieri dut défendre son père mort contre l'accusation d'hérésie. Mais comme poète, Dante ne fut pas contesté dans son siècle et la terzine devint le mètre favori des Italiens.

Au siècle suivant, annonçons-le d'avance, il y eut dans la péninsule entière une sorte d'affaissement politique et moral. Les démocraties furent opprimées par des seigneurs absolus, l'énergie productive diminua, la langue vulgaire tomba aux mains des ignorants et des copistes. Les esprits distingués tournaient à l'érudition, lisaient du latin et du grec. Dante en souffrit. Pour les pédants d'alors, la « Divine Comédie » n'était « qu'un répertoire de trivialités monacales, un livre à mettre en pièces chez l'apothicaire et l'épicier pour en faire des enveloppes de drogues et de morues, un livre de tailleurs et de savetiers (1) ». On la commentait pourtant : Philelphe l'expliquait dans la cathédrale de Florence à plusieurs centaines d'auditeurs, mais pour s'attacher aux obscurités plutôt qu'aux splendeurs du poème. Ce que Marsile Ficin adorait chez Dante, c'était Platon. Comme poète vulgaire, on préférait Pétrarque. Grâce à Politien, l'octave supplanta la terzine et le poème divin fut pesé dans la balance d'Horace ; on ne le trouva pas de poids. Quelques-uns cependant persistaient à l'admirer ; Michel-Ange, en son « Jugement dernier », le traduisit en peinture et eût voulu l'illustrer d'un bout à l'autre. Dante illustré par Michel-Ange : quelle intention de chef-d'œuvre ! Mais ce ne fut qu'une intention, et le chef-d'œuvre est perdu.

(1) Fauriel, *Dante et les origines de la langue et de la littérature italiennes.*

Au public d'alors, il fallait la fantaisie joyeuse de l'Arioste ; il fallut après l'architecture ornementée du Tasse qui butina pourtant quelques vers dans la « Divine Comédie », peut-être pour les sauver. Lorsqu'en 1570 Benedetto Varchi, dans son *Ercolano*, proclama Dante supérieur en maint endroit à Virgile et à Homère, il souleva des tempêtes. Un Castravilla déclara que le poème n'était pas un poème et que, si s'en était un, c'était le pire de tous. Mazzoni répondit à Castravilla, d'autres à Mazzoni ; la querelle dûra vingt ans. Dante y gagna, on revint à lui pour le défendre ou le combattre. Les livres sur lesquels on se bat, quoique un peu piétinés, y gagnent toujours.

Par malheur, au seizième siècle succéda le dix-septième, époque d'euphuisme, de gongorisme et de marinisme ; il y eut en Italie comme ailleurs « une frénésie de bel esprit ». Dante fut oublié comme Pétrarque et n'eut, en cent ans, que trois éditions. Il fallut une réaction vigoureuse pour relever le poète sur son piédestal ; il fallut un Vico pour le replacer auprès d'Homère. Réaction passagère pourtant ; l'école française était montée au pouvoir : au siècle dernier, avant Lessing, toute l'Europe jurait par Voltaire. Et Voltaire, malgré quelques péchés de jeunesse, marchait derrière Boileau. Qu'eût pensé ce dernier de la « Divine Comédie » ? Il l'a dit sans l'avoir lue en des vers qui ne la concernaient pas :

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus...
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes...
Mettent à chaque instant le lecteur en enfer,
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi des chrétiens les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles...

On peut en rester là. Voltaire écrivit au jésuite Bettinelli pour le féliciter d'avoir osé dire que Dante était un fou et son poème un monstre. Ce Bettinelli, en effet, prêtre voltairien, avait violemment attaqué la « Divine Comédie ». Gaspare Gozzi lui répondit de main de maître, mais le triomphe définitif de Dante ne date que d'Alfieri qui adora en lui, non l'idée gibeline et la foi catholique, mais l'âme de fer et le vers d'airain. C'est par là que le grand poète a repris l'Italie ; ce n'est pas le penseur et le croyant, c'est l'homme et l'artiste qui, après les fadeurs et les langueurs des derniers siècles, a virilement retrempé les esprits de Turin à Venise et de Palerme à Milan. Tous les patriotes italiens : ceux qui marchaient au petit pas comme Troya et Balbo, ou qui allaient au grand trot comme Manin, ou à bride abattue comme Mazzini, tous ont voulu Dante pour maître. Chacun l'a tiré à soi, lui a prêté son idée, l'a converti à sa cause, l'a fait sien en un mot pour avoir le droit de lui dire : « Je suis à toi. » Ceux qui l'ont le plus aimé, même en France, ne sont pas ses coreligionnaires, les apôtres de la monarchie et les orthodoxes défenseurs de l'autel : c'est à peine si Chateaubriand l'a nommé dans son *Génie du Christianisme*. Le premier qui l'ait vu de près est l'épicurien Rivarol qui ne cherchait guère en lui que l'artiste. « Le Dante, disait-il (on disait alors *le* Dante) dessine quelquefois l'attitude de ses personnages par la coupe de ses phrases ; il a des brusqueries de style qui produisent un grand effet ; et souvent, dans la peinture de ses supplices, il a une fatigue de mots qui rend merveilleusement celle des tourmentés. » Puis Ginguené sous l'empire, Fauriel et Villemain sous la restauration, puis Antoni Deschamps, Daniel Stern, Lamennais qui, longtemps après sa révolte, a trouvé dans la « Di-

vine Comédie » le chevet de sa vieillesse et de sa mort; tout récemment Littré qui a traduit « l'Enfer » en vieux français et qui a écrit ces mots pleins de cœur : « Chaque jour Dante prend la main de quelqu'un de nous, comme Virgile prit la sienne, et l'introduit dans ces demeures où éclatent la justice et la miséricorde divines. »

Étrange destinée que celle du poète ! Il était monarchiste et on l'a fait républicain, il était catholique et on l'a fait protestant, il était virgilien et on l'a fait romantique, il était pour l'empire allemand et plus que tout autre il a servi à fonder la nationalité italienne. Tous l'ont traité comme il avait traité Virgile, en le prenant bon gré mal gré pour guide et en le forçant de marcher devant eux. Tous lui ont dit : « Tu es si beau que ta pensée doit être la nôtre. » Et cette pensée commentée au gré de chacun, transformée, rajeunie, avancée de siècle en siècle, demeure immortellement moderne, parce qu'elle est contenue dans une impérissable œuvre d'art.

CHAPITRE II.

PÉTRARQUE ET BOCCACE.

I.

Immédiatement après Dante, entrèrent en scène deux autres Toscans à peu près contemporains, érudits l'un et l'autre, humanistes passionnés et convaincus, qui hâtèrent le travail de la Renaissance et durent leur célébrité à la partie de leur œuvre qu'ils estimaient le moins : François Pétrarque et Jean Boccace.

L'aîné, Pétrarque, né en 1304, dix-sept ans avant la mort de Dante, ne connut guère Arezzo, sa ville natale ; tout enfant encore, il avait dû émigrer avec sa famille en France où les papes tenaient leur cour. Mais Avignon était alors si encombré, qu'il fallut se réfugier à Carpentras : ce fut là que l'enfant apprit l'italien et le latin sous le Toscan Covennole, excellent maître, mais écrivain médiocre :

« une pierre à aiguiser qui affilait les couteaux, mais qui elle-même ne coupait pas. » Petracco (c'était le père du futur poète qui corrigea son nom plus tard) voulait que son fils apprît le droit et, à cet effet, l'envoya étudier à Montpellier où les Pandectes étaient enseignées depuis le douzième siècle; de là l'écolier se rendit à Bologne où il entendit Jean d'André, celui qui expliquait si bien les Décrétales et qui se faisait remplacer dans sa chaire par sa fille Novella. Seulement cette belle personne professait derrière un rideau, de peur qu'en la regardant trop, les jeunes gens n'oubliassent un peu les Décrétales.

Pétrarque s'ennuya beaucoup à Bologne; il n'aimait pas le droit où il prétendit avoir « perdu sept ans entiers (1) », et déclara qu'avec cette science il n'eût pu rester honnête homme; on eût attribué sa probité à l'ignorance. Aux jurisconsultes il préférait les orateurs et les poètes, et recueillit des livres que son père eut la cruauté de jeter au feu. Ce père mourut en 1326; sur quoi l'orphelin brusquement appelé dans Avignon pour recueillir un héritage très mince et fort écorné par les tuteurs, se remit à l'étude, reçut la tonsure, mais sans entrer dans les ordres. En même temps il s'amusait, soignait sa toilette, frisait ses cheveux et se brûlait le front, portait des souliers trop étroits qui le mettaient au supplice : c'est lui-même qui a daigné nous apprendre ces frivolités. On peut croire que dans la molle Provence il s'oublia quelque temps dans les galanteries des cours d'amour : tout le monde a été jeune. Mais cette vie de dissipation ne dura pas. Depuis sa trente-troisième année, Pétrarque devint un autre homme : il s'enferma dans Vaucluse avec un chien, un paysan « ani-

(1) ...In eo studio septennium totum perdidi.

mal aquatique élevé au milieu des sources, arrachant sa vie aux rochers; » ce paysan avait une femme, et de cette femme, l'ermite de Vaucluse ne dit qu'un mot: « Je me mortifie en la voyant. »

A partir de ce moment, Pétrarque vécut presque toujours à l'écart, libre de toute attache sociale, hors de la patrie, hors de la famille, hors du siècle et même de l'Église, puisqu'il n'entra pas dans les ordres; même dans les cours, écrivit-il à Boccace, il était seul. C'est à Vaucluse, ou sur la fin de sa vie dans le village d'Arquà, près de Padoue, qu'il faut le prendre, si on veut le voir dans son état habituel. C'est-là qu'il vivait avec ses manuscrits, la seule passion dont il ne parvint jamais à se défaire : « Je ne peux m'en rassasier, écrivait-il; j'en ai plus qu'il ne m'en faut; les livres nous réjouissent jusque dans la moelle; ils nous parlent, délibèrent avec nous, et se lient à nous par une vive et spirituelle familiarité (1). » Son ami Tite-Live, auquel il adressait des épîtres, lui faisait oublier les misères présentes et l'introduisait dans des siècles plus heureux (2). Cicéron surtout le mettait en extase; Pétrarque avait aimé d'abord l'orateur éloquent pour la musique du style, mais il admira bientôt en lui la pensée autant que la forme. n'y trouvant rien qui fût contraire à la doctrine de Jésus, « C'est le seul génie, écrivait-il, égal à la grandeur romaine... Je ne l'adore pas comme un dieu, mais je le vénère comme un génie divin (3). » Aussi cherchait-il partou

(1) Libris satiare nequeo : et habeo plures fortè quam oportet... libri, medullitus delectant, colloquuntur, consulunt, et vivâ quâdam nobis et argutâ familiaritate junguntur. »

(2) Oblitum sæpe præsentium malorum sæculis me felicioribus inseris.

(3) ... Quod solum (ingenium) populus romanus par imperio suo ha-

des manuscrits du maître : il en trouva plusieurs à Liège, à Verceil, à Vérone, notamment les « Lettres familières » qu'il copia de sa main. Ce travailleur infatigable, ce vaillant ouvrier de la Renaissance passait des journées, des nuits entières au travail, vivant de fruits et d'eau claire, ne s'accordant que six heures de repos, et souvent, la nuit, éveillé en sursaut, saisissait une plume attachée à son lit pour écrire à tâtons dans les ténèbres. « Nous aurons le temps de dormir quand nous serons morts. »

Tel fut l'humaniste affamé de textes anciens : pour en exhumer, il alla jusqu'à Aix-la-Chapelle et s'aventura sur la mer, par delà le détroit de Gibraltar « jusqu'aux derniers confins de l'Océan ». Il rentrait ensuite à Vaucluse, la besace remplie de manuscrits qu'il transcrivait aussitôt, s'imposant l'obligation de ne lire que la plume à la main, tant il craignait les heures perdues. Un jour, exténué par le travail, il voulut s'accorder quelques instants de repos, quand il avisa un passage des « Lettres familières » où Cicéron disait avoir copié lui-même tout un discours de Cassius. Aussitôt il rougit comme un soldat grondé par son général (1). « Quoi ! malheureux ! Cicéron a fait cela, et tu te fatigues ! » Enfin, le 13 juillet 1374, dans sa soixante et onzième année, il travaillait encore comme un jeune homme : en le trouvant couché sur un livre, ses domestiques pensèrent qu'il étudiait, il était mort.

Quelque temps auparavant, il avait écrit à Boccace : « De toutes les joies terrestres, aucune n'est plus honnête, plus durable que les lettres, plus douce, plus fidèle, plus facile

buit... Eumque ipsum non ut deum adoro, sed ut divini ingenii virum miror et venero.

(1) Quo lecto sic exarsi quasi verecundus miles cari ducis voce increpitus.

à obtenir à peu de frais sans dérangement (1). » Ce fut son dernier mot et il mourut bien, sur son épée de chevet, pleinement heureux.

Par ces efforts, il hâta la Renaissance. Mais, d'autre part, il retarda sur Dante et regardant la « Divine Comédie » comme non avenue (on sait déjà qu'il voulut longtemps l'ignorer), il rétrograda jusqu'à la *Vita nuova,* jusqu'aux traités latins du premier des modernes. Ne permettant à la langue vulgaire que la poésie amoureuse, il plut à Pétrarque de restituer à la langue savante non seulement l'érudition, la philosophie et l'histoire, mais encore l'épopée : cette faute lui coûta cher. C'est en latin qu'il écrivit ses « Vies des hommes illustres », ses épîtres oratoires adressées aux grands écrivains de l'antiquité, ses traités nombreux (*De ignorantia sui ipsius et multorum, De remediis utriusque fortunæ, De contemptu mundi, etc., etc.*) où il osa dire tant de vérités à ses contemporains, mais endédaignant de les exprimer dans la langue du peuple. Il fit beaucoup de lumière en attaquant l'alchimie, l'astrologie, la médecine de son temps, les grades universitaires, même la scolastique et le dieu Aristote auquel il était dangereux de toucher : après tout (il le déclara formellement) cet Aristote n'est qu'un homme. Mais Pétrarque se permit toutes ces hardiesses dans un latin trop souvent emphatique, pédantesque, parfois même incorrect, meilleur assurément que celui de Dante, mais fort inférieur à celui que devaient parler le Bembe et Politien. Certes il avait tant pratiqué les anciens que leur langue (il le disait volontiers) lui

(1) Omnium terrestrium delectationum, ut nulla litteris honestior, sic nulla diuturnior, nulla suavior, nulla fidelior, nulla quæ per omnes casus possessorem suum tam facili apparatu, tam nullo fastidio comitetur.

était entrée dans le sang, et il ne les imitait pas à la façon des jardiniers qui transplantent des fleurs, mais plutôt à la manière des abeilles qui en y « pillotant çà et là (Montaigne devait répéter l'image) en font un miel qui est tout leur : ce n'est plus thym ni marjolaine ». Il n'en est pas moins vrai que les vers latins de Pétrarque sentent la gêne et l'effort, ont je ne sais quoi de dépaysé, d'endimanché qui ne leur va pas. On a dit que les « Églogues » du poète italien rappellent celles de Virgile ; cela prouve qu'elles ne les ont pas fait oublier. Quant au poème d'*Africa,* sur Scipion l'Africain, c'est un sujet d'épopée s'il en fut ; mais l'épopée était déjà tout entière et bien plus belle dans Tite-Live (1). Pétrarque n'y a rien voulu ajouter, sauf un songe de Scipion et l'apparition de deux femmes implorant les dieux et personnifiant Rome et Carthage ; tout le reste est de l'histoire versifiée avec talent, souvent même avec émotion, mais dans une langue traduite ; les images sont celles qui courent partout ; les personnages, trop idéalisés, ne vivent pas. Travail pénible, entrepris par ambition, bientôt interrompu avec chagrin, repris plus tard avec une sorte de fièvre, dans une forêt près de Reggio, puis achevé à Parme (le premier jet du moins), mais le poète n'en était pas content, voulut brûler le manuscrit et ne pardonna jamais à un de ses amis d'en avoir divulgué trente-quatre vers. L'*Africa* ne parut qu'après la mort de l'auteur, incomplète, inachevée, il y doit manquer plusieurs livres. On y revient maintenant et l'on a raison ; mais si l'on y revient, c'est que Pétrarque a donné autre chose ; si on relit son latin, c'est à cause de son italien. Sans le *Canzoniere,* l'*Africa* ne ravirait qu'un

(1) ZUMBINI, *Studi sul Petrarca,* 1878.

petit nombre d'érudits. Langue morte, œuvre morte.

C'est pourtant sur ce poème manqué que le poète comptait pour traverser les siècles et il le fit prédire en latin par Homère à Ennius : « Un jeune homme viendra, nommé François, qui ressuscitera l'ancienne poésie morte depuis longtemps. Ce jeune Toscan sera la joie et la gloire de Rome qui ne se repentira plus d'avoir fondé Florence (1). » Cela peut paraître immodeste, surtout après la « Divine Comédie », mais encore une fois, pour les érudits du temps, un poème en langue vulgaire ne comptait pas. Pétrarque revint donc en arrière quand il ramena au latin la littérature élevée; en revanche il avança la culture en retrouvant, en sauvant peut-être quelques précieux monuments de l'antiquité et en entraînant les lettres derrière lui dans ces fouilles fécondes. Ce long travail ne fut pas son moindre titre de gloire : il y eut pour collaborateur son jeune ami Jean Boccace, l'auteur du « Décaméron ».

Jean Boccace (2), né à Paris en 1313 d'une liaison de hasard, fils d'un marchand toscan qui l'avait emmené en Italie, puis renvoyé à Paris, pour lui faire apprendre le

(1) Agnosco juvenem sera de gente nepotum
Quem regio Italiæ quemve ultima proferet ætas...
Ille diu profugas revocabit carmine musas
Tempus in extremum, veteresque Helicone sorores
Restituet, vario quamvis agitante tumultu,
Francisco cui nomen erit...
Florentina omnis magis ut sit grata propago,
Idem unus tibi, Roma, dabit, nec protinus urbem
Pœniteat Tusci fundasse ad gurgitis undam.
AFRICA, IX, 222 sq.

(2) CAMILLO ANTONA-TRAVERSI, *Giovanni Boccaccio,* 1881-1883 (traduction richement annotée du livre de Landau).

commerce, s'était mis à lire nos fabliaux, nos romans et voulut se faire écrivain. De là des luttes domestiques ; à vingt ans le jeune homme était à Naples où il vit le laurier de Virgile : aussitôt sa vocation est décidée, il sera poète, il sait déjà son Dante par cœur. Le père finit par céder, à condition qu'outre les lettres, on étudie quelque chose de sérieux, le droit canon par exemple. Boccace essaie, mais le droit l'ennuie ; il préfère le beau latin, même le grec. En 1341 (il a vingt-huit ans), il voit Pétrarque en pleine gloire : avant d'aller se faire couronner à Rome, le poète de l'*Africa* est venu à Naples à la cour du roi Robert, pour y exhiber sa science dans un examen fastueux. Pétrarque triomphe et Boccace est lancé de plus en plus vers les lettres par l'emportement de l'admiration ; en même temps il a tout pour lui : la jeunesse, une bonne et belle figure, la taille haute et forte, le parler vif et gai ; il s'oublie assez longtemps dans les folies d'une cour galante ; puis il revoit Pétrarque à Florence et lui offre l'hospitalité dans sa maison. Depuis lors ces deux hommes s'aimèrent, vécurent souvent ensemble et, quand ils étaient séparés, ne cessèrent jamais de s'écrire affectueusement et virilement. Boccace s'employa pour Pétrarque et lui fit offrir une chaire à Florence, acheta pour lui des livres, lui envoyait le commentaire de saint Augustin sur les Psaumes, ou quelques opuscules de Cicéron et de Varron. Pétrarque, en retour, accueillait Boccace à Padoue, à Milan, à Venise, l'associait à son travail énorme, lui prêtait de l'argent, le traitait en frère, le gardait des mois entiers, eût voulu le garder toujours et formait avec lui des plans de vie commune. Les deux amis se disputaient quelquefois : Pétrarque était plus rigide, Boccace plus fier ; le premier exhortait son compagnon d'études à

quitter la vie de plaisir; le second eût souhaité que son sage mentor fût moins complaisant pour certains grands personnages. Ils ne s'entendaient pas non plus sur Dante que Pétrarque n'avait pas voulu lire, de peur de l'imiter, tandis que Boccace admirait passionnément Alighieri dont il fut le premier lecteur public et le premier biographe. Pour engager Pétrarque à lire la « Divine Comédie », Boccace lui en offrit un exemplaire écrit de sa main; on dit (d'autres le nient) que cet exemplaire, richement orné, existe toujours.

Ils discutaient donc, mais ne se brouillèrent jamais, attachés l'un à l'autre par l'œuvre commune. Boccace fouillait les bibliothèques et transcrivit de sa main tant de livres qu'il étonnait les copistes de profession. Il faut l'entendre raconter sa visite au mont Cassin où il poussa des cris de douleur : il y trouva des manuscrits poudreux, moisis, relégués dans l'humidité d'un grenier où l'on montait par une échelle, où l'herbe poussait aux fenêtres; c'est ainsi que les moines d'alors, même les plus intelligents, conservaient les trésors de l'antiquité. Dans leur avarice, ils grattaient... qui sait? peut-être un des livres perdus de Tacite, pour écrire à la place des chants d'église ou des traités de dévotion. Ils faisaient des économies de parchemin, les vandales! Boccace en était indigné, et ne le cachait pas.

Un jour, à Milan, en 1359, Pétrarque lui parla d'un Calabrais, nommé Léonce Pilate, qui entendait le grec; aussitôt Boccace prit feu, courut à Florence, obtint du sénat la création d'une chaire de grec, alla chercher Léonce Pilate à Venise et le ramena, l'installa, le garda chez lui, bien que l'helléniste fût pédant et hargneux, très sale et très laid. Il lut avec lui du Platon, de l'Ho-

mère et fit venir de Constantinople des livres inconnus dans les pays latins ; un siècle encore après, la plupart des manuscrits grecs existant en Toscane étaient dus à Boccace. Non seulement il exhumait les anciens, mais il maniait leur langue : ses œuvres latines (1) nous le montrent savant en mythologie, en géographie, en histoire ; il composa aussi en latin des églogues et son épitaphe : ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux.

Tous ces travaux le rapprochaient de Pétrarque. Il n'y eut jamais de rivalité jalouse entre ces deux hommes qui attiraient sur eux tous les regards. Boccace avait brûlé ses poésies lyriques en langue vulgaire, désespérant d'égaler son ami. « Qui te fait croire que je te sois supérieur ? lui écrivit Pétrarque. Pour moi, je n'ai aucune raison de le penser. Mais en admettant même que cela soit vrai, ce que je ne crois point, pourquoi rougirais-tu de me céder le pas ? Je te déclare que, pour mon compte, je n'éprouverais aucun chagrin de te voir placé avant moi. Entre amis, il n'y a pas de rangs, il n'y a ni vainqueurs ni vaincus. La victoire de l'un est une victoire commune. » Ils étaient religieux l'un et l'autre, mais différemment ; Pétrarque avec plus de suite et de pratique, Boccace par lubies ferventes que provoquaient des visions ou des remords. Un jour l'homme de plaisir voulut brûler ses livres et s'enfermer dans un cloître. Qui l'empêcha de faire cette folie ? Ce fut Pétrarque, le chanoine rigide, qui lui écrivit que l'ignorance, si dévote qu'elle soit, n'est pas comparable à la religion lettrée (2). Cette amitié studieuse

(1) ATTILIO HORTIS, *Studj sulle opere latine del Boccaccio,* 1879.

(2) Undè fit ut litteratæ devotioni comparabilis non est, quamvis devota, rusticitas.

et féconde dura vingt-quatre ans. Peu avant de mourir, le plus riche offrit encore au plus pauvre, non seulement le vivre et le couvert, mais encore son argent, ses livres, tout ce qu'il avait. « Conservez-vous, » répondit Boccace. Pétrarque répliqua : « Bien au contraire, je désire m'en aller avant vous, laisser après moi des amis, vivre dans leur mémoire et dans leurs entretiens, être encore aimé, regretté d'eux, secouru par leurs prières. Car, excepté la pureté de la conscience, je ne crois pas qu'il y ait pour un mourant de plus douce consolation. » Cela écrit, Pétrarque mourut en léguant à son ami cinquante florins d'or et en regrettant de laisser si peu de chose à un si grand homme. Quand Boccace apprit que son frère d'études n'était plus, il passa toute une nuit à pleurer, et le suivit de près, ne pouvant lui survivre. Ainsi travaillèrent ensemble ces deux restaurateurs des lettres latines et grecques : telle fut l'œuvre commune qui réclama la plus grande partie de leur force et de leur temps.

II.

Toutefois, de force ou de gré, ils durent s'occuper des affaires publiques. On peut croire que Boccace ne s'y jeta point par goût, puisqu'il reproche à Dante « élevé sur le sein sacré de la philosophie (1) », d'avoir ambitionné les emplois et les honneurs. Mais, en ce temps-là, les hommes connus, ne fussent-ils que poètes, étaient employés par l'État, au moins comme « orateurs », dans les ambassades ; Boccace eut donc à subir quelques missions diplo-

(1) ... Sebbene allevato nel santo seno della filosofia. (*Vita di Dante.*)

matiques et il paraît qu'il s'en tira bien. En politique il était guelfe et injuriait volontiers les empereurs allemands ; de plus, il proclamait bien haut sa sympathie pour les rois de France qui « par la noblesse du sang, la grâce des mœurs et la grandeur des actions, resplendissent comme le soleil par-dessus les autres étoiles (1) ». Cependant il ne fut pas toujours tendre pour la cour qui festoyait alors dans Avignon. Il raconte dans une de ses épitres latines (à Mainardo de Cavalcanti) qu'ayant eu la pensée de dédier un livre au pape, il y renonça avec horreur, en voyant les nouveaux chefs de l'Église, différents des anciens, partir en guerre, casqués et cuirassés contre la paix, contre la liberté des innocents, et se réjouir des violences, des incendies et des massacres. Mais ce n'était là qu'un échauffement d'éloquence ; Boccace aimait trop les livres pour être un homme d'action et de combat. Il ne vécut pas, comme Dante, dans le tumulte de la guerre civile et se garda bien de se faire exiler : il préférait demeurer tranquillement « sur le sein sacré de la philosophie ». Ce ne fut pas son guelfisme qui l'empêcha jamais de dormir.

Pétrarque, vu à distance, paraît moins désintéressé des affaires de son temps, mais n'eut point à payer de sa personne ; érudit et chanoine, il fit de la politique en homme de lettres, ne fut ni soldat ni prieur, n'eut que des ambassades oratoires et, s'il mangea le pain amer de l'étranger, c'est qu'il le voulut bien. Il y eut des contradictions dans sa pensée comme dans sa vie : chanoine et amoureux, ascète et père de famille, monarchiste et républicain, flagornant des grands seigneurs et applaudissant à leur ruine, très dévot et maugréant toujours contre les

(1) *De casibus virorum illustrium*, lib. IX.

papes, ermite de Vaucluse et courtisan des Visconti : tout cela, vu en bloc, peut étonner les gens qui jugent vite. Mais, ne l'oublions pas, Pétrarque eut une vie assez longue ; on peut penser et faire bien des choses diverses en soixante et dix ans. S'il commit des péchés de jeunesse il s'en repentit jeune encore et y renonça tout à fait ; devint très sincèrement religieux, se levait toutes les nuits pour prier, recommençait ses dévotions avant l'aube, jeûnait tous les vendredis et jeûnait bien réellement, ne prenant que du pain trempé d'eau. « Veux-tu être savant, sois pieux (1), » écrivait-il dans ses sentences latines. Il n'admettait aucune discussion sur Jésus-Christ. Un jour des jouvenceaux qui se piquaient de scepticisme lui envoyèrent un garçon de leur secte pour attaquer devant lui saint Augustin et saint Paul qu'ils traitaient de bavards. Pétrarque ne répondit pas et mit l'adolescent à la porte. « C'est un bonhomme sans lettres (2), » dirent les esprits forts en herbe : exactement ce qu'ils diraient encore aujourd'hui. Le bonhomme leur répondit par un de ses plus curieux traités : *De sui ipsius et multorum ignorantiâ.* S'il attaqua les gens d'Église, ce ne fut donc point par libertinage d'esprit. Il eut quelques doutes, mais il repoussait ceux qui lui paraissaient sacrilèges (3). Il lisait et relisait les « Confessions » de saint Augustin où il croyait retrouver sa propre histoire : « c'est un livre plein de larmes », écrivait-il tendrement. Pourquoi donc attaqua-t-il si durement les papes ? Un peu parce que ceux de son

(1) Vis esse sapiens, esto pius, amator scientiæ sed virtutis magis, amicus Aristotelis, sed amicior Christi.

(2) Virum bonum sine litteris.

(3) ... Dubitansque de singulis, nisi de quibus dubitare sacrilegium reor.

temps n'étaient pas les meilleurs, mais surtout parce qu'ils habitaient Avignon, détrônant Rome. C'était là le crime capital : Avignon, ville pourrie : « Judas avec ses trente deniers y serait bienvenu, le Christ en serait repoussé. L'air, la terre, les maisons tout y respire le mensonge ... Les mœurs de Babylone, l'orgueil de Nemrod et de Cambyse, les infâmes voluptés de Sémiramis, toutes les turpitudes du monde antique, voilà ce que montre Avignon ! »

Nous tenons le principal grief du polémiste et nous allons peut-être découvrir le fond de sa pensée. Il voulait Rome, il y voulait à la fois le saint-siège et le trône impérial, le successeur de Pierre et le successeur de Jules, »

Les deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.

Voilà pourquoi, comme Dante, il invoqua d'abord le César allemand qui fit la sourde oreille. Ce fut alors que Pétrarque se tourna vers « le tribun antiquaire », ce Cola di Rienzo, enfant de Rome, fils d'un cabaretier et d'une porteuse d'eau, contemplateur passionné des anciens monuments, bientôt notaire et défenseur des opprimés dont il se proclama le consul, enfin restaurateur de la république romaine. On avait assassiné son frère ; il demanda justice et n'obtint que des refus, la prépotence des nobles étant contre lui. Alors il harangua le peuple à plusieurs reprises, et lui fit voter sur l'Aventin une constitution nouvelle, par laquelle tout meurtrier était puni de mort. Bientôt la plèbe souveraine chassa les nobles des lieux fortifiés, leur interdit de donner asile aux malfaiteurs, garda elle-même les ponts et les portes. Les barons, frappés de stupeur et divisés entre eux, ne résistèrent pas. Cola, nommé facteur, puis tribun, puis libérateur du peuple, eut droit de vie et de mort et prêcha la concorde au nom du Christ ; sous son règne, les

brigands furent malmenés, dix-huit cents haines de famille s'apaisèrent. Ses messagers parcouraient la péninsule pour convoquer au Capitole une sorte de sénat italien. Il rêvait une confédération dont le centre fût Rome. Naples, Florence, Venise, même Avignon paraissaient entrer dans ses vues ; le pape était heureux, étonné peut-être que le tribun ne l'eût pas supprimé.

Pétrarque monta aux nues. Un jour, en 1343, il avait vu Cola di Rienzo sous le porche d'une église d'Avignon et s'était entretenu avec lui longuement, « dans une conférence très sainte et très grave ». Depuis lors il ne cessa de l'encourager, de le pousser à l'action, de l'exhorter à la persévérance. Ce fut la phase républicaine du poète : en ce temps-là, bien différent de Dante, il n'eût pas condamné Cassius à être broyé dans l'une des mâchoires de Lucifer. Il comparait Cola aux deux Brutus. Dans une lettre éloquente, adressée au tribun et au peuple de Rome, il prêcha non seulement la liberté, mais l'extermination des nobles : « Avec eux, disait-il, toute sévérité est une œuvre pie, toute miséricorde est une inhumanité (1). » Sacrifiant ses anciens protecteurs au bien public, il ne s'émut pas quand cinq Colonna furent tués en un jour, le 2 novembre 1347, avec cinq de leurs parents et quatre-vingts partisans de leur famille. Il s'en émut si peu que, dans une lettre de condoléance écrite froidement, il fit du bel esprit sur cette maison qui avait perdu « quelques colonnes ». Certes il y était toujours attaché, moins pourtant qu'à la république, à Rome, à l'Italie (2). Le peuple avant tout, il n'y a de Romain que le peuple ; les nobles, même les Colonna rhénans

(1) ... Omnis severitas pia, misericordia omnis inhumana est.

(2) ... Sed carior res publica, carior Roma, carior Italia.

d'origine, sont étrangers. Qu'on les tue, ou à tout le moins qu'on brûle leurs palais ! Ainsi parlait Pétrarque. Il battit des mains quand le tribun, devançant les siècles, osa restituer au peuple tous ses anciens droits, proclamer tous les Italiens libres et leur conférer le titre de citoyens romains. Cette politique sonnait bien, retournait à l'antiquité, exhumait des choses mortes. Le poète, l'humaniste devait aimer cela.

Par malheur le fils du cabaretier était incomplet, inégal, tantôt excessif, tantôt hésitant, sans mesure et sans fermeté, grisé d'orgueil : le pouvoir lui tourna la tête. Il prit des goûts de faste et d'arrogance et reçut assis les grands seigneurs qui se tenaient debout, tête nue : il multiplia les cérémonies, fit marcher devant lui des bannières et voulut prendre un bain dans le baptistère où Constantin, d'après la légende, avait été baptisé. Bien plus, pour faire croire aux badauds que les sept dons du Saint-Esprit descendaient sur lui, il se fit poser successivement sept couronnes sur la tête. On pouvait pressentir en lui quelque chose de Masaniel. De plus, il avait peur de mourir et se ménageait ; un jour que ses gens se colletaient contre un noble, il prit la fuite. « Il s'est sauvé du Capitole, écrivit Pétrarque, et nulle part il n'eût pu mourir plus glorieusement. »

Cependant, quand le tribun fut tombé, le poète lui resta fidèle et s'indigna qu'on le mît en jugement, que trois princes de l'Église fussent appelés à décider « de quel supplice était digne le citoyen qui avait voulu la liberté de la république ». Après quoi, désespérant de Brutus, il revint à César. Comme Dante, il finit gibelin, appelant l'invasion étrangère ; seulement, pour lui comme pour Dante, l'empereur n'était pas un étranger, c'était César. « Tu n'es plus un Allemand, écrivit-il à Charles IV, tu deviens Italien ! » Il

vit l'empereur et lui parla librement, à la manière antique. Il lui donna des médailles de césars, notamment d'Auguste, en lui disant : « Voilà tes prédécesseurs, voilà ceux que tu dois imiter. » Pétrarque écrivait alors la « Vie des hommes illustres », l'empereur lui demanda d'y figurer ; le poète répondit : « Tu en seras si je vis assez et si tu le mérites. » Malheureusement Charles IV, homme facile et coulant, ne le mérita pas : il alla jusqu'à Rome et s'y fit couronner, mais consentit à n'y point dormir, ne voulant pas faire de peine au pape. Pétrarque lui reprocha vivement cette faiblesse : « Rome est à César comme à Pierre, l'un et l'autre ne tenant son pouvoir que de Dieu... »

Ainsi comprise et suivie dans sa marche, l'idée du poète ne manque plus d'unité. Ce qu'il voulait avant tout, c'était la restauration de la Rome chrétienne, résidence du pape, son chef uniquement spirituel, et la restauration de la Rome antique, républicaine s'il était possible, ou impériale si la république n'y pouvait durer. Ce rêve était un peu différent de celui de Dante qui tenait à l'universalité de l'empire nécessaire à la symétrie de son édifice idéal. Moins philosophe et plus historien, Pétrarque ne regardait guère au delà de la patrie italienne. Il la voulait indépendante, affranchie de l'étranger : de là son poème sur Scipion l'Africain, vainqueur d'Annibal ; de là sa fameuse *canzone* commençant par ce mot si tendre que cinq siècles en ont pleuré : *Italia mia,* mon Italie ! Ici le poète ne songe pas au monde entier ni à son clocher seulement ; il pousse le soupir qu'espèrent de lui l'Arno, le Tibre et le Pô sur la rive duquel il est assis, triste et grave (1). « Que

(1) Piacemi almen ch' e' miei sospir sien quali
Spera il Tevere e l' Arno,
E 'l Po, dove doglioso e grave or seggio.

font ici tant d'épées étrangères ? Est-ce pour que la terre verte soit teinte du sang barbare ? Vous cherchez, dit-il aux grands d'Italie, vous cherchez l'amour et la foi dans un cœur vénal. Celui qui soudoie le plus de gens est enveloppé de plus d'ennemis. Oh ! de quels étranges déserts ce déluge amassé descend-il pour inonder nos douces campagnes ! Si nous ne l'arrêtons de nos propres mains, qui pourra s'en sauver ? La nature avait bien pourvu à notre sûreté quand elle dressa les Alpes comme un rempart entre nous et la rage tudesque... (1) ; » mais d'aveugles ambitions nous ont rendus malades, des bêtes féroces et de paisibles troupeaux sont réunis dans la même cage et c'est toujours aux bons à gémir. Et ceux qui nous oppriment, ce sont les descendants de ces barbares sans lois à qui Marius fit de si larges blessures qu'accablé de soif et de fatigue, il ne put boire dans le fleuve plus d'eau que de sang (2). Hé-

(1) ... Che fan qui tante pellegrine spade?
Perchè il verde terreno
Del barbarico sangue si dipinga ?...
Che 'n cor venale amor cercate e fede.
Qual più gente possede,
Colui è più dai suoi nemici avvolto.
O diluvio raccolto
Di che deserti strani
Per innondare i nostri dolci campi !
Se dalle proprie mani
Questo n' avven, or chi fia chi ne scampi?
Ben provvide natura al nostro male,
Quando dell' Alpi schermo
Pose tra noi e la tedesca rabbia...

(2) Ut victor Romanus de cruente flumine non plus aquæ biberit quam sanguinis barbarorum. (FLORUS.)

Quando, assetato e stanco
Non più bevve del fiume acqua che sangue. (PETRARCA.)

las ! reprend-il plus loin : « N'est-ce pas là cette terre que j'ai foulée jadis ? n'est-ce pas le nid où je fus nourri si doucement ? n'est-ce pas la patrie en qui j'ai foi, la mère pleine de bonté, de compassion qui couvre de son sein mes deux parents ? Au nom de Dieu, que ceci touche quelquefois votre âme et regardez en pitié les larmes de ce peuple douloureux qui, de vous seuls, après Dieu, attend le repos et l'espère. Pour peu que vous vous montriez sensibles à ses maux, la vertu contre la fureur prendra les armes et le combat sera court, car l'antique valeur dans les cœurs italiens n'est pas encore morte (1). »

Ces beaux vers, que Machiavel devait répéter, ont longuement retenti dans les oreilles italiennes. Ce n'est pourtant pas l'œuvre caractéristique de Pétrarque. La source de sa popularité séculaire, de son influence universelle est ailleurs.

(1) Non è questo il terren ch' i' toccai prima?
Non è questo il mio nido
Ove nudrito fui sì dolcemente ?
Non è questa la patria in ch' io mi fido,
Madre benigna e pia
Che copre l' uno e l' altro mio parente ?
Per Dio, questo la mente
Talor vi mova : e con pietà guardate
La lagrime del popol doloroso
Che sol da voi riposo
Dopo Dio, spera ; e pur che voi mostriate
Segno alcun di pietate,
Virtù contra furore
Prenderà l' arme ; e fia 'l combatter corto,
Chè l' antico valore
Negl' italici cor non è ancor morto.

III.

En effet, le commun des lecteurs ne connaît de lui ni le patriote, ni le latiniste, ni le géographe, ni le collectionneur de médailles, ni l'historien, ni le poète latin, ni l'auteur des épîtres solennelles et des lettres familières, ni rien enfin de ce qui fut couronné au Capitole sur la tête de l'homme heureux. Mais il lui arriva un jour, en sa jeunesse, de rencontrer une femme dans une église ; il l'aima du premier regard et toute sa vie ; il composa pour elle un recueil de poésies lyriques ; or comme cette femme, par le plus grand des bonheurs, n'entendait pas le latin, il écrivit ces poésies lyriques en italien. Et il se trouva que ces pièces fugitives que Pétrarque affectait de mépriser, tout en les polissant et en les repolissant avec le plus grand soin, pesaient beaucoup plus, malgré leurs ailes, que toute la latinité savante et superbe du poète lauréat. Tout le lyrisme moderne est sorti de ce petit livre qui, à lui seul, a rendu deux noms immortels.

Laure, en effet, a vécu et vivra plus réellement que Béatrice ; on n'a pu faire d'elle, malgré tous les efforts subtils de la critique, une allégorie ou une abstraction. Elle était d'Avignon, pays de cours d'amour, et mariée, comme toutes les nobles dames des galanteries provençales. Avec Pétrarque, nous quittons l'école de Bologne, et nous retournons au bon vieux temps du gai savoir, nous reprenons à la langue d'oc tous ses raffinements, toutes ses mièvreries ; on a noté avec soin les nombreux emprunts du poète et on l'a nommé, non sans raison,

le dernier des troubadours (1). Il y a progrès toutefois dans ce recul; Laure est une vraie femme, un peu confuse, il est vrai, dans les descriptions de son amant : cou de neige, dents d'ivoire, regard limpide, voix pleine de suavité; cependant, à la regarder de près, on observe en elle plus d'expression que de correction, plus de grâce que de grandeur : une beauté du diable qui dut passer vite à cause des fatigues fréquentes de la maternité, avec une blancheur éblouissante, des yeux noirs et des cheveux tombant sur ses épaules en tresses d'un blond vénitien; puis, ce qui vaut mieux que la beauté, le charme. Elle ne dut pas être heureuse avec le mari jaloux et dur qui la surveillait de près et qui ne la pleura guère; elle n'eut pourtant rien à se reprocher. Pétrarque, jeune, bien fait, estimé, renommé, avait pour lui toutes les auréoles : il aimait Laure éperdument, elle le lui rendait peut-être, on le croirait du moins à certaines indices : une pâleur après de longues absences, des reproches quand il la négligeait un peu, puis certain jour un petit accès de jalousie; et cependant jamais elle ne dit un mot, ne fit un geste qui la pût trahir; elle voulait le retenir sans lui rien accorder, sans lui rien promettre, elle l'attirait et le tenait à distance avec une coquetterie austère qui avait toutes les séductions de la faiblesse et tous les avantages de la vertu. Rien de plus simple que ce roman qui s'est passé entre deux âmes. Pétrarque a vu Laure à l'église; il la revoit dans le monde et se tait d'abord, puis se livre avec véhémence, Laure s'en effraie et l'arrête d'un regard glacé. Il baisse la tête et s'humilie, alors c'est elle qui revient ou du moins le laisse revenir; elle passe sa vie à le repousser

(1) C. GIDEL, *les Troubadours et Pétrarque.*

et à le ramener; s'il est respectueux, elle s'adoucit, mais qu'il s'oublie un instant, elle le rejette dans la poussière, puis, le voyant si malheureux, lui pardonne; c'est ainsi qu'elle le garda sans se perdre, et cela dura vingt et un ans.

Oui, vingt et un ans, et par quelle chaîne ou quel charme? Un salut de temps en temps, de loin en loin une parole aimable, un jour enfin, jour mémorable, elle lui tendit la main, peut-être : le passage où Pétrarque le dit est si obscur que les commentateurs ne sont pas bien sûrs du fait. Une fois seulement, dans la dernière entrevue, elle attacha sur lui un long regard, comme pour lui dire : « Je t'aimais! » Lui cependant semblait s'être donné tout entier; la meilleure part de son génie et de son cœur était à elle. Les plus grands événements de cette vie si laborieuse sont les mille petits riens qui ne comptent qu'en amour : une rencontre fortuite, un salut en passant, un gant qu'on laisse tomber et qu'il est forcé de rendre. Un jour elle descendait le Rhône dans une barque, entourée de ses amies, et il l'entendit chanter; une autre fois un prince étranger, la trouvant dans un cercle de belles Avignonnaises, alla droit à elle et la baisa sur les yeux : c'était le privilège des princes. Pétrarque se montre fier que Laure ait été préférée aux autres, mais il eût bien voulu que cette préférence se fût manifestée autrement. Il passe des journées entières devant le maison de Laure, attendant un regard, heureux quand la fenêtre est ouverte, au midi ou au nord selon la saison. Ou bien la jeune femme vient s'asseoir devant sa porte, sur le banc hospitalier où l'on prend le frais, ou bien encore elle va rêver toute seule au bord de la Sorgue. Voilà les incidents qui font bondir le cœur du poète et en tirent des vers qui ne mourront pas.

C'est là aussi ce qu'il y a de plus humain dans Pétrarque : un va-et-vient perpétuel de l'espoir à la crainte, de l'extase à l'abattement, une lutte incessante entre les entraînements d'une passion irrésistible et l'irritation d'une conscience toujours armée, frappant à coups redoublés sur le cœur. La vie intérieure, la vie morale entre dans l'art, l'homme moderne commence. Que de fois ce chrétien scrupuleux voulut briser sa chaîne et ne fit que se déchirer les mains ! S'il fut si grand voyageur, copiste si acharné de vieux manuscrits, c'est sans doute parce qu'il aimait Cicéron, mais c'est aussi parce qu'il ne voulait plus aimer Laure. Il tâchait de se distraire et voulait guérir, vain effort ; il était poursuivi partout où il allait, par une chère image : « Je l'ai dans les yeux, » disait-il. Et son amour longeait avec lui les rives du Rhin, passait le détroit de Gibraltar, l'obsédait de remords qui étaient plutôt des regrets amenant la repentance à s'attarder, à s'oublier dans la douceur du souvenir. Que fit-il alors ? Il appela saint Augustin à son aide. Se sentant avec ce pénitent passionné je ne sais quelle ressemblance de cœur, il le prit pour maître et employa toute sa force à combattre l'amour de la femme par l'amour de Dieu. On est toujours vaincu dans des luttes pareilles : Vaucluse, le désert n'y faisaient rien, un amoureux n'est jamais seul. L'âge même ne put le rendre sage. Quand il revit Laure à Avignon, en 1342, elle avait trente-cinq ans et neuf enfants qui la protégeaient contre lui, contre elle-même ; elle le reçut mieux, il dut la fuir. Que de fois, discutant avec sa conscience, il lui dit : « Je n'aime que l'âme, » mais la conscience répondait : « L'aimerais-tu sans le corps ? » De plus en plus religieux, mais de plus en plus amoureux, il se regardait, s'écoutait souffrir, se reprochait

sa faiblesse et y retombait toujours, s'exaltait à la pensée de Laure et se disait : « Je lui dois tout, mon nom, mon talent, ma gloire; le peu que je suis, je le suis par elle. » Il la voyait toujours dans le triomphe de la jeunesse et de la beauté. Cependant elle vieillissait, elle mourait. Elle mourut de la peste à Avignon, le 6 avril 1348. Pétrarque apprit la nouvelle à Parme et l'inscrivit sur la couverture d'un manuscrit de Virgile : « Je dépose ici ce souvenir amer parce que c'est le livre qui revient le plus sous mes yeux. »

Sa douleur ne voulut jamais être consolée. Il revint en France, revit Avignon, la maison déserte, la fenêtre close, la Sorgue, Vaucluse et poussa un long cri de deuil. Laure lui apparaissait dans de saintes visions « plus belle et moins fière », et il s'extasiait tristement en pensant qu'elle était immortelle. Depuis lors, il ne parla plus d'elle que gravement. Dans la première partie de son recueil, contenant les vers inspirés par Laure vivante, il s'était permis bien des roulades et des fioritures, des cliquetis d'idées et des jeux de mots. Dans la seconde partie, consacrée à Laure morte, il renonce au bel esprit et porte le deuil avec une tristesse de plus en plus grave; l'amour fléchit et s'agenouille en prière; ce recueil de poésies érotiques finit par une invocation à Marie, « à la belle Vierge couronnée d'étoiles et vêtue de soleil ».

Tel nous apparaît Pétrarque en ses confidences lyriques et dans les fragments de confessions donnés par ses autres ouvrages. Historiquement, il ne continue pas Dante, il l'efface ou l'écarte ou feint de vouloir l'ignorer. Il s'écrie dans un de ses sonnets : « Ah ! si j'avais pu demeurer dans la grotte d'Apollon, peut-être Florence aurait-elle aujourd'hui son poète ! » S'obstina-t-il bien réellement à se priver

de la « Divine Comédie » et ne lui fut-elle révélée que par Boccace ? Il l'imita en tout cas dans ses « Triomphes » qui sont des visions en terzines où Laure, comme Béatrice, monte au ciel. Il existe, d'ailleurs, de Guinicelli à Pétrarque, une telle distance que nul génie humain n'eût pu la franchir d'un bond ; il faut Dante entre deux ; sans la « Divine Comédie » et même sans la *Vita nuova*, le *Canzoniere* paraît impossible. Les miracles de l'inspiration ne sauraient improviser un tel progrès dans la langue et dans l'art.

Il n'en est pas moins vrai que Pétrarque est retourné aux troubadours : il aima en Provence, à la provençale et mit son amour en sonnets, en *cansos* dignes des Provençaux. Même ses *canzoni* patriotiques à Cola di Rienzo, aux grands d'Italie, ont quelque chose des sirventes. L'idée est nouvelle ; le beau, le doux nom d'Italie — Italia mia — n'a pas encore résonné si longuement, en cantilènes si suaves coupées de cris si fiers, sur les lèvres d'un poète, mais cette idée nouvelle se déroule dans un moule connu. Bien plus, ces moules sont rares ; c'est toujours la *canzone*, le sonnet, la sextine (un jeu d'esprit), la terzine dans les « Triomphes », le même vers partout, l'hendécasyllabe, sauf dans la *canzone* où intervient le petit vers de sept syllabes, ou de six, quand on le mesure au mètre français. Qu'est devenue la richesse de rythmes et de coupes prodigués par les Provençaux ? On dirait que la versification s'est appauvrie : le sonnet règne seul ou presque seul et restera, pendant des siècles, le moule étroit resserrant ou étriquant la pensée, condensant ou abrégeant l'émotion des Italiens et de leurs imitateurs. C'est que Pétrarque n'avait pas besoin de stances et de mètres variés : quatorze hendécasyllabes lui suffisaient pour fixer l'impression fugitive et pour déployer toute sa virtuosité d'artiste. C'est lui qui a fini l'italien.

Dante avait un instrument à lui, le vers simple, franc, fort de choses, debout et d'aplomb sans renfort d'épithètes, prodigieux de puissance et d'éclat, mais qui ne pouvait vibrer que sous sa main de fer. Pétrarque, plus facile à suivre, a été suivi de tous. C'est lui qui a donné le ton, assoupli la phrase, inventé le tour, imposé le nombre, obtenu tous les effets possibles de mélodie et d'harmonie ; il offre des assemblages de mots qui n'ont leur sens qu'au delà des Alpes, exprimant des douceurs que l'intelligence seule ne saisit pas, il faut l'oreille pour les entendre. C'est une musique adorable qui vient au cœur, non par des enchaînements d'idées, mais par des palpitations de rythme, des ondulations de notes, des sonorités caressantes, frémissement de feuilles, battement d'ailes, soupirs de vagues, un bruit de paysage, toujours le même, d'un charme constant qui ne lasse jamais. Aussi le lyrique italien ne doit-il être lu que dans sa langue ; les étrangers qui ont voulu le traduire ont perdu leur temps. Tout au plus peut-on essayer de rendre l'idée, le sentiment de ces vers incomparables que l'Europe entière, depuis cinq siècles, imite constamment sans pouvoir les égaler.

Voici le début d'une canzone qui est le *Lac* ou la *Tristesse* d'*Olympio* de Pétrarque (1).

Claires, fraîches et douces ondes
Où flotta le corps gracieux
De celle qui me charme avec ses tresses blondes
Et qui seule est femme à mes yeux ;

(1) Chiare, fresche e dolci acque,
Ove le belle membra
Pose colei che sola a me par donna ;
Gentil ramo ove piacque
(Con sospir mi rimembra)

Rameau qui lui servis d'appui, fleurs embaumées
Qu'elle a dans sa robe enfermées,
Air serein et sacré, solitude où je sens
Encore ses beaux yeux ouvrir mon cœur qui tremble,
Écoutez, écoutez ensemble
Mes plaintifs et derniers accents !

On peut encore essayer de montrer, dans trois sonnets l'amoureux, le pénitent et le visionnaire.

L'AMOUREUX (1).

O bénis soient le jour, le mois, l'année
Et la saison et l'heure et le moment,
Et le pays, la rive fortunée
Où ses beaux yeux m'ont soumis tendrement !

Béni l'éveil de mon âme étonnée,
Le premier trouble anxieux et charmant,
L'arc et le trait d'où ma blessure est née
Et dont mon cœur souffre un si long tourment !

A lei di fare al bel fianco colonna ;
Erba e fior che la gonna
Leggiadra ricoverse
Con l' angelico seno ;
Aer sacro e sereno
Ove amor coi begli occhi il cor m' aperse
Date udienza insieme
Alle dolenti mie parole estreme.

(1) Benedetto sia 'l giorno e 'l mese e l' anno
E la stagione e 'l tempo e l' ora e 'l punto
E 'l bel paese e 'l loco ov' io fui giunto
Da due begli occhi che legato m' hanno :

E benedetto il primo dolce affanno
Ch' i' ebbi ad esser con Amor congiunto,
E l' arco e le saette ond' io fui punto,
E le piaghe ch' infin al cor mi vanno :

Bénis les cris qui me sortaient de l'âme
Quand j'appelais par son doux nom ma dame,
Les vœux, les pleurs, les soupirs que j'aimais,

Les vers écrits pour la rendre immortelle,
Et ma pensée où ne demeure qu'elle,
Elle, elle seule et nulle autre jamais!

LE PÉNITENT (1).

Père du ciel, après les jours perdus,
Après les nuits en rêves dépensées,
Tant de soupirs, tant d'élans éperdus
Vers la beauté qui trouble mes pensées;

Fais, ô mon Dieu, qu'à ton flambeau divin
Changeant de vie et d'espoir, je remonte,
Si bien qu'ayant tendu ses lacs en vain,
Le tentateur les retire à sa honte!

Benedette le voci tante ch'io,
Chiamando il nome di mia donna, ho sparte,
E i sospiri e le lacrime e il desio.

E benedette sien tutte le carte
Ov' io fama le acquisto, e 'l pensier mio
Ch' è sol di lei, sì ch' altra non vi ha parte.

(1) Ce sonnet fut composé un vendredi saint, anniversaire du jour où Pétrarque avait rencontré Laure pour la première fois, dans une église.

Padre del ciel, dopo i perduti giorni,
Dopo le notti vaneggiando spese
Con quel fero desio ch' al cor s'accese
Mirando gli atti per mio mal sì adorni;

Piacciati omai, col tuo lume, ch' io torni
Ad altra vita ed a più belle imprese;
Sì ch' avendo le reti indarno tese,
Il mio duro avversario se ne scorni.

Onze ans déjà sur mon front écrasé
Ce joug de fer sans relâche a pesé,
D'autant plus dur et lourd que plus on l'aime;

Grâce et pitié ! Rends mes pensers plus droits !
Rappelle-moi, Seigneur, qu'aujourd'hui même
Tu fus pour nous attaché sur la croix !

LE VISIONNAIRE (1).

J'allai par la pensée aux lieux où règne celle
Que je cherche en ce monde et ne retrouve plus;
Dans le troisième cercle où chantent les élus
Je la revis là-haut moins altière et plus belle.

Elle me prit la main et dit : « C'est mon espoir
« Qu'avec moi tu seras un jour en cette sphère :
« Je suis celle qui t'a si longtemps fait la guerre
« Et finit sa journée avant que vint le soir.

Or volge, Signor mio, l' undecim' anno
Ch' i' fui sommesso al dispietato giogo
Che sopra i più soggetti è più feroce.

Miserere del mio non degno affanno;
Riduci i pensier vaghi a miglior luogo;
Rammenta lor com' oggi fosti in croce.

(1) Levommi il mio pensier in parte ov' era
Quella ch' io cerco e non ritrovo in terra,
Ivi fra lor che il terzo cerchio serra,
La rividi più bella e meno altera.

Per man mi prese e disse : in questa spera
Sarai ancor meco se 'l desir non erra :
I' son colei che ti die' tanta guerra
E compie' mia giornata innanzi sera.

« Ma joie en ces hauts lieux dépasse votre vue ;
« C'est toi seul que j'attends, et ce qu'aimaient tes yeux,
« Mon beau voile est resté sur la terre âpre et nue. »

Oh ! pourquoi, retirant sa main, s'est-elle tue?
Car ses discours étaient si chastes et pieux,
Qu'au doux son de sa voix j'allais rester aux cieux.

Pétrarque a donc été le premier artiste de son temps, mais ce n'est pas cette virtuosité seule qui le met au dessus des autres lyriques. Pour la première fois, de la foule des troubadours, sort une figure distincte qui ne ressemble à personne et à qui tout le monde voudra ressembler. Ce nouveau venu va de Provence en Italie, non pour recommencer Sordel, ou les Siciliens ou les Bolonais, mais pour chanter comme Dante sous l'inspiration de son amour. Et cet amour a une intensité, une continuité, une sincérité encore inconnues : c'est bien l'intérêt poignant d'une vie entière ; il s'empare de tout un homme, l'arrache à ses travaux, lui fait une vie errante, inquiète, le tourmente de mille manières, le force à combattre incessamment tantôt contre l'entraînement de la passion, tantôt contre l'austérité de la conscience et refuse la paix à cet infortuné toujours tiraillé entre le ciel et le monde, toujours chaste malgré l'homme, toujours humain malgré Dieu. Il y a là une lutte inconnue des anciens, des troubadours, même de Dante, dont la Béatrice qui a trop peu

Mio ben non cape in intelletto umano :
Te solo aspetto e quel che tanto amasti,
E laggiuso è rimaso, il mio bel velo.

Deh perchè tacque ed allargò la mano?
Ch' al suon de' detti si pietosi e casti
Poco mancò ch' io non rimasi in cielo.

vécu passe vite à l'état d'idéal et de parti pris ; c'est bien le bouillonnement d'une âme en feu, la chair et l'esprit aux prises, la révolte des sens, la compression du devoir, tout l'être intérieur violemment ébranlé qui se débat et souffre. Pétrarque nous apparaît aujourd'hui comme un Jean-Jacques du moyen âge, un solitaire et un vagabond cherchant et fuyant la gloire qui l'enivre sans le réjouir ; un malheureux toujours en guerre contre lui-même, s'exilant dans le désert, s'attachant aux forêts, aux montagnes, qu'il gravit et décrit le premier ; un alpiniste en quête de contemplations et de méditations, amenant par là dans l'art, peut-être sans y songer, des émotions nouvelles, et changeant par un livre, où il n'a fait que se peindre lui-même, la manière de sentir et d'aimer de ceux qui viendront après lui. C'est par là surtout que Pétrarque est un moderne.

IV.

Il fut de plus, dans la république des lettres, le plus grand personnage de son temps. Riche d'abord, ayant des maisons à Vaucluse, à Parme et ailleurs des jardins, deux chevaux, plusieurs domestiques, assez d'argent pour lui et pour les autres, cinq bénéfices ecclésiastiques (il en donna trois) ; libéral et hospitalier, il eut beaucoup d'amis et des admirateurs en foule : « Un maître d'école aveugle de Pontremoli traversait tout le sud de l'Italie avec l'espérance de le trouver à Naples et, ne l'y ayant pas rencontré, revenait à Parme, à travers l'Apennin, afin d'entendre une fois en sa vie le son de cette voix fameuse ; un orfèvre de Bergame place le portrait du poète dans tous les coins de sa demeure, fait dorer la chambre où il lui offre l'hos-

pitalité, et, après l'avoir reçu une seule nuit sous son toit, déclare que personne ne couchera jamais dans le lit de pourpre où Pétrarque a dormi. A Arezzo, ses compatriotes le conduisent en triomphe devant la maison où il est né... Lorsqu'il passe à Milan, toutes les têtes se découvrent... (1). » Il écrivait aux princes, même aux papes, et avec eux le prenait de haut : courtisan si l'on veut, mais bien plus courtisé, recherché par les grands qui venaient à lui pour se mettre au soleil, il avait conquis la situation qui attendait Érasme au seizième siècle et Voltaire au dix-huitième. Un jour il descendit le Pô entre deux armées aux prises, le combat cessa pour le laisser passer. A Venise on le fit asseoir à droite du doge. Une impératrice lui écrivit de sa main pour lui annoncer un événement de famille ; quatre papes et deux rois voulurent l'attacher à leur cour ; le sénat de Rome et l'université de Paris se disputèrent l'honneur de lui décerner le laurier poétique. Dès le moment où il mourut, il fut accaparé par la légende qui vit une nuée blanche, échappée de ses lèvres, monter au ciel.

Déjà de son vivant il avait fait école. Il s'en plaignait amèrement, en répétant, sans se consoler, le vers d'Horace :

Scribimus indocti doctique pœmata passim.

« C'est une triste consolation, écrivait-il, d'avoir des semblables, j'aimerais mieux être malade tout seul. » On ne le laissait pas respirer, tous les jours des épîtres pleuvaient sur lui : il en venait de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Grèce. On le consultait et il ne savait que répondre : « Si je blâme, je suis un censeur odieux ; si je loue, un fade adulateur. » Tout le monde se mêlait de

(1) A. MÉZIÈRES, *Pétrarque d'après de nouveaux documents* (1867).

faire des vers, même les jurisconsultes et les médecins, même les laboureurs, les charpentiers, les maçons. C'était une peste. Après la mort de Pétrarque, l'épidémie continua, atteignant les petits princes et les femmes; elle dura jusqu'au temps où on se remit à écrire en latin. Même alors cependant, au commencement du quinzième siècle, il se trouva un Giusto de' Conti qui chanta les beaux yeux, les tresses blondes de sa dame, la belle main surtout, *la Bella Mano :* c'est le titre de son recueil. Il ne paraît pas qu'avant l'invention de l'imprimerie, la vogue de Pétrarque ait beaucoup décliné, puisque les bibliothèques publiques, en Italie seulement, ont conservé 419 manuscrits de ses œuvres (1). Il fut imprimé pour la première fois en 1470, onze ans avant Dante à qui on le préférait. Au seizième siècle tous les imitateurs se jetèrent sur lui, le Bembe en tête : on éplucha ses vers avec admiration; on tomba dévotement à genoux devant chacune de ses syllabes; il eut presque à la fois une bonne douzaine de commentateurs. On pétrarquisa partout, même en Espagne où le marquis de Santillane avait déjà introduit le sonnet; Boscan et Garcilaso n'eurent qu'à suivre la voie tracée; ce dernier alla mourir sur la terre « où naquit le beau feu de Pétrarque (2) ». Boscan ne faisait guère autre chose que de copier les Italiens (3); le fameux

(1) *I codici petrarcheschi delle biblioteche governative del Regno indicati per cura del ministero dell' Istruzione publica.* 1874.

(2) Do nació el claro fuego de Petrarca.

(3) La conformité des deux langues s'y prêtait. Ainsi quand le Bembe avait dit :

Alma gentil degnissima d'impero,

Boscan pouvait traduire sans beaucoup d'efforts :

Alma gentil dignisima de imperio.

Hurtado de Mendoce ne dédaigna pas de se modeler sur eux, tout en les malmenant dans la pauvre ville de Sienne. La France à son tour voulut aller en Italie d'où Marot rapporta le sonnet que Joachim du Bellay crut avoir le premier « fait sonner assez bien sur les rives angevines ». Nous eûmes donc nos sonettistes et nos pétrarquistes dont le même du Bellay se moquait bien à tort, puisqu'il en était lui-même ; n'avait-il pas dit au maître :

Et quels durs hivers
Pourront jamais sécher la gloire,
Pétrarque, de tes lauriers verts ?

L'amant de Laure avait depuis longtemps passé la Manche avec Chaucer qui, l'ayant rencontré à Padoue, le vanta comme un digne clerc... poète lauréat dont la douce rhétorique illuminait de poésie l'Italie entière (1). Surrey reprit Pétrarque à son bord au seizième siècle et l'installa en Angleterre où le sonnet depuis lors, même sous la main crispée de Shakespeare, n'a jamais cessé de vibrer. Il disparut ou du moins s'effaça chez nous assez longtemps, sous l'influence de Malherbe qui ne l'aimait pas, et l'amour ne soupira guère plus que dans la musette galante et badine. Enfin tout à coup, en 1818, on entendit dans un salon ces vers qui paraissaient alors audacieux :

(1) I woll you tell a tale which that I
Learned at Padowe of a worthy clerk
As preved by his wordes and his werk :
He his now dead and nailed in his chest ;
I pray to God so yeve his soule rest.
Francis Petrarch, the laureat poet,
Highte this clerk, whose rhetoricke sweet
Enlumined all Itaillie with poetrie.

Que me font ces vallons, ces îles, ces chaumières,
Froids objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, coteaux, forêts, ombres jadis si chères,
Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil insoucieux je le suis dans son cours ;
Qu'en un ciel pur ou sombre il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? Je n'attends rien des jours.....

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où d'autres soleils éclairent d'autres cieux,
Si je pouvais donner ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant pleuré s'offrirait à mes yeux !

Là je m'enivrerais à la source où j'aspire,
Là je retrouverais et l'espoir et l'amour... (1).

il s'éleva aussitôt un murmure d'étonnement : nous en étions encore à Parny, tout au plus à Millevoye. Cependant, un maître ingénieux s'élança vers le nouveau poète et lui demanda en lui serrant les mains : « Jeune homme, d'où venez-vous donc pour nous apporter de pareils vers ? » On le sait maintenant : Lamartine venait d'Italie et il avait lu Pétrarque.

V.

Jean Boccace, à l'exemple de son ami, partit de notre poésie chevaleresque pour plaire à une femme qu'il aimait. Ce n'était pas Laure, c'était une princesse galante qu'il avait rencontrée dans une église : il écrivit pour elle, en

(1) C'est le premier jet de l'*Isolement* tel que nous le trouvons dans la *Correspondance de Lamartine*. (Lettre au comte de Virieu, du 24 août 1818.)

moins de dix années, trois romans et quatre poèmes, sans compter les nouvelles, qui, recueillies plus tard, devaient composer le *Décaméron*. Que sont ces romans et ces poèmes? Ceux qui pouvaient plaire alors, il n'y a guère d'innovation que dans la forme : Boccace inventa ou importa l'octave « ce mètre si musicalement varié, courant comme sur plusieurs touches, dans l'entrelacement des six premiers vers sur deux rimes, pour s'appuyer ensuite et se reposer dans l'unité du couple final, avec une cadence qui donne en même temps l'élan pour le passage d'une stance à une autre et le repos pour chacune : un mètre qui n'est pas un instrument, mais un orchestre, flûte et luth, trompette et violon (1) ». Et l'octave, perfectionnée par Politien, devint la strophe héroïque de la Renaissance. Les sujets de Boccace, même antiques, appartiennent encore au moyen âge : dans le *Filostrato,* on voyait Troïle chasser dans les forêts un faucon sur le poing. Cependant, le *Filocopo* nous montre un effort pour renouer le christianisme au paganisme : les divinités de l'Olympe y jouent un rôle, le pape y est nommé vicaire de Junon ; Dieu lui-même y devient le *sommo Giove :*

Suprême Jupiter, crucifié pour nous,

avait déjà dit l'auteur de la « Divine Comédie ». Dans ce roman, où passe l'aventure de Flore et Blanchefleur, il y a tout le merveilleux du moyen âge et tout le merveilleux de la mythologie ; on y croit à Vénus et à saint Jacques de Compostelle ; on y voit des combats de chevaliers, décrits avec des réminiscences de Virgile ; on y trouve

(1) GIOSUÈ CARDUCCI, *Ai parentali di Giovanni Boccaccio in Certaldo.* 1876.

des subtilités de cours d'amour, traduites « du livre sacré d'Ovide, où est enseigné par quels soins on doit allumer, dans les cœurs les plus froids, les saintes flammes de l'amour ». Ici le moyen âge et l'antiquité se heurtent (1) ; ils vont s'harmoniser dans le chef-d'œuvre, ou pour parler plus franc, dans l'œuvre de Boccace, le « Décaméron ».

Notons d'abord le titre grec du livre. Cela signifie dix journées ; pendant ces dix journées, dix jeunes gens se racontent des histoires ; chacun dit la sienne ; il y a donc dix histoires par jour, cent en tout. C'est le système décimal introduit dans la littérature. Qu'on sourie si l'on veut de cette observation minutieuse : il n'en est pas moins vrai que l'ordre, la proportion, la symétrie est le commencement de l'art. Mais ce n'est là qu'une affaire de comptabilité. Boccace voulut relier ensemble ses nouvelles composées une à une en divers temps (c'est du moins l'opinion très plausible d'Ugo Foscolo) ; à cet effet, il trouva un motif ingénieux et intéressant, la peste de Florence. Sept dames et trois cavaliers, pour fuir l'épidémie, vont à la campagne, où ils se donnent un passe-temps narratif. Ce n'est pas tout. Ces contes ne s'en vont pas à la débandade, comme dans le *Novellino ;* Boccace, en capitaine expert, forme sa compagnie, range ses hommes dix par dix et les fait marcher au pas. Chaque décurie a son décurion (un roi ou une reine), qui fixe la marche et l'ordre du jour ; hier on a raconté des histoires d'infortunés qui, après toute sorte de tribulations, ont fini par réussir au delà de leurs espérances ; aujourd'hui on rappelle des traits d'habiles gens qui, par leur industrie, ont acquis ce qu'ils désiraient ou recouvré ce qu'ils avaient perdu ;

(1) Zumbini, *Il Filocopo del Boccaccio* (1879).

demain on parlera des amours heureuses, après-demain des amours malheureuses, puis on recueillera des bons mots, puis des fourberies de femmes, et ainsi de suite jusqu'à la dixième journée, où on ne citera que de généreuses actions. C'est ainsi que la centurie défile en bon ordre, commandée non par un chef de bande, mais par un officier régulier, qui sort de l'école militaire et sait les préceptes de l'art. Ce n'est pas tout : la musique est réglée d'avance, comme l'itinéraire de la troupe : au commencement, une marche funèbre (la peste), puis des airs variés, tour à tour plaintifs ou bouffons; à la fin, une fanfare héroïque; le final revient aux notes graves de l'ouverture et restitue à la symphonie, où l'allegro domine, une expression de grandeur et de majesté. Par cet artifice, l'effet général devenait plus sérieux, et le livre pouvait être mis avec moins d'inconvénients sous les yeux sévères de Pétrarque.

« J'ai lu avec plus d'attention que le reste le commencement et la fin, écrivit le poète à son ami. Dans l'un, vous avez, à mon avis, décrit avec vérité et déploré avec éloquence le malheureux état de notre patrie pendant cette peste terrible qui forme dans notre siècle une époque si lugubre et si funeste; vous avez placé dans l'autre une dernière histoire, bien différente de plusieurs de celles qui la précèdent (celle de Griselde, ou, comme on dit en français, Griselidis, en alourdissant le nom et en déplaçant l'accent). Elle m'a plu, elle m'a touché au point que, parmi tant de sujets d'inquiétude qui me font pour ainsi dire, m'oublier moi-même, j'ai voulu la confier à ma mémoire, pour me pouvoir procurer à moi-même, toutes les fois que je le voudrais, le plaisir de me la rappeler et de la conter à des amis réunis pour causer ensemble, si j'en trouvais l'occasion. C'est ce que j'ai fait peu de temps après; et, voyant

qu'on avait eu beaucoup de plaisir à m'écouter, il m'est venu dans l'esprit qu'une histoire si agréable pourrait plaire à ceux mêmes qui n'entendent pas notre langue. J'ai donc entrepris de la traduire en latin, moi qui ne traduirais pas volontiers les ouvrages de tout autre que vous. »

Cette peste de 1348, qui sert d'introduction au « Décaméron », est un événement littéraire ; le chroniqueur Villani en mourut, Laure aussi, la bien-aimée de Pétrarque ; nous devons à ce fléau les plus beaux vers du poète et le premier morceau de grande éloquence écrit en prose par un Italien. Dès cette introduction, Boccace nous montre qu'il a lu les anciens et qu'il entend, par l'imitation des anciens, rajeunir et réformer la littérature. Il décrit un fait contemporain d'après Thucydide, et il pousse si loin la préoccupation de l'antique, qu'il lui arrive d'oublier qu'il est chrétien :

O combien, s'écrie-t-il, combien de grands palais, de belles maisons, de nobles demeures, auparavant remplies de familles nombreuses, restèrent vides de seigneurs et de dames et perdirent jusqu'au moindre serviteur ! O combien de races illustres, combien d'amples héritages, combien de fameuses richesses demeurèrent sans successeurs ! Combien d'hommes de mérite, de belles femmes, de jeunes gens aimables que non seulement les autres, mais Gallien, Hippocrate ou Esculape lui-même auraient déclarés parfaitement sains, dînèrent le matin avec leurs parents, leurs compagnons et leurs amis, et le soir qui suivit soupèrent dans l'autre monde avec leurs ancêtres (1) !

(1) O quanti gran palagi, quante belle case, quanti nobili abituri per addietro di famiglie pieni, di signori et di donne, infino al minimo fante, rimaser vuoti ! O quante memorabili schiatte, quante amplissime credità, quante famose ricchezze si videro senza successor debito

C'est chose évidente qu'en ce moment Boccace a oublié Florence et ses propres opinions sur l'autre vie : il est aux Thermopyles et il entend le mot héroïque de Léonidas : « Dînez, camarades ; vous souperez ce soir chez les morts. »

Quant aux nouvelles qui suivent l'introduction, elles sont prises partout : chez le peuple et dans les livres, ce sont les sujets courants et le ton à la mode : une étrange insouciance exaltant ou persiflant tour à tour ce qui doit être respecté, ménageant aujourd'hui ce qu'on flétrira demain pour en rire un autre jour et ne concluant à rien ni en religion, ni en éthique ; les vices et les vertus ne sont ici que des aventures, comme l'a fort bien dit De Sanctis. Et pourtant quelle distance entre le *Novellino*, recueil du treizième siècle et le « Décaméron » : quel pas de géant de l'un à l'autre ! C'est que l'art est venu, et que, dans les œuvres d'imagination, l'art est tout. Il choisit d'abord et laisse de côté les anecdotes médiocres ou insignifiantes ; puis (c'est le grand point), dans celles qu'il adopte, il introduit l'action et la vie ; des fantoches qui lui sont fournis par la tradition écrite ou orale, il fait des êtres vivants, distincts, qui ont une physionomie et qu'on n'oublie plus : le compère Pierre, maître Simon, frère Pucci, monna Belcolore, et Tofano et vingt autres, sans oublier le bon Calandrin, qui est bien un nigaud *sui generis*. Ce n'est pas tout ; le moindre récit est composé, soutenu, développé avec mesure, conduit d'un pas

rimanere! Quanti valorosi uomini, quante belle donne, quanti leggiadri giovani, li quali non che altri, ma Galeno, Ippocrate, o Esculapio avrieno giudicati sanissimi, la mattina desinarono co' lor parenti, compagni et amici, che poi la sera vegnente appresso nell' altro mondo cenarono colli loro passati !

DECAM. *Introduzione.*

égal du début à la conclusion, sans que jamais le narrateur dévie à droite ou à gauche ou s'amuse à revenir en arrière pour répéter ce qu'il a dit. Enfin, dans le *Novellino*, la langue n'était encore qu'un dialecte maigre, incertain, cherchant ses mots, et ne les trouvant guère; dans le « Décaméron » la langue est faite, et si bien faite, que deux siècles après on n'en voudra pas d'autre; en quoi l'on aura tort.

Nul n'a parlé de ce style mieux que notre Villemain; les Italiens eux-mêmes invoquent son témoignage et répètent, sans le nommer toujours, ses expressions :

« Boccace n'avait pas impunément étudié Cicéron, Virgile, Horace, Térence et presque tous les grands écrivains de l'antiquité, qu'il transcrivait avec un soin merveilleux. Il puisa dans cette étude un goût exquis d'élégance et de naturel, un art fin et délicat; et cet art se mêlant aux premières et vives allures d'un idiome naissant que l'auteur n'avait pas besoin de forcer pour le rendre original, de là vint le style le plus savant, le plus naïf, le plus gracieux qu'on eût encore vu dans nos langues modernes. Savez-vous qu'il y a du Cicéron dans Boccace? — Quoi! le style du grand orateur dans les pages d'un faiseur de contes? — Oui, ces formes périodiques, ces phrases si habilement prolongées, cet art de réunir et de grouper une foule d'idées accessoires, ces liaisons savantes du style, cette élégance, cette harmonie se retrouvent dans les descriptions et les récits de Boccace... C'est son langage naturel toutes les fois qu'il n'est pas licencieux ou comique. Les vengeances de l'amour, les combats de l'amitié, la résignation de la vertu lui ont inspiré cette éloquence... Je ne puis pas parler du reste. »

Tout cela est fort bien dit, sauf la fin; ce n'est pas dans la partie sérieuse de son œuvre que la période cicéronienne de Boccace se développe avec le plus d'aisance et d'agré-

ment. La forme alors est trop égale, trop placide; la période, a-t-on dit, fait un bruit de vagues uniformes soulevées péniblement par une mer fatiguée et somnolente. L'inspiration manque, ajoute De Sanctis; la rhétorique et la logique essayent de la suppléer. C'est qu'alors l'auteur quitte la terre et se lance dans le vague, où il perd pied et va au fond. En revanche, dans la partie comique du « Décaméron », cette période *boccaccevole,* comme l'appellent les Italiens, paraît être à sa place. Pourquoi cela? Parce que l'auteur y est lui-même, il revient à terre, retrouve son fond et reprend pied. Le comique est son vrai monde, le monde des ridicules, c'est-à-dire des caractères, le seul où les figures aient une physionomie, où les mœurs rentrent dans la réalité. Quand Boccace essaye de pleurer, non sans effort, il a pour ainsi dire une émotion de seconde main, qu'il tient encore des trouvères et des troubadours; quand il se laisse rire, il redevient lui-même; c'est bien le Toscan qui a vécu à Naples et qui est né à Paris, le fablier accompli, devenu artiste, qui, tout en prenant des sujets dans les livres, trouvera ses personnages dans le monde et dans la vie, et fournira des types à la Fontaine, à Molière, à presque tous les figuristes de l'avenir. Voilà pourquoi Settembrini, De Sanctis, Carducci, d'autres encore, restituant à Boccace un titre que s'était attribué notre Balzac, ont appelé le « Décameron » la Comédie humaine.

Ici la période se plaît, se déploie et se replie avec aisance : les circonlocutions deviennent des coquetteries, les périphrases des séductions; il y a je ne sais quelle tendre obsession dans les pléonasmes. Ces voluptés grammaticales, comme les appelle Settembrini, ravissent l'attention, le rythme de la prose caresse l'oreille; les phrases

dansent lentement, toujours enlacées l'une à l'autre, avec des ondulations et des balancements qui donnent le frisson du plaisir. Il faut reconnaître cependant que la dernière perfection n'est pas atteinte : la langue n'a pas encore toute sa richesse, les mêmes termes reviennent trop souvent, se suivent de trop près ; l'accumulation des participes présents n'est pas sans monotonie, et les mots-comparses, ceux qui ne sont là que pour faire nombre, embarrassent un peu le discours. Les Précieuses n'aimaient pas les *car*, qu'auraient-elles dit du *conciossiafossecosache* de Boccace ? Avouons que cette cheville interminable usurpe une place où une idée, une image, un trait d'esprit ferait beaucoup mieux. On demandait un jour à Settembrini : « Mais que vient donc faire dans la phrase ce diable de mot ? — Exactement, répondit Settembrini, ce que le mot de *diable* fait dans la vôtre. »

Mais ce ne sont là que des peccadilles dont le plus grand tort est de s'être imposées plus tard aux écrivains académiques, et d'avoir majestueusement dissimulé, dans les siècles de torpeur ou de décadence, le vide de la pensée et l'inanité du sentiment. Ce qui restera l'éternel honneur de Boccace, c'est d'avoir fait pour la prose italienne ce que Dante avait fait pour les vers, de l'avoir poussée d'un coup, par un seul livre, de l'enfance à la jeunesse, si bien qu'après avoir été avant lui la plus attardée de l'Europe, elle devint d'un saut, grâce à lui, la plus avancée, celle que suivirent dès lors toutes les autres, jusqu'à Montaigne et au delà. On lui a reproché de tourmenter sa langue à force de la pétrir, de la masser, de la contourner, de la disloquer, mais par cette gymnastique violente il lui a donné une souplesse et une grâce qu'elle n'a jamais perdues. Et cela dès le quatorzième siècle ; pour arriver à une

maturité pareille, la prose française devait attendre le dix-septième, et la prose allemande attend toujours.

Il faudrait appuyer tout cela de citations, mais le choix serait difficile : les contes romanesques ou tragiques donneraient une fausse idée de Boccace, les contes gaillards risqueraient de déplaire à quelques-uns ou de trop plaire à plusieurs. Voici une historiette honnête et florentine (une de celles que le narrateur dit le mieux) : c'est la deuxième de la sixième journée ; les sept dames et les trois cavaliers, sous le règne ou la présidence d'Élisa, ont à raconter de bons mots ou de bons tours, par lesquels des gens avisés se sont tirés d'affaire. Pampinéa prend la parole à son tour et raconte ce qui suit, en débutant, selon l'usage, par un petit exorde moral :

CISTI LE FOURNIER (1).

Belles dames, je ne sais voir par moi-même lequel des deux est le plus grand péché, ou la nature assignant à une âme noble un vil corps, ou la fortune assignant à un corps doué d'une âme noble un vil métier, comme nous l'avons pu voir advenir en Cisti, votre concitoyen, et en beaucoup d'autres. Duquel Cisti, fourni d'une âme très haute, la fortune fit un fournier.

(1) Nous traduisons mot à mot, pour donner le contour de la période : il y faut ajouter la musique et le charme, la fraîcheur d'une langue encore jeune et la cadence étudiée d'un style déjà mûr. Voici le texte de Boccace :

Belle donne, io non so da me medesina vedere che più in questo si pecchi, o la natura apparecchiando ad una nobile anima un vil corpo, o la fortuna apparecchiando ad un corpo dotato d'anima nobile vil mestiero, sì come in Cisti vostro cittadino, e in molti ancora abbiamo potuto vedere avvenire. Il qual Cisti, d'antico animo fornito, la fortuna fece fornajo. E certo io maladicerei e la natura parimente e la

Et certes je médirais également de la nature et de la fortune, si je ne savais pas que la nature est très avisée, et que la fortune a mille yeux, encore que les sots se la figurent aveugle. J'estime que l'une et l'autre, ayant beaucoup de jugement, agissent comme souventes fois font les mortels, qui, incertains des cas futurs, prennent opportunément les choses qui leur sont les plus chères et dans les lieux le plus vils de leur maison, comme étant les moins suspects, les enfouissent, et après, dans leurs plus pressants besoins, les en retirent, le vil lieu les ayant plus sûrement préservées que la belle chambre ne l'aurait fait. Et ainsi, les deux ministres du monde (toujours la nature et la fortune), cachent souvent leurs choses les plus chères sous l'ombre des métiers réputés les plus vils, afin que, les tirant de là dans les nécessités, leur éclat en paraisse plus vif encore. Comment ceci fut démontré, bien qu'en chose de peu d'importance, par Cisti le fournier, quand il rouvrit à messire Geri Spina les yeux de l'intelligence,... il me plaît dans une nouvelle très courte de vous le raconter.

Je dis donc que le pape Boniface, auprès duquel messire Geri Spina jouissait d'un très haut état, ayant envoyé à Flo-

fortuna, se io non conoscessi la natura esser discretissima, e la fortuna aver mille occhi, come che gli sciocchi lei cieca figurino. Le quali io avviso che, sì come molto avvedute, fanno quello che i mortali spesse volte fanno : li quali, incerti de' futuri casi, per le loro opportunità le loro più care cose ne' più vili luoghi delle lor case, sì come meno sospetti, seppelliscono, e quindi ne' maggiori bisogni le traggono, avendole il vil luogo più sicuramente servate che la bella camera non avrebbe. E così le due ministre del mondo spesso le lor cose più care nascondono sotto l' ombra dell' arti reputate più vili, acciò che di quelle alle necessità traendole, più chiaro appaja il loro splendore. Il che quanto a poca cosa Cisto fornajo il dichiarasse, gli occhi dello intelletto rimettendo a messer Geri Spina... mi piace in una novelletta assai piccola dimostrarvi.

Dico adunque che avendo Bonifazio papa, appo il quale messer Geri Spina fu in grandissimo stato, mandati in Firenze certi suoi nobili

rence de nobles ambassadeurs pour une affaire de conséquence, comme ceux-ci étaient descendus dans la maison de messire Geri, qui traitait avec eux des affaires du pape, il advint que, n'importe pour quel motif, messire Geri avec ces ambassadeurs du pape, tous à pied, presque chaque matin, passaient devant (l'église de) Santa-Maria-Ughi, où Cisti le fournier avait son four et exerçait personnellement son métier; auquel la fortune, bien qu'elle lui eût donné un état bien humble, avait accordé tant de faveur, qu'il était devenu très riche, et sans vouloir jamais quitter cet état pour un autre, il vivait le plus splendidement du monde, ayant entre autres bonnes choses les meilleurs vins blancs et vermeils qui se trouvassent à Florence et dans le pays. Lequel, voyant chaque matin passer devant sa porte messire Geri et les ambassadeurs du pape, et la chaleur étant forte, s'avisa que ce serait une grande courtoisie de leur donner à boire de son bon vin blanc; mais ayant égard à sa condition et à celle de messire Geri, il ne lui paraissait pas chose honnête d'oser l'inviter, mais il pensa trouver un moyen d'engager messire Geri à s'inviter lui-même. Et ayant une veste très blanche sur le dos et devant lui un tablier toujours lessivé de

ambasciatori per certe sue gran bisogne, essendo essi in casa di messer Geri smontati, et egli con loro insieme i fatti del Papa trattando, avvenne che, che se ne fosse la cagione, messer Geri con questi ambasciadori del Papa tutti a pié quasi ogni mattina davanti a Santa Maria Ughi passavano, dove Cisti fornajo il suo forno aveva, e personalmente la sua arte eserceva. Al quale quantunque la fortuna arte assai umile data avesse, tanto in quella gli era stata benigna, che egli era ricchissimo divenuto : e senza volerla mai per alcuna altra abbandonare, splendidissimamente vivea ; avendo tra l' altre sue buone cose sempre i migliori vini bianchi e vermigli che in Firenze si trovassero o nel contado. Il qual veggendo ogni mattina davanti all' uscio suo passar messer Geri e gli ambasciatori del Papa, et essendo il caldo grande s' avvisò, che gran cortesia sarebbe il dar lor bere del suo buon vin bianco ; ma avendo riguardo alla sua condizione et a quella di messer Geri, non gli pareva onesta cosa il presumere d'invitarlo ;

frais, (vêtements) qui lui donnaient l'air d'être plutôt meunier que fournier, chaque matin, à l'heure où il se doutait que messire Geri allait passer avec les ambassadeurs, il faisait poser devant sa porte un seau neuf et étamé d'eau fraîche et un petit cruchon bolonais tout neuf de son bon vin blanc, et deux verres qui paraissaient d'argent tant il luisaient. Là-dessus, après avoir craché une ou deux fois, il se mettait à déguster si savoureusement son vin, qu'il en aurait donné envie aux morts.

Ce qu'ayant vu messire Geri un ou deux matins de suite, il dit le troisième :

« Qu'est-ce que c'est, Cisti? Est-ce bon? »

Cisti s'étant levé lestement, répondit :

« Oui, messire, mais à quel point (c'est bon), je ne pourrais vous le faire comprendre, si vous n'en goûtez pas. »

Messire Geri, à qui ou la qualité (du vin) ou une fatigue inaccoutumée, ou peut-être la volupté que montrait Cisti à boire, avait donné soif, se tourna vers les ambassadeurs et dit en souriant :

« Messeigneurs, il est bon que nous goûtions le vin de ce brave homme : peut-être est-il tel que nous ne nous en repentirons pas. »

ma pensossi di tener modo il quale inducesse messer Geri medesimo ad invitarsi : et avendo un farsetto bianchissimo in dosso et un grembiule di bucato innanzi sempre, li quali più tosto mugnajo che fornajo il dimostravano, ogni mattina in su l' ora ch' egli avvisava che messer Geri con gli ambasciadori dovesser passare, si faceva davanti all' uscio suo recare una secchia nuova e stagnata d' acqua fresca, et un picciolo orcioletto bolognese nuovo del suo buon vin bianco, e due bicchieri che parean d'ariento, sì eran chiari, et a seder postosi, come essi passavano, et egli poi che una volta o due spurgato s' era, cominciava a ber sì saporitamente questo suo vino, che egli n' avrebbe fatto venir voglia a' morti. La qual cosa avendo messer Geri una o due mattine veduta, disse la terza : Chente è, Cisti? è buono? Cisti, levato prestamente in piè, rispose : Messer sì, ma quanto non vi potrè' io dare ad intendere se voi non assaggiaste. Messer Geri, al quale o la

Et avec eux il alla vers Cisti. Lequel ayant fait placer un beau banc devant le four, il les pria de s'asseoir et dit à leurs valets qui s'avançaient pour rincer les verres :

« Compagnons, tirez en arrière, et laissez-moi faire ce service : car je ne sais pas moins verser à boire que mettre au four, et ne vous attendez point à en happer une goutte. »

Cela dit, lui-même ayant lavé quatre verres beaux et neufs et ayant fait venir un petit cruchon de son bon vin, il donna diligemment à boire à messire Geri et à sa compagnie, auxquels le vin parut le meilleur qu'ils eussent bu depuis longtemps; aussi l'ayant fort vanté, messire Geri en alla-t-il boire presque tous les matins, tant que dura le séjour des ambassadeurs. Auxquels, quand leur affaire fut expédiée et qu'ils durent partir, messire Geri offrit un magnifique banquet où il invita une partie des citoyens les plus honorables, et il y fit inviter Cisti qui, à aucun prix, n'y voulut aller.

Alors messire Geri donna l'ordre à un de ses valets d'aller chercher un fiasque du vin de Cisti et d'en verser un demi-verre par homme (*sic*) au premier service. Le valet, fâché peut-être de n'avoir pas tâté une seule fois de ce vin, prit un grand fiasque; Cisti dit en le voyant :

qualità o affanno più che l' usato avuto, o forse il saporito bere che a Cisti vedeva fare, sete avea generata, volto agli ambasciadori sorridendo disse : Signori, egli è buon che noi assaggiamo del vino di questo valente uomo : forse che è egli tale che noi non ce ne pentiremo : e con loro insieme se n' andò verso Cisti. Il quale fatta di presente una bella panca venire di fuor dal forno, gli pregò che sedessero : et a li lor famigliari, che già per lavare i bicchieri si facevano innanzi, disse : Compagni, tiratevi indietro e lasciate questo servigio fare a me, che io so non men ben mescere che io sappia infornare, e non aspettate voi d'assaggiarne gocciola. E così detto, esso stesso, lavati quatro bicchieri, belli e nuovi, e fatto venire un piccolo orcioletto del suo buon vino, diligentemente diè bere a messer Geri et ai compagni. Alli quali il vino parve il migliore che essi avesser gran tempo davanti bevuto : per che, commendatol molto, mentre gli ambasciadori

« Beau fils, ce n'est pas à moi que messire Geri t'envoie. »

Le valet affirma plusieurs fois la chose, mais, ne pouvant obtenir d'autre réponse, il retourna chez messire Geri et le lui *dit* (ce qui était arrivé). Messire Geri lui *dit :*

« Retournons-y et *dis* lui que si fais-je (*si fo*, c'est bien l'ancienne forme française), et s'il te répond encore de même, demande-lui à qui donc je t'envoie (puisque ce n'est pas à lui). »

Le valet étant retourné (vers Cisti, lui) *dit :*

« Cisti, pour sûr messire Geri m'envoie encore à toi ... »

A quoi Cisti répondit :

« Pour sûr, beau fils, il ne le fait pas.

— Alors, *dit* Cisti, à qui m'envoie-t-il? »

Cisti répondit :

« A l'Arno (à la rivière). »

Ce qui étant rapporté à messire Geri, aussitôt s'ouvrirent les yeux de son intelligence, et il *dit* au valet :

« Laisse-moi voir quel fiasque tu portes chez lui. »

Et l'ayant vu, il *dit :*

« Cisti *dit* vrai. »

Et ayant *dit* des injures au valet, il lui fit prendre un fiasque plus convenable.

vi stettero, quasi ogni mattina con loro insieme n' andò a ber messer Geri. A' quali, essendo espediti e partir dovendosi, messer Geri fece uno magnifico convito, al quale invitò una parte de' più onorevoli cittadini, e fecevi invitare Cisti il quale per niuna condizione andar vi volle. Impose adunque messer Geri ad uno de' suoi famigliari, per un fiasco andasse del vin di Cisti, e di quello un mezzo bicchiere per uomo desse alle prime mense. Il famigliare forse sdegnato perchè niuna volta bere aveva potuto del vino, tolse un gran fiasco; il quale come Cisti vide, disse : Figliuolo, messer Geri non ti manda a me. Il che raffermando più volte il famigliare, nè potendo altra risposta avere, tornò a messer Geri, e sì gliele disse. A cui messer Geri disse : Tornavi e digli che sì fo; e se egli più così ti risponde, domandalo, a cui io ti mando. Il famigliare tornato disse : Cisti, per certo messer Geri mi manda pure a te. Al qual Cisti rispose : Per certo, figliuol, non fa.

Cisti *dit* en le voyant :

« Je sais bien maintenant que c'est à moi qu'il t'envoie. »

Et de bon cœur il remplit le fiasque. Et puis, le même jour, ayant fait remplir un petit baril du même vin, et l'ayant fait *suavement* porter au logis de messire Geri, il alla après et, l'ayant trouvé, lui dit :

« Messire, je ne voudrais pas que vous crussiez que le grand fiasque m'eût effrayé ce matin; mais, comme il me semblait que vous aviez oublié ce que je vous ai montré ces jours avec mes petits cruchons, c'est-à-dire que ce n'est pas là du vin de domestiques, j'ai voulu, ce matin, vous le rappeler. Maintenant, comme je n'entends pas vous le garder plus longtemps (vous en être plus longtemps gardien, dit l'italien, avec une politesse encore plus fine), je vous en ai fait apporter toute la provision; faites-en désormais ce qu'il vous plaira. »

Messire Geri apprécia fort (littéralement, eut très cher) le présent de Cisti, et lui rendit les grâces qu'il trouva en ce cas les plus convenables, et toujours depuis lors il l'eut pour un homme de grand mérite et pour ami.

Adunque, disse il famigliare, a cui mi manda? Rispose Cisti, ad Arno. Il che rapportando il famigliare a messer Geri, subito gli occhi gli s' apersero dello intelletto, e disse al famigliare : Lasciami vedere che fiasco tu vi porti. E vedutol disse, Cisti dice vero; e dettogli villania, gli fece torre un fiasco convenevole. Il qual Cisti vedendo disse : Ora so io bene che egli ti manda a me, e lietamente gliele empiè. E poi quel medesimo dì fatto il botticello riempiere d' un simil vino, e fattolo soavemente portare a casa di messer Geri, andò appresso, e trovatolo gli disse, Messere, io non vorrei che voi credeste che il gran fiasco stamane m'avesse spaventato; ma, parendomi che vi fosse uscito di mente ciò che io a questi dì coi miei piccioli orcioletti v' ho dimostrato, cioè che questo non sia vin da famiglia, vel volli stamane raccordare : ora per ciò che io non intendo d' esservene più guardiano, tutto ve l' ho fatto venire, fatene per innanzi come vi piace. Messer Geri ebbe il don di Cisti carissimo, e quelle grazie gli rendè che a ciò credette si convenissero, e sempre poi per da molto l'ebbe e per amico.

Ce n'est qu'une anecdote, moins encore, un mot judicieux, mais qu'on veuille bien relire la nouvelle avec soin et en remarquer les détails, on y trouvera les qualités et aussi les défauts du maître : un début emphatiquement vulgaire, car il ne craignait pas de construire des façades monumentales devant les petites maisons : c'est ainsi qu'il ouvre un recueil de contes légers par une description épique de la peste ; c'est ainsi que plus tard un de ses élèves, Alfred de Musset, érigera derrière un portique grec un porche de cathédrale, pour nous conduire dans la petite chambre où allait son Rolla. Après ce prologue disproportionné, le récit commence et graduellement le ton change : nous descendons du pape Boniface aux ambassadeurs et à messire Geri Spini, bourgeois cossu, mais de simple vie, qui promenait ses hôtes à pied. Nous voici devant Sainte-Marie-Ughi, petite église qui existe peut-être encore à côté du palais Strozzi ; Cisti le fournier est devant sa porte, et dès lors la nouvelle reste dans le ton familier qui sied si bien à l'esprit, à la forme même du conteur. Les personnages sont esquissés d'un trait net et juste, et si la nature humaine n'est pas profondément fouillée (ici le scalpel n'eût pas été à sa place), elle est du moins prise sur le fait, et rendue plaisamment. Rien de trop ni de trop peu ; le cadre a juste les proportions qu'il faut, les détails sont opportuns : ni surabondance, ni sécheresse. D'une très petite chose, l'artiste est arrivé à faire une œuvre d'art.

VI.

Boccace n'eut pas la fortune de Pétrarque : il vécut pauvre, un peu par sa faute, et se plaignit souvent de son

sort. Mais comme auteur, il réussit pleinement : les copies de son « Décaméron », multipliées à l'infini, entrèrent dans toutes les bibliothèques ; l'imprimerie s'en empara dès 1470 et les éditions se succédèrent très rapidement. Les moines eurent beau protester contre le livre qui les malmenait ; Savonarole, qui n'aimait pas les gravelures, eut beau le brûler en 1497, vingt-cinq papes le lurent sans se fâcher et sans l'interdire aux autres. Mais le concile de Trente daigna s'occuper de Boccace ; Paul IV et Pie IV le mirent à l'index et l'interdit ne fut levé qu'à la prière de Cosme Ier, grand-duc de Toscane, qui invoqua des circonstances atténuantes au nom de la langue et du beau style italien. Il y eut à ce propos des négociations très longues et très graves : le pape voulait que le livre fût expurgé. A cet effet il s'adjoignit le maître du sacré palais et un évêque dominicain, son confesseur ; les trois censeurs prirent un bel exemplaire du « Décaméron » (l'édition d'Alde Manuce) et le lurent ensemble, en épluchant les endroits scabreux : singulier colloque. Le volume annoté et biffé fut renvoyé à Florence où quatre commissaires ou députés, nommés par le grand-duc, « passèrent deux ans à défendre les passages censurés ou supprimés (1) ». Pie V mourut, la révision continua sous Grégoire XIII ; enfin, en 1573, cette édition « des députés », si laborieusement obtenue, sortit de chez l'imprimeur. Tout le monde s'en plaignit, en prose et en vers, les uns parce qu'elle était trop expurgée, les autres parce qu'elle ne l'était pas assez. Il fallut une seconde révision qui ne satisfit personne ; enfin, comme le livre paraissait partout, hors d'Italie, sans coupure, on ne s'en occupa plus, et on fit bien.

(1) GUIGUENÉ, *Hist. litt. d'Italie*, III, 132.

Dès le quatorzième siècle, le « Décaméron » était allé en Angleterre où Chaucer introduisit « Griselde » parmi ses « Contes de Canterbury » : d'autres y trouvèrent des sujets, notamment Shakespeare et après lui Dryden qui préféra les histoires un peu sombres, celle de Ghismonde et de Guiscard, « Sigismonde et Guiscard » ou romanesques, celle de la fille de messire Paul Traversaro « Théodore et Honorie » ou les Contes moraux, celui de Griselde ou Griselidis. En même temps, Boccace inspirait les Espagnols et faisait son entrée en France où dès l'an 1432 nous eûmes les *Cent Nouvelles nouvelles;* or on sait que « les cas descripts racomptés » dans ce recueil « advindrent la plupart es marches et metes d'Italie ». Au siècle suivant, parurent les *Nouvelles récréations et joyeux devis* de Bonaventure Despériers et l'*Heptaméron* de la reine de Navarre; le titre seul de ce dernier livre prouve à quel point Boccace s'était acclimaté chez nous. Courons aux cimes, voici Molière et La Fontaine : Molière le moraliste et l'écrivain moral qui prend des situations dans les contes italiens, mais s'applique à les rendre régulières : dans l'*École des femmes* et l'*École des maris,* par exemple, il substitue à l'époux trompé un personnage de son invention, le vieux tuteur (Sganarelle ou Arnolphe) détenant chez lui une pupille qu'il veut épouser malgré elle; aussi n'est-il point joué par sa femme, mais par une jeune fille qui peut encore disposer de sa vie et de sa foi. Il est vrai que *George Dandin,* emprunté par Molière à Boccace, est marié, mais, dans le récit toscan, c'est le mari qui est ridicule; dans la comédie française, c'est le manant qui, par un mariage noble, a voulu s'insinuer dans les grandes maisons. S'il n'en était pas puni, la pièce prouverait qu'un rustaud vaniteux peut impunément épouser « une

demoiselle ». Ce serait faux et, parconséquent, immoral.

Molière a donc amendé Boccace; La Fontaine a fait tout le contraire : c'est à lui que le conteur italien doit en grande partie sa mauvaise réputation : non seulement le fabuliste choisit dans le Décaméron les sujets les plus libertins, mais il s'amusait, s'attardait volontiers aux gravelures. Une seule fois, il traduisit ou allongea une nouvelle irréprochable, la neuvième de la cinquième journée, celle où il est parlé de Federigo degli Alberighi et du faucon qu'il fit manger à sa dame, n'ayant pas d'autre plat à lui offrir. En comparant et en mesurant le début des deux récits, on verra le travail que La Fontaine a fait sur Boccace. Voici l'italien traduit mot à mot pour les amateurs d'inversions :

A Florence fut autrefois un jeune homme appelé Frédéric (fils) de messire Philippe Alberighi, en faits d'armes et en courtoisie prisé au-dessus de tout autre donzel de Toscane. Lequel, comme le plus souvent aux gentilshommes advient, d'une gentille dame appelée monna Giovanna s'enamoura, tenue en son temps des plus belles et plus fines qui fussent à Florence, et afin que lui l'amour d'elle acquérir pût, joutait, ferraillait, faisait fêtes et libéralités, et son bien sans aucune retenue dépensait. Mais elle, non moins honnête que belle, nullement de ces choses pour elle faites, ni de celui-là se souciait qui les faisait. Dépensant donc Frédéric fort au-dessus de son pouvoir et rien n'acquérant, comme aisément il arrive, les richesses manquèrent, et lui resta pauvre, sans autre chose qu'une sienne petite terre lui être restée, des rentes de laquelle fort étroitement vivait, et outre cela un sien faucon des meilleurs du monde. Pour quoi, aimant plus que jamais, et ne lui paraissant plus pouvoir être citoyen comme il le désirait, à Ciampi, là où était sa petite métairie[1], s'en alla demeurer. Là, quand il pouvait, chassant, et sans aucune

personne rechercher, patiemment sa pauvreté supportait (1).

Relisons maintenant le début de la Fontaine. La citation est longue, mais c'est cette longueur même qu'il s'agit de noter :

Il était donc autrefois un amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer! c'était si follement
Que, pour lui plaire, il eût vendu son âme.
S'agissait-il de divertir la dame,
A pleines mains il vous jetait l'argent :
Sachant très bien qu'en amour, comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout,
Renverse murs, jette portes par terre,
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout,
Fait taire chiens et, quand il veut, servantes,
Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron et mieux persuadantes;

(1) ... in Firenze fu gia un giovane chiamato Federigo di messer Filippo Alberighi, in opera d' arme et in cortesia pregiato sopra ogn' altro donzel di Toscana. Il quale, sì come il più de' gentil uomini avviene, d' una gentil donna chiamata monna Giovanna s'innamorò, ne' suoi tempi tenuta delle più belle e delle più leggiadre che in Firenze fossero; et acciò che egli l'amor di lei acquistar potesse, giostrava, armeggiava, faceva feste e donava, et il suo senza alcuno ritegno spendeva. Ma ella, non meno onesta che bella, niente di quelle cose per lei fatte, nè di colui si curava che le faceva. Spendendo adunque Federigo oltre ad ogni suo potere molto e niente acquistando, sì come di leggiere avviene, le ricchezze mancarono et esso rimase povero, senza altra cosa che un suo poderetto piccolo essergli rimasa, delle rendite del quale strettissimamente vivea, et oltre a questo un suo falcone de' migliori del mondo. Per che, amando più che mai, nè parendogli più potere esser cittadino come desiderava, a Campi, là dove il suo poderetto era, se n'andò a stare. Quivi, quando poteva, uccellando e senza alcuna persona richiedere, pazientemente la sua povertà comportava.

Bref ne voudrait avoir laissé debout
Aucune place, et si forte fût-elle.
Si laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon; Fédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa,
Sans fruit aucun vendit et fricassa
Tout son avoir, comme l'on pourrait dire
Belles comtés, beaux marquisats de Dieu
Qu'il possédait en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'appelait messire
A longue queue; enfin, grâce à l'amour,
Il ne fut plus que messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme
Et peu d'amis, mais amis Dieu sait comme :
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire : « C'est dommage ! »
Chacun le dit et chacun s'en tint là :
Car de prêter, à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle : on oublia les dons
Et le mérite, et les belles raisons
De Fédéric, et sa première vie.
Le protestant de madame Clitie
N'eut de crédit qu'autant qu'il eut de fonds;
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua pas à cet heureux objet;
De maints tournois elle fut le sujet,
Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon;
Fédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'était ni fille dans Florence
Qui n'employât, pour débaucher le cœur
Du cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelque autre avance.
Mais tout cela ne faisait que blanchir.
Il aimait mieux Clitie inexorable
Qu'il n'aurait fait Hélène favorable —
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.
Or, en ce train de dépense effroyable,

Il envoya les marquisats au diable
Premièrement ; puis en vint aux comtés,
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés
Et dont alors on faisait plus de compte.
Ici marquis, baron peut-être ailleurs :
Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs,
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
On s'en ira comme on était allé :
Prenez le titre et laissez-moi la rente.
Clitie avait aussi beaucoup de bien ;
Son mari même était grand terrien :
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais souffrit la dépense
Et les cadeaux (1), sans croire pour cela
Être obligée à nulle récompense.
S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore et pauvrement bâtie.
Là Fédéric alla se confiner,
Honteux qu'on vît sa misère en Florence ;
Honteux encor de n'avoir su gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de travaux et de soins,
Une beauté qu'il n'en aimait pas moins.
Il s'en prenait à son peu de mérite,
Non à Clitie ; elle n'ouït jamais
Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
Plainte de lui, ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée,
Cuisine froide et fort peu fréquentée,
A l'écurie un cheval assez bon
Mais non pas fin ; sur la perche, un faucon,
Dont à l'entour de cette métairie

(1) Cadeaux, parties de plaisir.

Défunt marquis s'en allait, sans valets,
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las! n'en pouvait mais
Des cruautés de madame Clitie.
Ainsi vivait le malheureux amant,
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'allait consumant!
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnait; toujours un double ennui
Allait en croupe à la chasse avec lui...

Mesurons ces deux morceaux : une trentaine de lignes dans le texte italien, une centaine de vers dans l'imitation française. La Fontaine prenait toujours le plus long. Seulement il allongeait la route en hâtant le pas; sa phrase est plus courte que celle de Boccace : il ne la remplit pas avec de larges vocables et des mots explétifs, il la laisse courir et court avec elle; mais il s'amuse en chemin, tourne autour du sujet, y voit quantité de choses, multiplie les traits, les observations, les gaietés, les malices, trottine et galope ou gambade comme un écolier entre les lentes enjambées du maître qui va tout droit. Voilà pourquoi les passages licencieux le sont beaucoup plus chez la Fontaine que chez Boccace.

La vogue du conteur a duré jusqu'à nos jours : c'est au « Décaméron » (septième nouvelle de la dixième journée) qu'Alfred de Musset a emprunté sa comédie de *Carmosine* où Minucio chante si joliment (1) :

Va dire, Amour, ce qui cause ma peine,
A mon seigneur, que je m'en vais mourir,

(1) C'est une imitation libre et parfaitement réussie d'une chanson de Boccace appartenant au genre siculo-provencal :

Muoviti, Amore, e vattene a Messere
E'contagli le pene ch'io sostegno

Et, par pitié, venant me secourir,
Qu'il m'eût rendu la mort moins inhumaine.

A deux genoux je demande merci :
Par grâce, Amour, va-t'en vers sa demeure,
Dis-lui comment je prie et pleure ici,
Tant et si bien qu'il faudra que je meure
Tout enflammée et ne sachant point l'heure
Où finira mon amoureux souci.
La mort m'attend, et s'il ne me relève
De ce tombeau prêt à me recevoir,
J'y vais dormir, emportant mon doux rêve;
Hélas! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Depuis le jour où, le voyant vainqueur,
D'être amoureuse, Amour, tu m'as forcée,
Fût-ce un instant, je n'ai pas eu le cœur
De lui montrer ma craintive pensée,
Dont je me sens à tel point oppressée,
Mourant ainsi, que la mort me fait peur.

Digli ch' a morte vegno,
Celando per temenza il mio volere.

Merzede, Amore, a man giunte ti chiamo,
Ch' a Messer vadi là dove dimora.
Dì che sovente lui disio et amo,
Sì dolcemente lo cor m'innamora;
E per lo foco, ond' io tutta m' infiamo,
Temo morire, e già non saccio l'ora
Ch' i' parta da sì grave pena dura,
La qual sostegno per lui disiando,
Temendo e vergognando.
Deh! il mal mio, per Dio, fagli assapere.

Poi che di lui, Amor, fu' innamorata,
Non mi donasti ardir quanto temenza,
Che io potessi sola una fiata
Lo mio voler dimostrare in parvenza
A quegli che mi tien tanto affannata;
Così morendo il morir m'è gravenza.

Qui sait pourtant, sur mon pâle visage,
Si ma douleur lui déplairait à voir?
De l'avouer je n'ai pas le courage.
Hélas ! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Puis donc, Amour, que tu n'as pas voulu
A ma tristesse accorder cette joie,
Que dans mon cœur mon doux seigneur ait lu,
Ni vu mes pleurs où mon chagrin se noie,
Dis-lui du moins, et tâche qu'il le croie,
Que je vivrais, si je ne l'avais vu.
Dis-lui qu'un jour une Sicilienne
Le vit combattre et faire son devoir.
Dans son pays, dis lui qu'il s'en souvienne,
Et que j'en meurs ; faisant mon mal savoir.

Paul de Musset aimait beaucoup *Carmosine :* « cette comédie, nous dit-il, est assurément un des plus beaux ouvrages d'Alfred de Musset, le plus profond et le plus touchant à mon gré. En lisant les termes dont *Carmosine* se sert pour faire au bouffon Minuccio la confidence de son amour sans espoir, je crois avoir sous les yeux une

Forse che non gli saria spiacenza,
Se el saposse quanta pena i' sento,
S'a me dato ardimento
Avesse in fargli mio stato sapere.

Poi che 'n piacere non ti fu, Amore,
Ch'a me donassi tanta sicuranza,
Ch' a Messer far savessi lo mio core,
Lasso, per messo mai, o per sembianza,
Mercè ti chero, dolce mio Signore,
Che vadi a lui, e donagli membranza
Del giorno che io il vidi a scudo e lanza
Con altri cavalieri arme portare :
Presilo a riguardare
Innamorata sì che 'l mio cor pere.

scène tracée par la main de Gœthe ou celle de Shakespeare. » Cette scène est tout entière dans la nouvelle de Boccace; Alfred la traduisit littéralement et il eut raison.

Carmosine n'est pas le seul emprunt que notre poète ait fait à Boccace; il lui a pris encore deux contes, *Simone* et *Silvia*. Simone est une réduction libre où Musset a mis beaucoup du sien et du meilleur; *Silvia* est une traduction presque littérale, avec des coupures dextrement faites; ou nous nous trompons fort, ou c'est ainsi qu'il faut présenter Boccace aux lecteurs français d'aujourd'hui. Le conteur italien a des longueurs ou plutôt des lenteurs qui fatiguent parfois notre impatience. Ainsi quand les tuteurs engagent le jeune Jérôme à courir le monde afin d'oublier la fille d'un tailleur (d'un mercenaire, traduit Musset pour la rime) dont le garçon est épris, leur discours n'est pas serré :

Mon fils, lui disent-ils, tu es devenu grandelet : il sera bien fait que tu commences à voir tes affaires de tes propres yeux; aussi serons-nous très contents que tu ailles passer quelque temps à Paris où tu verras comment se trafique une partie de ta richesse, outre que tu deviendras bien meilleur et mieux élevé et plus homme de bien là-bas que tu ne ferais ici, voyant les messieurs et les barons et les gentilshommes qui y sont très nombreux et t'instruisant de leurs coutumes, après quoi tu pourras revenir ici.

Le garçon, poursuit Boccace, écouta diligemment, et répondit en deux mots qu'il n'en voulait rien faire et qu'il croyait tout aussi bien qu'un autre, pouvoir rester à Florence (1).

(1) Figliuol mio, tu se' oggimai grandicello : egli è ben fatto che tu incominci tu medesimo a vedere de' fatti tuoi; per che noi ci contenteremo molto che tu andassi a stare a Parigi alquanto, dove gran parte della tua richezza vedrai come si traffica, senza che tu divente-

Musset traduit en abrégeant :

> Te voilà grand, dirent-ils à Jérôme,
> Il est bon de voir du pays;
> Va-t'en passer quelques jours à Paris
> Voir ce que c'est qu'un gentilhomme,
> Le bel usage et comme on vit là-bas;
> Dans peu de temps tu reviendras. »
> A ce conseil le garçon, comme on pense,
> Répondit qu'il n'en ferait rien,
> Et qu'il pouvait voir aussi bien
> Comment l'on vivait à Florence.

De temps en temps Musset lance un vers de lui. Jérôme, de guerre lasse, finit par s'en aller

> Laissant derrière lui la moitié de sa vie;

et à son retour, il pense être encore aimé,

> Mais c'est un grand tort que l'absence;

aussi, quand le pauvre garçon revit son pays,

> Il n'y trouva que le tombeau
> De son espérance oubliée.

Tous ces derniers traits et d'autres pareils ne sont pas dans Boccace qui, en revanche, allonge la fin ; quand les deux amoureux sont morts, il raconte en détail l'enterrement, insiste sur la douleur publique et n'éprouve aucun besoin de finir. Il n'est pas encore arrivé au cimetière

rai molto migliore e più costumato e più da bene là che qui non faresti; veggendo quei signori e quei baroni e que' gentili uomini che vi sono assai, e de' lor costumi apprendendo, poi te ne potrai qui venire. Il garzone ascoltò diligentemente, et in brieve rispose niente volerne fare, per ciò che egli credeva così bene come un altro potersi stare a Firenze.

DÉCAM., IV, 8.

quand Musset, qui en est revenu depuis longtemps, est déjà reparti pour Venise :

A Saint-Blaise, à la Zuecca
Vous étiez, vous étiez bien aise
A Saint-Blaise ;
A Saint-Blaise, à la Zuecca
Nous étions bien là.

C'est ainsi que Musset abrège Boccace tandis que la Fontaine l'allongeait. C'est qu'il y a entre eux l'espace de deux siècles et une longue suite d'écrivains, de la Bruyère à Beaumarchais et à Paul-Louis Courier, chez qui la langue et l'esprit français ont changé d'allure, ont perdu leur égalité, leur nonchalance ; il faut maintenant que chaque phrase ou chaque vers ait sa valeur. Il nous est venu je ne sais quelle impatience et quelle pétulance qui fait que nous hâtons le pas et que nous sommes vite fatigués. Encore une différence entre nos aïeux et nous : la Fontaine choisissait dans Boccace les contes légers, Musset a préféré ceux où l'on souffre :

J'étais donc seul, ses « Nouvelles » en main
Et de la nuit la lueur azurée,
Se jouant avec le matin,
Etincelait sur la tranche dorée
Du petit livre florentin,
Et je songeais, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Combien c'est vrai que les Muses sont sœurs ;
Qu'il eut raison, ce pinceau plein de grâce,
Qui nous les montre au sommet du Parnasse
Comme une guirlande de fleurs !
La Fontaine a ri dans Boccace
Où Shakspeare fondait en pleurs.

Musset faisait comme Shakespeare, en suivant sa pente ou celle de son temps. Tel critique ingénieux réclame au-

jourd'hui l'auteur du « Décaméron » comme un romantique ; d'autres, les érudits, l'étudient à fond, publient et commentent ses œuvres latines, contestent avec raison les emprunts innombrables qu'il aurait faits à nos fabliers (1); d'autres, les enthousiastes, vont beaucoup plus loin; non contents de le relever, ils ont quelque tendance à le surfaire. — C'est lui, nous dit-on, qui a clos l'ère du moyen âge en combattant l'influence française ou provençale, en désenchantant le chevalier, la châtelaine, en dissipant le mysticisme, en dégourdissant l'ascétisme, en réhabilitant la chair : aussi a-t-il été virilement moral. Tout cela est ingénieux, mais les faits disent le contraire. Au quatorzième siècle, le mysticisme et l'ascétisme n'étaient plus à craindre; les papes d'Avignon ne songeaient nullement à se mortifier. Ce que les mœurs étaient devenues, non seulement dans les cours, mais dans les communes libres, Dante, Pétrarque nous le disent avec indignation, Boccace lui-même avec un air de regret. Si le conteur avait voulu réagir contre son temps, il aurait prêché, non le carnaval, mais le carême. Il ne fut pas un novateur en religion et en morale; il ne fut que le peintre amusé, souvent même attristé, de ce qu'il voyait.

Attaqua-t-il le catholicisme ? Nullement : ses trois premières nouvelles ne touchent pas au dogme : l'une persiffle l'hypocrisie heureuse, la seconde fournit un argument ingénieux en faveur de la religion; la troisième, celle des Trois anneaux, donne une leçon de tolérance qui n'était pas trop hardie pour le temps, puisqu'elle courait déjà les rues ; le même conte figurait dans des recueils antérieurs.

(1) A. Bartoli, *I precursori del Boccaccio e alcune delle sue fonti* (1876).

Certes Boccace ne ménageait pas les ripailles des moines et les reliques du frère Oignon, mais les fraudes et les vices qu'il dénonçait gaiement étaient flétris avec éclat par les papes et les conciles. Aussi passa-t-il pour bon catholique et eut-il l'honneur d'être embrassé publiquement par le patriarche de Jérusalem.

Du moyen âge, il n'attaqua donc pas la religion ; attaqua-t-il la chevalerie ? D'aucune sorte : il en célébra les fastes au contraire ; et, s'il eut un idéal moral, ce fut la justice, l'humanité, la courtoisie des grands seigneurs pour lesquels il écrivait. Dans un de ses contes les plus touchants, une fille d'apothicaire (celle que Musset a appelée Carmosine) s'éprend d'un roi de Sicile et tout le monde lui en fait compliment : c'est ce qui s'appelle placer haut son cœur. Par toutes ses idées, Boccace fut bien de son temps : est-il vrai qu'il ait voulu réagir contre l'influence française ? Né à Paris d'une Parisienne, il avait été bercé par sa nourrice des contes qui nous plaisaient. Nous a-t-il pris toute la matière de son livre ? Loin de là, cette matière d'ailleurs n'était pas plus à nous qu'aux autres : elle courait partout et venait d'Orient. Boccace n'en fut pas moins le plus français des Italiens. Quand il était sérieux, il l'était à notre manière et donnait à ses héros le genre de générosité, de galanterie et de braverie qui nous a toujours exaltés. Ses drôleries, ses satires furent toujours exactement les nôtres : anecdotes gaillardes, bons tours de fourbes et de libertins, paillardises de couvents, maris trompés par leurs femmes : voilà comme il fut virilement moral (1). Cette haute mission qu'on lui

(1) A quoi bon le nier aujourd'hui ? Boccace fut très immoral, même pour son temps ; les *Novelle antiche*, qui ont précédé les siennes,

assigne après coup n'est donc qu'une imagination de la critique moderne. Boccace resta un homme de son siècle, et s'il devint un précurseur de la Renaissance, ce ne fut certes pas par l'audace de sa pensée, par la rebellion de son esprit. Mais à côté de Pétrarque, l'apôtre de Cicéron, et sur les pas de Dante qui avait pris Virgile pour guide, il retourna aux anciens maîtres et fit par eux pour la prose ce que Dante et Pétrarque avaient fait pour les vers. Ce qu'il apporta de nouveau dans les lettres, ce ne fut pas des sujets, des idées, des tendances, ce fut d'abord lui-même, un maître, puis les formes qu'il avait trouvées chez Tite-Live et chez Cicéron. Dans son œuvre, les matériaux sont du moyen âge, l'architecture et la décoration sont

celles de Sacchetti qui les ont suivies donnent beaucoup moins de coups de canif à la décence et à l'honnêteté. S'il était besoin de témoignages à l'appui de cette opinion, on pourrait invoquer celui de Boccace lui-même. Quand il publia le « Décaméron », vers sa quarantième année, il le présenta non sans quelque honte, comme un péché de jeunesse « et forcé par des ordres qui avaient toute autorité sur lui ». Dieu sait avec quel tremblement il offrit le recueil à son austère ami Pétrarque, dont la lettre de félicitations et de remerciements n'est pas sans quelque embarras : « Ce qu'on y trouve de trop libre, écrivait le sonettiste séraphique, est suffisamment excusé par l'âge que vous aviez quand vous l'avez fait, par le style, la langue, la légèreté même du sujet et des personnes (la princesse Marie et sa cour) qui devaient lire un tel ouvrage. Parmi un grand nombre de choses plaisantes et badines, j'en ai trouvé quelques-unes de pieuses et de graves. Je ne pourrais cependant en porter un jugement définitif ... » Boccace sentait si bien ce que Pétrarque ne disait qu'à demi-mots qu'il ne permettait pas à un mari de laisser lire le « Décameron » à sa femme. « Gardez-vous en bien, écrivait-il à son ami Mainardo ... Si vos dames y arrêtaient leur esprit, ce serait votre faute et non la leur. Gardez-vous en, je vous le répète, je vous le conseille, je vous en prie... Si ce n'est par respect pour leur honneur, que ce soit par égard pour le mien ... »

antiques, et par conséquent nouvelles. L'érudition qui devient de l'art, voilà en deux mots la Renaissance italienne : elle est tout entière en germe dans l'œuvre immortellement fraîche du vieux conteur.

CHAPITRE III.

LE QUATORZIÈME SIÈCLE.

I. En Italie : les « trécentistes ». — Les poètes, les chroniqueurs, les conteurs, les mystiques.

II. En France : les Italiens chez nous et contre nous. — Jean Froissart.

III. En Espagne : les troubadours émigrés. — Les Catalans. — « Le comte Lucanor ». — L'archiprêtre de Hita. — Le juif de Carion. — « La danse des morts ». — Le chancelier Pierre d'Ayala.

IV. En Allemagne : fin des *Minnesinger*. — Les dominicains. — Les universités.

V. En Angleterre : les anciens docteurs. — Les premiers hérétiques, Lollard, Wiclef. — Les poètes.

VI. Geoffroy Chaucer.

I.

Dante, Pétrarque, Boccace : trois hommes pareils, tous trois Toscans, presque contemporains, apparaissent rarement ensemble sur le même coin de terre. Cependant ils n'y furent pas seuls. Près de Dante, nous voyons son aîné, son ami, comme lui patriote, philosophe, amoureux, poète pensif et voilé, montant jusqu'aux nues, Guido Cavalcanti. Un peu plus loin, Cino de Pistoie et Cecco d'Ascoli : le premier professeur de droit, maître de Barthole, commentateur des codes et chanteur passionné d'une Selvaggia que Dante eut le grand tort, selon lui,

de ne pas mettre au paradis à côté de Béatrice (1); le second, Cecco d'Ascoli, professeur aussi, adonné aux sciences occultes, brûlé vif à Florence à quatre-vingts ans pour cause d'irréligion, auteur d'une Acerba où il avait osé railler la *Divine Comédie*. « Ici, disait-il, on ne chante

(1) Outre les poésies amoureuses, touchant toujours la même note, on a de Cino de Pistoie des vers qui ne manquent pas de fierté. Voici son sonnet adressé à Rome :

A ROMA.

A che, Roma superba, tante leggi
Di senator, di plebe, e de gli scritti
Di prudenti, di placiti, e di editti,
Se 'l mondo come pria più non correggi?

Leggi (misera te!) misera, leggi
Gli antichi fatti de tuoi figli invitti,
Che ti fer già mill' Affriche ed Egitti
Reggere; ed or sei retta e nulla reggi.

Che ti giova ora aver mille paesi
Domato e posto 'l freno a genti strane,
S' oggi con teco ogni tua gloria è morta?

Mercè, Dio! che miei giorni ho male spesi
In trattar leggi tutte ingiuste e vane
Senza la tua che scritta in cor si porta.

(A quoi bon, Rome superbe, tant de lois de sénateurs, de peuple, et tant d'écrits savants, de plaidoyers et d'édits, puisque tu ne redresses plus, comme autrefois, le monde?—Lis, malheur à toi! lis, malheureuse, les antiques actions de tes fils invaincus qui te firent un jour gouverner mille Afriques et mille Égyptes, toi qui es à présent gouvernée et ne gouvernes plus rien. — Que te sert maintenant d'avoir dompté mille pays, bridé des races étrangères, puisque aujourd'hui toute ta gloire est morte avec toi? — Merci de moi, ô Dieu! qui ai mal dépensé mes journées à traiter de lois toutes injustes et vaines sans la tienne qu'on porte écrite au cœur!)

pas à la façon des grenouilles; ici on ne chante pas à la façon du poète qui feint en imagination des choses vaines, mais ici resplendit en sa clarté toute la nature qui rend, à qui sait l'entendre, l'esprit joyeux. Ici on ne rêve point par la forêt obscure; ici je ne vois ni Paul ni Françoise (de Rimini); je ne vois pas le comte (Ugolin) qui par haine et rancune tient fort l'archevêque Roger, tirant de son muffle (*sic*) une pâture féroce ... Je laisse les bavardages et je remonte à la vérité. Les fables me furent toujours ennemies (1). » Aussi a-t-on cru que ces impertinences avaient été pour quelque chose dans la fin tragique du pauvre homme; tel dantophile féroce a dit que c'était bien fait.

Un autre jurisconsulte, Jacopone de Todi, frappé de folie à la mort de sa femme, s'était jeté dans l'ordre de Saint-François : on l'a nommé le poète de la démence. Dans ses heures lucides, il chantait familièrement la Vierge et l'enfant Jésus.

« Quand parfois il dormait un peu le jour, et que toi, tu voulais réveiller le paradis, tu allais tout doucement, si doucement qu'il ne t'entendait pas, et tu posais ta

(1) Qui non si canta al modo de le rane,
Qui non si canta al modo del poeta,
Che finge imaginando cose vane;
Ma qui risplende e luce ogni natura
Che, a chi intende, fa la mente lieta.
Qui non si sognia per la selva scura...
Qui non vego Pauolo ne Francesca...
Non vego 'l conte che per ira ed asto
Ten forte l' arciuescouo Rugiero,
Prendendo del suo cieffo el fiero pasto...
Lascio le ciancie e torno su nel vero
Le favole mi son sempre nemiche.

bouche sur son visage, et puis, avec un rire maternel tu disais : Ne dors plus, cela te ferait du mal (1). »

Tous ceux-ci, lettrés, savants, pédants quelquefois; d'autres, avec Cecco Angiolieri, « étaient du peuple ainsi que leurs amours », et ne se piquaient pas de mysticisme. Plus loin, un peu à l'écart, un Padouan, Albertino Mussato, écrivait en latin de l'histoire et deux tragédies estimables, *Eccerinis et Achilleis*. Deux autres enfin, au déclin du siècle, cherchant à marcher sur les pas de Dante, nous donnèrent un *Dittamondo,* et un *Quadriregio* qu'on ne lit plus.

Autour de Pétrarque, il y eut foule; on sait déjà qu'il se plaignait d'être inondé de vers. De son vivant et à son grand déplaisir, un Zanobi da Strada reçut comme lui le laurier poétique à Rome. Quand ce Zanobi mourut, les Florentins résolurent (mais ne firent que résoudre) d'élever de magnifiques monuments à Dante, à Accurse, à Pétrarque, à Boccace et à Zanobi. Un autre contemporain, Coluccio Salutato, ami de Pétrarque, poète et prosateur en latin, un des savants du siècle, intimidait les grands seigneurs : Jean Galeas Visconti, étant en guerre avec Florence, disait qu'une lettre de Coluccio lui faisait plus de mal que mille cavaliers florentins. Salutato reçut aussi la couronne poétique, mais après sa mort seulement : « le laurier tardif n'ombragea que sa tombe. »

Devant et derrière Boccace marchèrent de nombreux

(1) Quando un poco talora il dì dormiva,
E tu, destar volendo il paradiso,
Pian piano andavi che non ti sentiva,
E la tua bocca ponevi al suo viso,
E poi dicevi con materno riso :
Non dormir più che ti sarebbe rio.

prosateurs, tous étudiés encore aujourd'hui pour la pureté de leur toscan. D'abord deux historiens, contemporains de Dante : Dino Compagni et Jean Villani. Le premier, Florentin, deux fois prieur et une fois gonfalonier, passa pour être poète et chroniqueur : les critiques de notre temps lui ont refusé la paternité de son poème, *l'Intelligenza* et lui contestent la paternité de sa chronique ; ils prétendent que ce dernier ouvrage a été fabriqué au seizième siècle (1); on y admirait pourtant le style du

(1) Voici, en deux mots, l'histoire de ce débat qui dure encore. Ce fut un linguiste italien, nommé Fanfani, qui exprima les premiers doutes sur l'authenticité de la chronique. On n'y prit pas garde : Fanfani passait pour un puriste expert, un bibliothécaire estimable, mais un esprit aventureux. Cependant M. Karl Hillebrand, qui venait d'écrire une étude consacrée à Dino Compagni, appela l'attention des Allemands sur la thèse de Fanfani; aussitôt le professeur Bœhmer écrivit à un de ses amis d'Italie, le professeur Grion : « Tâchez donc d'étudier la question de plus près. » Entre temps, le professeur Scheffer-Boichorst avait démontré que l'histoire florentine des Malaspina, dans laquelle on pensait que Villani avait puisé, n'était autre chose qu'une falsification. A la fin de son travail l'ingénieux critique exprimait des doutes sur l'authenticité de la chronique de Dino Compagni, et semblait annoncer qu'il se ferait fort de la détruire. Stimulé par cette menace, M. Grion précipita ses recherches et lança en 1871 à Vérone un pétard intitulé : *Le cronaca di Dino Compagni, opera di Anton Francesco Doni.* (La chronique de Dino Compagni, œuvre d'Anton Francesco Doni.) Ce Doni était un bouffon du seizième siècle; M. Grion ne se contentait pas de dénoncer la falsification, il nommait le faussaire. Il y avait certainement de la verve et du savoir dans ce *factum*, malheureusement trop de cabrioles. M. Gabriel Monod disait non sans droit de M. Grion : « Il a introduit dans la critique historique un genre nouveau, le genre bouffe. Sa brochure est une série de calembredaines, de plaisanteries d'un goût douteux sur Pierre et Paul, sur *Dino Doni, Din, Din Dino*, etc. C'est la critique historique faite par Polichinelle. » M. Scheffer, dans ses *Florentiner Studien* (1874)

quatorzième, des crédulités naïves et çà et là des vues d'ensemble ; on appelait Dino le Salluste italien.

prit la question au sérieux, et montra dans la chronique attribuée à Dino tant d'erreurs, de contradictions, de faussetés qu'elle ne pouvait être l'œuvre d'un contemporain et surtout d'un prieur de Florence qui, parlant de lui-même à la troisième ou à la première personne, se serait attribué des actions auxquelles le vrai Dino Compagni n'avait jamais songé. Bien plus, en constatant de singuliers rapports même de phrases et de mots entre la chronique et les *Histoires florentines* de Villani, M. Scheffer a prétendu que le faussaire n'était autre chose qu'un copiste qui aurait tout bonnement suivi pas à pas Villani et les documents, puis, de temps en temps, se serait insurgé contre son modèle, évertué à le contredire, pour prouver qu'il ne l'avait pas copié. Très bien trouvé, mais ce n'était là qu'une conjecture. On pouvait aisément répondre à M. Scheffer : « Y étiez-vous ? » Cependant le critique allemand avait mis tant d'érudition et de sagacité dans sa démonstration, que la chronique était sérieusement ébranlée. La réfutation qu'essaya l'excellent Gino Capponi ne fut pas d'un polémiste armé à la mode du jour, mais plutôt d'un vieillard attristé, dérangé dans ses croyances et dans ses habitudes. La réponse de M. le professeur C. Hegel a paru plus forte aux Allemands ; elle était intitulée : « La chronique de Dino Compagni, essai de sauvetage (*Versuch einer Rettung*) 1875. » Ce titre seul montrait que Dino Compagni, aux yeux des critiques germains, était déjà jeté à la mer. Voici en résumé la conclusion de M. Hegel : La chronique n'est pas une œuvre authentique, mais ce n'est pas non plus un faux ; on reconnaît dans le sujet, dans le plan, dans la composition et dans l'arrangement de l'ensemble, l'ouvrage original de Dino Compagni qui probablement était resté inachevé, à l'état d'ébauche, avec des parties non classées ; tout cela dut être remanié plus tard par un scribe inattentif ou peu scrupuleux ou volontairement infidèle. Il ne s'agit donc pas d'une invention apocryphe, mais tout simplement d'une altération.

Cette thèse pouvait se soutenir et fut appuyée par un homme très compétent, M. Wüstenfeld. M. Scheffer répondit à l'*Essai de sauvetage* et abandonna quelques-unes de ses preuves, tout en maintenant le fond de son opinion. D'autres Allemands entrèrent dans ce débat, mais nous ne pouvons pas nommer tout le monde. En Italie, Pietro

L'autre, Jean Villani, n'a pas encore été contesté : patience! C'était un commerçant florentin qui avait

Fanfani continua sa polémique virulente en publiant coup sur coup plus d'articles et de brochures que n'en pouvaient lire les hommes les plus intéressés dans la question. Un de ses volumes portait ce titre : *Dino Compagni vengé de la calomnie d'avoir écrit la Chronique.* Voyez le gros crime : mais les Italiens ont toujours aimé les superlatifs.

Les choses en étaient là en 1877, quand les antidinistes, comme on les appelait, reçurent un coup sur les doigts. Jusqu'alors le plus ancien manuscrit connu de la chronique était du seizième siècle, et c'était un des plus solides arguments en faveur de la falsification. M. Grion et M. Fanfani avaient mis la main sur le faussaire; le premier, nous l'avons dit, désignait Anton-Francesco Doni, le second. Giovanni Mazzuoli surnommé Stradino. Tout à coup on trouva un nouveau (nous voulons dire plus ancien) manuscrit de la chronique, appartenant à un Anglais qui l'avait acheté de M. Libri; ce manuscrit était du quinzième siècle. D'autre part, on reconnut dans un commentaire de Dante, celui de l'*Anonimo fiorentino* (écrit, à ce qu'on prétend, entre 1374 et 1378), un certain nombre de passages offrant tant de rapports avec la chronique, qu'on pouvait en conclure tout ce qu'on voulait : M. Scheffer estima que le faussaire avait copié le commentateur; M. Hegel, que les deux auteurs avaient puisé à la même source; on eût pu soutenir encore (nous ignorons si on l'a fait) que le commentateur avait copié Dino.

Voilà donc que tout est remis en question. On attendait avec anxiété le livre de M. Isidoro Del Lungo sur *Dino Compagni et sa chronique;* le bruit courait que ce grand ouvrage donnerait une solution définitive au problème longuement discuté. Il paraît que l'attente publique a été déçue, au moins en Allemagne. Il est certain que M. Del Lungo a jeté de vives lueurs sur le siècle de Dante, mais il n'a pas fourni de preuve nouvelle en faveur de cette fameuse chronique dont il s'agissait d'établir l'authenticité.

Conclusion de M. Hartwig (dans la *Revue historique* de 1881, tome XVII) : Le document qui sert de base à la chronique peut remonter à Dino Compagni, bien qu'on ne puisse pas déterminer exactement à quel degré et dans quelle mesure... « A moins d'une

voyagé en France et en Flandre et qui était devenu prieur de la République, directeur de la Monnaie et inspecteur des fortifications. On sait déjà qu'à Rome où il se trouvait avec Dante, l'an du jubilé, sous la même inspiration qui nous a valu la « Divine Comédie », il avait commencé ses « Histoires florentines ». Il se mit à l'œuvre et narra d'abord les contes de nourrice qui avaient amusé le berceau de Florence, mais arrivé à son temps, il traita l'histoire en homme d'affaires, minutieux et précis, donnant des détails sur les denrées, les draps, les monnaies, nous disant ce que valait le florin de Tunis. Il poussa son récit jusqu'à la peste de 1348 dont il mourut, son frère et son neveu le continuèrent. Jean Villani fut un homme sérieux, sincère et franc bien que guelfe, d'un style un peu mou, mais pur. Il faut l'entendre parler de Dante, son ennemi politique :

« En l'an 1321, au mois de juillet, mourut Dante dans la ville de Ravenne en Romagne... Celui-ci fut grand lettré presqu'en toute science, bien qu'il fut laïque; il fut souverain poète et philosophe et rhétoricien parfait, tant en l'art d'écrire et de versifier qu'en celui de parler en public, très noble diseur et parfait en poésie avec un style plus beau et plus poli qu'il n'en fut jamais en notre langue de son temps et après lui... Et il fit la « Comédie » où en rimes élégantes et avec de grandes et subtiles questions morales, naturelles, astrologiques, philosophiques et théologiques, et avec de belles inspirations

trouvaille inespérée, il sera impossible d'arriver à une conclusion tout à fait satisfaisante. » Donc, jusqu'à nouvel ordre, Dino Compagni peut rester classé parmi les chroniqueurs du quatorzième siècle. Avis aux professeurs de littérature qui ne savaient pas trop s'ils devaient le conserver ou l'éliminer.

et une belle poésie, il composa et il écrivit en cent chapitres ou chants sur l'existence et l'état de l'enfer, du purgatoire et du paradis, (et cela) aussi hautement qu'on en puisse parler, comme le peuvent voir et entendre, en son dit traité, ceux qui ont l'intellect subtil... Ce Dante, à cause de son savoir, fut un peu présomptueux, revêche et dédaigneux et, quasi comme un philosophe mal gracieux, ne savait pas bien converser avec les laïques (les non savants, tel que Villani). Mais, grâce à ses autres vertus et science et valeur de si grand citoyen, il nous semble qu'il convient de lui donner perpétuelle mémoire en cette chronique, outre que les nobles œuvres qu'il nous a laissées, par écrit, rendent de lui un vrai témoignage et (assurent) une réputation honorable à notre cité (1). »

Après Boccace vinrent d'autres conteurs : Franco

(1) Nell' anno 1321 del mese di luglio si morì Dante nella città di Ravenna in Romagna... Questi fu grande litterato quasi in ogni scienzia, tutto fosse laico; fu sommo poeta e filosofo e retorico perfetto tanto in dittare e versificare come in aringhiera parlare, nobilissimo dicitore e in rima sommo con più pulito e bello stile che mai fosse in nostra lingua infino al suo tempo e più innanzi... E fece la Comedia, ove in pulita rima e con grandi e sottili questioni morali naturali astrologhe filosofiche e teologiche e con belle comparazioni e poetrie compose e trattò in cento capitoli overo canti dell' essere e stato dell' inferno e purgatorio e paradiso così altamente come dire se ne possa, sì come per lo detto suo trattato si può vedere e intendere, chi è di sottile intelletto... Questo Dante per suo sapere fu alquanto presuntuoso e schifo e isdegnoso, e quasi a guisa di filosofo mal grazioso non sapeva conversare co' laici; ma per l'altre sue virtudi e scienzia e valore di tanto cittadino ne pare, che si convenga di darli perpetua memória in questa nostra cronica, con tutto che le sue nobili opere lasciate a noi in iscritture facciano di lui vero testimonio e onorabile fama alla nostra città.

Sacchetti se fit sans prétention une renommée qui dure. Vrai Florentin, celui-ci : né en 1330 ou peu après, commerçant d'abord, puis prieur, ambassadeur, podestat en diverses villes d'Italie, il eut à s'occuper des lois somptuaires et à combattre l'ambition de Galeas Visconti. Dans cette vie voyageuse il vit beaucoup de choses et beaucoup de gens, apprit quantité d'anecdotes et en écrivit trois cents dans ses heures de loisir, peut-être à Bibbiena où il fut podestat. Ces nouvelles n'ont rien de romanesque : elles rapportent des faits curieux, des traits de mœurs, les bons tours et les bons mots du temps ; elles vont aux champs, à la ville, à la cour, à l'église, causent des rois, rient des prêtres, recueillent sur les peintres, les poètes, notamment sur Dante, des souvenirs qui resteront. La pointe grivoise y est aussi, plus rare pourtant, moins cherchée que dans Boccace. Sacchetti est à lire : il nous donne la même monnaie de l'histoire et ajoute beaucoup à l'œuvre de Villani : on vit chez lui la vie de chaque jour, en Toscane et ailleurs, à la fin du quatorzième siècle. Il conte bien, à la bonne et ne s'inquiète pas d'imiter Cicéron. Un rien lui suffit pour égayer le public d'alors qui avait le rire facile : la moindre facétie du bouffon Gonnella ou de Basso della Penna qui tenait auberge à Ferrare. Un jour ce Basso, las de vendre l'hospitalité, veut l'offrir et invite beaucoup d'amis à manger avec lui, le soir même. Les amis arrivent, la nappe est mise, il y a des verres sur la table, mais il n'y a pas de vin. Les conviés ont soif, on va se plaindre au maître. Basso s'avance et dit : « Messieurs, je crois que vous devez vous rappeler l'invitation qu'on vous a faite de ma part. Je vous ai fait inviter à manger avec moi, non à boire, parce que je n'ai pas de vin à vous donner, ni qui soit bon

pour vous. Ceux donc qui veulent boire n'ont qu'à faire chercher du vin soit chez eux soit ailleurs, où il leur plaira. » C'est toute la nouvelle, la vingtième du recueil, et l'auteur ajoute : « Ici encore Basso s'est montré bon logicien, mais ce ne fut pas une logique profitable, si ce n'est qu'il épargna son vin à ce souper. Mais s'il voulait épargner en tout, c'eût été une meilleure logique de n'avoir pas invité ces gens qui lui auraient ainsi épargné même les vivres. Mais c'était un si plaisant homme, qu'il dépensa volontiers son argent pour jouer ce tour là (1). » Que faut-il de plus à Sacchetti ? Un « fait divers » orné d'une épigramme sans humeur qui sert de leçon, et écrit au courant de la plume dans une langue moins étudiée, mais plus sincère que celle de Boccace : ce n'est point une liqueur fine, mais un bon vin du cru qui égaie et ne grise pas.

Franco Sacchetti jeta ses contes au public un peu pèle-mêle, au caprice de sa mémoire, et ne s'inquiéta pas de les relier pour en faire un monument. Plus ambitieux peut-être et désirant s'approcher de Boccace, un autre contemporain qui vivait vers l'an 1380, Jean de Florence (Giovanni Fiorentino), réunit, sous le titre énigmatique de *Pecorone*, cinquante nouvelles qu'un moine et une

(1) Signori, io credo che voi vi dovete ricordare dell' invito che vi fu fatto per mia parte. Io vi feci invitare a mangiar meco, e non a bere ; perocchè io non ho vino che io vi desse nè che fosse buono da voi : e però chi vuol bere si mandi per le vino a casa sua, o dove più li piace ... Il Basso, loico anche qui, ma questa non fu loica utile ; se non che si risparmiò il vino a questo convito. Ma se volea risparmiare in tutto, era migliore loica a non gli avere convitati; che averebbe risparmiato anco le vivande. Ma e' fu tanta la sua piacevolezza che volle e fu contento che gli costasse, per usar questo atto.

nonne, amoureux l'un de l'autre, assis ensemble au parloir du couvent, se racontent en vingt-cinq jours. Récits souvent bizarres, en particulier quand il nous donnent l'origine fantastique de Rome ou de Florence, curieux pourtant lorsqu'ils nous rapportent ce que savait l'auteur, par exemple les discussions théologiques du temps, la fameuse querelle entre maître Alain et maître Pierre. Ce qui distingue tous ces auteurs, c'est la fraîcheur et la pureté de leur toscan : de l'eau de source. Aussi revient-on toujours à eux, même aujourd'hui, quand on veut purger, retremper la langue, lui ôter la vase et les paillettes étrangères, retrouver la grâce naïve du meilleur temps. Le quatorzième siècle est regardé comme l'âge d'or de l'italien ; ses écrivains, appelés les trécentistes (*trecentisti*), passent pour les maîtres du parler net et franc sans alliage ; leurs écrits sont restés comme « textes de langue » et constituent les évangiles des puristes : les mots, les tours qu'on n'y trouve pas sont entachés d'hérésie et repoussés comme apocryphes : hors de cette église primitive, pas de salut. Un heureux concours de circonstances a permis que ce dialecte du bon siècle se fût conservé jusqu'à nos jours dans tel quartier, dans tel faubourg de Florence, chez les gens du peuple, et là, loin de croupir en mare archaïque, la source toujours vive n'a cessé de jaillir. Les écrivains de Naples, de Milan, Manzoni en tête, y sont allés puiser pour rafraîchir et purifier leurs lèvres provinciales. Heureux pays où les halles et la banlieue ont fait sans parti pris la besogne des académiciens !

Voilà pourquoi l'on étudie encore avec tant de soin les moindres ouvrages des trécentistes, même ceux des ascètes, même le « Miroir de la vraie pénitence » de Jacques Pas-

savant (Jacopo Passavanti) si énergiquement rigide. Voilà pourquoi les lettres de Catherine de Sienne sont lues et relues avec tant d'amour. Sainte fille dont la courte vie (1347-1380) fut une perpétuelle extase : la légende veut que la langue, le style, la pensée, la théologie lui fussent venues tout à coup dans une vision. Ne sachant pas écrire, elle adressait aux princes et aux papes des lettres dictées avec une câlinerie chaste, une onction naïve et ce charme de candeur qui a tant de séduction dans les dévotes peintures de Beato Angelico. C'est ainsi que cette Jeanne d'Arc sans épée devint médiatrice entre Florence et Rome, entre Rome et Venise et fit ce que Pétrarque, avec son génie et sa puissance, n'avait pu faire : elle força doucement le pape de quitter Avignon. « Ne venez pas à Rome, lui écrivait-elle, avec une troupe de gens armés ! On ne rendra point sa beauté à l'Église par le couteau, ni par la guerre, mais par la paix. Avec la main de l'amour serrez la verge de la justice. » Elle écrivait encore : « Hélas, père, d'aucune façon, plus de guerre ! » mais au lieu de « père » elle disait *babbo* : un mot plus tendre et familier, plus filial.

II.

Ainsi l'Italie débutait à la fois dans tous les genres où elle excellait du premier coup ; cependant les trois grands

(1) ... E non veniate a Roma con sforzo di gente. Non sarà renduta alla Chiesa la bellezza sua col coltello, nè con crudeltà, nè con guerra, ma con la pace. Con la mano dell' amore stringete la verga della giustizia. — Ohimè, babbo, non più guerra per qualunque modo !

écrivains qu'elle produisit ne firent que lentement leur chemin en Europe. L'italien était un dialecte nouveau venu qu'on ne connaissait pas : Pétrarque traduisit en latin, pour la répandre, la « Griselde » de son ami Boccace. Le premier traducteur français du « Décaméron, » Laurens de Premierfaict exécuta son travail sur une version latine écrite exprès pour lui par un frère mineur d'Arezzo. La France dominait toujours, vivant sur sa renommée ; le grand succès du siècle fut encore le *Roman de la Rose*, dont Pétrarque se moquait tout en l'imitant. Le lyrique Italien n'aimait pas ces froides et vaines allégories où (1) l'auteur semble rêver encore en racontant son rêve. Beauté, Courtoisie, Bel-Accueil n'en furent pas moins personnifiés dans le *Trionfo della Castità :* on protestait contre la mode et on la suivait tout de même. Paris demeurait la grande école (*nutrix studiorum,* disait Pétrarque) où les Italiens venaient s'instruire et même enseigner, notamment Masile de Padoue et Robert des Bardi de Florence, le premier recteur, le second chancelier de notre université. En 1333, les Lombards y fondèrent « la maison des pauvres Italiens », leur collège. Jacopone de Todi, le poète au délire religieux, se plaignait que Paris eût détruit Assises (2), la douce école de saint François. Tous vinrent boire l'eau de Seine ; Cecco d'Ascoli séjourna, dit-on, à la cour d'Avignon où il fut médecin d'un pape ; Guido Cavalcanti, Cino de Pistoie vécurent à Toulouse, le second étudia

(1) Somniat iste tamen dum somnia visa renarrat.

(2) Mal vedemmo Parisi
Che n' ha distrutto Assisi ;
Colla sua lettoria
L' ha messo in mala via.

même à Paris ; l'historien Jean Villani passa chez nous une partie de sa jeunesse et fit peut-être la campagne de Flandre avec Philippe le Bel. Dans tous ces écrivains on a trouvé des gallicismes. Autant que jamais, la France était donc en montre et séduisait les étrangers qui lui en voulaient d'être séduits.

Les Italiens, du reste, avaient quelque raison de nous en vouloir : nous avions envoyé des troupes à Florence, à Naples et confisqué la papauté ; Dante nous devait son exil et ne nous le pardonna jamais. Aussi comme il nous rappelait volontiers nos revers : Roncevaux, les Vêpres siciliennes ; comme il se plaisait à croire que Hugues Capet était fils d'un boucher ! Nous étions pour lui des lions féroces, des géants apocalyptiques, des faquins presque aussi vaniteux que les Siennois ; nous avions décapité Conradin, empoisonné saint Thomas, crevé avec l'arme de Judas le ventre de Florence. Non moins véhément, Pétrarque nous rappelait que nous avions été battus par Camille au Capitole et dans les Gaules par Jules César. Qui sommes-nous en face des Italiens ? Qui pouvons-nous opposer à Cicéron, à Horace, à Virgile (Pétrarque n'ajoutait pas : à Dante) ? Rien que le fracas de la rue du Fouarre (*fragosus Straminum vicus*). Il n'y a pas un savant qui soit Français. Paris est une corbeille où l'on a réuni les beaux fruits de tout pays ; les meilleurs élèves de son école sont étrangers : Pierre Lombard, Thomas d'Aquin, Bonaventure et tant d'autres. Mais les Parisiens illustres, où sont-ils ? Que vaut ce petit peuple finassant, pétulant, gouailleur, cette *gens argutula, promptula, facetula,* ignorant la vraie gravité, la moralité réelle ? Rome est déchue, c'est sa gloire ; il n'y a que les grandes choses qui puissent encourir la déchéance. Mais Avignon ne tombera pas, d'où tomberait-

elle? Comment pourrait décroître ce qui n'est rien (1)?

Ainsi parlait Pétrarque; le poète devint plus juste pour nous après nos malheurs. Quand il eut vu la France ravagée par les Anglais: « Où est Paris maintenant? s'écria-t-il... C'était pourtant une grande chose. Où sont maintenant ces armées d'écoliers, cette chaleur pour l'étude, cette opulence des citoyens, cette fête universelle? Au lieu de philosophie, au lieu d'éloquence, partout des sentinelles, des machines de siège qui frappent les murs! » Il écrivait à Jean le Bon: « Tu as supporté tes malheurs d'un cœur si invinciblement royal, que la fortune en a rougi. » Et il ajoutait que la France devait remonter à sa hauteur et se relever au premier rang après un si grand naufrage (2).

Toutefois, littérairement, la France était épuisée: elle se répétait, s'endormait. A Dante, à Pétrarque elle ne put guère opposer dans ce siècle que Jean de Meung, Guillaume de Machault, Eustache Deschamps et Christine de Pisan, cette dernière Italienne. En revanche nous eûmes Jean Froissart, le plus brillant, le plus pittoresque, le plus amusant, le plus amusé des chroniqueurs, l'homme qui savait si bien interroger, si bien écouter et retenir, et qui recueillit ainsi les matériaux de « la haute et noble histoire » qu'il continua tant qu'il vécut, par la grâce de Dieu. « D'autant plus y suis, et plus y laboure, et plus elle me plaît, tout de même que le gentil chevalier et écuyer qui aime ses armes, en persévérant et continuant, s'y nourrit et s'y accomplit, ainsi en travaillant et opérant sur cette matière, je m'habilite et délite (je me rends habile et je

(1) Unde enim caderet atque decresceret quæ est nihil?

(2) Proinde neminem tam obtusi pectoris esse reor, qui non intelligat vos adhuc summum obtinere locum, regnumque primum omnium et maximum, licet fessum, e tanto naufragio enatasse.

me réjouis). » Fut-il vraiment trop naïf et trop jeune pour la véritable histoire, c'est-à-dire pour l'examen : un peu partial, un peu crédule, « toujours à la fenêtre », ne regardant pas assez derrière les faits ou par-dessous ? Cela se peut, puisque tout le monde le dit, mais qu'importe ? Et si ces beaux contes ne tiennent pas devant la critique, c'est grand dommage, car ils mériteraient bien d'être arrivés ! Après la bataille de Poitiers où le roi de France fut pris, on en vint « faire présent » au prince de Galles qui s'inclina très bas en accueillant le prisonnier et lui offrit de sa main vins et épices « en signe de très grand amour ». Grand festin le soir : « le prince fit asseoir le roi de France et son fils... à une table très haute et bien couverte, et tous les autres barons et chevaliers aux autres tables. Et toujours servoit le prince au devant de la table du roi, et par toutes les autres tables le plus humblement qu'il pouvoit ; et il ne se voulut asseoir à la table du roi pour prière que le roi lui en pût faire, mais disoit toujours qu'il n'étoit pas encore de telle valeur qu'il lui appartînt de s'asseoir à la table d'un si haut prince et d'un si vaillant homme comme étoit la personne du roi et comme il l'avoit montré en cette journée. Mais toujours il s'agenouilloit par devant lui et lui disoit : « Bien cher Sire, ne veuillez pas faire trop « maigre chère de ce que Dieu n'a voulu aujourd'hui « consentir à votre vouloir, car certainement monseigneur « mon père vous fera tout honneur et amitié qu'il pourra, « et s'accordera à vous si raisonnablement que vous demeu- « rerez bons amis ensemble à toujours. Et m'est avis que « vous avez grand raison de vous éjouir, bien que l'af- « faire ne soit tournée à votre gré, car vous avez aujour- « d'hui conquis le haut nom de prouesse et avez passé « tous les mieux faisants de notre côté. Je ne le dis point,

« sachez le bien, cher Sire, pour vous railler, car tous ceux « de notre parti qui ont vu les uns et les autres se sont par « pleine science à cela accordés, et tous vous en donnent « le prix et chapelet d'honneur si vous le voulez porter. » A ce moment un murmure d'approbation se fit entendre, et tous, François et Anglois, se disoient entre eux que le prince avoit très noblement parlé, et ils célébroient son éloge, et disaient qu'en lui il y avoit et il y auroit encore un gentil seigneur dans l'avenir s'il pouvoit longuement durer et vivre, et en cette fortune persévérer. »

Cela est beau comme Dante. En ce temps-là, la poésie était dans les choses, non dans les œuvres d'art. Il suffisait de répéter naïvement ce qui s'était dit à Poitiers pour atteindre à la plus haute éloquence. Quant aux faiseurs de vers, ils n'avaient plus rien à chanter et tâchaient de se renouveler par des restaurations tardives, en rétablissant des cours d'amour et en instituant les jeux floraux. Vains efforts, les troubadours avaient émigré. Même pour Dante, qui en ceci voyait plus clair qu'on ne l'a cru, il n'y avait plus de Provence qu'en Espagne.

III.

Là, dès le douzième siècle, à la cour de Barcelone, cette poésie avait pu fleurir : les Albigeois y cherchèrent un refuge ; Pierre II d'Aragon combattit et mourut pour eux. Ils se répandirent en Catalogne et en Aragon, allèrent jusqu'à Sarragosse, mais n'y vécurent point en sûreté ; leur bible limousine y fut interdite. Dans ces provinces les troubadours trouvèrent un dialecte pareil au leur, plus serré seulement, plus rude : le catalan, qui au quatorzième siè-

cle était manié par des poètes, des penseurs, des historiens (Febrer, Lulli, Muntaner, etc). Lorsqu'on eut l'idée de rétablir à Toulouse les jeux floraux, les Espagnols y concoururent et un des leurs, Raymond Vidal, docteur du gai savoir, remporta la violette d'or. En 1390, un « Consistoire de la gaie science » fut établi à Barcelone ; en 1428, la « Divine Comédie » trouva un traducteur catalan. Après quoi cette Espagne provençale eut des poètes qui, dans leur dialecte, persistèrent à imiter les Italiens, notamment un pétrarquiste de talent, sensible et moral, Ausias Marchs, mais cette floraison artificielle ne pouvait durer : le dialecte se perdit dans le castillan, comme le pays dans la Castille (1).

Car la Castille devenait l'Espagne, et, de ce ramassis de peuplades qui s'étaient ruées les unes sur les autres dans la péninsule vingt fois envahie : Ibères, Celtes, Phéniciens, Carthaginois, Romains, Francs, Vandales, Alains, Suèves, Visigoths, Arabes, surgissait une nation, la plus fortement trempée qui fût alors. Les Sarrasins, maîtres du pays tout entier, y avaient établi leur religion envahissante, leur civilisation supérieure, une puissance formidable que Charlemagne n'avait pu briser. Notre Augustin Thierry a raconté comment les chrétiens résistèrent. « Resserrés dans un coin de terre devenu pour eux toute la patrie, Goths et Romains, vainqueurs et vaincus, étrangers et indigènes, maîtres et esclaves, tous unis dans le même malheur, oublièrent leurs vieilles haines, leur vieil éloignement, leurs vieilles distinctions : il n'y eut plus qu'un nom, qu'une loi, qu'un État, qu'un langage ; tous

(1) F.-R. CAMBOULIN, *Essai sur l'histoire de la littérature catalane* (1858). — ENRICO CARDONA, *Dell' antica letteratura catalana*.

furent égaux dans cet exil. » Et jour à jour, pied à pied, sans quitter les armes, dormant la nuit près de leurs chevaux tout harnachés, dans une guerre qui dura neuf siècles, ces hommes de fer reconquirent leur patrie et leur Dieu. C'est pourquoi Dieu et patrie ne furent plus qu'un pour eux ; leur sentiment national fut religieux, leur sentiment religieux fut national : ils vécurent leur épopée avant de l'écrire et le peuple la fit tout seul en « romances » naïves, « originaux décousus » (le mot est de Corneille) que les poètes et les historiens n'eurent plus qu'à rassembler. Au début du quatorzième siècle, outre les premières romances, l'Espagne avait déjà l'épopée du Cid, celle d'Alexandre, les poèmes religieux de Berceo, les œuvres de science, de législation, de dévotion lyrique signées d'un nom royal, Alphonse le Sage, et ces chroniques merveilleuses, continuées de règne en règne, dans lesquelles la poésie, entrant dans la prose, chantait sans mentir et sans détonner.

L'Espagne eut un Boccace antérieur au Boccace italien : ce fut don Juan Manuel qui était du sang royal de Castille et de Léon, petit-fils de saint Ferdinand, neveu d'Alphonse le Sage ; il épousa les sœurs de deux rois, eut deux rois pour gendres et fit trente ans la guerre sans être jamais battu. Dans le tumulte de sa vie pleine d'aventures et de rébellions (1282-1347), il eut le temps d'écrire douze ouvrages et de commencer la prose espagnole. Son « comte Lucanor » est un gentilhomme embarrassé sur des questions de morale et de politique ; il les soumet à son conseiller Patronio qui lui répond par des contes ou des apologues en prose se terminant par des moralités en vers. On appelait cela des « exemples » ; les histoires du *Novellino* italien, qui appartiennent au même temps, sont

taillées sur le même patron. Le livre espagnol offre des anecdotes historiques, des traits de mœurs, des fables : *le Meunier, son Fils et l'Ane, le Corbeau et le Renard*, etc., etc. Jean Manuel nous apprend pourquoi il transcrivit avec soin ses ouvrages : ce fut à cause d'un petit fait qui s'était passé à Perpignan. Un cavalier, bon troubadour qui avait composé une chanson excellente, l'entendit estropier un jour par un cordonnier; il prit alors des ciseaux et coupa en morceaux tous les souliers qu'il trouva dans la boutique. L'affaire fut portée devant le roi qui reçut la plainte du savetier. « Il avait sabrenaudé mon ouvrage répondit le troubadour, j'ai sabrenaudé le sien, nous sommes quittes. » Le même conte a été refait trois bons quarts de siècle après par Sacchetti qui a mis un forgeron à la place du savetier et Dante Alighieri à la place du chevalier troubadour.

Don Juan Manuel mourut en 1347, l'année même où naquit Catherine de Sienne, un an avant la peste qui emporta Laure et Villani. Le « Décaméron » où cette peste est décrite, ne devait être achevé et publié qu'en 1353. Avant cette date, l'Espagne possédait déjà le recueil de Jean Ruiz, archiprêtre de Hita. Tout ce qu'on croit savoir de ce bizarre écrivain, c'est qu'il vécut en Castille sous le roi Alphonse XI (encore un écrivain couronné) et qu'il fut mis en prison entre l'an 1337 et l'an 1350 (tout cela est fort incertain) sur l'ordre de l'archevêque de Tolède. Fut-ce pour ses ouvrages ? Il est permis de le supposer. Rien de plus incohérent, de plus incongru que son recueil mesurant sept mille vers de seize coupes différentes, où domine pourtant le quatrain, strophe de Berceo. C'est un roman d'aventures mêlé de galanterie et d'allégorie, émaillé de contes, d'apologues, de moralités et d'immora-

lités qui ont fait penser à Rabelais. Une étrange messagère, nommée Trotte-couvents (*Trota conventos*) et qui sert de trait d'union entre les moines et les nonnes y joue le rôle essentiel. Il y a de tout dans cette composition bigarrée, des entreprises plus qu'équivoques, l'intervention de doña Vénus et de don Amour, des voyages, des pastorales, des homélies, une guerre entre don Carnaval et don Amour, des fables comme « le Rat de ville et le rat des champs, la Montagne qui accouche d'une souris, les Grenouilles qui demandent un roi », une discussion par gestes annonçant celle de Panurge contre un Anglais (1), de beaux vers sur la mort, des hymnes à la Vierge, des dissertations sur les armes nécessaires à un chrétien pour vaincre le diable, le monde et la chair, sur les propriétés des petites femmes, et, en tête de chaque poème, même des plus libres, une prière à Dieu. De l'aisance, du naturel, le souci du ton vrai, de la note juste, une satire déjà vive avec des moments de lyrisme et de dévotion, un vers déjà franc du collier, souple et ferme, on trouvait tout cela chez ce fablier qui suivait les nôtres et qui arrivait à les dépasser :

« Un rat de Guadlaxar, un lundi de bonne heure, s'en fut à Montferrat, il allait au marché. Un rat de franche barbe en son trou le reçut et l'invite à dîner et lui sert une fève.

« Maigre était le festin, mais bon accueil, bon gîte : où viande fait défaut, bon vouloir en tient lieu ; quand pauvre est le manger, le plaisir le remplace ; il s'en paya fort bien, le rat de Guadlaxar (2). »

(1) A. de Puibusque, *Hist. comparée des litt. espagnole et française*, 1844.

(2) Mur de Guadalaxara un lunes madrugaba,

Peu après, le juif de Carrion, le rabbi don Santob, osait donner des conseils au roi Pierre le Cruel en quatre cent soixante-seize quatrains de petits vers. Un juif, pourquoi non ?

« Pour naître sur l'épine, la rose rien n'y perd, ni le bon vin d'Espagne pour sortir du sarment.

« L'autour ne vaut pas moins pour naître en mauvaise aire, ni les « exemples » bons parce qu'un juif les dit (1). »

Ce rabbi, assure-t-on, n'eut pas besoin de se convertir pour avoir du crédit et de la renommée. Certains auteurs ont donc eu tort de lui attribuer le plus célèbre et le plus chrétien des poèmes espagnols du temps : « La danse de la mort. » Ici nous sommes encore en plein moyen âge :

« Faites sans retard ce que je vous dis, car voici la mort qui déjà commande une danse horrible ; allez ! nul de vous pour aucun motif n'y peut échapper.

Fuese á Monferrado, á mercado andaba :
Un mur de franca barba recibiol en su cava,
Convidol' á yantar e diole una faba.

Estaba en mesa pobre, buen gesto e buena cava,
Con la poca vianda buena voluntad para,
A los pobres manjares el placer los repara ;
Pagos del buen talante mur de Guadalaxara

(1) Por nascer en el espino
No val la rosa cierto
Menos, ni el buen vino
Por nascer en el sarmiento,

Non val el azor menos
Por nascer de mal nido,
Nin los exemplos buenos
Por los decir judio.

« A la danse horrible elle nous convie, jetant ses filets autour de nous tous. Soyez attentifs, vous allez entendre de sa charambelle un triste chanter (1). »

Et la Mort appelle un à un le pape, les rois, les prélats, descendant ainsi par degrés jusqu'au simple manœuvre; tous résistent, se débattent en vain : il faut danser, il faut mourir :

« J'amène à mon bal ces deux jeunes filles; regardez-les bien, vous les voyez belles : c'est à contre-cœur qu'elles sont venues entendre mes chants qui sont douloureux.

« Rien ne leur vaudront les fleurs et les roses ni les ornements qui les ont parées; elles voudraient bien s'éloigner de moi, mais ne peuvent pas, ce sont mes épouses (2). »

D'autres chantaient la doctrine chrétienne, ou une vision d'ermite, ou les exploits du comte Fernand Gon-

(1) Faced lo que digo, non vos retardedes,
Que ya la muerte encommienza a hordenar
Una danza esquiva de que non podedes
Por ninguna cosa che sea escapar.

A la qual disce que quiere levar
A todos nosotros lanzando sus redes,
Abrid las orejas, que agora oyredes
De su charambela un triste cantar.

Z., I, 88.

(2) A esta mi danza traye de presente
Estas dos donçellas que vedes formosas;
Ellas vinieron de muy malamente
A oyr mis canciones que son dolorosas.

Mas non les valdrán flores ny rosas
Nin las composturas que poner solian;
De mi si pudiesen partirse querrian,
Mas non puede ser, que son mis esposas.

zalès ; un autre écrivait en vers espagnols, mais avec des caractères arabes et d'après la version du Coran, l'histoire de Joseph. Enfin don Pedro Lopez de Ayala versifiait dans son *Rimado de Palacio* un traité sur les devoirs des princes et des grands dans le gouvernement de l'État, œuvre de sagesse et d'autorité, gravement didactique.

Ce Pedro de Ayala fut un des hommes considérables de son temps. Né en 1332, un an avant Froissart, il devait être victime d'événements que Froissart a racontés. Ayant quitté Pierre le Cruel pour s'attacher à Henri de Transtamare, il portait l'étendard de son prince à la bataille de Najero, et le prince Noir l'emmena prisonnier en Angleterre. Ayala revint en Espagne après la chute de Pierre et devint successivement grand chancelier de Henri II, de Jean Ier et de Henri III. En 1385, à la bataille d'Aljubarota, il tomba encore aux mains de l'ennemi, mais cette seconde captivité fut moins longue et moins dure que l'autre. Il passa tranquillement en Espagne les dernières années de sa vie et mourut en 1407 âgé de soixante-quinze ans. Ce fut, nous dit son neveu, un homme doux, aimable, plein de droiture et craignant Dieu ; il lisait beaucoup et toute sorte de livres, même le « Décaméron ». Tite-Live qu'il traduisit et auquel il s'attacha, comme avaient fait, peu de temps avant lui, Pétrarque et Boccace, lui donna des qualités rares alors de narrateur et d'historien. Dans sa chronique où il rapporte les faits contemporains, il renonce aux romans, aux romances et raconte au lieu de s'échauffer, cherche à nous éclairer, non à nous éblouir, résume en discours, à l'exemple de son maître, les opinions, les sentiments des personnages qui cessent d'être des héros ; il jette de vives lueurs sur les événements, leurs causes et leurs résultats ; il a déjà la sagacité, l'impassibi-

lité de l'homme politique. En racontant de sang-froid des actions atroces, il produit par l'exposé net et précis des choses un effet d'horreur qu'il n'aurait point obtenu par des interjections. Nous avons ici un témoin dont les yeux bien ouverts ne sont pas voilés par l'émotion, autre chose qu'un troubadour comme Froissart ou un simple homme d'affaires comme Villani; chez Ayala l'histoire est mûre.

IV.

Ainsi la littérature avançait dans le midi, mais elle déclinait dans le nord. En Allemagne, la poésie aristocratique des *Minnesinger* était déchue, la poésie bourgeoise des *Meistersænger* tardait à venir : il y eut un entretemps de fatigue et de silence. Le dernier des chevaliers troubadours, Ulrich de Lichtenstein, était mort en 1276 après une vie d'aventures qu'on ne prenait déjà plus au sérieux : Roland tournait au don Quichotte. En 1317, les dames de Mayence portèrent au tombeau qu'on lui avait érigé dans la cathédrale un tendre chanteur, Henri de Meissen, surnommé Frauenlob, qui toute sa vie les avait enfumées d'encens. Ainsi se terminait en extravagances et en fadeurs une grande époque épique et lyrique. Les cours devenaient grossières : aux poètes on y préférait les bouffons. La noblesse devenait brutale; les fils des grands barons méritaient la sanglante apostrophe de Barberousse :

Vos pères
Hardis parmi les forts, grands parmi les meilleurs,
Étaient des conquérants ; vous êtes des voleurs !

Le clergé devenait ignorant : dès le treizième siècle, à Saint-Gall, on avait noté que pas un des religieux, pas même l'abbé, ne savait écrire. Cependant les trécentistes allemands qui laissèrent un nom furent encore des moines, dominicains presque tous. Dominicain, maître Eckart « à qui Dieu n'avait rien caché (1) » un mystique élevé à Paris au couvent de Saint-Jacques, un Schelling prématuré, d'un panthéisme aimable qui effraya pourtant l'Église ; il dut abjurer ses erreurs. Dominicain, le Strasbourgeois Tauler qui, renonçant aux subtilités théologiques, se mit à prêcher dans la langue du peuple avec une onction qu'admirera Luther. Il chantait aussi, tendrement et familièrement, comme Jacopone de Todi, l'enfant Jésus et la sainte Vierge :

« Marie a mis au monde de sa chair et son sang le doux enfant élu vraiment homme et vrai Dieu.

« Il est dans son berceau, le cher petit enfant, luisant comme un miroir ; enfant, béni sois-tu !

« Et toi, mère de Dieu, sois bénie, ô Marie ! Jésus est notre frère, le cher petit enfant !

« Je voudrais le baiser sur ses lèvres si douces, et fussé-je malade, pour sûr je guérirais.

« Mère de Dieu, Marie, en ta gloire si grande, Jésus est notre frère, de là vient ta grandeur. Amen (2). »

(1) Diz ist meister Eckehart
Dem Got nie niht verbare.

(2) Maria hat geboren
Aus ihrem fleisch und blut
Das kindlein auszerkoren
Wahr mensch und wahren Gott.

Es liegt hie in der wiegen
Das liebe kindelein,

Tauler mourut à Strasbourg en 1361. Dominicain fut encore ce Henri Souso de Constance qui vénérait toutes les femmes, parce qu'elles rappelaient à son cœur la mère de Dieu. Dominicain, le Bernois Ulrich Boner qui dédia en 1330 aux magistrats de sa ville natale un recueil curieux, « la Pierre précieuse (*Edelstein*) », composé de ces fables qui faisaient alors le tour du monde : Boner les appelait des « exemples (*Bispel*) » comme Jean Manuel et Jean Ruyz. Il puisait aux mêmes sources où s'abreuva plus tard notre la Fontaine qu'il semble annoncer par certains traits, dans « le Chien et le Loup », par exemple. « Ah ça ! l'ami, demande la bête des bois à la bête de la ville, d'où vient que ton cou soit tout râclé, tout pelé ? Est-ce que tu as perdu tes cheveux ? » Le chien répond : « Je vais t'expliquer la chose. Il faut que je porte un collier et que je reste attaché à une colonne ; impossible de me promener ; je souffre cela pour ma bonne chère. — Nenni, cher compagnon, répond le loup bernois ; je

Sein gsicht leucht wie ein spiegel :
Gelobet mustu sein !

Maria, Gottes mutter,
Gelobet mustu sein :
Jesus ist unser bruder,
Das liebe kindelein.

Mögt ich das kindlein küssen
An sein lieblichen mundt,
Und wer ich kranck, vor gwisse,
Ich würd darvon gesundt !

Maria, Gottes mutter,
Dein lob ist also breit !
Jesus ist unser bruder,
Gibt dir grosz würdigkeit. Amen !

n'entends pas être attaché du tout. Mon ventre ne m'est pas encore si cher, que je veuille jeter bas ma liberté : tu peux m'en croire .... Je ne donnerai pas mon franc vouloir contre tes bons morceaux. » Sur quoi le loup se sauva dans les bois (1).

Cela dit, maître loup s'enfuit et court encor,

dira la Fontaine. Par malheur, tout cela est encore écrit en vieux dialecte ; la langue définitive est bien lente à venir. Quelquefois l'excellent Boner se contentait d'un bon mot pour composer tout un « exemple », notamment celui du « Prêtre et de l'Ane (*von einem pfaffen und einem esel*) » qui tient soixante vers (2). On a déjà remarqué que Mellin de Saint-Gelais, qui ne savait pourtant pas l'allemand, trouva, deux siècles après, le sujet de son goût ; seulement il le traita d'une main plus preste :

Notre vicaire un jour de fête
Chantoit un Agnus gringotté,
Tant qu'il pouvoit, à pleine tête,
Pensant d'Annette être écouté.
Annette, de l'autre côté,
Plorait attentive à son chant.
Dont le vicaire, en s'approchant
Lui dit : Pourquoi plorez-vous, belle ?

(1) « Neina, trût geselle min,
Dur niut vill ich gevangen sin.
Als liep ist mir noch nicht min bûch
Daz ich dur in well geben ûf
Min vrîheit : das geloube mir ...
Ich will den vrigen willen mîn
Nicht geben um die spîse dîn. »
Sus lief der wolf ze walde.

(2) Heinrich, *Hist. de la littérature allemande*, 1870.

Ha ! messire Jean, ce dit-elle,
Je pleure un âne qui m'est mort,
Qui avoit la voix toute telle
Que vous, quand vous criez si fort.

Ce furent encore des dominicains qui représentèrent à Eisenach en 1322 le mystère des Vierges sages et des Vierges folles. Il y eut alors à Cologne et ailleurs une véritable école ascétique essayant de faire pour l'allemand ce que Passavant et Catherine de Sienne faisaient en ce même temps pour l'italien, le mettant à la portée du peuple. Cependant la bourgeoisie supplantait petit à petit la noblesse, les villes enveloppaient les châteaux, les universités effaçaient les cloîtres : celle de Prague fut fondée en 1348, celle de Vienne en 1365, celle de Heidelberg en 1386, celle de Cologne en 1388, celle d'Erfurt en 1392 ; celles de Leipsic, de Rostock, de Greifswald, de Fribourg, de Bâle, d'Ingolstadt, Trèves, de Tubingue, de de Mayence, devaient suivre de près au siècle suivant. Des associations s'étaient déjà formées pour éclairer le peuple, l'instruction se répandait, la science allait devenir laïque, un premier souffle de réforme était dans l'air.

V.

En Angleterre plus encore qu'en Allemagne. C'est de là qu'après la barbarie étaient venues les premières lueurs du nouveau jour. Dès le huitième siècle l'île éloignée avait eu Bède le Vénérable qui domina son temps; l'école d'York, la plus ancienne de toutes; Alcuin qui fut le maître de Charlemagne et qui fit de ce barbare un latin. Au douzième siècle, l'Angleterre possédait déjà les écoles

d'Oxford et de Cambridge; au treizième, Alexandre de Hales, le docteur irréfragable, Duns Scot, le docteur subtil; Mathieu Paris dont la grande chronique (*Historia major*) parla si librement de l'Église romaine; Roger Bacon qui résuma toute la science de son temps et pressentit plus d'une fois celle de l'avenir. Au quatorzième siècle, tous les chemins étaient ouverts : Guillaume d'Occam, contemporain de Pétrarque, soutint vigoureusement le pouvoir civil contre le pouvoir religieux et se fit accuser d'hérésie parce qu'il était nominaliste. Walter Lollard enseignait le retour au ciel des démons qui en avaient été chassés injustement et l'éternelle damnation de saint Michel et des autres anges : il niait l'intercession des saints, l'utilité des sacrements, la légitimité du mariage qu'il regardait comme une prostitution jurée. Il se fit brûler à Cologne en 1322. Ses disciples, les lollards, coururent le monde, préparant les voies à Wiclef et même à Jean Huss.

Ici l'insurrection commence. L'Église n'est plus attaquée dans sa vénalité, dans sa corruption, comme elle pouvait l'être à la même époque par de vrais croyants : Dante, Pétrarque, Boccace, l'archiprêtre de Hita, le dominicain Ulric Boner, même par des saintes comme Catherine de Sienne. Le catholicisme est attaqué à la base : on ne veut plus l'émonder pour le faire pousser plus haut et le débarrasser des branches mortes, on veut le déraciner. Plus sage que Lollard et plus redoutable, Wiclef (ou Wycliffe) à la tête d'un collège d'Oxford, ne flétrit d'abord que l'inconduite et l'ignorance des moines mendiants; sa voix grossit de jour en jour, l'arène s'élargit : ce n'est bientôt plus à l'abus, c'est à l'Église même qu'il en veut, il soutient contre elle l'indépendance du pouvoir civil : c'est par là que commencent tous les schismes. Il s'appuie sur le sentiment na-

tional : pourquoi Rome aurait-elle en religion la prééminence ? Après le sentiment national il caresse le sentiment populaire : pourquoi le simple prêtre serait-il moins que le grand prélat ? Le clergé ne doit plus posséder de biens temporels : ne levons d'impôts qu'après les ventes de ses terres. Encore un pas et l'on osera toucher à l'arche sainte : les dogmes, les sacrements seront discutés. En même temps Wiclef livrait à Rome le plus dangereux des assauts : il traduisait, vulgarisait la bible. Cependant il ne périt pas sur un bûcher, comme Lollard ; molesté plutôt que persécuté, soutenu d'ailleurs par un prince, il ne perdit dans la lutte que sa situation à Oxford, ne tomba que frappé d'apoplexie et ne s'éteignit qu'en 1384, le dernier jour de décembre, fête de Saint-Sylvestre auquel il ne croyait pas. On ne sévit que contre ses sectateurs et on ne brûla que son cadavre.

En même temps l'idiome anglais, rejeté dans le peuple, reprenait peu à peu le dessus. Le français avait régné jusqu'alors à la cour, même à l'école d'Oxford et à l'église, en 1317 encore Lewis Beaumont, évêque de Durham, n'entendait pas un mot d'anglais ni de latin. Edouard III, qui régna de 1327 à 1377, était fils d'une Française et rédigeait toutes ses dépêches en français. Le secrétaire de la reine était Froissart. Dans ce siècle, où des armées anglaises envahirent notre territoire, on vit se heurter deux noblesses de même langue et de même sang : à Crécy, à Poitiers, à Azincourt la guerre étrangère fut une guerre civile. L'ancien idiome lui-même avait été latinisé, non par la conquête romaine, mais par la conquête normande ; ce n'était pas du latin corrompu, c'était du saxon francisé. Au quatorzième siècle, après la peste de 1348 qui sévit en Angleterre en 1349, il y eut comme un parti pris de

retourner à cette vieille langue : un acte du parlement, de 1362, ordonna qu'on parlât anglais en justice ; cependant cet acte était encore rédigé en français. Les poètes suivirent le mouvement, quelques-uns avaient donné l'exemple. C'est en anglais que le prêtre Robert Langland écrivit la *Vision de Piers Ploughman,* allégorie un peu confuse, mais d'un sentiment énergique, flétrissant les vices du temps, surtout ceux du clergé. C'est en anglais, malgré le titre latin du poème (*Confessio amantis*) que John Gower rima mollement les petits vers de la confession d'un amant à un prêtre de Vénus. C'est encore en anglais que sir John Mandeville, qui était allé jusqu'en Chine, donna en 1356 le récit de ses voyages ; il les avait pourtant écrits d'abord en latin et en français. C'est en écossais que John Barbour chanta dans un poème narratif de douze à treize mille vers, *The Bruce*, plein de vigueur, de sentiment, d'invention poétique, l'histoire du roi Robert. Cet écossais du *Bruce* était un anglais du nord fortement saxon, d'une énergie naïve. Mais un contemporain de Barbour et de Gower donna une si forte impulsion à la langue qu'elle fit un pas de géant : ce fut Geoffrey Chaucer.

VI.

Chaucer, né en 1328, mort en 1400, résuma en lui tout son siècle, en suivit toutes les pentes, en adopta tous les goûts, en imita toutes les littératures et alla du moyen âge à la renaissance, peut-être même à la réforme, en suivant le chemin des écoliers. Français d'origine, il naquit Anglais, vécut à la cour, devint le beau-frère d'un prince royal, fit la guerre en France où il demeura prisonnier et

où il revint ambassadeur, eut des missions en Italie, entra au parlement, fut contrôleur à la douane, eut des hauts et des bas dans sa vie et mourut heureux. Il avait étudié le droit, peut-être la théologie sous Wiclef, sans doute encore les mathématiques et les sciences naturelles : il avait lu Boëce qu'il traduisit élégamment, et les latins qu'on lisait alors : Juvénal, Stace, Lucain, surtout Virgile et Ovide. Homère ne lui fut connu que par des tiers. En 1367, il comptait parmi les officiers du roi Édouard qui le nommait *dilectus vallettus noster*. La même année l'Espagnol Ayala fut amené prisonnier en Angleterre : Chaucer put le connaître et connut sans doute aussi Froissart, secrétaire de la reine Philippe de Hainaut. A Padoue, on le sait, il vit un digne clerc nommé François Pétrarque. Enfin notre Eustache Deschamps (1) adressa une ballade à Chaucer qui fut ainsi en relation avec les écrivains les plus renommés de son temps.

En lisant ses ouvrages, on voit la poésie qui avait cours à la fin du siècle. Avant tout, par-dessus tout, notre *Roman de la Rose*, dont le « grand translateur » traduisit vers par vers la première partie, l'allégorie chevaleresque de Guillaume de Lorris. Il abrégea la seconde et il fit bien ; Jean de Meung n'en fut pas moins son maître préféré, en polé-

(1) O Socrates plains de philosophie,
Sénèque en meurs et anglux en pratique,
Ovides grans en ta poeterie,
Briés en parler, saiges en rethorique,
Aigles très haultz, qui, par la theorique,
Enlumines le regne d'Eneas,
L'isle aux geans, ceulx de Bruth, et qui as
Semé les fleurs et planté le rosier
Aux ignorans de la langue Pandras,
Grand translateur, noble Geffroy Chaucier, etc.

mique et même en histoire : dans toutes ses œuvres on trouve les audaces, les malices, la marque du trouvère boîteux que nous avons surnommé Clopinel. Dans la version de ce poème qui enchanta trois siècles, inspira Boccace, amusa Marot et Ronsard, on trouve déjà presque tout Chaucer, poète allégorique et satirique retenu dans le moyen âge, attiré vers la renaissance, donnant une main à Guillaume de Lorris, l'autre à Jean de Meung.

. C'est ainsi que le poète anglais partit de France : dans la « Cour d'amour », le « Parlement des oiseaux », plus encore dans le « Rêve de Chaucer », le « Livre de la duchesse », dans « la Fleur et la Feuille », il suivait nos trouvères, même ceux de son siècle : Guillaume de Machault et Froissart (1). En même temps, sans nommer Boccace, en le déguisant même sous le pseudonyme de Lollius, il lui emprunta le *Filostrato* et la *Teseide* qu'il démarqua sans scrupule et intitula « Troilus et Cresséide, Arcite et Palamon (2). » C'était permis à cette époque. Il mit aussi en

(1) E.-G. SANDRAS, *Étude sur G. Chaucer considéré comme imitateur des trouvères*, 1859.

(2)
...E poi vide in quel passo Leggiadria
Con Adornezza ed Affabilitate
E la ismarrita in tutto Cortesia,
E vide l'Arti ch' anno potestate
Di fare altrui a forza far follia
Nel loro aspetto molto isfigurate ;
Della immagine nostra il van Diletto
Con Gentilezza vide star soletto.
BOCCACCIO, *Teseide*, VII, 57.

Tho was I ware of Pleasaunce anon right
And of Array, Lust, Beauty and Curtesie,
And of the Craft, that can and hath the might
To don by force, a wight to don folie :

anglais le conte de « Griselde », le tenant, disait-il, de Pétrarque; mais il avait pu le lire dans le texte italien du faux Lollius. Il osa même une ou deux fois toucher à Dante et parodier l'inscription de la porte de l'enfer :

« C'est par moi que l'on va dans la demeure fortunée où se trouvent la santé du cœur et la guérison des blessures mortelles; c'est par moi que l'on va vers une source de grâces, dans une région où mai, vert et gai, est éternel. Voici le chemin qui conduit aux heureuses aventures. Réjouis-toi, lecteur, bannis ton chagrin, je suis ouverte. Passe, hâte-toi. »

Chaucer imitait donc, mais, en imitant, il créait une langue, une poésie; il y répandait à flots, à outrance une verve lyrique inconnue des troubadours et des Italiens; il avait une façon de se figurer, de peindre les choses, d'enluminer la nature, de la vivifier par l'idéal, d'y jeter toutes les magnificences de ses rêves qui annonce de loin les profusions de Spenser. Par ce luxe d'imagination, il laisse bien loin derrière lui son premier maître, Guillaume de Lorris. Quand il se rapprocha plus tard de la réalité, il dépassa également son second maître, Jean de Meung, et marcha de pair avec Boccace. Il ne donna sa mesure que dans son œuvre capitale, les « Contes de Canterbury ».

C'est un recueil de nouvelles liées ensemble comme celles du « Décaméron », mais d'un lien plus fort et plus neuf. Trente voyageurs (le poète en est) partent ensemble en pèlerinage pour Cantorbéry. Ils se sont rencontrés à l'hôtellerie

Disfigured was she, I will not lie,
And by himselfe, under an oke I gesse,
Saw I Delite, that stood with Gentelnesse.
CHAUCER, *Assembly of foules*, 218-24.

du Tabard, l'hôtelier se met de la partie et commandera la bande. Il est convenu que chaque pèlerin racontera deux nouvelles, l'une à l'aller, l'autre au retour, mais l'auteur ne tient qu'une partie de sa promesse : il s'arrête en route, en ne nous laissant que vingt-quatre récits. L'ouvrage est donc incomplet : il n'en contient pas moins dix-sept mille vers qui le rendent plus long que « l'Iliade ». D'ailleurs ce ne sont pas les contes qui nous intéressent, mais ceux qui les font. Les narrateurs ne sont pas des cavaliers et des dames à peu près pareils, comme les *villeggianti* de Boccace; ils représentent toute la moyenne société anglaise du temps; il n'y manque que les classes les plus hautes et les plus basses, les princes et les malfaiteurs. Il y a le chevalier, bon homme de guerre, bien monté, mais mal vêtu; le haubert a rouillé sa casaque de futaine. Il y a son fils, le jeune écuyer étonnant de prestesse et de force : « Tout le jour il chantait, jouait de la flûte; pour le teint, c'était un mois de mai. Sa courte tunique avait des manches longues et larges ... Le cœur à l'amour, il ne dormait pas plus la nuit que ne fait le rossignol. » Derrière eux venait l'archer, le *yeoman,* cheveux ras, visage brun, portant casaque et baudrier verts comme la forêt qui le connaît bien; sous le baudrier, un faisceau de flèches pointues et luisantes ornées de plumes de paon; ajoutez le brassard, le cor de chasse, le sabre et le bouclier d'un côté, le poignard de l'autre, un saint Christophe pendant à son cou, vous voyez l'homme. Puis le gentilhomme campagnard, le « franklin » à barbe blanche, sanguin de tempérament, mangeant dès l'aube une soupe au vin, offrant à tout venant son pain et sa bière; chez lui la table, immobile au milieu de la salle, était toujours couverte : « Malheur au cuisinier, si la sauce n'était pas

piquante, bien relevée et toute à point! » Puis les gens d'église peints avec une vivacité qui dénonce, sinon un sectateur, au moins un élève de Wiclef : le moine douillet embobeliné dans ses fourrures, le frère quêteur, fourbe et rapace, alléché par l'odeur des mourants; le vendeur d'indulgences effrontément sacrilège; l'huissier ecclésiastique, un faquin sans pitié. De ce groupe clérical, où figure même un curé d'Yvetot, un lollard, se dégage finement la figure de dame Églantine. C'est une prieure de couvent au sourire modeste; son plus gros juron est par saint Éloi! Elle chante les offices avec un nasillement plein de suavité et parle aisément le français qu'on enseigne à Stratfort-at-Bow, le français de Paris n'étant pas connu d'elle. A table, elle se tient très bien, ne laisse rien tomber de ses lèvres, ne trempe pas ses doigts dans la sauce, a l'art de choisir et de goûter un morceau sans se tacher. Sa lèvre supérieure, essuyée avec soin, ne macule jamais le bord de la coupe. Bien qu'elle ait de l'enjouement et du charme, elle s'étudie à prendre le ton de la cour, les manières dignes, à inspirer le respect. Quant à sa conscience, elle a tant de charité, la pitié si facile, qu'une souris prise au piège, morte ou blessée, la ferait pleurer. Elle élève de petits chiens qu'elle nourrit de lait, de gâteaux et de viande. Si l'un vient à périr ou est seulement battu, elle fond en larmes. « Tout en elle était conscience et tendre cœur. Elle avait une guimpe artistement plissée, le nez long et bien fait, des yeux gris et transparents comme verre, la bouche petite, et avec cela douce et vermeille, à coup sûr un beau front large d'un empan, j'imagine, quant à la taille, point trapue du tout, ma foi! Sa mise était irréprochable; sur son bras elle portait deux chapelets de corail ornés de vert où pendait une broche en or luisant sur

laquelle était gravé un A couronné avec cette devise : *Amor vincit omnia* (1). »

(1) There was also a nun, a Prioress
That of her smiling was full simple and coy,
Her greatest oath n'as but by Saint-Loy,
And she was cleped madame Églantine.
Full well she sange the service divine
Entuned in her nose full sweetely ;
And French she spake full fair and fetisly
After the school of Straford atte Bow,
For French of Paris was to her unknow.
At meate was she well ytaught withal ;
She let no morsel from her lippes fall,
Ne wet her fingers in her sauce deep ;
Well could she carry a morsel and wel keep
Thatte no droppe ne fell upon her breast ;
In curtesy was set full much her lest.
Her over-lippe wiped she so clean
That in her cuppe was no ferthing seen
Of grease when she drunken had her draught.
Full seemely after her meet she raught
And sickerly she was of great disport,
And full pleasant and amiable of port,
And pained her to counterfeiten cheer
Of court, and been estatelich in manere
And to been holden digne of reverence.

But for to speaken of her conscience,
She was so charitable and so pitous,
She wolde weep if that she saw a mouse
Caught in a trap if it were dead or bled.
Of smale houndes had she that she fed
With roasted flesh, and milk, and wastel bread ;
But sore wept she if one of them were dead,
Or if men smote it with a yerde smart :
And all was conscience and tender heart.

Full seemely her wimple ypinched was,

Le trait, souvent moins fin, est toujours net et juste. Voici le clerc de l'Université d'Oxford qui a longtemps étudié la logique : son cheval est aussi maigre qu'un râteau et lui-même n'est guère plus gras; son surtout montre la corde. Quoique philosophe, il a peu d'or dans son coffre et dépense en livres et en leçons l'argent de ses amis. Il ne songe pas au gain; on n'en peut dire autant du sergent à la coiffe. Celui-ci est un véritable acquéreur : « tout devient sa propriété, mais loyalement. » Quant au médecin que Chaucer met dans la compagnie, il est bien de son siècle : habile astrologue corrigeant l'influence maligne des étoiles et rendant propice à ses malades la marche ascendante des constellations. Mais il est bien aussi de notre temps : il a des apothicaires qui lui sont attachés et qui lui envoient des drogues : « Ces gens s'entr'aidaient et se procuraient mutuellement de l'argent et du gain. Leur amitié était de vieille date. Le médecin étudiait peu la bible... il n'aimait pas la dépense et empilait les écus qu'il gagnait aux épidémies, car il savait que l'or est en médecine un cordial, et, en bon médecin, il tenait à son or. »

Her nose tretis, her eyen gray as glass,
Her mouth full small and thereto soft and red
But sickerly she had a fair forehead :
It was almost a spanne broad, I trow;
For hardily she was not undergrow.

Full fetise was her cloak, as I was ware.
Of smale coral about her arm she bare
A pair of beades gauded all with green;
And thereon heng a brooch of gold full sheen
On which was first ywritten a crowned A,
And after, *Amor vincit omnia.*

Ainsi défilent toutes les classes, toutes les professions : le marchand goguelu, les artisans cherchant à faire figure, le marin qui ne se pique pas d'une probité bien scrupuleuse ; à la guerre, quand il est vainqueur, il jette les vaincus à l'eau et leur permet de regagner leur pays à la nage : au demeurant, c'est un bon compagnon. Le meunier surtout est peint de main de maître : riche en chair, riche en os, dépassant du front tous les pèlerins, et quelle carrure de lutteur ! Un nœud de chêne. Aucune porte n'est si solide qu'il ne la puisse arracher des gonds ou enfoncer d'un coup de tête ; sa barbe rousse ferait envie au renard le mieux fourré. Il a la racine du nez du côté droit ombragée par une verrue hérissée de poils rougeâtres, comme la soie qui garnit les oreilles du sanglier. Ses narines sont noires, profondes ; à ses côtés pendent l'épée et l'écu ; sa bouche a l'air d'une fournaise. Grand bavard du reste, grand amateur de gaudrioles et de contes falots, habile à voler le blé et à prélever triple mouture, il en vaut pourtant bien un autre et a, comme on dit, un pouce d'or. De plus, il sait jouer de la cornemuse.

Un dernier croquis, celui de la bourgeoise de Bath, quelque peu sourde et c'était dommage : elle faisait le commerce de draps et défiait les marchands d'Ypres et de Gand. Elle est veuve de cinq maris ; bienvenu sera le sixième (1) ! « Un mari, dit-elle, je veux l'avoir, je ne

(1) Welcome the sixthe whan that ever he shall...
An husband woll I have I woll not lette...
I swore that all my walking oat by night
Was for to espy wenchis that he dight...
By God, on earth I was his Purgatory,
For which I hope his soule is now in glory...
And Jenkin eke our clerk was one of tho :

veux pas le lâcher ! » Elle n'a pourtant pas si bien traité les cinq autres. Elle sortait la nuit et leur disait en rentrant qu'elle était allée épier leurs fredaines. Quant à l'avant-dernier, « pardieu, je fus pour lui sur terre un purgatoire, aussi j'espère bien que son âme est au ciel ». Le dernier est le clerc Jenkin, il était à l'enterrement du quatrième ; « que Dieu m'assiste ! en le voyant marcher après la bière il me parut avoir si joli pied, la jambe si bien faite, que je lui mis tout mon cœur dans la main. Certes il n'avait que vingt ans, j'imagine, et moi quarante... et j'étais, Dieu m'assiste ! dodue, et belle et riche et jeune et bien ! » La bourgeoise de Bath fait ainsi l'apologie du mariage en huit cent cinquante vers, sur quoi le vendeur d'indulgences se déclare convaincu : « J'étais sur le point de prendre femme ; à présent je remets la chose à une autre année. » Toutes ces figures regorgent de vie ; tous ces caractères, d'un si haut relief, se montrent non seulement dans des portraits étudiés, mais dans leurs propos, leurs débats, leurs aventures de voyage, même dans le choix de leurs récits. L'hôtelier Henry Bailly, qui mène la bande et qui la préside, est lui-même un Sancho Pança déjà roi de son île, un sage honnête et gaillard, né du peuple, qui aime à rire et qui a du cœur.

Qu'importe maintenant que les contes des pèlerins, pillés

As help me God, when hat I saw him go
After the bere, methought he had a paire
Of leggis and of fete so clene, so faire,
That all my heart I gave unto his hold.
He was, I trow, but twenty winter old,
And I was forty, if I shall say sothe ... ;
And help me God, I was a lusty one
And faire, and rich, and yong and wel begone, etc.

un peu partout, soient encore du vieux temps; les conteurs sont vivants, naturels, pris sur le fait, plus distincts et plus vrais que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, même dans Boccace. La langue est vieille encore, la versification, quoique enrichie de mètres italiens, n'a pas acquis toute sa souplesse, mais l'art anglais a fait un grand saut, si grand qu'il lui faudra cent cinquante ans et plus pour trouver un nouveau maître égal à Chaucer.

Ainsi, au quatorzième siècle, l'Église, l'Empire, la chevalerie, la théologie, la scolastique, la poésie des trouvères, des troubadours, des minnesinger, tout le moyen âge enfin décline. La religion devient populaire et parle la langue des petits, la science devient laïque et ouvre partout des écoles, la pensée et l'art redeviennent antiques, retournent à Cicéron, à Virgile, entr'ouvrent Homère et cherchent Platon. En Angleterre, l'hérésie, s'attaquant aux dogmes, a jeté son premier défi; nous avons déjà Dante, Pétrarque, Boccace, Chaucer et Wiclef, le commencement de la renaissance et de la réforme.

CHAPITRE IV.

LE QUINZIÈME SIÈCLE.

I. En Italie : le latinisme. — Les princes protecteurs des lettres. — Les humanistes : le Pogge, Philelphe, Laurent Valla, etc.
II. En France : les théologiens. — « L'Imitation de Jésus-Christ. » — Les poètes. — En Espagne : imitation des Italiens. — En Angleterre : les poètes et Robin Hood.
III. Jean Huss.
IV. L'invention de l'imprimerie.
V. Les Turcs à Constantinople, les Grecs à Florence. — L'Académie platonicienne : Marsile Ficin, Laurent de Médicis, Pic de la Mirandole. — Retour à l'italien, Léon-Baptiste Alberti, Politien, Pulci.
VI. Jérôme Savonarole.
VII. Hors d'Italie : Philippe de Commines, François Villon. — Les poètes anglais et écossais. — Le *Meistergesang*, les trois Hans, les ballades suisses. — Les priamèles, les satires : Eulenspiegel. — Les humanistes : Sébastien Brant et son *Narrenschiff*.

I.

Fût-ce une simple coïncidence ou y eut-il quelque rapport entre ces deux faits ? On pourrait longtemps discuter là-dessus, mais les deux faits coexistent : Dante, Pétrarque, Boccace publièrent leurs chefs-d'œuvre pendant que les papes étaient à Avignon. Les papes reviennent à Rome, (1377) et depuis lors jusqu'au milieu du quinzième siècle, il n'y a presque plus de langue et de littérature italien-

nes ; tout le monde retourne au latin. « L'Italie, a-t-on écrit énergiquement, semble être un pandæmonium de guerres, d'insurrections, de trahisons, de supplices, d'assassinats : reines étranglées, rois empoisonnés, cardinaux décapités ... brigands qui font la guerre pour la guerre, et combattent aujourd'hui ceux qu'ils défendaient hier : il semble qu'on ne pense plus, qu'on ne lise plus ; la langue d'Italie est muette, on ne trouve plus un poète, on ne sait qui est le vrai vicaire du Christ, les conciles excommunient les papes, les papes condamnent les conciles (1). » Ce fut pourtant dans le deuxième tiers du siècle (1429-1468) que l'Italie eut ses princes les plus intelligents : à Florence Cosme l'Ancien, à Naples Alphonse le Magnanime, à Rome Nicolas V. Cosme de Médicis, le « père de la patrie », nourrit le peuple entier pendant une famine ; exilé à Venise, il y créa la bibliothèque Saint-George ; rappelé à Florence, il y fonda la laurentienne, acheta quantité de manuscrits précieux, éleva de nouveaux monuments, institua l'Académie platonicienne; il se faisait accompagner constamment par Marsile Ficin et lui écrivait comme un tendre ami : « Viens me rejoindre à Careggi, mon cher Marsile, viens aussitôt que tu le pourras et n'oublie pas d'apporter avec toi le traité du divin Platon « Du souverain bien ». Si tu m'en croyais, à l'heure qu'il est tu l'aurais déjà traduit en latin ; il n'est pas de recherche à laquelle je me livrerais avec plus de passion que la recherche de la vérité. Viens donc, et apporte avec toi la lyre d'Orphée. »

Alphonse d'Aragon, qui avait pris Naples en 1423 et qui l'avait depuis lors perdue et reprise, supplia les

(1) Settembrini, *Lezioni di letteratura italiana* (1866).

Vénitiens d'obtenir pour lui des Padouans un os du bras de Tite-Live ; il le voulait garder comme une relique. En passant avec son armée devant Sulmone, patrie d'Ovide, il poussa des cris de joie. Quand Fazio, auquel il servait une pension de 500 ducats, eut achevé son *Historia Alphonsi,* il lui donna spontanément le triple de cette somme et lui dit de plus : « Avec cela, je n'entends point payer votre œuvre qui est sans prix. » En appelant auprès de lui Manetti qui se sauvait de Florence, il lui écrivit ou lui fit écrire : « Je partagerai avec vous mon dernier morceau de pain. » Il voulait qu'on lui lût chaque jour un auteur ancien ; tout le monde, même les enfants, assistait à la lecture. Pour ne pas perdre un mot de Tite-Live, il faisait taire ses musiciens. Malade à Capoue, il fut guéri par un livre de Quinte-Curce. A la guerre, il étudiait les Commentaires de César. Nul n'écoutait mieux que lui : un jour, suspendu aux paroles d'un orateur, il ne sentit pas un insecte qui le piquait et ne leva pas la main pour l'écarter de son visage : le Panormite et Naldo Naldi n'ont pas dédaigné de rapporter ce trait. Alphonse vivait dans sa bibliothèque, n'avait pour armoiries qu'un livre ouvert et fit la paix avec Cosme de Médicis pour un manuscrit de Tite-Live. On lui dit que le manuscrit était empoisonné, il n'en voulut rien croire et le dévora.

Non moins ami des lettres, Nicolas V qui, avant d'être pape, avait illustré son vrai nom, Thomas de Sarzane, attirait les humanistes à la cour et leur faisait traduire en latin les auteurs grecs. Il donna de sa main à Laurent Valla 500 écus d'or pour une traduction de Thucydide ; il offrit à Philelphe, contre une traduction en vers latins de « l'Iliade » et de « l'Odyssée » une belle maison à Rome, une bonne terre et 10,000 écus d'or.

Ce fut Nicolas qui fonda la bibliothèque vaticane. Pour son pontificat trop court (de huit années) il mérita d'être loué par Casaubon.

D'autres princes, les Visconti, les Sforce, se piquant d'honneur, protégèrent les érudits; il en résulta pour l'Italie un mouvement très curieux qu'on a voulu appeler « le latinisme ». Dante, Pétrarque, Boccace, les deux derniers surtout, avaient donné l'impulsion; c'était pourtant en italien que ces trois maîtres avaient écrit leurs chefs-d'œuvre. Au quinzième siècle, leurs successeurs eurent l'air de ne s'en pas douter : la langue vulgaire fut rejetée comme un vêtement trop grossier, on reprit la toge, et de tout ce que les triumvirs avaient inauguré, on ne continua que le travail archéologique. A l'antiquité retrouvée, on ne demanda pas de beaux souvenirs, de gands exemples; on ne songea guère à relever César ou Scipion; les humanistes nouveaux, protégés par les papes et les souverains, ne faisaient pas de politique. Ce qu'ils allaient reprendre aux anciens, c'étaient des formes, des « élégances », des modèles de bien dire et de se draper magnifiquement. La pensée va donc reculer et disparaître à mesure qu'avancera l'érudition; le latin d'ailleurs (notre langue, *lingua nostra*, comme l'appelait Laurent Valla) ne détruira rien, parce qu'il n'y a plus rien à détruire. « Nous sommes dans un temps où l'Italie n'a plus ni sentiment religieux, ni sentiment public, ni sentiment moral (1). »

On en était déjà là au moment où deux grands événements contemporains, la conquête de Constantinople et l'invention de l'imprimerie, vinrent seconder puissamment les efforts des humanistes; nous disons seconder, non pro-

(1) PASQUALE VILLARI, *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi.* 1877-82.

mouvoir. Les chercheurs de manuscrits n'étaient plus deux seulement, comme au temps de Pétrarque et de Boccace, mais peut-être cent, tous fossoyeurs acharnés, hantant les sépulcres, exhumant de beaux cadavres. Le plus vieux, le Pogge (Poggio Bracciolini), avait soixante-dix ans l'année où s'associa Gutenberg avec Jean Fust (1450). Toscan de naissance, après avoir appris le latin avec Jean de Ravenne et le grec avec Chrysoloras, il était allé chercher fortune à Rome où il devint à vingt-deux ans rédacteur des lettres pontificales; il garda cinquante ans cet emploi. En 1414, il était au concile de Constance, non pour brûler Jean Huss, mais pour déterrer des manuscrits; à l'abbaye de Saint-Gall, il trouva le premier Quintilien complet, mais couvert d'ordures; d'autres livres précieux étaient oubliés dans un cachot humide au fond d'une tour « où l'on n'eût pas même voulu jeter des condamnés à mort ». Le Pogge continua ses fouilles en France, en Allemagne, « dans les ergastules gaulois et germains »; à Langres, chez les moines de Clugny, il sauva le discours de Cicéron pour Cæcina, ailleurs d'autres morceaux du même orateur, une grande partie de Lucrèce, un livre de Pétrone, Columelle, douze comédies de Plaute, vingt autres livres que nous passons. En même temps, il voyait mourir Jérôme de Prague et, tout en donnant tort à cet hérésiarque, il admirait en lui l'héroïsme antique, une réminiscence de Mucius Scévola. Après quoi le Pogge émigra en Angleterre où il s'ennuya vite et revint en Toscane où il osa défendre Cosme alors exilé, de là une violente querelle contre Philelphe, ennemi acharné des Médicis : un duel de savants, gros d'invectives et de calomnies. Au retour de Cosme, il acheta une villa d'antiquaire encombrée de livres et ornée de statues; il y vécut

doucement, exempté de taxes par la reconnaissance des Florentins. A cinquante-cinq ans, il épousa une jeune fille qui n'en avait que dix-huit et qui lui apportait six cents florins; ce ne fut pourtant pas un acte irréfléchi : le savant homme avait longtemps pesé le pour et le contre. Enfin l'inclination l'emporta sur la sagesse et le mariage fut parfaitement heureux. Le Pogge écrivit beaucoup de dialogues en latin (un en particulier très hardi, sur « l'Hypocrisie »); il traduisit du grec Diodore de Sicile et Xénophon, plus tard « l'Ane » de Lucien; il commença une « Histoire de Florence », recueillit ses « Facéties » trop célèbres, et après avoir été secrétaire de huit papes, chancelier de la République de Florence, prieur des arts, il mourut en 1459 chargé d'années et d'honneurs. Polémiste féroce et satirique licencieux, mais brave homme au fond, latiniste excellent, il fut l'écrivain le plus considéré de la première moitié du siècle.

Son adversaire, Philelphe, plus jeune que lui de dix-huit ans, remplit le siècle entier de son nom : il ne mourut qu'en 1481, il était né en 1398. Homme étrange celui-ci, tenant du condottiere, autant que de l'humaniste. Dès sa dix-huitième année il professait à Padoue, peu après à Venise; à vingt-deux ans il était à Constantinople secrétaire de la légation vénitienne et il étudiait le grec. A vingt-cinq ans, ministre de l'empereur Jean Paléologue et envoyé comme tel à la cour de l'empereur Sigismond, il assista au mariage de Ladislas, roi de Pologne. De retour à Constantinople, il s'éprit de Théodora, fille de son maître de grec et parente de l'empereur; il put l'épouser et revint avec elle à Venise où il trouva la peste, aussi dut-il se sauver à Bologne avec une grosse maison et très peu d'argent. Appelé ensuite à Florence, il y expliqua les auteurs

anciens, du matin au soir, sans relâche et sans fatigue; les jours de fête, il montait en chaire dans une église et lisait en la commentant la « Divine Comédie »; quatre cents Florentins suivaient assidûment ses leçons. Mais il aimait les querelles. Un jour, en allant à son école, il fut blessé au visage par un assassin de profession qu'il crut soudoyé par les Médicis, car il s'était déclaré contre eux pour les nobles. Le jour où Cosme fut exilé, Philelphe insulta le vaincu; Cosme revint et Philelphe s'enfuit à Sienne où il fut suivi par l'assassin à gages; on arrêta ce malfaiteur et on lui infligea une amende de cinq cents livres; Philelphe exigea qu'en outre on lui coupât le poing. Puis de son côté, il soudoya un Grec pour assassiner le Médicis; le Grec fut pris et eut les deux mains coupées; quant à l'humaniste, un jugement ordonna qu'il fût banni à perpétuité et qu'on lui tranchât la langue; après quoi Philelphe et Cosme se réconcilièrent, tant ils aimaient les anciens.

Est-il vrai que l'illustre érudit fut vénal, et faut-il prendre au sérieux sa lettre au cardinal Bessarion : « Maintenant que je suis délivré de la fièvre, je viens acquitter ma dette envers vous et envers le saint-père Pie II, c'est-à-dire écrire des vers et recevoir de l'argent en échange. » En tout cas il n'eut pas besoin de demander l'aumône, tous les princes se le disputaient : l'empereur, le pape, le duc de Milan, les magistrats de Venise, de Pérouse et de Bologne. Il se rendit auprès du Visconti qui le combla d'honneurs, mais il perdit sa femme et de désespoir voulut se faire prêtre; il en écrivit au pape qui ne lui répondit pas et il se remaria. Sa seconde femme vécut peu; il voulut encore se faire prêtre, espérant le chapeau de cardinal; il ne l'eut pas et prit une troisième femme. On le vit ensuite auprès d'Alphonse, roi de Naples,

qui le couronna du laurier poétique et le nomma chevalier. Cependant Constantinople avait été prise et la belle-mère de Philelphe, avec ses belles-sœurs, étaient tombées aux mains des Turcs. Pour obtenir leur libération, il voulut que François Sforce envoyât une ambassade au sultan; le Sforce hésitant à le faire, Philelphe députa lui-même à Mahomet deux jeunes gens munis d'une ode et d'une lettre grecque; Mahomet, qui n'était pas un sot, relâcha les captives sans rançon. En 1474, Philelphe était à Rome où il expliquait les « Tusculanes »; il perdit peu après sa troisième femme et deux de ses fils. Fuyant la peste, il revint à Florence où les Médicis, avec lesquels il s'était réconcilié, lui offraient une chaire de grec, mais c'était trop tard, le voyage épuisa ses forces; quinze jours après son arrivée à Florence, âgé de quatre-vingt-trois ans, il mourut. Travailleur effréné, il n'avait jamais cessé d'enseigner, d'écrire : il laissa une œuvre énorme composée de traductions, de dialogues, d'épîtres, de satires (il y en a cent de cent vers chacune) où il injuria tout le monde, même Pétrarque, avec une arrogante obscénité. Philelphe se croyait et se proclamait le premier homme de tous les siècles. Il n'écrivit qu'en latin, moins bien que le Pogge, mais plus fort.

Tels étaient ces humanistes, hommes passionnés, belliqueux, portant sur les vieux manuscrits la fougue, la fureur de leur siècle. Laurent Valla s'enflammait pour Quintilien, comme le Cid pour don Diègue et bataillait contre un jurisconsulte de Bologne à propos de Lucius et d'Aruntius, fils ou petits-fils de Tarquin l'Ancien. Ce Valla, originaire de Plaisance, se vantait d'être Romain parce qu'il était né à Rome en 1406. Professeur à Pavie, il osa reprocher à Barthole un style barbare, signe d'ignorance

et d'incompétence, même en matière de droit. On ne pouvait, selon Valla, comprendre et commenter les lois des Latins sans être bon latiniste. A la suite de ce mot périlleux, le censeur dut quitter Pavie ; les étudiants l'auraient tué. C'était un esprit agressif, intempérant, qui se plaisait à heurter les opinions courantes : il trouvait les courtisanes plus utiles que les religieuses, et l'écrivait fort impertinemment. Il se proclamait épicurien, réhabilitait la chair, affirmait que la science se fonde sur la raison qui est d'accord avec la réalité, et « sur la nature qui est Dieu même ». Avec une hardiesse plus sage il soutenait que la vérité se manifeste dans une forme simple, nette et franche, que la logique et la rhétorique sont presque une seule et même chose ; « qu'un style confus et incorrect accuse des vérités mal comprises, un savoir incomplet et faux ». Couvert par la protection du roi Alphonse, il s'avisa de disserter contre la donation de Constantin, et, touchant même aux articles de foi, porta la main sur le *Credo* qui, selon lui, n'était pas l'œuvre des apôtres. Bien plus, il trouva des fautes dans la Vulgate, témérité dont Érasme devait l'applaudir. Appelé pour ce fait à Naples devant l'autorité ecclésiastique, il répondit en se jouant qu'il respectait les dogmes de l'Église, mais que l'Église n'avait point affaire à l'histoire, à la philosophie, à l'érudition. Par malheur la cour de Naples fit la paix avec la cour de Rome et Valla dut songer à sa propre conservation : les princes, même alors, n'étaient pas très sûrs et, pour gagner au jeu, sacrifiaient leurs pièces. L'humaniste dut rétracter ses hérésies et finit par trouver grâce auprès de Nicolas V. Il devint secrétaire de la curie, voire chanoine de Saint-Jean de Latran, et mourut tranquillement en 1457. Aussi a-t-on eu tort de

voir en lui un réformateur : c'était tout au plus un critique assez hardi, très mordant tant qu'il n'eut rien à redouter, mais le danger venu, tendant sa gueule à la muselière. Les réformateurs ne sont pas ceux qui songent à leur propre conservation.

Laurent Valla ne compte donc pour nous que comme humaniste ; ses six livres d'« Élégances latines » (*Elegantiarum linguæ latinæ lib. VI*) ont été souvent réimprimés. Plus vaillant que lui, Pomponius Lætus, bâtard de grande maison, quittait sa famille pour se vouer aux lettres : il vécut pauvre et fonda une académie qui lui valut la torture et un long emprisonnement. A Naples, le Panormite (Antoine Beccadelli, Palermitain) qui vendit ses terres pour acheter un Tite-Live, écrivait, en latin toujours, une histoire du roi Alphonse qui lui valut mille écus d'or et des titres de noblesse ; on lui confiait les ambassades les plus délicates et les plus honorables ; il n'en dédia pas moins à Cosme de Médicis un recueil d'épigrammes si scandaleuses, malgré leur élégance, que le Pogge même en rougit. Un élève du Panormite, Pontano, fondateur d'une académie napolitaine qui porte encore son nom, secrétaire des rois Alphonse II et Ferdinand II qu'il suivait dans leurs campagnes, fut plusieurs fois prisonnier de guerre, mais on le relâchait, on le saluait très bas dès qu'il s'était nommé. Quand il alla comme ambassadeur auprès d'Innocent VIII, quelqu'un dit au pape : « Défiez-vous du roi Ferdinand. » Innocent répondit : « Pontano ne me trompera pas, lui qui n'a jamais trompé personne. » Alphonse II se levait, quand l'humaniste venait le voir et disait à ses généraux. « Voilà le maître. » Pontano, quoi qu'en eût dit le saint-père, était très capable de tromperie et même de trahison, mais il laissa quantité de belles

proses et surtout de beaux vers latins : que la terre lui soit légère ! — Un autre, Guarin de Vérone, celui qui retrouva Catulle, était allé chercher des manuscrits à Constantinople ; au retour, son butin périt dans un naufrage et l'on a cru longtemps que ses cheveux en blanchirent tout à coup. Tels étaient (et nous n'avons pu en montrer ici que quelques-uns) les hommes que possédait l'Italie au milieu du quinzième siècle. Il y faut ajouter les artistes : Donatello, Ghiberti, Fra Angelico, Masaccio, Brunelleschi, tous Toscans : l'art, en marchant, demeurait italien, grandissait dans le centre italien, Florence. Les latinistes pouvaient naître et vivre partout : à Ferrare, à Milan, à Mantoue, à Venise, à Urbin, à Rome, à Naples. Époque utile après tout, non de pensée et de création, mais d'étude et de recherche, où des hommes de feu mettaient l'emportement du génie et une rage d'artistes à creuser les fondations, à rassembler les matériaux du prochain monument.

II.

Rien de pareil en France ni ailleurs ; ce n'était décidément plus nous qui menions le mouvement littéraire. Au commencement du siècle, nous avions sans doute encore des théologiens du plus grand mérite qui moururent entre 1421 et 1440 (Pierre d'Ailly, Nicolas de Clémangis ou de Clamanges, Jean Gerson), et ces théologiens écrivirent encore en latin, mais leur langue était barbare. Clemangius fabriqua un poème en hexamètres sur le *Schisme,* et l'on inscrivit un hexamètre sur son tombeau :

Qui lampas fuit Ecclesiæ sub lampade jacet,

mais ce vers est faux : c'est un signe des temps; en Italie on eût mieux mesuré les syllabes. Ces hommes de foi et de combat avaient mieux à faire que de caresser des élégances, et l'on a remarqué que Jean Gerson écrivait beaucoup mieux en français pour le peuple, qu'en latin pour les clercs. Est-ce à lui, est-ce même à son temps qu'il faut attribuer « l'Imitation de Jésus-Christ », ce chef-d'œuvre si doucement chrétien, si naïvement barbare? Quatre siècles et trois pays se le disputent et on cherchera longtemps encore le nom du « pacifique dégoûté » qui, après l'avoir écrit, disait à Dieu : « Donne-moi d'être ignoré » (*da mihi nesciri*). Fut-ce une œuvre successive et collective? Est-ce vraiment « le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile ne l'est pas. » On le croyait du temps de Fontenelle et bien des âmes sincèrement chrétiennes le croient encore. C'est une question de foi et de sentiment; la critique n'y doit pas toucher.

Mauvais temps d'ailleurs pour les lettres. La poésie était en action, taillait de la besogne à Chapelain, à Schiller, à Casimir Delavigne et à tant d'autres; elle lançait sur les champs de bataille

Jehanne, la bonne Lorraine
Qu'Anglois brûlèrent à Rouen.

Nous avions de plus Alain Chartier (mort, dit-on, en 1449), haut et scientifique poète

Doux en ses faits et plein de rhétorique,
Clerc excellent, orateur magnifique,

et comparé à Sénèque par Étienne Pasquier. Il fut illustré surtout, malgré sa laideur, par le baiser que lui donna la dauphine Marguerite. Meilleur poète, facile, aisé, molle-

ment mélancolique, Charles d'Orléans (mort en 1465), avançait la langue ; il suffit de rajeunir son orthographe (ce qu'on fait presque toujours en imprimant Dante) pour constater que le dialecte d'oil est déjà du français :

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie
De soleil luisant, clair et beau.

Il n'y a bête ne oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent, d'orfèvrerie ;

Chacun s'habille de nouveau.
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Villon, l'aîné de nos poètes modernes, allait venir.

L'Espagne se rapprochait de l'Italie ; depuis longtemps déjà, l'on avait vu à Bologne des écoliers, même des professeurs espagnols : ils y fondèrent en 1364 le collège de Saint-Clément. Dès le treizième siècle, après les Vêpres, les Aragonais étaient allés en Sicile ; au moment où nous sommes parvenus, Naples appartenait au roi Alphonse d'Aragon. Entre les deux pays, il y avait des rapports de langue et déjà de littérature ; on sait que le chancelier d'Ayala connaissait Boccace et que, dès 1428, la « Divine Comédie » fut traduite en catalan ; elle le fut aussi, la même année, en espagnol. Dans la première moitié du quinzième siècle, sous le long règne de Jean II qui toujours en tutelle, se consolait avec les lettrés et faisait

lui-même des vers, nous voyons de très grands seigneurs tenir la plume. C'est d'abord Henri de Villena qui descendait de deux maisons royales, par son père de Castille et par sa mère d'Aragon. Il vécut à la cour aragonaise de son parent Ferdinand le Juste et, protégeant les troubadours en exil, contribua fortement à rétablir le consistoire de la Gaie-Science. Il mourut en 1434, à Madrid, en allant faire une visite au roi. Ce personnage avait étudié beaucoup de choses sans y être forcé, même la nécromancie, aussi sa bibliothèque de cent manuscrits, ce qui était énorme, fut-elle brûlée après sa mort. On a de lui peu d'ouvrages : un « Art de découper » (*Arte cisoria*) où il remontait à l'origine des arts et à la création du monde; un « Art de trouver » (*Arte de trobar*), sorte de manuel du parfait troubadour, enfin un court traité en prose, les « Travaux d'Hercule » (*Trabajos de Hercules*) qu'on croyait être un grand poème, tant on l'avait oublié.

Ce marquis de Villena eut un écuyer qui devint plus célèbre que lui, le galicien Macias. Ce malheureux, épris d'une jeune personne qui épousa par ordre un gentilhomme de Porcuna, n'en continua pas moins ses poursuites, et, sur la plainte du gentilhomme, Villena, qui était grand maître de Calatrava, fit jeter l'amoureux en prison. Macias était poète, et, dans la tour où on le tenait enfermé, s'obstinait à chanter sa dame; le mari furieux lui lança une flèche à travers les barreaux de la fenêtre, et Macias tomba mort en murmurant le nom de celle qu'il aimait. Toute l'Espagne reçut le coup et pleura la victime. Macias devint une sorte de héros national, l'amoureux par excellence, il inspira des poèmes ou des drames aux maîtres du grand siècle; la littérature espagnole tout entière retentit du nom de Macias.

Un autre grand seigneur, Inigo Lopez de Mendoza, marquis de Santillane, qui commanda des armées contre les Maures, et qui, après une vie passée dans les hautes affaires, perdit sa femme et tomba dans la dévotion, eut le temps de protéger et de cultiver les lettres. C'est lui qui écrivait : « La science n'émousse pas le fer de la lance, n'amollit pas l'épée dans la main du chevalier (1). » Il fut l'ami de Villena, posséda quantité de livres, s'occupa de poésie provençale, imita Boccace et ne dédaigna pas de pétrarquiser. Boccace joue un rôle dans sa *Comedieta de Ponza,* poème en cent vingt octaves dont le sujet est un combat naval livré près de l'île de Ponza en 1435 ; c'est un récit traité en vision, et intitulé Comédie, sur l'autorité de Dante, parce que le dénouement en est heureux. Au milieu de tout cela, des imitations d'Horace :

« Bienheureux ceux à qui la simple houe suffit pour vivre et vivre satisfaits, et qui de loin en loin trouvant un gîte, souffrent sans peine et la pluie et le vent. Ceux-là ne craignent pas leurs mouvements, ne savent rien des choses du passé, n'ont nul souci des choses du présent ni d'où viendront les choses à venir (2). »

(1) La sciencia no embota el hierro de la lança, ni hace floxa la espada en la man del caballero.

(2) Benditos aquellos que con el açada
Sustentan sus vidas y viven contentos,
Y de cuando en cuando conoscen morada,
Y sufren plazientes las lluvias y vientos.
Ca estos non temen los sus movimientos,
Nin saben las cosas del tiempo pasado,
Nin de las presentes se hacen cuidado,
Nin las venideras do an nascimiento.

On remarque que c'est l'ancienne octave de Boccace, pas encore celle de Politien.

Le marquis de Santillane a laissé encore un *Centiloquio,* recueil de cent proverbes rimés ; il fit, de plus, un « Art poétique » et fut, deux siècles avant Boileau, le législateur du Parnasse ; on venait le voir de loin ; il mourut en 1458.

A cette époque appartient aussi Juan de Mena (1411-1446) qui, né plus bas que Villena et Santillane, parvint à monter très haut. Il était de Cordoue et avait fait de bonnes études à Salamanque et à Rome ; quand il revint dans sa ville natale, il fut des « Vingt-quatre » notables qui la gouvernaient. Juan II le voulut pour historiographe et l'informa franchement des qualités nécessaires à l'emploi : « Le roi, lui fit-il dire, est aussi avide d'éloges que d'entreprises ardues (1). » Juan de Mena raconta les faits comme le roi voulait qu'ils se fussent passés. Il composa encore un poème sur les « Sept péchés mortels » (*Siete pecados mortales*) et une *Coronacion*, voyage imaginaire au Parnasse pour assister au couronnement du marquis de Santillane. Son œuvre de résistance fut le « Labyrinthe » (*Laberinto*), poème allégorique aussi embrouillé que son titre, et si bizarre que Dante y semble parodié plutôt qu'imité. En 1446, une chute de mule occit fort à propos l'auteur et l'empêcha de continuer son œuvre.

L'Espagne imitait donc l'Italie ; quant à l'Angleterre, après avoir produit Chaucer, elle se recueillit, épuisée, pendant un siècle ou deux. On vivait alors sous les trois Henry (IV, V et VI, 1399-1461), règnes désastreux agités par des guerres injustes et des tumultes populaires. Le poète du temps fut John Lydgate, un moine de Bury, qui resta moine après avoir étudié à Padoue et à Paris. Il tâcha de suivre Chaucer et d'imiter Boccace : on lui at-

(1) El rey es codicioso de loa, como de meterse en arduos feches.

tribue deux cent cinquante poèmes, littérature de fabrique bâclée pour gagner de l'argent. Plus sincère et mieux inspiré fut un prince écossais, Jacques Ier, le Charles d'Orléans de la poésie anglaise : tous deux de sang royal, tous deux prisonniers, tous deux amoureux, et dans la captivité chantant leur dame avec une grâce émue. Le poème de Jacques Ier, le « Livre du roi » (*King's quair* ou *quire*) de quatorze cents vers en septains, est une allégorie dans le goût du temps, mais plus vraie que les autres, plus tendre et plus triste ; cette Jeanne Beaufort, que Jacques avait vue pour la première fois d'une fenêtre de sa prison, a bien réellement existé. Le *King's quair* est un livre où l'on aime. Cependant, toute cette poésie de chevaliers finissait ; le peuple commençait ou continuait à chanter son Robin Hood, le bandit populaire, celui qui, pour fuir la prépotence des nobles, s'était mis hors la loi et sauvé dans la forêt où il vivait librement. Il ne tuait que les forestiers, les sherifs, les juges, au besoin le portier de la ville, avec une audace joviale et bien nourrie qui lui gagnait tous les cœurs ; il prenait aux riches, pour donner aux pauvres ; même de nos jours, en temps ou en pays de misère, les esprits simples aiment cela. Aussi que de complaintes sur Robin Hood, que de ballades ! Les complaintes ressemblaient à toutes les autres : « Écoutez-moi, braves gens, si vous êtes de sang libre, je parle d'un bon yeoman, dont le nom fit Robin Hood. Robin fut un preux bandit tant qu'il marcha sur la terre, un bandit aussi courtois nul ne l'a jamais trouvé (1). » Les ballades commençaient sou-

(1) Lithe and lysten, gentylmen
That be of free-bore blode :
I shall you tell of a good yeman,
His name was Robyn hode.

vent par des gaietés champêtres, comme les vieilles chansons des troubadours : « Quand les champs sont beaux, quand les prés sont verts et que la feuillée est bien longue et large, il fait bon marcher à travers les bois, écoutant chanter les petits oiseaux (1). » Ces débuts ne promettant rien de bon, il y aura des coups d'épée ou des coups de trique. Tant mieux et vive la joie ! Robin Hood qui tape si dru, boit si sec, a si bon cœur !

A la même époque, en Allemagne, poussait la chanson bourgeoise que nous verrons bientôt dans sa fleur, mais le pays, ou plutôt la Bohême, qui s'y trouvait enclavée, avait autre chose à nous offrir que le *Meistergesang :* elle nous donna Jean Huss.

III.

Une belle figure, longtemps effacée et qu'on remet de nos jours en lumière (2) ; il est curieux de la regarder, en la replaçant à son jour et à sa date, en face des latinistes d'Italie qui ne surent voir dans le Tchèque réformé qu'un vieux Romain.

Robyn was a proude out-lawe
Whiles he walked on grounde,
So corteyse an outlawe as he was one
Was never none yfounde.

(1) When shaws beene sheene, and shradds full fayre,
And leaves both large and longue,
It is merrye walking in the fayre forrest
To heare the small birdes songe.

(2) Ernest Denis, *Huss et la guerre des hussites*, 1878. — Louis Leger, *Jean Huss et les hussites* d'après de nouveaux documents, 1879.

La Bohême était donc un pays slave enveloppé par les races allemandes : ce fut un grand malheur pour elle que ses voisines, la Saxe, la Prusse, naguère peuplées de Slaves, eussent été germanisées si rapidement. La Bohême n'en résista pas moins à l'étreinte : quand elle fut assujettie à l'Église latine, elle garda tant qu'elle put l'ancienne liturgie écrite dans l'idiome qu'elle comprenait. Au milieu du quatorzième siècle, l'empereur Charles IV, un des meilleurs rois de Bohême, établit dans la capitale du royaume un monastère slave, celui d'Emmaüs, qui subsista un siècle et demi. C'est de là que sortit un manuscrit fameux, le « Texte du Sacre » sur lequel les rois de France ont prêté serment jusqu'à la révolution. Ce manuscrit avait été transporté à Constantinople et vendu au cardinal de Lorraine qui le donna en 1574 à la cathédrale de Reims. Comme il n'y avait alors personne en France qui le pût déchiffrer, on le prit pour un évangile syriaque ayant appartenu à saint Jérôme et on le révéra comme une relique sacrée qui figurait avec la sainte ampoule au sacre de nos souverains. En réalité, c'était un évangile slavon écrit en 1395 ; les rois très chrétiens juraient sur un livre schismatique.

Il y avait donc chez les Tchèques une certaine aversion contre l'Église romaine, parce qu'elle leur avait été imposée par les Allemands. Allemands étaient les prêtres qui déshonoraient la soutane : on les haïssait non seulement parce qu'ils étaient corrompus, mais surtout parce qu'ils étaient étrangers. Tous les fléaux venaient d'Allemagne : invasions violentes, immigrations plus redoutables encore ; les Tchèques finirent par se trouver « isolés dans leur propre pays ». A l'université de Prague, l'étranger était le maître ; dans l'église il prenait tout. « Les Allemands font

d'abord les humbles, mais dès qu'ils se multiplient, ils se soucient peu du pays qui leur donne l'hospitalité, ils cherchent un prince de leur patrie. Si j'apprenais même d'un oiseau que vous vous attachez aux Allemands, je vous ferais mettre dans un sac de cuir et jeter dans la Moldau. J'aimerais mieux avoir à vous pleurer que de pleurer la honte de ma langue. » Qui dit cela ? Une chronique rimée antérieure d'un siècle à Jean Huss.

Il y eut donc dans l'insurrection religieuse des Tchèques un grand mouvement patriotique ; il s'agissait pour eux non seulement de réformer l'Église, mais d'y rétablir la vieille langue et d'y replanter l'ancien drapeau. Nous voyons ici une nation qui « cherche à se retrouver elle-même ». L'Anglais Wiclef n'y était pour rien ; quand ses livres arrivèrent dans le pays, ils tombèrent dans des sillons ouverts. Chose étrange pourtant, le premier réformateur ne fut pas un Tchèque ; ce fut un moine autrichien, Conrad Waldhauser, qui, appelé à Prague par Charles IV, bâtonna rudement les ordres religieux. Il souleva contre lui des colères qui ne purent le renverser ni même l'ébranler, et mourut tranquillement en 1369 curé d'une des meilleures paroisses de Prague. En même temps, le Morave Milicz, qui prêchait trois fois par jour, soulevait les masses et annonçait la fin du monde, laquelle devait arriver, selon ses calculs, entre les années 1365 et 1367. Il voyait partout l'Antechrist et ne se gênait pas pour dire où il le voyait : un jour qu'il prêchait devant Charles IV, il s'écria tout à coup en montrant du doigt l'empereur : « Voilà l'Antechrist ! » Il ne craignit pas d'aller prêcher ces choses à Rome. Cependant il ne fut ni pendu ni brûlé : c'était d'ailleurs un homme de foi et un homme de bien qui édifiait les gens par la parole autant que par l'exemple. Un

de ses disciples, Mathias de Janov, lisait la Bible assidûment, l'appelant « son amie, sa fiancée, la mère de sa dilection ». Il osait écrire doucement, sans se douter que ces simples mots contenaient déjà toute la réforme :

« Vous voulez être justifiés, et vous croyez parvenir à force de travaux, à force de soins, et vous suivez avec une piété méticuleuse toutes les cérémonies nouvelles. Le Christ n'est-il point mort pour vos âmes ? Vous n'avez rien de son esprit et vous avez des yeux pour ne point voir. Vous exécutez en tremblant la lettre de la loi, mais vous ne savez rien de la liberté qui est dans l'esprit du Sauveur. Cependant toute la sainte Écriture nous crie que le Seigneur, le crucifié est le seul rédempteur ; qu'il suffit pour le salut de quiconque croit en lui ; que seul il est toute la foi, toute la sagesse du chrétien. »

C'est ainsi qu'on parlait à Prague au quatorzième siècle. Un disciple de Mathias se permit de déclarer qu'un prêtre faisait mieux quand il étudiait ou prêchait que quand il lisait son bréviaire. Un autre élève de Milicz, Thomas de Stitny, mort en 1400, écrivait en tchèque et contestait l'efficacité des œuvres pour proclamer la toute-puissance de la foi. On en était déjà là quand Jean Huss, né en 1373, entra dans la vie. Il sortit d'une maison de paysans pour faire de fortes études à l'université de Prague, alors la première de l'Europe avec celle de Paris. Il devint bachelier en philosophie, puis maître ès arts, et se permettait quelques distractions dont il se repentit plus tard avec une contrition naïve.

« Hélas ! dans ma jeunesse, j'ai fait une fois partie d'une mascarade. On habilla un étudiant infâme en évêque ; on le mit sur un âne, la tête tournée vers la queue ; on le conduisit à la messe ; on portait devant lui un

plat de soupe et une cruche de bière et je vis qu'on les tenait sous son nez à l'église. Je le vis encenser l'autel, lever le pied en l'air et dire : Bu ! et les étudiants portaient devant lui de grandes cruches en guise de cierges, et il allait d'autel en autel, encensant toujours, après quoi les étudiants, retournant leur capuce à l'envers, se mirent à danser dans l'église, et le peuple regardait, riait, s'imaginait que c'était là des rites sacrés, légitimes. Infamie ! abomination ! Pendant ma jeunesse, je me suis associé à ces folies ; mais du jour où Dieu m'a donné de connaître son Écriture, j'en suis revenu. »

Le pénitent se complaît peut-être un peu dans le récit de cette mascarade ; il n'en fut pas moins un homme austère et désintéressé qui ne voulut ni bénéfice ni prébende ; Æneas Sylvius, qui fut depuis le pape Pie II, a vanté en plus d'un lieu l'éloquence, la chasteté, l'honnêteté de l'hérésiarque. Huss monta vite en grade et devint recteur de l'université de Prague ; chapelain et confesseur de la cour, il avait l'oreille du roi. Cependant il ne se laissa jamais entraîner ni par les séductions du monde ni par les curiosités de la science ; il préférait à tout des prédications populaires en langue nationale qui attiraient trois mille auditeurs dans la chapelle de Bethléem. S'attacha-t-il bien réellement aux doctrines de Wiclef ? Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il professa pour le théologien une admiration fervente. Il copia de sa main l'un des traités du maître et il écrivit sur le manuscrit des phrases comme celle-ci : « Dieu donne à Wiclef le royaume des cieux ! O Wiclef, Wiclef, tu troubleras plus d'une tête ! » On avait trouvé quarante-cinq hérésies dans les œuvres de ce précurseur et l'on avait prohibé de les enseigner soit dans la prédication, soit

dans les cours publics. Jean Huss s'était opposé à la prohibition ; cependant il ne voulait point se séparer de l'Église romaine. Une réforme sans schisme, tel était le rêve de ces luthériens prématurés qui n'eurent ni la puissance, ni la logique de Luther. Attaquer les faux miracles ; empêcher les pèlerinages superstitieux ; dénoncer les reliques frauduleuses ; ramener la religion à l'Évangile et le clergé à l'humilité ; confondre l'orgueil des prêtres qui se vantaient alors d'être supérieurs à la Mère de Dieu, car elle n'avait enfanté Dieu qu'une fois, tandis qu'ils le faisaient naître tous les jours ; soutenir que Dieu seul absout les péchés sans l'intervention d'aucun homme et que nulle absolution n'est valable si elle n'est pas méritée par le repentir ; attaquer enfin toutes les vénalités, toutes les corruptions qui déshonoraient en ce temps-là le sacerdoce, telle était la mission que s'était imposée la foi vivante et militante de cet homme convaincu. Il flétrissait la donation de Constantin; Dante l'avait fait avant lui sans cesser d'être catholique. Il s'écriait : « Par la richesse, toute l'Église chrétienne a été empoisonnée et corrompue. D'où naissent les guerres, les excommunications, les querelles entre les papes, les évêques et les autres membres du clergé ? Les chiens se battent pour un os ; enlevez-leur l'os et la paix est rétablie. D'où sortent la simonie, l'insolence des prêtres, leurs adultères ? Tout vient de ce poison. » Telles étaient les idées de Jean Huss.

Ces idées devaient déplaire à Rome et aux Allemands de Bohême ; le réformateur avait naturellement contre lui ceux qui vivaient de l'autel ; en revanche il eut pour lui son roi Vacslav ou Venceslas qui n'était pas un tigre, comme on l'a déclamé longtemps, mais un enfant mal

élevé, très paresseux et plein de lubies. Un jour, après boire, Vacslav fit jeter un prêtre à l'eau ; ce prêtre, Jean de Pomuk, n'avait aucune notoriété ; cependant, deux siècles après, on lui fit une légende : c'est lui qui, sous le nom de Jean Népomucène, est devenu le patron du pays. Sa fête attire encore quantité de pèlerins, sa statue est sur tous les ponts de la Bohême. Jean Huss étant ainsi protégé, les Allemands eurent d'abord le dessous : ils quittèrent en corps l'université de Prague. Les uns allèrent fonder celle de Leipsick, d'autres se dispersèrent dans les écoles de Cologne, d'Erfurt et de Heidelberg.

De là cette décentralisation de la science et de l'enseignement qui ont fait tant de bien à l'Allemagne. Cependant les fugitifs répandirent partout des invectives contre l'hérétique, et n'osant l'attaquer de front pour ses idées de réforme, donnèrent des soufflets sur la joue de Wiclef. On brûla deux cents volumes du théologien anglais, ce qui exaspéra même les bourgeois qui ne les avaient pas lus, même le peuple qui ne savait pas lire. Ici encore le roi soutint Jean Huss ; mais Rome souleva bientôt une autre question, celle des indulgences. Le légat du pape vint faire de l'argent à Prague en vendant non seulement des absolutions, mais des décanats, des paroisses, « comme un père de famille loue une maison à un boutiquier ». Jean Huss tonna contre ces abus et fut appelé devant l'archevêque. On lui demanda s'il avait l'intention d'obéir aux ordres apostoliques, il répondit que telle était son intention. « Alors, dit le légat au prélat, il est prêt à obéir aux ordres de notre maître. — Entendons-nous, reprit vivement le réformateur. Ce que j'appelle les ordres apostoliques, ce sont les enseignements des apôtres du Christ. Quand les ordres du pape

sont d'accord avec ces enseignements, je suis prêt à les écouter; quand ils sont contraires, je leur refuse obéissance, *dût-on allumer sous mes yeux le feu qui doit brûler mon corps.* »

C'était un pressentiment. On sait la fin de cette histoire. Jean Huss avait déclaré la guerre à Rome; son roi ne pouvait ou n'osa le suivre jusqu'au bout. Le réformateur fut cité à comparaître devant le concile de Constance qui lui coupa la parole et le condamna au bûcher. Tous les livres qu'il avait écrits : lettres, sermons, traités dogmatiques, commentaires sur l'Ancien Testament avec des traductions en tchèque devaient être brûlés, sa mémoire maudite, son âme livrée à l'enfer. On le dégrada pour commencer, on le dépouilla de ses habits sacerdotaux et on le coiffa d'une mitre longue d'une aune sur laquelle étaient représentés des diables se disputant l'âme du damné; on y avait écrit, de plus, en grosses lettres qui pouvaient être lues de loin, ce mot flétrissant : « Hérésiarque! » Après quoi Jean Huss fut attaché par les mains et par le cou à un poteau, les pieds sur un fagot de bois. « Quand on alluma le bûcher, il entonna un cantique, mais la flamme poussée par le vent le frappa au visage, on vit remuer encore quelque temps sa tête et ses lèvres, un moment après il était mort. » L'année suivante (1416) son disciple Jérôme de Prague, celui que le Pogge compare à Mucius Scevola, périt par le même supplice. « L'Évangile que nous avons, écrira Luther, Huss et Jérôme l'ont payé de leur sang. »

IV.

L'Allemagne n'était donc pas encore prête à se jeter dans le mouvement. Un poète qui vécut en Bohême se donna le nom de « fleur de muscat » (*Muskatblüt*) et chanta dans la première moitié du quinzième siècle, il appelait toutes les rigueurs « sur les oisons nés de la grosse oie qu'on avait rôtie à Constance » : oie, en tchèque, se dit Huss (1). Ce Muskatblüt n'en riait pas moins des cloîtres : « Les moines sont de petits saints, leur vie est régulière, les nonnes restent sages... Ah ! Muskatblüt, comme tu mens ! » (2). Mais l'Allemagne eut bientôt mieux à faire que de pareils versiculets : elle nous donna l'imprimerie.

Gardons-nous de diminuer l'importance de cette invention. Que les anciens aient connu l'impression sèche et les enlumineurs du moyen âge, l'impression humide ; qu'on se fût déjà servi de moules en bois pour les livres de plain-chant et pour les cartes à jouer, peu importe ; c'est une grande date littéraire que cette glorieuse année 1450, où Gutenberg put s'associer à Mayence avec Jean Fust. Ils employèrent d'abord des planches fixes en bois pour imprimer un vocabulaire ou un Donat ; l'in-

(1) G. A. Heinrich, *Histoire de la littérature allemande*. 1870.

(2) Die münich wol halb hailig sind,
Ordentlich statt ir leben ;
Die nunnen tragn nymer kind,
Ir keüsch behaltens eben...
Spricht Muscanpluot,
Wie ferr hast du gelogen !

vention servit avant tout l'école. Ils travaillèrent après pour la religion : le premier livre en caractères mobiles fut une Bible de 640 feuillets imprimée à Mayence de 1453 à 1455. Où la Bible fut semée, la Réforme ne tarda pas à lever. Vient après le Psautier de 1457 avec de belles capitales ornées, peintes en rouge et en bleu. Puis, en 1462, la Bible encore, la belle, celle de Mayence. En 1465 deux ouvriers quittent Fust et Schæfer et vont en Italie : qu'impriment-ils pour commencer? Un Lactance, chrétien des premiers siècles, mais encore classique, hérétique même (on a trouvé chez lui quatre-vingt-quatorze erreurs); de plus, cicéronien. En 1467, l'imprimerie est installée à Rome; le premier qui s'en servit fut le cardinal Jean de Torquemada qu'on a confondu souvent avec Thomas l'inquisiteur. En 1475, il y avait à Rome une vingtaine de typographies : plus de douze mille volumes y furent imprimés en sept ans. Cependant le nouvel art était allé déjà de Mayence à Bamberg, à Cologne, à Strasbourg, où il commença par produire des livres religieux; il vint à Paris en 1469 et s'établit en Sorbonne où l'érudition, non la dévotion, l'exploita tout d'abord : le premier livre imprimé chez nous en 1470 fut le recueil des lettres de Gasparino, plus connu sous le nom de Barzizza, son village : encore un de ces latinistes italiens qui, au commencement du quinzième siècle, sauvèrent Quintilien et prêchèrent Cicéron. Vinrent après les épîtres de Cratès le philosophe, les « Élégances » de Laurent Valla, les « Institutions oratoires » de Quintilien, la « Rhétorique » de Fichet.

Ici les dates ont un sens, montrent les points lumineux, le degré de culture ou de liberté des différents peuples. En 1469, l'imprimerie alla non seulement à Paris, mais

à Venise et à Milan où parurent les premiers caractères grecs dans la grammaire de Constantin Lascaris. En 1470, il y eut des typographes à Lucerne ; en 1471 à Bologne, à Ferrare, à Trévise, à Florence et à Naples ; en 1472 à Anvers; en 1473 à Bruges, à Utrecht, à Parme, à Messine, à Lyon, à Bude en Hongrie ; en 1474 à Bâle, à Bruxelles, à Barcelone, à Sarragosse, à Gênes, à Turin, enfin à Westminster. Un mercier anglais, Guillaume Caxton, après avoir fait des voyages d'affaires en Europe, s'était mis à étudier nos auteurs et à traduire nos *Histoires de Troyes ;* sa version, qui fit gémir les presses de Cologne, fut le premier ouvrage anglais imprimé. De retour en son pays, il fonda une typographie dans l'abbaye de Westminster où il fit paraître d'abord une traduction faite par lui d'un traité français sur le jeu d'échecs. Il publia plus tard, en vingt années d'activité, soixante-quatre volumes, presque tous en anglais, d'où lui vint une célébrité qui dure encore.

De 1474 à la fin du siècle, il s'établit successivement des imprimeries à Angers, à Séville, à Leyde, à Stockholm, à Cracovie, à Copenhague, à Avignon, à Madrid. En 1483, le Grand Turc, plus prudent que le pape, interdit à tous ses sujets de lire des livres imprimés, sous peine de mort. Berlin n'eut de typographes qu'en 1578, Pékin en 1603, Tlascala (Mexique) en 1650, Saint-Pétersbourg en 1711, Constantinople en 1727 ; Athènes enfin, la dernière, hélas ! vers 1830.

V.

L'année même où Gutenberg imprima son premier livre (1453) les Turcs entraient à Constantinople. Évé-

nement important, même en littérature : tout ce qui restait de lumière en Orient vint en Italie, mais l'immigration des livres et des hommes avait commencé depuis longtemps. Outre ceux que nous avons nommés, Niccolò Niccoli avait rempli Florence de volumes grecs et, pour s'en procurer, s'était chargé de dettes après avoir perdu tout son bien. Jean Aurispe avait rapporté d'Orient, à lui seul, plus de deux cent trente manuscrits. Dès 1396, à Florence, Emmanuel Chrysoloras était venu enseigner la langue d'Homère à Palla Strozzi, au Pogge, à Giannozzo Manetti, à Leonardo Bruni l'Arétin. En 1439, un concile se réunit à Florence pour négocier la paix entre l'Église romaine et l'Église grecque : d'un côté les évêques, les cardinaux, le pape; de l'autre, les métropolitains, le patriarche et l'empereur d'Orient. La paix ne se fit pas, ou du moins l'accord un moment conclu ne put durer, mais les savants grecs rencontrèrent les latins, et George Gémiste, le platonicien, répandit les doctrines de son maître; c'est ainsi que le concile, au lieu de réconcilier les deux catholicismes, hâta le rêve de la Renaissance, l'union de Platon et de Jésus.

Mais Platon ne réussit pas du premier coup : il y eut des combats entre Grecs : Aristote tenait bon, soutenu par Théodore Gaza et George de Trébizonde. Ce dernier, qui n'était pas de Trébizonde, fulmina contre Platon, le déclarant goinfre, obscène et crapuleux : c'étaient les aménités du temps dans les duels entre philosophes. Le cardinal Bessarion, encore un Grec, riposta par un grand ouvrage contre « le calomniateur de Platon ». Gémiste alors, se voyant si bien appuyé, retourna dans le Péloponnèse où il mourut avant la prise de Constantinople. Avant de mourir, il avait inspiré à Cosme l'idée de

relever, sous l'invocation de Platon, l'ancienne académie de Florence; Cosme ne demandait pas mieux que d'occuper les hommes d'esprit de son entourage, et l'académie platonicienne s'établit.

Il n'y manquait qu'un platonicien : Marsile Ficin vint juste à point pour entrer dans l'idée de Cosme. Ce jeune homme, né en 1433, s'immergea dans la métaphysique et s'éprit si fort de Platon que, non content de le traduire, il alla jusqu'à l'adorer : quoique chanoine de Saint-Laurent, il tenait une lampe allumée devant l'image de son apôtre. Il dévorait les philosophes de toutes les écoles, remontait jusqu'à Confucius, à Zoroastre, à Moïse, embrassait l'antiquité tout entière, s'occupait de sciences naturelles, de médecine et voyait Platon partout. « La venue du Christ, écrivait-il, a été plusieurs fois prophétisée par les Sibylles; les fameux vers de Virgile sont connus de tous. Platon à qui l'on demandait combien de temps dureraient les préceptes de sa philosophie, répondit : jusqu'au jour où viendra celui qui ouvrira la source de toute vérité. » Marsile invoquait aussi en faveur de Jésus le témoignage de Porphyre : « Les dieux, avait dit cet Alexandrin, ont proclamé le Christ suprêmement pieux et religieux, et, témoignant de lui avec beaucoup de bienveillance, ont affirmé qu'il était immortel. »

Tout l'esprit du temps est là : inutile de plonger plus profond dans la pensée un peu trouble de Marsile Ficin; cette idée très nette de Platon précurseur de Jésus, monte à fleur d'eau et surnage (1). D'autres avaient été plus hardis peut-être : Gémiste attendait le retour triomphal des anciens dieux; un élève de Ficin, Landino,

(1) Victor Cherbuliez, *Le prince Vitale,* 1864.

conclut de la conjonction de Jupiter et de Saturne que le 25 novembre 1484 il y aurait une grande révolution : ne se trompait-il que d'une année et faillit-il prédire bien réellement la naissance de Luther? Mais Gémiste était Grec et Landino vivait dans les astres. La vraie pensée italienne à cette époque nous est donnée par Marsile à la fois catholique et platonicien.

Cosme, on l'a vu, protégeait ce courant d'idées; Laurent de Médicis arriva aux affaires (1469), et l'académie platonicienne prospéra plus que jamais. On lisait les dialogues de Platon, chacun y faisait sa partie; suivaient des discussions, des commentaires, de longues oraisons latines où brillaient la science de Marsile et l'agilité de Laurent. Le 29 novembre, anniversaire de la naissance et de la mort du philosophe grec, était une fête religieuse. Les dévots s'exaltèrent jusqu'à vouloir demander à la cour de Rome la canonisation de Platon.

Parmi ces esprits studieux et ravis, brilla un instant le jeune Pic de la Mirandole qui ne devait vivre que trente et un ans (1463-1494). Il s'était trop hâté de savoir : à dix ans, il s'entendait proclamer le premier poète, le premier orateur de l'Italie; à quinze ans, il étudiait le droit et courait les universités de l'Europe, amusant et fatiguant sa mémoire prodigieuse à répéter à rebours, en commençant par le dernier vers, des poésies qu'il venait d'entendre pour la première fois. Dès son retour, après avoir réduit à neuf cents propositions toutes les connaissances humaines, il annonça qu'il les soutiendrait toutes contre n'importe quel docteur et il offrait de payer le voyage aux plus pauvres. Au fond c'était un prodige plutôt qu'un génie : il préférait les poésies de Laurent de Médicis à celles de Pétrarque, et des vingt-deux lan-

gues qu'il prétendait connaître, il ne savait guère que l'alphabet et les éléments. Aimable esprit, facile, ouvert, admiré surtout parce qu'étant né prince, il s'était voué aux études, il ne fit que traverser la philosophie et l'érudition, se laissa duper par des charlatans, condamner par Innocent VIII et passa de Marsile Ficin à Savonarole. Pic de la Mirandole vécut trop peu, trop vite, flamboya et disparut comme un éclair.

Telle fut cette académie platonicienne. Elle rendit à la langue un service durable : l'italien revint en honneur. Les humanistes, on ne l'a que trop vu, avaient laissé la langue vulgaire au peuple, méprisant tout ce qui n'était pas écrit en latin. On sait déjà que pour eux la « Divine Comédie » n'offrait « qu'un répertoire de trivialités monacales, un livre à dépecer chez l'épicier et l'apothicaire pour en faire des enveloppes de drogues et de poisson salé ». Quand Philelphe expliquait le poème à ses auditeurs, il y cherchait surtout les endroits obscurs, où il portait de la lumière. Le peuple seul continua donc à chanter en toscan : on a de lui des chansons pieuses et profanes, de ces *strambotti* et de ces *rispetti* que les érudits recherchent aujourd'hui avec tant de curiosité. Le peuple avait de plus son théâtre et son épopée, des représentations sacrées et des poèmes chevaleresques. Quand les lettrés consentirent à le suivre, ils trouvèrent la matière toute prête et n'eurent à y mettre que de l'art.

Le premier qui osa revenir au vulgaire fut un Vénitien, Léon-Baptiste Alberti, homme plus avancé que les autres, bien qu'au milieu du siècle il eût déjà passé quarante ans : beau cavalier, habile aux exercices du corps, cultivant tous les arts, même les sciences où ses découvertes ont fait du bruit, poète quelquefois frais et franc, prosateur

un peu trop empâté de latinisme, mais osant dire que l'italien n'était pas inférieur au latin : enfin un Léonard de Vinci né trop tôt et qui n'eût pas fait mauvaise figure au plus beau moment de la Renaissance. Vint ensuite Laurent de Médicis qui, tenant à être populaire, adopta la langue et l'accent du peuple dans sa satire des « Buveurs » (*Beoni*), dans ses « Chants à danser » (*Canti da ballo*) et ses « Chants de carnaval » (*Canti carnascialeschi*) d'une verve entraînante et licencieuse; il était l'âme des fêtes et menait les bacchanales où, pêle-mêle avec les plébéiens, s'ébattaient des lettrés, des artistes, si bien que le génie toscan tombé dans la rue remonta dans les palais à la faveur du tumulte et, avec les grands seigneurs encanaillés, redevint grand seigneur.

Il y eut ainsi une véritable renaissance de l'italien : Laurent en fut le promoteur, Politien en fut le poète. Né à Monte-Pulciano (d'où son surnom) en 1754, Angelo Ambrogini, après de bonnes études, avait commencé à seize ans une traduction d'Homère ; aussi Ficin l'appelait-il l'homérique enfant. A vingt-neuf ans, il était professeur d'éloquence grecque et latine, avait pour élèves, outre Pic de la Mirandole et les Médicis, des étrangers de toute nation. Peu après, il fut nommé chanoine de la cathédrale. En même temps il collectionnait des textes anciens, notamment celui des « Pandectes », et peut-être l'a-t-on trop loué comme critique et comme érudit; mais on ne le louera jamais assez comme poète. Il l'était jusque dans son enseignement. Ses plus belles leçons d'ouverture furent en vers latins d'une facture incomparable ; à dix-huit ans, il avait déjà composé des vers grecs. Ce qu'il a fait de plus beau, ce sont les « Stances » (*Le Stanze*) composées pour un tournoi de Julien de Médicis, œuvre interrompue,

simple introduction d'un poème qui s'arrête au milieu du deuxième chant, mais d'une forme si pure, si fraîche, si merveilleusement élégante, que l'octave, la strophe de Boccace, bien diffuse encore chez ce premier maître, atteint tout à coup « l'unité, l'harmonie, la couleur, la variété (1) », la grâce suprême et s'impose depuis lors à tous les poètes narratifs qui ne feront jamais mieux, jamais plus. C'est à la fois antique et florentin, beau comme du grec et vrai comme nature; jamais l'érudition ne fut plus inspirée, l'imitation plus inventive; jamais la réflexion ne parla d'abondance avec plus de spontanéité; jamais perfection si étudiée n'eut tant d'aisance et de charme. Et Politien fit ce chef-d'œuvre à vingt-quatre ans au plus tard (2).

En même temps il affinait les *rispetti*, les *strambotti*, les *laudi spirituali*, toute la poésie populaire qu'il savait polir sans lui ôter la naïveté, l'ingénuité, la couleur et le relief; il la rendit attique et la conservait florentine :

(1) CARDUCCI, *Dello svolgimento della letteratura nazionale*, 1874.

(2) En 1478 : c'est la date que propose Ginguené par de bonnes raisons. Date importante dans l'histoire littéraire. Au fond du poème, il n'y a rien ou presque rien, mais le poète donne le ton à tous ceux qui doivent le suivre. Dans la première strophe, il dit ce qu'il chante : ainsi feront les autres; dans la seconde, il invoque l'Amour; le Tasse invoquera la Vierge sans la nommer; dans la quatrième il place son œuvre sous la protection d'un Laurier qui est Laurent de Médicis; le Tasse offrira la sienne au magnanime Alphonse. Politien ne se contente pas d'emprunter des images et des élégances aux anciens, il appelle la mythologie à son aide et la fait intervenir dans un sujet contemporain, en quoi il sera imité par tous ses successeurs, même hors d'Italie; il suffit de rappeler Camoëns. Dans les « Stances », l'île enchantée et le palais de Vénus sont décrits avec une magnificence voluptueuse qui va s'imposer aux poèmes futurs; il y faudra égarer les héros les plus chrétiens aux pieds d'une Alcine, d'une Téthys ou d'une Armide. Enfin Politien va jusqu'à fournir des mots, des sonorités, des

« Que chacun, Bacchus, te suive ; Bacchus, Bacchus, évohé !

« Qui veut boire, qui veut boire, vienne boire, vienne ici ! Vous entonnez à merveille, mais je veux boire aussi, moi ; il est du vin pour nous deux, je veux boire la première !

« Que chacun, Bacchus, te suive ; Bacchus, Bacchus, évohé !

effets de rime aux Italiens qui le suivront. En voici deux exemples bien remarquables :

Qual tigre a cui dalla pietrosa tana
Ha tolto il cacciator suoi cari figli :
Rabbiosa il segue per la selva ircana,
Che tosto crede insanguinar gli artigli.

POLITIEN.

Come orsa che l' alpestre cacciatore
Ne la petrosa tana assalit' habbia,
Sta sopra i figli con incerto core,
E freme in suono di pietà e di rabbia.

ARIOSTE.

Con tal rumor, qualor l' aer discorda,
Di Giove il foco d' alta nube piomba ;
Con tal tumulto, onde la gente assorda,
Dall' alte cataratte il Nil rimbomba ;
Con tal ' orror del latin sangue ingorda
Sonò Megera la tartarea tromba.

POLITIEN.

Chiama gli habitator dell' ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba ;
Treman le spatiose atre caverne,
E l' aer cieco a quel romor rimbomba,
Nè sì stridendo mai da le superne
Regioni del cielo il folgor piomba...

TORQUATO TASSO.

« J'ai déjà vidé ma corne, donne un peu le fiasque ici ; la montagne tourne, tourne, le cerveau bat la campagne, courez tous de ci de là, comme on le voit faire à moi :

« Que chacun, Bacchus, te suive ; Bacchus, Bacchus, évohé !

« Je meurs déjà de sommeil, serais-je ivre, oui ou non ? Mes pieds ne me portent plus ; je le sais, vous êtes ivres. Faites tous ce que je fais ; humez le piot comme moi !

« Que chacun, Bacchus, te suive ; Bacchus, Bacchus, évohé !

« Crions tous : Bacchus, Bacchus, et du vin, du vin encore ! Puis en chantant faisons rage, bois donc, toi, et toi, et toi ! Mais je ne peux plus danser. Que chacun crie : Évohé !

« Que chacun, Bacchus, te suive ; Bacchus, Bacchus, évohé (1) ! »

(1) Ognun segua, Bacco, te ;
Bacco, Bacco, evoè.

Chi vuol bever, chi vuol bevere,
Vegna a bever, vegna qui
Voi imbottate come pevere,
Io vo' bever ancor mi.
Gli è del vino ancor per te,
Lascia bever prima a me.
Ognun segua, Bacco, te ; etc.

Io ho voto già il mio corno
Dammi un po' il bottaccio in qua.
Questo monte gira intorno,
E 'l cervello a spasso va.
Ognun corra in qua e in là
Come vede fare a me.
Ognun segua, Bacco, te; etc.

I' mi moro già di sonno ;
Sono io ebria, o si, o no ?

Qu'est-ce que cela? Un chœur de Bacchantes dans le petit opéra d'« Orphée », sujet antique où l'on crie « évohé! » mais où l'on se grise et l'on chante à la toscane. Cet *Orfeo* n'est guère qu'un dialogue lyrique; il n'y faut pas chercher le commencement du drame moderne; Politien était un esprit trop féminin pour fonder en Italie un théâtre national. Ceux qui honorent la virilité du talent et du caractère voient avec regret la prostration de cette âme molle aux pieds de Laurent le Magnifique. Ce qui l'excuse un peu, c'est qu'il aimait réellement son maître et qu'il lui sauva la vie le jour de la conspiration des Pazzi. Politien fut en italien comme en latin le meilleur poète de son temps; il mourut jeune.

A côté de Laurent vivait à la même époque un épique bouffon, Luigi Pulci, qui essaya d'amuser les lettrés avec les histoires de paladins qui intéressaient le peuple; il fut un contemporain de Boiardo et un prédécesseur de l'Arioste; nous le retrouverons en parlant du « Roland furieux ». Né à Florence en 1431, ce Pulci suivait sa nature et faisait son métier : figurons-nous un fou de cour qui aurait des

Star più ritti i piè non ponno;
Voi siet' ebri, ch' io lo so.
Ognun facci com' io fo,
Ognun succi come me.
Ognun segua, Bacco, te; etc.

Ognun gridi, Bacco, Bacc o,
E pur cacci del vin giù;
Poi con suoni farem fiacco :
Bevi tu, e tu, e tu.
I' non posso ballar più
Ognun gridi, evoè!
Ognun segua, Bacco, te;
Bacco, Bacco, evoè!

larmes. Il passa de mauvais jours, chassé de Florence par des créanciers qui venaient le harceler jusque dans sa retraite. « Si cela continue, écrivait-il à Laurent, j'irai me débaptiser à l'endroit où, dans une heure maudite, je fus indignement baptisé, car j'étais certe destiné au turban bien plutôt qu'au capuce. » Il ne paraît pas que Laurent, malgré sa magnificence, eût payé les dettes du brave homme : il préférait tout le monde et n'aima personne, pas même le pauvre Pulci. Tout ce beau mouvement s'arrêta net aux dernières années du siècle. Pulci était mort le premier en 1487; Laurent s'éteignit en 1492, Politien et Pic de la Mirandole en 1494, Marsile Ficin en 1499. Les Médicis tombèrent et la Renaissance faillit tomber avec eux. Il y eut à Florence une velléité de réforme.

VI.

En effet, au milieu de ce carnaval où, malgré les crimes des tyrans, l'Italie entière était en fête, où Pontano chantait à Naples en vers exquis, à la fois latins et modernes, les voluptés païennes de ce beau pays aimé des dieux, où un conteur salernitain, Masuccio, venait de recueillir, en son dialecte fougueux et franc, des gravelures qui auraient peut-être horrifié Boccace ; tandis qu'à Florence, dans un étrange débordement de passions et de doctrines, s'ébattaient la débauche et l'orgie aux pieds de Platon et de Jésus, — une voix avait tout à coup retenti qui prêchait le carême. Jérôme Savonarole, moine dominicain, né à Ferrare en 1452, était venu à Florence en 1488 et, nommé prieur du couvent de Saint-Marc, osa d'abord attaquer Laurent, le magnifique seigneur qui essaya d'abord de le

séduire, et, n'y parvenant pas, le laissa parler, bien plus, l'appela instamment à son lit de mort. Le Médicis avait du sang sur la conscience, et se confessait avec épouvante; le moine lui dit : « Dieu est bon, Dieu est miséricordieux... Seulement, il exige de vous trois choses. — Et quelles ? — D'abord une grande et vive foi dans la miséricorde de Dieu. — Je l'ai, dit le Magnifique. — En second lieu, il vous faut restituer le bien mal acquis ou ordonner à vos fils qu'ils le restituent. » Ceci parut étonner Laurent, qui acquiesça pourtant d'un signe de tête. Alors Savonarole se leva et dit : — En dernier lieu, il faut rendre la liberté au peuple de Florence. » Le moribond ne répondit pas et tourna le dos, le confesseur refusa l'absolution (1).

En 1494, pendant tout le carême, le moine de Saint-Marc annonça la venue d'un nouveau Cyrus qui traverserait l'Italie sans rompre une lance. Fut-ce une vraie prophétie ou simplement un pronostic, une menace oratoire ? En tous cas, Savonarole avait prévu juste; Charles VIII descendit en Italie et alla camper aux portes de Florence où le bon frère osa le haranguer : « O roi très chrétien, lui dit-il, tu es un instrument dans la main du Seigneur qui t'envoie pour soulager les maux de l'Italie, comme je l'avais prédit depuis plusieurs années, et pour réformer l'Église qui gît abattue sur le sol. Mais si tu n'es pas juste et miséricordieux, si tu ne respectes pas la ville de Florence, ses femmes, ses citoyens, sa liberté (2); si tu oublies

(1) PASQUALE VILLARI, *La storia di Girolamo Savonarola e de' suoi tempi.* 1859 (traduction française par Gruyer ; Firmin-Didot et Cie). — PERRENS, *Jérôme Savonarole, sa vie, ses prédications, ses écrits.* 1853.

(2) Les ennemis prêchoient le peuple en tous quartiers, nous chargeans de prendre femmes à force, et l'argent, et autres biens où nous le pouvions trouver. De plus grands cas ne nous pouvoient-ils char-

l'œuvre pour laquelle le Seigneur t'envoie, alors il choisira un autre homme pour l'accomplir, il fera peser sur toi sa main irritée et te punira par des fléaux terribles. Je te dis ces choses de la part du Seigneur. » Très peu de temps après, la république de Florence était reconstituée sur les conseils du dominicain qui se montra, dit-on, politique fort avisé; Guichardin, qui s'y connaissait, a prisé très haut son esprit pratique et l'a proclamé le père de la patrie. Cependant, même en ce temps de triomphe, le moine avait des tristesses, des inquiétudes qui le rongeaient. Un jour il prêchait sur ce texte : « Louez le Seigneur parce qu'il est bon. » Le peuple, accouru en foule pour l'écouter, s'attendait à un cantique d'actions de grâces :

« Un jeune homme, dit Savonarole, sortant de sa maison, se mit à pêcher sur la mer, et le maître de l'embarcation le conduisit en pêchant jusque dans la haute mer d'où on ne voyait plus le port, si bien que le jeune homme se mit à se lamenter hautement. O Florence! celui qui se lamente est dans cette chaire. Je fus conduit hors de ma demeure au port de la religion, où j'allai à vingt-trois ans, sans autre espoir que de trouver le calme et la paix, deux choses que j'aimais par-dessus toutes les autres. Mais là je regardai les flots de ce monde et je commençai par la prédication à gagner quelques âmes, et comme j'y trouvai du plaisir, le Seigneur m'a mis sur la mer et m'a conduit jusque dans la haute mer d'où maintenant je ne vois plus de port. *Undique sunt angustiæ.* Devant mes yeux, je vois se préparer des tribulations et

ger en Italie, car ils sont jaloux et avaricieux plus qu'autres. Pour les femmes, ils mentoient, mais du demourant il en étoit quelque chose.
PHILIPPE DE COMMINES.

des tempêtes; derrière moi j'ai perdu le port et le vent me pousse au large. A droite sont les élus qui demandent secours, à gauche les démons et les mauvais qui nous molestent et nous agitent; au-dessus de moi je vois la vertu éternelle où l'espérance me pousse; au-dessous est l'enfer que comme homme je dois craindre, parce que sans l'aide de Dieu j'y tomberais certainement... Mais quel sera, Seigneur, le prix accordé dans l'autre vie à celui qui sortira victorieux de pareilles batailles? Une chose que l'œil ne peut voir, que l'oreille ne peut entendre, la béatitude éternelle. — Et quel sera le prix accordé dans cette vie? — Le serviteur ne sera pas plus grand que son maître, répond le Seigneur. Tu sais qu'après la prédication je fus crucifié; toi aussi, tu dois t'attendre au martyre. — O Seigneur, Seigneur, accorde-le-moi vite, ce martyre, et fais-moi bientôt mourir pour toi, comme tu es mort pour moi! Je vois déjà le couteau aiguisé... Mais le Seigneur me répond : Attends, attends encore un peu, afin que ce qui doit advenir advienne. Et après cela tu emploieras la force d'âme qui te sera donnée (1), » sur quoi le pro-

(1) Un giovane, partendosi di casa sua, si mise nel mare a pescare; ed il padrone della nave lo condusse pescando in alto mare, dove non si vedeva più il porto : onde il giovane cominciò a lamentarsi altamente. O Firenze! quel giovane che si lamenta è su questo pergamo. Io fui condotto fuori della casa mia al porto della religione, ove andai nella età di ventitrè anni, solo per cercare la libertà e la quiete; due cose che amavo sopra tutte le altre. Ma ivi riguardai le acque di questo mondo, e cominciai colla predica a guadagnare qualche anima; e trovandovi io piacere, il Signore mi ha messo in mare e portatomi in alto mare, dove ora sono e donde non vedo piu il porto. *Undique sunt angustiæ.* Dinanzi ai miei occhi, io vedo apparecchiarsi tribolazione e tempesta; di dietro io ho perduto il porto, ed il vento mi spinge in alto. A destra sono gli eletti che domandano aiuto, a sinistra i demonii

chain martyr reprenait son texte : « Louez le Seigneur, parce qu'il est bon. »

En même temps il chantait, dans la langue du peuple de ces « louanges spirituelles » (*Laudi spirituali*) que les plus raffinés, les plus impies même osaient répéter ou imiter :

« Si vous voulez que Jésus règne par sa grâce dans votre cœur, toutes les haines, les colères, changez-les donc en doux amour ! Chassant bien loin toute rancune, que chacun prenne en soi la paix : voilà ce qui plaît à Jésus là-haut au ciel, ici-bas dans le cœur (1). »

Mais Savonarole avait beau faire des vers, il détruisait ceux des autres et en rappelant que Platon avait pros-

e cattivi che ci molestano e tempestano : di sopra io vedo la virtù eterna, e mi spinge la speranza ; di sotto è l'inferno che come uomo io debbo temere, perchè senza l'aiuto di Dio vi cadrei certamente... Ma quale sarà, o Signore, il premio conceduto nell' altra vita a chi riesce vittorioso in simile battaglia ? — Cosa che l' occhio non può vedere, l' orecchio non può udire, la beatitudine eterna. — E quale fia il premio conceduto in questa vita ? — Non sarà il servo maggiore del suo padrone, risponde il Signore. Tu sai che dopo la predicazione, io fui crocifisso : così il martirio toccherà anche a te. — O Signore, Signore, concedimi dunque questo martirio, e fammi presto morire per te, come tu sei morto per me. Ecco già parmi vedere il coltello affilato... Ma il Signore mi dice : aspetta ancora un poco, acciò vengano le cose che hanno a seguire, e poi userai quella fortezza d'animo che ti sarà concessa... »

(1) Se volete Jesù regni
Per sua grazia in vostro core,
Tutti gli odii e pravi sdegni
Commutate in dolce amore ;
Discacciando ogni rancore,
Ciascun prenda in se la pace :
Questo è quel che a Gesù piace
Su nel cielo e qui nel core.

crit les poètes de sa république, il ne donnait pas tort à Platon. Quand il fut le dictateur moral, le réformateur de Florence, il ne se contenta pas de déclarer une guerre implacable aux libertins, partisans des Médicis, il fit plus encore : orateur et polémiste puissant, d'une activité dévorante, ne cessant de prêcher que pour écrire, il soulevait le peuple contre la corruption de l'Église, contre l'obscénité des lettres, contre le paganisme des arts. A la fois inquisiteur et révolutionnaire, il célébra deux fois le carnaval par des processions lugubres autour d'un bûcher où l'on avait jeté imprudemment toutes les « vanités » jusque-là tolérées, même le « Décaméron » de Boccace ; on a tort de brûler les livres : ils se vengent toujours. Savonarole allait d'une église à l'autre, tonnant contre les scandales de Rome ; le pape lui ordonna de se taire, il n'obéit qu'un instant et parla plus fort ; l'excommunication vint le frapper, il secoua son froc et la foudre se dissipa au vent, en cendre éteinte ; il avait refusé le chapeau de cardinal et disait tout haut : « Je parle au nom de Dieu. » Était-ce déjà Luther ? — Parmi les auditeurs du moine, se trouvaient deux jeunes gens qui allaient bientôt acquérir un grand nom ; l'un, Michel-Ange Buonarroti, écoutait avidement ; l'autre, plus étonné qu'entraîné, secouait la tête. Ce dernier se nommait Nicolas Machiavel. Il ne comprenait pas que cet homme au langage étrange et violent, traitant les prêtres de telle façon que les chiens n'en voudraient pas manger (1), eût acquis une si grande autorité dans Florence. Le futur auteur du « Prince », déjà fort avisé, se demandait com-

(1) ... *O preti,... trattarvi in modo che non ne mangerebbero i cani.* La lettre contenant cette phrase est le premier écrit connu de Machiavel.

ment tout cela finirait. L'adhésion de Michel-Ange montrait la foi d'un patriote rigoureux ; le doute de Machiavel marquait l'opposition de la Renaissance. Les Luther ne peuvent réussir que chez les croyants. Savonarole n'était pas de force à tenir longtemps ce peuple entier sous la discipline de l'Évangile en un pays où étaient déjà nés l'Arioste, Raphaël et Léon X. Il ne toucha pas au dogme et se déclara toujours catholique très fidèle : peut-être continua-t-il Arnaud de Brescia, Cola di Rienzo, par certains côtés Jacopone de Todi, mais il ne pouvait devenir réformateur. Il y avait chez lui l'inspiration, l'intuition du prophète, l'autorité qui soulève les masses : on peut dire que ce fut un saint, mais il ne fallait plus de saints, il fallait des hommes. Savonarole périt supplicié, comme son divin maître, mais ne laissa pas d'apôtres ; Michel-Ange, en sa vieillesse, le lisait encore, mais ne le suivit pas.

VII.

« J'ai oublié à dire que moi, étant arrivé à Florence, allant au-devant du roi (Charles VIII), allai visiter un frère prêcheur, appelé frère Hiéronyme, demourant en un couvent réformé, homme de sainte vie, comme on disoit, qui quinze ans avoit demouré au dit lieu... La cause de l'aller voir fut parce qu'il avait toujours prêché en grande faveur du roi, et sa parole avoit gardé les Florentins de tourner contre nous, car jamais prêcheur n'eut tant de crédit en cité. Il avoit toujours assuré la venue du roi (quelque chose qu'on dît, ni qu'on écrivît au contraire), disant qu'il étoit envoyé de Dieu pour châtier les tyrans

d'Italie et que rien ne pouvoit résister, ni se défendre contre lui. Avoit dit aussi qu'il viendroit aussi à Pise, et qu'il y entreroit et que ce jour mourroit l'état de Florence, et ainsi advint ; car Pierre de Médicis fut chassé ce jour. Et maintes autres choses avoit prêchées avant qu'elles advinssent, comme la mort de Laurent de Médicis ; et aussi disoit publiquement l'avoir par révélation, et prêchoit que l'état de l'Église seroit réformé à l'épée. Cela n'est pas encore advenu, mais en fut bien près, et encore le maintient. Plusieurs le blâmoient de ce qu'il disoit que Dieu lui avait révélé, autres y ajoutèrent foi. Pour moi, je le répute bon homme. » Ainsi parle Philippe de Commines qui vit le père Hiéronyme (Savonarole) à Florence en 1495 et qui, sans s'échauffer pour lui, ne le traita pourtant pas « d'hérétique et de paillard », comme faisaient « plusieurs de la cité ». Plus tard, en racontant la mort du moine, Commines dit tranquillement : « Les charges n'étoient sinon qu'il mettoit discord en la ville et que ce qu'il disoit de prophétie, il le savoit par ses amis qui étoient du conseil. Je ne les veux accuser ni excuser ; je ne sais s'ils ont fait bien ou mal de l'avoir fait mourir, mais il a dit maintes choses vraies que ceux de Florence n'eussent su lui avoir dites. » C'est déjà le ton de l'histoire : de Froissart à Commines, on sent que l'esprit français a marché. Il s'est élevé de la chronique chevaleresque aux mémoires attentifs, avisés, réfléchis : le narrateur, déjà critique, « s'est délibéré de ne parler de chose qui ne fût vraie et qu'il n'eût vue ou sue de si grands personnages qu'ils soient dignes de croire. » Sa langue n'est point parfaite, mais il dit ce qu'il veut sans plus d'emphase dans le style que dans le jugement, car il avait vu de près les hommes. « En lui, dit-il de Louis XI,

et en tous autres, princes que j'ai *connu* ou *servy* (*sic*), ai connu du bien et du mal : car ils sont hommes comme nous. A Dieu seul appartient la perfection. »

En même temps, au théâtre, nous brisions le vieux moule des mystères, des moralités, des soties, et avant 1470 nous entendions déjà la farce de *Maître Pierre Pathelin,* c'est-à-dire la comédie moderne. Enfin la poésie s'est dégagée des allégories et des miévreries ; nous avons quelqu'un qui fraie sa voie, marche à son pas, chante à sa guise, rit de gaîté, crie quand il souffre, nous montre à nu son propre cœur, un cœur qui bat allègrement, ou tressaille et saigne : pauvre Villon ! Il s'attendait à être pendu, lui et ses compagnons, et chantait la potence « en forme de ballade » :

Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car si pitié de nous pouvres avez,
Dieu en aura plutôt de vous mercis.
Vous nous voyez ci attachés cinq, six :
Quand de la chair que trop avons nourrie,
Elle est pieça (1) dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal personne ne s'en rie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Se vous clamons, frères, pas n'en devez
Avoir dédain, quoique fûmes occis
Par justice. Toutefois vous savez
Que tous les hommes n'ont pas bon sens assis,
Intercédez doncque, de cœurs rassis,
Envers le Fils de la Vierge Marie,
Que sa grâce pour nous ne soit tarie,
Nous préservant de l'éternelle foudre.

(1) Depuis longtemps.

Nous sommes morts, âme ne nous harie (1);
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

La pluie nous a débués (2) et lavés,
Et le soleil desséchés et noircis;
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés (3),
Et arrachés la barbe et les sourcils.
Jamais, nul temps nous ne sommes rassis,
Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charrie,
Plus béquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

ENVOI.

Prince Jésus qui sur tous seigneurie,
Garde qu'enfer n'ait sur nous la maistrie (4),
A lui n'ayons que faire ne que souldre (5).
Hommes, ici n'usez de moquerie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

Cependant l'Espagne avançait lentement, attendait Charles-Quint, préparait son théâtre, commençait déjà la « Célestine, » un drame en vingt et un actes que nous verrons plus tard. L'Angleterre, dans cette seconde moitié du siècle, demeura plus inféconde encore que dans la première : Caxton imprima des livres et ce fut tout. Il n'y eut de poètes qu'en Écosse : Henri le ménestrel, l'aveugle Henri (*Blind Harry*), comme on l'appelait, rima douze mille vers décasyllabiques sur William Wallace, poème un peu abrupte, mais vigoureux; Robert Henry-

(1) Tracasse.
(2) Lessivés.
(3) Creusés.
(4) Domination.
(5) Résoudre.

son, moine selon les uns, maître d'école selon les autres, continua Chaucer dans un « Testament de la belle Créséide » (*Testament of faire Creseide*) assez bien versifié, mais il n'apporta rien de nouveau en poésie. Vinrent après, deux hommes dont la vie se prolongea dans le siècle suivant : Gawin Douglas, évêque de Dunkeld, homme d'État, savant poète, ayant plus d'énergie que de grâce, plus de pensée que d'art ; il fut le premier qui traduisit des œuvres classiques : son « Énéide » en vers héroïques est animée par des prologues originaux. L'autre, William Dunbar, passa pour le premier poète écossais de son temps : moine mendiant, puis courtisan et complice d'un prince libertin, il montra une étrange versatilité d'esprit et de plume. C'était un homme d'imagination qui se plaisait aux allégories un peu vives ; les anthologies anglaises n'osent pas citer son chef-d'œuvre (*The Daunce*) où il fit danser les sept péchés capitaux. L'Écosse n'employait qu'en poésie son dialecte qui tendait à se séparer de l'anglais. Elle avait déjà deux universités : celle de Saint-André depuis 1411 et celle de Glascow depuis 1450.

En Allemagne, la poésie chevaleresque achevait de mourir. A la fin du siècle, un poète couronné, l'empereur Maximilien qui aimait les lettres, essaya de ressusciter le cheval de Roland et se fit peindre lui-même dans le *Theuerdank*, un modèle de chevalerie. Mais ce poème dut surtout son succès à l'édition sur parchemin qui en fut faite à Nurenberg en beaux et grands caractères fondus tout exprès avec des gravures sur bois dues à un élève d'Albert Durer. Ce fut donc l'art nouveau qui embauma cette poésie morte.

En revanche, la poésie bourgeoise florissait. Après les chevaliers-troubadours (*Minnesinger*) les maître chan-

teurs (*Meistersænger*); ceux-ci formant un corps de métier, soumis à des règlements, dirigés par un bureau de trois marqueurs qui composaient un comité de lecture et de censure. L'inventeur qui trouvait un « ton » nouveau recevait en prix une statuette en argent du roi David. Il y avait un code, « la tabulature, » prévoyant tous les délits au nombre de trente-quatre : fautes de grammaire, de versification, de musique, voire de jugement, car les marqueurs contrôlaient les opinions. Tout était classé : le chant, la strophe, le rythme, l'air : on eût dit une manufacture lyrique. N'en rions pas : c'est le chant du travail, la poésie du peuple qui exprime naïvement sa grosse joie et sa franche émotion. Qu'importe qu'on célèbre le bon saint Gilge parce qu'il donne la bière nouvelle ou le bon saint Martin parce qu'il remplit les tonneaux de vin? Le chant cessait d'être aristocratique et devenait national; les sujets étaient pris dans le vif et dans le vrai; la sagesse de la rue et de l'atelier persifflait la vieille chevalerie retombée en enfance. Les paroles et la musique sonnaient d'accord, devenaient, demeuraient populaires : la chanson allemande, le *lied* était déjà né. Quand viendra Uhland, il n'aura qu'à suivre les maîtres chanteurs de Nuremberg qui existaient encore de son temps; il en restait quatre à Ulm en 1839. Est-il vrai (on l'a dit) qu'ils aient retardé la fixation de la langue en revenant aux dialectes? Mais sans eux que fût devenu l'allemand avant Luther? Les experts répondront; nous n'avons, nous, qu'à marquer partout, à la même époque, chez notre Villon, chez les auteurs de ballades anglaises, chez les maîtres-chanteurs d'Allemagne, chez Laurent de Médicis et les lettrés de sa cour, cette tendance de la poésie à descendre des châ-

teaux sur les places publiques, à s'asseoir au foyer des simples gens. Faut-il maintenant dénombrer ces lyriques bourgeois de Nuremberg, d'Augsbourg, de tant d'autres villes actives et joyeuses ? Ils se nommaient légion et, pour les montrer tous, il faudrait une patience d'Allemand. Les trois Hans, tous trois de Nuremberg, suffiront pour faire connaître les autres. Le premier, Hans Rosenblüt (non comme on l'a dit, moine dominicain, mais poète d'armoiries, *Wappendichter*) était un franc buveur; son contemporain Laurent le Magnifique l'eût admis au nombre des *beoni*. Tout ce qu'on cite de lui est *Weingruss* ou *Weinsegen*, salut au vin ou la bénédiction au vin : « Que Dieu te bénisse, ô bien-aimée consolation. Tu m'as sauvé bien des fois d'une soif ardente, et tu chasses loin de moi tous mes soucis, et tu rends la vigueur à mes membres. » Ou bien : « Dieu te salue, chère liqueur ! Je t'avais voué ma foi quand j'étais jeune; maintenant que l'âge est venu, je ne veux pas te quitter, je veux me glisser vers toi jour et nuit. Là où tu es, je me sens bien... » Ce n'est pas la furie bachique de Politien, c'est l'ébriété sentimentale et quasi dévote; plus d'un vers allemand sur le vin semble annoncer celui de Laprade :

> Buvons-le saintement, comme le sang d'un Dieu !

(1) Nu gesegen dich Gott, du allerliebster trost !
Du hast mich oft von groszen durst erlost,
Und jagst mir alle mein sorge hinwegk,
Und machest mir alle mein glieder keck, etc.

Nu grusze dich Got, du lieber trunck !
Ich was dir holt, da ich war jungk :
So will ich im alter nit von dir weichen;
Ich will dir nacht und tag nachschleichen.
Und wo du bist, da bin ich gern.

Hans Rosenblüt qui s'était surnommé le *Schlepperer*, le babillard, contait aussi très joliment et mettait une certaine vivacité dans le dialogue. Le second Hans, Hans Foltz (ou Volz) né à Worms, mais fixé à Nuremberg, était barbier de son état, de plus chirurgien et un peu médecin, vivait à la fin du siècle et, comme tous ses contemporains, clabaudait volontiers contre les prêtres et les femmes ; on a pourtant de lui des vers bien touchants sur le foyer conjugal où « le père, la mère et l'enfant sont aimés d'un seul amour : il n'en est pas de plus grand au monde (1). » Le troisième et le plus célèbre des trois fut Hans Sachs qui appartient au siècle suivant, mais on ne peut le détacher de ses confrères. Il vécut très longtemps, de 1494 à 1576, fut cordonnier, pédagogue, fonda une école de chant à Francfort, parcourut l'Allemagne et revint à Nuremberg où il était né ; à quatre-vingts ans, quoique sourd et presque muet, il paraissait très vénérable avec sa grande barbe blanche. Malheureusement, il écrivit beaucoup trop, et sur trop de sujets avec une facilité verbeuse et molle. On a fait le compte de ses ouvrages ; il y a des psaumes traduits et mis en musique, une partie de l'Ancien Testament et presque tout le Nouveau, vingt-six comédies et vingt-sept tragédies spirituelles, cinquante-deux comédies et vingt-huit tragédies profanes, soixante-quatre farces de carnaval, cinquante-neuf fables, cent seize contes, trois cent sept poèmes sacrés ou profanes, cent quatre-vingt-dix-sept saillies ou récits bouffons, en tout six mille quarante-huit pièces. Tout cela est bien vite fait, très bourgeois,

(1) Darmit vater, muter und kint
Inein gelipt werden also,
Das grösser lib nymant enpfint.

sans fureur poétique ; Hans Sachs ne s'éleva réellement que lorsqu'il chanta pour Luther, car il fut de la Réforme, ou quand il touchait la note religieuse ; il la tenait trop cependant.

Pourquoi te troubles-tu, mon cœur, pourquoi tant de peine et d'ennui pour les biens de la terre ? Aie foi dans ton Seigneur et Dieu qui créa toute chose.

Il ne peut, ne veut te laisser, il sait très bien ce qu'il te faut ; à lui sont terre et ciel ; c'est mon père et mon Seigneur Dieu qui m'assiste en tous mes besoins.

Puisque tu es mon Dieu, mon père, voudrais-tu quitter ton enfant, ô toi, cœur paternel ? Je ne suis qu'un morceau d'argile, ne vois sur terre aucun appui.

Le riche a foi dans ses trésors, moi je me fie à toi, mon Dieu. Dût-on me mépriser, je sais et je crois fermement que rien ne peut manquer à qui se fie en toi... (1)

(1) Warumb betrübst du dich, mein hertz,
Bekümmerst dich und tregest schmertz,
Nur umb dz zeitlich gut ?
Vertraw du deinem Herrn und Gott
der alle ding erschaffen hat.

Er kan und wil dich verlassen nicht,
er weysz gar wol, was dir gebricht,
Himmel und Erdt ist sein.
Mein Vater und mein Herre Gott,
der mir beisteht in aller not.

Weil du mein Gott und Vatter bist
dein kind wirst du verlassen nicht,
du Vätterliches hertz !
Ich bin ein armer erden klosz,
auf Erden weiss ich keinen trost.

Der Reich verlest sich auff sein zeytlichs gut,
ich aber will dir vertrawen, mein Gott :
ob ich gleich werdt veracht,
so weisz ich und glaub vestiglich :
wer dir vertraut, dem mangelt nicht !

Oui, mais cela se prolonge pendant quatorze strophes. Hans Sachs a marché cependant et la langue avec lui, grâce à Luther.

Il faut retourner maintenant au quinzième siècle. Pendant que les maîtres chanteurs exerçaient leur industrie lyrique, les Suisses gagnaient des batailles pour rester libres et trouvaient des poètes pour chanter les triomphes nationaux.

En 1476, Veit Weber, poète ambulant, né à Fribourg en Brisgau « où il était bien connu (1), » c'est lui-même qui le dit, célébra la bataille de Morat si fatale au duc de Bourgogne. Ce récit est une sorte de complainte où les faits sont rapportés simplement, mais il y a des cris de triomphe. « Mon cœur est plein de toute joie, aussi faut-il chanter bien haut comment la chose est arrivée (2). » Et le récit commence : le duc de Bourgogne (3) accourt en toute hâte à Morat pour venger la honte de Grandson ; mais les confédérés vont au secours de la ville assiégée et le combat est livré en 1476, un samedi (4) (ces poètes n'oublient jamais les dates). Choc sanglant ; les

(1) Veit Weber ouch ist er genannt
zu Friburg im Brisgauve
ist er gar wol erkannt.

(2) Min hertz ist aller fröwden voll,
darumb ich aber singen sol
und wie es ist ergangen.

(3) Der hertzog von Burgunn genannt

(4) Do man zahlt von Christ fürwar
tusend vierhundert und sibentzig jar
und das sechst was kommen
an einem samstag, ich üch sag.

Suisses font leur devoir avec une crânerie qui passe dans la ballade :

Chacun tenait droit son drapeau,
Aucun ne trembla pour sa peau,
Ils avaient des cœurs d'homme (1).

Et Veit Weber en peut bien témoigner, parce qu'il était à la bataille et ne manque pas de le dire au dernier sixain du morceau (2).

Plus naïve encore, plus rugueuse surtout que la poésie des maîtres chanteurs, s'ébattait celle des menus plébéiens qui n'entendaient rien à la tabulature. Les écoliers, les clercs avaient leurs chansons latines mêlées d'allemand; la liturgie même laissait se glisser l'idiome national dans le latin de ses hymnes. C'était encore le temps des poésies gnomiques, des « priamèles (3) » et le roman de « Renart »

(1) Jeglicher truog sin paner starck,
dahinter sich auch nieman verbarg,
sy hatten mannes muote.

(2) Vit Weber hat dis lied gemacht;
er ist selbs gewesen an der schlacht.

(3) La priamèle était une sorte d'épigramme procédant par énumération :

wer baden wil ainen rappen weiss
und daran legt sein gantzen fleiss,
und an der sunnen schne wil derren,
und windt wil in ain kisten sperren,
und unglück wil tragen fayl,
und alle wasser wil binden an ain seil,
und ainen kalen wil bescheren,
der tut, das da unnutz ist, gern.

(Celui qui veut blanchir un corbeau et qui y met tout son zèle, et durcir la neige au soleil, et enfermer le vent dans une cage, et mettre

(*Reineke Voss*), cette œuvre collective du moyen âge, assumait à Lubeck sa forme définitive en 1498. Enfin la satire, encore voilée dans l'Épopée des bêtes (*Thierepos*), jetait bas la fourrure de Renart et d'Isengrin, la crête de Chanteclair et prenait un franc parler qui annonçait la fin du vieux monde. Il vivait en Saxe vers l'an 1480, ce paysan bouffon, Till Eulenspiegel qui bafouait si impertinemment les grands seigneurs et qui, importé chez nous, a donné à notre langue le mot « d'espiègle ». Plus sérieuse et plus savante, la satire embarquait toute la famille humaine sur le « vaisseau des fous » (*Narrenschiff*) de Sébastien Brant.

Avec lui nous arrivons à l'éveil de la Renaissance en Allemagne. Il y eut alors à Strasbourg une école d'humanistes qui suivit de loin les Italiens, non dans le culte de la forme et dans l'adoration de la beauté, mais dans l'étude sévère des anciens : en ceci, Wimpheling fit école (1). Vinrent après lui Sébastien Brant et Thomas Murner, l'un laïque, l'autre franciscain, tous deux satiriques et catholiques, surtout le dernier qui devait attaquer Luther. Un prédicateur populaire, Geiler de Kaysersberg, commençait en même temps dans son Alsace ce qu'essayaient en France, à la même époque, les Menot, les Gaillard et les Pepin : il vulgarisait l'éloquence. Affranchi des formes convenues, il faisait monter la satire en chaire et y paraphrasait le « Vaisseau des fous » de Brant. Tout cet effort d'érudition, de critique, de censure, de rhétorique populaire menait à la Réforme. C'est la houle inconsciente

le malheur en vente, et attacher toutes les eaux du monde avec une corde et tondre un chauve, celui-là fait de bon cœur une besogne inutile.)

(1) CHARLES SCHMIDT. *Hist. littéraire de l'Alsace* (1879).

qui porte un monstre, et après l'avoir jeté sur le rivage,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Sébastien Brant, par exemple, fut non seulement un jurisconsulte et un humaniste distingué qui écrivit des vers latins, les meilleurs (ce n'est pas beaucoup dire) qu'on fit alors en Allemagne et qui, grâce à sa notoriété, devint syndic et chancelier de Strasbourg ; il fut encore un croyant très sincère qui se piquait de théologie et soutint l'immaculée conception, démasquant, comme on disait alors « l'impiété des ennemis de la Vierge ». Cependant son « Vaisseau des fous » qui parut à la fin du siècle, en 1494, fut une satire tout imprégnée, sans qu'il s'en doutât, de l'esprit nouveau. Il s'agit d'un navire (ce devrait être une flotte) embarquant tous les fous du monde pour un pays de cocagne, la « Narrégonie » ; mais les passagers, naviguant sans règle et perdant la boussole, vont naufrager parmi des écueils. Ce voyage devrait être le sujet de la satire ; mais Brant ne s'y tient pas, oublie son prologue écrit peut-être après coup, remplace le navire par un char de fous ou la navigation par une danse et fait défiler ses personnages avec un désordre qui n'est point un effet de l'art. Il parle un alsacien assez rude et versifie, rime à la diable, ni mieux ni plus mal que ses contemporains, mais il flagelle son temps avec une audace et un bon sens redoutables. Tout le monde reçoit son coup de fouet, le prêtre, le prince, le magistrat, le savant, le professeur bavard et orgueilleux qui se croit docteur parce qu'il porte une robe rouge, le marchand qui tient sa boutique sombre et son aune courte, l'homme à procès, le joueur, le chasseur, l'ouvrier, le paysan, le mendiant, la cuisinière, chacun avec le vice ou le genre de sottise

qui lui est propre ; l'auteur ne s'oublie pas lui-même ; c'est lui qui ouvre le bal et mène le branle, car il a beaucoup de livres inutiles qu'il ne lit pas et ne comprend pas (1). Telle est cette satire un peu confuse, offrant des morceaux de tout genre, parfois assaisonnés de gros sel, mais aussi, très souvent, une nourriture très bonne et très saine :

« Le commencement, le milieu et la fin de l'honneur résulte d'une bonne instruction. C'est une belle chose d'être noble, mais cette belle chose t'est étrangère, n'appartient pas à toi, vient de tes parents. C'est une chose précieuse que la richesse, mais c'est un hasard de bonheur qui bondit et retombe comme une balle. C'est une jolie chose que la gloire mondaine, mais c'est inconstant, quelque chose y manque toujours. On prise la beauté du corps, mais c'est un bien éphémère qui ne passe pas la nuit ; la santé nous est aussi très chère, et elle se sauve comme un voleur. Une grande vigueur est appréciée très fort, mais elle nous quitte avec la maladie et avec l'âge. Donc il n'est rien qui passe si peu et nous demeure aussi longtemps que l'instruction (2). »

(1) Den vortantz hat man mir gelan
Dann ich on nütz vil bücher han
Die ich nit lysz und nit verstan.

(2) Denn Anfang, Mittel, Ende der Ehre
Entspringt allein aus guter Lehre.
Ein löblich Ding ists edel sein,
Es ist aber fremd und nicht dein,
Es kommt von deinen Eltern her.
Ein köstlich Ding ist Reichtum gar,
Aber das ist des Glückes Fall,
Das auf und ab tanzt wie ein Ball.
Ein hübsches Ding der Welt Glorie ist,
Doch unbeständig, dem allzeit Etwas gebricht,

Ce passage là paraît peut-être aujourd'hui un peu trop indiscutable. En voici un autre qui provoque davantage la contradiction. Brant entonne l'éloge de la pauvreté, si fort méprisée de son temps, et affirme que tout ce qui fut grand est venu d'elle.

« Pauvreté fut le fondement, le principe de tout régime, pauvreté bâtit toutes villes, pauvreté trouva tous les arts ; chez tous les peuples de la terre pauvreté fut digne d'honneur ; par elle les Grecs ont conquis maintes cités, gens et pays... Rien ne fut au monde si grand que pauvreté n'en fût la cause ; l'empire et la gloire de Rome vinrent d'abord de pauvreté (1). »

Schönheit des Leibs man viel acht't,
Währt etwa doch kaum über Nacht ;
So ist auch Gesundheit sehr lieb,
Und stiehlt sich weg doch, wie ein Dieb ;
Grosze Kraft achtet man für köstliche Hab,
Nimmt dort von Krankheit und Alter ab.
Darum ist Nichts untödlich mehr
Und bei uns bleibend alr die Lehr.
(*Orthographe rajeunie.*)

(1) Armuth hat gegeben Fundament
Und Anfang allem Regiment ;
Armuth hat erbauet alle Städt
Alle Kunst Armuth erfunden hat ;
Bei allen Völkern auf der Erd'
Ist Armuth lange Zeit gewesen werth ;
Voraus die Griechen dadurch hand
Viel Städt bezwungen, Leut und Land...
Nichts war auf Erden je so grosz,
Dasz es nicht zuerst aus Armuth flosz ;
Das Römische Reich und sein hoher Nam
Anfänglieh aus Armuth herkam.
(*Orthographe rajeunie.*)

Brant ajoute, cela va sans dire, que si la richesse était un bien, Jésus ne serait pas né parmi les plus pauvres. Cette opinion ne pouvait plaire à Rome. L'opposition était partout, même chez ceux pour qui les dogmes demeuraient sacrés. Quand le poète alsacien s'écriait avec une vigueur inaccoutumée : « Trompeurs et faux sont bien des gens qui chantent juste au chœur des fous ; faux amour, faux conseil, faux ami, faux argent, le monde est plein de tromperie (1), » il mettait dans la bande le faux clergé, « les loups habillés en moutons ». Plus tard, il est vrai, la Réforme gagnant du terrain, il ajouta qu'il avait oublié les trompeurs en chef, ceux qui falsifient la foi et insinuent leurs propres raisonnements dans l'Écriture. Mais trop tard ; les premiers coups avaient porté, les branches mortes, en tombant, avaient entraîné l'arbre entier qui couvrait le sol.

Le « Vaisseau des fous, » obtint un succès prodigieux : on le traduisit en latin pour le répandre et du latin en français dès 1497 (*La Nef des fous*, rimée par Pierre Rivière), puis en anglais, en bas-allemand, en hollandais. Avec les traducteurs arrivèrent de partout des imitateurs : l'un de ceux-ci fut Érasme.

(1) Betrüger sint und fälscher vil
Die tönen reht zum narren spiel,
Falsch lieb, falsch rott, falsch früint, falsch gelt,
Voll untruw ist yetz gantz die welt.

CHAPITRE V.

ÉRASME.

I.

Nous voici à l'an 1500; cette fois la fin du siècle est bien, dans l'histoire littéraire, un point d'arrêt. Christophe Colomb avait découvert l'Amérique en 1492; en cette année même, Laurent de Médicis et Caxton étaient morts; de 1492 à 1500 moururent Boiardo, Politien, Pic de la Mirandole, Macias l'Amoureux, Pomponius Lætus, Savonarole, Marsile Ficin, Villon, tous ceux qui avaient fait parler d'eux depuis une vingtaine d'années; Christophe Colomb lui-même, qui nous appartient un peu puisqu'il écrivit ses *Voyages*, ne vivra que jusqu'en 1506. Quant aux autres, ceux qui devaient briller dans le premier tiers du seizième siècle, c'étaient des nouveau-venus. En 1500, Machiavel, âgé déjà de trente et un ans, et secrétaire des

Dix, n'avait encore donné que son « Discours sur les affaires de Pise ». L'Arioste, à peine connu par des vers latins et des ébauches de comédies, nous devait encore son « Roland furieux ; » Michel-Ange en était à la *Pietà* de Saint-Pierre de Rome ; la chapelle Sixtine, la chapelle de Saint-Laurent, Saint-Pierre aux liens ne le connaissaient pas. Léon X avait vingt-cinq ans, Titien vingt-trois, Guichardin dix-huit, Raphaël dix-sept ; le Corrège n'avait que six ans, Benvenuto Cellini venait de naître, le Tintoret et Paul Véronèse n'étaient pas encore nés. Tous ces hommes appartiennent au seizième siècle : ils seront l'Italie prochaine, la Renaissance accomplie, épanouie, en pleine sève et en pleine fleur.

Mais désormais l'Italie ne sera pas seule. Le nord a déjà son artiste, Albert Durer ; son savant, Copernic ; ceux qui doivent déplacer la science, émanciper la foi, les réformateurs, sont en train de préparer leurs armes. En 1500, Zwingle a seize ans, Luther en a dix-sept : il est venu au monde en 1483[1], année heureuse qui vit naître aussi Raphaël et peut-être Rabelais ; l'Italien, l'Allemand, le Français par excellence entrent de front dans l'arène et là bas, en Espagne, en 1491, un enfant est né qui, les combattant tous les trois, comprimera longtemps la liberté de l'art, de la croyance et de la pensée : Ignace de Loyola.

Au commencement du seizième siècle, l'homme le plus en vue, dans le monde des lettrés, est un humaniste, un latin du nord, Érasme de Rotterdam : il garda pendant trente ans et plus la grande situation qu'avait eue Pétrarque. L'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Italie le saluèrent comme « le maître de ceux qui savent ; » il fut en rapport avec toutes les autorités spirituelles et tou-

tés les puissances temporelles de son temps. En le suivant dans ses voyages, dans ses études et dans ses travaux, on assiste à toute l'activité littéraire de cette époque de transition et l'on marche avec lui, un peu malgré lui, de la Renaissance à la Réforme.

II.

Érasme naquit à Rotterdam, le 28 octobre 1467, fils naturel d'un bourgeois de Gouda, nommé Gérard, et de la fille d'un médecin, nommée Marguerite. Gérard s'était sauvé à Rome où il exerçait pour vivre le métier de copiste ; le bruit courut que Marguerite était morte ; dans son désespoir, il se fit moine et, quand on l'eut détrompé, ne jeta pas le froc aux orties, mais revint en Hollande et s'occupa de l'enfant qu'il éleva de son mieux. C'était un brave homme et de joyeuse humeur ; on l'appelait « le loustic (1) ». Il mit son fils à l'école à Gouda, chez un certain Pierre Winkel qui tint le petit Gérard pour un sot et qui devait l'être lui-même. Fut-ce dès lors que l'humaniste latinisa son nom en Desiderius pour le traduire ensuite en grec et se baptiser Érasme ? Ce n'est pas probable, mais on ne saurait le nommer autrement. Érasme donc, âgé de neuf ans, fut conduit par sa mère à l'école de Deventer que dirigeait alors une confrérie religieuse non soumise à des vœux, opposée à la routine scolastique ; un bon élève de Rodolphe Agricola, Alexandre Hegius, y enseignait les humanités. Cet Agricola fut le premier qui importa l'érudition italienne en Allemagne : il avait

(1) Henry Hart Milman. *Life of Erasmus*, 1859.

étudié à Paris, à Louvain, à Ferrare, traduit Isocrate et Platon. En ce temps là, les Italiens étaient volontiers attirés en deçà des Alpes; Pierre de Ravenne enseignait le droit à Greifswald. Une fureur de latinité s'était emparée des savants du nord qui mettaient volontiers des *us* au bout de leurs noms : Esbanus, Langius, Rhagius Esticampianus. Conradus Celtes faisait des vers latins, se laissait proclamer l'égal de Virgile et d'Ovide et recevait en 1491, à Nuremberg, de la main de Frédéric III, la couronne poétique :

Primus ego titulum gessi nomenque poetæ,
Cæsareis manibus laurea nexa mihi.

Un élève de l'école de Deventer, Dringenberg, avait attiré à lui seul neuf cents étudiants dans une petite ville d'Alsace. Deventer était donc une école déjà célèbre; les érudits du temps parlent tous de maître Hegius avec le plus grand respect. Il y avait aussi un sous-recteur nommé Sinheim qui pressentit la célébrité d'Érasme : « Continue comme tu as commencé, lui dit-il, et tu arriveras au sommet. » Une tradition discutée veut qu'Agricola lui-même, dans une visite qu'il fit à Deventer, ayant regardé les yeux de l'élève et la conformation de sa tête, lui ait dit sans broncher : « Tu seras un grand homme. » Il l'avait peut-être dit à beaucoup d'autres, mais on ne se souvient de ces prédictions que lorsqu'elles se réalisent, et les prophètes ont toujours raison. En sortant de là, Érasme avait appris tout ce qu'on y enseignait de physique, de métaphysique et de morale; il savait de plus par cœur son Horace et son Térence. Mais que de luttes pour ne pas se claquemurer dans la confrérie « de la vie commune » où à toute force on voulait l'enrôler! « Je

n'avais pas encore quinze ans, écrit-il, et déjà le président de cette institution s'épuisait en efforts pour m'y faire entrer. J'avais des penchants très pieux, mais étant si jeune, j'étais assez sage pour objecter mon âge et la colère de mes parents si je faisais quelque chose à leur insu. Mais le bonhomme, voyant que son éloquence n'avait pas le dessus, essayait un exorcisme. Il me présentait un crucifix et, comme je fondais en larmes, il disait avec un regard d'homme inspiré : « Reconnais-tu qu'il a souffert pour toi ? — Je le reconnais avec ferveur. — Je t'adjure donc en son nom de ne point faire qu'il soit mort en vain pour toi : obéis à mes conseils, cherche le bien de ton âme, sans quoi, dans le monde, tu périras éternellement. »

En sortant de l'école, Érasme subit coup sur coup toutes les épreuves : sa mère mourut de la peste, son père la suivit de près ; des tuteurs improbes (notamment Pierre Winkel, le maître d'école) mangèrent le peu de bien laissé par les parents, si bien que l'orphelin, trop pauvre pour aller à l'Université, dut perdre deux ans à Bar-le-Duc chez des moines ignorants qui le battaient jusqu'à lui donner la fièvre : de là l'horreur qu'il eut, sa vie durant, des châtiments corporels. Il put enfin sortir de ce couvent, mais Winkel voulut aussitôt l'enfermer dans un autre ; Érasme se débattit tant qu'il put contre un complot de faux amis qui allèrent jusqu'à la fourberie pour lui forcer la main ; enfin il se laissa entraîner au cloître de Stein et, d'Émaüs où, disait-on, la règle était facile. Les moines le prirent et ne le lâchèrent plus « S'ils avaient été bons chrétiens, écrivit-il après, ils auraient reconnu combien peu j'étais propre à mener leur existence. Je n'étais point fait pour eux, ni eux pour moi. » Faible de santé

ne pouvant se rendormir si on le réveillait, ni supporter le jeûne (j'ai l'âme catholique, écrivit-il déjà vieux, mais l'estomac luthérien), il n'avait aucun goût pour les pratiques religieuses. Son rêve eût été de penser librement, de lire du grec et d'écrire en latin dans un petit groupe d'épicuriens studieux, sous un beau ciel. Cependant il put travailler au couvent, rédiger un traité sur le « Mépris du monde, » se dégourdir l'esprit et la main en se plongeant dans les livres de Laurent Valla dont il aimait l'éloquence et aussi l'audace. En même temps, il s'amusait à peindre ; on montrait autrefois à Delft un crucifix portant cette inscription : « Ne méprisez pas ce tableau ; Érasme l'a peint lorsqu'il était dans sa retraite de Stein. »

Un heureux hasard vint l'en tirer : l'évêque de Cambrai avait besoin d'un secrétaire habile à écrire en latin ; on lui désigna Érasme. La liberté d'abord, puis, en perspective, un voyage en Italie : c'était trop de bonheur à la fois. De tout ce qu'il laissait derrière lui, le novice libéré ne regrettait que son camarade Herman de Gouda qui lui écrivit tristement :

At nunc sors nos divellit, tibi quod bene vortat,
Sors peracerba mihi.
Me sine solus abis, tu Rheni frigora et Alpes,
Me sine solus adis,
Italiam, Italiam lætus penetrabis amœnam.

Le voyage en Italie ne se fit pas, mais Érasme put aller quelques années plus tard à Paris avec une pension fournie par l'évêque. Il est vrai que l'évêque ne la paya guère ; quant au collège de Montaigu (ou de *Montaceto*, Montvinaigre, comme il l'appelle) le jeune humaniste ne s'y trouva pas fort heureux. Trente ans après, il s'en

plaignait encore dans ses « Colloques » (*Colloquia*, *Ichthyophagia*). « Je ne suis pas étonné, lui dit son interlocuteur, qu'il y fît si aigre avec tant de disputes théologiques dans l'intérieur ; les murs même, dit-on, y sont enfumés de théologie. — Vous dites vrai, répond Érasme ; je n'en ai rien emporté que de malsaines humeurs et quantité de vermine. Le collège était présidé par un certain Jean Standin, un homme point mal disposé, mais sans jugement. Si, ayant passé lui-même sa jeunesse dans une extrême pauvreté, il avait eu quelques égards pour les pauvres, c'eût été bien... Mais quoi ? avec des lits durs, une nourriture insuffisante, des veilles, des travaux rigides, dans la première année de mon séjour, j'ai vu des jeunes gens les mieux doués, pleins d'espérances et de promesses, dont plusieurs maintenant sont morts, et d'autres condamnés pour leur vie entière à la cécité, à la folie, à la lèpre... N'est-ce pas le comble de la cruauté ? » Ponocrates disait de même à Grandgousier : « Seigneur, ne pense que je l'aye mis au collège de pouillerie qu'on nomme Montaigu ; mieux l'eusse voulu mettre entre les guenaulx de saint Innocent, pour l'énorme cruaulté et villenie que j'y ai cognue ; car trop mieux sont traictés les forcés entre les Maures et les Tartares, les meurtriers en la prison criminelle, voyre certes les chiens en vostre maison, que sont ces malautrus au dit Collège (1). »

Cependant Érasme vit autre chose à Paris que « le collège de pouillerie ; » il se fit connaître parmi les lettrés qui, là aussi, n'étaient pas tous gens d'Église et il comptait assez déjà pour avoir des élèves de bonne maison, notamment lord Montjoie qui, le tirant de « Montvinaigre »,

(1) RABELAIS, cité par Henry Hart Milman, doyen de Saint-Paul.

lui offrit le vivre et le couvert : bien plus, lui servit une pension que l'humaniste devait toucher toute sa vie. D'autres personnages lui firent des offres libérales : une marquise de Veere l'accueillit dans son château de Tornhoens et lui donna de l'argent ; à Orléans, il reçut l'hospitalité d'un chanoine. Il visita encore son pays, la Hollande, où il trouva trop de gloutons et pas assez de lettrés : « c'est, disait-il, un pays de bière et de beurre. » Enfin, en 1498, il fut attiré en Angleterre par son protecteur Montjoie : ce fut là qu'il reçut les premières caresses de la gloire, plus douces, dit-on que les premières caresses de l'amour, mais celles-ci non plus ne lui manquèrent pas (1). Aussi, comme il se plut en ce grand pays où la vie était si large : il en goûtait même le climat, « très agréable et

(1) *Si Britanniæ dotes satis pernosses, Fauste, næ tu alatis pedibus huc accurreres : et si podagra tua non sineret, Dædalum te fieri optares. Nam ut e plurimis unum quiddam attingam, sunt hic nymphæ divinis vultibus, blandæ, faciles, et quas tu tuis camœnis facile anteponas. Est præterea mos nunquam satis laudatus. Sive quo venias, omnium osculis exciperis ; sive discedas aliquo, osculis dimitteris ; redis, redduntur suavia : venitur ad te, propinantur suavia ; disceditur abs te, dividuntur basia ; occurritur alicubi, basiatur affatim, denique quocunque te moveas, suaviorum plena sunt omnia. Quæ si tu, Fauste, gustasses semel quam sint mollicula, quam fragrantia, profecto cuperes non decennium solum, ut Solon fecit, sed ad mortem usque in Anglia peregrinari.* — Le doyen de Saint-Paul, biographe d'Érasme, appelle cela un salut innocent (*an innocent salute*) et il a probablement raison, mais il ne cite pas le passage qui l'ennuie. Pour en finir sur la prétendue sensualité de notre érudit, si grossièrement dénoncée par Scaliger, voici la confession d'Érasme : *Et juvenis cibum ac potum semper ita sumpsi ut pharmacum. Ac sæpenumero doluit non licere sine cibo potuque degere. Veneri nunquam servitum est, ne vacavit quidem in tantis studiorum laboribus. Et si quid fuit hujus mali, jam olim ab eo tyranno me vindicavit ætas quæ mihi hoc nomine gratissima est.*

très sain ; » l'urbanité, « l'humanité » des habitants qui savaient si bien leurs auteurs latins et grecs ! Inutile maintenant, si ce n'est pour la voir, d'aller en Italie. « Quand j'entends Colet, écrivait-il, je crois entendre Platon. » C'était beaucoup dire ; il est vrai que le doyen Colet, fondateur de l'école de Saint-Paul, était non seulement un latiniste distingué, mais aussi le bienfaiteur des latinistes. On comprend mieux l'admiration d'Érasme pour William Grocyn : celui-ci, qui avait étudié en Italie sous les refugiés grecs, était alors le patriarche de l'érudition anglaise. Un autre savant frappa le voyageur : Thomas Linacre, un médecin qui avait traduit Galien et d'autres auteurs antiques, homme « d'un jugement profond, pénétrant et fin ». Erasme vit aussi Thomas More qu'il trouva doux, aimable, heureux, et More, qui n'avait encore que dix-huit ans, le présenta au prince Henry (le futur Henry VIII) qui n'en avait que neuf. Le prince n'en adressa pas moins une petite lettre en latin au savant étranger qui, pris au dépourvu, ne répondit que trois jours après, en vers enthousiastes. Dans ce dithyrambe, il y a un vers qui nous intéresse et nous étonne ; le poète dit en parlant du jeune Henry :

Monstrante fontes vate Skeltono sacros.

Singulier instituteur pour un prince royal. Skelton, qui devait mourir en 1529, fut un versificateur un peu lourd quand il était sérieux ; ce n'est que dans ses petits vers dansants, à rimes redoublées, souvent grossiers, licencieux, qu'il montre de la fougue et de la force. Érasme ne l'en salue pas moins *britannicarum litterarum decus et lumen.* Il est vrai qu'Érasme ne savait pas plus l'anglais que l'italien; aussi a-t-il déclaré que l'Angleterre

avait des poètes patois qui valaient Dante et Pétrarque. Ces latinistes n'en font jamais d'autres : le mot seul de poètes patois montre la hauteur de leur mépris.

A son second voyage en Angleterre en 1505, Érasme était déjà le premier érudit « transalpin » ; on ne pouvait guère lui opposer que Guillaume Budé et Reuchlin, mais Guillaume Budé, son contemporain, qu'il proclama « le prodige de la France », ne le surpassait que dans le grec ; quant à Reuchlin, que nous rencontrerons plus loin, il se vouait spécialement aux études hébraïques. Même en Italie, le Bembe, Sadolet, Scaliger étaient encore peu connus ; le premier, le plus âgé des trois, n'avait guère donné qu'un traité sur l'Etna ; en 1505, il corrigeait encore des épreuves pour les Aldes. Érasme en revanche s'était déjà illustré par des discours officiels et par plusieurs ouvrages, notamment une traduction en vers latins de l' « Hécube » d'Euripide qu'il alla offrir, avec une épître dédicatoire, à l'archevêque de Canterbury. L'archevêque reçut l'ouvrage et fit un présent, pas bien gros ; Érasme, en fait d'argent, n'eut jamais beaucoup de chance. A son premier départ d'Angleterre, les vingt livres qu'il en rapportait avaient été confisquées à la douane, parce qu'il était prohibé de sortir de l'or. Le bon archevêque, souvent exploité par des érudits, se figurait que l'ouvrage à lui dédié pouvait l'avoir été à d'autres. Fâché de ce soupçon, Érasme lui renvoya l' « Hécube » imprimée avec la dédicace, et y joignit une traduction de l' « Iphigénie ». Faut-il croire qu'il était retourné en Angleterre dans l'espoir d'y trouver quelque emploi lucratif, mais qu'il s'en revint encore une fois les mains vides ? C'était la destinée de cet homme illustre d'avoir à lutter sans répit contre les nécessités de la vie et de tendre la

main à toute heure, moins aux grands toutefois qu'à ses amis.

L'année suivante (1506), il était en Italie. Il espérait y voir une république des lettres, pacifiquement florissante, une confédération d'universités dont les princes seraient les patrons, dont le pape serait le recteur. Il y trouva tout le monde armé jusqu'aux dents, le pape en tête. En passant à Turin, il prit le grade de docteur, alors difficile à obtenir. A Bologne, où il portait le scapulaire blanc de son ordre, on le prit pour un médecin ou un infirmier des pestiférés, et comme il ne pouvait s'expliquer en italien, il fut bousculé, poursuivi à coups de pierres : ce fut alors qu'il fit demander au pape la dispense de ses vœux, et il l'obtint. A Venise, il se lia d'amitié avec les Aldes qui imprimèrent une seconde édition de ses « Adages » et il corrigea pour eux des épreuves, comme avait fait le Bembe qui devint cardinal. On reprocha plus tard à l'humaniste hollandais de s'être déshonoré en acceptant cet office de prote : on trouvait plus noble en ce temps là de mendier son pain que de le gagner. A Padoue, Érasme fit la connaissance d'un fils naturel de Jacques, roi d'Écosse ; ce jeune homme, âgé de vingt ans et déjà archevêque de Saint-André, devint l'élève de l'humaniste qui s'employait en Italie de toutes façons, et qui put enfin réaliser un rêve longuement caressé, un séjour à Rome. Il vit alors les cardinaux, notamment le futur Léon X ; il vit aussi le pape Jules II qui lui offrit une charge de pénitencier et qui lui demanda de plaider publiquement pour et contre la guerre de Venise ; Érasme accepta l'épreuve pour complaire au pape et peut-être aussi pour montrer ses talents, mais il était au fond contre la guerre. Aussi écrivit-il là-dessus un petit traité,

Antipolemo, qui ne manque pas de courage, mais il ne l'imprima que plus tard.

Cependant il ne resta pas à Rome où on lui promettait la pourpre, attendant mieux de l'Angleterre où Henry VIII venait d'être proclamé roi (1509). Ce fut alors que Thomas More reçut inopinément la visite de l'humaniste qu'il ne reconnut pas (ainsi le veut la tradition), mais, après un moment de causerie, il lui dit tout franc : « Ou vous êtes le diable, ou vous êtes Érasme. » Le fait est d'autant plus improbable, qu'il est raconté par Garasse et par Vanini. Ce qui est certain, c'est qu'Érasme, en ce temps-là, logea dans la maison de Thomas More et qu'il y écrivit son « Éloge de la Folie ». Après quoi il fit des excursions, admira les tours et les cloches de Cantorbéry, compta les reliques, alla baiser le soulier de Thomas Becket, puis revint à Londres où il s'installa dans le couvent des Augustins, mais là encore, il eut des soucis d'argent, des querelles de ménage ; le roi Henry VIII, qui lui avait promis monts et merveilles, portait trop d'affaires sur les bras pour s'occuper de lui. Ce souverain ne paraît pas l'avoir jamais traité avec une extrême munificence. L'érudit besoigneux se plaignait mélancoliquement de la parcimonie anglaise : en ce temps-là, paraît-il, le pays n'avait d'argent que pour guerroyer. Nommé professeur à Cambridge où, selon Gibbon, il alla enseigner le grec qu'il avait appris à Oxford, Érasme eut d'abord un appointement minime et trop peu d'élèves : il avait, disait-il, dépensé soixante nobles et n'en gagnait pas un par leçon. C'est pourquoi, malgré les secours de ses hauts protecteurs, malgré l'amitié de Thomas More et de Colet, il quitta de nouveau l'Angleterre en 1514. Charles d'Autriche, le futur Charles-Quint, tenait alors

sa cour à Bruxelles; d'autre part Léon X, le pape lettré, venait d'être élevé au saint-siège : il y avait quelque chose à espérer de là. Mais il était écrit qu'Érasme ne se fixerait nulle part : il avait besoin de voyager pour ses travaux, de butiner dans toutes les bibliothèques; sans foyer d'ailleurs, sans patrie, il n'était chez lui nulle part, pas même à Rotterdam où il ne demeura qu'en effigie après sa mort. Son plus long séjour fut à Bâle où le retint son ami l'imprimeur Froben : encore eut-il à quitter cette ville en 1529 et il y revint mourir en 1536 ; c'est là qu'on montre encore ses reliques : un anneau, un poinçon, une épée, un cachet, portant sa devise : *nemini cedo,* son testament autographe et son portrait peint par Holbein. De Bâle il rayonnait partout; ses écrits se répandaient dans toute l'Europe savante. Chose inexplicable : il n'écrivit qu'en latin, ne voulant savoir aucune langue moderne, et ses « Colloques, » son « Éloge de la Folie » étaient dans toutes les mains, même dans celles des rois. Charles-Quint le fit son conseiller et lui donna une pension de deux cents florins; François Ier voulut lui confier la direction du collège de France. Ces deux souverains ne se disputaient pas seulement l'Italie et l'Empire, ils se disputaient encore le prince des érudits; Charles-Quint l'emporta, mais Érasme osa plaider pour le vaincu après Pavie. Henry VIII envia toujours à l'empereur l'illustre protégé qu'il s'était laissé prendre; d'autres souverains, Ferdinand de Hongrie, Sigismond de Pologne, firent de longs efforts pour attirer à leur cour l'incorrigible vagabond qui leur répondait avec un air de modestie : « Les gens de lettres sont comme les grands personnages des tapisseries de Flandres : ils ne font leur effet que vus de loin. » Après Jules II, Léon X

tâcha de s'attacher Érasme, accepta la dédicace du « Nouveau-Testament » qui paraissait pour la première fois en grec et qui n'était pas tout à fait conforme à la version consacrée; il ne craignit même pas de lire le fameux traité *Moriæ encomium* où la papauté n'était guère ménagée et se contenta de dire en le lisant : « Je crois qu'Érasme a aussi son grain de folie. » Adrien VI ne fut pas moins bienveillant envers l'humaniste émancipé qui avait été son élève en théologie : il voulut lui donner une chaire à Louvain et tâcha de l'installer à Rome, comptant sur lui pour la campagne contre les luthériens. Paul III, qui voulut le faire cardinal et lui donna la prévôté de Deventer, lui écrivit de sa main pontificale pour l'exhorter à défendre la religion : « Ce dernier acte pieux terminera dignement une vie passée dans la piété, confondra tes calomniateurs et justifiera tes apologistes. » Enfin, quand Érasme fut mort, on lui éleva un monument d'oraisons funèbres et d'épitaphes retentissantes :

Theutona terra suum cum miraretur Erasmum,
Hoc majus, potuit dicere, nil genui.

III.

Honneurs mérités par de vrais services littéraires : traductions d'Euripide, de Lucien, de Plutarque; éditions de Sénèque le philosophe, de Suétone, de Quinte-Curce, d'une partie de Cicéron, du grand ouvrage de Pline, puis de Tite-Live, de Térence (avec le commentaire de Donat), d'Aristote et de Démosthènes, le tout accompagné de tables, de lexiques et d'annotations; manuels et grammai-

res pour les écoles : il y a là un travail qui fait peur. Érasme fut le plus prodigieux ouvrier de la renaissance classique en deçà des Alpes. Il avait non seulement l'érudition, mais la critique; il faut l'entendre persiffler les Italiens poussant jusqu'à la démence le culte de Cicéron. Toujours lui, lui partout : on ne lit que Cicéron, on n'a que son buste dans les bibliothèques, son image gravée sur les cachets, on possède trois ou quatre gros tomes, dont chacun fatiguerait deux portefaix, et dans lesquels sont consignés tous les mots de Cicéron, tous les sens de chaque mot, tous les accents, toutes les quantités qui battent la mesure et règlent la cadence de ses phrases. Sur quoi le critique ajoutait sans rire : « La perfection du latin consiste à parler comme Cicéron parlerait aujourd'hui ». Il y avait assurément beaucoup à dire contre l'élégante pédanterie de certains humanistes; l'auteur du *Dialogus ciceronianus* entendit à Rome un sermon latin où le Christ était comparé à tous les héros antiques, mais sans être nommé une seule fois, parce que son nom ne se trouvait pas dans les bons livres païens. On eût pu toutefois répondre à Érasme que Cicéron, s'il eût vécu vers 1520, aurait parlé français en France comme allait faire Rabelais ou italien en Italie comme faisait déjà Machiavel. C'était une singulière prétention que de forcer une langue morte à exprimer des idées vivantes. Érasme y réussit pourtant dans ses *Adagia*.

C'est un énorme recueil de dictons empruntés aux Latins, aux Grecs, aux Hébreux, groupés et rangés par ordre alphabétique, accompagnés de commentaires et de dissertations : la première édition, qui est de l'an 1500, montre déjà une érudition considérable. Les commentaires sont d'un esprit libre qui mord sans pitié les vices et

les sottises du temps. Ce recueil annonce l' « Éloge de la Folie, » *Moriæ encomium,* dédié à Thomas More, dont le nom ressemblait à *Moria* (« Folie » en grec), bien que More fût le moins fou des hommes (1). Terrible petit livre qui vit encore, un peu grâce aux illustrations de Holbein, et qui dut faire un singulier effet au commencement du seizième siècle : toute la société y passait, comme sur le « Vaisseau des fous » de Sébastien Brant. Seulement ici la satire tombe de plus haut, c'est la Folie elle-même qui parle en bon latin et fait sonner son grelot avec une franchise superbe : « Bien qu'on parle partout de moi et que mon nom sonne mal même aux oreilles des plus fous, c'est moi, je vous le dis, c'est moi seule qui réjouis les hommes et les dieux (2). » Et le défilé des sots commence : « Ah! si vous pouviez une fois observer de la lune, comme fit autrefois Ménippe, les innombrables tumultes des mortels, vous croiriez voir un tourbillon de mouches et de moucherons qui se gourment, se battent, se tendent des pièges, se volent, s'amusent, font l'amour, naissent, déclinent, meurent. Et on ne peut croire quelles agitations, quelles tragédies remue un si mince animalcule, si vite écrasé. Quelquefois en effet un orage léger de guerre ou de peste en enlève ou en dissipe plusieurs milliers à la fois. Mais moi-même je serais ar-

(1) Quæ Pallas istuc tibi misit in mentem? inquies. Primum admonuit me Mori cognomen tibi gentile, quod tam ad Moriæ vocabulum accedit, quam es ipse a re alienus. Es autem vel omnium suffragiis alienissimus (*Erasmus Roterodamus Thomæ Moro suo*).

(2) Stultitia loquitur. Utcumque de me vulgo mortales loquuntur, neque sum nescia, quam malè audiat stultitia etiam apud stultissimos, tamen hanc esse, hanc inquam esse unam quæ meo numine deos atque homines exhilaro.

chifolle et je mériterais que Démocrate fît sur moi des gorges chaudes si je voulais enumérer toutes les formes de folie et d'insanité (1). » Il faut donc choisir : voici le grammairien par exemple (2) : Quoi de plus misérable,

(1) In summa si mortalium innumerabiles tumultus e luna, quemadmodum Menippus, conspicias, putes te muscarum aut culicum videre turbas inter se rixantium, bellantium, insidiantium, rápientium, ludentium, lasciventium, nascentium, cadentium, morientium. Neque satis credi potest, quos motus, quas tragœdias ciat tantulum animalculum, tamque mox periturum. Nam aliquoties vel levis belli, seu pestilentiæ procella multa simul millia rapit ac dissipat. Sed ipsa stultissima sim planèque digna quam multis cachinnis rideat Democritus si pergam popularium stultitiarum et insaniarum formas enumerare.

(2) ... inter quos grammatici primas tenent, genus hominum profecto, quo nihil calamitosius, nihil afflictius, nihil æque diis invisum foret nisi ego miserrimæ professionis incommoda dulci quodam insaniæ genere mitigarem... Qui semper famelici, sordidique in ludis illis suis, in ludis dixi, imo in... pistrinis potius at carnificinis inter puerorum greges, consenescant laboribus, obsurdescant clamoribus, fœtore pædoreque contabescant, tamen meo beneficio fit, ut sibi primi mortalium esse videantur. Adeo sibi placent, dum pavidam turbam minaci vultu voceque territant, dum ferulis, virgis, lorisque conscindunt miseros, dumque modis omnibus suo arbitratu sæviunt, asinum illum cumanum imitantes. Interdum sordes illæ, meræ munditiæ videntur, pædor amaricinum olet, miserrima illa servitus regnum esse putant, adeò ut tyrannidem suam nolint cum Phalaridis aut Dyonisii imperio mutare. Sed longè etiam feliciores sunt, nova quadam doctrinæ persuasione. Si quidem cum mera deliramenta pueris inculcent, tamen, dii boni, quem non illi Palæmonem, quem non Donatum pro sese contemnunt! Idque nescio quibus præstigiis mire efficiunt, ut stultis materculis et idiotis patribus tales videantur, quales ipsi se faciunt. Jam adde et hoc voluptatis genus, quoties istorum aliquis Anchisæ matrem aut voculam vulgo incognitam in putri quapiam charta deprehenderit, puta bubsequam, bovinatorem, aut manticulatorem, aut si quis vetusti saxi fragmentum, mutilis notatum litteris, alicubi effoderit : ô Jupiter,

de plus affligeant et affligé, de plus mal vu des dieux, que cette race de pauvres diables, si moi, la Folie, je ne mettais un genre particulier de sottise parmi les misères de cette profession. Toujours faméliques et sordides, dans ces galères où ils massacrent les enfants, ils vieillissent à la peine, sont assourdis par le vacarme, dépérissent dans la puanteur et dans la saleté. Et pourtant, qui le croirait? Grâce à moi, la Folie, ils se croient les premiers hommes du monde. Il faut les entendre terrifier leurs sujets avec des éclats de voix; il faut les voir armés de fouets, de verges et de lanières de cuir, bourreler leurs victimes : ils ressemblent à l'âne revêtu de la peau du lion. — Vous vous souvenez de maître Winkel et du collège Montaigu, mon pauvre Érasme! — Et cependant les grammairiens se plaisent dans cette « pouillerie, » ils la trouvent propre et elle sent bon; ils n'échangeraient pas leur tyrannie contre celle de Denys et de Phalaris. Ce qui les rend heureux surtout, c'est la haute idée qu'ils ont de leur science. Dieux bons! bien qu'ils n'enseignent que des insignifiances et des bagatelles, ils se croient fort au dessus des Palémon et des Donat. Comment parviennent-ils à en imposer à l'idiotisme des mamans et des pères? Ce n'est pas tout, s'ils viennent à découvrir, sur quelque vieux chiffon tout rongé des vers, le nom de la mère d'Anchise ou quelque vocable inusité comme *bubsequam* ou *bovinatorem* ou *manticulam*, ou s'ils ont la chance d'exhumer quelque fragment de pierre antique avec des lettres tronquées par dessus, « ô Jupiter, quels bondissements, quels triomphes! Ils auraient subjugué l'Afrique

quæ tum exultatio, qui triumphi, quæ encomia, perinde quasi vel Africam devicerint, vel Babylonas ceperint! etc.

ou conquis Babylone, qu'ils n'en seraient pas plus fiers ! »

Voilà un morceau qui peut servir encore. D'autres sur les rois, les moines, les papes ont vieilli depuis lors, on les a éperdument répétés. Erasme avait trop souffert dans les couvents pour en penser trop de bien ; même en parlant sérieux il attaquait la vie monastique. Aux moines de Stein qui voulurent le ramener auprès d'eux, lorsqu'il fut devenu célèbre, il répondait gravement : « Quoi de plus corrompu et de plus pernicieux que ces religions relâchées ? Considérez seulement celles qu'on estime le plus, vous n'y verrez rien qui ressemble moins à l'esprit chrétien : c'est quelque chose de froid, ce ne sont qu'observances judaïques. Voilà sur quoi s'évaluent les ordres religieux, sur quoi ils jugent les autres et les méprisent. Ne vaudrait-il pas mieux, selon les doctrines de notre Sauveur, regarder toute la chrétienté comme une seule maison, une seule famille, un seul monastère, et tous les chrétiens comme une seule confrérie de croyants ? » C'étaient des paroles déjà bien audacieuses. Cependant Erasme ne connut pas la persécution, désarma aisément ses premiers adversaires et put assister impunément au succès de l' « Éloge de la Folie » qui eut vingt-sept éditions de son vivant. Le critique ne se contenta pas de railler toutes les sottises et toutes les superstitions, comme il fit aussi dans ses « Colloques ; » il publia encore le Nouveau Testament en grec et l'enrichit de notes et de paraphrases : il voulait que ce livre fût traduit dans toutes les langues « pour être compris même des Turcs et des Sarrasins. » Il imprima de plus, dans des in-folio couverts jusqu'aux marges et flanqués (Hilaire entr'autres) de préfaces qui firent du bruit, quantité de Pères de l'Église. En même temps il donnait des conseils de sagesse et de vertu

qu'on cite encore : il écrivait par exemple à un homme marié qui voulait se faire franciscain : « Quoi ! tu envies une règle imposée par un simple mortel, toi qui as fait profession de la règle évangélique ? Tu désires un homme pour patron, toi qui as pour patron Jésus-Christ ? Quand tu t'es marié ne t'es-tu donc attaché à rien ? Considère ce que tu dois à ta femme, à tes enfants, à ta famille, et tu te sentiras une charge plus lourde que si tu avais accepté la règle de Saint-François (1). » Voici encore une leçon qui peut servir : Erasme contestait la valeur des legs faits aux pauvres, estimant que l'offrande serait plus agréable à Jésus-Christ si on la faisait de son vivant. Ce qu'on offre en mourant n'arrive pas toujours à son adresse, « et même si cela parvient où tu veux, c'est le bien d'un autre qui est donné, ce n'est plus le tien (2). » Les passages pareils surabondent même dans ses Satires. Il était trop beau diseur pour traiter les sujets religieux, surtout en vers, avec la candeur, l'onction voulue, mais rien ne permet de croire qu'il ait jamais cessé d'être un croyant convaincu. Pétrarque avait osé attaquer l'ignorance même dévote ; Erasme soutint qu'il ne comprenait pas « les lettres séparées du Christ (3). » Les deux opinions ne se contredisent pas, mais les deux humanistes différaient d'intention ; celui de Rotterdam voulait retenir les lettres dans la foi, celui d'Arezzo voulait ramener Boccace aux lettres. L'auteur des « Collo-

(1) Et humanam regulam desideras, qui regulam evangelicam professus sis ? Desideras hominem patronum, qui patronum habeas Jesum Christum ? Quum duceres uxorem, nihil professus es ? Cogita quid debeas conjugi ! quid liberis ! quid familiæ ! et senties te plus habere sarcinæ, quam si Francisci regulam professus esses (*Colloquia*).

(2)... et si perveniat, jam alienum est non tuum, quod impenditur.

(3) Nam litteras alienas a Christo qui appellet litteras ?

ques », malgré ses libertés de langage et son penchant à la raillerie, était donc un homme tranquille et bien pensant, trop avisé pour tomber dans l'irréligion, trop latin pour donner dans la réforme ; esprit d'ailleurs très ouvert, bien libéral, aimant ses coudées franches, mais aimant surtout la paix nécessaire à ceux qui lisent beaucoup. Il eut pourtant des ennemis, et dans tous les camps ; l'un des plus acharnés fut Scaliger qui mérite une halte.

IV.

Ce Scaliger est une des curieuses figures du temps. Écoutez-le : voici son histoire. Il descendait des Scaliger de Vérone ; son père était Benoît de la Scala, l'un des plus vaillants capitaines du quinzième siècle, mais qui eut le malheur de n'être cité par aucun historien. Sa mère, Bérénice, était la fille du comte Paris Lodronio. Lui-même, Jules-César (car il avait ajouté le nom de César à son prénom Jules) était né en 1484 au château de Riva, sur le lac de Garde. Les Vénitiens vinrent l'y chercher, car ils poursuivaient tout ce qui restait des anciens seigneurs de Vérone. Soustrait par sa mère aux perquisitions des Vénitiens, Jules-César eut pour précepteur le frère Giocondo, bien connu comme antiquaire et aussi comme architecte : c'est lui qui recueillit deux mille inscriptions, trouva un manuscrit de Pline le Jeune, fit des ponts, des canaux, des travaux pour Saint-Pierre de Rome et peut-être aussi la façade orientale du château de Blois. Après ses études, Jules-César Scaliger fut présenté à l'empereur Maximilien qui le voulut pour page et lui apprit noblement ce qu'on appelait alors « les exercices chevaleresques, »

après quoi le jeune homme se couvrit de gloire à la guerre où son père et son frère aîné tombèrent morts à ses pieds ; il les fit enterrer avec pompe à Ferrare où le duc, son parent, lui servit une pension digne de tous deux ; mais Scaliger se fit cordelier pour devenir pape et reconquérir sur les Vénitiens sa seigneurie de Vérone. Le cloître l'ennuyant bientôt, il reprit les armes et servit la France dans la guerre de Piémont ; tout en multipliant ses hauts faits, il étudiait les langues, la philosophie et la médecine. Enfin il avait dû céder aux supplications de l'évêque Antoine de la Rovère qui l'emmena dans sa bonne ville d'Agen. Il y vivait depuis lors bien tranquillement, mais il espérait bien reprendre Vérone.

Telle était l'histoire que racontait volontiers Jules-César Scaliger et que ses biographes ont recueillie avec soin. Il y avait là quelques inexactitudes : Jules était bien fils de Benoît, mais de Benoît Bordoni, peintre et géographe ; il était né à Padoue (d'autres disent à Vérone, d'autres à Venise) et n'avait pas étudié sous le frère Giocondo. Son maître fut Cælius Rhodigianus de Padoue. Après ses humanités, il voyagea dans l'Italie du nord, devint amoureux d'une belle dame qu'il chanta en vers, étudia les sciences et la médecine et se rendit bien effectivement ensuite avec l'évêque Antoine de la Rovère dans la bonne ville d'Agen où il demeura longtemps, retenu par une nouvelle inclination. En même temps (1528) il se fit naturaliser français sous le nom de Jules-César de Lescalle de Bordonis ; à cette date, il ne descendait pas encore des princes de Vérone. Il se maria, eut beaucoup d'enfants, puis, à soixante ans, retourna poétiquement à son premier amour, la belle Constance, surnommée *Thaumantia,* qu'il chanta encore en vers médiocres. Scaliger n'en fut pas moins un

lettré, un savant estimable ; il ramena les écrivains à l'élégance et à la correction et rendit des services à la botanique ; il avait de l'érudition, surtout de la mémoire et se distingua particulièrement comme grammairien. Cela suffit pour lui procurer de son vivant une sorte de gloire ; quand il fut mort en 1558 on inscrivit sur le monument qui renfermait ses dépouilles : *Jul. Cæsaris Scaligeri quod fuit.* De Thou l'éleva au niveau de tous les anciens et au-dessus de tous les modernes; Juste Lipse, l'associant à Homère, à Hippocrate, à Aristote, le nomma « le miracle et la gloire de son temps ». Ces fanfares ne sonnèrent pas au-delà du siècle; Ménage devait dire des *Poemata :* « Il n'y a pas de plus méchant livre ; » Huet, plus brutalement : « Scaliger a déshonoré le Parnasse. » Aujourd'hui, les uns le confondent avec Joseph-Juste Scaliger, le dixième de ses fils ; les autres ne connaissent guère de lui que ses fanfaronnades. Il est certain que Jules-César, très agressif et très vaniteux, aimait à ferrailler contre ses confrères : son duel de plume avec Jérôme Cardan fit autrefois beau coup de bruit.

Ce Jérôme Cardan, de Pavie (*Cardano* en italien), né avec le siècle, auteur de dix in-folio qu'on ne lit plus, sans compter les œuvres inédites, écrivit sur toutes les sciences, sur tous les arts, et malheureusement aussi sur lui-même ; ses Mémoires (*De vita propria*) sont si pleins de fautes avouées qu'ils peuvent avoir inspiré les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. « Dans ce singulier ouvrage, écrit Ginguené, il ne se borna pas à dire également le bien et le mal, mais il semble raconter avec plus de complaisance ce qui lui fait le plus de tort. » C'est sur un de ses livres *De subtilitate* que se jeta Jules-César Scaliger tout en faisant de l'auteur un magnifique éloge.

Cardan répondit d'un ton sec et bref, en homme qui le prend de haut, et la galerie lui donna raison. Jules-César n'en prétendit pas moins avoir tué son adversaire, ce qui n'était point vrai : Cardan ne mourut qu'en 1576, dix-huit ans après Scaliger. Autre anecdote à biffer des anas : De Thou raconte que Cardan, qui était astrologue, se laissa mourir de faim pour rendre l'âme au jour même qu'il avait annoncé. Cela n'est point vrai non plus : Cardan avait bien prédit le jour de sa mort, mais ce devait être le 23 juillet 1571 ; il ne put donc, pour montrer qu'il était bon prophète, se laisser mourir de faim cinq ans après.

Avant de tuer Cardan, Jules-César avait essayé de terrasser Érasme : il avait même commencé par là, en écrivant contre lui un « Discours pour Cicéron » (*Oratio pro Cicerone contra D. Erasmum*). C'était habilement téméraire : en s'attaquant à Goliath, on se posait en David. David n'y allait pas de main morte : il reprochait au géant d'avoir gagné de l'argent en corrigeant des épreuves dans l'imprimerie des Aldes. « Est-ce que les fautes de ces manuscrits n'étaient pas commises bien moins par l'encre des copistes que par le vin que tu avais bu ? Est-ce que cela ne sentait pas moins le sommeil de ces pauvres gens que ta crapule (1)? » C'était le ton des discussions philologiques. Scaliger redoubla ses coups, écrivit un second discours. Érasme, dit-on, ne répondit pas au premier et ne lut pas l'autre.

(1) Non tu in Aldi officinâ quæstum fecisti corrigendis exemplaribus? Nonne errores eos qui tum in illis libris legebantur haud tam erant librariorum atramento quam tuo confecti vino? Haud tam illorum somnum olebant, quam tuam exhalabant crapulam?

V.

Mais il eut des luttes plus sérieuses à soutenir contre les théologiens. De la part des catholiques, il ne reçut que des coups faibles : protégé par les rois, cajolé par les papes, il ne put être sérieusement atteint par les lourdes flèches des cléricaux ! Les docteurs de Cologne n'étaient pas de force à se mesurer avec lui : où était d'ailleurs l'hérésie dans ses livres ? — « Je ne les ai point lus, répondit à cette question un théologien allemand, mais il doit y avoir du louche sous ce beau latin que je n'entends pas. » — A Paris ses « Colloques » trop bien reçus par les lettrés (un seul imprimeur en tira d'un coup vingt mille exemplaires) mirent le clergé en ébullition : la Sorbonne, excitée par Noël Beda, son syndic, injuria, en les condamnant, certains écrits de l'humaniste. Ce Noël Beda employa, paraît-il, pour arriver à ses fins, d'indignes manœuvres et cela malgré lè roi qui finit par l'enfermer au mont Saint-Michel. Ce ne fut donc pas là qu'Érasme eut à lutter contre des ennemis redoutables. Les coups les plus durs qu'il reçut vinrent du côté luthérien (1). Arrêtons-nous ici ; nous allons assister au prologue de la Réforme.

Au commencement du siècle, un seul homme, en deçà des Alpes, eût pu contester à Érasme le premier rang, c'était Reuchlin. Plus âgé que lui de douze ans, né à Pforzheim d'un serviteur des dominicains, Reuchlin était entré comme enfant de chœur dans la chapelle du margrave de Bade ; ce prince l'attacha à son fils Frédéric, futur

(1) David Friedrich Strauss, *Ulrich von Hutten* (1858).

évêque d'Utrecht, et l'enfant de chœur put ainsi s'instruire et voyager. Il apprit à Paris la grammaire, la rhétorique et le grec, puis, ayant perdu son protecteur, se fit copiste pour vivre ; on le vit ensuite à Bâle où il prit son doctorat en philosophie et eut bientôt après, pour son malheur et sa gloire, un maître d'hébreu. Mais ce n'était pas assez, on était alors affamé de science. Reuchlin voulut étudier le droit à Orléans, obtint sa licence à Poitiers (1481) et alla plaider à Tubingue. Peut-être y fût-il resté avocat toute sa vie, si l'on n'avait eu besoin d'un érudit pour répondre en latin aux nonces du pape ; le chancelier de l'Université prononça la harangue voulue avec un accent si barbare, que les nonces n'en comprirent pas le premier mot. Ils déclarèrent qu'une pareille réponse ne pouvait compter; on recourut alors à Reuchlin qui se tira fort bien d'affaire et se fit comprendre à merveille. Cette histoire mérite d'être vraie, bien que Mélanchthon la raconte autrement. La fortune de Reuchlin était faite : le duc Eberhardt le prit pour secrétaire et l'emmena jusqu'à Rome (1482). En passant à Florence, où vivaient alors Marsile Ficin et Politien, le docte voyageur vit aussi Hermolaüs Barbaro qui lui conseilla de traduire son nom en grec : de là ce pseudonyme de Capnion, fumée (en allemand *Ræuchlin,* diminutif de *Rauch,* a le même sens). Fort bien reçu partout, même chez Laurent le Magnifique, le latiniste allemand revint à Stuttgard très content de son voyage, et fut chargé de diverses missions qui le mirent en vue sans lui donner beaucoup d'argent : en 1490 son traitement annuel n'était encore que de quatre-vingt-dix florins. Deux ans après, à la suite d'une affaire diplomatique dont il s'acquitta pour le mieux, il reçut le titre de comte palatin, honneur

qu'on rendait quelquefois aux gens de lettres; le titre était transmissible à ses enfants, mais il n'en eut pas. A la cour impériale, il continua ses études hébraïques et reçut une Bible manuscrite qui valait trois cents florins ; ce fut le plus heureux moment de sa vie. Par malheur le duc Eberhardt vint à mourir ; quand le toit tombe, ceux qu'il abritait restent exposés à l'orage. Reuchlin quitta donc Stuttgard et trouva un nouveau protecteur, l'évêque de Worms qui possédait beaucoup de livres et qui était chancelier de l'électeur palatin. L'électeur ayant des démêlés avec Rome, le protégé de l'évêque y alla prononcer un très beau discours latin devant le pape ; par la même occasion, il fit de l'hébreu avec un rabbin et du grec avec le savant Argyropule qui, ravi d'enthousiasme, s'écria en l'écoutant : *Græcia nostra exilio transvolavit Alpes.* A son retour, Reuchlin put rentrer à Stuttgart où ses ennemis n'étaient plus à craindre, et revêtu d'une magistrature qui lui rapportait deux cents florins par an, il vécut tranquille, loin de la cour, en famille, avec sa femme un peu maladive, dans une campagne où il avait ses livres et où il élevait des paons.

Sa science était surtout l'hébreu qu'il étudiait non seulement en philologue et en théologien, mais en mystique. La kabbale l'intriguait. Dans chaque mot, chaque lettre, chaque signe de l'Ancien Testament, il voyait un mystère, un symbole ou une prophétie. Quand de pareilles préoccupations s'emparent d'un cerveau faible, elles l'ébranlent au point qu'elles le rendent fou. Reuchlin, fort heureusement, n'était point homme à se perdre tout entier dans les chimères. C'est lui qui a dit cette fière parole : « Je vénère saint Jérôme comme un ange, je suis Nicolas de Lyra comme mon maître, mais j'adore la Vérité

comme un Dieu (1). » C'était un digne homme et il avait de la dignité jusque dans la prestance; ses travaux sur la Bible accusent autant de piété que de critique et d'érudition. Il n'en trouva pas moins bien des contre-sens dans la Vulgate et il était forcé de reconnaître que certaines doctrines étaient basées sur ces contre-sens. Il était difficile alors d'être philologue et parfaitement orthodoxe. Cependant Reuchlin ne paraissait pas trop tourmenté par ses doutes, et il vivait heureux, avec ses paons et ses livres, quand un orage fondit sur lui.

Un Juif converti, nommé Pfefferkorn (en latin *Pepericornus*), voulant faire du zèle, avait obtenu de l'empereur Maximilien un édit pour faire brûler tous les ouvrages écrits en hébreu qui contiendraient quelque offense à la religion chrétienne. Tous ces volumes, déposés à l'hôtel de ville ou à la maison communale de chaque localité, devaient être examinés par Pfefferkorn assisté du curé et des notables. L'ex-israélite invita Reuchlin à l'aider dans cette campagne et à faire une tournée avec lui dans les villes du Rhin. Mais ni l'homme ni le mandat ne pouvaient plaire au philologue. Il s'excusa de son mieux, allégua des vices de forme et congédia le fâcheux qui ne se tint point pour battu. Reuchlin reçut l'année même un ordre impérial l'invitant à dire tout net s'il ne convenait pas de confisquer et de brûler tous les livres des Juifs, excepté la Bible. Le galant homme répondit avec beaucoup de courage et de bons sens, dans une consultation écrite dont la conclusion peut être ainsi résumée :

« Pour combattre les Juifs, ne brûlez pas leurs livres,

(1) Quamquam Hieronymum S. veneror ut angelum, et Lyram colo ut magistrum, tamen adoro Veritatem ut Deum.

mais ramenez-les à notre foi doucement, avec bonté, par une discussion raisonnable, avec l'aide de Dieu. »

Ce n'était pas le compte de Pfefferkorn. Il écrivit contre Reuchlin un libelle, *Speculum manuale;* Reuchlin riposta par un *Speculum oculare* où le *Pepericornus* était traité de Turc à More ; les dominicains de Cologne intervinrent et lancèrent leur professeur Arnold de Tongres, non contre le Juif baptisé, mais contre le savant. Ici Reuchlin fit une sottise : on ne prend pas les Allemands, surtout les théologiens, avec du miel. Il écrivit au professeur Arnold une lettre bien humble où il déclarait croire ce que croit l'Église et suppliait d'être instruit, non condamné. La Faculté lui envoya une liste des passages à excuser ou à rétracter dans son livre ; il demanda des explications et des corrections qu'on ne lui envoya pas. « Arrêtez, lui dit-on, la circulation de l'ouvrage. — Je ne le puis ; l'ouvrage est au libraire qui l'a imprimé. » Reuchlin offrit de traduire en allemand les preuves de ses opinions et de les publier avec les explications nécessaires. C'est ce qu'il fit et ce qu'il aurait dû faire tout d'abord ; il donna ainsi une apologie, non une rétractation. Là-dessus, réfutation violente d'Arnold de Tongres et « Défense » de Reuchlin dédiée à l'empereur. Le coupable fut cité à comparoir, dans le terme de six jours, devant le grand inquisiteur de Mayence ; il demanda un délai plus long et récusa son juge qui devint accusateur. L'arrêt allait être rendu, le livre brûlé, quand Reuchlin en appela au pape. Le pape envoya l'affaire à l'évêque de Spire qui, après de nouveaux délais (les débats traînaient depuis trois ans) déclara le *Speculum oculare* tout à fait innocent et inoffensif. Cependant les dominicains de Cologne, ignorant l'évêque de Spire, condamnaient le

livre au feu, en quoi ils furent soutenus par les universités de Louvain, d'Erfurt, de Mayence et de Paris : cette dernière, malgré les caresses de Reuchlin, rendit sa décision après quarante-deux séances. L'affaire fut portée de rechef à Rome et allait être décidée, probablement en faveur du philologue, quand tout à coup, en 1516, après cinq années de bruit, le pape envoya « un mandat de surseoir » (*mandatum de supersedendo*). Ce très long procès fut étouffé dans le conflit plus sérieux de la Réforme. Reuchlin fut soutenu et vengé par les *Epistolæ obscurorum virorum* que nous aurons à feuilleter plus loin ; les dominicains harcelés revinrent à lui et payèrent les frais du procès de Spire. Cependant les dernières années du savant ne furent pas heureuses : après beaucoup de tribulations et de déplacements forcés, il finit par aborder à Tubingue où des étudiants affluèrent pour l'entendre, mais il avait trop vécu, trop souffert pour professer longtemps. Il mourut (1522) en pleine réputation, honoré comme le premier lettré d'Allemagne. Érasme le dominait sans doute, mais Érasme se disait latin, était né à Rotterdam et vivait à Bâle ; d'ailleurs il ne savait pas l'hébreu.

Aussi ne prit-il point part à cette grosse querelle sur les juifs qui a été le point de départ de la réforme allemande (1). Peu lui importait le « Talmud », un livre assez mal écrit. Bien plus, la violence qu'on mettait de part et d'autre dans le débat lui était au plus haut degré désagréable (2). A son avis, les lettrés devaient non se

(1) Un livre anglais de F. Barham est intitulé : *Vie et temps de Reuchlin, le père de la réforme allemande.* (1843.)

(2) Conflictationes illæ virulentæ inter Reuchlinum et hos qui J. Hochstrato favebant, mihi majorem in modum displicuerunt.

combattre, mais s'entr'aider, substituant à l'hostilité qui les séparait l'hospitalité qui les eût fait vivre ensemble (1). Il lui déplut même qu'on l'eût désigné parmi les partisans de Reuchlin. « Quel savant, quel esprit droit, écrivait-il doucement, ne serait pas favorable à un pareil homme? » Mais ce qui l'ennuyait, c'est qu'on voulût l'engager dans une coterie, le mêler à une polémique. Il ne tenait nullement à jouer la partie; son affaire était d'y assister et de compter les coups. *Erasmus est homo pro se,* disaient avec raison les « Lettres des hommes obscurs ». Ce qui ne l'empêcha pas de parler amicalement au philologue, de s'employer pour lui auprès du pape et de chanter son apothéose. C'est une vision où Reuchlin apparaît vêtu de blanc, escorté d'un bel enfant ailé, son bon génie; derrière lui volent des oiseaux noirs et fétides qu'il met en fuite en tournant une croix contre eux. Il passe un pont où saint Jérôme le reçoit comme un collègue et lui offre un manteau pareil au sien tout chamarré de langues à trois couleurs (le latin, le grec et l'hébreu que savaient Reuchlin et Jérôme); là se déroule une prairie émaillée d'anges, une colonne de feu descend du ciel et enlève les deux élus qui montent, enlacés l'un à l'autre, au milieu des célestes chœurs. Reuchlin ainsi canonisé, restera le patron des philologues. « O sainte âme, sois propice à ceux qui cultivent les langues, favorise les langues saintes et perds les mauvaises que la géhenne infecta de son poison (2)! »

(1) Qui favent melioribus studiis malunt ut hostes irrumpere quam ut hospites paulatim in societatem et amicitiam coalescere.

(2) O sancta anima, sis felix linguarum cultoribus, faveto linguis sanctis, perdito malas linguas infectas veneno gehennæ.

VI.

Érasme put donc garder en face de Reuchlin une sorte de neutralité bienveillante ; il fut moins heureux avec Ulrich de Hutten. Ce gentilhomme, né en 1488 à Steckelberg, sur les limites de la Franconie et de la Hesse, dans une noble famille qui, le voyant chétif, le destinait à l'Église, fut envoyé tout jeune à l'abbaye de Fulda. Il put s'en évader à seize ans, et courut les universités d'Allemagne ; à dix-huit ou dix-neuf ans, à Francfort sur l'Oder, il composa ses premiers ouvrages, les premiers du moins qui nous soient restés : c'est un éloge de la marche de Brandebourg et une « Exhortation élégiaque à la vertu (1). » Esprit inquiet, déréglé, aussi peu fait pour le cabinet que pour le cloître : il y avait en lui du chevalier errant, dit son biographe et aussi du « pauvre étudiant en voyage : » il mendiait son pain, même dans la maison des indigents, couchait souvent dehors, dans les nuits froides ; il était de plus atteint d'un genre de peste dont on a beaucoup trop parlé (2). Ce fut en ce temps de misère et de vagabondage qu'il composa deux livres d'élégies latines (*Querelarum libri duo*), et un « Art poé-

(1) *Ulrici Hutteni adolescentis De virtute elegiaca exhortatio,* imprimée à Francfort en 1507.

(2) Ore cibum petii peregrinas pauper ad ædes
Nec putuit luteas sollicitare casas.
Ante fores somnum gelidâ sub nocte petivi,
Vix raro surdas jussus inire domos...
More viros nostro potuissem quærere doctos :
Impediit cæptam pestis amara viam
Et quoties volui, toties magis illa furebat, etc.

tique » (*De arte versificandi liber unus*) qui le mit en vue : c'étaient ces traités-là qui se vendaient alors. Maigre poésie épluchant les voyelles et les consonnes, mesurant les brèves et les longues, s'attardant aux diphtongues et aux élisions (1), mais il fallait vivre. Encore si les nombreuses éditions de ce traité lui avaient rapporté quelque argent ! Il rôda de Rostock à Wittenberg, de Wittenberg à Leipsick, de Leipsick à Vienne où on lui fit beaucoup de compliments, mais il lui fallait autre chose ; aussi laissa-t-il la poésie pour se vouer à la « juristerie, » métier plus lucratif. En 1512, il étudiait le droit à Pavie. Mais c'était en temps de guerre ; Ulric, sujet de l'empereur, devint suspect aux Français qui voulaient garder la ville et eut pendant trois longs jours un siège à subir dans la petite chambre où assailli en même temps par la fièvre, il se crut mort. Les Français partirent, entrèrent les Suisses qui, prenant le pauvre étudiant pour un ennemi, le détroussèrent pour commencer, puis le jetèrent dehors. Impossible de rester à Pavie où sévissaient à la fois la famine, la guerre et la peste ; Ulric se traîna jusqu'à Bologne où exténué de toutes manières et toujours sans argent, il eut beaucoup de peine à guérir.

Ce fut alors cependant (où peu après peut-être) que fut composé l'un de ses morceaux les plus exquis, celui qui est intitulé *Nemo* (Personne) (2). Il y raillait les univer-

(1) Quæ venit ante aliam vocalis corripietur :
Sic *via*, sic *Deus* est, *fio*, producitur, usque
Dum subit *r* voci, *fierem fierique* notando.

(2) Ille ego sum nemo de quo monumenta loquuntur,
Ipse sibi vitæ munera nemo dedit !
Omnia nemo potest ; nemo sapit omnia per se,
Nemo manet semper, crimine nemo caret.

sités, les théologiens « les lettres illettrées » et déclarait qu'il aimait mieux être docte que docteur. Avait-il déjà composé cette satire à Vienne où on lui reprochait de ne pas même avoir le grade de bachelier ? En tout cas ce fut en Italie qu'il porta ses premiers coups contre les indulgences : « Jules II le vendeur accapare le monde entier par la fraude : il vend même le ciel et cependant il ne l'a pas (1). » Aussi dissuadait-il son ami Crotus de venir à Rome : « là où est Rome, lui écrit-il, tu ne trouveras plus rien de romain (2). » Et il faisait des jeux de mots latins sur l'Italie noble autrefois meuble aujourd'hui (mobile) (3). Mais quand il écrivait ces épigrammes pour l'empereur Maximilien (qui, dit-on ne lui envoya pas d'argent) il avait abandonné ses études et s'était engagé dans l'armée, malgré la fameuse peste qui ne le quittait pas. Il rentra enfin chez lui et revit sa famille qui le reçut mal, parce qu'il revenait d'Italie nu-tête. Le bonnet de docteur qu'il y était allé chercher, n'était pas venu. Par bonheur, il retrouva un ancien protecteur, Eitelwolf de Stein qui l'avait déjà, dit-on, sauvé du cloître ; Ulric put alors dîner tous les jours, se lier avec Érasme (en 1514) et se faire soigner à Ems. Mais Eitelwolf mourut, et un nouveau coup frappa le pauvre Hutten : un de ses cousins, nommé Jean, fut assassiné par le duc de Wurtemberg dans une partie de chasse. Derrière ce meurtre, il y avait un roman honteux et même ridicule :

(1) Fraude capit totum Julius mercator orbem ;
Vendit enim cœlum non habet ipse tamen.

(2) Desine velle sacram in primis, Crote, visere Romam,
Romanum invenies, hic ubi Roma, nihil.

(3) Mobilis Italia est, nobilis ante fuit.

le duc aimait la femme de Jean. Ulric, justement irrité cria vengeance en cinq discours adressés à l'empereur et tout frémissants d'éloquence ; il souleva en sa faveur l'Allemagne indignée et le duc, à la fin, dut quitter honteusement ses États. Cependant en 1515, Hutten était retourné en Italie où il tonna de nouveau contre les folies de Rome et se battit seul contre cinq Français qui disaient du mal de l'empereur : il en tua un, en blessa quatre et n'eut qu'une balafre à la joue : c'est lui qui le dit et rien ne prouve qu'il se soit vanté. On sait d'ailleurs qu'il ne manquait pas de bravoure. Il avait tiré l'épée pour l'Autriche et se fût distingué sans aucun doute au siège de Padoue, s'il n'avait pas eu mal au pied. Précédemment, à Vienne, il était entré le couteau à la main chez le recteur de l'université qui ne l'autorisait pas à faire un cours. Dans sa jeunesse vagabonde, il avait eu à se débattre contre les valets d'un bourgmestre qui s'étaient jetés sur lui pour le détrousser; plus tard il guerroya très bravement avec François de Sickingen et fut de l'expédition contre le duc de Würtemberg ; plus tard encore, aux premières échauffourées qui devaient précéder les guerres de religion, il battit les grandes routes, dévalisa trois abbés et coupa les oreilles ou les laissa couper à deux moines dominicains. Voilà Hutten « le capitan, » comme l'appelait Érasme. C'étaient les mœurs du temps, les aménités des luttes confessionnelles : en cachant ces traits-là, on ne connaîtrait pas l'homme tout entier. A la suite de son aventure avec les Français, Hutten dut quitter Rome et aller à Bologne d'où il fut délogé par une querelle d'étudiants ; il se réfugia d'abord à Ferrare et repartit pour l'Allemagne (1517). Ce fut alors qu'il reçut le laurier poétique des mains de l'empereur Maximilien.

Cependant il s'était déjà lancé dans la polémique religieuse. Après la victoire de Reuchlin sur les dominicains de Cologne, Hutten sonna une fanfare qui fit du bruit : « le Triomphe de Capnion », quelques auteurs lui ont pourtant contesté la paternité de cette pièce. En même temps paraissaient en Allemagne les *Epistolæ obscurorum virorum.*

Pamphlets très ingénieux dans leur grossièreté voulue ; ce furent les *Provinciales* germaniques. Ces prétendus « hommes obscurs, » s'instituant bacheliers en théologie et se masquant de noms baroques (*Pellifex, Plumilegus, Caprimulgius, Mellilambius, Langschneyderius, Buntschuchmacherius*, etc.) se disaient adversaires de Reuchlin dont ils suivaient le procès avec une anxiété comique. Tantôt ils feignaient l'espoir, tantôt la crainte, accusant la perversité de l'opinion, la faiblesse des cardinaux, l'ignorance du pape qui n'entendait rien en théologie et méritait un appel au concile ; c'est ainsi que les hommes obscurs intéressaient le public au débat. De plus ils faisaient semblant de consulter le très vénérable maître Ortuinus Gratius, professeur à Cologne, à qui leurs lettres étaient adressées, sur des problèmes de scolastique ou des cas de conscience, et dévoilaient ainsi la puérilité, l'ineptie, la dépravation du petit monde clérical. C'étaient tantôt des confidences et des commérages graveleux, tantôt des imprécations contre les humanistes, des injures pleuvant sur Reuchlin, sur Érasme, sur leur beau langage qui détruisait la religion ; les hommes obscurs préféraient le vieux latin d'école ou de cuisine qu'ils employaient eux-mêmes, dans leurs « Épîtres » avec une étonnante perfection de trivialité : c'est ainsi que sous une apparence de bonhomie et de candeur, Crotus Rubianus et ses

collaborateurs lançaient dans le monde une redoutable satire littéraire et morale. Il faut les entendre, dès leur première lettre discuter très longuement cette très grande question : doit-on dire à un futur docteur en théologie *magister nostrandus* ou *noster magistrandus*? C'est sur ce point qu'on invoque avant tout les lumières du professeur de Cologne. Vient ensuite un autre doute non moins sérieux. Maître Jean Pellifex allait à la messe à Francfort, quand il rencontra deux hommes très honnêtement vêtus de tuniques noires. « Dieu m'est témoin, écrit-il, que je crus que c'étaient deux de nos maîtres ; je leur fis donc la révérence en ôtant mon bonnet. Alors un bachelier qui était avec moi me poussa et me dit : « Pour l'amour de Dieu que faites-vous ? Ce sont des juifs et vous tirez votre bonnet devant eux ? » Alors je fus aussi effrayé que si j'eusse vu un diable. Et je dis : « Seigneur bachelier, que le Seigneur Dieu m'épargne, parce que je l'ai fait sans le savoir. Mais pensez-vous que ce soit un gros péché ? (1) » — Un péché mortel, répondit le bachelier, c'est de l'idolâtrie, une contravention au premier article du Décalogue : *unum crede Deum*. Rendre honneur à un juif ou à un païen, c'est agir contre le christianisme. Le juif ou le païen pourront dire : Nous sommes sur le meilleur chemin puisqu'un chrétien nous fait la révérence, — et ils seront fortifiés dans leur foi et ne se lais-

(1) Et Deus est testis meus quod putari quod sunt duo magistri nostri : et feci ipsis reverentiam deponendo berretum : tunc ille baccalaurius stimulavit me et dixit : « Amore Dei quid facitis ? isti sunt judæi, et vos deponitis berretum vestrum ante eos » : tunc ego ita fui perterritus, ut si vidissem unum diabolum. Et dixi : « dominus baccalaurie, parcat mihi Dominus meus, quia feci ignoranter. Sed quid putatis utrum sit magnum peccatum ? »

seront pas baptiser. — Cela est vrai, répliqua Pellifex, mais je ne l'ai point fait sciemment; l'ignorance excuse le péché. — Pardon, insiste le bachelier, c'est un péché tout de même. Moi qui vous parle, je me trouvais un jour dans une église où il y a un juif en bois devant le Sauveur, et ce juif tient un marteau à la main; je crus que c'était saint Pierre et je pris le marteau pour une clef; je pliai donc le genou en ôtant mon bonnet; je vis alors que c'était un juif et je fis pénitence. Mais mon confesseur me dit que j'avais commis un péché mortel et qu'il ne pouvait m'absoudre, parce qu'il n'avait pas puissance d'évêque, et que c'était un cas épiscopal. Et il ajouta que, si je l'avais fait librement et non par ignorance, ce serait alors un cas papal. Quant à vous, mon ami, vous êtes d'autant moins excusable que les juifs portent toujours une boucle jaune à leur manteau; vous auriez dû la voir, puisque je l'ai vue; c'est donc de l'ignorance crasse qui ne vaut rien pour l'absolution du péché. » Si bien que le pauvre Pellifex dut recourir dévotement et humblement à son maître Ortuinus Gratius, profond théologien, pour savoir si le péché commis était mortel ou véniel, si c'était un cas simple ou épiscopal ou papal (1); il demandait de plus que les juifs de Francfort n'eussent plus le droit de s'habiller comme des théologiens, ce qui était un grand scandale.

Telle était la note ironique. Au commencement les gens d'Église donnèrent dans le piège et se crurent bien réellement consultés par les épîtres qui les insultaient.

(1) Sed quia vos estis profundus theologus, rogo vos devote necnon humiliter, quantinus dignemini mihi solvere prædictam quæstionem, et scribere an est peccatum mortale an veniale, simplex casus an episcopalis an papalis.

« Il est curieux de voir, écrivait Thomas More à Érasme combien les Lettres des hommes obscurs plaisent aux savants et aux ignorants. Quand ceux-ci nous voient rire à cette lecture ils se figurent que nous rions du style et veulent bien ne pas le défendre; mais sous cette barbarie de langue, disent-ils, que de préceptes excellents! — C'est dommage que le livre n'ait pas un autre titre. Au bout de cent ans, ces imbéciles ne sauraient pas encore à quel point on s'est moqué d'eux. » Dans le Brabant (c'est Érasme qui raconte le fait) un prieur des dominicains, convaincu que les épîtres étaient écrites à l'honneur de son ordre, en acheta quantité d'exemplaires pour les offrir à ses supérieurs. A Cologne pourtant les dominicains comprirent vite et obtinrent du pape un édit contre le livre séditieux. On répondit à cet arrêt par de nouvelles épîtres plus hardies encore, Hutten y travailla sans doute avec son ami Crotus Rubianus et d'autres érudits déjà fort émancipés. L'escrime n'avait pas changé, mais on enfonçait la lame; on disait, par exemple, en ayant l'air d'attaquer les nouveaux docteurs : « A les entendre, les théologiens du bon temps ne comprenaient rien aux Écritures, parce qu'ils ne savaient ni le grec ni l'hébreu. Et l'inspiration du Saint-Esprit ne vaut-elle pas davantage? La sanctissime théologie ne peut, ne doit rien appendre des Juifs et des Grecs. Si nous avons besoin des uns ou des autres pour soutenir notre religion, les Juifs vont s'affermir dans leur foi, les Grecs dans leur schisme. Juifs et Grecs ne méritent que mépris. » Cette satire fut le commencement de la Réforme.

Hutten porta bientôt des coups plus directs : il réédita le fameux livre de Laurent Valla et il eut l'audace de l'envoyer au pape Léon X. « Quoique tous vos prédéces-

seurs, lui écrivit-il, aient attaqué le discours de Laurent Valla, parce qu'il infirme la donation de Constantin, je vous le dédie avec confiance. Je ne crains pas, comme font quelques autres, que mon hommage vous puisse offenser. Depuis votre avènement, vous êtes l'espoir et l'amour du monde, le restaurateur de la paix, le protecteur des sciences et des arts. Vous avez fait taire la trompette belliqueuse de Jules II; en promettant la paix, vous avez promis la justice, la sécurité et ces vertus véritablement royales, la douceur et la clémence. Ma dédicace témoignera devant les siècles que sous votre pontificat on a pu penser librement, parler librement, dire et écrire ce qui est vrai. » Cette publication souleva tous les esprits en Allemagne. « Quelle ignorance ou quelle perversité dans cette cour de Rome !... Je suis troublé à tel point que je ne doute presque plus que le pape ne soit bien réellement l'Antechrist. » Voilà ce qu'écrivit Luther en lisant le discours de Valla édité par Hutten qui allait par bonds de la Renaissance à la Réforme. Le chevalier-pamphlétaire fit un voyage à Paris, où il fut bien reçu par Guillaume Budé, Lefèvre d'Étaples, les médecins Copp et Rueil (décembre 1517). Un peu plus tard il écrivit une « Adresse aux princes d'Allemagne » pour les pousser à une croisade contre les Osmanlis : c'était pour lui un moyen de réunir toutes les forces dispersées et divisées de la nation et de travailler « à l'unité nouvelle de la patrie ». Puis il composa un dialogue, « la Fièvre » qu'il priait d'aller s'établir, pour y bien vivre, dans l'hôtel du cardinal Cajetan, légat pontifical, et ce dialogue fut suivi d'un autre, la « Seconde fièvre » (*Febris secunda*) contre le célibat des prêtres. Vient après le « Vadiscus ou la Triade romaine », formidable factum

où le pamphlétaire ne respectait plus rien : « Arrière, ô Rome, toi qui as perdu la foi du Christ; arrière, indignes successeurs des apôtres, vous qui êtes plus dangereux que le Turc : c'est avec notre or que vous avez assailli le temple où règne maintenant votre avarice : du sanctuaire sacré de la prière vous faites une caverne de voleurs. Si le Christ revenait au monde, il vous chasserait plus honteusement qu'il ne chassa jadis les vendeurs du temple; ceux-ci du moins n'exerçaient qu'un métier profane, mais vous, vous vendez le saint des saints. »

Cette fois enfin Hutten obtint ce qu'il voulait, les foudres pontificales. A partir de ce moment, il put laisser courir sa fantaisie débridée, écrire son joli dialogue des « Spectateurs » (*Inspicientes*) où le cardinal Cajetan excommunie le soleil, et tendre ouvertement la main à celui qui brûlera bientôt les bulles du pape : « Vive la liberté ! Ulric de Hutten, chevalier, à Martin Luther, théologien, salut. » A ce moment-là le paladin de la Réforme ne doutait de rien ; il voulut voir Charles-Quint et le gagner à sa cause ; il écrivit à quantité de princes pour les détacher de Rome en opposant toujours l'Allemagne, la grande patrie, à cette autorité latine, étrangère qui prétendait la dominer. Dans un dialogue véhément, *Bullicida,* il opposait la bulle qui condamna Luther à la liberté allemande. « Luthérien, écrivait-il alors, je ne le suis pas, mais plus encore que Luther, je suis ennemi des bulles et de la Rome impie; je laisserais encore toucher à Luther, mais à la liberté, jamais. » Enfin il lança en allemand cette fois, et en vers brusques, éclatants, son fameux cri de guerre : « Plainte et avertissement contre la puissance excessive, antichrétienne du pape et contre les religieux irréligieux, écrit en vers par Ulric de Hutten, poète

et orateur, pour le bien de toute la chrétienté et spécialement de sa patrie, l'Allemagne, etc., etc. *Jacta est alea.* Je l'ai osé (1). » Ce fut un coup de tonnerre. Hutten criait l'oppression de la patrie allemande, l'aveuglement des hommes, l'omnipotence du pape, la corruption luxueuse de Rome, la misère des Allemands qui devaient payer toutes ces magnificences, l'oisiveté des prêtres, immobiles comme ces poteaux indicateurs qui montrent une route où ils ne vont jamais. « Debout donc, pieux Allemands, nous avons harnois et chevaux; des hallebardes, des épées; si la douceur est inutile, nous nous armerons jusqu'aux dents! Il n'est plus temps d'interroger; pour nous est la faveur de Dieu, avec nous combat sa vengeance; frappons ceux qui sont contre lui... Ils ont corrompu sa Parole, ils mentent au peuple chrétien; nous extirperons le mensonge, en rallumant la vérité qu'ils ont obscurcie et troublée. Debout, debout! Que Dieu protège celui qui combat avec moi! Que maint chevalier, comte ou noble, se lève et maint bourgeois aussi accablé sous la même charge; je ne veux pas crier en vain. Debout donc! avec nous est Dieu; qui donc voudrait rester chez soi? Je l'ai osé, c'est ma devise (2). »

(1) Clag und vermanung gegen dem übermässigen im christlichen gewalt des Bapsts zu Rom und der ungeistlichen geistlichen, durch herren Ulrichen von Hutten, poeten und orator, der gantzen Christlichkeit und zuvoran dem vatterland Teutscher nation zu nutz and gut, von wegen gemeiner beschwernusz, und auch wegen seiner eigen nottdurfft, in Reymens weysz beschriben. *Jacta est alea.* Ich habs gewagt.

(2) Wolauf ihr frommen Teutschen nun!
Viel Harnisch han wir und viel Pferd,
Viel Hellebarden und auch Schwert,
Und so hilft freundlich Mahnung nit,

Hutten était allé trop loin ; il dut écrire pour sa propre défense et prouver qu'il n'était point « ennemi de toute clergie et prêtrise », il confessa que sa « Plainte » avait été composée en un moment de colère et protesta qu'il ne voulait pas la ruine de la religion. Sur quoi il publia d'autres dialogues, « Le premier moniteur, Le second moniteur, Les Brigands » (*Monitor primus, Monitor secundus, Prædones*) et des « Invectives, » où il prouva qu'il n'avait nullement désarmé ; mais ces coups de plume ne lui suffisaient plus, il lui fallait des coups d'épée. Ses amis d'ailleurs le poussaient à l'action ; ils lui disaient : « Tu sais aboyer, tu ne sais pas mordre ! » Étrange époque : les morsures des pamphlets ne comptaient pas. Hutten lança un nouveau chant, adressé cette fois à la nation allemande, et l'engageant à s'associer avec la chevalerie qui, elle aussi, gémit sous le joug des tyrans. « Que je

So wollen wir die brauchen mit.
Nich frage weiter Jemand nach :
Mit uns ist Gottes Hülf und Rach ;
Wir strafen die sein wider Gott...
Sie haben Gottes Wort verkehrt,
Das christlich Volk mit Lügen bschwert.
Die Lügen wolln wir tilgen ab,
Auf dasz im Licht die Wahrheit hab,
Die war verfinstert und verdämpft ;
Gott geb ihm Heil, der mit mir kämpft.
Das, hoff ich, mancher Ritter thu,
Manch Graf, manch Edelmann dazu,
Manch Burger der in seiner Stadt
Der Sachen auch Beschwernisz hat,
Auf dasz ichs nicht anheb um sunst.
Wolauf, wir haben Gottes Gunst !
Wer wollt in Solchem bleiben dheim ?
Ich habs gewagt ! das ist mein Reim. *Amen !*

meure, disait-il, si vous vous en repentez (1). » Enfin la guerre éclata; Franz de Sickingen en fut victime; Hutten dut se réfugier en Suisse, où il finit mal. Il passa d'abord à Bâle, où il ne put voir Érasme; puis, tout à fait désemparé, plus malade que jamais, réduit à la misère, il alla échouer à Zurich, auprès de Zwingle, qui, en le voyant, poussa un gémissement de compassion : « Est-ce bien là, écrivit-il, ce terrible Hutten, ce destructeur que je vois si affable pour le commun peuple et les petits enfants; est-ce que cette bouche, où respire la douceur, a bien pu souffler sur les papistes un pareil orage? » Le destructeur, complètement détruit, mourut dans un îlot sur le lac de Zurich (1523); les Allemands crurent que ses ennemis l'avaient empoisonné. A quoi bon? Il y avait longtemps que le malheureux s'était empoisonné lui-même. En somme, une tête de caractère, un homme de combat qu'on exalte trop aujourd'hui, mais qui eut du cœur, dans tous les sens du mot, une âme vibrante et vaillante. Ce fut lui qui porta les premiers coups, dans la guerre décisive contre Rome, et il les redoubla toute sa vie avec une fougue, une audace, une persistance que nul autre n'égala de son temps. C'est assez pour faire un héros, pas assez pour faire un apôtre; la Réforme n'eût pu réussir avec lui seul. Ce qui lui manquait, c'était la foi qui commande. Un sabreur, même un sabreur de génie, n'est point un capitaine. Au moment où Hutten mourut, le capitaine se recueillait et traduisait la Bible : c'était Luther.

(1) Ihr frommen Stadt, nun habt in Acht
Des gmeinen deutschen Adels Macht,
Zieht den zu euch, vertraut ihm wohl;
Ich sterb, wo es euch greuen soll.

Il va sans dire qu'Érasme, qui n'avait pas voulu prendre parti pour Reuchlin, ne pouvait suivre le « capitan » dans ses aventures autrement périlleuses. Au temps où le jeune Hutten n'était qu'humaniste, l'humaniste par excellence lui avait tendu les deux mains ; le grec et le latin ont noué plus d'amitiés que la théologie n'a suscité de haines. Mais quand le chevalier quitta la littérature pour la politique et la religion, Érasme tâcha de le retenir, voulut l'empêcher d'aller à Bruxelles auprès de Charles-Quint, le dissuader de déclarer la guerre à un aussi puissant personnage qu'était Léon X ; il lui déclara enfin qu'en tout cas il ne prendrait aucune part à l'expédition, parce qu'il entendait vouer tout son temps à l'étude. Hutten ne l'écouta pas et s'engagea chaque jour plus avant dans la révolte ; aussi, quand le pauvre homme dut se réfugier à Bâle, Érasme le fit-il prier de ne pas venir chez lui. On comprend l'effroi du savant paisible, satisfait, caressé par le pape et l'empereur, en sentant si près de lui l'enfant terrible : « Il pourrait me compromettre, » écrivit-il, avec moins d'héroïsme que de sincérité. Hutten se fâcha, ce qui était dans son caractère ; Érasme lui fit dire : « J'irais bien vous voir, mais vous êtes malade et il fait trop chaud chez vous ; je ne pourrais supporter votre poêle ; si vous ne craignez pas d'avoir trop froid chez moi, venez. » Hutten ne répondit pas, mais passa et repassa plusieurs fois, accompagné d'amis, sous la fenêtre d'Érasme. Puis, forcé de quitter Bâle et de se réfugier en Alsace, il vomit tout à coup contre son ancien maître une *Expostulatio* qui déplut dans tous les camps et que blâma Luther. Voici la note de ce pamphlet, en supprimant les vilenies trop fortes : « Décide-toi enfin, disait Hutten à Érasme, franchis la limite ; tu as

flotté jusqu'ici entre Rome et nous, passe au vainqueur. C'est en vain que tu veux résister ; leurs applaudissements, leurs flatteries, leurs présents peut-être t'entraînent. Tu es à eux, bon gré mal gré, instrument utile entre leurs mains, mais jamais aimé, jamais pardonné, car si tu te bats pour nos adversaires, tes livres, les meilleurs, sont avec nous. Quoi que tu fasses, tu nous as tous suscités ; dans le camp ennemi, encore avec nous, tu combattras contre toi-même, d'autant plus faible et plus à plaindre que tu auras affaire à la meilleure partie de toi, et que ton ambition luttera contre ta vertu. » Érasme eut la faiblesse de répondre et donna une « Éponge contre les éclaboussures de Hutten » (*Spongia Erasmi adversus adspergines Hutteni*), libelle virulent, ordurier même où le grand humaniste se donna tort en tombant de tout son poids sur un pauvre diable qui allait mourir.

VII.

Cependant en ses dernières années, Érasme rencontra un adversaire autrement puissant que Hutten, Luther lui-même. Au commencement, le réformateur aurait bien voulu gagner l'alliance de l'humaniste ; il lui écrivait bien doucement : « Je m'entretiens sans cesse avec vous, Érasme, ô vous, notre honneur et notre espoir. Est-il une âme qu'Érasme n'instruise, qu'Érasme ne gouverne, qu'Érasme n'occupe tout entière ? » A ces avances, l'humaniste répondait prudemment : « N'allons pas trop vite ; on gagne plus à être modéré que passionné. Écrivons contre ceux qui abusent de la papauté, non contre le pape lui-même. Réformons l'école, ne la méprisons pas. » La

correspondance en resta là ; l'eau et le feu ne pouvaient s'entendre. Certes, Érasme estimait Luther ; il sentait en lui une force, une puissance, un caractère capables de retrouver la vérité chrétienne et de la remettre debout (1). Cependant ce n'était pas son homme : il lui reprochait « je ne sais quoi de farouche et d'austère qui ne rendait pas la douceur de l'esprit évangélique (2) ; » et qui en même temps mettait trop de feu, trop d'âpreté dans la lutte : tout cela risquait de finir en tumulte par le déchirement du monde entier (3). Puis il n'y avait pas assez d'urbanité dans cette prédication véhémente. Pas assez de douceur non plus ; les mœurs mauvaises avaient peut-être besoin d'être traitées par le fer et le feu ; mais grâce au « médecin inclément » (*inclementem medicum*), le remède était parfois plus atroce que le mal. Érasme n'aimait point la guerre ; il eût volontiers fait la part du feu, sacrifié une partie de la vérité pour rester tranquille. D'ailleurs, jugeant Luther avec beaucoup de sens, il voyait en lui la colère d'Achille qui ne sait pas céder,

Pelidæ stomachum, cedere nescit,

une ardeur et une fureur qui le poussaient en avant, par dessus les obstacles, jusqu'au delà du but. Érasme eût voulu réformer l'Église pacifiquement, d'accord avec les

(1)... Ingenium, quod videbatur futurum insigne quoddam organum obveniendi veritates Ecclesiæ evangelicæ.

(2) Nescio quid sævum et austerum, nec satis referens mansuetudinem spiritus evangelici.

(3) Statim ad primum gustum opusculorum, quæ Lutheri nomine prodire cœperunt, plane verebar, ne res exiret in tumultum ac publicum orbis dissidium.

princes et avec les papes (1); une rupture violente avec la tradition répugnait même à ses idées de liberté. Bien plus, il croyait la transaction possible. Cependant ce qui l'éloigna le plus de la Réforme, ce fut la direction qu'elle ne tarda pas d'imposer aux esprits. Il sentait bien que Luther n'était pas un latin et ne serait jamais compté au nombre des humanistes. Les études classiques n'intéressaient déjà plus; les idées nouvelles se mettaient à parler allemand. Les moines disaient : Érasme a pondu l'œuf, Luther l'a fait éclore. — Oui, répondait Érasme; j'ai pondu un œuf de poulet, mais Luther en a fait sortir un tout autre oiseau (2). »

Encore une amertume : les progrès de la Réforme faisaient descendre l'humaniste au second rang. D'autre part, si les protestants tâchaient de le gagner à leur cause, les catholiques le pressaient de se déclarer pour eux, ce qu'il ne voulait point faire : il lui plaisait, comme aux sages, « d'entrer partout et de ne s'enfermer nulle part. » De là des tiraillements, des reproches venant des deux camps; les uns l'accusaient d'avoir peur, les autres de jouer le jeu de Luther, en simulant la dissension : pure fourberie. Aussi regardait-il toute cette agitation avec une extrême tristesse. De loin en loin, le spectacle le déridait quand, par exemple, il voyait tant de prêtres défroqués mener une femme à l'autel : la Réforme, disait-il, finit comme les comédies, par des mariages. Mais lorsqu'il voulut attaquer sérieusement Luther dans son traité « Du libre arbitre, »

(1) At ego libertatem ita malebam temperatam, ut Pontifices etiam ac monarchas ad hujus negotii consortium pelliceremus.

(2) Ego peperi ovum, Lutherus exclusit. Mirum vero dictum Minoritarum istorum... Ego posui ovum gallinaceum, Lutherus exclusit pullum longè dissimillimum, etc.

il s'attira une riposte effrayante (*De servo arbitrio*) qui le criblait de saillies dures et l'écrasait sous des citations. Il essaya de répliquer et compara la prose du réformateur à celle d'un homme ivre ; mais il n'était plus de force, ne savait pas manier l'invective et n'avait pas d'ailleurs ces colères superbes qui donnaient tant de puissance à Luther. C'est ainsi que la Réforme battit la Renaissance en Allemagne. On a dit que le réformateur était plus étroit que l'humaniste ; cela est vrai, mais cela devait être (1) : les esprits qui embrassent tout ne renversent rien. Quand le Rhône sort du Léman, c'est encore un lac en marche : il déploie largement ses eaux claires, lentes où se réfléchit, calme et bleu, tout le ciel. Voilà Érasme. Mais plus tard, quand le Rhône veut se frayer un passage à travers le Jura, il se rétrécit, se ramasse pour le grand choc ; il ne reflète plus que des rochers et peu de ciel, mais il a fendu la montagne. Voilà Luther.

(1) STRAUSS, *op. cit.*, vol. II, p. 300.





CHAPITRE VI.

MACHIAVEL.

I. Machiavel : sa vie, ses expériences, ses « Légations ».
II. Machiavel : ses œuvres. — François Guichardin.
III. Les « Discours sur Tite-Live » et le « Prince ».
IV. Machiavel et ses juges : les jésuites, les protestants, Bacon, Campanella, la reine Christine, le grand Frédéric, J.-J. Rousseau, Ranke, Macaulay, Pasquale Villari, etc.
V. Machiavel et Guichardin.

I.

Ces querelles n'inquiétèrent pas les Italiens : ils s'occupèrent peu ou point de la Réforme. Ils avaient alors (de 1500 à 1530) trois hommes supérieurs dans les lettres et dans les arts : le plus âgé, Machiavel, qui voyagea pourtant en Allemagne, n'y aperçut pas le mouvement religieux et n'en parla jamais ; l'autre, Ludovic Arioste, en son « Roland furieux, » flétrit en passant l'hérésie ; le troisième, Michel-Ange, n'y inclina nullement quoi qu'en aient dit les réformés, et resta tout simplement le plus grand artiste de la Renaissance.

Machiavel (1), on l'a déjà vu, n'alla même pas jusqu'à

(1) PASQUALE VILLARI, *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi* (1877-1882).

Savonarole. La première fois qu'il donna signe de vie en littérature (en 1498, il avait vingt-neuf ans), ce fut après une prédication du moine, dans une lettre où il se disait étonné, non convaincu par celui qu'il devait appeler plus tard « un prophète désarmé ». Qu'avait fait jusque-là cet inconnu déjà mûr et guéri des chimères ? Nous n'en savons rien ; il n'y a pas d'autobiographie dans ses ouvrages. Il avait dû, disent les critiques d'aujourd'hui, étudier, observer ceci ou cela, c'est très possible ; mais, encore une fois, nous n'en savons rien. Son père (il en parle peu) était jurisconsulte et ne lui laissa pas de fortune ; sa mère faisait des vers à la sainte Vierge : il n'en parle pas du tout. En 1498, une place de secrétaire étant vacante à la seconde chancellerie, Nicolas Machiavel s'inscrivit pour l'obtenir et l'obtint avec un traitement de 192 florins par an : ce n'était guère. Il se mit à la besogne avec ardeur, ayant auprès de lui, un peu au-dessus, Marcel Virgile, bon humaniste, expert en sciences naturelles, qui parlait d'abondance même en latin. Machiavel, son cadet de cinq ans, dut apprendre beaucoup avec cet habile homme. Secrétaire des Dix, il fut bientôt employé à des missions plus ou moins importantes : à Forli, notamment, près de Catherine Sforce, une vaillante femme qui avait beaucoup d'esprit. Un jour ses six enfants avaient été retenus en otage ; elle n'en continua pas moins de tenir tête à l'ennemi. On la menaça d'égorger ses enfants ; elle répondit fièrement : « J'en ferai d'autres. » On dit que dans cette première mission Machiavel fut joué par Catherine ; c'est assez probable, mais le fait n'est point assuré. On le vit ensuite au camp de Pise, puis auprès du roi de France, auquel il fut envoyé par la république en compagnie de Francesco Della Casa. Maigre légation ;

les deux envoyés, qui devaient suivre le roi de ville en ville et se munir de valets et de chevaux, dépensaient plus d'argent que l'État ne leur en donnait, et ils n'étaient pas riches. Un courrier de cabinet coûtait alors les yeux de la tête. Ajoutons que le roi Louis XII, dont Florence demandait l'appui, n'était pas commode. « Les Français, écrivaient les envoyés, sont aveuglés par leur puissance ; de plus, ils n'estiment que ceux qui sont armés et prêts à fournir des fonds. Ils voient que ces deux qualités vous manquent et vous appellent sire Néant (*ser Nichilo*), baptisant désunion votre impuissance et imputant la malhonnêteté de leur armée à votre mauvais gouvernement. » Suivait un bon conseil : « Faites-vous, avec de l'argent, des amis en France, poussés par autre chose que par l'affection naturelle : ainsi font tous ceux qui ont à traiter quelque affaire en cette cour. Et ceux qui font autrement se flattent de gagner le procès sans payer le procureur. »

On le voit, Machiavel était à bonne école pour apprendre les affaires. Nous ne le suivrons pas dans toutes ses légations ; tenons-nous à celles qui agirent le plus sur son esprit et sur ses idées. En 1502 il fut envoyé à Urbin avec l'évêque Soderini ; ce fut là qu'il vit pour la première fois le Valentinois (*il Valentino*), c'est-à-dire César Borgia, fils du pape Alexandre VI. Aussitôt l'envoyé florentin crut avoir trouvé son homme et le déclara dans ses dépêches avec une étonnante conviction :

Ce seigneur, écrivit-il, a tant d'ardeur, qu'il n'est pas de grande chose qui ne lui paraisse petite. Soit pour la gloire, soit pour acquérir un État, il ne se repose jamais, ne connaît ni fatigue ni péril, arrive en un lieu avant qu'on sache d'où il est parti ; se fait aimer de ses soldats ; il a su attraper les meilleurs hommes d'Italie : lesquelles

choses l'ont rendu victorieux et formidable; ajoutez que la fortune ne l'a jamais quitté (1).

Dès lors Machiavel se mit à raisonner ses observations; son premier ouvrage, sur la répression d'une révolte dans le Val di Chiana, contient déjà plusieurs de ses opinions nettement formulées. Il veut interroger l'histoire de Rome et lui demander conseil sur les affaires de son temps, « parce que les hommes sont toujours les mêmes et ont toujours les mêmes passions; ainsi, quand les événements sont identiques, les mêmes causes produisent les mêmes effets; donc les mêmes faits doivent suggérer les mêmes règles de conduite (2). »

Il y avait là sans doute une grave erreur, où il retomba toute sa vie et qui lui fut reprochée à bon droit par Guichardin : c'est l'illusion de tous ceux qui attribuent de l'esprit à l'histoire. M. Villari observe finement que Machiavel, n'étant pas encore assez sûr de sa méthode pour tirer avec une rigueur scientifique des principes généraux de faits particuliers, mettait entre les uns et les autres l'antiquité qui devait former un lien artificiel, toutes les fois qu'elle était appelée à démontrer ce dont le raisonneur était déjà persuadé lui-même. Dans la suite de son

(1) Questo signore è tanto animoso che non è sì gran cosa che non li paia piccola, e per gloria e per acquistare stato mai si riposa, nè conosce fatica o pericolo › giugne prima in un luogo, che se ne possa intendere la partita donde si lieva; fassi ben volere à suoi soldati; ha cappati i migliori uomini d'Italia, le quali cose lo fanno vittorioso e formidabile, aggiunto, con una perpetua fortuna.

(2) ... Perchè gli uomini in sostanza sono sempre gli stessi ed hanno le medesime passioni : così quando le circostanze sono identiche, le medesisme cagioni portano i medesimi effetti, e quindi gli stessi fatti debbono suggerire le stesse regole di condotta.

mémoire Machiavel reprochait aux Florentins de n'avoir pas su se conduire avec les révoltés d'Arezzo (1) :

« Si vous aviez suivi l'exemple des Romains, vous auriez dû vous attacher les Arétins ou les détruire. Mais vous ne leur avez fait aucun bien ; au contraire, vous les avez tourmentés en les appelant à Florence, en les dépouillant de leurs honneurs, en vendant leurs biens, et, d'autre part, vous ne vous êtes point assurés contre eux, parce que vous n'avez pas abattu leurs murailles et vous avez laissé dans la ville les cinq sixièmes des habitants sans en envoyer d'autres qui leur tiennent le pied sur la gorge. Aussi Arezzo sera-t-elle toujours prête à se révolter de nouveau, ce qui n'est pas une chose de peu d'importance, parce que César Borgia est tout près de vous et cherche à se constituer un État fort en prenant aussi la Toscane. Or les Borgia ne procèdent pas avec des égards et par des voies moyennes. La cardinal Soderini qui les connaît beaucoup m'a dit que parmi les qualités de grand homme qu'on peut louer chez le pape et son fils, il y a celle-ci qu'ils sont connaisseurs de l'occasion et savent fort bien en user, ce qui est confirmé par l'expérience de ce qu'ils ont fait... »

Ici s'interrompt cet écrit instructif qui nous montre déjà formées et formulées, chez le diplomate de trente-

(1) (Non si può approvaro la candotta da voi tenuta) cogli Aretini che si sono sempre libellati, voi non avete saputo nè beneficare, nè spegnere secondo l'esempio romano. Non avete infatti beneficato gli Aretini, ma gli avete tormentati col chiamarli a Firenze, toglier loro gli onori, vendere i loro possessi ; nè ve ne siete assicurati, perchè avete lasciato in piedi le loro mura, lasciato in città i cinque sesti degli abitatori, non mandati altri che li tengano sotto. E così Arezzo sarà sempre pronto a ribellarsi di nuovo, il che non è cosa di poco momento, perchè Cesare Borgia è vicino, e cerca a formarsi uno stato forte col pigliarsi anche la Toscana. E i Borgia non vanno coi rispetti e colle vie di mezzo. Il cardinal Soderini, che li conobbe assai, più volte mi ha detto che fra le altre lodi di grande uomo che si posson dare al papa e al figlio vi è questa, che sono conoscitori della occasione e la sappiano usare benissimo, il che viene confermato dalla esperienza di ciò che han fatto.

trois ans, plusieurs des théories qu'il soutint plus tard avec tant d'éclat, notamment l'horreur des moyens termes.

La même année (1502), en octobre, bien malgré lui, car il venait de se marier, Machiavel dut retourner près du Valentinois qui lui donna beaucoup de fil à retordre : il ne l'en admira pas moins et mit peut-être une certaine affectation à le proclamer. On lui reprochait à Florence de placer trop haut le tyranneau des Romagnes : raison de plus pour le malin secrétaire, qui ne détestait pas la contradiction, d'insister sur un éloge qui était en même temps la critique du gouvernement florentin. Le gonfalonier Soderini montrait autant d'hésitation ou, si l'on veut, de circonspection, que César Borgia affichait de résolution et d'audace. Le système de Machiavel était donc d'exalter César Borgia. Quel homme et quelle cour! Le secret y est tenu merveilleusement; on n'y dit jamais ce qu'on doit taire. Le duc seul sait ce qu'il veut et où il va. Un jour, un de ses agents les plus fidèles, messer Rimino ou Ramiro, fut tout à coup arrêté, jeté au fond d'une tour. Quatre jours après, Machiavel écrivait aux Dix :

« Messire Rimino a été trouvé ce matin en deux morceaux sur la place où il est encore, et tout le peuple a pu le voir; on ne sait pas bien la raison de sa mort, si ce n'est que la chose a plu au prince qui sait fort bien faire et défaire les hommes à son gré, selon leurs mérites (1). »

(1) Messer Rimino questa mattina è stato trovato in due pezzi, in sulla piazza dove è ancora, e tutto questo popolo lo ha possuto vedere : non si sa bene la cagione della sua morte, se non che li è piaciuto così al principe, il quale mostra di saper fare e disfare gli uomini a sua posta, secondo i meriti loro.

Quelques jours après, Machiavel, qui suivait l'armée, put raconter *de visu* le fameux guet-apens de Sinigaglia où le Borgia fit étrangler Vitellozzo, Oliverotto et emprisonner les Orsini qu'il devait immoler plus tard... L'impassible témoin trouva cette exécution parfaitement réussie et s'étonna que Florence n'envoyât pas à l'exécuteur un message de félicitations. En effet, mandait-il au Dix, le duc a rendu par ces derniers faits un éminent service à la république. « Pour éteindre Vitellozzo et les Orsini, il en eût coûté à vos seigneuries deux cent mille ducats, et le succès n'aurait pas été *aussi net.* » Indignons-nous de ces façons de parler, nous aurons mille fois raison : n'oublions pourtant pas que ces Vitellozzo, ces Orsini n'étaient que des chefs de brigands, abattus par un autre chef plus vaillant et plus habile. Telle était l'opinion des Italiens et même des étrangers sur l'affaire de Sinigaglia. A propos du Borgia, voici ce qu'écrivait Brantôme ;

« On dit que le dragon se fait et se forme d'un gros serpent dévorant et mangeant plusieurs autres serpents et serpenteaux. » C'est aussi l'avis de Machiavel qui, parlant en vers du Valentinois, l'appelle une hydre :

> Sentì Perugia e Siena ancor la vampa
> Dell' idra, e ciaschedun di quei tiranni
> Fuggendo innanzi alla sua furia scampa (1).

Notons d'ailleurs que lorsqu'il parlait en vers (dans ses « Decennales »), Machiavel se montrait beaucoup plus sévère pour les Borgia. Le duc est pour lui un basilic,

(1) Pérouse et Sienne sentirent le souffle ardent de l'hydre, et chacun de ces tyrans, fuyant devant sa fureur, échappe.

un rebelle au Christ qui ne connut jamais la pitié ; il flétrit le pape Alexandre VI, toujours escorté de ses servantes :

Luxure, Simonie et Cruauté.

Cette contradiction vient peut-être de ce que les « Décennales » furent composées après la chute du duc et la mort du pape. Il est certain que lorsque Machiavel revit plus tard à Rome le Valentinois non seulement déchu, mais dégradé, avili par l'infortune, il n'eut pour ce prince modèle que de l'indifférence et du mépris. Ne nous en étonnons pas trop : c'est que César Borgia avait cessé d'être le prince modèle. Machiavel n'ayant plus à le citer comme exemple, le jetait volontiers par-dessus bord. En réalité, malgré son culte pour l'histoire, les hommes et les faits n'étaient pour lui que des documents et des arguments : il les modifiait, les arrangeait à son gré pour les besoins de sa cause. Le César Borgia, déjà exalté dans les « Légations », se perfectionne encore dans la « Description » (1) et s'idéalise tout à fait dans le « Prince » ; c'est que chez Machiavel la théorie, de plus en plus absolue, prend toutes les libertés de l'art ; la réalité se dégage, dirait un Allemand, de tout ce qui n'appartient pas à son idée ; César Borgia n'est plus un homme qui a pu errer, tomber, se traîner à genoux dans l'antichambre du pape ; c'est le parfait tyran, l'usurpateur idéal. Tout cela se tient fort bien, surtout dans l'esprit d'un raisonneur qui n'est pas gêné par le sentimentalisme.

(1) *Descrizione del modo tenuto dal duca Valentino nello ammazzare Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, il signor Pagolo e il duca di Gravina Orsini.*

Machiavel eut dans la suite (en 1507) une mission en Allemagne : il en revint avec un mémoire qui nous intéresse tout particulièrement. Tant que l'Allemagne a été peu connue, dès le temps de Tacite et jusqu'au temps de Mme de Staël, les auteurs s'en sont à peu près servis comme Voltaire se servait de la Chine : c'était le pays par excellence où régnaient toutes les vertus, tout le contraire de Rome et de la France. Il est vrai que Machiavel, en fait d'Allemagne, n'avait guère vu que la Suisse : parti de Florence le 17 décembre, il était à Genève le 25 et employa sept jours (il n'en fallait pas moins) pour aller jusqu'à Constance d'où il rebroussa dans le Tyrol. Son *Rapporto delle cose della Lamagna* n'est donc autre chose qu'un tableau de la *Germania* vue des Alpes. Machiavel se monta la tête à la vue des populations sobres, fières, belliqueuses des républiques helvétiques vivant dans « la libre liberté ». Et il crut qu'il en était ainsi jusqu'à la Baltique et au Danube. Les Allemands selon lui, dépensaient peu pour l'administration, rien pour l'armée, parce que, comme chantait un poète suisse (H.-Fréd. Amiel),

Dans nos cantons tout enfant naît soldat.

Pour toute récréation, aux jours de fête, la jeunesse s'exerçait au mousquet, à la pique et à d'autres armes. Ces montagnards étaient économes en tout, parce qu'ils ne bâtissaient point de palais, ne s'habillaient point avec luxe, et n'exhibaient chez eux que peu de mobilier. Il leur suffisait d'avoir une bonne provision de pain, de viande, et un poêle contre le froid ; ceux qui n'avaient pas autre chose se passaient du reste et ne s'en inquiétaient guère. Aussi leur pays vivait-il de ce qu'il pro-

duisait, sans rien acheter des autres. Ils vendaient les ouvrages de leurs mains dont ils remplissaient l'Italie, et le profit était d'autant plus grand qu'il résultait entièrement du travail avec très peu de capital. C'est ainsi qu'ils jouissaient de leur vie rustique et de leur liberté.

Tout cela ne peint que la Suisse et s'adresse à Florence. On entend la conclusion sous-entendue : ne soyez pas trop fiers de vos richesses, de vos lettres et de vos arts ; soyez, comme ces montagnards, une nation armée, libre et forte. Allez au tir le dimanche et restez chastes, sobres, pauvres ; à ce prix, l'avenir est à vous. Machiavel ne confondait pourtant pas, politiquement ; l' « Helvétie » et la « Germanie » (1) :

(1) La Germania è tutta divisa fra i comuni e i principi che sono nemici fra loro, ed insieme nemici dell' imperatore, cui non vogliono dar troppa forza perchè non domi il paese loro come in Francia hanno fatto i Re. E questo si capisce da tutti ; ma pochi capiscono per qual ragione le città libere della Svizzera si dimostrano così avverse, non solo ai principi e all' imperatore, ma anche alle comunità della Germania, con le quali hanno pur comune l' amore della libertà ed il bisogno di difendersi dai principi. La ragione vera è che gli Svizzeri sono nemici, non dei principi e dell' imperatore solamente, ma anche dei nobili che sono in Germania, e non nel loro paese, dove si gode, senza distinzione alcuna d' uomini, fuori di quelli che seggono nei magistrati, una libera libertà. Così avvenne che questi gentiluomini fanno ogni opera per tenere le loro comunità divise dalle Svizzere. Da un altro lato l' imperatore, il quale è avversato dai principi, ajuta le comunità che sono il nerbo della Germania ; e così essi si trovano deboli, poichè doppiamente combattuti e perchè i loro stati si dividono nelle successioni. Se a ció si aggiungono le guerre dei principi o dei comuni fra loro, di questi con quelli, degli uni e degli altri coll' imperatore, si capirà come, sebbene sia assai grande la forza di quel paese, venga poi assai indebolita nel fatto.

L'Allemagne est entièrement partagée entre les communes et les princes qui sont ennemis entre eux, et ensemble ennemis de l'empereur auquel ils ne veulent pas donner trop de force, bien qu'il ne dompte pas leur pays, comme en France ont fait les rois. Et ceci est compris de tous ; mais peu de gens comprennent pourquoi les villes libres de la Suisse se montrent si opposées, non seulement aux princes et à l'empereur, mais aussi aux communautés de l'Allemagne, avec laquelle elles ont pourtant des points communs, notamment l'amour de la liberté et le besoin de se défendre contre les princes. La raison vraie est que les Suisses sont ennemis, non seulement des princes et de l'empereur, mais aussi des nobles qui existent en Allemagne et non dans leur pays où, sans distinction d'hommes, excepté de ceux qui occupent des magistratures, on jouit d'une libre liberté. D'où il advient que les gentilshommes allemands font tout ce qu'ils peuvent pour tenir leurs communautés divisées de la Suisse. D'autre part, l'empereur qui doit résister à l'aversion des princes favorise les communautés qui sont le nerf de l'Allemagne ; il suit de là que les princes se trouvent faibles parce qu'ils sont doublement combattus et parce que leurs États sont partagés dans les successions. Ajoutez à cela les guerres entre princes, entre princes et communautés, entre princes et communautés contre l'empereur, et vous comprendrez comment en ce pays, bien que la force soit grande, elle est fort diminuée dans le fait.

Voilà ce que Machiavel a cru voir en Allemagne. En revanche, il n'y soupçonne pas la Réforme qui, en 1507, il faut le reconnaître, n'avait pas encore éclaté, mais qui était partout dans l'air. Les Italiens ne s'occupaient pas de ces détails et il y a cent à parier contre un que, si le fin diplomate eût vu Luther, il lui aurait prédit la mort de Savonarole. Sur la France qu'il connaissait mieux, il a parlé en ennemi, mais la haine chez lui n'était pas aveugle. Les *Ritratti delle cose di Francia*, écrits en 1510, contiennent quelques bonnes vérités. Machiavel reconnaissait la puissance croissante de la France, et l'attribuait justement à la centralisation qui soumettait de plus en

plus les provinces et les vassaux à la couronne. De là une grande force politique au dedans, une grande force militaire au dehors, plus grande que la force sociale et réelle de pays. C'était le contraire en Allemagne.

La noblesse est entièrement vouée à la vie militaire et les hommes d'armes français sont, par conséquent, les meilleurs de l'Eurôpe. En revanche, l'infanterie est mauvaise, parce qu'elle est composée de canaille et de gens de métier soumis aux barons, et si bas dans toutes leurs actions qu'ils sont lâches. Il faut excepter pourtant les Gascons qui, voisins de l'Espagne, ont de l'Espagnol et sont un peu meilleurs que les autres, bien que, depuis quelque temps, ils se soient montrés plutôt voleurs que vaillants. Cependant ils font bonne figure dans l'attaque et dans la défense des forteresses ; ils n'en sont pas moins mauvais en rase campagne. Même en ceci, ils sont le contraire des Allemands et des Suisses qui n'ont pas d'égaux en rase campagne, tandis que pour attaquer ou défendre des lieux fortifiés ils ne valent rien.

Voilà pourquoi les rois de France, ne se fiant pas à leurs fantassins, soudoient des lansquenets et des Suisses. En somme, les Français sont plus fiers que forts et adroits. Ils ne tiennent plus si l'on résiste à leur premier choc. César disait d'eux qu'au commencement du combat ils étaient plus que des hommes, et à la fin, moins que des femmes. Leur pays est riche en agriculture, pauvre d'argent : tout va aux gentilshommes et aux évêques ; ces derniers possèdent les deux tiers des revenus du pays et ont en politique un grand pouvoir. Les peuples de France sont humbles et très soumis ; ils ont une grande vénération pour leur roi. Ils vivent à très bon compte, vu l'abondance des vivres, et chaque homme a quelque bien à soi (déjà en 1510 !) Ils s'habillent grossièrement et ne portent pas de soie, ce qui les noterait

mal aux yeux des gentilshommes... La nature des Français est friande (*appetitosa*) du bien d'autrui, mais prodigue du sien : un Français happerait un bon morceau pour le manger ensuite avec celui qu'il aurait volé. L'Espagnol est bien différent : vous ne voyez jamais plus rien de ce qu'il vous vole.

Ces « légations » montrent combien d'attention Machiavel portait aux choses militaires : c'était en effet le grand point pour l'Italie d'alors où les petits États, toujours en guerre et forcés de lever à la hâte des bandes de partisans, des condottieri féroces et pillards, des meurtriers de louage, quand ils n'achetaient pas des Suisses ou que, malheur pire, ils n'appelaient pas chez eux des Français ou des Impériaux, ne pouvaient jamais devenir indépendants et libres. Pour constituer une Italie, ou seulement pour relever une Florence, il fallait, avant tout, une milice nationale ; Machiavel passa une bonne moitié de sa vie active à la réclamer et à l'organiser. Cette partie de son œuvre est irréprochable. Il s'y montra patriote avec un zèle, une intelligence, un désintéressement qu'on n'a jamais songé à contester. Ses divers écrits sur l'art de la guerre eurent, pour le temps, une valeur considérable. On peut discuter aujourd'hui son opinion sur les forteresses et sur la poudre à canon, mais il faut se rappeler qu'il écrivait dans le premier quart du seizième siècle : à cette époque où la victoire était encore au plus brave, on ne pouvait pressentir les miracles des armes à feu. L'Arioste, en son « Roland furieux », tonnait contre « l'invention scélérate et brutale. » Machiavel eut aussi un moment de grandeur au temps où la république se défendit contre les Médicis. Bien qu'il ne crût pas aux lieux fortifiés, il travailla vaillamment aux travaux de défense, et quand il

quitta les affaires avec Soderini, les mains vides, mais nettes, il eût pu passer, avec un peu plus de tenue, pour un grand citoyen. Mais il manquait de tenue : ce fut là son tort, nous aurons à le redire. En revanche, il ne manquait pas de courage : accusé d'avoir pris part à une conspiration, lui qui avait toujours eu les conspirations en horreur, il fut mis à la torture, et subit quatre ou six fois l'estrapade avec tant de cœur « que je m'en aime, écrit-il à son ami Vettori. Je me parais à moi-même être quelque chose de plus que je ne croyais. »

Il n'en voulut pas moins rentrer aux affaires, mais les Médicis le tinrent à l'écart et depuis leur retour (1512) jusqu'en 1521 il resta sans emploi ; c'est ce qu'il appelle ses « temps oisifs », les plus féconds et les plus glorieux de sa vie. En 1521 il fut employé de nouveau par le gouvernement florentin à des affaires sinon ridicules, comme on l'a dit, au moins peu importantes ; plus tard Guichardin, son ami, lui confia des missions plus difficiles, notamment celle de veiller sur la marche du connétable de Bourbon. Mais les temps étaient mauvais ; après le sac de Rome, les Médicis durent quitter de nouveau Florence qui se reconstitua en république ; Machiavel y revint alors, mais il avait servi les « tyrans », lui républicain de vieille roche ; il fut donc mal reçu, mal vu du moins dans la patrie qu'il avait aimée et servie avec tant de cœur. Il redemanda sa place de secrétaire au conseil des Dix qui venait d'être rétabli ; on lui préféra un Francesco Tarugi dont le nom aujourd'hui ne dit rien à personne. Fut-ce le coup mortel ? on l'ignore ; on sait seulement que Tarugi fut nommé le 10 juin 1527 et que Machiavel mourut le 22. Il s'était confessé à un frère Matteo qui l'assista jusqu'à sa mort : ce petit fait dément le conte du fameux songe qui courut le monde

longtemps après et qu'Étienne Binet de Dijon raconte en ces termes :

On arrive à ce détestable point d'honneur où arriva Machiavel sur la fin de sa vie, car il eut cette illusion peu devant que rendre son esprit. Il vit *un tas* de pauvres gens, comme coquins, déchirés, affamés contrefaits, mal en ordre et *en assez petit nombre* (*sic*); on lui dit que c'étoit ceux du Paradis desquels il était écrit : *Beati pauperes, quoniam ipsorum est regnum cœlorum*. Ceux-ci étant retirés, on fit paraître un nombre innombrable de personnages pleins de gravité et de majesté : on les voyoit comme un sénat où on traitoit d'affaires d'État et fort sérieuses ; il entrevit Platon, Sénèque, Plutarque, Tacite, et d'autres de cette qualité. Il demanda qui étoient ces messieurs-là si vénérables ; on lui dit que c'étoient des âmes reprouvées du ciel : *Sapientia hujus sœculi inimica est Dei*. Cela étant passé, on lui demanda desquels il vouloit être. Il répondit qu'il aimoit beaucoup mieux être en enfer avec ces grands esprits pour deviser avec eux des affaires d'État que d'être avec cette vermine de ces belîtres qu'on lui avoit fait voir. Et à tant il mourut et alla voir comme vont les affaires d'État de l'autre monde.

Voilà donc une anecdote à jeter au panier avec beaucoup d'autres ; si nous l'avons citée, c'est qu'elle court encore et qu'il est grand temps de l'arrêter. Machiavel attaqua la politique de l'Église et des papes, mais il ne toucha jamais aux dogmes et n'inclina pas vers Savonarole qu'il entendit à peine, encore moins vers Luther qu'il n'eut pas même la curiosité de regarder. Il ne manqua pas sa fin, eût dit Châteaubriand, et mourut en bon catholique.

II.

L'œuvre de Machiavel est très variée : il y a une comédie, « la Mandragore » que nous irons voir à la cour de

Léon X ; un conte « Belphégor, » écrit en bonne langue et vulgarisé par l'imitation de la Fontaine : les conteurs en Italie n'ont jamais manqué. On en cite plusieurs, nés entre 1480 et 1505, qui eurent presque tous l'esprit léger et la plume alerte : le moine Bandel qui se réfugia en France où il devint évêque d'Agen ; Luigi da Porta, lombard qui donna la première version de « Roméo et Juliette » ; Agnolo Firenzuola, moine de Vallombreuse qui traduisit l' « Ane d'or », et composa nombre de dialogues et de discours ; Anton Francesco Grazzini, pharmacien très chauve, surnommé le *Lasca* (un nom de poisson) parce qu'il avait fondé l'académie des « Humides » ; il laissa un recueil de « Soupers » (*Cene*), nouvelles destinées à égayer les repas ; il y eut enfin le fameux Straparole dont les « Nuits plaisantes » ont fourni un sujet à Molière : tous très licencieux, écrivant pour leur temps dont ils nous révèlent les goûts, sinon les mœurs, inférieurs à Boccace et n'amenant rien de nouveau en littérature, sinon quelques fables, qui, reprises par d'autres, sont encore citées aujourd'hui comme documents. Dans le nombre un auteur se distingue, moins par le talent que les bonnes intentions : Cinzio Giraldi, qui tâcha d'être sérieux et honnête. Le « Belphégor » est un des contes les moins grivois de l'époque ; on peut juger des autres par celui-là.

Machiavel composa encore un certain nombre de *Capitoli* (Chapitres), petits poèmes philosophiques ou politiques sur l'Occasion, la Fortune, l'Ingratitude, l'Ambition, etc. ; puis le commencement d'une satire en vers intitulée « l'Ane d'or », des « Chants carnavalesques » d'un tour assez libre et rappelant un peu trop ceux de Laurent de Médicis ; enfin les quatre ouvrages qui l'ont immortalisé : l' « Art de la guerre, » les « Discours sur Tite-Live, »

le traité du « Prince » et les « Histoires florentines. »

L' « Art de la guerre » est un chef-d'œuvre, même au point de vue militaire ; on a consulté à ce sujet la première autorité contemporaine, l'état-major prussien qui s'est déclaré satisfait. Mais la tactique du seizième siècle intéresse aujourd'hui peu de monde.

Sur les « Histoires florentines » ou, pour parler français, l'Histoire de Florence, que Machiavel composa, au déclin de sa vie, pour le pape Clément VII, M. Pasquale Villari a écrit une longue étude où il combat quelques erreurs accréditées depuis longtemps. Jusqu'à présent, en effet, ce qu'on admirait le plus dans ce livre c'était le commencement ou l'introduction, une histoire générale du moyen âge, et on affirmait que ce grand tableau d'ensemble était une invention de Machiavel. Il est prouvé maintenant, pièces en, main qu'un pareil travail avait été déjà fait par Flavio Biondo que l'auteur des *Istorie* s'est contenté de résumer en le lâchant quelquefois pour introduire dans le récit des considérations personnelles. De plus, l'historien de Florence a moins de mesure et de proportion qu'on ne lui en attribue; il laisse de côté les faits, même importants, qui le gênent et insiste longuement sur ceux qui peuvent lui servir. Suivant l'exemple des anciens, il fait volontiers parler ses personnages, et leur met à la bouche de longs discours très bien rédigés ; seulement ce ne sont pas leurs opinions qu'il exprime ainsi, ce sont les siennes. Les événements sont pour lui des écheveaux emmêlés qu'il débrouille merveilleusement pour en tordre après le fil et y pendre ses théories. A chaque instant le politicien, oubliant ce qu'il raconte, revient à ses dadas : la nation armée, le prince réformateur, le Valentinois, dont l'ombre l'obsède ; en

tête de chaque livre, c'est lui qui parle en son propre nom dans un préambule, comme faisait l'Arioste en tête de chaque chant. L'historien en souffre évidemment, mais quel artiste ! Son style est vif et franc, sans affectation, sans emphase : il se corrige pour se simplifier ; c'est quand il s'échauffe qu'il est le plus naturel.

Restent les « Discours » et le « Prince », les deux œuvres les plus discutées qu'il ait produites. Il importe d'abord de bien marquer à quel moment de sa vie et dans quelles dispositions d'esprit Machiavel écrivit son traité célèbre. Il le dit lui-même dans une lettre importante et bonne à relire qui porte la date du 10 décembre 1513 et qui est adressée à Francesco Vettori. L'ex-secrétaire florentin, destitué depuis l'année précédente, habitait sa terre de San Casciano, à sept milles de Florence (1) :

Depuis mes derniers malheurs, je demeure à la campagne et je ne suis pas resté, à les mettre tous bout à bout, vingt jours entiers à la ville. J'ai jusqu'ici chassé les grives de ma propre main... Depuis lors ce passe-temps, bien qu'ignoble et singulier, m'a manqué à mon vif déplaisir, et voici ce que ma vie est devenue. Je me lève avec le soleil et je vais dans un bois que je fais couper, où je reste deux heures à inspecter le travail de la veille et à causer avec les bûcherons qui ont toujours quelque mauvaise affaire sur les bras, ou entre eux, ou avec les voisins. Quand je sors de ce bois, je vais à une fontaine et de là au buisson disposé pour la chasse aux oiseaux ; j'y vais avec un livre

(1) Dopo i miei ultimi casi, io me ne vivo ritirato in villa, e non sono stato, ad accozzarli tutti, venti dì a Firenze. Ho passato il settembre uccellando ai tordi ; ma finito il mese, questo badalucco, ancorchè dispettoso, è mancato. Mi levo la mattina col sole, e me ne vo in un bosco dove resto due ore a rivedere l'opere del giorno innanzi, ed a passar tempo con quei tagliatori che hanno sempre qualche sciagura alle mani, o tra loro, o con vicini. Uscito dal bosco, vo

sous le bras, Dante ou Pétrarque, ou quelque poète inférieur, comme Ovide, Tibulle ou semblables. Je lis leurs passions, leurs amours, je me rappelle les miennes, et je me complais quelque temps dans ces rêveries. Puis je prends le chemin de l'auberge, parlant à ceux qui passent, leur demandant des nouvelles de leur pays; j'entends diverses choses et je note divers goûts, diverses fantaisies des hommes. Vient cependant l'heure de dîner; alors, avec mon monde, je mange la chère que ma pauvre campagne et mon mince patrimoine peuvent m'offrir. Quand j'ai mangé, je retourne à l'auberge; j'y trouve l'hôtelier d'abord, puis un boucher, un meunier, deux chaufourniers : c'est la compagnie ordinaire. Je m'encanaille avec eux tout le jour en jouant aux cartes ou aux dés, d'où naissent mille discussions et mille invectives; le plus souvent nous nous disputons pour un liard et on nous entend crier de San Casciano. Ainsi empêtré dans cette abjection, je me dérouille un peu l'esprit et je me soulage de la malignité de ma destinée, étant content qu'elle m'ait piétiné si fort et poussé si bas, pour voir si elle n'en aura pas honte.

Le soir venu, je rentre à la maison et j'entre dans ma chambre

ad una fonte, e di lì a un mio uccellare, con un libro sotto, o Dante o Petrarca, o uno di quei poeti minori, come dire Ovidio, Tibullo e simili, leggo quelle loro amorose passioni e quelli loro amori, ricordomi de' mia e godomi un pezzo in questro pensiero. Trasferiscomi poi in sulla strada nell' osteria, parlo con quelli che passano, domando delle nuove de' paesi loro, intendo varie cose, e noto varii gusti e diverse fantasie di uomini. Viene in questo mentre l' ora del desinare dove con la mia brigata mi mangio quelli cibi che questa mia povera villa e paulolo patrimonio comporta. Mangiato che ho, ritorno nell' osteria. Qui è l' oste per l' ordinario, un beccaio, un mugnaio, due fornaciai. Con questi io m' ingaglioffo per tutto dì, giuocando a cricca, a tric trac, e dove nascono mille contese e mille dispetti di parole ingiuriose, ed il più delle volte si combatte un quattrino, e siamo nondimeno sentiti gridare de San Casciano. Così rinvolto in questa viltà traggo il cervello di muffa, e sfogo la malignità di questa mia sorte, sendo contento mi calpesti per quella via, per vedere se la se ne vergognasse.

Venuta la sera mi ritorno a casa ed entro nel mio scrittoio, ed in sull'-

d'étude, après avoir quitté sur le seuil mes guenilles de paysan toutes souillées de crotte et de bourbe, et je revêts des habits de cour; ainsi transformé, j'entre dans le palais des hommes antiques où, reçu par eux avec affection, je me repais de la nourriture qui seule est à moi, pour laquelle je suis né. Je n'ai pas honte de parler avec eux et de leur demander la raison de leurs actions, et eux par humanité me répondent et, pendant quatre heures, je n'éprouve aucun ennui, j'oublie toutes mes peines, je ne crains pas la pauvreté, la mort ne me fait pas peur; je me transporte tout entier dans ces grands hommes. Et parce que Dante a dit qu'entendre et ne pas retenir, ce n'est pas de la science, j'ai noté ce que j'ai acquis dans leur conversation, et composé un opuscule *de Principatibus*, où je m'enfonce aussi profond que je le peux dans la méditation de ce grand sujet, discutant ce que c'est que le principat, combien il en est d'espèces, comment ils se maintiennent, pourquoi ils se perdent. Si jamais quelqu'une de mes boutades vous a plu, celle-ci ne devrait pas vous déplaire et un prince, un prince nouveau surtout, devrait l'agréer. Voilà pourquoi je l'adresse à la magnificence de Julien (de Médicis).

uscio mi spoglio quella veste contadina piena di fango e di loto, e rivestito condecentemente entro nelle antiche corti degli antichi uomini dove da loro ricevuto amorevolmente, mi pasco di quel cibo che *solum* è mio e che io nacqui per lui; dove io non mi vergogno di parlare con loro e domandare della ragione delle loro azioni, e quelli per loro umanità mi rispondono; e non sento per quattro ore di tempo alcuna noia, sdimentico ogni affanno, non temo la povertà, non mi sbigottisce la morte, tutto mi trasferisco in loro. E perchè Dante dice « che non fu scienza senza ritener lo inteso, » io ho notato quello di che per la loro conversazione ho fatto capitale, e composto un opusculo *de Principatibus*, dove io mi profondo quanto io posso nelle cogitazioni di questo subietto disputando che cosa è principato, di quali spezie sono, come e' si acquistano, comme e' si mantengono, perché e' si perdono; e se vi piacque mai alcun mio ghiribizzo, questo non vi dovrebbe dispiaccre, e massime ad un principe nuovo dovrebbe essere accetto; però io lo indirizzo alla magnificenza di Giuliano. Filippo Casavecchia l' ha visto; vi potrà ragguagliare della cosa in se, e de' ragionamenti ho avuti seco, ancorchè tuttavolta lo ingrasso e ripulisco.....

Philippe Casavecchia a vu le petit livre; il pourra vous informer de la chose en soi et des entretiens que j'ai eus avec lui bien que parfois j'ajoute et je polisse. J'ai causé avec Philippe de mon opuscule et discuté s'il fallait l'offrir ou ne pas l'offrir et, en cas qu'il fût bon de l'offrir, s'il convenait de vous l'envoyer ou de le porter moi-même. Ce qui me pousse à le donner, c'est l'état nécessiteux où je suis, car je me ruine et je ne peux rester longtemps ainsi sans devenir méprisable à force de pauvreté. Puis j'aurais le désir que ces seigneurs Médicis voulussent bien m'employer : dussent-ils commencer par me faire rouler des pierres; parce que si je n'arrivais pas à les gagner en ma faveur, je me plaindrais de moi. En lisant mon ouvrage, on verrait que les quinze années que j'ai passées à étudier l'art de l'État, je ne les ai ni dormies ni jouées; chacun devrait tenir à se servir d'un homme qui s'est rempli d'expérience aux frais d'autrui. Quant à ma foi, on n'en devrait pas douter, parce que l'ayant toujours gardée, je ne dois pas apprendre maintenant à la trahir. Celui qui a été fidèle et bon quarante-trois ans (je les ai) ne peut changer de nature, et j'ai pour témoin de ma bonté et de ma foi ma pauvreté!

Cette belle lettre nous donne tout Machiavel, sa vie et son œuvre, son fort et son faible, sa misère et sa gran-

Ho ragionato con Casavecchia se era bene oppur no dare questo mio opuscolo a messer Giuliano. E dandolo, se era meglio mandarlo o portarlo... Mi spinge a darlo la necessità che mi caccia perchè io mi logoro e lungo tempo non posso stare così, che io non diventi per povertà contennendo; appresso il desiderio avrei che questi signori Medici mi cominciassino adoperare, se dovessino cominciare a farmi voltolare un sasso; perchè se io poi non me li guadagnassi, io mi dorrei di me. E per questa cosa, quando la fossi letta, si vedrebbe che quindici anni che io sono stato a studio dell'arte delle stato, non gli ho nè dormiti ne giuocati, e dovrebbe ciascuno aver caro servirsi di uno che alle spese d'altri fosse pieno di esperienza. E dalla fede mia non si dovrebbe dubitare, chè, avendo sempre osservato la fede, io non debbo ora imparare a romperla, e chi è stato fedele e buono quarantatre anni, che io ho, non debbe poter mutar natura, e della fede e bontà mia ne è testimonio la povertà mia.

deur. Donc, le premier de tous, il étudiait la politique, dans le passé et dans le présent, non comme une chimère de métaphysicien, mais comme une science pratique. On a déjà vu que les idéologues du moyen âge, Dante aussi bien que Thomas d'Aquin, l'école de César comme celle de Pierre n'avaient qu'un rêve, l'unité, pour sortir du gâchis où se débattait alors l'Italie. La monarchie universelle, voilà l'idéal; le gouvernement d'un seul, le prince excellent, modèle de toutes les vertus. Au quinzième siècle, l'école néoplatonicienne de Ficin n'imaginait pas autre chose. « Comme il est au monde un Dieu unique, un seul soleil dans le système planétaire, une seule tête dans l'organisme humain, ainsi la société a besoin d'unité et trouve l'état parfait dans le parfait monarque, image de Dieu. » Il ne s'agissait donc plus que de préciser en quoi consistait le parfait monarque.

C'est ce qu'essaya de faire Savonarole dans son traité sur le gouvernement de Florence. (*Del reggimento del governo della città di Firenze.*) Cependant, après avoir longuement et scolastiquement disserté sur le bon et le mauvais prince, le tribun tonsuré s'avisa tout à coup que, dans son pays, les esprits étant plus fins, le tyran serait pire qu'ailleurs. Conséquemment la république seule pouvait convenir aux Florentins et « porter de bons fruits », Dieu voulait donc la république à Florence. Sur quoi, jetant la théorie par-dessus bord, le moine politicien proposait un plan de constitution républicaine adaptée au caractère du peuple. Il avait cent fois raison; par malheur, il brûla des livres. Les livres brûlés, disons-le deux fois, ne pardonnent jamais.

Les érudits du siècle en étaient encore à la vieille rhétorique. Pontano par exemple, en son *De principe*,

répétait que le prince devait aimer la justice, respecter les dieux et surtout protéger les lettres; et rappelait que le pape Calixte III, menacé par Jacopo Piccinini, avait dit qu'il dormait sur ses deux oreilles parce qu'il s'appuyait à Rome sur trois mille lettrés dont les conseils et la prudence lui suffiraient pour repousser une armée d'ennemis. Cependant les mêmes humanistes qui tournaient en beau latin de pareilles phrases étaient déjà des hommes attentifs et avisés; quand en voyage ils recueillaient leurs propres observations sur les mœurs et les lois, même sur les événements, ils voyaient très clair et parlaient très juste. Dès la fin du quinzième siècle, Venise et Florence eurent partout des ambassadeurs qui étudièrent de près les hommes et les choses avec une étonnante pénétration; leurs dépêches, qui nous ont été conservées et que les Allemands surtout compulsent de nos jours avec le plus grand soin, sont en train de renouveler l'histoire politique de la Renaissance. Ces fins diplomates n'écrivent plus en latin, ne perchent plus sur les principes, disent les faits tels qu'ils sont, entrant dans le détail, montrant les dessous et les doubles fonds, inventant dès lors tout naturellement, sans avoir l'air de s'en douter, la méthode expérimentale. Loin de déclamer sur les vertus et sur les vices, ils marquent les aptitudes et les inepties : « Les Espagnols sont astucieux, écrit Guichardin (1), et cette astuce en fait d'excellents voleurs. »

(1) François Guichardin, né à Florence en 1482 (treize ans après Machiavel), professeur de droit à vingt-trois ans, puis diplomate et homme d'État, habile serviteur des Médicis : un personnage. Dans sa jeunesse, il avait écrit une élégante « Histoire de Florence » (*Storia fiorentina*) accusant une précoce maturité d'esprit; longtemps après, retiré des affaires, il construisit une « Histoire d'Italie » (de

Ceci n'est point une flétrissure, c'est un constatation. N'est pas bon voleur qui veut : il y faut un grand art de dissimulation. Voilà pourquoi le roi d'Espagne Ferdinand, fort admiré de Guichardin, commençait toujours les guerres qu'il faisait « avec une apparence de justice ».

Singulière figure que ce Guichardin : nul mieux que lui ne peut nous servir à mesurer son contemporain Machiavel. C'était un bon courtisan, intrigant hors ligne, sachant s'accommoder aux temps, changer d'opinion selon les circonstances, passer d'un maître à l'autre, toujours avec dignité. La politique s'affranchissait de la morale, et surtout de la morale chrétienne : l'Évangile qui enseigne la charité, l'abnégation, le pardon des offenses « deviendrait fort dangereux, suivant la *nature des choses*, pour celui qui voudrait le suivre scrupuleusement dans le gouvernement des États. » Ainsi écrivait Guichardin, ainsi pensaient les princes, même les princes dévots, notamment cet Olgiati, de Milan, qui, au moment de commettre un meurtre, en demandait pardon à saint Ambroise et le suppliait de ne pas faire manquer le coup qui devait frapper l'iniquité. Guichardin estimait qu'on ne peut gouverner selon la conscience, parce que tout le monde est violent, y compris l'empereur, y compris les prêtres, dont la violence est double, parce qu'ils nous brutalisent

1490 à 1534) un peu diffuse et verbeuse, en beau style, trop admirée autrefois, trop négligée aujourd'hui; Guichardin raconte ce qu'il a vu en homme politique; il ne s'afflige pas, ne se met point en colère, ne se paie pas d'illusions et de préjugés. C'est un esprit très avisé, poussé, par malheur, dans des phrases à perte de vue. On a publié de nos jours ses (*Ricordi politici*), écrits pour lui seul, avec l'abandon et la sévérité d'un homme qui ne s'adresse pas au public : ils intéressent beaucoup plus que son Histoire.

avec les armes temporelles et avec les armes spirituelles. « On aime et on loue la franchise, on blâme et l'on hait la dissimulation ; la première cependant profite aux autres plus qu'à soi : aussi louerai-je celui qui dans son train de vie serait libre et franc, n'usant de dissimulation qu'en certain cas très importants, ce qui réussit d'autant mieux qu'on a su s'acquérir un renom d'honnête homme (1). » Il est quelquefois bon de se venger, même quand on n'a pas de rancune, « afin que, par l'exemple, les autres apprennent à ne pas t'offenser : et ceci est très bien qu'on se venge et qu'on n'ait toutefois aucun ressentiment contre celui dont on veut se venger (2). » Guichardin conseille encore de « nier avec persistance ce qu'on ne veut pas faire savoir et d'affirmer ce qu'on veut faire croire, parce qu'on finit presque toujours par réussir, nonobstant toute preuve contraire. » Utilitarisme parfait, intérêt personnel bien entendu, vertu où l'on gagne. Une dernière citation montre bien quel était l'homme qui écrivit ces maximes : « Je ne sais personne à qui déplaise plus qu'à moi l'ambition, l'avarice et les mollesses des prêtres... Cependant le rang que j'ai tenu auprès de plusieurs pontifes m'a obligé d'aimer pour mon particulier (entendons : pour mon avantage personnel) leur grandeur ; et si ce n'eût été ce respect, j'aurais aimé Martin Luther autant que moi-même, non pour

(1) Piace ed è lodata la schiettezza, è biasimata e odiata la simulazione ; la prima però giova più agli altri che a se, e quindi io loderei chi ordinariamente avesse il traino del suo vivere libero e schietto, usando la simulazione solamente in alcune cose molto importanti, il che riesce tanto meglio, quanto più uno s'è saputa acquistare la riputazione di buono.

(2) ...e sta molto bene questo che uno si vendichi, e tanto non abbia rancore di animo contro colui di cui fa vendetta.

m'affranchir des lois imposées par la religion chrétienne, telle qu'elle est communément interprétée et comprise, mais pour voir cette bande de scélérats réduite à ce qu'elle devrait être, c'est-à-dire à rester ou sans vices ou sans autorité (1). »

Notons toutefois que Guichardin consignait ces prétextes et ces aveux dans des notes (*Ricordi*) qui devaient demeurer inédites et qui n'ont été publiées que de nos jours. Notons encore qu'il n'était point un faiseur de synthèses. C'est une grande erreur, pensait-il, de vouloir parler des choses du monde en termes généraux et par règles, parce que presque toutes ces règles ont des exceptions. La théorie est bien différente de la pratique, et beaucoup de théoriciens très experts ne savent pas se conduire. Évitons aussi de raisonner par exemples, « parce que toute menue variété dans chaque cas particulier apporte une très grande variation dans l'effet. » Ils se trompent donc beaucoup, ceux qui font sans cesse allusion aux Romains, car, si nous voulions nous régler sur eux, nous devrions d'abord avoir une cité conditionnée comme la leur. (Ceci était un coup de griffe à Machiavel.) Notons enfin que Guichardin ne rêvait rien, et qu'il méprisait souverainement le peuple. « Qui dit peuple, écrivait-il, dit véritablement un fou, parce que c'est un

(1) Io non so a chi dispiaccia più che a me la ambizione, la avarizia e la mollizie dei preti... Nondimeno il grado che ho sempre avuto con più pontefici m'ha necessitato a amare per il particolare mio la grandezza loro; e se non fussi questo rispetto, avrei amato Martino Lutero quanto me medesimo, non per liberarmi dalle leggi indotte dalla religione cristiana, come è interpretata e intesa comunemente; ma per vedere ridurre questa caterva di scellerati ai termini debiti, cioè a restare o senza vizii o senza autorità.

monstre plein de confusion et d'erreurs, et ses vaines opinions sont aussi éloignées de la vérité que, selon Ptolémée, l'Espagne l'est des Indes. » Somme toute, un Machiavel ayant de la tenue, mais sans théorie et sans idéal, voilà Guichardin.

III.

Cela dit, il devient plus aisé de comprendre le traité du « Prince » et les « Discours sur Tite-Live. » Ces deux ouvrages ne doivent pas être détachés l'un de l'autre ; ils ont été commencés en même temps, reposent sur la même base et développent le même système appliqué dans le « Prince » au régime despotique et dans les « Discours » au régime républicain. La question est la même : comment fonder un état qui tienne et qui dure ? Dans les « Discours » Machiavel le demande à l'antiquité romaine et consulte les « Décades » de Tite-Live, acceptant les faits sans les discuter. Il y trouve une philosophie de l'histoire aussi contestable que toutes les autres (1).

Les hommes commencèrent à vivre comme des brutes ; ils pensèrent ensuite à se choisir un chef pour mieux se défendre et ils élurent le plus fort. C'est ainsi que surgirent les premières sociétés ; on sentit s'éveiller le sentiment du juste et de l'honnête, on fit les premières lois, on punit les coupables. Dès lors ce ne fut pas le plus fort, ce fut le plus sage et le plus prudent qu'on choisit pour lui confier le com-

(1) Gli uomini cominciarono prima a vivere come brute ; pensarono poi a scegliersi un capo per meglio difendersi, ed elessero il più forte. Così sorsero le prime società, cominciò a nascere il sentimento del giusto e dell' onesto ; si fecero le prime leggi e s' imposero pene ai colpevoli. Allora non si scelse il più forte, ma il più savio e prudente, per

mandement qu'il transmit ensuite à ses héritiers, et l'on eut ainsi la monarchie qui fut la première forme de gouvernement. Cependant, par le penchant inné des hommes à abuser de tout, le monarque ne fut pas plutôt assuré du pouvoir que, soit avant soit après, il se transforma en tyran ; alors se levèrent, pour leur propre défense et pour celle du peuple dont ils se firent les chefs, les « optimats », et il en résulta le gouvernement aristocratique, lequel à son tour, excédant dès qu'il fut en sûreté, se transforma en oligarchique. Enfin se leva le peuple et il fonda le gouvernement démocratique qui lui aussi, excédant par les mêmes raisons, tomba dans la démagogie. Celle-ci rendit de nouveau nécessaire le principat, et la société humaine se remit en route, tournant à l'infini dans le même cercle, quand (ce qui arrive souvent) elle ne fut pas arrêtée à mi-chemin, devenant la proie de nations voisines. Pour éviter les périls de ces continuels changements et révolutions, les prudents trouvèrent le gouvernement mixte qui combine les trois formes à la fois, le jugeant plus ferme et sûr, parce que le principat, l'aristocratie et le gouvernement populaire coexistant dans le même État, l'un reste à la garde de l'autre. C'est ce que fit Lycurgue à Sparte avec un résultat excellent. »

affidargli il comando, che esso trasmise poi agli eredi, e si ebbe così la Monarchia che fu la prima forma di governo. Se non che, per la innata inclinazione degli uomini ad abusare di tutto, non appena il monarca fu sicuro del potere, che prima o poi si trasformò in tiranno. Allora sorsero a difesa propria e del popolo, di cui si fecero capi, gli ottimati, e ne seguì il governo aristocratico che a sua volta, eccedendo a pena fu sicuro, si trasformò in oligarchico. Si levò finalmente il popolo, e fondò il governo democratico che anch' esso, per le stesse ragioni eccedendo, cadde nella demagogia. Questa rese necessario nuovamente il principato, e l' umana società ripercorse poi da capo la istessa via, rigirandosi in essa all' infinito, quando, come pure spesso avviene, non fu a mezzo del cammino fermata, divenendo preda degli stati vicini. Per evitare i pericoli di queste continue mutazioni e rivoluzioni, i prudenti trovarono il governo misto, che partecipa di tutte tre le forme ad un tempo, giudicandolo più fermo e sicuro perchè essendo in una medesima città il principato, gli ottimati e il governo popolare, l'uno sta a guardia dell' altro. Questo è quello che Licurgo fece a Sparta con risultato eccellente.

Plus loin, Machiavel donne sur la religion sa théorie célèbre et passablement païenne (1) :

Le peuple romain fut assez heureux pour avoir eu, après un roi législateur et guerrier comme Romulus, un roi comme Numa qui fonda la religion, toujours nécessaire pour maintenir une civilisation, surtout chez un peuple féroce, comme étaient alors les Romains. Et pour gagner une autorité plus grande, il feignit d'avoir conféré avec une nymphe, moyen auquel Romulus ne dut pas recourir, mais dont se sont servis beaucoup d'autres fondateurs de lois et beaucoup plus les fondateurs de religions pour acquérir plus de crédit auprès du peuple. La religion des Romains fut la principale cause de leur grandeur, parce qu'elle fit respecter les lois et maintenir les bonnes mœurs. Le sage politique respectera toujours la religion, même s'il n'y croit pas, parce qu'on a vu plusieurs fois qu'en l'inculquant, même par astuce, on en a obtenu la valeureuse défense de la patrie... Si la religion chrétienne (ajoute Machiavel deux chapitres plus loin) s'était toujours maintenue telle que l'avait instituée son fondateur, les choses auraient procédé autrement, et bien plus heureux auraient été les hommes. Au contraire, on peut voir à quel point elle a été altérée et corrompue par ce fait que les peuples qui sont les plus voisins de Rome sont ceux qui y croient le moins. Et ceux qui considèreraient quel usage l'Église romaine fait de la religion et quelles

(1) Il popolo romano fu assai fortunato nell' aver avuto, dopo un re legislatore e guerriero come Romolo, un re come Numa, il quale fondò la religione necessaria sempre a mantenere una civiltà, massime in un popolo feroce come erano allora i Romani. E per guadagnare maggiore autorità, simulò di avere congresso con una ninfa, mezzo a cui Romolo non dovette ricorrere, ma del quale hanno fatto uso altri fondatori di religioni, per essere meglio creduti dal popolo. La religione dei Romani fu causa precipua della loro grandezza, giacchè più volte s' è visto che inculcandola, anche con astuzia, se ne è ottenuta valorosa difesa della patria... Se la religione cristiana si fosse mantenuta quale venne istituita dal suo fondatore, le cose sarebbero procedute altrimenti, e più felici assai sarebbero stati gli uomini. In vece quanto siasi alterata e corrotta puo vedersi da questo, che i popoli i quali più sono vicini a Roma sono quelli che meno ci credono. E chi considerasse che uso fa della religione la Chiesa romana e quali sono

sont ses mœurs, devrait estimer que la ruine et le châtiment sont proches. Mais comme il y a des gens qui croient que le bien-être de l'Italie dépend de l'Église de Rome, je veux leur opposer deux raisons très principales. La première c'est que, par les exemples coupables de cette cour, la dite province (l'Italie) a perdu toute dévotion et toute religion... Nous avons donc, nous Italiens, à l'Église et aux prêtres, cette première obligation d'être devenus sans religion et mauvais, mais nous en avons encore une plus grande qui est la cause de notre ruine. C'est que l'Église a tenu et tient encore notre province divisée. Et véritablement aucune province ne fut jamais unie ou heureuse si elle ne se rangea pas tout entière sous l'obéissance d'une république ou d'un prince, comme il est advenu à la France et à l'Espagne.

Voilà donc l'unité nationale et la guerre à l'église prêchées dès le premier quart du seizième siècle. Machiavel a proposé pour la question italienne la solution qui devait triompher de nos jours : il avait donc, de plus que Guichardin, une théorie et un idéal. Il alla encore plus avant dans l'examen des rapports entre la religion et la politique. Il disait très nettement (1) :

Celle-ci (la religion chrétienne) nous fait peu estimer l'amour du

i suoi costumi, dovrebbe giudicare vicina la rovina ed il flagello. Ma perchè ci sono alcuni i quali credono che il ben essere dell' Italia dipenda della Chiesa di Roma, voglio addurre contro di essa due ragioni principalissime. La prima è che per gli esempii rei di quella corte questa provincia ha perduto ogni devozione ed ogni religione... Abbiamo dunque con la Chiesa e coi preti noi Italiani questo primo obbligo d'esser diventati senza religione e cattivi ; ma ne abbiamo ancora uno maggiore, il quale è cagione della rovina nostra. Questo è che la Chiesa ha tenuto e tiene questa nostra provincia divisa. E veramente alcuna provincia non fu mai unita e felice, se la non viene tutta alla ubbidienza d'una repubblica o d'un principe, com'è avvenuto alla Francia ed alla Spagna.

(1) Questa ci fa poco stimare l'amore del mondo e ci rende perciò

monde et nous rend par là plus doux. Les anciens au contraire mettaient en lui (dans le monde) le souverain bien, et ils étaient plus violents dans leurs actions et dans leurs sacrifices... La religion antique ne « béatifiait » que les hommes pleins de gloire mondaine, tels que les capitaines d'armées, les fondateurs de républiques, tandis que la nôtre a glorifié plutôt les hommes humbles et contemplatifs que les actifs. Elle a placé le souverain bien dans l'humilité, dans l'abjection, dans le mépris des choses mondaines, tandis que l'autre le plaçait dans la grandeur d'âme, dans la force du corps et dans ce qui rend audacieux les hommes. La nôtre les veut forts pour endurer, non pour accomplir des actions fortes. C'est ainsi que le monde est devenu la proie des scélérats qui ont trouvé les hommes disposés, pour aller en paradis, à supporter les coups plutôt qu'à les venger.

Il est vrai que Machiavel recule devant la rigueur de cette conclusion. Il se hâte d'ajouter que si le monde s'est efféminé à ce point, si le siècle a été désarmé, c'est la faute des lâches qui ont ainsi interprété la religion, non de la religion elle-même qui veut la défense de la patrie et par conséquent les qualités nécessaires pour la défendre. Ce n'était là qu'une précaution oratoire ; au fond Machiavel, tout en se soumettant, comme on l'a vu, aux dogmes et même aux pratiques du catholicisme, avait l'esprit païen. Ce qu'il appelle vertu, c'est la *virtus*, le

più miti. Gli antichi invece ponevano in esso il sommo bene, ed erano nelle loro azioni e nei loro sacrifizii più feroci. La religione antica beatificava solo gli uomini di mondana gloria, come capitani di eserciti, fondatori di repubbliche, mentre la nostra ha glorificato più gli uomini umili e contemplativi che gli attivi. Essa ha posto il sommo bene nella umiltà e nell' abbiezione, nel disprezzo delle cose mondane, mentre l' altra lo poneva nella grandezza d' animo, nella forza del corpo ed in ciò che rende audaci gli uomini. La nostra li vuol forti nel patire più che nel fare una cosa forte. Così il mondo è venuto in preda agli scellerati, che han trovati gli uomini disposti, per andare in Paradiso, più a sopportare le battiture che a vendicarle.

courage ; quant à la vertu chrétienne, il ne l'appelle pas vertu, mais « bonté ». Distinction importante, et qui suffirait pour expliquer ses deux livres. Il osera dire tout haut, sans recourir aux artifices, aux apartés de Guichardin (1) :

Là où le salut de la patrie est en cause, il n'y a plus ni justice ni injustice, ni pitié ni cruauté, ni gloire ni honte qui tienne, mais laissant de côté toute autre considération, il faut suivre jusqu'au bout le parti qui lui sauve la vie et lui garde la liberté.

C'est la règle suprême. Pas de demi-révolution, pas de moyens termes, pas de compromis entre la vertu et la bonté, entre la politique et la morale ; malheur à ceux qui, cessant d'être bons, ont peur d'être mauvais. L'art de gouverner consiste à tenir les sujets de telle façon qu'ils ne puissent pas offenser leur chef ; il faut donc les lier par des bienfaits ou les mettre dans l'impossibilité de nuire. Quand une ville soumise est encore divisée, il y a trois choses à faire : ou tuer les chefs des émeutes, ou les écarter, ou faire la paix avec eux ; « le dernier système est le plus dangereux, le premier est le plus sûr. » Mais comme il y a de la grandeur et la générosité dans de pareilles exécutions, une république faible s'en effraie. Les hommes sont mal élevés et n'ont plus de cœur.

Cependant (nous suivons toujours Machiavel) la force, le courage et la violence ne suffisent pas toujours. Il est souvent opportun de recourir à la fraude et à la trompe-

(1) Dove si delibera al tutto della salute della patria, non vi debbe cadere alcuna considerazione nè di giusto, nè d' ingiusto, nè di pietoso, nè di crudele, nè di laudabile, nè d' ignominioso ; anzi posposto ogni altro rispetto, seguire al tutto quel partito che gli salvi la vita e mantengale la libertà.

rie. Bien plus, on peut gouverner avec la fraude seule ; avec la force seule, on ne peut pas. La fraude, en soi, est détestable, mais elle est quelquefois nécessaire et même, dans la guerre, par exemple, glorieuse... Entendons-nous bien : « Je n'entends pas cette fraude qui te fait rompre la foi donnée et les traités conclus, car celle-ci, bien qu'elle procure souvent État et royaume, comme on l'a vu plus haut, ne t'acquerra jamais de gloire ; mais je parle de cette fraude dont on use avec l'ennemi qui ne se fie pas à toi. » Tout est donc permis, si la gloire est au bout, ou la patrie sauvée. Telle est la morale des « Discours », comme celle du « Prince » ; seulement, dans les « Discours », Machiavel est mieux chez lui. Il a moins d'infamies à conseiller, parce qu'il se trouve en face d'un peuple, non d'un tyran, et qu'il aime au fond l'état populaire... « L'expérience prouve, dit-il, que les peuples n'ont jamais augmenté leur puissance et leur richesse que sous un gouvernement libre, parce que le gouvernement républicain cherche l'utilité commune, et le prince son intérêt particulier. » Une pareille base étant posée, on se trouve dans une maison solide et l'on n'est point tenté de croire (comme ont fait tant d'autres après avoir lu le « Prince ») que l'ironie d'un pessimiste ou d'un humoriste se soit moquée de nous.

« Machiavel, dit M. Taine (1), aime l'Italie, comme Tite-Live aime Rome, et si sa politique paraît criminelle, c'est qu'il raisonne en médecin, examinant quel remède comporte tel danger, quand et jusqu'à quel point les opérations cruelles sont nécessaires, abstraction faite du juste et de l'injuste. Vous voyez un savant qui divise les conspirations en plusieurs genres, distinguant les trois sortes de personnes qui peuvent les entreprendre, les trois moments que chacune pré-

(1) *Essai sur Tite-Live*, chap. VI.

sente, les deux moyens par lesquels on les découvre, les quatre espèces de dangers qui en accompagnent l'exécution ; il note les variétés et éclaircit par les faits chaque point de théorie. « On ne pouvait pas, « dit-il quelque part, présenter un exemple qui servît davantage aux « conspirateurs et à ceux contre qui on conspire. » C'est le mot d'un homme qui aime son art et se réjouit d'avoir trouvé un cas instructif. « Si j'ai dessein, dit-il ailleurs, de faire la guerre à un prince, j'at« taquerai plutôt son ennemi que lui ; ensuite... » Ainsi parle le maître lorsqu'il prend la place de son élève et fait l'opération lui-même, afin que la démonstration soit plus claire. Tel est l'effet d'une longue pratique des hommes et des choses. On est disposé à les regarder comme des ressorts et l'on fait de la politique une mécanique morale. « Le peuple commit une faute, dit Machiavel, en demandant « les décemvirs pour les brûler vifs ; il fallait les demander sans dire « pourquoi. » Il n'y a point ici mépris mais oubli du juste, et l'auteur n'est point un scélérat, mais un raisonneur. »

Le Machiavel des « Discours » n'est donc pas un autre homme que celui du « Prince ». Seulement l'objet des deux livres était différent. Dans le « Prince », il s'agissait de créer un État nouveau pour un souverain « nouveau », c'est-à-dire pour un usurpateur, comme l'eût été le jeune Julien de Médicis, en s'emparant de Parme et de Modène : c'était à lui que « l'opuscule » eût été dédié, s'il ne fût pas mort trop tôt (1516) ; Machiavel biffa aussitôt le nom de Julien et mit en tête de la dédicace celui de Laurent. Voici en peu de mots les questions débattues dans ce traité célèbre. Un prince nouveau veut fonder un nouvel État ; comment fera-t-il pour s'en emparer ? Comment, à un ancien État, annexera-t-il une province nouvelle ? Qu'est-ce que les États nouveaux en général ? C'est là le vrai sujet du livre : il s'agit avant tout de conquête, il faut prendre et garder le bien d'autrui ; on n'y peut arriver sans violence et sans fraude. On offense d'abord ceux qu'on a spoliés, puis ceux qui ont

aidé à la spoliation et qui attendaient du changement trop de profit pour eux. Quand la province annexée ressemble beaucoup au pays conquérant, les difficultés sont moindres : il suffit alors d'y maintenir les anciens usages et « d'éteindre le sang de l'ancien souverain ». Mais si dans l'État annexé tout est différent, les difficultés deviennent énormes. Il y faut aller et y résider soi-même ou envoyer dans les principaux endroits des colonies de nouveaux habitants.

« C'est une règle générale qu'il faut ou caresser les hommes ou les asservir tout à fait, parce qu'ils se vengent des offenses légères, et contre les offenses graves sont impuissants, l'offense doit donc être telle qu'elle ne craigne pas la vengeance... En général celui qui conquiert une ville libre et ne la détruit pas, doit s'attendre à être détruit par elle, parce qu'elle se révoltera toujours, poussée par le grand amour de la liberté qui ne s'éteint jamais dans les cœurs, tandis que celui qui est esclave change aisément de maître. »

Au sixième chapitre, Machiavel entre dans son sujet, l'État nouveau, c'est-à-dire l'État à fonder. Le prince qui le crée doit se fier à sa « vertu » plus qu'à la fortune, bien que la fortune (la chance) ne soit pas à dédaigner. Devenir le maître et instituer un nouveau régime est difficile. Heureux ceux qui peuvent compter sur leurs propres forces : les prophètes armés triomphèrent toujours, tandis que nous avons vu tomber les prophètes désarmés, comme Savonarole. C'est ici que le théoricien place son fameux éloge de César Borgia, le Valentinois qui est pour lui le parfait modèle du prince nouveau, c'est-à-dire (n'oublions jamais ce point essentiel) de l'usurpateur. Au temps où il écrivit le « Prince » Machiavel eut besoin d'un héros à proposer comme exemple, et il choisit celui-là qui, somme toute, s'était montré plus fort, plus habile,

sans être plus mauvais que ses contemporains. Les derniers témoignages recueillis sur ce Borgia sont plutôt à sa décharge. D'autre part, en ce temps-là, le pape Alexandre, les Sforce, les Aragonais et, hors d'Italie, Ferdinand le Catholique, les rois d'Angleterre, tous les princes heureux étaient de purs malfaiteurs. Avec de pareils spectacles sous les yeux, on arrive aisément à cette conclusion : ce n'est pas par la bonté qu'on gouverne le monde (1).

« Certes il serait très louable qu'un prince eût toutes les bonnes qualités et n'en eût aucune des mauvaises, mais comme les conditions humaines ne le permettent pas, il doit nécessairement être assez prudent pour fuir les vices qui lui enlèveraient le pouvoir et se garder, s'il le peut, de ceux qui ne lui enlèveront point ou, s'il ne le peut pas, se laisser aller à ceux-ci avec moins de retenue. »

Et Machiavel insiste sur ce précepte peu édifiant (2) :

« Que le prince ne s'inquiète pas de tomber dans ces vices sans lesquels il pourrait difficilement sauver l'État, parce que, tout bien considéré, on trouvera telle chose qui paraîtra vertu et qui, si le prince s'y conformait, serait sa ruine, et telle autre chose qui paraîtra vice et qui, osée par le prince, causera son bien-être et sa sécurité. »

Quelles sont donc les qualités que le politique exige

(1) Sarebbe certo lodevolissimo che un principe avesse tutte le qualità buone e nessuna delle cattive, ma perchè le condizioni umane non lo consentono, è necessario che egli sia tanto prudente da fuggire quei vizii che gli torrebbero lo stato, e da quelli che non glie lo tolgono guardarsi, potendo, ma, non potendo, lasciarvisi andare con minor rispetto.

(2) Non si curi d' incorrere nell' infamia di quelli vizii senza i quali possa difficilmente salvare lo stato, perchè se si considererà bene tutto, si troverà qualche cosa che parrà virtù, e seguendola sarebbe la rovina sua, e qualcun altra che parrà vizio, e seguendola ne riesce la sicurtà ed il benessere suo.

de l'usurpateur? — La libéralité envers les gens de lettres? C'est ce que conseillaient les érudits du siècle précédent, qui vivaient aux crochets des grands seigneurs; mais Machiavel ne se payait pas de cette monnaie. Dans son opinion, le prince doit plutôt être ménager de son argent, parce que son argent est celui des autres; il ne lui est permis de gaspiller que le butin pris en guerroyant. Vient ensuite la grosse question : Vaut-il mieux pour le prince être cruel ou clément, aimé ou redouté? Certes, en thèse générale, la pitié est une excellente chose, mais il faut bien se garder d'en user mal. César Borgia était tenu pour cruel; cependant sa cruauté avait pacifié, relevé la Romagne et il fut, en réalité, plus humain que les Florentins qui, pour n'être pas cruels, laissèrent dévorer Pistoie par les factions. Mieux vaudrait être aimé et redouté en même temps, mais la chose étant impossible, mieux vaut être redouté, s'il faut choisir. L'amour est maintenu par un lien d'obligation que romp à chaque instant, pour son avantage particulier, la perversité des hommes, mais la peur est chose qui dure et ne cesse jamais. Les hommes aiment à leur gré, mais tremblent au gré du prince qui doit compter sur ce qui est à lui, non sur ce qui est aux autres. Il peut cependant être craint sans être haï, s'il ne touche pas au bien d'autrui et ne verse le sang que « s'il y a un motif et une justification manifestes, parce que les hommes oublient plus aisément la perte de leur père que celle de leur argent. En outre, quand on commence à vivre du bien d'autrui, cela ne finit jamais, tandis que les occasions de verser du sang sont beaucoup plus rares (1). »

(1)... perchè gli uomini dimenticano più facilmente la perdita

Faut-il maintenant tenir sa parole, « maintenir sa foi ? » Oui sans doute, cela est très bien ; cependant on voit de nos jours, par expérience, que les princes qui ont fait de grandes choses sont précisément ceux qui ont tenu peu de compte de leur foi et qui ont su par l'astuce abuser l'esprit des hommes ; ces habiles ont battu à la fin ceux qui se fondaient sur la loyauté. Un prince doit tenir à la fois du lion et du renard : il ne peut ni ne doit, s'il est sage, garder sa foi, quand cette fidélité risque de tourner contre lui ou quand les raisons n'existent plus qui lui avaient fait engager sa parole. « Si les hommes étaient tous bons, ce précepte ne serait pas bon, mais comme ils sont mauvais (tristes) et qu'ils manqueront de foi envers vous, il faut en faire autant avec eux (1). » Sachez simuler et dissimuler ; rien n'est plus facile que de tromper les hommes. Alexandre VI ne fit jamais autre chose : « il n'y eut jamais homme qui, avec de plus grands serments, assurât les promesses qu'il ne voulait pas tenir ; cependant tout lui réussissait, parce qu'il connaissait bien cette partie du monde (2). » L'essentiel est de paraître bon, mais de savoir au besoin ne pas l'être. Que le prince garde bien sa langue et qu'à le voir et à l'entendre, il semble être « tout pitié, tout foi, tout humanité, tout intégrité, tout religion ». Tout religion surtout,

del padre che della roba. Oltre di che, quando si comincia a vivere della roba d' altri non si finisce mai, mentre le occasioni al sangue sono più rare assai.

(1) E se gli uomini fossero tutti buoni, questo precetto non sarebbe buono ; ma perchè sono tristi e non l'osserverebbero a te, tu ancora non l'hai ad osservare a loro.

(2)... nè ci fu mai uomo che con maggiori giuramenti asseverasse quello che poi non osservava ; nondimeno tutto gli riusciva, perchè conosceva bene questa parte del mondo.

« parce que les hommes, universellement, jugent plus par les yeux que par les mains : tout le monde peut voir, il en est peu qui tâtent. Chacun voit ce que tu parais être, peu de gens tâtent ce que tu es (1). » Qu'un prince ait donc le souci de vaincre et de tenir l'État debout, les moyens qu'il prendra seront toujours réputés honorables. « Tel prince des temps présents qu'il ne convient pas de nommer (probablement Ferdinand le Catholique) ne prêche jamais autre chose que paix et foi, et il est fort ennemi de l'une et de l'autre, et l'une et l'autre, s'il les avait maintenues, lui auraient plusieurs fois enlevé ou la réputation ou le gouvernement (2). »

Tout cela nous indigne, nous, les naïfs, qui ne sommes ni le prince Bismarck, ni le comte Cavour, ni l'empereur Napoléon ; rappelons-nous toutefois que Machiavel ne composait pas un livre de morale ; il rédigeait un traité de politique à l'usage des princes de son temps et spécialement des princes nouveaux, des usurpateurs. D'ailleurs,

(1) Cette sentence a été traduite par Schiller : *Was man scheint hat Jedermann für Richter, was man ist hat keinen.*

(2) ... e paia e vederlo e udirlo tutto pietà, tutto fede, tutto umanità, tutto religione. E non è cosa più necessaria a parere d' avere che questa ultima qualità, perchè gli uomini in universale giudicano più agli occhi che alle mani, perchè torna a vedere a ciascuno, a sentire a pochi. Ognuno vede quel che tu pari, pochi sentono quel che tu sei, e quelli pochi non ardiscono opporsi alla opinione de' molti che abbiano la maestà dello stato che li difenda... Faccia adunque un principe conto di vincere e mantenere lo stato ; i mezzi saranno sempre giudicati onorevoli e da ciascuno lodati, perchè il vulgo ne va sempre preso con quello che pare e con lo evento della cosa... Alcuno principe dei presenti tempi, quale non è bene nominare, non predica mai altro che pace e fede, e dell' una dell' altra è inimicissimo, e l' una e l' altra quando e' l'avesse osservata, gli arebbe più volte tolto o la riputazione o lo stato.

dans le cathéchisme incriminé, tout n'est pas fraude et violence. A partir du chapitre XIX, le mentor donne au prince des conseils que Fénelon eût signés : ne pas se rendre odieux, respecter les biens et les femmes des citoyens, ne pas désespérer les grands, favoriser pourtant le peuple dont l'amour est la meilleure forteresse, pousser ses sujets au commerce, à l'agriculture, au travail, leur donner des fêtes et des spectacles, orner et fortifier l'État par « de bonnes lois, de bonnes armes, de bons amis, de bons exemples, » et ne pas s'endormir en comptant sur le dieu Hasard. La Fortune qui mène peut-être une moitié de nos actions, nous laisse gouverner l'autre. Elle ressemble à ces torrents qui, en s'irritant, inondent les plaines, renversent les arbres et les maisons, emportent le terrain d'un côté pour le jeter sur l'autre rive : chacun fuit devant le débordement qu'il ne peut arrêter. Cependant, en temps de calme, les hommes peuvent prévenir le retour du mal en creusant des canaux, en construisant des digues. On peut se défendre ainsi contre les chocs de la fortune et s'armer de vertu pour lui résister. La principale vertu, c'est la concorde. Conclusion : soyons unis, soyons forts ; ayons un prince qui nous rallie et nous relève. Armons-nous de nos propres armes ; constituons de bonnes milices nationales, une infanterie qui résiste aux gens de cheval et ne craigne pas les gens de pied. Nous avons le courage, la dextérité, l'intelligence ; ce n'est pas la vertu qui manque chez les individus, c'est un chef. L'Italie attend son rédempteur (1) :

« Je ne puis exprimer avec quel amour il serait reçu dans ces provinces qui ont tant souffert des inondations étrangères, avec quelle soif

(1) Non si deve adunque lasciar passare questa occasione acciocchè

de vengeance, avec quelle foi obstinée, avec quelle dévotion et quel attendrissement! Est-il des portes qui se fermeraient devant lui? des peuples qui lui refuseraient l'obéissance? des pièges qui lui seraient tendus? un seul Italien qui ne lui rendît hommage? Chacun est dégoûté de cette domination barbare. Que votre illustre maison accepte donc cette mission généreuse, avec l'ardeur et l'espérance qu'on met aux choses justes, afin que sous son drapeau la patrie soit ennoblie et que sous ses auspices les vers de Pétrarque deviennent une vérité :

« La vertu contre la fureur prendra les armes et le combat sera court, car l'antique valeur dans le cœur des Italiens n'est pas encore morte. »

La fin justifie les moyens; c'est pourquoi l'éloquente péroraison a sauvé tout le discours aux yeux des patriotes. De là l'inscription du monument érigé à l'auteur dans le panthéon de Santa-Croce : *Tanto nomini nullum par elogium, Nicolaus Machiavelli.*

la Italia vegga, dopo tanto tempo, apparire un suo redentore, nè posso esprimere con quale amore ei fosse ricevuto in tutte quelle provincie, che hanno patito per queste illuvioni esterne, con qual sete di vendetta, con che ostinata fede, con che pietà, con che lacrime. Quali porte se gli serrerebbero? quali popoli gli negherebbero l' ubbidienza? quale insidia se gli opporrebbe? quale Italiano gli negherebbe l' ossequio? Ad ognuno puzza questo barbaro dominio. Pigli adunque la illustre casa vostra questo assunto con quell' anima e quella speranza che si pigliano le cose giuste; acciocchè sotto la sua insegna e questa patria ne sia nobilitata, e sotto i suoi auspicii si verifichi quel detto del Petrarca :

Virtù contro al furore
Prenderà l' arme e fia il combatter corto :
Chè l' antico valore
Negl' italici cor non è ancor morto.

IV.

Mais avant de valoir à son auteur un monument, le traité du « Prince » avait eu bien des aventures. Il circulait manuscrit dès l'an 1513 : Casavecchia, Francesco Vettori l'avaient lu et admiré. On en garde à Florence une copie écrite par Bonaccorsi qui, dans une lettre annexée au manuscrit, priait Francesco Bellazzi de défendre vivement l'ouvrage contre tous ceux qui, « par malignité ou par envie... voudraient le mordre ou le lacérer. » On craignait donc dès lors d'âpres censures. Cependant en 1523, quatre ans avant la mort de Machiavel le « Prince » était effrontément plagié par un professeur de Sessa, nommé Nifo ou Niphus, dans un traité intitulé *De regni peritia* et dédié à l'empereur Charles-Quint. Ce qui prouve, dit M. Nourrisson (1) qui a le premier dénoncé le plagiat, que de pareilles doctrines couraient alors le monde. Machiavel ne fit qu'enseigner en maître ce que Niphus pensait lui-même, ce que pensaient à peu près tous les politiques de leur temps.

Le « Prince » fut imprimé à Rome en 1532, *cum gratia et privilegio* du pape Clément VII et d'autres souverains. On sait que Charles-Quint le lisait assidûment, que Sixte-Quint en rédigea un résumé de sa main pontificale, que Mustapha III le fit traduire en turc, que Catherine de Médicis y étudiait son métier, que Henri III et Henri IV le portaient sur eux quand ils furent tués par les nihilistes noirs. Cependant les protestations avaient déjà commencé depuis longtemps, d'abord à Florence. Les patriotes, opprimés par le retour des Médicis, crièrent à tue-tête :

(1) Nourrisson, *le Prince avant le Prince*, et *Machiavel* (1874).

« C'est la faute de Machiavel ! » L'Église s'en mêla bientôt, car elle s'avisa, malgré le bref de Clément VII, que le feu secrétaire florentin l'avait énergiquement combattue. Celui qui donna l'assaut fut le cardinal Reginald Pole, dont voici la sentence : « Machiavel a écrit avec le doigt du diable ; en conseillant les princes il n'a visé qu'à leur ruine, et sa vie n'a pu être que détestable comme ses écrits. »

Suivirent les jésuites. Sous leur influence, l'auteur du « Prince » fut préalablement brûlé en effigie à Ingolstadt ; après quoi ses œuvres furent mises à l'index par l'infaillibilité de Paul IV qui désavoua celle de Clément VII et qui fut approuvée par le concile de Trente. Plus tard il est vrai, on permit la réimpression de quelques livres expurgés, mais à condition que le nom de l'auteur n'y fût pas. Les jésuites décrétaient l'oubli, croyant disposer de la mémoire humaine. L'un d'eux, nommé Ribadeneira, exhorta le prince héréditaire d'Espagne à brûler tous les machiavélistes et à mettre lui-même le feu au bûcher.

Vinrent après les réformés qui, en ceci, jouèrent le jeu des jésuites. Innocent Gentillet appela Machiavel « ce chien impur » et affirma que c'était lui qui avait fait la Saint-Barthélemy. Plus rigoureux que Possevin, il crut terrasser l'adversaire en lui refusant même le talent, même le sens commun, « le jugement naturel, ferme et solide ». Jean Bodin, qui n'était pas protestant, mais qui oscillait entre le Moyen-Age et la Réforme, opposa au « Prince » un traité *de Republica,* dans lequel il rêvait de fonder la politique sur la morale chrétienne et de créer des souverains qui fussent des modèles de toutes les vertus. N'en rions pas : il y a des chimères moins généreuses ; ce pauvre Campanella, qui titubait entre la théocratie et le

communisme, et qui bâtissait entre deux cauchemars une « Cité du soleil », appelait Machiavel un bien méchant homme, « inventeur de cette raison d'État qui consiste à substituer l'intérêt du prince à celui du peuple, et qui suit l'égoïsme au lieu de se conformer à la stricte justice, laquelle contemple l'éternelle et universelle raison! » Campanella passa vingt-huit ans en prison et croyait à l'astrologie.

Machiavel eut donc contre lui, dans le siècle qui suivit sa mort, les jésuites, les réformés et les philosophes; pas tous cependant. Juste Lipse le regardait comme le premier de tous ceux qui avaient écrit sur la politique, non sans regretter pourtant que le Florentin n'eût pas conduit son prince dans le chemin de la vertu et de l'honneur. Quant à François Bacon, on connaît son verdict si souvent répété: « Rendons grâce à Machiavel et aux écrivains de son espèce d'avoir signalé ouvertement, sans dissimulation, ce que les hommes font habituellement, non ce qu'ils doivent faire. » Un contemporain de Bacon, l'Italien Trajan Boccalini, dit à peu près la même chose. Il fait comparaître Machiavel devant Apollon; avant d'être condamné au feu, l'accusé veut se défendre. « Je ne sais, s'écrie-t-il, pourquoi l'on veut me brûler pour avoir écrit les actions ordinaires des souverains d'après les récits de toutes les histoires. S'ils ne sont pas punis de ce qu'ils font, dois-je l'être pour l'avoir dit? » Après cette défense, Machiavel est sur le point d'être acquitté, quand un fait nouveau est produit à sa charge. On l'a surpris, une nuit, occupé à mettre des dents de chien dans la bouche des moutons. Le troupeau ne pourra donc plus être mené par un seul homme, avec une verge et un sifflet. On comprend la moralité de la fable. Ce Boccalini fut assassiné à Venise par

des agents de l'Espagne, qui, dit-on, l'assommèrent ou l'étouffèrent sous des sacs de gravier.

Une appréciation très curieuse est celle de Christine, reine de Suède, qui annota de sa main une traduction française du «Prince» publiée à Amsterdam. M. Villari nous donne dans son Appendice, plein de documents inédits, ces notes royales écrites dans notre langue, ou à beaucoup près, avec une orthographe passablement déréglée. Elle écrit souvent en marge : « Il n'a pas trop *de* tort. — *San* doute. — Que ceci est bean est vrai! — Cela *s'appel* parler en *grandt* homme et *ie m'i suscris* à son sentiment. » D'autres fois : « Il faut savoir *thrionfer* de l'envie *sen* faire mourir les envieux. Ce serait leur faire trop d'*honneur*. — Il n'y a *poin* de grandeur ny de fortune qui mérite d'estre *acheté aux* prix des crimes, et on n'est jamais ny *grands* ny heureux à ce prix. — Méchante et indigne action. — *Quel horrer!* » Mais tout en s'indignant, elle se déclarait pour la force, elle contredisait Tacite en écrivant : *Nunquam fida potentia nisi nimia;* elle admettait qu'on fît le mal « par une nécessité indispensable, » elle ne trouvait « pas mal dit » ce mot de Machiavel : « Cela dépend du bon ou mauvais usage qu'on fait de la cruauté, » et elle ajoutait en marge : « Il y a *sen doutte* des maux qui ne se *gérisse* que par le sang et par le feu. » Toutefois, dans son opinion, en politique comme en chirurgie, les pitoyables *chirurgins* ne guérissent pas les plaies, ils tuent les malades. D'autre part, malgré sa conversion, l'auguste Suédoise montre peu de respect pour les papes; elle ne concède la grandeur qu'à Alexandre VI. En politique, elle paraît être un Machiavel tempéré par le temps, adouci par le cœur et un peu gêné par la jupe.

Vint le dix-huitième siècle, celui des rois philosophes et réformateurs. En ce temps-là on faisait encore ce que disait Machiavel, mais on ne voulait pas que ce fût dit. Le grand Frédéric agit aussi politiquement que les autres, mais parla plus humanitairement ; il lut le « Prince » qu'il ne comprit pas et écrivit *l'Anti-Machiavel*. A son avis, le souverain doit préférer à tout la grandeur et le bonheur de son peuple ; au lieu d'être le maître absolu de ses sujets, il en doit être le serviteur, etc., etc. Avec ces belles maximes que nous connaissons depuis longtemps :

On respecte un moulin, on vole une province !

il est des accommodements avec la vertu, comme avec le ciel. — « Un homme d'État est-il fait pour être sensible ? N'est-ce pas un personnage tout à fait excentrique, toujours seul d'un côté, avec le monde de l'autre ? » Ainsi parlait le grand Napoléon, qui ne valait pas mieux que le grand Frédéric, mais dont le mauvais cœur avait au moins des moments de bonne foi. Napoléon osait avouer son admiration pour Machiavel. En revanche, M. de Metternich flétrissait le livre du « Prince » ; on ne parle jamais avec éloge de ses créanciers. — « M. de Metternich, » disait Napoléon à M[me] de Rémusat, « est tout près d'être un homme d'État, il ment très bien. » Machiavel ne mentait pas ; aux yeux de bien des gens, c'est le plus gros défaut de son livre.

Cependant, dès le dix-huitième siècle, une voix puissante s'était élevée en sa faveur. Jean-Jacques écrivit dans son *Contrat social :* « En feignant de donner des leçons aux rois, il en a donné de grandes aux peuples. Le « Prince » de Machiavel est le livre des républicains. » Ce paradoxe n'était pas nouveau, Boccalini l'avait déjà lancé en riant ;

Alberigo Gentile, le prenant au sérieux, avait écrit que le but caché du sphinx était de dévoiler les projets de la tyrannie. Mais, soufflée dans le porte-voix de Rousseau, l'idée alla loin et sonne encore aujourd'hui. Alfieri la fit sienne et porta aux nues le « divin » Machiavel; Ugo Foscolo, dans ses « Sépulcres », l'appelle le grand homme qui « taillant le sceptre des princes, en effeuille les lauriers et montre au peuple tout ce qui en ruisselle de larmes et de sang. » Le ton était donné; tous les patriotes italiens, depuis lors, ont chanté cette musique et l'on a vu tout Machiavel dans le dernier chapitre de son livre, celui qui entonnait le refrain de Garibaldi :

Va fuori d' Italia,
Va fuori, stranier !

En revanche, dans notre siècle, quelques hommes studieux lurent le livre avec attention et y virent autre chose que des motifs d'éloquence. L'un des premiers en date fut notre Ginguené dont on ne dira jamais assez de bien; sans faire beaucoup de bruit, il ouvrit beaucoup de portes. Plusieurs autres suivirent : il faut se borner à indiquer les meilleurs. En tête, M. Léopold Ranke, l'attentif et pénétrant historien qui voit de si près et si bien les choses. Dès 1824, il jugea le « Prince » sans passion et entra dans la pensée de l'auteur. L'Italie corrompue du seizième siècle ne pouvait être conduite que par un prince et par des moyens violents, à s'unir et à chasser l'étranger. Tant que la liberté put tenir à Florence, Machiavel servit la république; au retour des Médicis et destitué de toute fonction, il devint italien et songea aux moyens de servir la patrie commune, même en sacrifiant la liberté de son pays. Il cherchait le salut de l'Italie, et, comme on dé-

sespérait d'elle, il eut le courage de lui prescrire comme remède extrême le poison.

— Poison ou non, répondit un autre Allemand, M. Henri Leo, ce remède extrême était le remède unique : le « Prince » de Machiavel eût été le seul possible en ce temps-là. Le politicien vit donc clair; seulement, il ne songeait pas à délivrer l'Italie; son affaire était d'obtenir un emploi. Lui, patriote, allons donc! Il y a une conscience latine et une conscience germanique; la première joue avec le monde une partie d'échecs, sans s'inquiéter du bien ou du mal qu'elle fait.

— Moi, dit un nouveau venu, Macaulay, je suis pour Machiavel. Le sphinx m'a dit son secret; c'était un Italien de son temps. Il y a chez lui des élans d'enthousiasme vertueux et des roueries de fieffé diplomate; il y en avait autant chez tous les Italiens d'alors. Il aimait son pays et fit de généreux efforts pour lui donner des milices nationales; cela seul suffirait pour immortaliser son nom. Quant à sa politique, c'était celle qui convenait au seizième siècle. Évitons les maximes générales : c'est du verbiage d'école; celui qui inventa les souliers est plus utile que Sénèque, auteur d'un traité sur la colère, parce que l'inventeur des souliers m'a épargné bien des rhumes, tandis que Sénèque n'empêche jamais personne de se fâcher. Le tort de Machiavel n'a pas été d'appliquer la méthode expérimentale à l'histoire et d'avoir donné des coups de pied à la morale. En politique « une bonne action n'est pas aussi distincte d'une mauvaise que l'hexagone l'est du carré; il y a là une limite où le vice et la vertu se fondent l'un dans l'autre. » Son tort a été de ne pas distinguer le bien public du bien privé, croyant que les hommes sont toujours heureux dans un état prospère et fort. Cela vient de ce qu'il

n'a connu que les petits États de l'Italie et de la Grèce antique, où tout le monde était frappé par les calamités nationales. Du reste il écrivait beaucoup mieux que Montesquieu, prosateur français et par conséquent médiocre ; enfin le nom de Machiavel ira aux nues en Italie quand on y pourra crier dans les rues : « Mort aux tyrans ! »

Tel est, en résumé, le célèbre essai de Macaulay dont le dernier mot est une prophétie. Après lui d'autres illustres : Gervinus, Mohl et Feuerlein en Allemagne, Zambelli et Mancini en Italie, MM. Barthélemy Saint-Hilaire, Franck, Deltuf, Nourrisson en France ont jugé Machiavel chacun à son point de vue, plusieurs dans l'intérêt d'une cause politique ou nationale, tel ou tel autre pour justifier Cavour ou M. de Bismarck. Le dernier et le mieux informé de tous est M. Pasquale Villari qui vient de consacrer à l'auteur du « Prince » un ouvrage important, trois forts volumes. Dans son opinion, personne encore n'a trouvé le mot de l'énigme, parce que les uns ne l'ont cherchée que dans l'étude des temps, les autres dans l'examen de l'homme qu'ils n'ont vu que de profil ; d'autres se sont tenus exclusivement au point de vue politique, d'autres au point de vue moral. Mais, à ne la considérer que sous tel ou tel de ces aspects, la physionomie de Machiavel s'altère et demeure inexplicable. Il faut le voir tout entier, le suivre pas à pas dans toutes ses actions, dans toutes ses œuvres et, avant tout, ne pas le détacher de son temps. La corruption était partout, mais plus forte en Italie, parce qu'il y avait plus de gens lancés dans la vie publique : corruption calculée, raffinée, sans scrupule et sans pitié. En France, en Angleterre, en Espagne, la féodalité servait encore de base aux grandes monarchies qui gardaient des traditions plus fermes et devaient

suivre une politique, sinon strictement loyale dans ses actes, du moins nationale dans ses fins. La corruption italienne frappe d'autant plus qu'elle était répandue surtout dans les classes en vue, chez les politiciens et les lettrés; en bas, il y avait de la morale. La littérature populaire, les correspondances familières, la biographie de quantité de personnages obscurs le prouvent suffisamment. Dans plusieurs parties de l'Italie, le peuple était plus cultivé, plus policé, les crimes moins fréquents qu'au delà des Alpes. L'étranger se défiait des politiciens, non des marchands ou des banquiers, ni même des médecins, des secrétaires, des instituteurs que la péninsule lui envoyait.

Ce n'est pas tout : dans les classes dirigeantes, on admettait deux morales; l'une domestique et plus ou moins conforme au Décalogue, l'autre politique et tout à fait opposée à la première. En est-il autrement aujourd'hui? La bonne foi, la loyauté, la charité chrétienne auraient bientôt renversé le prince ou le gouvernement qui eussent voulu les exercer dans la vie publique. L'État serait bientôt tombé dans l'anarchie ou au pouvoir de l'ennemi. De là des contradictions, des déchirements dans la conscience des gens de bien, et cette conclusion passée en proverbe : « Il faut aimer sa patrie plus que son âme. » Le sentiment religieux s'affaiblit, le scepticisme envahit les consciences, et l'on se jeta dans les bras des anciens qui ramenaient à la nature, à la réalité. La littérature devint païenne et l'art retrouva la beauté; mais l'art n'est pas la vie. Comment formuler une morale naturelle, rationnelle qui, dans les dures nécessités du moment, ne fût pas en contradiction avec la morale révélée? Comment obtenir l'indépendance de la raison et de la conscience en respectant la sainteté de la foi? Pendant que l'Italie

se débattait dans ce problème que la Réforme résolvait dans le Nord, l'Europe se rua sur elle et ne la lâcha que morte. C'est en ce temps que vécut Machiavel.

Il s'était mis à l'école des anciens, des Romains surtout dont il sut à fond l'histoire et la littérature. Esprit d'une clarté, d'une acuité merveilleuses, imagination très vive qui, sans le rendre poète, le dominait continuellement, il avait, de plus, le goût et le sens de la forme avec une humeur railleuse qui mordait la bêtise humaine, et lui valut beaucoup d'ennemis. Bon homme d'ailleurs, on ne trouve pas dans sa vie une seule action mauvaise. Ses mœurs étaient libres, moins pourtant que ses propos. Il resta toujours attaché à sa femme et à ses filles. Ce qui le fit grand surtout, ce fut l'activité intérieure : il vécut toujours avec sa pensée. Il domina ses contemporains par une qualité maîtresse, la faculté de retrouver la cause vraie des faits historiques et sociaux. Ce n'était pas un chercheur patient de détails minutieux, ni un génie spéculatif s'attardant aux abstractions sur la nature de l'homme. Mais nul ne pouvait aussi bien que lui découvrir les causes et les conséquences d'une révolution politique ou d'une transformation sociale, exposer quel était, dans une société donnée, le caractère, non de tel ou tel souverain, mais du prince, du capitaine, du gentilhomme, du peuple en général. C'était là qu'éclatait l'originalité de son intelligence.

Aussi avait-il un irrésistible besoin d'activité. Il aspirait aux affaires où il ne pouvait arriver à une grande situation, parce qu'en dépit de ses aptitudes il ne possédait pas à un degré exceptionnel cet esprit pratique, cette divination qui surprend du premier regard le caractère des hommes et le moyen de les conduire, de les

dominer. En quoi plusieurs, notamment Guichardin, furent ses maîtres. Toutefois Machiavel trouva dans les affaires un large champ d'observation et d'expérience, et il les recherchait avec passion. A la chancellerie de la république, il ne fut au début qu'un excellent secrétaire, mais son assiduité au travail, son penchant à méditer et à proposer de nouveaux desseins lui valurent la confiance de Soderini, qui l'employa aussitôt à des missions plus importantes. Le fait capital pour son éducation politique fut sa « légation » auprès du Valentinois. Il vit alors qu'un aventurier du plus atroce caractère, capable de toutes les scélératesses, pouvait avoir de grandes qualités comme homme de guerre et homme de gouvernement. Ce duc, en effet, était parvenu, en marchant de cruautés en perfidies, à extirper les pires tyrans de la Romagne, où il ramena l'ordre, la tranquillité, la justice et un commencement de prospérité chez des populations violentes qui s'attachèrent à lui. S'il eût été meilleur ou moins mauvais, s'il eût hésité un instant, « sa pitié eût été cruelle. » L'image du Valentinois apparut à Machiavel comme la vivante personnification du contraste moral qui tourmentait le siècle. Il vit clairement que la politique a des voies et des moyens qui ne sont pas ceux de la bonté privée, et que cette bonté privée, embarrassant la résolution et l'action de l'homme d'État, le fait osciller continuellement entre le bien et le mal, ce qui est la ruine de tous les régimes. Pas d'hésitation, mais de l'audace dans les actes nécessaires ; ils seront toujours excusés, le but une fois atteint, et ce but est le salut de l'État. Si l'on y réussit, fût-on blâmé comme homme, on sera glorifié comme prince ; mais si l'on perd l'État par bonté d'âme, on sera condamné à l'infamie, comme prince

inepte, eût-on toutes les vertus privées des honnêtes gens. La fin justifie les moyens, tel est le principe de Machiavel, et c'est aussi celui des jésuites. Triste, triste! Mais où est le politicien, même de nos jours, qui raisonne autrement ?

Machiavel eut le très grand tort d'écrire ce que les gens d'affaires se contentent de penser, quand ils pensent. Encore ne l'écrivit-il pas tout de suite; il laissa mûrir son expérience dans d'autres légations : il vit la France, l'Allemagne, la Suisse, la guerre de Pise, relut les anciens, se fit la main en écrivant des vers et des comédies, servit la république de Florence avec beaucoup de zèle et de désintéressement, et tomba non sans honneur avec elle. Cette chute de la république fut pour lui, pour nous du moins, un bonheur. Elle le força de s'enfermer chez lui, de recueillir ses idées et de les mettre en ordre. Les Médicis, très puissants à Rome et à Florence, empêchaient même de rêver le rétablissement du gouvernement populaire; Machiavel se mit donc à étudier la constitution d'un État fort. Le système politique, imaginé par lui, a un double caractère. D'un côté, c'est une nouvelle science de l'État; de l'autre, c'est l'application de cette science à l'Italie de son temps, à l'effet de la constituer en nation et de lui restituer sa grandeur. Tel est le double sujet exposé dans le « Prince », dans les « Discours » et dans l' « Art de la guerre », et plus ou moins indiqué dans toutes les œuvres de Machiavel. Double est aussi la base de son système, parce qu'il se fonde sur l'expérience et sur l'histoire, celle-ci confirmant presque toujours les conclusions de celle-là. Dans l' « Histoire de Florence » nous retrouvons l'esprit républicain dont Machiavel s'était toujours inspiré quand il était aux af-

faires. Il y montra les grands événements toujours produits par la volonté, par l'audace intelligente d'un grand homme ; il y démontra que la chute de l'Italie avait été la conséquence de ses divisions et des invasions étrangères, causées principalement par l'ambition des papes rois. La patrie italienne, conclut-il, ne sera jamais heureuse et grande si elle n'est pas d'abord unie, et elle ne peut l'être que par l'action d'un prince réformateur. Ce prince lui apparaissait toujours sous la figure du Valentinois, volonté forte, intelligente, qui détruit et reconstruit à son gré, défait et refait les peuples. C'est presque une force de la nature qui perd son caractère personnel, sa valeur individuelle et morale ; elle se confond avec son œuvre et ne doit être jugée que par le résultat obtenu. Ce n'est qu'à une volonté unique et directrice qu'il est donné de fonder et d'organiser un État. Le peuple peut le conserver, le développer, le rendre prospère ; le commencer, jamais. Avec ces idées fut conçu le traité du « Prince ».

On y voit la constitution, l'organisation de l'État par l'œuvre d'un homme qui le personnifie, mais chez qui la conscience privée, individuelle, a presque disparu. Le prince doit écarter tout obstacle à l'accomplissement de son grand dessein, sans être jamais arrêté par aucun scrupule. Voilà comment se forma, dans l'esprit de Machiavel, la conception de l'unité organique de l'État ; voilà aussi comment l'État moderne se forma plus tard dans la réalité de l'histoire. Ainsi s'explique le succès de ce petit livre auprès des penseurs et des politiciens de notre temps. La méthode scientifique conduisit l'auteur à étudier avec la même impassibilité le bon et le mauvais prince, donnant à l'un et à l'autre des conseils pour arriver à

leurs fins. Ces conseils sont suggérés par une étude profonde de tout ce qui est advenu dans les temps anciens et dans les nouveaux, sans la moindre préoccupation morale. Le « cas de conscience » qui s'impose à nous presque fatalement, semble ne jamais se présenter à Machiavel, qui se borne à examiner comment on arrive au pouvoir et comment se constitue un État. Il ne se demande jamais si l'extrême immoralité des moyens ne pourrait pas, la fin même étant momentanément obtenue, attaquer la société à sa base et rendre impossible tout gouvernement qui dure. Il n'examine pas s'il peut exister à côté de la morale privée une moralité sociale et politique, imposant des bornes inviolables, assignant une règle à la conduite de l'homme d'État, règle qui peut varier suivant le temps et les conditions historiques, mais qui repose, elle aussi, sur des principes sacrés. Voilà le côté faible et faux, l'odieux de la doctrine. Mais l'analyse achevée, la vivisection perpétrée, quand Machiavel arrive à sa conclusion, alors apparaissent vivement le côté pratique et le but vrai de l'œuvre. Il s'agit de constituer la patrie italienne en la délivrant de l'étranger. Fin excellente, mais on n'y pouvait parvenir en prenant le droit chemin : il fallait recourir aux moyens immoraux dont se servait alors la politique. Obsédé par cette pensée et dominé par son sujet, Machiavel ne s'arrêta pas à distinguer le but scientifique, général et permanent du but pratique et des moyens transitoires qui s'infligeaient eux-mêmes à cette époque. Il faut, concluait-il, oser, et, devant la grandeur, la sainteté de la fin, ne point se laisser arrêter par des scrupules. Ce n'est qu'en constituant une nation unie, indépendante et forte qu'on pourra en Italie avoir la liberté, la vertu, la vraie moralité. Une telle entreprise appartient au prince

réformateur ; les moyens sont ceux que commandent l'histoire et l'expérience. Le peuple devra l'accomplir ensuite et la fortifier par les armes nationales, la liberté et la vertu.

Cette dernière pensée est le sujet des « Discours ». Ils partent de l'idée du « Prince » : un seul doit être le fondateur de l'État qui doit marcher inexorablement à son but. Les « Discours » amènent après le peuple en scène et lui montrent sa voie. Ici abondent les vues justes, profondes et pratiques, inaugurant une science nouvelle de l'État. Le théoricien grandit, le patriote s'exalte. Au politicien tortueux du seizième siècle succède le citoyen de Florence instruit au forum romain. Ce n'est pas tout cependant : pour être libre, le peuple doit être fort ; pour être fort, il doit être armé : plus de mercenaires sous les drapeaux, plus de meurtriers de louage. La vraie force des armées et des nations, c'est la vertu. Voilà la pensée qui inspire la troisième œuvre capitale de Machiavel : « l'Art de la guerre. » Dès sa jeunesse, il avait soutenu l'idée, alors très hardie, de l'armée nationale ; il la reprit plus tard, sous la persécution des Médicis ; plus tard encore, vieux et malade, il arriva presque à l'implanter dans l'âme vacillante d'un pape, au moment où se ruait sur l'Italie une nouvelle invasion d'Allemands. Telle fut la marche que suivit l'esprit de Machiavel. En séparant ses œuvres, on n'en voit pas l'unité, on n'en saisit pas le but, et l'on risque de s'égarer dans les plus étranges calomnies. Si on les réunit au contraire, non seulement on en comprend la valeur, mais on voit encore le chemin par où la pensée de la nation, qui était la pensée du siècle, se dégagea des contradictions qui l'étreignaient. L'Italie était devenue incapable d'une réforme religieuse comme celle qui réussit en Allemagne. Au

lieu de s'élancer vers Dieu, comme le lui avait prêché Savonarole, au lieu de chercher sa force dans une nouvelle conception de la foi, elle tendit à reconstituer l'idée de l'État et de la Patrie : telle fut la pensée dominante de Machiavel. Il mourut dans l'écroulement de l'Italie. Sa pensée s'évanouit comme un rêve, on ne vit plus que le côté scabreux de son œuvre, et il fut l'homme le moins compris, le plus calomnié dont l'histoire ait gardé le nom. Maintenant que l'Italie s'est reconstituée comme il la voulait, le moment est venu de lui rendre justice.

V.

Telle est en résumé la conclusion de M. Pasquale Villari, qui explique avec une parfaite netteté la pensée du théoricien, en montre le fort et le faible, en explique les contradictions apparentes, jette une lumière égale et claire sur les ombres qui avaient offusqué bien des gens ; il est pourtant un signe particulier qui frappe dans la physionomie de cet homme extraordinaire et que son critique a bien marqué çà et là, sans lui donner peut-être assez de relief : Machiavel était un cynique. Il l'était par tempérament et la vie n'eut garde de le corriger. Ses portraits nous le montrent de moyenne taille, la tête plutôt petite, les yeux très vifs, le nez légèrement aquilin, la bouche pincée : c'était un spectateur, un observateur très pénétrant, passablement malicieux, qui voyait courir le vent ; mais il n'avait rien de ce qui impose et commande. Un de ses jeunes contemporains, Benedetto Varchi, a dit de lui : « Si, à l'intelligence du gouvernement et à la pratique des choses de ce monde, Niccolò avait joint la gra-

vité de la vie et l'honorabilité des mœurs, ce ne serait pas assez de le préférer aux modernes, il faudrait le comparer aux génies de l'antiquité. » Mais Niccolò n'affectait ni la gravité de Guichardin ni l'honorabilité de Varchi, c'était un écervelé qui aimait à rire. Il lisait Dante, mais aussi Burchiel, le poète du menu peuple. Il se moquait volontiers des autres : ce n'est pas le moyen d'arriver très haut ; les nigauds (nous voulons dire le grand nombre) ne portent que ceux qui les prennent au sérieux et qui se prennent au sérieux eux-mêmes. La plume qui écrivait les « Discours » avait aussi écrit la « Mandragore » et disait au public dans le prologue (1).

« Et si cette manière n'est pas digne... d'un homme qui veuille paraître sage et grave, excusez-le par cette raison qu'il s'ingénie avec ces vaines pensées de rendre plus doux ces tristes temps, parce qu'il n'a pas où tourner ailleurs son visage. Il lui a été interdit de montrer en d'autres entreprises une autre vertu, car il n'est point de prix pour ses fatigues... Cependant si quelqu'un croyait, en disant du mal de lui, le tenir par les cheveux, ou lui faire peur, ou le pousser à l'écart, j'a-

(1) E se questa materia non è degna,
Per esser pur leggieri,
D' un' uom che voglia parer saggio e grave;
Scusatelo con questo, che s' ingegna
Con questi van pensieri
Fare il suo tristo tempo più suave,
Perchè altrove non have
Dove voltare il viso :
Che gli è stato interciso
Monstrar con altre imprese altra virtue,
Non sendo premio alle fatiche sue
. . . .
Pur, se credesse alcun dicendo male
Tenerlo pei capegli,
E sbigottirlo, o ritirarlo in parte;

vertis ce quelqu'un que lui aussi sait dire du mal, *et que ce fut son premier métier*, et que, dans toutes les parties du monde où l'on parle italien, il n'estime personne...

Quand on le prend sur ce ton avec la foule, c'est qu'on a jeté sa toge par-dessus les moulins. Machiavel disait pareillement dans l'« Ane d'or » :

« Ayant autrefois occupé mon esprit à mordre celui-ci ou celui-là, j'ai fini par me tenir tranquille... mais ce siècle méprisable et corrompu est cause que, sans avoir des yeux d'Argus, on voit du mal plutôt que du bien... »

Pessimiste et, par conséquent, spectateur. Il se plaisait aux mystifications, aux paradoxes, s'amusait à étonner, manquait de tenue. Guichardin, son ami, lui écrivait : « Vous avez toujours été d'une humeur s'éloignant de l'opinion commune. » A San Casciano, nous l'avons vu, il se revêtait le soir d'habits princiers pour s'entretenir noblement avec Tite-Live ; mais toute la journée, en jaquette crottée de paysan, il avait causé avec des bûcherons, joué au trictrac avec le meunier, il s'était pris de bec avec l'aubergiste. Répétons le vrai mot, il s'encanaillait volontiers. Bien plus, il se faisait plus mauvais qu'il ne l'était réellement, toujours pour braver l'opinion commune. Ses lettres nous ont appris qu'il n'était ni méchant mari, ni malhonnête homme : cependant, quand il écrivait à Vettori l'ambassadeur, il affichait, en termes fort laids,

Io l' ammonisco e dico a questo tale,
Che sa dir male anch' egli,
E come questa fu la sua prim' arte
Et come in ogni parte
Del mondo ove il si suona
Non istima persona.

de fort vilaines mœurs : c'était un libertin d'imagination, un fanfaron de vices. Nous savons qu'il accueillit chez lui, non sans courage, quelques jeunes filles qui risquaient de tomber dans les mains de César Borgia, « parce que, disait-il, j'ai naturellement compassion des affligés. » Il n'en affectait pas moins d'admirer aveuglément la politique sans pitié du fameux prince. Pendant plusieurs années il avait très loyalement, très fidèlement servi et soutenu Pierre Soderini, et n'en lança pas moins contre lui cette sanglante épigramme (1) :

La nuit que mourut Pierre Soderini, son âme courut à l'entrée de l'enfer. Et Pluton lui dit : Ame niaise, dans l'enfer, toi? Va-t'en dans les limbes, parmi les enfants !

On a vu que Machiavel, emprisonné par les Médicis, avait supporté la torture si bravement, qu'il s'en étonnait lui-même. Ce qui ne l'empêcha pas, dans sa prison même, d'adresser à Julien de Médicis un sonnet « à queue » où il cessait tout à fait d'être héros. Après avoir rappelé les courroies qui lui serraient les jambes, les six traits de corde qu'il venait de subir, les parois d'où tombaient des poux « gros et maflus comme des papillons », la puanteur du lieu, le bruit des chaînes rivées, enlevées, des serrures, des clefs, des verrous, les cris des patients soumis à l'estrapade, le poète ajoute mélancoliquement :

Ce qui me tourmenta le plus ce fut que, dormant à l'aube, j'entendis des voix qui chantaient : « C'est pour vous qu'on prie. » — Hé !

(1) La notte che morì Pier Soderini
L' alma n' andò dell' Inferno alla bocca;
E Pluto le gridò : anima sciocca,
Che Inferno ! va nel limbo de' bambini.

qu'ils aillent à la male heure (les autres, ses compagnons de chaîne) pourvu que votre pitié se tourne vers moi, bon père, et dénoue mes liens maudits (1) ! »

Ces vers sont-ils d'un mauvais cœur ? nous ne le croyons pas ; c'est une forfanterie de cynisme. Couvert de meurtrissures, il trouvait la force de rire, en se moquant de lui-même et de ceux que, malgré la torture, il n'avait pas voulu dénoncer ou charger. Il se jouait de tout, et quand il avait de l'argent, le jetait par les fenêtres. Avec cette magnifique insouciance, impossible de faire bonne figure, surtout à Florence, alors ville de prud'hommes un peu serrés. « Il est pauvre et bon, écrivait de lui son ami Vettori ; qu'on dise autrement si l'on veut, il est fait ainsi, j'en suis garant. Lui et moi, nous nous sommes démenés de mille manières, sans pouvoir mettre un sou de côté. Il se trouve avec de grosses charges, peu de revenu, sans un liard, écrasé de famille. » Bref, un bohème : mauvaise note pour qui veut faire son chemin. Aussi ne le mit-on jamais trop en vue. Comme il avait beaucoup d'esprit, l'œil très perçant et une bonne plume, on lui confia des missions, mais toujours en sous-ordre : il ne fut jamais « l'orateur » de la république, c'est-à-dire l'ambassadeur ; il fut tout au plus le secrétaire ou l'attaché d'ambassade. Après sa disgrâce, on l'oublia neuf ans, puis on le reprit pour l'envoyer en mission chez des moines ; ces duretés-là, quand on sent ce qu'on est, n'adoucissent point

(1) Quel che mi fè più guerra
Fu che, dormendo presso all' aurora,
Cantando sentii dire : Per voi s' ôra.
Or vadano in malora
Purchè vostra pietà ver' me si voglia,
Buon padre, e questi rei lacciuol ne scioglia.

la mauvaise opinion qu'on peut avoir du genre humain. D'autre part, celui qui n'est rien garde son franc parler et son esprit libre. On est à l'aise pour clabauder contre l'académie quand on ne porte pas l'habit d'académicien ou qu'on n'en veut plus, parce qu'on le trouve trop vert. Dans de pareilles conditions, n'ayant aucune situation à ménager, on ose tout dire et tout mordre; on n'habille plus sa pensée pour la mener en bonne compagnie, on la pousse toute nue, toute crue au plein soleil. Tant mieux si les passants se fâchent; il y a un plaisir violent et rageur à les scandaliser. Je ne cache pas mes griffes dans des gants blancs; j'appelle les choses par leur vrai nom, bien plus, je le fais exprès, par leur nom le plus énergique; je ne recommande pas la force et la finesse, je recommande la férocité, la perfidie; je ne me nomme pas Guichardin, je suis Machiavel.

Il y a des esprits ainsi faits : sobres, laborieux, incorruptibles, irréprochables, mais se plaisant à écrire : « La propriété, c'est le vol; » ou : « Dieu, c'est le mal. » Ils attirent l'attention, non par des caresses, mais par des coups de poing; l'attention se retourne en grommelant, mais elle les a vus et ne les oublie plus : ils ne demandent pas autre chose. C'est ainsi que Machiavel, en frappant très fort tout le public, a blessé les délicats, les tempérés qui lui en veulent encore aujourd'hui. Guichardin n'avait pas beaucoup plus d'illusions que lui sur le genre humain, mais l'homme grave savait se contenir et garder pour lui ses observations; il se défiait des théories, des règles générales et redoutait les brusqueries d'expression qui, en voulant trop dire, ne disent rien : c'était un vrai politique. Pour s'en convaincre, il faut lire au premier volume de ses « Œuvres inédites », publiées de nos jours, ses « Con-

sidérations sur les discours de Machiavel. » Le théoricien avait soutenu (ce qui paraît vrai) que les citoyens deviennent énergiques et laborieux dans les pays stériles, tandis que, dans les pays fertiles, la bénignité de la nature les pousse à l'oisiveté. Le praticien répond : Pas de thèse générale. Rome fut bâtie sur un terrain fertile, mais le territoire n'allait pas loin et elle était entourée de voisins belliqueux ; aussi dut-elle s'agrandir par la vertu des armes et par la concorde. C'est ce qui arrive, « non dans une ville qui veut vivre philosophiquement (*alla filosofica*), mais dans celles qui veulent se gouverner selon l'usage commun du monde, comme il est nécessaire de le faire (1). » On voit déjà la différence entre les deux esprits.

Machiavel dit plus loin que, pour fonder une république, il faut être seul, et que par conséquent Romulus fit bien de tuer son frère. Guichardin répond :

Il n'est pas douteux qu'un seul homme puisse mettre les choses en ordre mieux que ne le font beaucoup de gens, et qu'un homme, dans une société désorganisée, mérite des éloges, si, ne pouvant la réorganiser autrement, il le fait au moyen de la violence, de la fraude et d'autres moyens extraordinaires. Mais qu'on prie Dieu de n'avoir pas besoin d'être réorganisé de cette façon, parce que les hommes sont faillibles et qu'il peut aisément venir au réorganisateur l'envie de se faire tyran. Quant à la vie de Romulus, il faut l'examiner avec soin, parce qu'il semble qu'il fut tué par le sénat précisément parce qu'il voulait s'arroger une autorité trop grande... (2) »

(1) ... Non in une città che voglia vivere alla *filosofica* ma in quelle che vogliono governarsi secondo il comune uso del mondo, come è necessario fare.

(2) Non è dubbio che un solo può porre miglior ordine alle cose che non lo fanno molti, e che uno in una città disordinata merita laude, se, non potendo riordinarla altrimenti, lo fa con la violenza e con la fraude e modi estraordinarii. Ma si preghi Dio che non ci sia bisogno d'essere riordinati a questo modo, perché gli uomini sono fal-

Lorsque Machiavel affirme, avec son assurance ordinaire, que le meilleur moyen d'assurer la liberté, c'est de tuer les fils de Brutus, Guichardin répond en substance : C'est possible, mais il est à souhaiter que Brutus ne laisse pas d'enfant (1). Qu'on verse le sang, d'accord, si cela est nécessaire, mais que le prince ne laisse échapper aucune occasion d'affermir l'État par l'humanité et par des bienfaits, en se gardant bien de prendre pour règle absolue ce que dit Machiavel « à qui plurent à l'excès les moyens violents et extraordinaires. »

Toujours la même censure : pas de maxime générale, pas d'extrême turbulence dans l'expression. Quand Machiavel déclare que, pour faire un grand chemin, la force ne suffit pas, il y faut aussi la fraude — distinguons, répond Guichardin, qu'entendez-vous par fraude ? Est-ce la simulation et la ruse ? En ce cas, vous pouvez avoir raison. Est-ce la tromperie et le manque de foi ? En ce cas, on peut citer de grands personnages qui, sans fraude, acquirent des royaumes : tels Alexandre et César qui démasqua son ambition. Il est aussi très discutable que la fraude soit toujours un moyen sûr d'arriver à la grandeur, « parce qu'avec la tromperie on fait de beaux coups, mais la réputation de trompeur vous ôte après le moyen de toucher le but (2). »

laci e facilmente al riordinatore può venir la voglia di farsi tiranno. E quanto alla vita di Romolo bisogna considerarla bene, perchè pare che fosse ammazzato dal Senato appunto per volersi arrogare troppa autorità. Bisogna considerarla bene.

(1) Sebbene però sia spesso necessario di mettere le mani nel sangue, non desideri il nuovo governo che Bruto abbia figli, per acquistare reputazione ammazzandoli, meglio sarebbe che non ne avesse.

(2) ... Perchè con l'inganno si fanno di bei colpi, ma la reputazione d'ingannatore ti toglie poi il modo di conseguire l'intento.

Machiavel, qui cherchait à étonner, dit quelque part que les divisions, à Rome, furent avantageuses, parce que le peuple se contenta de combattre pour ses droits, et après la victoire, partagea le gouvernement avec les patriciens. — Oh ! oh ! s'écrie Guichardin : ce ne furent pas les divisions qui firent la puissance de Rome. Vous félicitez le malade de ses souffrances à cause de l'excellent remède qui doit l'en guérir... « L'histoire est pleine d'exemples divers et chacun a ses bonnes raisons. Il est des partis qu'on ne peut prendre avec des règles fixes, parce que la conclusion doit être tirée des humeurs de la cité, de l'état des choses qui varient suivant la condition des temps, et *d'autres occurrences qui tournent* (1). »

Guichardin, nous le répétons, était un Machiavel sans théorie et sans idéal : il reprochait à son ami, non seulement d'excéder dans les préceptes immoraux, mais aussi de s'exalter outre mesure. Il ne lui permettait pas de croire à la « vile multitude » chez laquelle il ne peut y avoir « ni discours raisonnable, ni résolution fondée, ni action ferme, » mais seulement confusion, tumulte et « dissonances de cerveaux ». Et que Machiavel ne s'avise pas de vanter le législateur qui, son œuvre accomplie, abdique noblement, laissant l'État aux mains du peuple ; « ce sont là des pensées, écrit froidement Guichardin, qui se peignent plus facilement dans les livres et dans les imaginations des hommes qu'*elles ne s'exécutent en fait.* » Ainsi s'expriment les personnages posés, tranquilles que l'ex-

(1) Le storie son piene d'esempii diversi, e ciascuno ha le sue buone ragioni ; sono partiti che non si possono pigliare con una regola ferma, perchè la conclusione si deve cavare dagli umori della città, dall' essere delle cose, che varia secondo la condizione dei tempi ed altre occorrenze che girano.

périence a guéris de l'admiration comme de l'indignation, et qui se tiennent en garde contre les idées absolues. Ils se concilient ainsi l'adhésion des esprits pratiques : en lisant les « Œuvres inédites » de Guichardin, Cavour disait à un de ses amis : « Voilà un homme qui connaissait les affaires ; il les connaissait bien mieux que Machiavel. »

Celui-ci, en revanche, avec ses libertés de langage, ses audaces et ses pétulances, le souffle et les ailes qui le portaient si haut, le large regard qui embrassait si bien les ensembles et voyait clair jusque dans les brumes de l'avenir, frappe et intrigue davantage les esprits absolus, les enfants et les philosophes. Son plus grand tort fut d'être un peu trop franc, ou pour mieux dire, d'outrer sa franchise, et, si nous osons nous servir d'une expression qu'il n'eût pas dédaignée, de mettre les pieds dans les plats. Il cria tout ce qu'il pensait avec une sincérité violente et agressive. S'il y eut quelqu'un qui dans ses livres et dans sa vie se montra tout le contraire de ce qu'on appelle ordinairement machiavélique, ce fut Machiavel.

CHAPITRE VII.

L'ARIOSTE.

I. L'Arioste : sa jeunesse. — Ses poésies latines.
II. Son théâtre.
III. L'homme peint par lui-même. — Ses satires.
IV. Le poème chevaleresque avant l'Arioste. — Luigi Pulci et son *Morgante maggiore*.
V. Boiardo et son *Orlando innamorato*.
VI. Le « Roland furieux ».

I.

Machiavel était Toscan et ne s'éloigna guère de Florence, mais la ville de Dante et de Politien n'était déjà plus le centre lumineux de l'Italie. Les arts brillaient surtout à Rome où s'établit Michel-Ange ; la poésie, à Ferrare où vécut l'Arioste, le trouvère de la Renaissance, le plus exquis de son temps et peut-être de tous les temps.

Ferrare était pourtant la dernière venue dans les lettres ; elle n'avait guère appris le latin qu'en 1429. Jusque-là, dans ce pays retardé, peu ou point de culture et d'éloquence ; on n'y connaissait pas Cicéron, et celui qui pouvait nommer Salluste, César, Tite-Live passait pour un phénomène ; on n'enseignait aux écoliers que les éléments. Guarin de Vérone y vint en 1429 ; cet humaniste fut l'instituteur du marquis Leonel, fils naturel de Nicolas III ;

l'élève lisait Plutarque, improvisait des vers italiens et protégeait les lettres; le maître faisait de plus deux cours par jour, et tenait chez lui pension d'écoliers; les pauvres ne payaient rien. Le soir Guarin enseignait encore et sa maison était pleine. On venait de loin s'instruire à son école; entre autres disciples étrangers, il eut le Hongrois Janus Pannonius et l'Anglais Robert Fleming. Sous un pareil maître et un pareil prince, l'érudition et même la poésie latine fleurirent si bien que Ferrare était devenue à la fin du siècle un centre important d'humanistes. Arioste enfant fit donc très probablement du latin. En fit-il beaucoup, fut-il à même de discuter avant l'adolescence avec des docteurs? — On raconte cela volontiers de tous ceux qui ont acquis un grand nom dans les lettres. Mais l'Arioste lui-même dit tout le contraire; dans sa satire adressée au Bembe, il affirme qu'à vingt ans: « il aurait à peine entendu celui qui traduisit Ésope. » Chez nous on va plus vite, on lit Phèdre en cinquième; il est vrai qu'on ne le comprend pas.

D'où vint ce retard dans l'instruction classique du poète? Nous le savons par lui-même: le coupable fut son père qui le poussa l'épieu aux reins dans l'étude du droit, et lui fit perdre cinq années « dans ces bavardages (*in queste ciancie*) ». Notons en passant qu'une foule de poètes italiens ont parlé de la jurisprudence avec acrimonie, Pétrarque en tête qui était pourtant sérieux et studieux. Enfin l'Arioste, après beaucoup de discussions, « fut mis en liberté » et eut le droit d'étudier « ses latins » (*i latini miei*) sous Grégoire de Spolète; on montre encore, dans la bibliothèque de Ferrare, la salle où il fit (peut-être) ses études et où l'on a recueilli ses reliques: les autographes, la chaise et le fameux encrier orné d'un petit Amour qui,

le doigt sur sa bouche, conseille la discrétion. Le poète suivit le conseil, vertu rare chez ses confrères.

Avec Grégoire de Spolète, le jeune Ludovic fit des progrès miraculeux : très peu après il composa en hexamètres latins un éloge de la philosophie déjà bien remarquable ; puis il devint amoureux — en vers latins toujours — comme c'était la mode alors. Ses odes à Philiroé sont étonnantes. En ce temps-là l'étranger envahissait l'Italie : à quoi pensait donc ce jeune homme de vingt-deux ans ? A l'amour seulement, et ce qui est encore plus significatif, à l'amour d'après Horace :

Rursus quid hostis prospiciat sibi,
Me nulla tangat cura, sub arbuto
Iacentem aquæ ad murmur cadentis... etc.

Louis XII conquiert le duché de Milan, qu'importe si, après avoir passé les Alpes

... quatiat Celticus Ausones ?

qu'importe de servir un roi gaulois ou latin,

Si sit quidem hinc atque hinc non leve servitium ?

La critique moderne (1) cherche à justifier le poète de son indifférence ; nous ne la condamnons pas, nous la constatons ; c'est un trait qui peint le temps et l'homme. Il s'agit bien de Barbares, il s'agit de Philiroé, de Pasiphile, de Lydie, de Julie, de Glycère, ou plutôt d'Horace et de Catulle, quelquefois aussi de Pétrarque : quand le poète change de langue et d'imitation, il change aussi de sentiment ; la même Megilla qu'il chante assez lestement en latin devient en italien une madone : c'est « une haute beauté

(1) CARDUCCI, *Delle poesie latine edite e inedite di Ludovico Ariosto.*

qui, de sa lumière bienheureuse, illustre et blanchit l'occident ». On le voit, le cœur n'est pour rien dans cette littérature. Il ne s'agit que de bien copier les maîtres, les anciens et les modernes : c'est l'artiste qui se fait la main. Il est regrettable que l'Arioste n'ait pas eu le temps d'étudier le grec; il aurait aimé d'une troisième manière. Mais il avait voulu apprendre d'abord « le parler de mes Latins, si bien, dit-il, qu'acquérant l'un, et différant l'autre (celui des Achéens) l'occasion s'enfuit indignée, car elle m'avait tendu ses cheveux et je n'avais pas su la saisir. »

Ces essais de poésie latine furent interrompus par un malheur domestique : le jeune Ludovic perdit son père et dut « quitter Marie pour Marthe », la seule chose nécessaire pour le pain quotidien : il eut deux sœurs à marier sans écorner l'héritage, des frères à élever, à éloigner du vice; il se tira de ces devoirs, disent les biographes, avec prudence et affection. Mais il fallait vivre; à cet effet, malgré les répugnances exprimées dans ses premiers écrits, il fit ce que tout le monde faisait en ce temps-là, il servit les princes. Sa première complaisance fut une poésie catullienne pour le mariage de don Alphonse avec Lucrèce Borgia (1502); il avait déjà vingt-huit ans. L'année suivante, il adressa au cardinal d'Este, devenu évêque de Ferrare, le fameux distique où il joue sur le nom d'Hippolyte et peut-être aussi sur la vertu douteuse du prélat :

Quis patre invicto gerit Hercule fortius arma?
Mystica quis casto castius Hippolyto?

Telle fut la période latine de l'Arioste. Des connaisseurs (Foscolo entre autres) louent très fort ces petits poèmes catulliens; d'autres y trouvent je ne sais quoi de dur et de forcé; c'est l'opinion de Panizzi le biblio-

thécaire. En tous cas cet exercice de versification latine assouplit la main du poète et lui donna cette aisance gracieuse dans la liberté de l'allure, ce charme dans l'abondance qui manque à d'autres artistes italiens même de premier ordre et qui est le signe particulier de son talent. « Il est inutile de le nier : les langues romanes, même l'italienne, ont relativement aux deux langues de l'antiquité classique un peu de relâchement et de loquacité ; quand elles s'abandonnent, elles ont les jointures faibles et cheminent d'un pas mal assuré, ou s'en vont toutes droites et raides (au moins quand elles parlent en vers) ; c'est seulement sous la discipline de leur mère qu'elles acquièrent cette dignité libre, cette élégante assurance qui est le signe le plus clair qu'on est bien né. » C'est ainsi qu'Horace et Catulle ont fourbi l'octave du poète, en la débarrassant de ces filaments et de ces excroissances qui embarrassent et étouffent plus d'une fois la poésie de Boiardo. Monti écrivait à ce propos : « L'étude du latin est le premier élément de notre langage poétique, » et il ajoutait : « C'est par là que l'Arioste s'ouvrit, en imitant, une grande source de franches et mâles élégances qui parurent originales parce qu'il en céla l'imitation, et il sut extraire avec un merveilleux jugement, de la langue latine et de sa propre fantaisie, des manières de parler très belles et très neuves qu'on chercherait en vain chez les anciens. »

II.

L'an 1503 marqua dans la vie du poète : ce fut alors qu'il quitta la langue morte pour la langue vivante et qu'il entreprit son œuvre capitale, le « Roland furieux ». Mais

avant de la pousser bien loin, il eut à subir les ordres et les caprices de la cour où il était entré comme valet, lui gentilhomme. De poète qu'il était, le cardinal le fit courrier et le contraignit à courir à cheval par les rochers et les précipices; en même temps, l'Arioste écrivait des comédies en prose, pour amuser les grands seigneurs. Est-il vrai que dès son enfance il ait eu le goût du théâtre et que parfois, quand ses parents étaient sortis, il ait déguisé ses frères et sœurs pour leur faire jouer toute sorte de personnages ? Si ces jeux d'enfants pouvaient être regardés comme des indices de vocation, il y aurait dans chaque maison un Molière en herbe. Est-il vrai encore qu'un certain jour, étant grondé par son père, il l'ait écouté longtemps avec attention sans répondre un mot. On lui demanda pourquoi il n'avait pas voulu se défendre; il répondit que, pendant la semonce, il songeait à une comédie, où il comptait placer une scène pareille qu'un père ferait à son fils. La scène existe en effet dans la *Cassaria,* c'est la seconde du cinquième acte. On en a voulu conclure que la pièce ayant été composée dans l'adolescence de l'Arioste, à l'âge où il était grondé par son père, c'est-à-dire vers 1490, elle précéda la *Calandra* de Bibbiena, et fut ainsi la première comédie originale du théâtre italien. Mais la critique aujourd'hui ne connaît que les dates des premières représentations; or on sait que la *Calandra* put être jouée à Urbin dès 1504, tandis que la *Cassaria* n'amusa la cour de Ferrare qu'en 1507, au mois de mars. Pigna dit d'ailleurs que l'Arioste écrivit d'abord ses pièces en prose, « ayant devant lui la *Calandra* de Bibbiena. » Ces questions de priorité ne tourmentent que les badauds; ce qui est plus important à noter, c'est que ni la *Calandra,* ni la *Cassaria* ne sont des pièces origina-

les. Dans le prologue en vers, récité avant la représentation, l'Arioste annonçait une comédie nouvelle que jamais les Latins ni les Grecs n'avaient mise en scène, et il craignait que cette audace n'effrayât le public. Le plus grand nombre n'estime parfait que ce qu'ont dit les anciens...

E solo stima
Quel che gli antichi han detto esser perfetto.

Voilà un trait qui caractérise la Renaissance. L'auteur reconnaissait que le public, dans un certain sens, avait raison, que jamais prose ou rime vulgaire (italienne) ne peut être comparée à la prose et au vers antique ; mais, disait-il, « les talents ne sont pourtant point différents de ce qu'ils furent, et l'on devient artiste aujourd'hui par où on le devenait autrefois. » Malgré cette observation pleine de sens, la témérité du novateur était bien timide. Il n'innovait (après Bibbiena du reste) qu'en écrivant d'abord sa pièce en prose et en ne la traduisant pas de Plaute ou de Térence, mais les personnagesl, es mœurs, l'intrigue, le titre même rappelant l'*Asinaria,* l'*Aulularia,* la *Cistellaria,* etc., etc., sont renouvelés des anciens, et l'on en peut dire autant des autres pièces de l'Arioste. La scène est à Ferrare au lieu d'être à Rome et les personnages ont des noms italiens, mais ce sont des masques de l'ancien théâtre ; le père et le fils n'ont pas changé, la jeune fille n'a pas été réformée par le christianisme, l'esclave est devenu valet sans changer de rôle et, représentant la fourberie qui triomphe de la force, demeure la cheville ouvrière de l'action. De loin en loin quelque bon trait de satire, une allusion aux vices, aux ridicules du jour, un coup de fouet aux juges, aux gabelous, aux pèlerins,

aux dévotes, même aux princes, une forte égratignure où l'on sent la griffe du maître, mais voilà tout. L'Arioste, qui avait aimé d'après Catulle et Horace, riait d'après Plaute; quand plus tard il voulut mettre en vers son théâtre pour lui donner une valeur littéraire, il demeura copiste et tâcha d'introduire dans sa langue un mètre latin. Cependant, même dans ces essais manqués, la main s'assouplit de plus en plus, l'artiste s'appropria tous les styles. Il n'inventa pas la comédie originale que Machiavel devait improviser dans sa « Mandragore », mais il trouva chez Plaute et chez Térence des vivacités, des gaietés, des malices qui lui serviront plus tard quand il avancera dans son « Roland ». Ajoutons que cette adaptation de l'ancien théâtre à la scène italienne a un intérêt historique; en ceci l'Arioste aplanit un chemin qui sera suivi, le chemin qui va de Plaute à Molière. Pour s'en convaincre, il suffit de relire (dans une traduction presque littérale) une scène de la *Lena*. Le poète de Ferrare y introduit un valet, nommé Corbulon, qui cherche le moyen de venir en aide à Flavio, son jeune maître. Ce fils de famille a vendu son bonnet et son manteau pour se faire de l'argent; il s'agit de lui trouver un manteau et un bonnet neufs: comment s'y prendre? Corbulon, qui a lu ses auteurs, dit au public :

Il faudrait ici, j'en conviens,
Un de ces esclaves anciens
Qu'on voyait, chez Plaute et Térence,
Reprendre avec tant d'assurance
Dans la sacoche du papa
L'argent qu'au fils on attrapa.
Mais quoi! pour n'être point esclave,
N'avoir pas nom Sosie ou Dave,
N'être pas Gète ou Syrien,

Faut-il qu'on ne soit bon à rien?
Et, par quelque ruse opportune,
Ne puis-je tenter la fortune
Qui donne, a dit un vieux Romain,
Aux coups de tête un coup de main?
Que faire pourtant? Mon vieux homme,
N'est pas si sot que ceux de Rome
Que les Chrémès ou les Simon
De Térence et de Plaute, non!
Mais tant mieux! Plus il est rebelle,
Plus ma victoire sera belle
Si je le prends dans mes filets...
Sus donc, sans tarder, tendons-les!
Je crois entendre mon vieux homme;
C'est comme au théâtre: on le nomme,
Il paraît (1).

(1) Bisogneria d' un servo, quale fingere
Ho veduto talor nelle commedie,
Che questa somma con fraude e fallacia
Sapesse del borsel del vecchio mungere.
Deh, se ben io non son Davo nè Sosia,
Se ben non nacqui fra Geti o in Siria,
Non ho in questa testaccia anch' io malizia?
Non sapró ordire un giunto anch' io ch' a tessere
Abbia fortuna poi la qual propizia
(Come si dice) agli audaci suol essere?
Ma che faró? che con un vecchio credulo
Non ho a far, qual a suo modo Terenzio
O Plauto suol Cremete o Simon fingere:
Ma quanto egli è più cauto, maggior gloria
Non è la mia, s' io lo piglio alla trappola?
Jeri ando in nave a Sabbioncella, e aspettasi
Questa mattina: convien ch' io mi prepari
Di quel ch' ho a dir, come lo vegga. Or eccolo
Appunto: questo è un tratto di commedia:
Il nominarlo, ed agli in capo giungere
Della contrada, è un un tempo medesimo.
(*La Lena*, acte III, scène I.)

Ce monologue suffit pour bien marquer tout ce qu'il y a de convenu, d'artificiel dans ce théâtre. Suit une scène entre Corbulon, le valet, et Hilaire, le père qui revient de voyage ; c'est à peu près une des fourberies de Scapin que Molière ne dédaignera pas de renouveler. Corbulon parcourt le théâtre en tous sens (un des effets de Plaute) en faisant semblant de ne pas voir Hilaire et en se lamentant sur l'affreux malheur qui vient d'arriver à son jeune maître. Hilaire, déjà effrayé, demande ce que c'est ; Corbulon raconte alors un assaut nocturne. Votre fils, dit-il au vieillard, rentrait chez lui, hier au soir (1) :

Comme il passait sous les arcades,
Il fut assailli d'estocades :
Quatre gueux jouant du stylet
Étaient pendus à son collet :
Ce fut une horrible bataille.
— Mais il n'y reçut pas d'entaille ?
— Pas la moindre.
— Dieu soit loué !
— Enfin, rudement secoué,
Il se dégage et prend le large...
Les gueux reviennent à la charge...
Il court, il vole ; un coup de feu
L'atteint à la tête.

(1) ... Come fu a quei portici...
Fu circondato da quattro, ed aveano
Arma d' asta, ch' assai colpi gli trassero.
— E non l' hanno ferito ? Oh che pericolo !
— Come è piaciuto a Dio, mai non lo colsero
Nella persona.
— O Dio, te ne ringrazio.
— Egli voltò a loro le spalle, e messosi,
Quanto più andar poteano i piedi, a correre,
Un gli trasse alla testa.

— Grand Dieu !
— Rassurez-vous. Le coup n'effleure
Que sa médaille ...
— A la bonne heure !
— ... Son bonnet tombe...
— Il l'a perdu ?
— Non, les gueux l'ont pris.
— Et rendu ?
— Rendu ? fi donc !
— Ah ! quelle perte !
Ce bonnet m'avait coûté, certe,
Avec tous ses ferrets en or,
Douze ducats. Mais passe encor
Si c'est tout.
— Écoutez la suite.
Sa robe qui gênait sa fuite,
Tombant d'un côté, s'enroulait
Sans cesse autour de son mollet,
Et faillit plusieurs fois le faire
Tomber. Il a dû s'en défaire

— Oimè !
— Ma colselo
Nella medaglia d' or ch' aveva, e caddegli
La berretta.
— E perdella ?
— No, la tolsero
Questi rubaldi.
— E non gliela renderono ?
— Renderon eh !
— Mi costò più di dodici
Ducati coi puntal d' oro che v' erano.
Lodato Dio che peggio non li fecero.
— La roba fra le gambe avviluppandosi,
Che gli cadea da un lato, fu per metterlo
Tre volte e quattro in terra ; alfin, gettandola
Con ambedue le mani, sviluppossene.
— Insomma l' ha perduta ?

En la jetant... comme ceci...
— Sa robe est donc perdue aussi ?
— Non, les voleurs l'ont prise encore...
— C'est un habit perdu, pécore.
— Non, puisque d'autres l'ont trouvé.
— C'en est fait ! Je suis achevé.
C'était une chaude parure
Qu valait avec la fourrure
Quatre-vingts ducats. L'insensé !
Mais enfin, s'il n'est pas blessé...
— Il l'est dans l'âme.
— Oui da ?
— Sans doute.
Il s'émeut, se trouble, redoute
Le moment où vous le saurez
Et l'ennui que vous en aurez

Jusqu'ici tout est renouvelé de l'ancienne comédie ; c'est à peine si, un peu plus loin, on trouve un ou deux traits de satire moderne et locale. — « Que faire ? »

— Pur la tolsero
Quei ladroncelli, ancora.
— E se la tolsero
Quei ladroncelli, non ti par che Flavio
L'abbia perduta ?
— Non credea che perdere
Si dicesse alle cose ch' altri trovano.
— Oh ! tu sei grosso. Mi vien colla fodera
Ottanta scudi. In somma non è Flavio
Ferito ?
— Non nella persona.
— Uh diavolo,
In altra parte ferir lo poteano ?
— Nella mente, che si pon gran fastidio,
Pensando, oltre al suo danno, alla molestia
Che voi ne sentirete risapendolo.

demande le vieillard ; Corbulon répond : « Avertir les juges, le podestat, le prince au besoin. — Hélas ! s'écrie Hilaire (1),

Hélas ! le profit serait mince
Si je contais l'affaire au prince :
Car le prince me renverrait
Au juge qui, plein d'intérêt,
Jetant d'abord ses yeux avides
Sur mes mains et les trouvant vides,
Dirait que je n'ai ni témoins
Ni preuves, qu'il a d'autres soins
Et d'autres affaires en tête,
Enfin que je suis une bête.
Puis se mange-t-on entre loups ?
Sais-tu qui sont les vrais filous ?
Ceux qui sont payés pour les prendre.
Le juge qui devrait les pendre
Partage avec eux, j'en réponds...
Ce sont tous des tas de fripons.

Sur quoi Hilaire donne l'argent qu'il faut et la farce est jouée. Un vice contemporain n'est guère attaqué que dans une pièce de l'Arioste, le « Nécromant ; » mais ici encore les figures manquent de relief, ce sont des fourbes

(1) .... Or sia ancor ch' io vada al Duca, e contigli
Il caso, che farà, se non rimettermi
Al potestade ? E il podestade subito
M' avrà gli occhi alle mani ; e non vedendoci
L' offerta, mostrerà che da far abbia
Maggior faccende : e se non avrò indizii
O testimoni, mi terrà una bestia.
Appresso, chi vuoi tu pensar che sieno
I' malfattori, se non i medesimi,
Che per pigliar il malfattor, si pagano ?
Col cavalier dei quali, o contestabile
Il podestà fa a parte, e tutti rubano.

ou des nigauds comme tous les autres, et le bon sens, la malice populaire est toujours représentée par l'esclave ou le valet Temolo. On lui demande s'il croit aux esprits ; il répond (c'est le mot le plus vif de la pièce) (1) :

Les esprits, je n'y croirais pas,
Mais tant de gens dont on fait cas,
Capitaines couverts de gloire,
Princes, prélats daignent y croire,
Que moi, manant sans feu ni lieu,
Il faut bien que j'y croie un peu...

C'est dans ces traits, qu'on voudrait plus fréquents, que se montre la physionomie, le signe particulier de l'auteur, le sourire de la Renaissance.

III.

Telles furent les études, tels les essais qui préparèrent le talent de l'Arioste. Quant à la vie, elle ne paraît pas lui avoir donné de fortes émotions. On veut aujourd'hui (2) lui attribuer une valeur morale égale à celle de Dante, c'est une question difficile à discuter : un oranger peut valoir un chêne, cela dépend de ce qu'on en veut faire ; le seul point qui nous intéresse, c'est de savoir en quoi le chêne diffère de l'oranger. Étudions, ne jugeons pas,

(1) Di questi spirti, a dirvi il ver, pochissimo
Per me ne crederei ; ma li grandi uomini,
E principi, e prelati, che vi credono,
Fanno con loro esempio ch' io, vilissimo
Fante, vi credo ancora.
(*Il Negromante*, acte I, scène III.)

(2) U. A. Canello, *Storia della letteratura italiana nel secolo XVI.*

si nous voulons voir juste. On a dit du Tasse : « Un fou qui fit une œuvre sage; » on a dit de l'Arioste : « Un qui fit une œuvre sage folle ; » ce jugement un peu sommaire n'est peut-être pas sans vérité. Le bon Ludovic s'est peint lui-même dans ses satires qu'on s'est remis à étudier avec soin ; nous y voyons non pas un héros, mais un brave et bon homme ; il y a chez lui des vertus bourgeoises ; il sacrifiait tout, même un peu de sa dignité, pour soutenir sa mère, ses frères et ses sœurs. Le cardinal Hippolyte lui donnait peu d'argent et lui imposait un métier de commissionnaire à cheval ; le poète s'en plaint doucement, sans trop d'acrimonie. « Hélas ! dit-il, j'aurais envoyé son nom aux nues, mais il ne veut pas que ses louanges, composées par moi, comptent pour une œuvre digne de rétribution ; ce qui l'est pour lui, c'est de courir la poste (1). Si je l'ai mis dans mes vers avec éloge, il dit que je l'ai fait par plaisir et oisiveté ; il serait plus grand à ses yeux d'aller toujours à ses trousses. » Triste condition, pour un thuriféraire, d'être au service d'un homme qui ne se payait pas d'encens. Tout ce que demandait le rêveur, c'était une vie tranquille et des loisirs studieux : on dort aussi bien sous une couverture grossière que sous la soie et l'or. Il lui plaisait plus de reposer ses membres paresseux, que de se vanter de les avoir portés chez les Scythes, les Indiens, les Éthiopiens, plus loin encore. « Les appétits des hommes sont différents : la tonsure plaît à l'un, l'épée à l'autre, à celui-ci la patrie, à celui-là les rives étrangères. Que celui qui veut

(1) Non vuol che laude sua da me composta
Per opra degna di mercè si pona ;
Di mercè degno è l' ir correndo in posta.

courir le monde y coure; qu'il voie l'Angleterre, la Hongrie, la France, l'Espagne; il me plaît, à moi, d'habiter mon pays. J'ai vu la Toscane, la Lombardie, la Romagne, la montagne qui partage l'Italie, celle qui la clôt, l'une et l'autre mer qui la baignent; cela me suffit; quant au reste de la terre, j'irai le visiter tranquillement sur la carte, sans payer l'auberge, que le monde soit en guerre ou en paix (1). » Tels étaient ses goûts : tranquilles, casaniers, point chevaleresques. Mais il avait toujours le cardinal sur le dos : quelquefois il tâchait de se secouer, dans un accès d'humeur :

« Apollon, s'écriait-il, grâce à toi; grâce à toi, collège sacré des muses, je ne possède pas de quoi me faire un manteau... Le saint cardinal croit m'avoir acheté avec ses dons, mais il n'est point amer et dur de les rendre, et de reprendre ma première liberté.... Si pour m'avoir donné un revenu de vingt-cinq écus pour quatre mois, et pas assez solide encore pour qu'on ne me le conteste pas bien souvent, il doit m'enchaîner, me tenir esclave, me faire suer ou trembler de froid, sans aucun souci que je tombe malade ou je meure, ne lui laissez pas cette illusion : dites-lui que, plutôt que d'être valet, je prendrai la pauvreté en patience (2). » Mais ces lubies étaient rares; le poète

(1) Vist' ho Toscana, Lombardia, Romagna,
Quel monte che divide et quel che serra
Italia, e un mare e l' altro che la bagna;

Questo mi basta; il resto della terra
Senza mai pagar l' oste andrò cercando
Con Tolomeo, sia il mondo in pace o in guerra.

(2) Apollo, tua mercè, tua mercè, santo
Collegio delle muse, io non possiedo
Tanto per voi, che possa farmi un manto...

se cabrait parfois, piétinait sur place, gardait pourtant le bât et le licou.

Un jour cependant il eut un rêve de fortune. Jean de Médicis qui, simple cardinal, l'avait comblé de caresses, venait de monter sur le saint-siège où il illustra beaucoup trop le nom de Léon X. L'Arioste courut à Rome, « en habit d'estafette, écrit-il, et n'ayant pas de hardes, j'ai évité de rendre visite à des gens de dignité, parce qu'ici plus que toute autre part, on n'estime que les hommes bien vêtus. Il est vrai que j'ai baisé les pieds du pape, et il m'a montré qu'il m'écoutait volontiers; je ne crois pas qu'il m'ait vu, car depuis qu'il est pape, il ne porte plus de lunettes. Aucune offre ne m'a été faite, ni par Sa Sainteté, ni par mes amis qui depuis peu sont devenus des personnages; il me semble que tous *imitent le pape en voir peu* (1). » Ces amis étaient le Bembe, Molza,

Or conchiudendo dico che se il sacro
Cardinal comperato avermi stima
Con li suoi doni, non mi è acerbo ed acro

Renderli e tor la libertà mia prima...

Se avermi dato onde ogni quattro mesi
Ho venticinque scudi, nè sì fermi,
Che molte volte non mi sien contesi,

Mi debbe incatenar, schiavo tenermi,
Obbligarmi ch' io sudi e tremi, senza
Rispetto alcun ch' io muoja o ch' io m' infermi;

Non gli lasciate aver questa credenza :
Ditegli che piuttosto ch' esser servo,
Torró la povertade in pazienza.

(1) Io sono arrivato quà in abito di staffetta, e per non haver panni ho schivato di andare a persona di dignità, perchè quì, più che in tutti gli altre lochi, non sono estimati se non li ben vestiti È vero

Bibbiena qui, peut-être, obéissaient à un mot d'ordre de Léon X, peu soucieux d'obliger la cour et les courtisans de Ferrare. Pauvre poète : il était destiné à la médiocrité! « Le pape, dit-il dans une satire, s'inclina vers moi de son siège bienheureux, me prit la main et les deux joues et me donna le saint baiser sur l'une et sur l'autre. Après quoi, le cœur et la poche pleins d'espérance, mais mouillé, enlaidi par la pluie, j'allai souper le soir à l'auberge du Mouton (1). » Le grand mal après tout ? Il prenait son parti des choses. « Qu'il me remplisse d'or l'escarcelle, les manches, la poitrine et, si ce n'est pas assez, la gorge, le ventre et les boyaux, à quoi me servira de m'être fatigué à monter tant de marches ? Mieux vaudrait me tenir en repos et me fatiguer moins (2). » Allons donc ! le jeu n'en vaut pas la chandelle ! Et d'ail-

che ho baciato il piè al Papa e m'ha mostrato di odir volontera : veduto non credo che m'abbia, che dopo ch'è papa, non porta più l'occhiale. Offerta alcuna nè da Sua Santità, nè da li amici miei divenuti grandi novamente m'è stata fatta ; li quali mi pare che tutti imitino il Papa in veder poco.

(1) Piegossi a me della beata sede :
Le mani e poi le gote ambe mi prese,
E il santo bacio in amendue mi diede.

Indi col seno e con la falda piena
Di speme, ma di pioggia molle e brutto,
La notte andai sino al Montone a cena.

(2) Sia ver che d'oro m'empia la scarsella,
E le maniche e 'l grembo, e se non basta
M'empia la gola e il ventre e le budella,

In che util mi risulta essermi stanco
In salir tanti gradi ? Meglio fora
Starmi in riposo e affaticarmi meno.

leurs ce pauvre pape a bien d'autres appétits à contenter que le mien (1). Il y avait une fois une sécheresse épouvan-

(1) Una stagion fu già che sì il Tirreno
Arse, che 'l sol di nuovo a Phaetonte
De' suoi corsier parea haver dato il freno

Secco ogni pozzo, secca era ogni fonte
Li rivi, e' i stagni e' i fiumi più famosi
Tutti passar si potean senza ponte

In quel tempo d'armenti e di lanosi
Greggi, io non so si dico ricco o, grave
Era un pastor fra gli altri bisognosi

Che poi che l' acqua p (er) tutte le cave
Cerco indarno, si volse a quel signore
Che mai non suol fraudar chi in lui fede have

Et hebbe lume e inspirazion di core
Ch' indi lontano troveria nel fondo
Di certa valle il desiato humore

Con moglie et figli et con ciò ch' avea al mondo
La si condusse e con gli ordigni suoi
Lacqua trovo ne molto andò profondo

Et non havendo con che attinger poi
Se non un vaso picciolo et angusto
Disse, che mi sia il primo non ve annoi.

Di moglierma il secondo, e 'l terzo è giusto
Che sia de figli, e' il quarto : et fin che cessi
L' ardente sete onde è ciascuno adusto

L' altri, vo ad un ad un che sien concessi
Secondo le fatiche : alli famigli
Che meco in opra a far il pozzo messi

Poi su ciascuna bestia si consigli
Che di quelle che a perderle e piu danno
Inanzi al altre la cura si pigli

table : les voyageurs traversaient les étangs, les plus grosses rivières à pied sec. Un pasteur chargé de troupeaux invoqua l'assistance du divin Maître qui lui indiqua bien loin une vallée où il trouverait de l'eau : il y alla donc avec tout son monde, et, n'ayant pour puiser à l'abreuvoir qu'un vase étroit, il se réserva la première gorgée, la seconde à sa femme, les suivantes à ses fils, les suivantes à ses serviteurs qui viendraient l'un après l'autre dans l'ordre assigné par les services rendus. Une pie qui fut aimée, qui fit la joie du maître, cria : « Malheur ! Je ne suis pas de ses parents, je n'ai pas travaillé au puits, je ne peux le servir aujourd'hui plus qu'autrefois, je reste derrière les autres, et si je ne m'ingénie pas à trouver une autre source, je mourrai de soif. » La pie, c'était le poète, et il se disait à lui-même, en attendant son tour : « Si j'attends que tous aient bu pour m'ôter la volonté de boire, ou je n'aurai plus soif, ou le puits n'aura plus d'eau.

Con questa legge, un dopo l' altro, vanno
A bere, e per non essere i sezzai
Tutti, piu grandi i lor' meriti fanno.

Questo una gaza che gia amata assai
Fu del padrone et in delitie havuta
Vedendo et ascoltando, gridò, guai

Io non gli son parente, ne venuta
A fare il pozzo, ne di piu guadagno
Gli son per esser mai che gli sia suta,

Veggio che dietro a li altri mi rimagno
Moro di sete qu (ando) non procacci
Di trovar per mio scampo altro rigagno, etc.

(Copié sur un fac-simile du manuscrit original, pour montrer l'orthographe de l'Arioste.)

Mieux vaut rester tranquille (1) ! » C'est ainsi qu'il se consolait avec des fables, le sage qui n'aimait pas les imprécations. Il alla de Rome à Florence où une belle veuve, superbement blonde, qu'il devait épouser secrètement le rendit heureux : il eut pour elle cet amour fidèle et discret qu'il fit sculpter sur son écritoire. Mais le cardinal voulut l'emmener en Hongrie. L'Arioste refusa net. En Hongrie, Seigneur ! un pays où il fait froid, où on mange, on boit, on dort dans des poêles, où le gros vin est fumeux, les mets pleins de poivre : aller mourir sous les pôles, pour le cardinal, d'un mal contracté pour lui sur les grands chemins ! D'ailleurs Hippolyte a plus d'égards pour le dernier de ses valets que pour son poète. « A quoi lui suis-je bon, puisque je ne sais pas dépecer une perdrix la fourchette en l'air ? Je ne puis me plier, vu ma haute taille, à chausser ou à déchausser le maître ; je ne suis pas assez goinfre pour me faire officier de bouche, j'étais fait pour venir au monde quand les hommes vivaient de glands (2)... »

(1) Se fin che tutti beano, aspetto a trarme
La volontà di bere, o me di sete,
O secco il pozzo d'acqua veder parme...
Meglio è star ne la solita quiete.

(2) Che debbo far' io qui ? poich' io non vaglio
Smembrar su la forcina in aria starne,
Nè so a sparvier ne a can metter guinzaglio ;

Non feci mai tai cose, e non so farne :
Alli usatti, alli spron, per ch' io son grande,
Non mi posso adattar per porne o trarne.

Io non ho molto gusto di vivande,
Che scalco io sia ; fui degno essere al mondo
Quando viveano gli uomini di ghiande.

Tout cela était assez fier pour l'époque : flagorner un prélat pour un morceau de pain, passe encore — mais au moins, donnez-nous des loisirs et un peu de dignité. Je n'irai pas en Hongrie ! — Le cardinal se fâcha et retira deux bénéfices au pauvre Arioste qui passa plus tard au service du duc Alphonse en qualité de camérier et de familier, avec un gage de vingt-cinq francs par mois. Le duc l'envoya dans la Garfagnana, pour gouverner et pacifier cette province alors infestée de brigands. C'est ici que les anciennes biographies placent l'anecdote du malandrin Pacchione qui, au lieu d'enlever le poète et de le rançonner, l'aurait traité avec les égards dus au génie. D'autres racontent l'histoire d'une autre manière ; ce Pacchione n'aurait été, d'après eux, qu'un fourbe lettré qui, tombé au pouvoir du gouverneur, lui aurait récité, pour sauver sa tête, quelques octaves de « Roland ». Tous affirment que le poète s'ennuya beaucoup dans son gouvernement, et cet ennui est plaisamment décrit dans les satires ; cependant les savantes recherches de M. Campori prouvent qu'on peut, tout en s'ennuyant et en poursuivant des rêves fantasques, montrer des qualités de bon administrateur. Il fallait une main ferme avec les bandits et surtout avec les *manutengoli*, c'est-à-dire ceux qui « leur tiennent la main », les secondent ou les protègent. Alors, comme aujourd'hui, ces coupe-jarrets avaient mille moyens d'échapper à la justice : tel d'entre eux se sauvait dans le camp du duc Alphonse qui le soudoyait. Plusieurs, soutenus par les prêtres, se réfugiaient dans les églises et autres lieux sacrés, et le pauvre Arioste, *presbyter* lui-même, ne savait à quel saint se vouer pour faire sa besogne. Il y avait de plus des haines de clocher : quatre-vingt-trois bourgades divisées

entre des partis qui se faisaient la guerre; il y avait des haines de famille, des assassinats de personnes : l'Arioste fut forcé d'écrire au duc qu'il donnerait sa démission, si on ne lui livrait pas un meurtrier. En quoi il montra du caractère, peut-être par conscience d'artiste, tenant à bien faire ce qu'il faisait : « Tant que je garderai cette fonction, je n'y aurai pas un seul ami, si ce n'est la justice. » En même temps, il refusait à Clément VII d'aller à Rome et de s'attacher à la cour pontificale en qualité d'orateur. L'air natal, le foyer, peut-être la femme qu'il avait épousée secrètement, puis l'âge et l'habitude, la fatigue aussi, tout cela le retenait au pays d'Alphonse. Il lui fallait passer au moins un mois sur six à Ferrare, sur la place où est la cathédrale, sans quoi, dit-il, « vaincu d'ennui, je serais déjà mort ».

Ce vœu fut exaucé. A partir de 1525, après trois années de Garfagnana, rappelé à la ville, notre bon Arioste y put vivre à sa guise, dans des fêtes studieuses, dessinant un théâtre que le duc fit bâtir, y donnant ses comédies, corrigeant son poème, construisant une maison petite, mais commode pour lui, mais ne dépendant de personne, mais point malpropre, mais payée de son argent :

Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parta meo sed tamen ære domus.

En même temps, comme Candide, il cultivait son jardin, ou plutôt il le corrigeait sans cesse, comme il corrigeait son poème, cherchant toujours le mieux qui n'a jamais été l'ennemi du bien, artiste en ceci comme en tout; ah! le brave homme. Seulement il s'entendait moins en jardinage qu'en poésie. Un jour il avait semé des câpriers et il allait les examiner tous les matins, heureux

de les voir lever si bien; enfin quand on put les reconnaître il se trouva que c'étaient des sureaux. Mais il n'en fut pas plus triste. Ce n'est pas Dante, mais c'est une figure sympathique et cordiale, plus commode peut-être que celle de Dante pour le commerce de tous les jours. Causeur enjoué, plein de mots piquants, il eut des amis qu'il garda; simple d'ailleurs, content de peu, gros mangeur mais point gourmand, il allait à pied et ne s'ennuyait pas tout seul; un matin il sortit de Carpi en faisant des vers et alla devant lui sans prendre garde au chemin; le soir, il fut tout étonné de se trouver à Ferrare en pantoufles. Il ne lisait guère, et bien qu'il sût plus d'histoire, de géographie surtout qu'il n'en fallait alors aux poètes, il ne pouvait compter parmi les doctes de son temps et de son pays. Somme toute, un paresseux, mais un paresseux qui était artiste et travaillait de tête assidûment, polissant, repolissant l'ouvrage qu'il remettait vingt fois sur le métier, plaçant là sa fierté, son courage, sa conscience, toutes les vertus que sa vie obscure et bornée ne lui demanda pas. Mal placé pour faire de belles actions — dont il eût été capable : il se battit non sans valeur et se tira bien de quelques ambassades où il fut envoyé — il voulut laisser une belle œuvre, et y travailla trente ans sans répit, consultant le Bembe et autres experts, jamais satisfait, luttant d'abord avec lui-même, puis avec les imprimeurs « qui l'assassinaient », s'exténuant à la tâche et mourant à la peine, tout jeune encore, avant la soixantaine, à l'âge où l'on commence à savoir travailler.

Et l'œuvre devint si belle, l'artiste monta si haut, que dans la Ferrare d'alors, si riche et si glorieuse, la cour des princes lettrés, des doctes princesses, « la première

cité moderne de l'Europe, » c'est l'Arioste qui domine tout. Ce pauvre diable qui se résignait, faisant de nécessité vertu, à une condition dépendante et subalterne, portant avec humeur, mais sans révolte, un collier en gros sous qu'il ne savait ni rompre ni utiliser, devint pour la postérité, non seulement le poète le plus heureux, mais le premier homme de Ferrare. A force de retoucher ses vers, il ne pouvait les retenir dans sa mémoire et il en perdit beaucoup ; ceux qu'il regretta le plus devaient être inscrits sur une des deux colonnes de marbre destinées à supporter la statue équestre du duc Hercule Ier. Cette colonne se rompit en route, l'autre fut érigée sur une place publique où elle demeura sans emploi jusqu'en 1659 : alors on hissa dessus la statue du pape Alexandre VII. En 1796, les républicains de la Cispadane abattirent le pape et mirent à sa place une Liberté en plâtre ; le général Bonaparte assistait à la substitution. La liberté en plâtre fut enlevée en 1799 par les Autrichiens, et la colonne (toujours la même) n'eut rien à porter jusqu'en 1810 ; elle vit alors revenir les républicains de la Cispadane et fut coiffée par eux d'un général Bonaparte en marbre ; seulement les républicains de la Cispadane n'étaient plus républicains et le général Bonaparte était devenu Napoléon empereur. Le tyran fut naturellement supprimé en 1814 et la colonne resta veuve jusqu'en 1833. « Depuis lors et jusqu'à présent, dit Carducci, sur cette colonne qui devait servir de piédestal au duc d'Este... et qui, au lieu du duc d'Este, subit un pape, une république, un empereur ; sur cette colonne, depuis 1833 et jusqu'à présent, se dresse la statue de Ludovic Arioste sculptée par Francesco Vidoni. Et ni les papes, ni les empereurs, ni la Liberté même ne te chasseront de là-

haut, ô poète divin ! qui écrivis le « Roland » et qui te réjouissais, te consolais tant à voir pousser des sureaux en croyant que c'étaient des câpriers. »

IV.

Ce fut donc Roland qui éleva son poète sur cette colonne. Pourquoi Roland ? D'où vient qu'un pareil sujet ait été choisi par un artiste pareil, au plus beau moment du seizième siècle ? Voilà la première question qui se pose et sur laquelle la critique moderne en France et en Italie a jeté de vives lueurs (1). Le lecteur le moins lettré sait fort bien ce que furent la chanson de geste et le roman d'aventures, les récits du cycle carolingien et du cycle breton. La France était déjà la conteuse par excellence, produisant et exportant une littérature narrative inépuisable : l'Italie du nord en fut inondée dès le moyen âge et préféra longtemps les langues d'oïl et d'oc aux patois nationaux. Dante, qui ne ménageait pas ses expressions, reprochait comme une infamie à ses concitoyens pervers de vanter le « vulgaire » des autres et de mépriser le leur. On eut donc dans la vallée du Pô, chez les classes privilégiées, des vers lyriques en provençal et des histoires en français que les jongleurs, dans un jargon franco-italien, répandaient déjà dans le peuple. Les chansons de geste réussirent d'emblée, non que Charlemagne eût jamais été regardé en Italie comme un héros national, mais il était le héros chrétien par excellence : une figure

(1) Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne* (1866). — Pio Rajna, *le Fonti dell' Orlando furioso* (1876).

historique et idéale, politiquement perpétuée par la restauration de l'empire d'Occident, poétiquement enluminée par les mensonges naïfs de la légende. Les héros carolingiens furent pris au sérieux dans les contrées septentrionales de la péninsule où quantité de familles les voulurent pour ancêtres; les généalogistes eurent pour mission spéciale de faire remonter leurs patrons en ligne directe jusqu'aux douze pairs. Cependant l'Italie ne se contenta pas de reproduire nos fictions, elle y mit du sien, et eut bientôt sa chanson de geste à part dont voici le thème ordinaire : Un baron quelconque, de force ou de gré (secrètement en ce dernier cas) quittait la cour de Charlemagne et allait errer incognito en Paganie où il multipliait ses prouesses : batailles gagnées, monstres détruits, duels ou tournois brillants, etc., etc. Les jeunes filles sarrasines s'éprenaient du vainqueur et ne s'en cachaient point; les déclarations venaient d'elles. C'est alors que le traître, Gaine ou Ganelon, intervenait dans l'aventure et révélait le nom du chevalier inconnu qui, aussitôt mis en prison, subissait tous les tourments, attendait tous les supplices. Cependant d'autres barons étaient partis de France à sa recherche; nouvelles péripéties, nouveaux périls pour lui et pour eux; ils arrivaient juste au moment voulu pour sauver leur ami et baptiser la Sarrasine. Entre temps, les chevaliers convertissaient quantité de peuplades et sauvaient la chrétienté en exterminant une armée formidable conduite par un païen au siège de Paris. Tel est le fond de ces premières histoires italiennes.

On en composa d'autres quand le roman de Charlemagne passa l'Apennin et quitta la Brenta pour se retremper dans l'Arno. La Toscane avait fait sa langue, elle y versa toute la matière qui venait du nord et en tira des

récits en vers ou même en prose, notamment cette fameuse compilation qui a tant servi, même à l'histoire, et qui est intitulée les *Reali di Francia*. En vers, les Florentins innovèrent assez promptement : la tirade monorime, dont les Italiens du nord avaient pu se contenter, fut rejetée comme un habit trop étroit, étriqué, masculin, et remplacée par l'octave, robe plus ample où les désinences féminines étaient à l'aise. L'octave était d'ailleurs un vieux mètre populaire que Boccace, on s'en souvient, avait introduit dans sa « Théséide » et installé dans le monde savant. Cette octave semble une innovation sans valeur, mais sans elle on n'aurait eu ni le Boiardo, ni l'Arioste. Certes elle n'est point parfaite ; il lui reste un ton lyrique dont elle ne peut se dégager tout à fait. Ce n'en est pas moins le costume narratif le plus heureux des littératures modernes. « Il fait des plis ou tire trop dans les autres langues, raison de plus pour l'aimer, ajoute M. Rajna. C'est qu'il est taillé pour la nôtre et nous habille bien. »

Ayant ainsi trouvé sa forme en Italie, le roman chevaleresque était maître de l'avenir, il fit souche, et la famille devint tribu en moins de rien. Mais il faut choisir dans cette foule. Citons d'abord le *Morgante maggiore* de Pulci, qui n'inventa pas sa toile ; ce poète toscan se contenta de suivre, au début surtout, un rimeur obscur, le copiant mot à mot quand il put : ce fut un travail sans prétention, bâclé pour amuser Laurent de Médicis qui allait au peuple, en poésie comme en politique. On y suit toute l'histoire de Roland racontée en vingt-huit chants et poussée jusqu'à Roncevaux. Le narrateur gaillard égaie son sujet par des pantalonnades ou par les grosses aventures de deux géants bouffons, qu'il a inventés. Morgant, qui donne son nom au poème, est un terrible païen con-

verti par Roland dont il devient l'écuyer, un Sancho-Pança grotesquement héroïque et formidable, coiffé d'un bonnet de fer, armé d'un battant de cloche fêlée « dont il frappe comme un sourd ». En France, il rencontre Margutte qui lui plaît par sa taille extravagante et aussitôt les deux Goliaths se mettent à causer religion. — « Es-tu chrétien ou Sarrazin ? » demande Morgant. Margutte répond avec irrévérence :

« A te parler tout franc, je ne crois pas au noir plutôt qu'au bleu, mais je crois au chapon soit bouilli, soit rôti, et quelquefois je crois encore au beurre, voire à la bière et au moût, quand j'en ai... (1). »

Le *credo* continue sur ce ton treize vers encore. Est-ce de l'irréligion ? Point du tout, c'est de la gaîté seulement, la gaîté qui courait les rues. Pareillement quand Pulci commence ses chants souvent licencieux par des versets de l'Écriture (*In principio erat Verbum, Gloria in exelsis Deo, Deus in adjutorium meum intende*), il ne faisait que suivre la tradition des jongleurs toscans, des « chante-histoires » qui amusaient le peuple ; ce latin d'église, qui prend un air sacrilège dans la traduction anglaise de Byron, n'était dans le *Morgante* italien qu'un effet de couleur locale, tout au plus une légère raillerie contre la naïveté populaire qui, dans ses poèmes, confondait ainsi le profane et le sacré. Pulci n'était pas chanoine, comme l'a cru Ginguené qui se trompe rarement, mais il ne se posait pas non plus en hérétique et paraît

(1) Rispose allor Margutte : a dirtel tosto
Io non credo più al nero ch' a l'azzurro ;
Ma nel cappone, o lesso o vuogli arrosto,
E credo alcuna volta anco nel burro,
Ne la cervogia, e quando io n' ho, nel mosto...

avoir flotté entre le catholicisme et le scepticisme qui étaient en même temps dans l'air : ni un athée, ni un croyant, mais un curieux aimant à rire.

Morgant et Margutte finissent mal. Un jour que Margutte avait trop dîné, il ne retrouva plus ses bottes et se fâcha d'abord, puis s'avisa qu'un singe les lui avait volées. Le singe les mettait et les ôtait si drôlement que le géant se prit à rire « tant que ses yeux en étaient tout gonflés et qu'ils semblaient jaillir hors de sa tête. — Et peu à peu, se livrant tout entier à ce spectacle, il riait de plus belle ; or il avait l'estomac très serré et se voulait dégrafer, mais en vain. L'homme était donc à la gêne et le singe ôtait toujours et remettait les bottes. Margutte rit, son rire a redoublé, tant qu'à la fin, plein d'angoisse, il en crève. — Et l'on eût dit l'éclat d'une bombarde, tel fut le bruit de cette explosion... (1). »

Morgant meurt aussi, d'un genre de mort qui n'est pas sans prétention philosophique. Ce colosse truculent d'une

(1) Non domandar se le risa gli smuccia
Tanto che gli occhi son tutti gonfiati,
E par che gli schizzassin fuor di testa ;
E stava pur a veder questa festa.

A poco a poco si fu intabaccato
A questo giuoco, e le risa cresceva ;
Tanto che 'l petto avea tanto serrato,
Che si volea sfibbiar, ma non poteva,
Per modo egli par essere impacciato :
Questa bertuccia se gli rimetteva :
Allor le risa Margutte raddoppia,
E finalmente per la pena scoppia.

E par che gli uscisse una bombarda,
Tanto fu grande de lo scoppio il tuono.

effrayante ossature vient de se battre avec les vents et avec la mer ; il a sauvé un navire du naufrage et assommé une baleine avec son battant de cloche, quand tout à coup, du rivage, une petite écrevisse le pince au talon. Il ne s'en inquiète pas, cependant la douleur augmente; il n'en rit pas moins en disant à son maître : « Une écrevisse a voulu me tuer. Peut-être voulait-elle venger la baleine. » Voyez où la fortune mène ce malheureux. Il baigne plusieurs fois son talon et ne s'en inquiète pas, mais de jour en jour le mal s'irrite ; enfin le tendon se durcit et il lui en vient tant de souffrances et de spasmes qu'il avait beau rire, c'est bien l'écrevisse qui a tué le géant (1).

Mais Margutte et même le terrible Morgant ne sont que des personnages secondaires ; le héros du poème est bien Roland dont la vie entière est racontée d'après un certain troubadour, Arnauld, que Pulci a peut-être inventé.

(1) Ma non potea fuggir suo reo destino.
E' si scalzò quando uccise il gran pesce :
Era presso alla riva un granchiolino,
E morsegli il tallon : costuifuor esce :
Vede che stato era un granchio marino ;
Non se ne cura : e questo duol pur cresce ;
E cominciava con Orlando a ridere
Dicendo : « Un granchio m' ha voluto uccidere.

Forse volea vendicar la balena : »
Tanto ch' io ebbi una vecchia paura.
Guarda dove fortuna costui mena !
Rimmollasi più volte e non si cura,
Ed ogni giorno cresceva la pena,
Perchè la corda del nervo s' indura ;
E tanta doglia e spasimo v' accolse,
Che questo granchio la vita gli tolse.

La catastrophe de Roncevaux semble empruntée à notre *Chanson de Roland* que nous étions loin de connaître encore : ici l'Italien bouffon devient naïf et sérieux ; il se laisse prendre à la poésie des aventures, s'échauffe au cliquetis des épées, se livre à l'illusion et à l'émotion qu'il cherchait tout à l'heure à éviter. Il entend le son du cor, le bruit de l'épée Durandal qui brise les rochers, la prière du paladin mourant qui parle bien réellement à Dieu d'une voix grave et sainte. Roland plante en terre Durandal, puis l'embrasse en disant : « O Dieu, rends-moi digne de connaître le droit chemin. Que cette épée tienne lieu du bois sacré où souffrit le corps du juste ! » Et les yeux au ciel, il semble une chose transfigurée ; il parle avec son crucifix ; il serre l'épée contre son cœur, met ses bras en croix et, penchant la tête, expire. Le ciel s'ouvre, et une voix, comme une nuée légère, monte au ciel : *In exitu Israel de Ægypto*. Ce sont les anges qui chantent et on reconnaît que ce sont des anges au frémissement de leurs ailes (1).

(1) Orlando ficcò in terra Durlindana
Poi l' abbracciò, e dicea : fammi degno,
Signor, ch' io riconosca la via piana :
Questa sia in luogo di quel santo legno,
Dove patì la giusta carne umana ;
Sì che il cielo e la terra ne fe' segno ;
E non sanza altro misterio gridasti :
Elì, Elì : tanto martir portasti.

Così tutto serafico al ciel fisso,
Una cosa parea trasfigurata,
E che parlasse col suo crocifisso :
O dolce fine, o anima ben nata !
O santo vecchio, o ben nel mondo visso !
E finalmente la testa inclinata

Tel est ce poème à la fois romanesque et burlesque, œuvre de caprice et de lubie où l'auteur passe d'une impression à l'autre avec une fantasque versatilité qui déroute et entraîne en même temps. Luigi Pulci travailla sur une étoffe connue et commune, mais il y mit une verroterie étincelante et des paillettes d'or; ce qu'il y a de nouveau chez lui, c'est l'attitude qu'il prend en face de son œuvre. On dirait parfois « un homme sérieux qui bâtit gravement un château de cartes; après quoi, pouffant de rire, il abat tout d'un revers de main ». C'est la Renaissance qui se moque du Moyen-Age.

V.

Il n'y avait là qu'un divertissement pour le Médicis : ses courtisans s'arrêtaient devant Roland comme nous nous arrêtons devant Guignol, pour nous amuser ou nous rajeunir un quart d'heure. En revanche, dans le nord de l'Italie, on prenait encore les chevaliers au sérieux : on se les partageait même, selon les goûts des villes et des

Prese la terra, come gli fu detto,
E l'anima ispirò del casto petto.

Ma prima il corpo compose alla spada,
Le braccia in croce, e 'l petto al pome fitto :
Poi si sentì un tuon, che par che cada
Il ciel che certo allor s'aperse al gitto;
E come nuvoletta che su vada,
In exitu Israël, cantar, de Ægypto,
Sentito fu dagli angeli, solenne,
Che si cognobbe al tremolar le penne.

cours; les uns étaient pour les paladins de Charlemagne, les autres pour les amoureux de la Table ronde : à Ferrare, à Milan, à Mantoue, on s'attachait particulièrement à Lancelot, à Genèvre, à Tristan, à Yseult. Nous savons même que ces noms étaient donnés très souvent aux nouveau-nés qu'on baptisait. Le nord avait prêté ses sujets à Florence et en retour lui prit l'octave; il fallait un poète qui, avec l'octave, composât un roman de chevalerie sans bouffonner. Ce poète fut un gentilhomme de Scandiano, le comte Boiardo (1430-1494), C'était aussi un humaniste qui avait traduit Hérodote et Xénophon, l' « Amphitryon » et l' « Ane d'or », et composé des églogues latines. Il construisit enfin un « Roland amoureux » (*Orlando innamorato*), poème énorme et inachevé où son exubérante imagination délaya en soixante-neuf chants tout le pittoresque et le merveilleux, toute la chevalerie et la fantasmagorie du Moyen-Age. Par malheur ce grand ouvrage était écrit en ferrarais; Berni devait le remettre en toscan; Arioste le continua de sa main divine; le « Roland amoureux » disparut dans la continuation de l'Arioste et dans le *rifacimento* de Berni. Ce n'était pourtant pas une œuvre médiocre. On y revient de nos jours et l'on fait bien. Boiardo avait compris qu'un poëme, tel qu'il l'entendait, ne pouvait être emprunté qu'à la matière de France; Charlemagne était le plus grand nom historique qui eût retenti depuis Jules César. Le roi Arthur, auprès de lui, disparaissait dans les brumes de Bretagne. Fallait-il toutefois garder les Roland, les Renaud tels que la tradition les avait consacrés? C'étaient là des figures grossières, nées dans le bon vieux temps où on quittait tout pour aller tuer des païens et délivrer le saint sépulcre, avec l'intime conviction qu'on

y gagnerait le ciel. Mais au quinzième siècle, dans les cours élégantes de la haute Italie, comment concevoir des chevaliers sans amour, sans courtoisie, sans tournois et jeux de bague? Les vrais types du genre étaient bien devenus Lancelot et Tristan. Il convenait donc que Charlemagne demeurât au centre du tableau, entouré de ses pairs et de ses paladins, mais que ces pairs et ces paladins fussent rhabillés à la mode de la Table ronde. Ainsi s'opéra la fusion de la matière de France et de la matière de Bretagne : les héros des poèmes italiens furent français de nom, bretons d'esprit et de mœurs.

Boiardo était l'homme désigné pour ce travail de fusion : gentilhomme et cavalier, il savait la cour et les lettres ; la poésie du moyen âge, les poètes anciens lui étaient connus ; il avait, de plus, une imagination merveilleuse, et une puissance d'invention que n'atteignirent, à notre humble avis, ni ses devanciers, ni ses successeurs. Ce fut lui d'abord qui eut l'idée de faire Roland amoureux, travestissement qui change tout à fait le paladin légendaire. Que nous sommes loin de la *Chanson de Roland,* où l'amour ne prend pas vingt vers :

Or l'empereur est revenu d'Espagne — il vient à Aix le meilleur lieu de France — monte au palais, est venu dans la salle. — A lui s'en vint Aude, une belle dame — qui dit : « Où est Roland le capitaine ? — qui me jura de me prendre pour femme ? » — Charles en a et douleur et *pesance* — pleure des yeux, tire sa barbe blanche : — « Sœur, chère amie, d'homme mort me demandes — je t'en promets un plus grand en échange : — c'est mon Louis, mieux ne sais-je qu'en parle (je ne puis mieux dire) ; — il est mon fils et doit tenir mes marches. » — Aude répond : « Ce propos m'est étrange — ne veuille Dieu ni ses saints ni ses anges — après Roland que je reste vivante. » — Perd sa couleur et tombe aux pieds de Charles ; — Aude n'est

plus : Dieu ait merci de l'âme! — Barons français en pleurent et la plaignent.

Voilà tout l'amour de l'ancien Roland; encore est-ce l'amour qu'il inspire, non celui qu'il éprouve. Combien différent le paladin de Boiardo! C'est toujours pour le Christ qu'il combat, le fond du poème n'a pas changé, mais il s'agissait bien du Christ à la Renaissance! A tout chevalier il fallait une dame; de là cette admirable création d'Angélique symbolisant peut-être ce chimérique Orient qui attirait la sainte folie des croisés. Roland amoureux : ces deux mots ont l'air de se disputer, et la dispute amène le sourire. Le contraste intrigue, amuse, et la comédie commence, l'éternelle comédie où l'honneur est aux prises avec l'amour. Boiardo, quoi qu'on ait dit, est un des maîtres de l'épopée comique. Arrêtons-nous ici, car c'est un des points que la critique moderne a élucidés.

L'opinion courante, en effet, est que Boiardo prit son sujet trop au sérieux, qu'il voulut en faire une épopée imperturbablement noble, d'où l'insuccès de son *Orlando innamorato* qui dut être refait par Berni pour être lu. Voilà une erreur qui passe de manuel en manuel et qui risquerait de s'établir comme une vérité acquise. Il suffit, pour l'admettre, de n'avoir pas lu le poème de Boiardo. Notre Ginguené, qui l'avait lu, semble avoir pressenti cette assertion qu'il a réfutée d'avance. L'ironie de la Renaissance est aussi bien là que chez l'Arioste : le poète de Scandiano invoque à tout moment Turpin, comme fera son successeur : Marphise était très grande et un peu brune : c'est Turpin qui l'a vue et qui le dit; elle porte à Renaud un coup de gantelet si terrible, que le sang lui jaillit par

le nez, par la bouche et par les oreilles ; c'est encore Turpin qui le rapporte et il faut bien le croire, quoique ce coup-là m'étonne un peu. Roland était si vigoureux qu'il porta sur l'épaule une grosse colonne entière d'Anglante à Brava ; demandez plutôt à Turpin, c'est dans son livre. Tel éléphant avait trente palmes de haut sur vingt en grosseur, c'est Turpin qui l'assure, et s'il en a trop mis, ne le lui reprochons pas, il n'en a parlé que par ouï-dire. Turpin ajoute que les jambes de cet éléphant étaient aussi grosses que le corps d'un homme à la ceinture ; je ne puis vous prouver que ce soit faux, je ne les ai pas mesurées. Tel est bien souvent le ton de Boiardo. Ajoutons que même son Charlemagne a des moments grotesques : il s'élance de son trône au milieu d'un tournoi, le bâton à la main, pour rouer de coups celui-ci ou celui-là ; à plus de vingt il cassa la tête :

Dando gran bastonate a questo e a quello,
Ch' a più di venti ne ruppe la testa.

C'est ainsi que Boiardo, avec plus de tenue si l'on veut, conserva l'attitude de Pulci en face de son poème. Cela devait être : un Italien du quinzième siècle ne pouvait garder toujours son sérieux en racontant ces grands coups d'épée et de lance, ces armures et ces chairs entamées pour les motifs les plus futiles, ces contes de fées, d'enchanteurs, de magiciennes et de dragons. « Comment veut-on, demande M. Rajna, qu'un homme imbu jusqu'à la moelle de culture classique et de bon sens italien eût à représenter un monde pareil sans partir à tout moment d'un éclat de rire ? » En effet, Boiardo rit souvent et de grand cœur, parfois ouvertement, parfois feignant de n'y pas toucher et dissimulant le rire sous une gri-

mace. Tout cela devait être adouci, tempéré pour réussir auprès des dames et des cavaliers de la cour (1). Boiardo dut se montrer courtois et galant, en quoi il donna le ton à l'Arioste. Il lui fournit de plus le sujet de son poème ; tout le monde sait que le « Roland furieux » est la continuation du « Roland amoureux ». Le poète de Scandiano avait créé le personnage d'Angélique, le plus étrange et le plus ironique des deux poèmes, outre quantité de figures, païennes surtout, dont les noms sont restés, non seulement dans le livre d'or de l'aristocratie fabuleuse et légendaire, mais encore dans le langage usuel de tous les pays. Païennes surtout, notons ce point. M. Rajna fait à ce propos une observation très juste et croit pouvoir l'appliquer à tous les cycles épiques. Quand on veut renouveler, rajeunir un sujet, on maintient les héros nationaux qui ont une valeur traditionnelle et on change les étrangers, les ennemis, avec qui l'imagination prend ses coudées franches. Boiardo garde Charlemagne, Roland, Renaud, Olivier, Turpin, le duc Naismes et toute la pairie, mais il invente Agramant, Sobrin, Gradasse, Mandricart ; il invente Sacripant, celui qui hors de danger était si brave, mais qui, dans le péril, aimait tant la vie.

> Era fuor dei perigli un Sacripante
> Ma nei perigli avea cara la vita.

(1) Un critique français a remarqué ce propos que les dames passent toujours devant, elles ont le premier mot de l'Arioste :

> Le donne, i cavalier, l'arme, gli amori.

Cela est vrai, mais c'était nécéssaire pour le vers. Si l'Arioste avait dit :

> I cavalier, le donne, l'armi e gli amori

il aurait fait un vers faux. Dante, qui n'était pas un dameret, avait dû écrire pareillement dans son « Purgatoire » (XIV, 109) :

> Le donne, i cavalier, gli affanni e gli agi.

Et le personnage passera de Boiardo à l'Arioste, de l'Arioste à Tassoni, de Tassoni à vingt autres ; ce nom propre deviendra un nom commun adopté par l'Académie française pour désigner un faux brave, un tapageur. L'usage élargira le sens du mot pour l'appliquer à tous les mauvais sujets. « Le mari de la belle est un vieux sacripant, » dira Hamilton ;

> Le sacripant quitte sa fraise,
> Son haut-de-chausses, son manteau,

dira Cazotte. Victor Hugo lui-même fera dire à don César de Bazan parlant de son cousin don Salluste :

> ... Monsieur Salluste est un grand sacripant !

Un jour Boiardo chassait à mille pas de Scandiano dans le bois du *Fracasso* (d'où est venu peut-être le capitaine Fracasse) et cherchait un nom pour le plus fier et le plus féroce de ses héros païens : tout à coup celui de *Rotomonte* (Roule-montagne) lui vint à l'esprit ; aussitôt, remontant à cheval, il revint à toute bride à son château et, en signe de triomphe, il fit sonner les cloches. Il avait raison ; ce nom qu'il modifia plus tard en *Rodomonte,* (Ronge-montagne) devait traverser les siècles, entrer dans toutes les langues, survivre au heaume des chevaliers pour adopter le shako, lè képi, le casque pointu : qui de nous n'a écrit cent fois les mots de rodomont et de rodomontade (1) ? On ne lit guère plus le « Roland amoureux », mais Rodomont ne mourra jamais.

Ce n'est pas tout : il importe de bien marquer dans la confection du poème chevaleresque italien quelle fut la

(1) Avec rodomontade et rodomont, les Anglais ont fait deux substantifs, un adjectif et un verbe.

part de Boiardo, afin de mieux déterminer quelle fut la part de l'Arioste. Le poète de Scandiano ne trouva pas seulement le sujet, la matière, les personnages et leurs noms, le ton qui convenait à ce moyen âge raconté par la Renaissance, il en fixa aussi le fond, l'idée, l'esprit. Le christianisme n'est plus le grand intérêt du sujet, ce n'est qu'une occasion d'aventures. Chrétiens et Sarrasins vivent sous une même loi, la chevalerie : croire à Christ ou à Mahomet est à peu près indifférent. Cela peut importer pour une autre vie, mais de cette autre vie les chevaliers se soucient peu. Pendant une bataille terrible où se décide le sort de la chrétienté, Roland, le pieux, le saint, le futur martyr de Roncevaux, se retire à l'écart et demande au ciel, dans une prière, que les siens soient battus. Pourquoi cela ? Pour que Charlemagne, réduit aux extrémités, ait absolument besoin de son bras et, en retour, lui donne Angélique. Il y a deux camps sans doute et deux religions en présence, mais les combattants y songent le moins possible et chacun a son intention particulière, son projet personnel. Gradasse amène cent cinquante mille chevaliers du fond des Indes pour conquérir le cheval Bayard ou l'épée Durandal. Agramant traverse la mer, moins « pour agrandir la loi de Mahomet » que pour égaler son aïeul Alexandre. La haute inspiration des croisades, le profond sentiment religieux n'existe plus : ont-ils jamais existé en Italie ? N'exagérons rien cependant, il y a du chevalier chez Boiardo : il suffit de le comparer à Berni pour s'en convaincre, et l'on ne peut que s'incliner devant la haute aventure de ce don Quichotte en poésie qui, au printemps de la Renaissance, osa réhabiliter la grandeur tragique du bon vieux temps. Bien plus : seul ou presque seul (avant Michel-Ange, avant Machiavel) il

sentait tomber l'Italie. Peu de jours avant sa mort, en 1494, il apprit que les Français venaient de passer les Alpes ; il inséra aussitôt ces vers dans le soixante-neuvième chant de son poème :

« Pendant que je chante, ô Dieu rédempteur, je vois l'Italie entière en feu par la grande fureur de ces Gaulois qui viennent changer je ne sais quel pays en désert (1) ».

La plume lui tomba des mains et il en resta là.

VI.

On a vu la part de Boiardo dans la « geste italienne » de Roland ; reste à montrer la part de l'Arioste. A cet effet, il faut remonter à l'an 1503, époque où il commença son poème. Jusqu'alors il ne s'était distingué que par ses vers latins. En suivant cette voie, il fût devenu un Sannazar quelconque ; c'est déjà beaucoup, mais nous n'aurions pas eu le « Roland furieux ». Par bonheur le goût commençait à se lasser des langues mortes ; les femmes surtout, qui n'étaient pas toutes des savantes comme Lucrèce Borgia, tenaient fort à être chantées et « soupirées », dans une langue qu'elles pussent comprendre. Le Bembe, qui était alors l'arbitre du goût, contribua beaucoup, bien qu'il maniât le latin mieux que personne, à remettre la langue vulgaire en honneur. Quand il vint à Ferrare, on y admira fort l'élégance de ses rimes ; il y composa ensuite

(1) Mentre ch' io canto, o Dio Redentore,
Veggio l'Italia tutta a fiamma e foco,
Per questi Galli che con gran furore
Vengono per ruinar non so che loco.
Però vi lascio in questo vano amore...

ses dialogues et ses contes réunis sous le titre des *Asolani*. Les poètes suivirent le mouvement, entre autres Ercole Strozzi, qui avait courtisé d'abord les muses latines. Les femmes étaient pour le Bembe, homme d'Église et amoureux, deux titres pour elles, et l'Arioste inclina aussi vers le pur et doux idiome italien, que Pietro Bembo avait remis en lumière, en montrant par l'exemple ce qu'il devait être, et en le tirant de l'usage vulgaire et grossier :

Pietro
Bembo, che il puro e dolce idioma nostro,
Levato fuor dal volgare suo tetro,
Qual' esser dee, ci ha col-suo esempio mostro.

On lit partout que le Bembe donna au poète de Ferrare le singulier conseil d'écrire le « Roland » en latin ; cela est vrai, mais avant de s'insurger contre l'opinion du cardinal, il faudrait entendre ses raisons. Il dit à l'Arioste : « Vous êtes plus apte à écrire en latin qu'en vulgaire, et vous vous montrerez plus grand dans cette langue-là qu'en celle-ci. » Le Bembe n'avait pas tort en 1503 : les trois quarts des questions littéraires sont des questions de date. Jusque-là, en effet, messire Ludovic avait donné des vers latins assez bons, mais ses compositions en italien étaient médiocres. Voilà ce qu'il faut savoir avant de crier sur les toits que le Bembe était un pédant. L'Arioste répondit qu'il aimait mieux être un des premiers parmi les poètes italiens qu'à peine le second parmi les latins, ajoutant qu'il savait bien lui-même où penchait son génie. Réponse excellente, mais, en thèse générale, le Bembe était lui-même de cet avis. Il conseillait à Strozzi d'écrire en toscan, parce que cette langue n'était pas riche encore et pleine d'écrivains ; en s'y adonnant on

pouvait espérer le succès acquis aux novateurs, à ceux qui trouvent une veine nouvelle et bonne. Tandis que si on voulait écrire en latin, on risquait de s'attirer le reproche adressé aux latins qui écrivaient en grec, c'est-à-dire de porter « du bois à la forêt, » ou de l'eau à la mer.

L'Arioste ne trouva pas son sujet du premier coup ; il essaya d'abord un poème en terzines à l'honneur de la maison d'Este. Mais la maison d'Este ne suffisait pas pour soutenir l'intérêt dans une œuvre de longue haleine ; quant à la terzine, ce mètre de la « Divine Comédie » que notre poète, en l'adoptant pour ses satires épistolaires, avait su mettre au pas ou au petit trot, lui imposant l'allure familière de la causerie, ce mètre n'avait pas la souplesse et l'ampleur nécessaires au style narratif. L'octave, encore qu'un peu lyrique, valait mieux : Pulci et Boiardo l'avaient compris, du reste. L'Arioste se mit donc à suivre Boiardo et lui prit non seulement sa strophe, mais son sujet ; il continua le « Roland amoureux » qui, après avoir rempli soixante-dix-neuf chants, était encore bien loin d'avoir fini sa carrière. La matière, dans les deux ouvrages, est donc la même ; il y a un poème, la lutte entre Charlemagne et Agramant, entre le christianisme et le mahométisme ; il y a deux romans : celui de Roland et d'Angélique, celui de Roger et de Bradamante ; il y a les mêmes procédés de composition, de disposition, de narration, le même système d'entrelacer des aventures, de les lâcher et de les reprendre ; la même attitude de l'auteur en face de son œuvre et de son public.

Y a-t-il la même idée et le même esprit ? On le conteste à présent (1) ; on cherche des dessous chez l'A-

(1) UGO CANELLO, *op. cit.*

rioste : on prétend qu'il se proposait un but moral, la flétrissure de l'amour et l'apothéose du mariage; on veut encore lui assigner un rôle politique et l'enrôler parmi les Gibelins. L'épopée carolingienne, nous dit-on, a toujours été en faveur aux époques où il s'agissait de fortifier l'autorité royale : elle s'était formée en France entre l'établissement des mérovingiens et l'avènement des capétiens; elle y fleurit sous Philippe-Auguste, elle se répandit en Europe et spécialement dans la haute Italie au moment où elle y pouvait seconder les prétentions des empereurs; elle vint en Toscane appuyer la réaction antiguelfe; elle remonta dans le nord pour y exalter Charlemagne au profit de Charles-Quint. La critique a poussé l'ingéniosité jusqu'à relever une certaine analogie entre l'œuvre de Charles-Quint et celle de l'Arioste. L'œuvre du poète est un composé d'épopée, de romans et de nouvelles, un amas d'aventures accrochées à d'autres aventures, se développant d'une façon incertaine et bizarre sur une surface frivole, tandis que le sérieux, le tragique même est au fond. Telle est la composition politique de l'Italie et de l'Europe opérée par Charles-Quint. On y entrevoit de même une vaste unité, mais mal assurée dans l'ensemble et dans les détails, c'est-à-dire dans les États particuliers qui en dépendent : le nouveau grand État avec la base royale en Espagne, avec la base impériale en Allemagne et une base mixte en Italie, est là comme en suspens, incertain sur sa nature, flottant entre son caractère germanique et son caractère néo-latin ; tout paraît morcelé en petits États et en gouvernements à moitié libres qui veulent et peuvent, à la première occasion, se détacher du grand corps comme des épisodes. Cet État a des apparences bizarres; à pre-

mière vue, on le prendrait pour la création fantasque d'un homme trop puissant et capricieux qui se serait amusé à défaire et à recomposer l'Europe, de même que l'Arioste cassait en morceaux, pour le reconstruire après, l'édifice légendaire des contes européens. Mais en le regardant au fond, dans ses raisons les plus intimes, cet État se montre comme l'œuvre prévoyante des plus énergiques volontés du temps, collaborant à sauver l'Italie et l'Europe d'une nouvelle barbarie qui la menaçait, de l'invasion ottomane. Telle est l'importance que la jeune critique attribue au poème de l'Homère ferrarais.

Tout cela est fort ingénieux; encore ne faut-il pas contraindre les oiseaux à porter des pierres. D'autres, plus artistes (1), ont soutenu l'opinion contraire, le parfait désintéressement, la superbe insouciance du poète ailé. L'Arioste « n'a rien à affirmer, rien à nier. Il trouve le terrain déjà déblayé par d'autres (Pulci, Boiardo, etc.), sans avoir mis la main à l'œuvre. Il n'est pas croyant et n'est pas sceptique, il est indifférent. Le monde au milieu duquel il se forme, destitué de toute noblesse, de toute générosité, sans religion, sans patrie, sans moralité, n'a pour lui qu'un intérêt bien médiocre. Bonne pâte d'homme, avec des instincts généreux et libres, serviteur non frémissant et rebelle, mais patient et dépiteux, il remplit dans la vie le rôle qui lui est assigné par sa misère avec fidélité, avec intelligence, mais sans enthousiasme et sans participation intérieure. On l'appelait distrait. Mais la vie était pour lui une distraction, un ac-

(1) Notamment De Sanctis, dans sa *Storia della letteratura italiana*.

cessoire ; son occupation était l'art. Allez le voir cet homme des classes moyennes, ce bourgeois, comme presque tous les gens de lettres de son temps, aisément agacé, malgré sa bonté, sa tranquillité naturelle, qui ne sait ni souffrir ni secouer la servitude et qui, tout rapetissé, retiré en lui-même par ses contrariétés et par ses misères, se fait souvent moquer pour ses colères et pour ses distractions, regardez-le quand il rêve et compose. Son regard s'illumine, son visage est inspiré ; on y sent un dieu. Là, sur ce front, vit toujours ce qui en Italie est encore vivant, l'artiste. »

Continuons en abrégeant ; De Sanctis est bon à suivre. Ce monde de la chevalerie, déjà si éloigné, n'existait plus que dans l'imagination, à l'état de conte et de légende ; le peu qu'en avaient gardé les cours était de la courtoisie, rien de plus. Il y avait bien un code de l'honneur et de l'amour, mais qui n'empêchait ni la fortune des César Borgia ni les théories des Machiavel ; cet amour et cet honneur demeuraient à la surface, dans les manières par exemple, et dans les élégances de la vie de salon : le *Cortegiano* de Castiglione montre fort bien ce qu'il y faut, ce qu'il y manque. La courtoisie n'était pas la chevalerie, ce n'en était que la fleur. Dans la chevalerie même, on ne voyait que des fictions ; elle intéressait moins par son idéal que par la nouveauté, la variété, l'étrangeté des aventures. Les jongleurs (chante-histoires) qui les propageaient n'avaient d'autre souci que d'amuser, d'intriguer leur public et de le tenir en haleine ; de là ces procédés de narration, ces suspensions, ces reprises que tous les conteurs ont adoptées, y compris Alexandre Dumas. A ce propos, nous avons une opinion inédite à mettre en circulation, celle de Gustave Doré, qui a si bien illustré le poème de l'A-

rioste. — « Le Roland furieux » disait-il, ne m'a pas pris, comme « Don Quichotte », par exemple. Je l'ai peut-être lu quarante fois pour mes images et j'y ai trouvé du pittoresque à foison. Mais il y a trop de monde, et cette façon de quitter les uns, au moment intéressant, pour aller aux autres, m'agace à la longue et me laisse froid. Il est vrai que je n'ai vu que des traductions, je n'ai pas entendu la musique. »

Le siècle n'était donc pas chevaleresque, ni messire Ludovic dont la personne provoquait plutôt l'hilarité. Quand il se mit à continuer l'œuvre de Boiardo, il était comme un peintre qui dessine indifféremment une sainte, une nymphe ou une fée, pourvu qu'il la dessine bien. Beaucoup de gens ont demandé : quel fut le but de l'Arioste ? Aucun autre que celui-ci : dépeindre et représenter le monde chevaleresque ; il chante les dames et les chevaliers. On a cherché l'unité du poème dans la guerre entre Charlemagne et Agramant : singulière unité que celle d'une action continuellement envahie, étouffée sous les épisodes ! L'unité d'ailleurs est un mot conventionnel qui nous est venu d'Aristote et d'Horace, et il serait absurde de l'appliquer au monde où vécut Roland. Le trait essentiel de ce monde est précisément l'initiative individuelle, le manque de sérieux, d'ordre, de persistance dans une action unique et principale, si bien que les actions sont appelées des aventures et que les chevaliers se disent errants. Se détacher du centre et aller au hasard, voilà la continuelle occupation de ces preux sans discipline. Organiser ce monde d'après « les préceptes du genre », ce serait vouloir le fausser. Ici le désordre est ordre. Il n'y a d'unité que dans l'art. Au-dessus de cette anarchie chevaleresque, plane un esprit serein, harmo-

nieux, qui mène les intrigues, les emmêle et les débrouille à son gré, chatouille la curiosité sans fatiguer l'attention, sait éviter, dans toute cette variété, dans toute cette spontanéité de mouvements, l'embarras et la cohue, ramène devant vous à l'improviste des personnages et des événements que vous croyiez oubliés de lui; rassemble enfin quand il veut tous les fils dispersés parmi cet inextricable désordre; seul tranquille et souriant dans le conflit et le tumulte de tant d'éléments entre-choqués.

Voilà déjà des qualités de composition qui montrent le grand artiste. Ajoutons que le poète ne s'immisce en rien dans son récit : il est le spectateur qui jouit à la vue de ce monde, comme si ce n'était pas son monde à lui, le produit de son imagination. De là cette parfaite objectivité, cette clarté qu'on a souvent appelée homérique. Ici l'art touche à la perfection; l'Arioste est regardé comme le prince des artistes italiens. Ce qu'il peint, il le voit; ce n'est pas son impression qu'il décrit, c'est la chose vue. En quoi il demeure inimitable parce qu'il n'a pas de manière; il s'oublie en face de l'objet qu'il montre et n'affecte point un regard propre et personnel. Au contraire, il a une parfaite bonhomie, l'art de conter « à la bonne », comme les faits se présentent, sans y mettre du sien. Il a un génie « poreux » qui reçoit et rend les choses dans leur évidence et leur distinction, sans qu'elles y trouvent rien qui les arrête ou les altère. Aussi ce génie se transforme-t-il de mille manières, selon la diverse nature des objets, non selon sa propre humeur. Avec la même facilité, la même sûreté, naissent l'héroïque, le tragique, le comique, l'idyllique, le licencieux, comme des qualités naturelles des choses, non de l'esprit qui les met en vue et en mouvement. — Les objets sont pris

sur le fait, en action, avec tous les accessoires essentiels également en action; les descriptions sont rares et sobres, les caractères et les paysages à peine ébauchés, parce que les caractères et les paysages, c'est l'homme et la nature immobiles; les entre-deux, les liaisons, les circonstances aisément intelligibles, les antécédents, tout cela est ébauché d'un trait de crayon : l'action est attaquée au moment dramatique et poussée en avant à pleines voiles. Jamais on ne s'ensable et jamais on ne dévie, il n'y a ni écueils ni obstacles; on est sur une eau limpide qui coule et court. L'effet est celui que peut vous donner un monde de pure imagination où le poète n'intervient qu'en artiste et qui est sans rapport avec ses sentiments et avec ses passions. On éprouve à le suivre une vive curiosité, toujours éveillée et accompagnée souvent d'une satisfaction tranquille : celle d'un homme qui sait qu'il rêve et tient les yeux mi-clos, plongé dans une vision fantastique; le rêve lui plaît sans rien dire à son intelligence : c'est une oisiveté de l'imagination. Vous voyez passer une houle d'images si vives et si claires, si naturelles et si expressives, qu'elles vous tirent à elles et vous gardent sans vous permettre aucune distraction : elles vous arrivent portées par des ondes sonores, entre des murmures et des couleurs qui réjouissent les yeux et sonnent délicieusement à l'oreille. Ce monde est votre songe, ou pour prendre le langage de cette poésie, c'est votre château enchanté, votre féerie flottant dans une brume d'or... Aucune ombre du réel, aucun spectre du présent, aucune voix profonde sortant du cerveau ou du cœur ne vient troubler cette fête de la fantaisie. Nous sommes dans le royaume de l'art pur. Le poète tourne le dos à l'Italie, au siècle, au réel, au présent et navigue, comme Dante, sur des eaux lointaines; puis

au retour de son long voyage, il s'entoure de poètes, d'artistes, vraie image de l'Italie d'alors, mère des arts et des lettres, et il leur présente son Roland. Seulement Dante traînait derrière lui toute la terre ; la patrie le poursuivait, le persécutait jusqu'au paradis. L'Arioste se promène la tête libre et le cœur léger, comme un peintre en course d'études. Ce qui fait battre son pouls et trembler sa main, c'est l'unique souci de bien peindre et de rendre exactement sur la toile ce qu'il voit si bien au dedans de lui. Et il touche, retouche, inquiet, mécontent jusqu'à la mort : quand on a quelque chose à réaliser, on n'est jamais tranquille. Ce que doit réaliser l'Arioste, ce n'est pas une pensée, un évènement quelconque ; le monde chevaleresque où il s'ébat en dehors de l'histoire, est un pur produit de son imagination. Ce qu'il y doit réaliser, c'est la forme, la pure forme, l'art pur, le rêve de ce siècle et de cette société, la joie de la Renaissance. — Telle est, dans ses principaux traits, l'opinion de De Sanctis.

Qu'était-ce donc que cet art pur ? — C'était, pour le dire en deux mots, l'imitation géniale de l'antiquité, l'adaptation des beautés antiques aux sujets modernes. Ne l'oublions pas, le poète avait débuté par des vers latins, savait par cœur son Virgile, son Horace, son Catulle et beaucoup d'autres encore, même Stace ; il avait à sa disposition toute la matière carolingienne et bretonne (notamment *Guiron le courtois*, qui lui a beaucoup servi). Voici donc ce qu'il voulut faire et ce qu'il fit magistralement : mettre tout ce monde en pièces et avec les morceaux reconstruire un monument pareil aux dômes qui s'élevaient à Rome, à Florence, à Milan, arrondir l'ogive en arcade, exhausser les piliers en colonnes, les coiffer de chapiteaux grecs, substituer aux flèches aiguës la cou-

pole du Panthéon, peupler la cathédrale de marbres, la tapisser de toiles, y introduire Achille, Énée, Hélène Ariane, Euryale et Nisus, toutes les figures de l'ancienne poésie en habit de dames et de chevaliers, tous les anciens dieux rajeunis au gré de la mythologie nouvelle. Vous diriez avec M. Carducci qu' « il se plaisait à voir tumultuer dans le monde fantastique de sa création un peuple d'empereurs, de rois, de guerriers, de dames, de géants, de nains, de monstres, d'esprits, de magiciens, de fées, pour les tirer derrière lui, ensorcelés par la lyre orphique, et les attelant à son char, les brider avec les rênes d'or de l'Apollon païen ». Artiste dans la forme, dans la phrase, dans le vers, toutes les beautés qu'il trouvait chez ses auteurs, il se les attribuait, les faisait siennes, les enchâssait dans sa mosaïque. Était-ce impuissance d'invention ? Nullement. Ainsi faisaient tous les artistes de son temps, ainsi les maîtres de la Renaissance anglaise et de la Renaissance française (Shakespeare, Molière, la Fontaine en tête); ainsi, près de nous, les plus aimés : André Chénier, Alfred de Musset, etc. Tout ce qu'il emprunte est si bien fondu dans l'œuvre de l'Italien, que c'est à lui, c'est de lui, c'est lui-même.

Il sut en imitant rester inimitable :

Ce lieu commun, appliqué à tant de poètes, ne convient à aucun mieux qu'à lui. On ne lui reprendra jamais ce qu'il a pris à d'autres, parce qu'il faudrait lui ravir non seulement la matière, mais l'art, et l'art ne se vole pas. Voilà pourquoi il est plus difficile à traduire que Dante. Il n'a pas de ces saillies et de ces reliefs où l'on s'accroche aisément ; sa période unie sans platitude, abondante sans diffusion, nonchalante sans mollesse, cette liberté

cette légèreté suprême, ce charme dans la beauté, c'est le comble de l'art : c'est du Raphaël. Voici une image qu'il a prise à Catulle :

Ut flos in septis secretis nascitur hortis, etc.

La verginella è simile alla rosa
Ch' in bel giardin sulla nativa spina,
Mentre sola e sicura si riposa,
Né greggi nè pastor se le avvicina :
L' aura soave e l' alba rugiadosa,
L' acqua, la terra a suo favor s' inchina,
Giovani vaghi e donne innamorate
Amano averne e seni e tempie ornate.

Ma non si tosto dal materno stelo
Rimossa viene, e dal suo ceppo verde,
Che quanto avea dagli uomini e dal cielo
Favor, grazia e bellezza, tutto perde.
La vergine che il fior di che più zelo
Che de' begli occhi e della vita aver dè,
Lascia altrui côrre, il pregio ch' avea inanti
Perde nel cor di tutti gli altri amanti (1).

(1) La jeune vierge est semblable à la rose
Qui, sur la tige où, pure, elle est éclose,
Vit seule, en paix, heureuse entre les fleurs,
Loin du berger, loin du troupeau vorace.
Le vent léger la berce, l'aube en pleurs
La baigne et tout est soumis à sa grâce ;
Les amoureux charmés tendent la main
Pour en orner leurs cheveux et leur sein.

Mais, en brisant la tige maternelle,
Qu'on l'en détache, — alors tout passe en elle :
Beauté, faveur des hommes et des cieux.
La vierge ainsi, quand la fleur est ravie
Qu'elle devait aimer plus que ses yeux,
Qu'elle devait garder mieux que sa vie,

C'est la forme définitive ; ce que l'Arioste a emprunté à Catulle, on ne l'imitera plus (1), on ne le traduira que mal. Virgile disait à ceux qui lui reprochaient d'imiter : « Il est plus facile de prendre à Hercule sa massue qu'à Homère un seul vers. » Par la même raison, on ne refera jamais le « Roland » de l'Arioste. Cet artiste suprême était un ouvrier très laborieux ; nul mieux que lui n'est arrivé à la parfaite facilité par un travail énorme. On conserve à Ferrare quelques-uns de ses manuscrits ; ils sont étonnamment raturés. On sait qu'il demandait conseil à tout le monde, non seulement au Bembe, à Molza, à Navagero, aux experts et aux illustres, mais au moindre

Perd à la fois tous les enchantements
Qui la rendaient chère aux autres amants.

(1) Le Tasse a pourtant voulu y revenir, mais il y a mis des fioritures ; le charme naïf de l'image disparaît sous l'ornement :

Deh ! mira, egli cantò, spuntar la rosa
Del verde suo modesta e verginella,
Che mezzo aperta ancora, e mezzo ascosa,
Quanto si mostra men, tanto è più bella.
Ecco poi nudo il sen già baldanzosa
Dispiega ; ecco poi langue e non par quella,
Quella non par che desiata avanti
Fu da mille donzelle e mille amanti.

Così trapassa al trapassar d' un giorno
Della vita mortale il fiore e il verde ;
Nè, perchè faccia indietro april ritorno,
Si rinfiora ella mai, nè si rinverde.
Cogliam la rosa in sul mattino adorno
Di questo dì, che tosto il seren perde ;
Cogliam d' amor la rosa, amiamo or quando
Esser si puote riamato amando.

visiteur qui entrait dans sa maison. Il polit et repolit son poème toute sa vie. Quelle fraîcheur cependant, qu'elle fougue et quelle spontanéité dans cette œuvre immense! C'est que chez lui l'artiste entraînait l'homme : encore un point sur lequel on n'a pas assez appuyé. L'homme était de son temps : messire Ludovic, un spectateur bourgeois, indifférent, gouailleur, amuseur de cour, qui a l'air de se demander à lui-même (jamais le cardinal n'a pu lui dire cela) : « Où diantre as-tu pris toutes ces calembredaines ? » Mais l'artiste est sérieux, convaincu, se laisse prendre, devient la dupe de l'illusion qu'il produit : de là tant de grands morceaux si souvent cités et pleins de souffle épique. Voltaire a trouvé en lui de l'Homère et aussi du don Quichotte : cette opinion, souvent reproduite, doit être abandonnée définitivement. Cervantes est un satirique et un moraliste; il a un but évident : la critique des romans de chevalerie; ceux qui contestent le fait n'ont pas lu son chef-d'œuvre, ou, après l'avoir lu, l'ont refermé pour écrire, non pas dessus, mais à côté. Certes, Cervantes s'est épris du héros qu'il avait poussé jusqu'à la folie : il lui a donné la grandesse de l'esprit, la chevalerie du cœur; il en a fait le Cid des Petites-Maisons. Don Quichotte est bien tel que l'a décrit Paul de Saint-Victor : plus il recule dans le passé, plus il devient sympathique et grave. Il nous émeut en nous faisant rire; son seul tort est d'être né trois siècles trop tard. Resté seul sur la scène déserte, dans sa panoplie démodée, il s'obstine à poursuivre un rôle sans réplique et s'escrime dans le vide contre des fantômes. C'est un vieil enfant grandiose et candide : si ses aventures sont apocryphes, son intrépidité est réelle; si le danger le mystifie, ce n'est pas sa faute. Sa folie n'est d'ailleurs qu'une monomanie;

une seule fêlure héroïque, comme l'entaille d'un glaive, entame son cerveau. Puis sa folie tombe et il meurt : il rend sa grande âme à la Raison qui lui revient sous les traits sévères de la mort, comme il rendrait son épée à un ennemi victorieux.

Tout cela est fort bien vu et fort bien dit par Saint-Victor, il n'en est pas moins vrai que le livre de Cervantes est une satire littéraire et morale, tandis que le poème de l'Arioste n'a pas de but et n'a rien voulu prouver, sinon que la maison d'Este eut des ancêtres bien étonnants, ce qui nous importe peu. Don Quichotte est fou parce qu'il veut faire de la chevalerie; Roland le devient parce qu'il cesse d'en faire et se laisse égarer par l'amour. A peine guéri de sa longue erreur, de sa douloureuse ivresse (1),

Il redevient Roland le chevalier,
Et, méprisant son indigne maîtresse,
Il reprendra tout ce qu'il a perdu :
Roland, l'ancien Roland nous est rendu !

L'Arioste (sauf en deux ou trois contes qui sont des hors-d'œuvre et qu'on peut biffer sans inconvénient) ne raille pas, il s'amuse et de temps en temps il s'oublie, s'échauffe, s'enflamme, se laisse entraîner vers la chevalerie qu'il n'attaque pas, qu'il adore au contraire; il devient

(1) Poi che fu a l' esser primo ritornato
Orlando più che mai saggio e virile,
D' amor si trovò insieme liberato;
Sì che colei che sì bella e gentile
Gli parve dianzi e ch' avea tanto amato,
Non stima più, se non per cosa vile!
Ogni suo studio, ogni disio rivolse
A racquistar quanto già Amor gli tolse.

lui-même un don Quichotte entraîné, convaincu, d'une équité suprême et d'une témérité superbe ; il croit, comme on dit aujourd'hui, que c'est arrivé. Puis, l'émotion passée, il rentre en lui-même et, loin de narguer la chevalerie, il a l'air de soupirer avec le fin sourire de son temps : « Si ce n'est pas arrivé, c'est dommage ! » Il ne faut donc plus chercher ici la satire de Cervantes.

Y faut-il chercher la poésie d'Homère ? C'est là une grave question qui a coûté beaucoup d'encre à la procession inutile et nuisible des théoriciens. Ils se sont demandé si le « Roland furieux » était une épopée ? — Cela nous inquiète assez peu, mais les raisonneurs, qui ont du temps à perdre, tiennent à formuler des définitions, récréation qui serait inoffensive s'il n'y avait pas des badauds qui les écoutent et travaillent d'après eux. De là cette idée singulière qu'on produit de la poésie avec des recettes ; de là les rhétoriques, les arts poétiques, les préceptes du genre, les règles enfin (celle des trois unités, par exemple) qui empoisonnaient les écoles et emprisonnaient les talents.

L'un de ces esthéticiens qui n'est pas sans mérite et sans érudition, qui eut même des idées dont plusieurs ne sont pas extravagantes, donna un jour dans un gros livre très impérieux, écrit en style de décrets, une si étroite définition de l'épopée que deux poèmes seuls y pouvaient entrer, « l'Iliade », et les *Nibelungen,* le premier en marbre grec, le second en granit allemand. Quant à l'Arioste, au dire de l'esthéticien, ce n'était qu'un érotique.

A quoi un critique fort avisé (1) répondit avec beaucoup de verve, en démontrant que si le *Furioso* n'est

(1) VICTOR CHERBULIEZ, *Revue germanique,* 1860.

pas construit sur le plan de l' « Iliade », c'est que la nature même du sujet ne l'a pas voulu. L'homme féodal, après avoir payé ses redevances à son souverain, s'appartenait à lui-même. Aussi le chevalier des romans du Moyen-Age ne s'abdique-t-il jamais entièrement.

Sa tâche accomplie, il lui est permis de penser à lui, de courir des aventures pour son propre compte ; après avoir combattu pour le Christ et pour Charles, il combat pour son honneur ou pour sa dame; un affront à laver dans le sang de l'offenseur, une vengeance à tirer d'un rival, un forfait à punir, un ravisseur à poursuivre ou simplement le désir de s'illustrer par des exploits, l'amour des périls, la soif des aventures, voilà de quoi le mener au bout du monde. Souvent même la curiosité suffit, cette curiosité si vive de l'homme du Moyen-Age, et cet amour du merveilleux et des pays lointains qui se mêlait dans le cœur des croisés à l'enthousiasme religieux. Heureux ces curieux bardés de fer s'ils rencontrent en chemin l'hippogriffe et si, montés sur son dos, ils peuvent s'élancer d'un saut aux grandes Indes ou à la Chine ! Ne nous étonnons pas que les épisodes tiennent tant de place dans le poème de l'Arioste ; ils lui étaient imposés par son sujet. Le « Roland furieux » n'est pas plus épisodique que l'histoire des croisades. A peine arrivés en terre sainte, — s'ils y arrivent, — les rudes enfants du Moyen-Age se dispersent dans tous les sens, emportés les uns par leurs convoitises, les autres par l'inquiétude de leur humeur vagabonde. Et c'est une affaire que de leur rappeler qu'ils ont franchi la mer pour délivrer le saint sépulcre ; ils l'oublient sans cesse, les passions qui agitent leur cœur couvrent de leur bruit tumultueux la voix qui sort d'un tombeau vide.

Tels sont aussi les guerriers de l'Arioste, et le poète est bien forcé de laisser par moments cette race indocile courir le monde à la poursuite de l'inconnu. Mais a-t-on assez admiré avec quelle adresse il a su rattacher toutes les actions incidentes au motif principal de son œuvre? Que de calcul dans cet apparent désordre ! Quelle logique cachée dans ce jeu capricieux de la plus brillante de toutes les imaginations ! A chaque instant cette muse fantasque s'échappe par la tangente ; mais ne craignez pas qu'elle s'égare, qu'elle se perde dans le vide ! Ses odyssées les plus aventureuses aboutissent. Laissez Astolphe monter à la lune, il en rapportera la fiole qui doit guérir Roland

et sauver la chrétienté. Ah ! sans doute on craint quelquefois que cette imagination si riche ne soit pas maîtresse d'elle-même ; mais on a bientôt de quoi se rassurer...

Le poème de l'Arioste est une vaste symphonie exécutée par un orchestre immense. Par moments les violons et les cuivres se taisent, on n'entend plus que le frémissement léger des cordes d'une guitare où se promène une main nonchalante ; un flageolet lui répond, et le soupir langoureux d'un hautbois. Mais tout à coup retentit la fanfare des clairons, tout l'orchestre assoupi se réveille et il en sort un tourbillon d'harmonie qui monte jusqu'au ciel... L'Arioste est le plus grand harmoniste de la poésie moderne, l'Arioste est le Mozart de la poésie...

L'Arioste possédait la baguette de Percinet. Il lui suffit de frapper un coup et aussitôt, du nord, du midi, de l'Islande, des Orcades, du Cathay, du cercle même de la lune, qui par mer, qui par terre, qui chevauchant les nuées, tous ils accourent, ces chevaliers vagabonds, pour se ranger sous les drapeaux de leur empereur. Ce grand empereur, Charlemagne, est le centre vivant du poème et il rallie incessamment autour de lui les dispersions infinies de cette romantique épopée.

On pourrait objecter que le protagoniste ne paraît guère dans la pièce et n'y fait pas beaucoup parler de lui. Il n'en est pas moins vrai qu'au rebours de Pulci, et même de Boiardo, l'Arioste donne toujours au vieil empereur une attitude très grave et très noble. N'y eût-il que ce fait pour prouver le sérieux du poème, il mériterait toute l'attention des critiques et des esthéticiens. Arrêtons-nous sur cette considération, et appuyons-la par une citation bien caractéristique (1) :

Charle, attendant les luttes meurtrières,
Avait partout ordonné des prières,

(1) Ed egli tra Baroni e Paladini
Principi ed Oratori, al maggior tempio

Et tout chrétien, comme font les mourants,
Communia. Charle donna l'exemple :
Suivi des preux, des sages et des grands,
Il dit, joignant ses deux mains dans le temple :
« Si j'ai failli, que mes torts, Dieu puissant,
Ne tombent pas sur mon peuple innocent.

« Pour mes erreurs si tu veux qu'il pâtisse,
Diffère au moins l'arrêt de ta justice !
Pour nous punir ne choisis pas, Seigneur,
Nos ennemis, les tiens, les infidèles,
Qui, réjouis de notre déshonneur
Et nous croyant abrités sous tes ailes,
Diront après que le peuple chrétien
Périt, malgré son Dieu qui ne peut rien !

« Pour le péché d'un seul des milliers d'autres
Déserteraient la foi de tes apôtres ;
Bientôt Babel et ses temples maudits
Se dresseraient dans ta Rome qui tombe...

Con molta religione alli divini
Atti intervenne, ne dié agli altri esempio.
Con le man giunte, e gli occhi al ciel supini,
Disse : Signor, ben ch' io sia iniquo ed empio,
Non voglia tua bontà, per mio fallire,
Che' l tuo popol fedele abbia a patire.

E se gli è tuo voler ch' egli patisca,
E ch' abbia il nostro error degni supplici,
Almen la punizion si differisca,
Sì, che per man non sia de' tuoi nemici ;
Chè quando lor d' uccider noi sortisca,
Che nome avemo pur d'esser tuo' amici,
I Pagani diran che nulla puoi,
Che perir lasci i partigiani tuoi.

E per un che ti sia fatto ribelle,
Cento ti si faran per tutto il mondo :
Tal che la legge falsa di Babelle
Caccierà la tua fede e porrà al fondo.

Seigneur, défends ton peuple ! Il a jadis
Des chiens qui la souillaient purgé ta tombe ;
Il a souvent de sa force entouré
Ta sainte Église et son prêtre sacré.

« Je sais que nul ne peut par son mérite
Laver sa faute et le mal qui t'irrite,
Que nul ne peut espérer de pardon,
Tant ici-bas notre âme est pécheresse ;
Mais ton amour, mais ta grâce est un don
Qui vient d'en haut, nous sauve et nous redresse,
Et, connaissant ta pitié, notre foi,
Seigneur, ne peut désespérer de toi. »

L'Arioste, comme la plupart des poètes de cour, crut bien faire en attaquant la Réforme ou plutôt l'Hérésie, mais après avoir lu cette prière de Charlemagne, ne croirait-on pas que le poète avait entendu la forte voix de Luther?

Difendi queste genti, che son quelle
Che 'l tuo sepulcro hanno purgato e mondo
Da' brutti cani, e la tua Santa Chiesa
Con li Vicari tuoi spesso difesa.

So che i meriti nostri atti non sono
Al satisfare il debito d' un' oncia ;
Nè dovemo sperar da te perdono,
Se riguardiamo a nostra vita sconcia :
Ma se vi aggiugni di tua grazia il dono,
Nostra ragion fia ragguagliata e concia ;
Nè del tuo ajuto disperar possiamo,
Qualor di tua pietà ci ricordiamo.

CHAPITRE VIII.

LE SIÈCLE DE MICHEL-ANGE.

I.

Fut-ce le siècle de Léon X ? Fut-ce le siècle de Jules II ? La critique, de nos jours, hésite entre ces deux papes : elle les compare, les mesure et les pèse, se demandant lequel a le plus fait pour les arts. Celui qui a le plus fait pour les arts fut Michel-Ange, sculpteur, peintre, architecte, poète, né sous Sixte IV et mort sous Pie IV, il

put voir treize papes s'asseoir l'un après l'autre sur le trône pontifical ; il survécut à ses aînés et à ses cadets : à Bramante, à Léonard, au Giorgion, à Raphaël, à André del Sarte, au Corrège et même à Jules Romain, élève de Raphaël ; il remplit de ses chefs-d'œuvre les églises de Florence et de Rome, les glorieuses chapelles du Vatican ; il construisit un Panthéon pour couronner la basilique de Saint-Pierre et, sous une inspiration tardive, il écrivit des vers qu'on lit encore avec attendrissement. Sa longue vie dura jusqu'en 1564, l'année où naquit Shakespeare, où l'art émigra dans le nord.

Né en 1475, en même temps que Léon X, un an après l'Arioste, Michel-Ange enfant débuta entre Politien et Pic de la Mirandole, dans les jardins de Laurent de Médicis. Il y copia des antiques et peu après étudia l'anatomie dans un couvent ; en même temps, avec plus de passion que Machiavel, il écoutait prêcher Savonarole. En 1499, âgé de vingt-quatre ans, il avait déjà exposé à Rome son groupe douloureux de la *Pietà*. Deux ans après, à Florence, il attaquait un énorme bloc de marbre dont aucun sculpteur n'avait su rien tirer, et il en fit ce David géant (*il Gigante*) qui jusqu'à nos jours s'est tenu debout devant la porte du Palais-Vieux, comme en sentinelle. Quand cette statue « émerveilla la stupeur » (on ne trouvait pas alors cette expression trop bouffie), Michel-Ange n'avait encore que vingt-six ans. Un seul artiste, son aîné d'un quart de siècle, pouvait lui disputer la palme : Léonard de Vinci, l'un des hommes les plus merveilleux de ce temps et de tous les temps : peintre, sculpteur, orfèvre, ingénieur, mécanicien, naturaliste, aimant la musique et les chevaux, écrivain à ses heures et donnant en style précis de sages conseils aux peintres enfants, *frutti*

pittori (1), mais artiste avant tout, maître du dessin, l'auteur de la « Cène » et de la « Joconde ». Le jeune Buonarroti osa lutter avec un pareil homme et opposa dans un concours le carton de la « Guerre de Pise » au carton de la « Bataille d'Anghiari ». Ces deux œuvres ont disparu, mais

(1) Noi conosciamo chiaramente che la vista è delle veloci operagioni che siano e in un punto vede infinite forme; niente dimeno non comprende se non una cosa per volta. Poniamo caso : tu, lettore, guardi in un occhiata tutta questa carta scritta, subito giudicherai quella esser piena di varie lettere; ma non conoscerai in quel tempo che lettere siano, nè che vogliano dire, onde ti bisogna fare, a parola a parola, verso per verso, a voler aver notizia d'esse lettere. Ancora se vorrai montare all' altezza d'un edificio, converratti salire a grado a grado; altrimenti fia impossibile pervenire alla sua altezza. E così dico a te che la natura ti volge a quest' arte. Se vuoi aver vera notizia delle forme delle cose, comincierai dalle particole di quelle; e non andare alla seconda, se prima non hai bene nella memoria e nella pratica la prima. E se farai altrimenti, getterai via il tempo, o veramente allungherai assai lo studio. E ti ricordo che impari prima la diligenza che la prestezza.

(Nous savons clairement que la vue est une des opérations les plus véloces et qu'elle perçoit en un moment des formes infinies; cependant elle ne comprend qu'une chose à la fois. Par exemple : toi, lecteur, tu embrasses d'un coup d'œil tout ce papier écrit; tu jugeras aussitôt qu'il est plein de lettres diverses, mais en ce peu de temps tu ne sauras pas quelles sont ces lettres et ce qu'elles veulent dire; il te faut, pour en être informé, les parcourir ligne après ligne et mot après mot. Pareillement, si tu veux arriver au sommet d'un édifice, il te faudra monter l'escalier marche à marche, sans quoi il te sera impossible de parvenir jusqu'en haut. J'en dis autant à toi qu'un penchant naturel pousse à la peinture. Si tu veux avoir une vraie notion des formes des choses, tu commenceras par en étudier séparément chaque parcelle et tu n'iras pas à la seconde, si tu n'as pas exactement la première dans la mémoire et dans la main. Si tu fais autrement, tu perdras ton temps et véritablement tu allongeras beaucoup l'étude. Et je te rappelle d'apprendre plutôt la diligence (l'assiduité) que la célérité.)

Benvenuto Cellini, qui vit la « Guerre de Pise », a déclaré que c'était le chef-d'œuvre de Michel-Ange.

Cependant, Rome avait pour pape un homme d'énergie et de volonté, Jules II, qui aimait la gloire. Il voulut l'auteur de David, il le prit de force et lui commanda son propre tombeau. Il fallait beaucoup de marbre, car l'œuvre devait être la plus colossale qu'on pût concevoir : quarante statues devaient s'y grouper, dont une seule fut achevée, et cette quarantième partie du groupe est le chef-d'œuvre de la statuaire moderne, le « Moïse » qui est maintenant assis dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens. Pour trouver des marbres, le sculpteur était parti pour Carrare : ce fut alors qu'en se promenant au bord de la mer, et en admirant un énorme rocher qui commande toute la côte de Gênes à Livourne, il eut l'idée de sculpter ce pan de montagne. Ce ne fut qu'un projet, mais qui fait frémir. Les blocs de Carrare, embarqués sur la mer, remontèrent le Tibre et roulèrent sur la place Saint-Pierre qui en fut couverte. Jules II embrassa Michel-Ange : ces deux hommes s'entendaient tout en se disputant toujours. Le pape disait de l'artiste : « Il est terrible, on ne peut vivre avec lui, » mais il ne pouvait vivre sans lui. Il avait fait construire un pont-levis qui reliait son palais à l'atelier où il allait souvent surprendre son sculpteur pour parler avec lui, dit Condivi, comme il l'aurait fait avec un frère. Ils étaient tous deux très emportés et se fâchaient plus souvent qu'à leur tour. Un jour que le Saint-Père était occupé, Michel-Ange ne put arriver jusqu'à lui. Un valet lui barra le passage. — « Eh bien ! s'écria le sculpteur, dites au pape que, s'il veut me voir désormais, il m'envoie chercher. » Là-dessus, sautant à cheval et partant au galop, il ne s'arrêta qu'au delà de la frontière.

On peut se figurer la colère du pape. Cinq courriers envoyés pour ramener le fugitif ne purent l'atteindre qu'en pays toscan. Ils firent les méchants ; Michel-Ange leur dit : « Partez ou je vous tue. » Ils s'adoucirent, mais ne purent obtenir de lui qu'une lettre au pape. Dans cette lettre, Michel-Ange faisait des excuses, mais déclarait nettement qu'ayant été traité comme un faquin pour prix de son affection et de ses services, il priait Sa Sainteté de choisir un autre sculpteur. Jules II, outré de colère, écrivit bref sur bref à Florence et finit par effrayer le pauvre Soderini. Ce gonfalonier disait au gréviste : « Tu t'es conduit avec le pape comme n'aurait pas fait le roi de France ; tu comprends que nous ne pouvons pas pour tes beaux yeux soutenir une guerre contre Rome. Prépare-toi donc à partir. » L'artiste révolté répondit : « J'irai chez le Grand Turc. » Ce prince, en effet, voulait faire jeter un pont de Constantinople à Péra, et il avait songé à Michel-Ange. Il fallut la main de Dieu pour faire comprendre au lion blessé qu'il ne serait pas plus libre à Constantinople qu'à Rome.

Enfin Jules II étant entré à Bologne, l'épée à la main, comme on sait, Michel-Ange, vivement pressé par un cardinal, consentit à rentrer en grâce. Il partit avec une sorte de passeport de Soderini qui le recommandait comme un bon jeune homme dont on faisait tout ce qu'on voulait avec des caresses. « Il faut lui montrer de l'affection et du bon vouloir et il fera des miracles. » Ces phrases peignent l'homme et sont bonnes à retenir.

Le farouche pénitent alla donc à Bologne et fut conduit tout droit au pape qui était en train de dîner. Le premier regard de Jules II fut terrible : « C'est toi qui devais venir à moi, s'écria-t-il, et tu as attendu que nous te vinssions chercher. » Buonarroti, à genoux, mais frémissant, balbu-

tiait de fières excuses qui étaient des reproches. Il disait qu'il n'avait point agi par méchanceté, mais par indignation, n'ayant pu supporter le traitement qu'il avait reçu. Jules II se taisait, ne sachant trop que répondre ; un évêque vint à son secours : « Que Votre Sainteté lui pardonne, murmura ce prélat : le pauvre homme a péché par ignorance. Ces peintres sont tous ainsi. » Alors Jules II, qui avait besoin de se mettre en colère contre quelqu'un, s'abattit sur l'évêque. Il lui cria : « Tu dis des sottises que je ne dirais pas moi-même. C'est toi qui l'insultes, l'ignorant, c'est toi ! va-t-en au diable ! » Et il le frappa de sa canne, puis, comme le camail violet ne se hâtait pas de sortir, les domestiques le mirent à la porte à coups de poing. La colère était passée, et Jules II donna sa bénédiction à Michel-Ange. Tous les personnages nous plaisent dans cette scène, même le pauvre *monsignor* qui reçut les coups. Les nigauds sont souvent bons à quelque chose.

Quelque temps après, Buonarroti, maître dans tous les arts, peignait les voûtes de la Sixtine. Il avait voulu tout faire de ses propres mains, même les échafauds nécessaires à son travail, et travaillait de l'aube au soir, portes closes, broyant son mortier, préparant ses couleurs, faisant le charpentier, le maçon, ne voulant voir personne, dormant la nuit tout habillé, sur ses échafauds. Mais le pape, très curieux, très impatient et d'une fougue fiévreuse, voulait voir et venait souvent frapper à la porte. Il retroussait sa robe et grimpait jusqu'à la plate-forme sur une échelle à chevilles, derrière l'artiste qui lui tendait la main. Un beau jour, il n'y tint plus et dit à Michel-Ange qui lui résistait en vain : « C'est trop beau, il faut que tout le monde voie ! » Les échafauds furent enlevés le jour même, et, dès le lendemain, avant qu'on eût balayé la chapelle, le pape y entra

le premier; il y dit la messe quelques heures après; on laissa entrer le peuple et ce fut une immense acclamation, un véritable ouragan d'enthousiasme.

C'est ainsi que travaillaient ensemble ces deux hommes, le pape et l'artiste, qui passaient leur vie à se quereller. Jules II collaborait avec son intelligence supérieure ou du moins avec ce diable au corps qui était aussi une inspiration. Il donnait des conseils, voulait mettre un peu d'or aux tableaux de la voûte. Michel-Ange répondait : « Non! Je ne veux pas que les hommes portent de l'or sur leurs vêtements. — Mais ma chapelle aura l'air bien pauvre. — Les hommes que j'ai peints là, répondait le vrai prêtre, étaient aussi de pauvres gens. »

II.

Par malheur Léon X devint pape : c'était un homme de plaisir et d'esprit, assez fin, un peu rusé, lettré du reste et poli, qui encouragea les arts et sut occuper Raphaël. Mais on ne le lui a pas assez reproché, il fit perdre neuf années à Michel-Ange; et quelles années! Quand Léon monta sur le trône, le peintre de la Sixtine avait trente-huit ans. Il passa donc sans rien faire cette période de pleine fécondité où l'homme jeune encore et déjà mûr porte à la fois ses fleurs et ses fruits comme les orangers d'Italie. Léon, qui était Florentin et qui avait un faible pour Florence, voulut embellir sa ville et faire une façade à l'église de Saint-Laurent. Ce fut à ce travail qu'il destina Michel-Ange. L'artiste obéit à contre-cœur, parce qu'il aurait voulu achever le tombeau de Jules II : il partit pour Carrare afin de fouiller encore ces monta-

gnes de marbre que les Italiens émiettaient en statues et en monuments. Mais on dit au pape que Carrare avait une réputation usurpée, que c'était d'ailleurs un pays étranger et qu'on trouvait d'aussi belles pierres en Toscane. Léon X ordonna donc à Michel-Ange de prendre des matériaux toscans ; il fallut obéir encore, entreprendre des travaux très longs, fouiller les carrières avec des peines infinies, frayer des chemins pour transporter les blocs au bord de la mer ; ils y sont encore. Quand Michel-Ange, après tant d'années perdues, revint à Florence, le pape ne songeait plus à Saint-Laurent, et la façade de cette église est encore à faire. Tel fut un des plus gros péchés de Léon X.

Ce pape a-t-il mérité de donner son nom à un siècle ? On l'a longtemps porté aux nues, on l'attaque aujourd'hui résolument ; les contemporains hésitaient. Le Florentin Veitori, qui vécut longtemps à Rome, a écrit sur lui : « Sa tête était d'une grosseur assez peu proportionnée au corps, toujours plein de catarrhe, et il ne pouvait se dire tout à fait réglé dans le vivre, parce que tantôt il jeûnait trop, tantôt il excédait... Plus il commit de fautes, plus en répara la fortune qui, même dans la conjuration des cardinaux, lui fournit le moyen de renouveler le collège, en le remplissant de ses amis. Il ne voulait pas d'ennuis et pourtant s'en attira beaucoup par le continuel désir qu'il avait de pousser les siens ; mais la fortune, en le favorisant sans cesse, le délivra encore de ce souci, en lui enlevant son neveu, outre son frère (1). » En somme, fut-il plus à louer

(1) Il suo capo era di una grossezza assai poco proporzionata al corpo, sempre pieno di catarro, e neppure poteva egli dirsi regolato nel vivere, perchè a volta digiunava troppo, a volta invece eccedeva.

qu'à blâmer ? Francesco Vettori, le « compère » de Machiavel, ne se prononce pas, ni Guichardin qui trouve du bien et du mal dans la conduite du pape, « plus prudent et beaucoup moins bon qu'on ne l'avait espéré. » Les ambassadeurs vénitiens, gens d'affaires très avisés, tout à fait pratiques, et dont les « Relations », publiées de nos jours, entrent dans les menus détails, disent de Léon X en 1517 : « Ce pape a quarante-deux ans accomplis le 11 décembre... C'est un homme de bien et très libéral, et il ne voudrait pas se donner de peine... Quand on le fit pape, il dit à Julien, son frère : Jouissons de la papauté, puisque Dieu nous en a doté. Si bien que le pape ne voudrait ni guerre ni fatigue, mais les siens lui donnent du tracas (1)... Le cardinal Sangiorgio dit à notre orateur que le pape Jules donnait pour sa table quatre mille ducats par mois environ, mais celui-ci en veut huit ou neuf. La raison en est qu'il vient ici beaucoup de Florentins qui se disent parents du pape et qui vont manger chez lui... Le pape est amateur de lettres, docte en humanités et en droit canon, et surtout musicien excellent : quand il chante avec quelqu'un, il lui fait donner cent

Ebbe nella sua vita molte vicende, ma gli ultimi otto anni furono davvero fortunatissimi, così pel suo ritorno a Firenze, come per la elezione e durante tutto il papato, nel quale quanti più errori fece, a tanti più rimedio la fortuna, che anche nella congiura dei cardinali gli dette modo di rinnovare il collegio, empiendolo di suoi amici. Non voleva noie, eppure se ne procurò molte, pel continuo desiderio d'ingrandire i suoi, ma la fortuna, per favorirlo sempre, lo liberò anche da questo pensiero, levandogli oltre al fratello il nipote.

(1) Quando fu fatto papa, diceva a Giuliano suo fratello : Godiamoci in pace il papato, poi che Dio ce l' a dato. Sicchè il papato non vorria nè guerra nè fatica, ma questi suoi lo intrigano.

Relazione di Marino Giorgi.

ducats et plus... les vacances et bénéfices lui rapportent... huit mille ducats par mois, et il les dépense en cadeaux et aux cartes, où il s'amuse fort. » Un témoin beaucoup moins lu, François Bonivard, le prieur de Saint-Victor, celui qui devait être le prisonnier de Chillon, fit un voyage à Rome en 1518 et nous a rapporté sur le Saint-Père d'alors des impressions presque inédites : « Il était savant en lettres grecques et latines, en ce institué par le Politien et davantage bon musicien, en laquelle art il se délectoit démesurement. A la reste bel personnage de corps, mais de visage fort laid et difforme, car il l'avoit plutôt gros par enflure que par chair ni graisse, et d'un œil ne voyoit goutte, et de l'autre fort peu, sinon par le bénéfice d'une lunette de béril appelée en italien un *ochial*, mais avec iceluy il y voyoit plus loin que homme de sa cour. » Suit une anecdote qu'on peut citer ne fût-ce que pour montrer la plume de Bonivard, un des écrivains du temps ; il suffira de rajeunir son orthographe :

« Si ne faut pas oublier un bon rencontre que lui firent une fois certains coquins stroppiats (estropiés) lui parlant de son aveuglerie. Une fois, ainsi qu'il s'alloit jouer à la Malliana, les coquins en advertis se mirent par où il devoit passer en rang ; les uns étoient manchots, les autres boiteux, les uns phtisiques, les autres hydropiques et n'y avoit qu'un aveugle qui étoit le dernier de la bande. Le pape passant, tous ces ragots commencent à crier : *Padre santo, por l'honor di Dio daiti noi l'elemosina* (c'est presque de l'italien ; Bonivard savait à peu près toutes les langues). Le pape leur fit donner à chacun un baïoc, et à l'aveugle autant ; lors il (l'aveugle) demanda à sa guide (à la personne qui le guidait) ce que le pape lui avoit donné. Il (le guide) répondit : un baïoc. Lors l'aveugle de

recrier : *Ha', padre sancto, non me dasitti ma un baïoc a mi chi son pur!...* (Ah! saint père, vous ne me donnez qu'un baïoc, à moi qui suis aussi...) Il n'acheva pas son propos que le pape lui dit : *Yo so ben quello che vuoi dir. Tu sei di nostri, percheche sei ciecho come mi* (je sais bien ce que tu veux dire. Tu es des nôtres, parce que tu es aveugle comme moi), et lui fit donner un ducat. Les autres coquins, ce voyant, choisirent de se retrouver là, quand le pape repasseroit, ce que faisant, ils se mettent tous à genoux et priant. Lors le pape leur dit : *Che precate, figlioli?* (Que priez-vous, mes fils ?) Eux répondent : *Preghamo Domini Dio che nui dagha un papa stroppiato* (Nous prions le Seigneur Dieu qu'il nous donne un pape estropié). — *Perche?* (Pourquoi ?), dit le pape. Eux disent : *Impero che non nui havi dato ma un baioc, et havetti dato un ducato a quello che e ciecho come vuoi, preghamo per avere un papa stroppiato come noi, azo che nui dagha a ciaschaduno un ducato* (Puisque vous ne nous avez donné qu'un baïoc, et que vous avez donné un ducat à celui qui est aveugle comme vous, nous prions pour avoir un pape estropié comme nous, afin qu'il nous donne un ducat à chacun). — *Non cosi,* dit le pape, *ma chavatti vi gli ochi e essendo ciechi come mi, vi faro come ho fatto al altero.* (Ce n'est point cela ; mais arrachez vous les yeux et, étant aveugles comme moi, je vous ferai comme j'ai fait à l'autre). »

Bonivard, quoique protestant, ou à peu près, car il était un à peu près en tout, reconnaît donc que le pape était homme d'esprit, mais c'est tout ce qu'il lui accorde. Il rapporte sur lui le mot du cardinal Sangiorgio, le même qui renseignait l'ambassadeur vénitien : « Un gros morceau de chair avec deux yeux faibles dans la tête. » Boni-

vard nous montre encore Léon X « jouissant de la papauté dont le bon Dieu l'avait doté » : (c'était probablement de Sangiorgio qu'il tenait la phrase) et banquetant avec « ses musiciens, bouffons, joueurs de farces et autres plaisanteurs ». Le fait est confirmé par des biographes moins prévenus ; il ne paraît pas que Léon X, au moins à sa table, préférât les hommes vraiment supérieurs de son pays. Il y en eut trois sous son pontificat qui dominaient tous les autres : ses deux contemporains, Michel-Ange et l'Arioste ; on a vu qu'il éloigna le premier et négligea le second ; le troisième, Machiavel, alors éloigné des affaires et relégué à San Casciano, n'obtint pas même un regard du pontife. En revanche, les favoris de la cour romaine étaient les Querno et les Baraballo : on se moquait d'eux, mais on les comblait de caresses. On promenait Baraballo par les rues en triomphe, sur un éléphant ; on décernait à Querno, le plus médiocre et le plus vaniteux des poètes, une couronne de choux et de lauriers ; on daignait le défier et lui répondre en vers improvisés, dans des tournois poétiques. Si l'archipoète (c'était son titre) osait dire mpertinemment :

Archipoeta facit versus pro mille poetis,

le pape lui renvoyait aussitôt la balle :

Et pro mille aliis archipoeta bibit.

Mais il ne faut pas juger Léon X (ni même Luther) sur des propos de table. L'homme qu'amusait la sottise de Baraballa correspondait avec Érasme, attirait Lascaris à Rome et lui donnait à diriger une imprimerie pontificale, protégait les Alde, poussait aux études, dressait le plan de la Rome antique, bâtissait la basilique de Saint-Pierre,

encourageait Raphaël. Quand François Ier, vainqueur, lui demanda le groupe de Laocoon, le pape artiste eut le courage de le refuser : « il eût plus volontiers donné la tête d'un apôtre. » Jules II avait su attirer les arts à Rome; Léon X les y retint et y amena de plus les lettres : tout ce qui brillait à la cour d'Urbin vint au Vatican. Le Bembe en tête.

Ce Pietro Bembo fut un personnage en son temps. Né à Venise en 1470, il était allé vers la fin du siècle à Ferrare, où il s'éprit de Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI. Cette princesse, sur laquelle ont couru de grosses médisances et d'énormes calomnies, avait de beaux cheveux blonds, des manières affables, beaucoup de culture et elle vieillit honnêtement (1). Le Bembe lui écrivit en italien exquis des lettres qui sont restées :

« Je n'ai autre chose à vous dire sinon que cette oisiveté, ces ombrages, cet isolement, ces cachettes qui par le passé m'étaient si douces et si chères me semblent aujourd'hui un peu moins belles qu'en d'autres temps, et ne me plaisent plus comme elles me plaisaient. Quel signe est-ce donc et de quel mauvais principe cela vient-il ? Je voudrais que Votre Seigneurie le cherchât dans ses livres pour savoir s'ils sont d'accord avec les miens. Je me recommande à ses bonnes grâces autant de fois qu'il y a de feuilles dans ce jardin où laissant errer mes yeux, appuyé sur une fraîche et douce petite fenêtre, je vous écris (2). »

(1) GREGOROVIUS, *Lucrezia Borgia* (1874).

(2) Altro non ho a dirvi, se non che quest' ozio, quest' ombre, questa solinga vita, questi nascondimenti cotanto a me per lo addietro sempre e dolci e cari stati, ora aliquanto mi sono paruti men belli che negli altri tempi, nè così mi piacciono, come essi mi soleano piacere. Che segno sia questo, o di che male principio, vorrei che

Mais l'ambition vint au Bembe qui tâchait de suivre en tout son maître Pétrarque : ayant déjà trouvé une Laure, il lui fallait un canonicat (1). A cet effet, il voulut aller à Rome, mais Jules II n'étant pas son pape, il vécut d'abord à Urbin, chez le duc Guido Ubaldo et la duchesse Élisabeth Gonzague, dans cette cour allégrement décente et lettrée, où s'inspira Balthazar Castiglione (1478-1529), l'auteur d'un livre fameux, le *Cortegiano*, qui fut traduit dans toutes les langues et qui resta le manuel du parfait chevalier. Les familiers du duc et de la duchesse consacraient la matinée aux « exercices chevaleresques », à ceux qui maintiennent la souplesse, la grâce et la force du corps ; le soir, ils s'entretenaient l'esprit par une conversation nourrie et légère. « C'est là qu'on entendait les suaves raisonnements et les honnêtes facéties, et sur le visage de chacun se voyait peinte une joviale hilarité, si bien que cette maison pouvait se dire en réalité l'auberge de l'allégresse, et je ne crois pas qu'on pût jamais goûter en autre lieu toute la douceur d'une aimable et chère compagnie, comme on le fit un temps à cette cour. A tous naissait dans l'âme un suprême contentement, chaque fois que nous nous réunissions en présence de madame la duchesse, et il semblait que ce fût une chaîne qui nous tenait en amour tous unis, tellement qu'il n'y eut jamais concorde de volonté ou affection cordiale entre frères plus grande que celle qui régnait là entre tous. Il en était de même chez les femmes avec lesquelles on avait un commerce très

V. S. ne cercasse ne' suoi libri, per sapere se essi co' miei sono conformi ; alla cui buona grazia tante volte mi raccomando, quante sono le foglie di questo giardino, sopra il quale riguardando, ad un fresco e dolce finestrino appoggiato, vi scrivo.

(1) Ugo Canello, *op. cit.*

libre et très honnête, car il était permis à chacun de parler, de s'asseoir, de plaisanter, de rire avec qui lui plaisait, mais telle était la révérence qu'on portait à la volonté de madame la duchesse, que la liberté même était le frein le plus fort; et il n'était aucun de nous qui ne regardât le plaisir de lui complaire comme le plus grand qu'il pût avoir, et la plus grande peine, celle de lui déplaire. Par cette raison, les mœurs les plus honnêtes s'y alliaient avec une complète liberté, et, en sa présence, les jeux et les ris étaient assaisonnés, non seulement des sels les plus fins, mais d'une majesté gracieuse et grave, car cette modestie et cette grandeur qui composaient tous les actes, les paroles, les gestes de madame la duchesse, quand elle plaisantait et riait, faisaient tant que ceux-là même qui ne l'auraient jamais vue auparavant, eussent aussitôt reconnu en elle une très grande dame (1). »

(1) Quivi... i soavi ragionamenti et l'oneste faccezie s'udivano; e nel viso di ciascuno dipinta si vedeva una gioconda ilarità, talmente che quella casa certo dirsi poteva il proprio albergo dell' allegria: nè mai credo che in altro luogo si gustasse quanta sia la dolcezza che da una amata e cara compagnia deriva, come quivi si fece un tempo, che a tutti nascea nell' animo una somma contentezza, ogni volta che al cospetto della Signora Duchessa ci riducevamo; e parea che questa fosse una catena, che tutti in amor tenesse uniti, talmente, che mai non fu concordia di volontà, o amore cordiale tra fratelli maggior di quello che ivi fra tutti era. Il medesimo era tra le donne con le quali si aveva liberissimo ed onestissimo commercio, che a ciascuno era lecito parlare, sedere, scherzare e ridere con chi gli parea, ma tanta era la riverenza che si portava al voler della Signora Duchessa, che la medesima libertà era grandissimo freno; nè era alcuno che non estimasse per lo maggior piacere che al mondo aver potesse, il compiacer a lei, e la maggior pena, il dispiacerle. Per la qual cosa quivi onestissimi costumi erano con grandissima libertà congiunti, ed erano i giuochi e i risi al suo cospetto conditi, oltre agli argutissimi

Ainsi parle Castiglione en sa langue élégante et copieuse. Peut-être le fin diplomate vit-il dans cette cour plus de retenue qu'elle n'en avait réellement ; ce qui permet de le supposer, c'est que l'âme de ces fêtes était le cardinal Bernard des Dovizi de Bibbiena dont nous connaissons les galanteries. Ce prélat, qui était aussi homme d'affaires, contribua beaucoup à l'élévation de Léon X, et le nouveau pape, au sortir du conclave, prit le Bembe et Sadolet pour « secrétaires domestiques ». Ce Sadolet (Jacopo Sadoleto, 1477-1547), correspondant d'Érasme dont il adoptait les idées, partisan d'une réforme sans schisme et sans hérésie, fut un croyant sincère et studieux, qui vécut honnêtement, mérita la pourpre et se distingua par un beau style cicéronien : il n'écrivit qu'en latin, en faveur de la religion lettrée et contre Genève. Le Bembe maniait les deux langues : il composa en italien ses dialogues et récits d'amour, les *Asolani*, où il y a du Pétrarque et aussi du Boccace, et ses *Rime* où il chanta la belle Morosine, une jeune fille qu'il avait trouvée à Rome et qui lui fit oublier Lucrèce Borgia. En latin et en italien son « Histoire de Venise », où manque une chose essentielle, la connaissance des faits qu'il avait à raconter ; en latin, des « Épîtres » et des brefs pontificaux rédigés avec une perfection qu'on admire encore. Au fond, c'était un lettré convaincu, un cicéronien à genoux devant son maître, et qui, de peur de se gâter le style, ne lisait pas son bréviaire en latin. Il traitait d'*epistolaccie* les épîtres de saint Paul, ce qui ne l'empêcha pas de devenir cardinal ;

sali, d' una graziosa e grave maestà ; che quella modestia e grandezza che tutti gli atti e le parole e i gesti componeva della Signora Duchessa, facea che ancor da chi mai più veduta non l' avesse, fosse per grandissima Signora conosciuta.

il espérait même être pape. Mais quand cette ambition lui vint, il avait passé soixante-dix ans, perdu sa Morosine, et, vivant en saint homme, il lisait la Bible en hébreu. Il mourut en 1547, la même année que Sadolet, son frère d'armes.

Le Bembe fut un Balzac italien, à une époque où la « langue florentine », comme il l'appelait, avait besoin d'un Balzac. Dans ses *Prose*, il mit la grammaire en dialogues. Son autorité fut considérable et son latin passa pour le plus beau qu'on eût écrit depuis les anciens. Les papes lettrés ont toujours remis le latin à la mode. Vivait alors un chanoine crémonais, Jérôme Vida (1490-1566), qui avait chanté dans la langue de Virgile les « Vers à soie (*de Bombyce*) » et le « jeu d'échecs (*de Ludo scacchiorum*) » ; Léon X le fit venir à Rome, le pourvut du beau prieuré de Saint-Sylvestre et lui commanda une « Christiade » en hexamètres ; le poème fut ce qu'il pouvait être ; on en retient pourtant de fort beaux vers, celui-ci entre autres sur la mort de Jésus :

Supremamque auram, ponens caput, expiravit.

Sur un sujet pareil, à la même époque et dans la même langue, Jacques Sannazar (1453-1530), gentilhomme napolitain, d'origine espagnole, donnait un poème, *de Partu Virginis*. Il fut mieux inspiré dans ses « Églogues de pêcheurs », où il chanta en latin la grève caressante de Mergelline ; ces vers antiques sur des sujets nouveaux devaient inspirer longtemps après notre André Chénier, qui adressa des distiques à Actius Sincerus :

Acti, romanæ magnum decus addite musæ,
Acti et Tyrrheni tu decus eloquii..

Actius Sincerus était le pseudonyme latin de Sannazar.

Cet homme de bien se comporta fièrement, resta fidèle à son prince, même dans le malheur, aima une Carmosine qu'il chanta en italien dans son *Arcadia*. Il n'appartint d'aucune sorte au monde de Léon X, il fit même sur ce pape une sanglante épigramme :

Sacra sub extrema, si forte requiritis, hora
Cur Leo non potuit sumere : vendiderat.

Un autre contemporain, Fracastor, de Vérone (1483-1553), médecin, mathématicien et naturaliste, se rapprocha du Bembe, auquel il dédia un poème latin sur un sujet scabreux, cette fameuse « Peste française », dont parlait et souffrait vers le même temps le pauvre Ulrich de Hutten.

Ces poètes inutiles n'apportèrent en littérature aucune idée, aucun art nouveau ; ils fatiguaient un talent très ingénieux à embaumer une langue morte. Leurs chefs-d'œuvre ne sont que des tours de force ; le mieux réussi est peut-être le poème de Vida sur le simulacre de la guerre, les armées de buis, les deux rois jumeaux, le noir et le blanc, luttant pour l'honneur avec des armes bicolores :

Ludimus effigiem belli, simulataque veris
Prælia, buxo acies fictas, et ludicra regna,
Ut gemini inter se reges albusque nigerque
Pro laude appositi certent bicoloribus armis.

D'ici à la parodie il n'y a qu'un pas. Nous sommes au temps des macaronées qui rendirent célèbres le pseudonyme de Merlin Coccaïe et le nom d'un pauvre moine défroqué, Jérôme ou Théophile Folengo (1491-1544). Ceci est nouveau, ne ressemblant en rien, quoiqu'on ait dit, aux chansons mêlées de latin et de teuton que composaient alors les étudiants allemands, ni à la « Cérémonie » du *Malade imaginaire*. Dans les macaronées, le vulgaire, latinisé par

un artiste de haut vol, s'élève en bouffonnant à une solennité, à une sonorité superbe :

> Ille ego qui quondam forma joplenus et ovis
> Quique botirovoro stipans ventrone lasagnas,
> Arma valent hominis cantavi horrentia Baldi
> Quo non Hectorior, quo non Orlandior alter.

On cabriolait aussi en italien ; cette première moitié du seizième siècle est l'âge d'or de la poésie bernesque. Francesco Berni (1491-1536), qui lui donna son nom, fut un prêtre de Lamporecchio qui vécut à Rome sous Léon X, courtisa le cardinal Bibbiena et d'autres éminences, puis devint chanoine à Florence, où il fut empoisonné par le duc Alexandre de Médicis, parce qu'il ne voulut pas empoisonner lui-même, soit le duc à l'instigation du cardinal, soit le cardinal à l'instigation du duc : on ne sait pas au juste (1). Ce fut Berni qui, trouvant l'*Orlando innamorato* de Boiardo trop sévère et trop ferrarais, se permit de le mettre en toscan en y ajoutant des gaudrioles : par exemple, dans un combat très sérieux, cette strophe sur un coup d'épée asséné par le paladin Roland :

« Le paladin, coupant donc en travers l'affreux païen, le fit si dextrement qu'un des morceaux resta collé sur l'autre sans en bouger (c'est Turpin qui le dit). Comme il advient, quand on est échauffé, qu'on ne sent pas sur le champ les blessures, tel celui-là, non averti du coup, s'en allait combattant, et il était mort (2). »

(1) SEPTEMBRINI, *op. cit.*

(2) Onde ora avendo a traverso tagliato
Questo pagan, lo fe' si destramente,
Che l' un pezzo in su l' altro suggellato
Rimase senza muoversi niente :

Berni, c'est le rire de la Renaissance, point amer ni soucieux, ne songeant à rien réformer, à rien détruire, se jouant de tout avec ses camarades de la société des Vignerons (*i Vignajuoli*), jeunes tonsurés qui faisaient de la poésie, du vin et de l'amour « un seul dieu en trois personnes ». Le chef de l'Église n'était pas plus respecté que la morale, la conscience et la religion :

« Le pape ne fait que manger, le pape ne fait que dormir, voilà ce qu'on dit et peut dire à qui vient s'informer du pape (1). »

Sur ces matières Berni s'égaya si souvent qu'on le crut luthérien, ce qui n'est pas probable : il était trop paresseux pour se jeter dans la Réforme, et d'ailleurs il défendait au besoin le Saint-Père, notamment contre l'Arétin : « Le pape est pape et tu n'es qu'un fanfaron (2), » lui disait-il.

On perdrait sa peine à vouloir mettre des principes et des opinions dans cette tête folle. Berni faisait l'éloge de la peste, des goujons, de la gélatine et même des dettes en vers aisés, ornés, indolents sans négligence, et, incapable de penser, il s'amusait. Son plus grand travail fut de ne faire que des riens, mais il eût encore mieux aimé ne rien faire. C'est lui-même qui l'écrit : il était si las, si « mort

E come avvien, quand' uno è riscaldato,
Che le ferite per allor non sente,
Così il pagan, del colpo non accorto,
Andava combattendo, ed era morto.

(1) Il papa non fa altro che mangiare,
Il papa non fa altro che dormire
Quest' è quel che si dice e si può dire
A chi del papa viene a dimandare.

(2) Il papa è papa, e tu sei un furfante.

d'écrire », en avait les membres si desséchés, que le lit seul était pour lui un port dans la tempête. Oh ! rester au lit et n'y pas bouger : voilà l'idéal (1). Encore s'il s'en fût tenu à la bouffonnerie ! Mais en plus d'un lieu, sans songer à mal sans doute et pour prendre le ton des autres, il descendit à l'obscénité de son ennemi l'Arétin, l'un des grands hommes du jour.

Il faut bien s'arrêter devant ce personnage. Pietro Aretino (1495-1557) ne fut pas sans talent ; il a laissé une tragédie, *Orazio*, qu'on a voulu comparer à l'*Horace* de Corneille ; cinq comédies : *la Cortigiana, il Merescalco, l'Ipocrita, il Filosofo, l'Atalanta,* pièces malpropres et embrouillées qui avaient pourtant du relief et du diable au corps et qui ont duré par des qualités de style ; puis un poème inachevé, *Marfisa*, deux parodies du « Roland furieux » dont le succès offusquait le poète d'Arezzo; des « Lettres familières » d'un cynisme éhonté où il étalait ses turpitudes et celles de son siècle, et avec cela des œuvres dévotes : les « Sept Psaumes de la pénitence », les « Trois Livres de l'humanité du Christ », une « Genèse », des « Vies » de la Vierge, de sainte Catherine, de saint Thomas d'Aquin, et aussi la « Vie et Généalogie de toutes les courtisanes de Rome ». Tout cela dans un joli toscan, mais déjà mièvre, fleuri, ne s'élevant que par l'enflure,

(1) Tanto era dallo scrivere stracco e morto,
Sì i membri e i sensi avea strutti ed arsi,
Che non sapea in più tranquillo porto
Da così tempestoso mar ritrarsi,
Nè più conforme antidoto e conforto
Dar a tante fatiche, che lo starsi,
Che starsi in letto, e non far mai niente,
E così il corpo rifare e la mente.

annonçant et préparant le précieux de la décadence qui allait commencer. Puis quelle âme de boue ! Il eût mérité le feu pour ses pieux écrits autant que pour les obscènes, a dit de lui un bon catholique, le vieux Cantù, qui n'a jamais dit si bien.

S'est-il calomnié lui-même et ne fut-il qu'un fanfaron de vices ? On voudrait le croire, mais il est difficile de le prouver. Ses actions d'ailleurs, celles qu'il avoue fièrement, sont pleinement d'accord avec ses ouvrages. Bâtard d'un gentilhomme, sans éducation, sans instruction, n'ayant pas même appris le latin, tout jeune encore, il se fait chasser d'Arezzo, son pays, pour un sonnet sur les Indulgences ; il prend un métier à Pérouse, celui de relieur, qui lui fournit des livres à lire, mais se distingue par de nouvelles incongruités. A Rome, où il se rend à pied, il entre au service de Léon X et se fait encore chasser pour des sonnets ignobles ; il suit dans le Milanais Jean de Médicis, puis revient à Rome où, à la suite d'une intrigue avec une cuisinière, il est assassiné. Cinq coups de poignard ne le tuent pas ; il crie vengeance et n'obtenant rien du pape, il retourne à Jean de Médicis qui l'emmène à la guerre et qui meurt dans ses bras. Où aller maintenant ? A Venise où la vie est libre ; l'Arétin vomit de là des injures contre Clément VII alors malheureux, puis s'amende et obtient un bref honorable ; en même temps, il bat monnaie avec sa plume et gagne mille écus par an (somme alors fantastique) « avec une bouteille d'encre et une rame de papier ». Tout se vend également bien : les saletés, les flagorneries et les œuvres ascétiques ; l'écrivain tout-puissant se croit tout permis et lance des épigrammes contre des gens haut placés. Mais il est lâche. Pierre Strozzi, le Tintoret, se contentent de l'effrayer ; l'ambassa-

deur d'Angleterre le fait bâtonner par ses gens : l'Arétin baisse la tête et ne se venge pas, par humilité chrétienne. Enfin il mène une vie crapuleuse et ses sœurs le valent bien : un jour qu'on raconte devant lui leurs galanteries, il se renverse sur sa chaise en éclatant de rire, se casse la tête sur le carreau, reçoit l'extrême-onction et meurt en disant : « Je suis huilé, préservez-moi des rats (1). » Voilà l'homme. Lui en a-t-on prêté ? On ne prête qu'aux riches ; si les contemporains ont cru cela de lui, c'est qu'ils le trouvaient croyable : ce fait seul flétrit l'Arétin et son temps.

Eh bien, cet homme-là fut comblé non seulement d'argent, mais d'honneurs ; les académies l'attiraient et le cajolaient, les écrivains lui dédiaient leurs livres, l'Arioste l'appelait fléau des princes et poète divin (2) ; le Titien, même Michel-Ange acceptaient sa protection et ses conseils, on lui décerna des médailles ; un pape lui offrit un cadeau de mille couronnes d'or, le titre de chevalier de Saint-Pierre et songea, dit-on, à le faire cardinal. Enfin les deux grands rivaux, Charles-Quint et François Ier, qui se disputèrent l'empire, l'Italie, Érasme, se disputèrent aussi l'Arétin. L'un et l'autre lui avaient donné un collier d'or, Charles-Quint y ajouta une pension de deux-cents écus ; François Ier eut alors le dessous et n'obtint plus de louanges ; il s'en repentit vite et offrit quatre cents écus de pension, si l'on tenait seulement la balance égale entre lui et l'empereur. L'Arétin demanda que la pension lui fût assignée pour la vie ; le brevet n'arriva point et

(1) Guardatemi da' topi or che son unto.

(2) Ecco il flagello
De' principi, il divin Pietro Aretino.

Charles-Quint resta seul en faveur auprès du grand homme qui avait pourtant envoyé son portrait à François Ier : c'était le courtisan qui faisait le roi !

Rien de plus instructif que cette rivalité entre les deux princes. Le Habsbourg, qui mijotait sa gloire, câlinait les historiens et les artistes ; il répétait à l'un d'eux un mot qui avait déjà servi pour d'autres : « Il y eut bien des empereurs au monde, il n'y a qu'un Titien. » Charles-Quint ne dédaignait pas de raconter à Paul Jove son expédition de Tunis et lui disait familièrement : « Je vais vous tailler de la besogne en Provence. » Il soudoyait libéralement cette plume vénale qui recevait de l'argent de toutes mains ; mais il ne put emmener personne avec lui, pas même l'Arétin qui se cacha, dit-on, pour ne pas aller en Allemagne. François Ier, le roi chevalier, fut plus d'une fois battu dans ce tournoi d'argent, mais il sut s'attacher Lascaris, Sadolet, Scaliger et attira chez lui, pour son collège de France, des professeurs italiens ; Léonard de Vinci vint mourir près d'Amboise ; André del Sarte, le Primatice et beaucoup d'autres ont laissé leur griffe à Fontainebleau. Le roi voulut « étouffer dans l'or » Benvenuto Cellini qu'il retint cinq ans en France (1540-1545) et disait de lui (c'est du moins Benvenuto qui l'affirme) (1) : « J'ai dérobé à l'Italie l'homme le plus habile qui fût jamais. » François Ier savait l'Italie et l'italien ; sa sœur, la reine de Navarre, nous laissa un *Heptaméron* dont le titre même indiquait un copie du « Décaméron ». Elle disait dans sa préface : « Entre autres, je crois qu'il n'y a nulle de vous qui n'ait lu les « Cent Nouvelles » de

(1) *Vita di Benvenuto Cellini, scritta da lui medesimo,* un des livres les plus amusants du seizième siècle. Voir, sur le séjour de l'artiste à Fontainebleau, le livre III, chapitres VI-XII.

Jean Boccace nouvellement traduites de l'italien en français (par Antoine Lemaçon, conseiller du roi et très humble serviteur de la reine de Navarre) ; desquelles le roi très chrétien François Ier de ce nom, monseigneur le Dauphin, madame la Dauphine et madame Marguerite ont fait tant de cas, que si Boccace, du lieu où il étoit, les eût pu ouir, il eût dû ressusciter à la louange de telles personnes. A l'heure j'ouïs les deux dames dessus nommées avec plusieurs autres qui se deliberoient d'en faire autant, sinon en une chose différente de Boccace, c'est de n'écrire nouvelle que ne fût véritablement histoire. » Quant au roi lui-même, il ne s'éleva pas jusqu'à Dante. — « Que je n'entende plus parler, dit-il un jour, de ce ridicule auteur ; » — mais il rima une épitaphe pour le tombeau de Laure ; ce huitain si souvent cité prouve qu'il suivait les Italiens jusque dans leurs défauts.

En petit bien compris, vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée :
Plume, labeur, la langue et le devoir
Furent vaincus par l'amant de l'aimée.
O gentille âme étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant ?
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surmonte le disant.

Enfin François Ier eut son poète italien qui, forcé de quitter Florence pour échapper aux Médicis, montra le chemin du refuge à quantité d'autres écrivains persécutés que l'hospitalité française a recueillis jusqu'à nos jours. Luigi Alamanni (1495-1556) fut comblé des faveurs du roi qui lui confia plusieurs embassades. C'était un poète élégant, qui s'essaya dans la tragédie, dans la comédie et dans l'épopée : son « Giron le courtois » exhuma les

chevaliers de la Table ronde, et sa *Coltivazione*, imitée de Virgile et de Columelle, donna un fatal exemple aux descriptifs qui allaient pulluler. Grâce à lui et à Jean Ruccellai, le poète des « Abeilles », le genre didactique devint à la mode : c'est toujours en poésie un signe de fatigue et de refroidissement : l'automne arrive. Il y a pourtant progrès dans la versification : le vers blanc (*verso sciolto*), encore un peu paresseux, mais moins porté que l'octave au lyrisme, entre dans l'art où il fera son chemin. Avant Ruccellai, le Trissin l'avait introduit au théâtre. C'est là une innovation dont Annibal Caro, Milton, William Cowper, Parini et beaucoup d'autres maîtres, sans compter les tragiques, feront leur profit. Chez Alamanni, le *verso sciolto* est encore trop régulier, quasi monotone ; cet accent qui tombe toujours sur la sixième syllabe finit par fatiguer l'attention. Mais il sera beaucoup pardonné à l'auteur de la *Coltivazione*, parce qu'il ne fut point ingrat, il aima beaucoup la France :

« Qu'en vous pour bien agir le genre humain, ô glorieux François, cherche un exemple ; il verra qu'aucune heure, aucun moment ne passe inoccupé dans vos journées ; que porté soit aux armes, soit aux muses, votre royal esprit est toujours prêt. Tantôt, selon les temps, selon les lieux, vous ramenez au bien les lois tordues, tantôt vous raisonnez des morts illustres et, par des arguments doctes et forts, vous jugez le procès des anciens sages. Ainsi le temps s'en va moins lourdement ; ainsi quand vient la mort on reste en vie ; ainsi plus cher à Dieu l'on rentre au ciel (1). »

(1) Prende al suo ben oprar la gente umana,
Glorioso Francesco, in voi l' esempio;

III.

Quant à Charles-Quint, s'il protégea les lettres et les arts, ce fut moins par goût que par gloriole. Politique avant tout, il lisait Machiavel, Guichardin et causait longuement avec ce dernier, mais sa faveur s'adressait plutôt aux Arétin qu'aux Arioste. S'il ramassait le pinceau de Titien en lui disant qu'un artiste pouvait bien être servi par un empereur, c'est qu'il savait à quel point l'empereur était servi par l'artiste. Ses libéralités tombaient plus volontiers sur ceux qu'il croyait utiles à sa célébrité, ce qui ne l'empêchait pas de crier contre les flatteurs, mais il faudrait nous dire où la flatterie commence ; les hommes qu'on loue, surtout quand ils portent le sceptre, n'en ont jamais rien su. En ce temps-là Charles-Quint était le maître ; le pape lui-même fut son prisonnier ; l'Italie presque entière, politiquement, appartenait à l'Espagne. En revanche, littérairement, l'Espagne était en Italie. L'empereur préférait les écrivains de Toscane à ceux de Castille.

E vedrà come in vano ora o momento
Non lasciate fuggir de' vostri giorni :
Ch' ora all' armi volgete, ora alle Muse
L' intelletto real ch' a tutto è presto ;
Ora al santo addrizzar le torte leggi,
Come più si conviene a 'l tempo e 'l loco ;
Ora al bel ragionar di quei che furo
Più d' altri in pregio ; e terminar le liti,
Con dotto argomentar, de' saggi antichi.
Così meno a passar n' aggreva il tempo,
Così dopo il morir si resta in vita,
E più caro al Fattor si torna in cielo.

Ce fut par une pièce de l'Arioste qu'il fêta le mariage d'une infante au palais d'Aranjuez (1548). D'ailleurs Charles se plaisait peu dans le pays dont il était le roi. L'air de Madrid convenait à ses infirmités ; voilà pourquoi cette cité, que Séville avait éclipsée un certain temps, devint la capitale du royaume. Certes la gloire de l'empereur rejaillit sur l'Espagne, qui se l'attribua ; le poète Hernando de Acuna put annoncer que le monde n'aurait désormais, « pour sa grande consolation, qu'un seul monarque, un seul empire, une seule épée (1), » cependant Charles-Quint, par sa guerre contre les *comuneros* et par ses conquêtes étrangères, gâta le caractère espagnol. Il diminua dans cette fière nation l'énergique sentiment d'indépendance entretenu si longtemps par la guerre contre les Maures ; il détruisit tout ce qui avait été épargné, même par Ximénès, de la liberté politique ; il protégea l'inquisition qui devait circonscrire et comprimer l'activité littéraire; il mit de l'emphase et de la forfanterie dans la gravité de ce peuple qui ne sut plus écrire et parler naturellement. Sous son règne, il n'y eut guère d'écrivains au-delà des Pyrénées, et le peu qu'il y en eut alla s'inspirer au pied des Apennins. Sannazar, d'origine espagnole, chantait en latin ou en italien ; Jean Boscan, de Barcelone (mort en 1543), après avoir quitté le catalan pour le castillan, s'italianisa tout à fait et transporta dans son pays la versification de Pétrarque et de l'Arioste : il fit des *capitoli*, des *canzoni*, une *Alegoria* où il opposa la cour de jalousie à la cour d'amour et il traduisit le *Cortegiano* de Castiglione ; la langue y gagna peut-être, mais l'esprit national s'en allait. Un autre, Garcilaso de la Vega (1503-1536), qui se

(1) Un monarca, un imperio y una espada.

battit sous Charles-Quint, fut au siège de Tunis et mourut à trente trois-ans, près de Fréjus, d'un coup de pierre, soupira des églogues très douces qui eurent un succès prodigieux, mais ce n'était que de l'italien à peine modifié par la légère diversité d'une langue sœur :

« Pour toi la vie ombreuse et son silence, pour toi l'éloignement et la retraite sur le mont solitaire me plaisaient, pour toi le vent si frais, l'herbe si verte !

« Je désirais pour toi le lis candide, la rose et ses couleurs, le doux printemps. Ah ! que je me trompais ! Que c'était différent et de toute autre sorte, ce qui dans ton cœur faux était caché (1) ! »

Garcilaso fut vanté, vengé même ; Herrera le proclama roi du doux pleur (*rey del blando llanto*) et Charles-Quint fit égorger les cinquante paysans qui l'avaient lapidé à Fréjus. Mais, poétiquement, le parti opposé, les *copleros*, ou partisans des vieux couplets et des vieilles coupes, avaient peut-être raison. Leur chef Castillejo, qui mourut dans un couvent, plus que centenaire (1494-1596), après avoir été pendant trente ans secrétaire de Ferdinand, frère de Charles-Quint, eut beau se fâcher contre les « pétrarquistes », comparer leur réforme à celle de Luther,

(1) Por ti el silencio de la vida umbrosa,
Por ti la esquividad y apartamiento
Del solitario monte me agradava ;
Por ti la verde hierba, el fresco viento,

El blanco lirio, y colorada rosa
Y dulce primavera deseaba.
¡ Ay quanto me engañaba !
¡ Ay quan diferente era
Y quan de otra manera

Lo que en tu falso pecho se escondia !

et les condamner aux flammes, l'hendécasyllabe, les rimes consonnantes, la terzine, l'octave étaient entrés en Espagne et n'en bougèrent plus. Un très grand seigneur espagnol, don Diègue Hurtado de Mendoce (1503-1575), ambassadeur de Charles-Quint, gonfalonier de l'Église, gouverneur de Sienne, avait étudié à Bologne, à Padoue, à Rome; il fut l'ami des Aldes, et contribua plus que tout autre à implanter la culture italienne dans sa langue et dans son pays. Très espagnol dans sa jeunesse, il avait inventé le roman picaresque; son « Lazarille de Tormes » inaugura un genre littéraire qui devait passer d'Espagne en France et produire notre *Gil Blas*. Dans sa vieillesse il écrivit une « Histoire de la guerre contre les Morisques de Grenade » en style de Salluste et aussi de Tacite. C'était encore imiter les Italiens. Enfin Torres Naharro, « le Boscan du théâtre, » alla vivre à Rome et la première édition de sa *Propaladia* fut imprimée à Naples en 1517; c'est un recueil de comédies et de préceptes dramatiques. Les comédies, la *Soldadesca, Tinelaria, Ymenea, etc.*, furent jouées à Naples et à Rome; il en est une, la *Serafina*, écrite en quatre langues : espagnol, valencien, italien et latin. Imbroglios sans valeur où nous ne saurions guère admirer aujourd'hui que le brio du vers octosyllabique. On a nommé Torres Naharro le père du drame espagnol; on lui a fait beaucoup d'honneur. Le drame espagnol était né avant lui, dans une œuvre unique, étonnante, sans précédents et d'où sortit tout le théâtre national, la « Célestine » (1).

Arrêtons-nous ici, parce qu'il faut placer cette tragi-co-

(1) GERMOND DE LAVIGNE, *la Célestine*, tragi-comédie de *Calixte et Mélibée*, traduite de l'espagnol et précédée d'un essai historique (1851).

médie à sa date. Elle fut écrite entre 1495 et 1514, soit par un seul auteur, Ferdinand de Rojas, soit par deux : sur ce point on ne s'est pas encore mis d'accord. Rojas déclare que le premier acte n'est pas de lui, mais on ne veut plus l'en croire. Peu importe au fond : seul ou après quelqu'un, l'auteur a ouvert la porte à tous les autres : c'est le point essentiel à établir. Pour le diminuer un peu, quelques Espagnols, quelques Italiens surtout ont prétendu que la pièce n'était pas une pièce, mais un roman dialogué, « une nouvelle dramatique » en vingt et un actes. Les vingt et un actes importent peu ; la plupart, très courts, ne sont que des tableaux ; le premier arrangeur venu, en quelques jours de travail, aurait réduit l'ouvrage aux dimensions voulues. C'est touffu si l'on veut, verbeux, quelquefois excessif et débordant, mais l'action y est, le mouvement, le drame.

Cette Célestine est un personnage que les Latins, moins scrupuleux que nous, mettaient en scène en l'appelant *Leno*. L'Arioste l'introduisit sur son théâtre en le forçant à changer de sexe : la *Lena* de la comédie italienne n'est autre chose que la Célestine de Rojas. Seulement l'Espagnol la prenait au sérieux : il y a dans ce simple fait un art nouveau qui se lève. Les genres ne sont plus parqués chacun chez soi ; la tragédie peut descendre dans la vie domestique ; la comédie n'est plus comme le bouffon de cour condamné à l'hilarité perpétuelle : elle a « le droit de ne pas rire et de pleurer si elle veut ». Tragi-comédie : le mot, croyons-nous, n'avait encore été prononcé sur aucun théâtre et il ne désigne pas, comme il fera chez nous au dix-septième siècle, un drame royal, tel que le *Cid et Nicomède,* égayé par un dénouement heureux ; c'est bien un drame bourgeois qui finit mal et où se mêlent les deux

genres. Cette Célestine est une sorcière, cousine et « intime amie du diable », elle va jusqu'au crime, connaît la berne et le pilori, entre partout, hante les grands seigneurs qu'elle seconde, les jeunes filles qu'elle séduit, pénètre dans les églises, se glisse jusque dans les cloîtres et rôde aussi dans les cimetières où elle complote des maléfices avec les mauvais esprits. Elle s'entend en philtres, en onguents, en figures de cire : il y a dans cette création une étrangeté fantastique et féroce que la comédie italienne et la nôtre, fille de l'italienne, ne comporteraient pas. Célestine fait rire quand elle veut par ses fourberies et ses malices, mais elle fait peur.

« Cette bonne vieille, dit Parmeno, le valet qui l'a servie,

(1) Tiene esta buena dueña al cabo de la ciudad, alla cerca de las tenerias en la cuesta del rio, una casa apartada, medio caida, poco compuesta y menos abastada. Ella tenia seis oficios, conviene saber : labrandera, perfumera, maestra de hacer afeites y de hacer virgos, alcahueta y un poquito hechicera. Era el primero oficio cobertura de los otros, so color del qual muchas mozas destas sirvientes entraban en su casa á labrarse, y á labrar camisas y gorgueras y otras muchas cosas. Ninguna venia sin torrezno, trigo, harina o jarro de vino y de las otras provisiones que podian á sus amas hurtar, y aun otros hurtillos de mas qualidad allá se encubrian. Asaz era amiga de estudiantes y despenseros y mozos de abades : á estos vendia ella aquella sangre inocente de las cuitadillas, la cual ligeramente aventuraban en esfuerzo de la restitucion que ella les prometia : subió su hecho á mas, que por medio de aquellos, comunicaba con las mas encerradas, hasta traer á ejecucion su propósito. Y aquestas en tiempo honesto, como de estaciones, processiones de noche, misas del gallo, misas del alba y otras secretas devociones, muchas encubiertas vi entrar en su casa : tras ellas hombres descalzos, contritos y rebozados, desatacados, que entraban allí a llozár sus pecados. ¡ Qué tráfagos, si piensas, traia ! Hacíase física de niños, tomaba estambre de unas casas, y dábalo á hilar en otras, por achaque de entrar en todas. Las unas, madre acá ;

possède au bout de la ville, près des tanneries, une maison isolée, à moitié détruite, pas meublée et encore moins abondamment pourvue. Elle y faisait une demi-douzaine de métiers : elle était lingère, parfumeuse, etc., etc. ; le premier métier servait de couverture aux autres ; à l'ombre de cette profession, bien des servantes entraient dans sa maison pour chose que je ne veux dire (traduit décemment M. Germond de Lavigne) et pour faire des chemises, des gorgerettes et bien d'autres ouvrages. Pas une ne venait sans provisions : du jambon, un peu de blé, de la farine, du vin et choses semblables qu'elle dérobait à ses maîtres : là se recélaient bien des vols de toute qualité. La vieille connaissait bon nombre d'étudiants, d'économes et de novices de couvents... A l'aide de ses élèves, elle communiquait avec les filles les mieux surveillées... J'en ai vu entrer bon nombre en temps de prières, à l'aide des stations, des processions de nuit, des messes de Noël, des messes de l'aube et de mille prétextes de dévotion... Pensez quel trafic c'était ! Elle faisait profession de soigner les petits enfants ; elle prenait du lin dans une maison et le faisait filer dans l'autre, tout cela pour avoir moyen d'entrer partout. Partout on la connaissait : mère par-ci, mère par-là, voilà la vieille, voilà la matrone !... »

Le portrait tient plusieurs pages ; l'énumération des essences que fabrique la Célestine et des matières qu'elle y emploie en remplirait deux ; c'est déjà la volubilité de Rabelais et la prolixité de Calderon.

Autour de la mégère abondent les coquins, les *picaros ;* c'est vraiment Rojas qui, le premier, a mis en mouvement

les otras, madre acullà : catá la vieja, ya viene el ama, de todas muy conocida.

tout ce monde picaresque. Mendoce et son « Lazarille de Tormes » ne sont venus qu'après : on sait que Mendoce était un lecteur assidu de la « Célestine ». Ce sont des ribaudes et des ribauds, des spadassins, des bravaches, un assassin de profession qui s'associent pour le plaisir ou pour le profit, concertent fraternellement un mauvais coup, et, le coup fait, s'entr'arrachent le butin et s'entre-tuent. Puis les valets bouffons et poltrons, les *graciosi* continuant l'esclave antique et le modifiant au gré du public espagnol : ce personnage restera au théâtre tel quel, avec sa verbosité, sa pédanterie de faux savant, son aptitude à l'intrigue et cette prudence effarée qui devait amuser si fort la braverie des Castillans. Dans la « Célestine » les deux valets Parmeno et Sempronio sont couverts de casques et de cuirasses pour faire sentinelle pendant une scène de nuit, ce qui ne les empêche pas, au moindre bruit, de se sauver à toutes jambes : « Hélas ! s'écrie Sempronio, le proverbe a raison : Chargé de fer, chargé de crainte. Si l'on ne portait pas d'armes, on n'aurait jamais peur. » Le Mascarille de Molière est un *gracioso* de leur race : lui non plus ne veut pas être armé de pied en cap et dit sans affectation d'héroïsme :

J'en serai plus léger à gagner le taillis.

Enfin, au-dessus, les personnages intéressants, l'amoureux et l'amoureuse : lui, Calixte, vrai *caballero* de cape et d'épée, poussé à tout par l'impétuosité d'une passion irrésistible et mêlant déjà, sans révolter personne en Espagne, la galanterie à la dévotion (1) : « O Dieu tout-

(1) ¡ O todo poderoso, perdurable Dios ! ¡ Tú que guias los perdidos, y a los reyes orientales por el estrella precedente á Bethlen trujiste,

puissant et éternel,... toi qui envoyas une étoile pour amener à Bethléem les rois de l'Orient et les reconduire dans leur patrie ! je te conjure humblement de guider mon Sempronio de telle manière qu'il puisse changer en joie ma peine et ma tristesse, et me conduire, moi indigne, au but que je désire tant ! » Ce but, c'est la jeune Mélibée et, pour l'atteindre, le galant ne s'adresse pas seulement à Dieu, il n'a pas honte d'invoquer l'appui de Célestine. La mégère se rend chez la jeune fille qui est d'une chasteté presque farouche et la prend petit à petit par la pitié. Cette scène de séduction, trop longue pour être citée, est merveilleuse par sa longueur même ou plutôt par sa lenteur : jamais cœur plus fier ne fut plus artificieusement englouti dans un flux de paroles insignifiantes et en apparence inoffensives.

Ah ! sorcière maudite, empoisonneuse d'âmes !

s'écrie Molière qui résuma toute la scène dans deux couplets d'Agnès. La pauvre Mélibée reste intéressante même après sa chute ; elle a des remords et des hontes très délicatement rendues par le dramatiste qui avait assurément le sens du bien. De sa chambre elle entend son père et sa mère qui parlent d'elle. Le père dit (1) :

y en su patria los redujiste ! Humilmente te ruego que guies á mi Sempronio de manera que convierta mi pena y tristeza en gozo, y yo indigno merezca venir en el deseado fin.

(1) — Pues, ¿ que te parece, señora muger, debemos hablarlo á nuestra hija ? ¿ Debemos darle parte de tantos como me la piden, para que de su voluntad venga para que diga cuál le agrada ? Pues en esto las leyes dan libertad á los hombres y mugeres, aunque esten so el paterno poder, para elegir.

ALISA. — ¿ Que dices ? ¿ En qué gastas tiempo ? ¿ Quíen ha de irle con tan gran novedad á nuestra hija Melibea, que no la espante ?

« Or donc que te semble, femme, devons-nous parler à notre fille ? Devons-nous lui faire connaître tous ceux qui me la demandent, afin qu'elle nous dise librement quel est celui qui lui plaît ? Nos lois permettent aux hommes et aux femmes de choisir, bien qu'ils soient sous l'autorité paternelle.

— Que dis-tu ? répond la mère ; à quoi perds-tu donc ton temps ? Une telle nouvelle ne va-t-elle pas effrayer notre fille Mélibée ? Crois-tu donc qu'elle sache ce que sont les hommes ? S'ils se marient et comment ils se marient ?... Penses-tu qu'elle puisse même pécher par la pensée ? Ne le crois pas, seigneur Plébère ; si tu lui ordonnes de prendre homme de haute ou de basse extraction, de jolie ou de laide figure, c'est celui-là qui sera de son goût, c'est celui-là qu'elle tiendra pour bon. Voilà comme j'ai élevé, surveillé ma fille. »

En entendant cet entretien, Mélibée, rouge de honte, appelle sa suivante :

« Lucrèce, Lucrèce, cours bien vite, entre dans la chambre par la petite porte et interromps leur conversa-

¿ Como piensas que sabe ella qué cosa sean hombres ? ¿ Si se casan, o qué es casar ? ¿ O que del ayuntamiento de marido y muger se procreen los hijos ? ¿ Piensas que su virginidad simple le acarrea torpe deseo de lo que no conoce ni ha entendido jamas ? ¿ Piensas que sabe errar aun con el pensamiento ? No lo creas, señor Pleberio, que si alto ó bajo de sangre, ó feo ó gentil de gesto le mandáramos tomar, aquello será su placer, aquello abrá por bueno ; que yo sé bien lo que tengo criado en mi guardada hija.

MELIBEA. — Lucrecia, Lucrecia, corre presto, entra por el postigo en la sala y estorbales su hablar, interrúmpeles sus alabanzas con algun fingido mensage, si no quieres que vaya yo dando voces como loca, segun estoy enojada del concepto engañoso que tienen de mi ignorancia.

tion, trouve un prétexte pour arrêter leurs éloges, sans quoi je crie comme une folle, tant l'erreur où ils sont me fait mal. »

Le drame finit tragiquement : il y a bataille dans le bouge de Célestine : on se jette sur elle et on l'égorge ; les meurtriers, aussitôt arrêtés, sont pendus ; des sacripants attaquent les valets de Calixte qui, accourant à leur secours, escalade un mur d'où il tombe et se tue ; Mélibée, qui veut mourir comme son amant, se précipite du haut d'une tour. Aussi Ferdinand de Rojas croyait-il avoir écrit une pièce très morale. Il disait dans son épilogue en vers (1) :

« Or ayant vu des deux pauvres amants la triste fin, ne les imitons pas, mais n'aimons que celui qui, ceint d'épines, percé de clous, versa pour nous son sang...

« Lecteur, lis donc sans honte, lis sans crainte ces contes si joyeux et si grivois ; ta sagesse verra qu'ils sont le voile cachant une œuvre utile et précieuse ; avec un tel appât notre nature accueille en même temps les bons conseils. »

Bien plus, l'auteur relevait dans son livre deux mille maximes de sagesse, et l'un des traducteurs français, Jac-

(1) Pues aquí vemos cuán mal fenecieron
Aquestos amantes, huyamo su danza,
Amemos aquel que espinas y lanza,
Azotes y clavos su sangre vercieron...

No dudes ni hayas vergüenza, lector,
Narrar lo lascivo que aquí se te muestra ;
Que siendo discreto verás que es la muestra
Por donde se vende la honesta labor.
De nuestra vil masa con tal lamedor
Consiente cosquillas de alto consejo...

ques de Lavardin, l'offrait aux jeunes gens comme un remède contre l'amour. D'autres, plus sévères, traitèrent assez rudement cette « encyclopédie de libertinage » ; un Espagnol en changea le titre en *Scelestina* (du latin *scelus*). L'Église, consultée, ne se prononça définitivement que de nos jours ; jusqu'ici la tragi-comédie avait été permise en Italie et défendue en Espagne. Quoi qu'il en soit, moral ou immoral, le drame espagnol était né.

Quelques-uns ont voulu soutenir la priorité du Portugais Gil Vicente dont la première pièce est de 1502, et qui laissa un recueil d'*autos* (mystères), de comédies, de pantomimes et même de tragi-comédies. On a prétendu qu'Érasme, le grand contempteur des langues modernes, apprit le portugais pour lire Gil Vicente dans l'original. Mais il ne paraît pas que cet auteur fût de force à défier les siècles ; il est aujourd'hui assez difficile de se procurer ses écrits, dont la seule édition complète est de 1561-1562 (1).

(1) *Compilação de todas las obras de Gil Vicente ; o qual se reparte en cinco livros : o primeiro de todas suas cousas de devoção ; o segundo as comedias ; o terceiro as tragicomedias ; o quarto as farças ; o quinto as obras meudas.* Buchon (dans la *Biographie universelle*) vante fort Gil Vicente : « la richesse prodigieuse de son invention, la vivacité et la vérité de son dialogue, la suavité et l'harmonie poétique de son langage, la beauté de ses allégories, la grâce et la délicatesse comique qui brillent partout dans ses drames et surtout dans ses *autos* et dans ses farces. » Mais M. Buchon, qui lui adresse tous ces éloges, regrette le désordre de ses plans et la confusion de ses fables où tous les siècles et tous les cultes se mêlaient naïvement. Quant à M. Ferdinand Denis qui nous a initiés le premier à la littérature portugaise, il confesse qu'il n'a pas lu Gil Vicente : c'est donc là un de ces maîtres plus célèbres que connus, qu'il faut admirer de confiance. Ticknor donne l'analyse de son *Auto de la sibyla Cassandra* et de sa comédie du *Viudo* (le Veuf) qui ne nous ont pas transporté d'enthousiasme. En revanche il y a des couplets lyriques bien joliment tournés, notamment un can-

La « Célestine », en revanche, obtint un succès prodigieux : trente éditions connues, trois traductions italiennes et trois traductions françaises dans le courant du seizième siècle ; enfin, consécration suprême, une traduction en latin. Jamais encore le castillan n'avait été parlé avec tant d'aisance et de charme. Le drame espagnol était là tout entier, avec sa langue, son allure, son mépris des règles, sa passion, sa férocité, son extravagance et son réalisme ; Lope de Vega, qui naquit un demi-siècle après (en 1562), n'eut plus qu'à le resserrer et à le contenir.

tique à la Vierge terminant l'acte où figurent Cassandre, les Sibylles, Abraham et Salomon :

Muy graciosa es la donzella ;
¡ Como es bella y hermosa !

Digas, tu, el marinero
Que en las naves vivias,
Si la nave ó la vela ó la estrella
Es tan bella.

Digas, tu, el caballero
Que las armas vestias,
Si el caballo, ó las armas ó la guerra
Es tan bella.

Digas, tu, el pastorcico
Que el ganado guardas,
Si el ganado ó las valles ó la sierra
Es tan bella.

(Pleine de grâce est la Vierge — qu'elle est belle, qu'elle est belle ! — Dis-moi, toi le marinier — qui vivais sur les navires, — si la nef, ou la voile, ou l'étoile — est si belle. — Dis-moi, toi le chevalier — qui revêtais une armure, — si la cavale, ou l'épée, ou la guerre — est si belle. — Dis-moi, toi le pastoureau — qui menais les brebis paître, — si la brebis, la vallée, ou la montagne — est si belle, etc., etc.)

IV.

Contemporainement, ou peu après, naissait en Italie la tragédie régulière. La *Sofonisba* du Trissin, représentée en 1515, fut un événement littéraire; on a tort aujourd'hui de le contester. Il n'y avait encore (à part l'*Orfeo* de Politien, belle étude lyrique) d'autres pièces sérieuses, en langue moderne, que des mystères, où intervenaient le Père éternel, Notre-Seigneur, la Madeleine et ses amoureux. On y voyait Satan bâtonné par Lucifer pour avoir manqué la tentation, la fille de la Cananéenne laissant échapper des gravelures, et l'âme de Judas mourant fort embarrassée parce qu'elle ne pouvait sortir du corps par la bouche qui avait baisé Jésus. C'est en face de ces parades religieuses que nous devons placer la « Sophonisbe » du Trissin, non en face de la Portia shakspearienne, encore moins de la Phèdre française ou de l'Iphigénie allemande. Cette confrontation suffira pour nous montrer le chemin parcouru d'un seul bond par le poète italien. Chez lui, pour la première fois dans les langues vulgaires, nous trouvons une tragédie bien conduite, animée d'un souffle lyrique, offrant des caractères élevés, distincts, des scènes pathétiques, du charme dans la dignité. Assurément tout n'est pas parfait, mais, chose étrange ! ce qu'on reproche le plus, même aujourd'hui, au Trissin, ce sont les simplicités et les naïvetés, les fautes de noblesse; on le chicane sur certaines familiarités de style, par exemple celle-ci :

« Voici un serviteur du maître qui peut à peine exhaler son souffle, et ceci, paraît-il, soit à cause du long chemin, soit pour tout autre dérangement. »

On sourit du récit du messager qui annonce à Lælius le mariage de Massinissa avec Sophonisbe (1) :

« Alors bien des murmures s'élevèrent dans le monde au sujet de ces noces soudaines, et selon l'esprit de chacun, celui-ci les approuvait, celui-là les frappait de blâme. Si bien qu'un sonneur de clairon, avant qu'on fît silence, dut crier trois fois avec un grand effort : « Écoutez, écoutez ! » Mais le peuple s'étant apaisé, un prêtre s'avança qui dit ces paroles : — « O suprême Jupiter, et toi reine du ciel, qu'il vous plaise d'accorder votre faveur à ces noces si belles et si honorées, et concédez-leur à tous deux qu'ils puissent être heureux ensemble dans un glorieux état, jusqu'au dernier jour de leur vie, en laissant au monde une descendance généreuse. » Puis, se tournant vers la reine, il dit : « Reine Sophonisbe, est-ce votre plaisir de prendre Massinissa pour époux ? » Et elle, toute rougissante, répondit que c'était son plaisir. Puis le prêtre demanda si Massinissa était content de prendre Sophonisbe pour légitime épouse, et Massinissa, d'un air joyeux, répondit qu'il était content. Et, s'approchant de la dame, il lui passa au doigt un précieux anneau. »

(1) Allor molti susurri infra le genti
Nacquer di queste ripentine nozze ;
E secondo la mente di ciascuno,
Chi le lodava e chi lor dava biasmo.
Talchè un trombetta poi con gran fatica
Fece silenzio, e gridò ben tre volte :
Udite, udite, pria che si tacesse.
Ma racchetato il vulgo, un sacerdote
Si fece avanti e disse este parole :
O sommo Giove, o tu del ciel regina,
Siate contenti di donar favore
A queste belle ed onorate nozze ;
E concedete ad ambi lor, oh' insieme
Possan godersi in glorioso stato
Fin a l' ultimo dì della sua vita,
Lasciando al mondo generosa prole.
Dipoi, rivolto alla regina, disse :
Sofonisba regina, evvi in piacere

On a dit qu'un officier d'état civil n'eût pas raconté la chose autrement; cela est vrai, mais pourrait-on trouver un langage plus élevé, plus soutenu dans une tragédie de la même époque (1)? D'ailleurs, pour bien juger un auteur, il faut l'étudier sur les meilleures parties de son œuvre : nous ne mesurons pas Corneille sur l'*Agésilas*. Voyons une des belles scènes du Trissin, la mort de l'héroïne. Sophonisbe vient de boire le poison que lui avait envoyé Massinissa. Avant de fermer les yeux, elle a voulu saluer son doux pays et la chère lumière du soleil. Sa suivante, Herminie, voudrait mourir avec elle; Sophonisbe lui ordonne de vivre et lui confie son enfant (2) :

SOPH. Maintenant, au lieu de moi, tu seras sa mère.
HERM. Ainsi ferai-je, puisqu'il sera privé de vous.

Di prender Massinissa per marito,
Massinissa, ch' è qui re de' Massuli?
Ed ella, tutta vermiglia in faccia,
Disse con bassa voce esser contenta.
Poi questi dimandò se Massinissa
Era contento prender Sofonisba
Per leggitima sposa. Ed e' rispose
Ch' era contento, con allegra fronte.
E fattosi alla donna più vicino,
Le pose in dito un prezioso anello.

(1) Que l'on compare l'œuvre du Trissin à une autre *Sofonisba* de Galeotto del Carreto, marquis de Final, dédiée en 1502 à Isabelle, marquise du Mantoue : c'est une pièce écrite en octaves et partagée en quinze ou vingt actes : un tissu d'absurdités. (Voir Signorelli, *Storia critica dei Teatri*, V, pag. 28.)

(2) SOF. Ora in vece di me gli sarai madre
ERM. Così farò, poichè di voi fia privo.

SOPH. O mon fils, mon fils ! c'est quand tu as le plus besoin de ma vie que je me sépare de toi.

HERM. Hélas ! comment ferai-je en un si grand deuil ?

SOPH. Le temps allège toute douleur...

HERM. Oh ! laissez-moi encore venir avec vous !

SOPH. C'est bien assez de ma mort.

HERM. O fortune cruelle, de quoi me dépouilles-tu ?

SOPH. O ma mère, que vous êtes loin de moi ! Si j'avais pu vous voir au moins une seule fois et vous embrasser dans ma mort !

HERM. Heureuse, elle, heureuse qui ne voit pas cet affreux malheur ! Le mal nous paraît bien moins dur quand on ne fait que l'entendre !..

SOPH. Mon Herminie, toi seule maintenant me tiens lieu de père, de frère, de sœur et de mère.

HERM. Hélas ! si je pouvais valoir un seul d'entre eux !...

SOPH. Approchez-vous de moi, je veux m'appuyer sur vous, car je me sens défaillir, et déjà la nuit ténébreuse descend sur mes yeux.

SOF. O figlio, figlio ! quando più bisogno
Hai de la vita mia, da te mi parto.

ERM. Ohimè come farò fra tanta doglia ?

SOF. Il tempo suol far lieve ogni dolore.

ERM. Deh ! lasciatemi ancor venir con voi !

SOF. Basta ben, basta de la morte mia.

ERM. O fortuna crudel, di che mi spogli ?

SOF. O madre mia, quanto lontana siete !
Almen potuto avessi una sol volta
Vedervi ed abbracciar nella mia morte !

ERM. Felice lei, felice, che non vede
Questo caso crudel, ch' assai men grave
Ci pare il mal che solamente s' ode...

SOF. Erminia mia, tu sola a questo tempo
Mi sei padre, fratel, sorella e madre.

ERM. Lassa, valessi pur per un di loro !..

SOF. Accostatevi a me, voglio appoggiarmi,
Ch' io mi sento mancare, e già la notte
Tenebrosa ne vien ne gli occhi miei.

HERM. Appuyez-vous seulement sur mon sein.

SOPH. O mon fils, tu n'auras plus de mère, elle s'en va, reste avec Dieu !

HERM. Hélas ! quelle chose douloureuse je viens d'entendre. Ne nous quittez pas encore, ne nous quittez pas !

SOPH. Je ne puis faire autrement, je suis en route...

LE CHŒUR. Levez vos yeux vers celui-ci (votre fils) qui vous embrasse. Regardez-le un peu.

SOPH. Hélas ! je ne peux plus.

LE CHŒUR. Dieu vous accueille en paix !

SOPH. Je vais, adieu.

Pas une note fausse, pas une image, une fioriture, une hyperbole. C'est le pathétique simple, la nature prise sur le vif : l'art atteint cette hauteur suprême où il disparaît : et la tragédie est de 1515 ! — On y trouve assurément bien des lenteurs, bien des inexpériences ; la première scène est un long prologue où Sophonisbe raconte à sa confidente quantité de choses que la confidente doit savoir par cœur. Mais l'art était alors dans l'enfance et cette enfance devait se prolonger longtemps encore ; on ne connaît que trop les interminables expositions narratives de Calderon. Au reste Trissin lui-même parut se douter

ERM. Appoggiatevi pur sopra 'l mio petto.
SOF. O figlio mio, tu non arai più madre;
Ella già se ne va, statti con Dio !
ERM. Ohimè, che cosa dolorosa ascolto !
Non ci lasciate ancor, non ci lasciate !
SOF. I' non posso far altro, e sono in via...
ERM. Alzate il viso a questo che vi bacia...
CORO. Riguardatelo un poco.
SOF. Ahimè, non posso.
CORO. Dio vi raccolga in pace.
SOF. Io vado, addio.

de la faute qu'on devait lui reprocher si fort. Sophonisbe excuse naïvement, en entrant en scène, la longue narration qu'elle va débiter :

— Hélas ! dit-elle, où puis-je tourner ma langue sinon là où la pousse ma pensée qui me tourmente nuit et jour ? Et comment puis-je un peu soulager cette grave douleur qui m'oppresse si ce n'est en dévoilant mes martyres que je veux te raconter un à un.

Sophonisbe défend mal l'exposition qu'elle va faire, mais enfin elle la défend, c'est un premier souci de l'art ; c'est de plus (au point de vue moderne) un premier progrès sur les anciens. Le prologue est remplacé par un dialogue et le poète lui-même nous en avertit expressément : « C'est Sophonisbe, dit-il, qui fait le prologue. » Bien plus, le débutant a déjà le sentiment des vraisemblances et des convenances théâtrales. Dans le récit de Tite-Live, Sophonisbe, femme de Syphax, roi de Numidie, est tombée, avec sa ville de Cirta, au pouvoir d'un autre roi numide, Massinissa, qui combat avec le secours de Rome. La captive se jette aux pieds du vainqueur :

— ...Accordez à mes supplications, lui dit-elle, de décider vous-même du sort de votre captive, selon les inspirations de votre âme, et de m'épargner les superbes et cruels dédains d'un maître romain. *Quand je ne serais que la femme de Syphax, c'en serait assez pour que j'aimasse mieux m'abandonner à la discrétion d'un Numide, d'un prince africain comme moi, qu'à celle d'un étranger et d'un inconnu.* Mais que ne doit pas craindre d'un Romain une femme carthaginoise, la fille d'Asdrubal ? Vous le savez. Si vous n'avez pas en votre pouvoir d'autre moyen que la mort pour me soustraire à la dépendance des Romains, tuez-moi, je vous en supplie et vous en conjure.

Le Trissin reproduit exactement ce discours, mais en retranche le passage que nous avons souligné : cette suppression est déjà bien moderne. Ajoutons que Tite-Live

ne craint pas d'attribuer à la jeune reine une certaine coquetterie.

Sophonisbe était d'une rare beauté, elle avait tout l'éclat de la jeunesse. Elle baisait la main du roi (Massinissa) et en lui demandant sa parole qu'il ne la livrerait pas à un Romain, son langage ressemblait plus à des caresses qu'à des prières (*propiusque blanditias oratio esset, quam preces*). Aussi l'âme du prince se laissa-t-elle aller à un autre sentiment que la compassion : avec cet emportement de la passion naturel aux Numides (*ut est genus Numidarum in Venerem præceps*), le vainqueur se prit d'amour pour la captive, lui donna la main comme gage de la passion qu'elle réclamait de lui, et entra dans le palais.

Eh bien ! cette coquetterie de Sophonisbe, cet amour soudain de Massinissa, la brusquerie de son mariage, tout cela ne parut au Trissin ni chrétiennement honnête, ni psychologiquement vraisemblable, ni tragiquement intéressant. Aussi corrigea-t-il l'histoire, comme c'était son devoir de poète, en supposant que Sophonisbe avait été promise à Massinissa avant d'être donnée à Siphax et que c'était la violation de cette promesse qui avait armé l'ancien prétendant contre le nouvel époux. Invention ingénieuse, bien moderne, qui serrait l'unité de l'action et les relations entre les personnages. C'est ainsi que Trissin inventa la tragédie de la Renaissance et la mit sur le chemin qu'elle devait suivre, non seulement en Italie, mais en France et partout.

La Sophonisbe, en effet, obtint un succès prodigieux : dès le seizième siècle, elle eut trois traductions françaises : l'une en prose, par Mellin de Saint-Gelais, les deux autres en vers ; celle de Claude Mermet est de 1584 et celle de Montchrestien est de 1596. Au siècle suivant le sujet fut repris en France par Mairet (1628) et par

Corneille en 1663. En même temps les Anglais le portèrent sur leur théâtre : Marston en 1606 et N. Lee en 1676. La vogue de Sophonisbe était-elle épuisée? Pas encore, les tragiques du dix-huitième siècle, Thomson, Voltaire, Alfieri, devaient marcher encore sur les traces du Trissin. Voilà bien des œuvres et de bien grands noms qui nous permettent de soutenir, avec une certaine autorité, le poète de Vicence. Il ouvrit la voie aux autres, et il leur montra de plus comment il y fallait marcher. Racine et même Gœthe en sa période classique n'ont fait que le suivre. Un professeur de Berlin débita un jour une docte leçon pour prouver combien l' « Iphigénie » de son poète était plus chrétienne et plus allemande que celle d'Euripide. Ce professeur était dans le vrai : pour produire au théâtre une impression profonde, l'auteur doit faire de ses personnages les concitoyens et les contemporains de son public. Racine, Shakspeare, Calderon, tous les maîtres, quelle que fût leur école, n'ont jamais fait autrement. Qui donc avait enseigné cela le premier ? L'excellent Trissin qui sans être archevêque ou même évêque (Voltaire et d'autres l'ont préconisé à tort) s'était cru obligé de convertir sa Sophonisbe au plus pur catholicisme.

Mais ce n'est pas là tout son mérite : il a, de plus, inventé le vers tragique, celui que les Portugais, les Anglais, les Allemands ont adopté, le prenant aux Italiens; ce *verso sciolto*, ce décasyllabe non rimé (ou hendécasyllabe, en comptant la désinence féminine) dont nous seuls Français, assourdis par la routine, ne sentons pas la cadence et la valeur. En introduisant ce mètre au théâtre, le bon Trissin savait fort bien ce qu'il faisait. Il écrivait dans sa dédicace à Léon X :

Je suis persuadé qu'il ne déplaira pas à Votre Béatitude de vouloir habituer quelque peu ses oreilles à ce *nombre* : elle le trouvera meilleur, plus noble et peut-être moins facile à exécuter que celui qui est réputé par pur hasard. Et elle le reconnaîtra non seulement très utile dans les narrations et dans les discours, mais aussi nécessaire pour émouvoir la compassion, parce que le langage qui excite celle-ci naît de la douleur, et la douleur exhale des paroles non réfléchies ; d'où vient que la rime qui prouve de la réflexion est véritablement contraire à la pitié.

Lessing ne pensait pas autrement, en 1779, quand il employa le vers de Shakspeare dans « Nathan le Sage ». Or les Anglais l'avaient reçu des Italiens qui le tenaient de Trissin dont on se moque aujourd'hui.

Si nous avons insisté sur cette œuvre ; c'est qu'on n'a pas le droit de méconnaître ou d'oublier la source parce que le fleuve a grandi. Laissons maintenant Ruccellai et tous les continuateurs du Trissin ; l'art n'a pas beaucoup avancé sous leur plume. Il faut noter seulement que les Portugais, les premiers en date après les Italiens, ne firent que les suivre ; dans l'*Inez de Castro*, d'Antoine Ferreira (1557) le sujet, l'action, le mouvement, le pathos, le rôle des chœurs, la coupe du vers, tout rappelle *Sofonisba*. Encore un point à marquer : l'Italie fut le premier pays du monde où non seulement on écrivit des pièces littéraires, mais encore où l'on bâtit des théâtres somptueux. Dès l'an 1486 on joua les « Menechmes » sur une grande scène en bois élevée dans son palais par Hercule Ier, duc de Ferrare, qui avait travaillé lui-même à la traduction. Au seizième siècle des théâtres qui étaient des monuments s'élevèrent non seulement dans les grandes villes (Vicence, Venise, etc.), mais jusque dans la petite commune d'Andria ; celui de Ferrare fut construit sur les dessins de l'Arioste, et l'Arioste lui-

même y récitait les prologues qui devaient être répétés plus tard par le propre fils du souverain. Les plus grands peintres étaient employés aux décors ; Peruzzi fut appelé à Rome pour peindre la scène d'une pièce qui devait être jouée devant Léon X ; l'or, les pierres précieuses, les statues, les fleurs étaient jetés à profusion sur le théâtre où deux rangées de candélabres répandaient un ruissellement de lumière qui éblouissait. Les premiers gentilshommes de la cour étaient les *impresari,* quelquefois même les acteurs de ces spectacles, et, quand on y appelait des comédiens de profession, on les rétribuait avec munificence ; huit cents doubles furent payés à la troupe que la nation florentine avait envoyée à Lyon, le 27 septembre 1548, pour égayer une soirée du roi Henri II et de Catherine de Médicis. Quelquefois même le parterre était une salle de festin ; les annales de la gastronomie consacrent la mémoire d'un souper de viande et de poissons qu'Hercule d'Este offrit, le 24 janvier 1529, au duc son père, à d'autres princes et à des ambassadeurs ; pendant que les augustes convives festoyaient ainsi, on jouait sur le théâtre de la cour la *Cassaria* de l'Arioste.

Le poète de Roland ne fut pas seul à écrire des comédies : on en a compté un millier composées dans le siècle ; quelques-unes ont passé à l'étranger et y ont vécu. Le théâtre de Lodovico Dolce, celui de l'Arétin, la *Calandria* de Bibbiena, l'*Aridosio* de Lorenzino de' Medici, la *Sporta* de Gelli qui a fourni des incidents à Molière, les *Straccioni* d'Annibal Caro, intrigue ingénieuse et compliquée, le *Candelaio* de Giordano Bruno qui a des parties très fortes et une vivacité de dialogue admirable, intéressent encore les érudits. La comédie toscane se partagea en deux courants, le siennois et le florentin : le

premier plus savant, plus régulier, plus pur, alimenté par des auteurs plus élégants, acteurs eux-mêmes, de plus académiciens, qui faisaient de la comédie un art ; le courant florentin plus vif, plus spontané, plus diffus, plus naturel, d'où jaillirent des œuvres charmantes, celles entre autres de Cecchi, marchand drapier, dont la langue, lue par un Florentin, est un enchantement. C'est, dit un critique (Luigi Fiacchi), de l'eau qui court sur du marbre poli, sans le moindre petit caillou qui l'arrête. Mais, pour se plaire encore à ces drôleries, il faudrait des lecteurs habitués aux gaietés de Rabelais. Ne pouvant donc entrer dans les détails, on doit s'en tenir aux traits essentiels et glisser rapidement.

Ces comédies sont avant tout des imitations de l'antique : c'est la règle absolue de la Renaissance. L'Arioste, on l'a vu, n'y put échapper. Cecchi lui-même, de son propre aveu, n'écrivait rien « sans que Plaute eût payé son écot ». Quant à Bibbiena, si on l'accusait de plagiat, il s'en tirait par une facétie : — « Allez chez Plaute, vous verrez qu'il ne lui manque rien, je ne lui ai donc rien volé. » Ces auteurs prenaient aux anciens leurs personnages et leurs sujets ; la comédie italienne est une comédie d'intrigue, en quoi elle sera imitée et perfectionnée par les Espagnols. On y voit presque toujours un amoureux et une jeune première arriver au mariage ou à l'amour libre par la fourberie d'un valet bouffon, malgré l'opposition d'un père noble ; il n'y a de « modernité » que dans l'esprit, la couleur et les détails. Çà et là des traits de mœurs et quelques figures inconnues à Plaute : l'étudiant, le docteur, le magistrat, l'alchimiste ; puis une langue exquise qu'on n'a plus retrouvée depuis lors. La plupart de ces pièces sont en prose ; c'est aux Italiens que nous devons

cette innovation qui paraît triompher de nos jours. Le Trissin avait dérimé la tragédie pour exprimer plus librement la passion, Bibbiena supprime jusqu'au vers « parce que la comédie représente des choses plus familièrement faites et dites ». Voilà donc un théâtre de fantaisie, inclinant vers le naturalisme. Tout cela est important dans l'histoire de l'art.

Et ce théâtre, jusqu'au dernier quart du siècle, fut le seul qui existât réellement. On s'en inspirait partout et on l'imitait : Bibbiena était connu comme devait l'être Molière. Nos meilleures pièces de ce temps-là sont empruntées aux Italiens ; bien plus, c'est un Italien qui les a écrites. L'un des Giunti, fameux libraires florentins était venu s'établir à Troyes, probablement à la suite des artistes attirés ou amenés par François Ier. Ce Giunti eut pour fils un chanoine qui commença par traduire son nom dans notre langue. Le mot de Giunti est le participe passé du verbe *giungere,* qui signifie joindre, arriver ; le chanoine signa donc l'Arrivé ou Larivey : ce fut là son nom de théâtre. Il avait le sens de la scène, une gaieté très franche et une aisance dans le dialogue inconnue encore chez nous ; il ne fit pourtant que traduire toute sa vie. On a de lui neuf pièces, toutes italiennes ; son *Laquais* est tiré du *Ragazzo* de Lodovico Dolce ; sa *Veuve* est la *Vedova* de Niccolò Buonaparte, peut-être un aïeul des Corses qui devaient gouverner la France ; dans sa préface, Larivey l'appelle Nicolas Bonnepart. Les *Esprits* du même traducteur sont empruntés à l'*Aridosio* de Lorenzino dei Medici qui lui-même imitait la *Mostellaria* et l'*Aulularia* de Plaute. Larivey devait être exploité à son tour par Molière dans l'*Avare* et par Regnard dans le *Retour imprévu.* Ainsi des six autres pièces : *Les morfondus* copient *La*

gelosia de Grazzini; *Les jaloux, I gelosi* de Gabbiani; *Les escolliers, La zecca* de Razzi; *La constance, La costanza* de Razzi, *Le fidèle, Il fedele* de Pasqualigo; *Les tromperies, Gl'inganni* de N. Sechi. Non seulement Larivey traduisait les Italiens, mais il les imitait jusque dans leur façon d'imiter les autres; il changeait comme eux les noms de lieux et de personnages; il corrigeait, effaçait souvent, ajoutait quelquefois, conservait assez exactement le dialogue. Sa langue même est toscane; étudiez ses tournures de phrases, ses locutions et ses mots, vous y trouverez le plus riche répertoire de termes d'outre-monts qui aient jamais passé les Alpes. Tel fut le meilleur comique français que nous eussions eu avant Molière, l'Italien Pietro Giunti qui signait Pierre Larivey.

L'Italie ne nous donna pas seulement des comédies, elle nous donna encore des comédiens. Nous avons déjà signalé la troupe qui vint à Lyon en 1548 pour égayer une fête donnée par la colonie florentine à Catherine de Médicis. Plus tard, dans le temps qui s'écoula entre Henri III et Mazarin, cinq grandes « compagnies » italiennes vinrent en France et n'en bougèrent plus : « comédiens illustres, » dont plusieurs eurent du talent, notamment une femme, l'Isabella Andreini qui ravit Henri IV et Marie de Médicis. Elle mourut en 1604 à Lyon où elle reçut des honneurs publics : les marchands figurèrent en corps à ses funérailles avec les bannières de la ville envoyées par les échevins. On lui érigea un tombeau splendide, orné de cette inscription : « *Religiosa, pia, musis amica, hic resurrectionem expectat.* » On frappa même une médaille en son honneur. Soixante-trois ans après on devait refuser une sépulture à Molière.

Ces Italiens nous donnèrent ce qu'ils avaient : la tra-

gédie, la pastorale, l'opéra, hélas ! — enfin la comédie et particulièrement cette « comédie de l'art » qu'ils avaient inventée ou renouvelée des farces atellanes nées elles-mêmes sur le sol campanien. Farces bien nationales, bien locales, non importées de Grèce, antérieures à la domination des Romains : ceux qui les donnaient, les vénérables Osques, n'étant point esclaves, ne pouvaient être forcés, comme les autres histrions, d'ôter leur masque au commandement du peuple, pour livrer aux huées leur visage découvert. Hommes libres, ils jouaient librement, d'inspiration, n'inventant pas seulement le geste et l'accent, mais l'action et les paroles ; ils improvisaient leurs rôles et gardaient le dialecte provincial qui, dans leur bouche, raillait la langue unitaire, le latin de la capitale et des raffinés. Enfin chacun de ces acteurs portait un costume, un masque spécial, un nom de théâtre appartenant à lui seul ; il créait un personnage qui reparaissait, toujours le même, dans toutes les pièces et pouvait ainsi, jusque sur les planches, être quelqu'un, rester lui. Tels étaient Bucco le bouffon, Pappus le vieillard, Manducus le croquemitaine, et l'immortel Maccus, le polichinelle d'Atella. Hé bien, sans effort scientifique, sans velléité de restauration, la farce atellane revint d'elle-même en honneur, dans le même pays, telle quelle, après avoir disparu pendant une quinzaine de siècles : chaque ville italienne eut son bouffon spécial, son masque typique et ce fut la « comédie de l'art ». Paris se donna aussi ce spectacle burlesque et l'eut plus complet que ne pouvait l'avoir aucune ville d'Italie, parce que tous ces masques éparpillés sur les cent théâtres d'outre-monts se rallièrent dans le palais du Louvre, à la grande joie des Médicis et des Mazarin. Venise, la cité commerçante, envoya son Pantalon, le

vieux marchand riche et ladre ; la docte Bologne, son docteur pédant et bavard ; Bergame, son Arlequin ; Naples, son Polichinelle ; Ferrare, son Brighella ; Milan, son Meneghin qui existait dès le quinzième siècle ; vingt autres, de toutes les parties de la péninsule, accoururent à la fois : Scapin, Mezzetin, Covielle, Marforio, Pascariel et l'illustre Scaramouche qui mérita ces deux vers si souvent répétés :

Il fut le maître de Molière.
Et la nature fut le sien.

Voilà ce que nous devons à l'Italie. Gardons-nous donc aujourd'hui d'exhumer sur ce théâtre les ignorantes légèretés avancées par les Aubignac, les la Harpe et les Marmontel. « Une intrigue dépourvue d'art, de sens, d'esprit et de goût voilà, disait-on, tout le comique italien. » On pouvait écrire impunément ces choses au dernier siècle. Aujourd'hui Schlegel lui-même, avec toute sa fatuité, ne l'oserait plus. Cependant, il faut l'avouer, cette activité dramatique n'a produit qu'un seul chef-d'œuvre, la « Mandragore », comédie bien licencieuse il est vrai ; c'était la faute du temps. Quand on reprochait au bon chanoine Larivey ses libertés de langage, il répondait qu'on ne pouvait exprimer autrement « les façons et les affections des contemporains ». On riait alors de grossièretés qui offenseraient aujourd'hui les naturalistes. Il ne faut pas oublier que la *Calandria*, la plus immonde de ces pièces, fut composée par un prélat qui devait recevoir la barrette, et qu'elle divertit très fort le pape Léon X et le sacré collège ; le jésuite Bettinelli qui rapporte le fait ajoute que ces saints personnages ne se faisaient pas scrupule d'assister à de pareilles drôleries, « parce qu'elles étaient quasi consacrées par l'exemple des Grecs et des Latins. » C'est pourquoi

le même Léon X fit jouer devant lui « la Mandragore ». Machiavel avait choisi là un sujet accommodé au goût de ses contemporains; il ne le prit cependant ni dans Plaute ni dans Térence et mit bravement en scène une anecdote florentine qui s'était passée de son temps, peut-être sous ses yeux. Second avantage sur les autres comiques : l'anecdote une fois trouvée, il ne la compliqua point par tous les artifices, les stratagèmes, disons le vrai mot, les ficelles de théâtre qui intriguaient alors le bon public. Où chercha-t-il donc l'intérêt, lui le premier, lui le seul entre tous les auteurs qui folâtraient autour de lui? Là où l'auraient cherché les maîtres souverains, Shakespeare et Molière : dans la vérité humaine. Cette chose étant arrivée, à quels hommes a-t-elle pu arriver? *That is the question :* c'est la grande, l'unique question pour les génies de premier ordre. Et Machiavel créa deux figures, le bonhomme Nicias et le frère Timothée qui sont les plus vivantes, les plus distinctes et les plus profondément fouillées qui aient jamais paru sur le théâtre italien.

Ce bonhomme Nicias, en effet, n'est pas seulement un mari imbécile (ce masque banal ne figure que trop dans les pièces du temps); c'est de plus un docteur, un homme d'importance et de capacité qui, dans sa jeunesse, a couru le monde; il n'y eut jamais de foire à Prato qu'il n'y fût allé. Il connaît tous les châteaux des environs, il a été jusqu'à Pise, jusqu'à Livourne (1).

« Et vous avez vu la mer? demande Ligurio.
— Si je l'ai vue!
— Combien est-elle plus grande que l'Arno?

(1) « A Livorno vedeste voi il mare?
— Ben sai che 'l vidi.
— Quanto è egli maggior che Arno?

— Il s'agit bien de l'Arno ! Elle est bien pour le moins quatre fois, que dis-je ? plus de six fois, plus de sept fois plus grande me feras-tu dire : on ne voit partout que de l'eau, de l'eau, de l'eau ! »

Voyez comme la physionomie se détache. Un moment après ce savant homme se laisse entortiller par quatre mots de latin que lui lance à la tête un prétendu médecin (1).

« Ton maître est un grand vaillant homme ? demande-t-il au valet du faux docteur.

— Plus que vous ne le dites.

— J'imagine que le roi de France en fait grand cas.

— Beaucoup.

— Et voilà pourquoi il aime tant à demeurer en ce pays-là.

— Sans doute.

— Il fait fort bien. Dans ce pays-ci il n'y a que des cancres qui n'estiment pas la vertu. S'il restait ici, on ne le regarderait pas seulement au visage. J'en sais quelque chose, moi qui ai sué sang et eau pour apprendre deux *hac*; et avec tout cela (traduit librement J.-B. Rousseau) si j'attendais après ma science pour dîner, je pourrais bien dire mes grâces avant le *bénédicité*.

— Gagnez-vous bien cent ducats par an ?

— Che Arno ? Egli è per quattro volte, per più di sei, per più di sette, mi farai dire : e' non si vede che acqua, acqua, acqua. »

(1) « Questo tuo padrone è un gran valent' uomo ?

— Più che voi non dite.

— Il re di Francia ne de' far contò ?

— Assai.

— E per questa ragione e' debbe stare volontieri in Francia ?

— Cosi credo.

— E' fa molto bene. In questa terra non c' è se non cacastecchi : non ci s'apprezza virtù alcuna. S' egli stesse quà, non ci sarebbe uomo che lo guardassi in viso. Io ne so ragionare, che ho cacato le curatelle per imparare due hac ; e se io ne avessi a vivere, io starei fresco, ti so dire.

— Guadagnate voi l' anno cento ducati ?

— Bon ! pas cent francs, pas cent sols. Oh ! en ce pays-ci, si vous n'avez pas de quoi vivre selon votre état, vous ne trouveriez pas du feu sous une tuile. Toute la vie d'un docteur se passe à assister des frères ou à se chauffer au soleil sur une place publique. Baste, je n'ai besoin de personne, grâce à Dieu. Je voudrais que le plus pauvre de la ville me ressemblât. Je serais pourtant fâché de dire cela tout haut, car on pourrait me mettre quelque maltôte sur le dos qui me ferait suer plus que je ne voudrais.

N'est-ce là qu'un mari imbécile ou un imbécile marié comme le Calandro de Bibbiena ? Point du tout, c'est encore un légiste sur le pavé, un avocat sans cause qui se plaint de Florence, parce que le client lui fait défaut : c'est, de plus, un homme avisé sur certains points : il a de l'argent et ne veut pas le crier trop haut, parce qu'il craint qu'on ne lui augmente la taxe. C'est ainsi que la physionomie s'accentue de scène en scène : au lieu du nigaud qui traîne dans les comédies, nous avons quelqu'un devant les yeux. Il faut entendre lord Macaulay s'extasier sur ce personnage : « Nicias est la gloire de la pièce. Nous ne pouvons rien nous rappeler qui lui ressemble. Les sottises que Molière tourne en ridicule sont celles de l'affectation, non celles de la fatuité... Shakespeare a vraiment un vaste assortiment de sots, mais, si j'ai bonne

— Non cento lire, non cento grossi : o vah ! Questo è che chi non ha lo stato, in questa terra, de' nostri pari, non trova cane che gli abbai; e non siamo buoni ad altro che andare a' mortori, o alle ragunate d' un mogliazzo, o starci tutto il dì in su la piazze del Proconsolo a donzellarci. Ma io ne li disgrazio; io non ho bisogno di persona. Così stesse chi sta peggio di me. Non vorrei però che le fussino mia parole ; ch' io arei di fatto qualche balzello o qualche porro di drieto che mi fare' sudare. ».

(La traduction de J.-B. Rousseau, citée ci-dessus, n'est pas littérale, mais, ce qui vaut bien mieux, elle rend l'aisance et la vivacité du texte toscan).

mémoire, on ne trouve pas chez lui l'espèce particulière dont nous parlons... Cloten est un sot arrogant, Osric un sot freluquet (*a foppish fool*), Ajax est un sot sauvage; mais Nicias est, comme dit Thersite de Patrocle, un sot positif. »

Le frère Timothée nous semble encore mieux réussi : ce n'est pas le moine imposteur et corrompu qui traîne partout, même chez Érasme : bien mieux, il n'est pas absolument corrompu, ni véritablement imposteur. Si Timothée prend de l'argent, ce n'est pas pour lui, c'est pour son église et ses pauvres; s'il trempe dans une mauvaise action, ce n'est pas lui qui la commet : il n'est pas de ces frocards licencieux qui ont tant servi dans les fabliaux et les nouvelles. Il est capable de remords, à tout le moins de regrets : écoutez-le quand il parle tout seul (1) :

« On dit bien vrai que la mauvaise compagnie conduit l'homme à la potence, et qu'on se perd aussi souvent pour être trop bon, que pour être trop méchant. Dieu m'est témoin que je ne pensais point à faire tort à personne. J'étais dans ma cellule, je disais mon office, j'entretenais mes dévotes. Il a fallu que ce diable de Ligurio soit venu, qui m'a fait mettre un pied dans le bourbier, et puis la jambe, et puis tout le corps, sans que je puisse savoir comment je m'en tirerai. Ce qui me console, c'est que quand une affaire importe à beaucoup de gens, beaucoup de gens doivent en avoir soin. »

(1) E dicono il vero quelli che dicono che le cattive compagnie conducono gli uomini alle forche; e molte volte uno capita male, così per essere troppo facile e troppo buono, come per essere troppo tristo. Dio sa ch' io non pensava a ingiuriare persona : stavami nella mia cella, diceva il mio ufficio, intratteneva i miei devoti. Capitòmmi innanzi questo diavolo di Ligurio, che mi fece intignere il dito in un errore, donde io vi ho messo il braccio e tutta la persona, e non so ancora dove io m'abbia a capitare.

Le frère Timothée achève de se peindre dans un autre monologue (1) :

« Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. — Pour tuer le temps, je me suis occupé à je ne sais combien d'offices différents. J'ai dit mes matines. J'ai lu une Vie des saints. J'ai été dans notre chœur. J'ai rallumé une lampe qui était éteinte. J'ai mis une robe neuve à une Notre-Dame qui fait des miracles. Ah ! combien de fois me suis-je tué de dire à nos pères de la tenir propre ! Ils ne s'embarrassent pas de cela, et puis on s'étonne que la dévotion se refroidisse ! J'ai vu autrefois plus de cinq cents bougies allumées tout autour, et aujourd'hui vous n'en trouveriez pas quinze. Voilà ce que c'est que de ne pas maintenir sa réputation. Tous les soirs, après complies, nous avions coutume d'y faire la procession, et tous les samedis nous y allions chanter les litanies. C'était à qui ferait son vœu et son offrande, parce qu'on voyait une image fraîche et bien entretenue, et dans la confession, nous avions soin d'exhorter les hommes et les femmes à y faire leur vœu. Présentement on ne fait plus rien de tout cela : aussi le trône et le luminaire vont comme il plaît à Dieu. Oh ! quelle pauvre espèce que nos religieux d'à présent !... »

L'homme qui a ces préoccupations et ces regrets très sincères, puisqu'il parle seul, vient de prêter la main à une

(1) Io non ho potuto questa notte chiudere occhio.... et ho atteso a consumare il tempo in varie cose. Io dissi mattutina, lessi una vita de' santi Padri, andai in chiesa et accesi una lampana che era spenta; mutai un velo ad una Madonna che fa miracoli. Quante volte ho io detto a questi frati, che la tengano pulita ! E' si maravigliano poi, se la divozione manca. Io mi ricordo esservi cinque cento imagini, e non ve ne sono oggi venti. Questo nasce da noi, che non le abbiamo saputo mantenere la reputazione. Noi vi solevamo ogni sera dopo la compièta andare a processione, e farvi cantare ogni sabato le laude. Botavanci noi sempre quivi perchè vi si vedesse delle imagini fresche, confortavamo nelle confessioni gli uomini e le donne a botarvisi. Ora non si fa nulla di queste cose; e poi ci maravigliamo, se le cose vanno fredde? Oh! quanto poco cervello è in questi mia frati !

action très coupable, mais cette action l'inquiète peu. Sa grande affaire est le bien de l'église. Beaucoup d'images, beaucoup de cierges, beaucoup de vœux : voilà son idéal. Là est aussi sa conscience. Ce n'est pas un homme tout d'une pièce, comme les fantoches des mélodrames, c'est une nature molle, capable de tout, même, pourquoi pas ? de faire le bien. Machiavel a su montrer en lui une figure vivante, humaine. Il ne s'indigne pas en la montrant, il constate le phénomène; il porte dans sa psychologie cette méthode expérimentale qu'il a si savamment appliquée en politique, en histoire, en religion. C'est au public à s'indigner : voilà pourquoi ce personnage, qui amuse la frivolité dés uns, révolte l'austérité des autres et produit une impression poignante sur les esprits sérieux.

Tous les autres personnages sont peints avec cette vigueur et cette finesse : il n'en est pas un qui soit effacé. Encore un rapport avec les maîtres : rappelons-nous, la nourrice dans « Roméo et Juliette », ou dans *Tartufe*, Laurent et M. Loyal. Voici, par exemple, une dévote qui ne fait que traverser la scène avec frère Timothée : elle ne dit que trois mots, et on la connaît, bien plus, on la reconnaît : il semble qu'on n'ait jamais vu qu'elle. Le moine lui offre de la confesser (1).

« Non, pas pour aujourd'hui, répond-elle. On m'attend et il me suffit d'avoir un peu soulagé ma conscience avec vous sur mes deux pieds. Avez-vous dit ces messes de Notre-Dame ?

— Oui, ma chère sœur.

(1) « Non per oggi : io sono aspettata e mi basta essermi sfogata un poco così ritta ritta. Avete voi detto quelle messe della Nostra Donna ?

— Madonna sì.

— Tenez, voilà un florin : je vous prie de dire pendant deux mois tous les lundis la messe des morts pour l'âme du feu mon mari. Encore que ce fût un bien vilain homme, la chair est faible; je ne peux m'empêcher de le regretter, quand je m'en souviens. Mais croyez-vous qu'il soit en purgatoire?...

— Sans aucun doute.

— Je n'en sais rien... Ah ! Seigneur !...

— Soyez sans crainte. La clémence de Dieu est grande; à moins que la volonté ne manque à l'homme, le temps ne lui manque jamais pour se repentir.

— Croyez-vous que le Turc vienne cette année en Italie?

— Oui, si vous ne faites pas de prières.

— Brrr! Le bon Dieu nous en garde! Avec ces diableries, j'ai une peur atroce d'être empalée. Mais je vois là-bas dans l'église une femme qui a du chanvre à moi, je veux aller la trouver. Je vous souhaite le bonjour.

— Portez-vous bien. »

La dévote entre dans l'église et le moine fait cette sotte réflexion :

— Togliete ora questo fiorino, e direte due mesi ogni lunedì la messa de' morti per l' anima del mio marito. Et ancora che fusse un omaccio, pure le carni tirano : io non posso far ch' io non me ne risenta, quando me ne ricordo. Ma credete voi ch' ei sia in purgatorio?

— Senza dubbio.

— Io non so già cotesto..... Ah! Nostro Signore!

— Non dubitate; la clemenza di Dio è grande: se non manca all' uomo la voglia, non gli manca il tempo a pentirsi.

— Credete voi che' l Turco passi questo anno in Italia?

— Se voi non fate orazione, sì.

— Naffe! Dio ci ajuti. Con queste diavolarie, io ho una gran paura di quello impalare. Ma io veggo qua in chiesa una donna che ha cert' accia di mio : io vo' ire a trovarla. Fate col buon dì.

— Andate sana... Le più caritative persone che sieno, son le donne, e le più fastidiose! Chi le scaccia, fugge il fastidio e l' utile; chi le intrattiene, ha l'utile e i fastidi insieme. Et è il vero, che non è il mele senza le mosche.

— Les plus charitables personnes du monde sont les femmes et aussi les plus ennuyeuses : en les chassant, vous évitez l'ennui et le profit ; en les écoutant, vous avez le profit et l'ennui. Mais il n'y a pas de miel sans mouches.

Voilà une scène que Shakespeare eût signée. Quel dommage que ces figures si vraies, si vivantes, se meuvent dans une intrigue si légère et si scandaleuse, et qu'il ait fallu tant de gravelures pour amuser le siècle de Léon X ! Il n'en est pas moins certain que, dans ce mince sujet, Machiavel a mis tout son génie. Ici, comme en tout, il s'est montré novateur et créateur. Il a trouvé la comédie nouvelle, non plus renouvelée de l'antique, non plus composée avec les trois ou quatre personnages toujours les mêmes du théâtre latin, mais présentant la famille telle que l'avait vue Boccace, telle qu'elle existait encore au seizième siècle, avec ses trois membres essentiels, le mari, la femme et le confesseur. Par malheur il ne sentit peut-être pas toute l'importance de son œuvre ; peut-être aussi lui dit-on qu'il devait faire comme les autres, imiter les anciens. Aussi, après ce coup de génie, n'offrit-il guère à la scène qu'une *Clizia* et une *Andria*, c'est-à-dire une copie de Plaute et une traduction de Térence. Il quitta le chemin qu'il s'était frayé, pour remonter sur la grande route en omnibus. Le théâtre italien, en ce siècle-là, ne devait produire qu'un seul chef-d'œuvre. Il n'en fit pas moins sa tâche et ouvrit la campagne où triomphèrent si glorieusement Racine et Molière un siècle et demi après le Trissin et Machiavel.

V.

Il y a de tout dans ce demi-siècle : les contrastes et les disparates les plus étranges : Léon X, l'épicurien pacifique, entre Jules II le batailleur et l'austère Adrien VI. Des bohêmes comme Benvenuto Cellini à côté de parfaits chevaliers comme Balthazar Castiglione. Ici des complaisants tels que Guichardin et le Bembe ou des vendus tels que Paul Jove et l'Arétin; là des patriotes tels qu'Alamanni qui pleurait la patrie perdue et la stimulait à renaître (1), l'évêque Guidiccioni (1480-1541) qui flétrissait

(1) E tu, Fiorenza bella ond'hoggi suona
Sì lunge il grido, ma non forse quale
Brama chi teco ogni hor piange et ragiona...

Tu stessa accendi, e non t'accorgi, il foco
Che strugge in te non pur la libertade,
Ma'l corpo, e i figli et l'alma a poco a poco...

Svegliati, o pigra ; che la tua salute
In altro sta che 'n tesser drappo o lana,
Ond' il nome e le forze hor hai perdute...

Volgi le antiche e le moderne carte,
E' ntenderai che, senza il ferro, l'oro
Serva è ricchezza che 'n un giorno parte.

(Et toi, belle Florence, dont la renommée retentit aujourd'hui si loin, mais non telle que la voudrait celui qui sans cesse avec toi parle et pleure, — tu allumes toi-même, sans t'en douter, le feu qui détruit en toi, non seulement la liberté, mais peu à peu le corps, les fils et l'âme. — Réveille-toi, paresseuse, car ton salut dépend d'autre chose que de tisser la laine (vile industrie) qui t'a fait perdre ta force et ton nom. — Lis les anciennes histoires et les modernes, et tu compendras que, sans le fer, l'or est une richesse esclave qui disparaît en un jour.)

si énergiquement l'aigle impériale « ensanglantant sa serre au milieu de nous pour faire une courte et honteuse conquête et, aveugle, quittant le vrai chemin de l'honneur », la pauvre Laura Terracina qui, dans ses sonnets plaintifs, désespérant des Italiens, n'attendait plus que de Dieu le salut de l'Italie ; le vieux Nardi (1476-1557), « le bon, le vénérable Nardi, » qui, fidèle au parti de la liberté, le soutint dans son « Histoire de Florence » avec une partialité généreuse ; l'orateur Bartolommeo Cavalcanti (1503-1562) qui mérita l'exil pour avoir harangué fortement et vaillamment la milice florentine dans l'église du Saint-Esprit ; Machiavel lui-même qui, malgré sa complaisance politique pour les Médicis, eut de si franches colères, de si chaudes admirations, tant de haine contre l'étranger, tant de passion pour Florence et pour l'Italie. Les caractères énergiques ne manquaient pas ; on gardait le souvenir tout frais encore de ce Pierre Capponi qui avait parlé si fièrement à Charles VIII. « Rendez-moi Florence, disait le roi, ou je ferai sonner mes clairons. — Sonnez vos clairons, répondit Capponi, et nous sonnerons nos cloches. » D'où le fameux jeu de mots de Machiavel :

> Lo strepito dell' armi e de' cavalli
> Non potè far che non fosse sentita
> La voce d'un Cappon fra cento Galli (1).

Il y avait même des violents, des forcenés, témoin ce Lorenzino de Médicis qui, après avoir coupé des têtes de statues antiques, égorgea de sa main son cousin Alexan-

(1) Le fracas des armes et des chevaux ne put empêcher d'être entendue la voix d'un Capponi parmi cent Gaulois (d'un chapon parmi cent coqs).

dre et osa justifier l'assassinat politique dans une « Apologie » célèbre, « froide et emphatique déclamation, » selon Villemain ; « la seule chose vraiment éloquente en italien, » selon Giordani. Villemain vivait dans un pays en liberté, Giordani mourut en 1848 sous de petits despotes. Vers 1830, l'*Apologia* de Lorenzino fut rééditée avec admiration par un Bonaparte ; maintenant, après les attentats des nihilistes, on ne la lirait plus qu'avec dégoût.

Répétons-le donc : il y avait de tout dans la première moitié du seizième siècle. En certaines cours, des mœurs infâmes ; ailleurs, toutes les vertus domestiques : Élisabeth de Gonzague et Guidobald, duc d'Urbin, Isabelle d'Este et le marquis de Gonzague, Vittoria Colonna et le marquis de Pescaire, Portie de' Rossi et le poète Bernard, père du Tasse, Véronique Gambara et Gibert de Corrège ; il serait facile de multiplier les noms. A côté des poètes et des conteurs obscènes, à côté de Molza qui suivait Berni et ne valait guère mieux que l'Aretin ; bien plus, dans Molza lui-même, car il prenait tous les tons, nous trouvons des amoureux platoniques et séraphiques. Une jeune fille, Gaspara Stampa, sort de cette foule et nous étonne par la sincérité, l'emportement de l'enthousiasme et de la passion. Une autre, que Carducci vient de retrouver, Barbara Torelli, chante son mari mort après treize jours de mariage : elle voudrait se jeter dans la fosse, attiédir de sa chaleur ce corps glacé, repétrir cette poussière avec ses larmes, ramener le cher mort à la vie ; après quoi, triomphante et hardie, elle ira dire à l'assassin : « Monstre, voilà ce que peut l'amour (1) » !

(1) Deh ! perché non poss'io la breve fossa
Seco entrar dove hallo il destin condotto,

D'autres, plus doucement, moins fortement, versifièrent aussi l'amour conjugal : Veronica Gambara, Vittoria Colonna qui aima tant son mari ; elle le perdit à trente-cinq ans et le deuil la rendit poète : elle attendait de ses larmes, non de ses poésies ; de ses sombres soupirs, non de sa voix sereine, la gloire, non d'avoir bien chanté, mais d'avoir bien souffert (1).

C'est parmi les patriotes et à côté de Vittoria Colonna que nous retrouvons Michel-Ange. Après la mort de Léon et d'Adrien, les deux papes qui le négligèrent, il reparaît à Florence, sur les remparts qu'il a construits et qu'il défend contre les Allemands de Clément VII. Dans une nuit, il couvrit de matelas du haut en bas le clocher de San Miniato que maltraitait fort l'armée ennemie. Il passa six mois dans le fort, pendant le siège ; de temps en temps il descendait dans la ville et continuait le tombeau des Médicis. Républicain, citoyen de Florence, il combattait au péril de sa vie pour repousser la famille des usurpateurs, mais il n'avait pas oublié qu'un Médicis, le Magnifique, avait été son premier patron, et furtive-

Colui ch' a pena cinque giorni ed otto
Amor legò pria della gran percossa ?

Vorrei col fuoco mio quel freddo ghiaccio
Intepidire, e rimpastar col pianto
La polve, e ravvivarla a nuova vita,

E vorrei poscia baldanzosa e ardita
Mostrarlo a lui che ruppe il caro laccio
E dirgli : « Amor, mostro crudel, può tanto. »

(1) Amaro lagrimar, non dolce canto,
Foschi sospiri, e non voce serena
Di stil nò, ma di duol mi danno il vanto.

ment, au péril de sa vie encore, il travaillait à la gloire de cette maison. Florence exténuée, affamée et trahie se rendit, les Allemands entrèrent; malgré l'amnistie stipulée, les premiers citoyens de la ville furent tués, dépouillés ou proscrits. S'il ne se fût pas caché, Michel-Ange aurait été du nombre des victimes; le Saint-Père, sa colère tombée, promit de tout oublier, si l'artiste se remettait au tombeau de Laurent. Il s'y remit et fit le *Pensieroso*, le « Jour » et la « Nuit », « l'Aurore » et le « Crépuscule »; ces chefs-d'œuvre qui restent gravés dans les yeux, dès qu'on les a vus une seule fois. Les gens qui ne savent pas admirer critiquent la « Nuit », une grande femme étendue, accoudée sur son genou, dormant dans une attitude tourmentée qui devrait l'empêcher de dormir. Mais c'est une attitude qui parle, et ce qu'elle dit, Michel-Ange l'a traduit en quatre vers, les plus beaux qu'il ait faits :

Dormir me plaît et plus encor d'être de pierre
Tant que durent le mal et la honte ici-bas :
Ne rien voir ni sentir m'est chose douce et chère...
Ne m'éveillez donc point ! Par pitié, parlez bas (1) !

Elle ne peut dormir en effet, elle souffre, et dans ce sommeil convulsif où la patrie couchée se souvient de ses misères, ses rêves ne peuvent être que des cauchemars.

Michel-Ange, fut donc poète et par conséquent amoureux (2); l'amour et la poésie lui vinrent au déclin de la vie. Dans son enfance il avait été de mœurs austères; dans

(1) Grato m'è il sonno e più l'esser di sasso
Mentre che il danno e la vergogna dura;
Non veder, non sentir m'è gran ventura :
Però non mi destar — deh! parla basso.

(2) A. LANNAU-ROLLAND, *Michel-Ange poète*; 1860.

sa jeunesse il ne voulut pas se marier : « L'art est jaloux, disait-il, et veut tout l'homme. » Il disait encore : « J'ai une femme qui m'a toujours persécuté, c'est mon art (art est féminin dans la langue italienne) et mes ouvrages sont mes enfants. » Cela dura jusqu'à sa cinquante et unième année. Alors seulement il vit Vittoria Colonna, et Dante, Pétrarque qu'il avait beaucoup lus, lui montèrent à la tête : il écrivit pour sa Béatrice quantité de sonnets, de madrigaux, de *canzoni* empreints du pathos qui régnait en ce temps d'imitation : exaltation du cerveau mêlée de mysticisme : on s'embarquait pour Cythère et l'on s'arrêtait à Pathmos. Çà et là cependant vibrent dans ces vers quelques notes tendres et justes. L'artiste se demande un jour comment il se fait qu'une image de pierre dure plus que celui qui l'a faite et qui est sitôt frappé par la mort ? L'effet l'emporte sur sa cause infirme et l'art est vainqueur de la nature : il le sait bien, lui, pour qui la sculpture est une amie et qui éprouve déjà la mauvaise foi du temps. Peut-être pourra-t-il, à sa dame et à lui, donner longue vie sur la toile et sur la pierre, en reproduisant leur affection et leurs visages « afin que, mille ans après le grand départ, on voie combien tu fus belle, combien je t'aimais, et que je ne fus pas insensé de t'aimer tant (1). » Vittoria Colonna était admirablement douée

(1) Com' esser, donna, puote, e pur se'l vede
La lunga esperienza, che più dura
Immagin viva in pietra alpestre e dura,
Che 'l suo fattor, che morte in breve fiede ?

La cagione all' effetto inferma cede,
Ed è dall' arte vinta la natura ;
Io 'l so ch'amica ho sì l' alma scultura,
E veggo il tempo omai rompermi fede.

pour inspirer à un homme déjà mûr une passion de ce genre. Elle était savante, et par conséquent un peu froide et précieuse, non qu'elle manquât de cœur, mais parce qu'elle avait épuisé sa sensibilité dans l'amour le plus noble et le plus rare qu'il y ait au monde, l'amour conjugal. Quand elle vit Michel-Ange, elle l'admira sincèrement et alla même s'établir auprès de lui, mais ne lui adressa pas de vers : elle en avait fait cependant pour le Molza et pour Bembe. Michel-Ange, en revanche, aima cette noble femme autant qu'il pouvait aimer, c'est-à-dire que toutes les facultés, toutes les forces de son cœur, tout ce qui, de son âme et de sa vie, ne se traduisait pas immédiatement en peinture et en sculpture, tout cela tardivement, mais passionnément, devint amour. Quand elle mourut, il fut comme fou de douleur : il s'approcha de la morte et lui baisa la main, n'osant lui baiser le front : il s'en repentit le reste de sa vie.

Ah ! l'honnête homme ! et comme on voudrait s'arrêter longuement auprès de lui en quittant les cours de Charles-Quint et de Léon X, rappeler sa grande situation et sa vie frugale, le montrer en face des papes qui le faisaient asseoir à leur droite, des princes qui le recevaient la barrette à la main, et au chevet du pauvre Urbino, son domestique malade, qu'il veilla pendant plusieurs nuits sans se déshabiller, à quatre-vingt-deux ans ! — Mais il est

Forse ad amendue noi dar lunga vita
Posso, o vuoi nei colori, o vuoi ne' sassi,
Rassembrando di noi l' affetto e il volto ;

Sicchè, mill'anni dopo la partita,
Quanto tu bella fosti ed io t' amassi
Si veggia, e come a amarti io non fui stolto.

temps de conclure et de lui assigner sa place et son rang parmi les maîtres de la Renaissance.

VI.

De quelle Renaissance ? Il en est deux pour le moins : la première date de l'an 1300 et Dante en fut le plus grand poète ; l'autre s'est épanouie deux siècles plus tard et nous donna l'Arioste et Raphaël. L'une et l'autre sont des retours à l'antiquité, des mariages entre l'antiquité et le christianisme. Mais, dans la première, c'est le christianisme qui domine et n'emprunte aux anciens que des formes et des grâces, tandis que dans la seconde, les formes et les grâces ont pris tant d'importance qu'elles sont devenues la chose essentielle, et qu'elles ont presque effacé l'idée et le sentiment chrétiens. La première touche encore au Moyen-Age; dans la seconde, il semble que le catholicisme, sa foi, son art, aient fait leur temps. Le paganisme est revenu, et, avec lui, toute une civilisation morte ou du moins disparue. Il s'est emparé, pour la policer et la rajeunir, d'une société demi-barbare et lasse de sa barbarie. Il la fait sortir d'un long jeûne pour lui rendre toutes les fêtes, toutes les folies du carnaval, pour l'enivrer de plaisir et de lumière ; et tous à la fois, petits et grands, même les princes, même les papes, oubliant la religion qui leur avait dit : « Heureux ceux qui pleurent, » sont retournés avec un entraînement irrésistible à la sagesse heureuse et sereine des anciens dieux. Et, à l'image de ces anciens dieux, ils ont refait les divinités catholiques : l'immuable Jupiter est resté dans son Olympe, père universel de la création ; la Venus genitrix, vêtue, il est vrai,

mais peu changée, a gardé sa jeunesse à la fois virginale et maternelle : elle regarde à ses pieds, comme autrefois, l'enfant divin que les poètes appellent encore le premier amour ; les cavaliers du Parthénon sont descendus de leur frise pour caracoler dans les Panathénées de la Rome nouvelle ; l'art enfin, s'emparant de toutes les idées, de toutes les croyances, de toutes les traditions, conquérant du monde, maître absolu des âmes, a régné seul. Aux naïves extases des moines, aux sombres visions des ascètes, a succédé ce perpétuel enchantement du sixième sens qui n'a pas besoin de foi, ni même d'amour, pour être ravi ; l'artiste est devenu le prêtre et, choisissant dans les légendes de tous les temps, écartant les images repoussantes ou douloureuses, il célèbre indifféremment dans le triomphe de Galatée, dans la Dispute du Saint-Sacrement, dans l'École d'Athènes, dans le Parnasse, la transfiguration radieuse de la forme humaine et l'éternelle apothéose de la beauté. Voilà Raphaël, le roi de la seconde renaissance.

Mais Michel-Ange, né avant Raphaël, et mort après lui, lui est à la fois antérieur et postérieur ; il nous paraît aujourd'hui plus ancien et plus moderne ; il appartient à ce mouvement qui avait commencé, dès la fin du treizième siècle, en Italie, et qui devait recommencer plus tard et ailleurs : il est de cette famille de malheureux qui se mettent eux-mêmes dans leur œuvre, dont l'âme tourmentée se livre, dont le cœur déchiré s'épanche et qui écrivent avec leur sang. Il descend de Dante, ou, plutôt, il est le Dante de la peinture. S'il avait dû écrire un long poème, il aurait fait la « Divine Comédie ». Si Dante avait eu un grand mur à peindre, il aurait fait le « Jugement dernier ».

On s'en aperçoit dès le premier chant de l'Enfer : un

art nouveau commence, qui brise toutes les traditions, exprime des idées inconnues des anciens, répond à des besoins plus sérieux, parle une autre langue, plus familière et plus intime; il ne se pique plus de style noble, ignorant ce qui passait pour noble avant Jésus, car le christianisme a divinisé ce qui était vulgaire ou infâme, l'étable et la crèche de Bethléem, le gibet qui est devenu la croix. Cet art vénère l'antiquité qu'il croit suivre comme Dante suivait Virgile en l'appelant son guide; il n'en devient pas moins populaire, trivial même et profondément humain; il a l'air de rêver un vague idéal ou une convention impérieuse; mais il regarde la nature et la peint comme il la voit. Rien de repoussant ne lui répugne, ni le ver du sépulcre, ni la chair putréfiée, ni aucune des horreurs qui sont dans la Bible et que les Giotto, les Orcagna, ne craignent pas de montrer aux yeux. Bien plus, il se complaît dans ces images; car ce n'est pas le goût qui le conduit, c'est l'imagination naïve et libre qui l'entraîne, et cette imagination ne demande qu'à être frappée violemment. L'art est donc croyant, populaire, réaliste, il copie la bête humaine d'après nature, et, pour l'idéaliser, l'exagère; il cherche la grandeur dans l'outrance et, loin de diviniser les corps, comme le feront les restaurateurs de l'antique idéal, en adoucissant les contours, en effaçant les saillies, il veut que tout cela ressorte, éclate, effraye, écrase par une exubérance de force et de fureur. C'est ainsi qu'il rend la nature et qu'il rend la vie. Il prend toutes les douleurs morales et les grossit pour en peupler une nécropole immense, un univers souterrain, reproduction ténébreuse du monde qu'éclaire le soleil. Le poète ne se contente pas de créer cet abîme, il y descend, il s'y enfonce, plongeant à chaque pas plus avant dans le froid et

dans la nuit ; il en revient, non pas calme et vainqueur comme Orphée, mais torturé, supplicié lui-même, portant sur son visage une couleur de mort. Si bien qu'un jour les enfants de Vérone en rencontrant cette face verdie par le reflet des cadavres, lui jetteront des pierres en criant : « Voilà l'homme qui revient de l'enfer. »

Michel-Ange ressemble à Dante ; ni l'un ni l'autre n'est l'artiste parfait, parce qu'ils ont des sensations trop vives et que la fièvre n'est point faite pour charmer. Mais nous trouvons en eux plus et mieux que deux artistes parfaits, nous avons deux âmes. Ils ne font pas de l'art pour l'art, ils ont une foi, une idée, une passion à exprimer : leur œuvres sont des actions ; leurs instruments, des armes. Voilà pourquoi ils ne sauraient être les prêtres inspirés de la beauté seule, comme Phidias et Raphaël ; ils sont les soldats de la vérité, de la justice ; et, tous deux, dans leurs œuvres suprêmes, avec l'audace de la conviction, se substituant en Dieu qui juge, ouvrent le ciel ou creusent l'enfer en son nom.

Michel-Ange lisait Dante. Ce fut longtemps sa lecture accoutumée, peut-être unique. Il possédait un exemplaire in-folio de la « Divine Comédie » avec six pouces de marge : et, en le lisant, il dessinait ce qu'il voyait. Ce précieux volume a été perdu avec tant d'autres choses : on a déjà remarqué que l'œuvre de Michel-Ange est celle dont le temps, les disgrâces, les accidents, la sottise humaine ont le plus détruit. Le poète et l'artiste se ressemblaient de toutes manières ; tous deux Toscans, fiers, honnêtes, emportés, malheureux, adorant la patrie et rougissant de ses hontes ; tous deux croyants, catholiques (1), mais croyants

(1) Michel-Ange inclina-t-il vers la Réforme ? On l'a cru de nos

libres et catholiques indignés : l'un suivant Savonarole et l'autre condamnant les papes au supplice éternel. Ils se ressemblaient même dans leurs amours : Vittoria Colonna recommençait Bréatrice. Buonarroti disait d'Alighieri : « Plût à Dieu que j'eusse été tel que lui-même au prix d'un sort pareil (1) ! » Le sculpteur ne sentit point, il est vrai, combien est amer le pain de l'étranger,

Combien la route est dure,
A qui monte et descend les escaliers d'autrui.

Il devint riche, il vécut comblé de faveurs par les rois et les papes et entouré d'une vénération que Raphaël lui-

jours, ou du moins on l'a soutenu par des raisons assez minces : sa liaison avec Vittoria Colonna qui assistait à des conférences de réformés, un sonnet (sur la mort de son père) où il ne fit pas mention du purgatoire, une lettre où il émit l'idée qu'une sincère contrition pouvait suffire au salut de l'âme à défaut de sacrements. A ces conjectures une critique mieux informée a opposé des faits irréfutables. En apprenant la mort de son père, Michel-Ange demanda si le vieillard avait passé à meilleure vie « avec toutes les choses ordonnées par l'Église », et déclara que si toutes ces cérémonies avaient été faites, « il en aurait moins de *passion* (de chagrin) ». Pendant qu'il travaillait à cette fameuse statue de Jules II qui couronna un jour l'église de Saint-Pétrone et qui plus tard, mise en morceaux par le peuple, fut fondue en pièces de canon, le sculpteur demandait que son père fît dire des prières « afin que la statue vienne bien ». Dans sa vieillesse, guéri d'une maladie grave, il écrivait : « J'ai eu un bon médecin, mais je crois plus aux oraisons qu'à la médecine. » Il n'était donc point un luthérien, loin de là.

(1) Dal mondo scese ai ciechi abissi, e poi
Che l' uno e l' altro abisso vide, a Dio
Scorto dal gran pensier vivo salio
E ne diè in terra vero lume a noi.

même n'eut pas le temps d'obtenir. Il fut cependant aussi malheureux que Dante ; car la souffrance ne vient pas du dehors ; « elle ne se mesure pas, dit M. Taine, au contact des choses, mais à l'ébranlement de l'être intérieur. » Raphaël, cet indifférent sublime exalté dans son rêve, flottant au-dessus du monde, ne fut pas troublé par les misères et les hontes de son temps ; il mourut jeune. Mais Michel-Ange dut vieillir au milieu de toutes ces corruptions : il se sentait relegué dans son siècle comme un proscrit. Il aimait passionnément son art et il le voyait profané, même par les bons artistes, changé en métier, livré au plus offrant. Il aimait l'honneur, l'équité, la vertu, et il dut vivre sous les Médicis et sous les papes. Il aimait

Stella d' alto valor coi raggi suoi
Gli occulti eterni a noi ciechi scoprio,
E n' ebbe il premio al fin, che il mondo rio
Dona sovente ai più pregiati eroi.

Di Dante mal fur l' opre conosciute
E 'l bel desio da quel popolo ingrato,
Che solo ai giusti manca di salute.

Pur fuss' io tal ! ch' a similsorte nato,
Per l' aspro esilio suo con sua virtute
Darei del mondo il più felice stato.

(Du monde il descendit aux abîmes aveugles, et après avoir vu l'un et l'autre abîme (l'enfer et le purgatoire), à Dieu, escorté de la grande pensée, il monta vivant, et nous en donna ici-bas la vraie lumière. — Étoile de haute valeur, avec ses rayons, il découvrit à nous aveugles les secrets éternels, et il en reçut enfin le prix que le monde pervers donne souvent aux grands hommes les plus admirés. — Les œuvres de Dante et son beau désir furent méconnus de ce peuple ingrat qui ne refuse le salut qu'aux justes. — Pourtant fussé-je tel ! Si j'étais destiné à un sort pareil, je donnerais pour son âpre exil et pour sa vertu le plus heureux état du monde.)

Vittoria Colonna, il aimait Florence, et l'une après l'autre il les vit mourir. Ajoutons à cela le pire isolement, celui de la vieillesse, l'incurable mélancolie de la longévité qui se traîne, toujours plus lourde et plus seule, en laissant derrière elle tous les êtres aimés dans la poussière du chemin parcouru. Il écrivait dans ses vers et dans ses lettres : « Je m'en vais peu à peu : je vois chaque jour grandir l'ombre et tomber le soleil ; infirme et mourant, j'approche de ma fin... Je n'ai plus une pensée qui ne soit empreinte de l'idée de la mort, » ou encore, en apprenant la naissance d'un petit Buonarroti, son neveu, et les fêtes du baptême : « On n'aurait pas dû faire ces réjouissances ; ce n'est pas pour un enfant qui vient au monde qu'il faut tant d'allégresse, mais seulement pour la mort de l'homme qui a bien vécu. »

Pauvre Buonarroti ! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui :

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

Auguste BARBIER.

CHAPITRE IX.

L'AN MIL CINQ CENT TRENTE-CINQ.

I.

Michel-Ange nous a conduits trop loin, l'âge d'or littéraire de la Renaissance italienne finit au tiers du siècle, vers l'an 1535. On vit alors quelques faits importants qui marquent bien la fin d'un monde et le commencement d'une ère nouvelle. Celui-ci d'abord auquel on n'a pas assez pris garde : en 1535 le pape Paul III envoya Vergerio en Allemagne, où Vergerio vit Luther.

Paul III, un Farnèse qui venait de succéder à Clément VII et qui était, disent ses biographes, un homme instruit, habile et bienveillant, avait une idée sage dans l'esprit, la convocation d'un concile. En ce temps-là on attendait encore la paix religieuse d'une entente entre les catholiques et les luthériens ; même en Allemagne un certain nombre d'esprits conciliants croyaient la transaction possible. Voilà pourquoi le pape envoya Vergerio chez

les Allemands. Pierre-Paul Vergerio, né en 1498 à Capodistria, avait étudié le droit à Padoue avec le Bembe et deux Italiens qui devaient passer à la Réforme, Marc-Antoine Flaminio et Pierre Martyr. Ses études achevées, après quelque séjour à Padoue, à Vérone, à Venise, il était devenu à Rome le secrétaire du pape Clément VII. Employé maintenant par Paul III, il va se trouver face à face avec le chef de la Réforme. Luther, en 1535, est, dans le monde de l'esprit et de la conscience, l'homme le plus en vue de la chrétienté. Depuis l'auto-da-fé public de la bulle qui le condamnait, il a marché à pas de géant dans son œuvre, toujours en lutte et en travail, traduisant la Bible, entonnant des chants religieux, combattant d'une main le catholicisme et la Renaissance, contenant de l'autre la Réforme, repoussant les paysans révoltés, réprimant les sacramentaires et les anabaptistes, excitant ou arrêtant à son gré, de sa voix de tonnerre, cavalier irascible et jovial, la révolution débridée, mais domptée qui se cabre sous lui.

Vergerio fut habile, insinuant, Luther ne croyait pas à la vertu du concile. « Je suis un peu comme saint Thomas, » avait-il dit, mais il ajouta : « J'y serai, dût-on me brûler. » Il n'y fut pas cependant, car le concile de Trente ne devait s'ouvrir que dix ans après et, dans ces dix années de discussion, les deux partis s'étaient de plus en plus éloignés l'un de l'autre. Rome avançait des prétentions que ne pouvait accepter la Réforme. Luther s'écria enfin : « Quand le monde croulerait, nous ne céderons pas. » Quant à Vergerio, l'on peut croire qu'il ne sortit pas tout à fait pur de son entretien avec le terrible homme. Il prit cependant les ordres et devint évêque : à la diète de Worms, en 1540, il parla encore

catholiquement. Mais on lui en voulait de ses rapports avec l'ennemi : il fut tracassé de mille façons et désespéra de pouvoir se défendre au concile. D'ailleurs il avait vu Luther et il l'avait lu, pour le réfuter sans doute, mais on ne lit pas sans danger certains livres, fût-ce pour les réfuter. Un jour il vit un hérétique ramené, Francesco Spiera qui avait abjuré le luthéranisme, parce que l'Inquisition lui faisait peur : le pauvre homme était fou de remords et de honte. En le voyant, Vergerio prit un grand parti et se rendit à Bâle ; l'excommunication le frappa en 1549. Il devint bientôt pasteur protestant dans les Grisons, puis chancelier du duc de Wurtemberg et mourut en 1565 à Tubingue. Ses écrits de polémique religieuse ont fort alléché ceux qui aimaient le fruit défendu : « Ils plaisaient, dit un catholique, à ces palais dépravés à qui le fiel tient lieu des plus friands morceaux, comme autrefois la manne. » On les republie aujourd'hui (1).

II.

Ce fut aussi en 1535 que Thomas More, à Londres, mourut sur l'échafaud. Nous avons déjà rencontré cet ami d'Érasme : il était né en 1480 d'un juge du banc du roi. Protégé par le cardinal Morton et bon écolier d'Oxford, il s'était si fort distingué au barreau, qu'il entra tout jeune au Parlement, puis, grâce à Wolsey, dans le conseil privé du roi Henry VIII. A cette cour, il monta vite en grade : chancelier de l'échiquier, employé aux

(1) *Trattarelli di P. P. Vergerio* (*Biblioteca della Riforma italiana*), 1883.

conférences de Cambrai, grand chancelier d'Angleterre, bien plus, magistrat intègre et incorruptible, il s'appauvrit dans la fortune et fut réduit, en quittant sa place, à cent livres de revenu. Un de ses gendres, qui le voulut pour juge, perdit un procès qu'il espérait gagner : « Si mon père et le diable plaidaient devant moi et que mon père eût tort, je condamnerais mon père. » Ainsi pensait Thomas More qui, avec ce caractère antique, était un homme fort avisé, bien plus, un esprit enjoué, sans emphase, très prudent, tout à fait dans les idées d'Érasme et méritant bien que « l'Éloge de la Folie » lui fût dédié. Dans sa jeunesse, il avait inventé cette île d'Utopie (1), dont le nom est resté dans toutes les langues, rêverie communiste où l'on ne vit alors qu'une « débauche d'esprit », et il avait rédigé plusieurs biographies de souverains dans lesquelles il donna « le premier exemple du bon langage anglais pur, clair, bien choisi, sans vulgarité ni pédantisme ». Cet éloge est de Hallam. Plus tard, en latin, il commenta « la Cité de Dieu », traduisit des dialogues de Lucien, défendit Érasme contre le Hollandais Dorpius et lut gaiement, sans y voir de mal, les « Lettres des hommes obscurs ». Ce fut un croyant qui voulait corriger l'Église, mais qui ne se laissa pas entraîner par l'hérésie, au contraire : il se jeta sur elle pour l'arrêter avec un emportement qui nous étonne chez un homme si gai. On sait que Henri VIII écrivit d'abord contre Luther ; More en fit autant, non sans violence (2) : « Révérend frère, père, buveur, Luther, trans-

(1) *De optimo reipublicæ statu, deque nova insula Utopia* (1516).

(2) Reverendus frater, pater, potator Lutherus... Si... suas resorbeat et sua relingat stercora, etc.

fuge, bacchante, indocte docteur, etc., etc., » et il l'engageait à « ravaler ses excréments ». On ne l'a vu que trop, c'était le ton de la polémique religieuse ; Luther lui-même appelait le docteur Eck un âne et Henri VIII un porc. Bien plus, lorsqu'il fut grand chancelier, More l'humaniste persécuta, dit-on, les luthériens. Mais Henri VIII aimait trop le divorce pour ne pas répudier aussi l'Église qui le gênait : il rompit brusquement avec elle et s'attribua la suprématie ecclésiastique. Alors le grand chancelier, très noblement, rendit les sceaux et se retira dans sa maison de Chelsea. C'était risquer sa tête, il le savait, connaissant son roi de longue main. Un jour on le félicitait de son crédit auprès du prince qui se promenait familièrement avec lui en lui passant un bras autour du cou. — « Oui, répondit-il, mais cette tête qu'il embrasse, s'il la lui faut pour avoir un château de plus en France, il la coupera sans hésiter. » Le pauvre More voyait juste. Il fut enfermé à la Tour, privé de ses livres, contraint de vendre ses meubles pour donner du pain à ses enfants. On l'obséda de menaces, de séductions, d'exhortations ; on le supplia de ne pas se croire plus sage et plus fort que le grand conseil d'Angleterre. — « J'ai pour moi, répondait-il, toute l'Église, le grand conseil des chrétiens. » A sa femme, qui le suppliait de se soumettre, il dit tranquillement : « Voulez-vous que j'échange l'éternité contre une vingtaine d'années qui me resteraient à vivre ? » Lorsqu'on vint lui annoncer que la faveur royale commuait sa peine et qu'il serait décapité, non pendu, il poussa une exclamation souriante : « Dieu préserve mes amis d'une pareille faveur ! » Il dit au bourreau avant de lui livrer sa tête : « Tu me rends aujourd'hui le plus grand service qu'on puisse recevoir d'un

homme; prends cette pièce d'or. Je suis fâché seulement d'avoir le cou si court; ne frappe pas à faux, sauve ton honneur. » More avait l'héroïsme gai; sa mort fut d'un brave homme. Érasme s'éteignit l'année suivante (1536); avec eux fut noyée cette Renaissance du nord qui ne s'en tenait pas aux belles formes, comme celle du midi; qui remuait des idées et n'eût pas voulu remuer des consciences : une sorte d'opposition dynastique bientôt débordée, engloutie par l'irrésistible impétuosité de la révolution.

III.

La même année (1535) Genève s'érigea en république et proscrivit le catholicisme : ordre à tous ses citoyens de se faire protestants. Ce fut un événement même dans l'histoire littéraire : la réforme française et ses théologiens, ses polémistes, ses humanistes eurent dès lors une terre franche où se mettre à l'abri. Ce refuge était déjà nécessaire. Le 19 janvier 1335, François Ier qui, après de longues hésitations, s'était déclaré contre « la théologie allemande », fit supplicier sous ses yeux un certain nombre de luthériens. Clément Marot fut ajourné à comparaître devant le Parlement et prit le large. Le poète avait déjà trente-huit ans et presque toute sa renommée : page à quinze ans et déjà poète, puis valet de chambre de Marguerite de Valois qui allait à la Réforme, puis soldat à Pavie et blessé d'un coup d'arquebuse, il avait publié en 1530 son *Adolescence clémentine* qui, grossissant d'édition en édition, finit par recueillir tous ses meilleurs vers. Dès 1527 il avait lancé contre le lieutenant

criminel Maillart cette épigramme superbe de franchise et de fierté, son chef-d'œuvre peut-être :

Lorsque Maillart, juge d'enfer, menoit
A Monfaucon Samblançay l'âme tendre,
A votre avis lequel des deux tenoit
Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre,
Maillart sembloit homme que mort va prendre,
Et Samblançay fut si ferme vieillard,
Que l'on cuidoit, pour vrai, qu'il menoit pendre
A Monfaucon le lieutenant Maillart.

Mais emprisonné déjà deux fois pour l'audace de ses opinions ou du moins pour l'intempérance de ses paroles, Marot, qui ne tenait pas au bûcher, quitta la France en 1535. A cette époque, Jean Calvin n'avait encore que vingt-six ans et ne comptait pas dans le monde ; petit-fils de tonnelier, *unus de plebe homuncio*, élève de Mathurin Cordier le latiniste, puis interne dans la fameuse « pouillerie » de Montaigu où il souffrit moins qu'Érasme, parce qu'il avait l'estomac moins curieux ; sévère dès lors pour lui-même et pour les autres au point que ses camarades l'avaient surnommé « l'accusatif », puis étudiant en droit, converti tout à coup à la Réforme, amené peut-être à la foi par la mystique douceur de Lefèvre d'Étaples, il ne pouvait guère être connu que dans un cercle d'amis, compagnons d'étude et d'hérésie, qui savaient sa fermeté, sa rigidité, sa rectitude et la belle plume latine qu'il maniait si expertement. En 1534, à Paris, il avait défié Michel Servet à un combat théologique ; Servet ne s'était point rendu sur le terrain, mais les deux adversaires devaient se retrouver à Genève. Calvin n'entra vraiment dans la vie qu'en 1535 ; ce fut alors que, refugié à Strasbourg, puis à Bâle, il écrivit en latin son « Institu-

tion chrétienne » et mit en tête cette lettre à François Ier qu'il traduisit dans la suite et qui devint un des premiers monuments du français définitif. Marot et Calvin se rencontrèrent, l'année suivante, à Ferrare, à la cour de Renée de France, fille de Louis XII et femme d'Hercule d'Este, le fils du duc Alphonse Ier et de Lucrèce Borgia. Madame Renée était d'un génie heureux, dit Brantôme : elle s'était appliquée à l'étude de la philosophie, de l'histoire, des mathématiques, voire de l'astrologie, qui lui avait été expliquée par Luca Gaurico, l'un des dévots de cette science vaine. Cependant elle ne restreignit pas à ceci sa curiosité : elle voulut encore, suivant l'usage et abus des femmes de son pays qui veulent jouer les doctoresses même en religion, pénétrer dans les questions de théologie suscitées en ces temps misérables par Luther, les anabaptistes, Zwingle et autres « parricides de l'Église de Dieu », ce qui, traduit en huguenot, veut dire qu'elle avait souci de sa conscience. A l'occasion de son mariage, on rouvrit à Ferrare le théâtre de la cour ; l'Arioste vivait encore et il ébaucha pour ces fêtes nuptiales sa comédie de la *Scolastica* qu'il devait laisser inachevée ; aussi a-t-on pu dire que Renée de France reçut le dernier sourire du poète qui avait chanté Roland.

Tant que vécut le duc Alphonse, la princesse, élève de Marguerite de Valois, put croire ce qu'elle voulait et rassembler autour d'elle un groupe d'esprits ornés qui inclinaient à huis clos vers la Réforme : ce n'étaient pas des rebelles, c'étaient simplement des conspirateurs. Par malheur, on dînait bien dans ce monde : le cardinal Hippolyte était mort d'une indigestion d'écrevisses, le duc Alphonse mourut d'une indigestion de melons. Hercule II, époux de Renée, devint duc de Ferrare et la persécution

commença, mais non brusquement. La duchesse, en 1535, put recevoir notre Clément Marot qui était venu lui demander asile :

> En traversant ton pays plantureux,
> Fertile en bien, en dames bien heureux,
> Et bien semé de peuple obéissant,
> Le tien Marot, fille de roi puissant,
> S'est enhardi, voire et a protesté
> De saluer ta noble majesté.

Clément Marot passa donc de la reine de Navarre à Madame Renée :

> Mes amis, j'ai changé ma dame ;
> Une autre a dessus moi puissance,
> Née deux fois de nom et d'âme,
> Enfant de roi par sa naissance,
> Enfant du ciel par connaissance
> De celui qui la sauvera ;
> De sorte, quand l'autre saura
> Comment je l'ai telle choisie,
> Je suis bien sûr qu'elle en aura
> Plus d'aise que de jalousie.

Mais le poète français ne devait pas rester longtemps à Ferrare où le petit groupe des réformés dissimulait le complot religieux sous une activité littéraire et ne parlait d'aucune sorte ce qu'on appelle aujourd'hui « le patois de Canaan. » Les poésies que Marot composa pour cette cour où il apprit à « poltroniser, » à s'arrêter une heure sur un mot avant de le prononcer et à ne répondre que d'un signe de tête, n'étaient certes point faites pour édifier des puritains : il n'en commit jamais de plus libertines. Cependant madame Renée fut bientôt maltraitée par le duc Hercule, son mari, non pas (au début du moins) pour

sa religion, mais pour son origine; le duc Hercule, qui s'était mis sous le pied de l'empereur, en voulait à la pauvre femme parce qu'elle venait de France, non parce qu'elle allait à Calvin. Il la frappa d'abord dans ses affections, éloigna d'elle tout ce qui était français : Mme de Soubise entre autres dont le départ fut tristement chanté par Marot, puis Marot lui-même. Le poète se réfugia d'abord à Venise d'où il écrivit à Marguerite de Navarre une complainte en vers désolés :

Ha ! Marguerite, écoute la souffrance
Du noble cœur de Renée de France,
Puis, comme sœur, plus fort que d'espérance
Console-la.

Tu sais comment hors son pays alla,
Et que parent et amis laissa là,
Mais tu ne sais quel traitement elle a
En terre étrange.

De cent couleurs à toute heure elle change,
En ses repas poires d'angoisse mange,
Et en son vin de larmes fait mélange
Tout par ennui.

Ennui reçu du côté de celui
Qui être dut sa joie et son appui ;
Ennui plus grief que s'il venait d'autrui,
Et plus à craindre.

Elle ne voit ceux à qui se veut plaindre,
Son œil rayant si loin ne peut atteindre,
Et puis les monts, pour ce bien lui éteindre,
Sont entre deux...

En 1536 (et non en 1535 : ici la date est importante) Renée reçut à Ferrare un visiteur alors moins connu que Marot, Jean Calvin qui venait de publier à Bâle la pre-

mière édition, en latin, de son « Institution chrétienne. » Le livre à peine lancé (mars 1536) le réformateur « se sentit pressé de voir la duchesse de Ferrare, fille du roi de France Louis XII dont la piété étoit alors en grand renom, et en même temps de saluer de loin l'Italie. Il vit donc cette princesse, et, autant que le lui permettoient les circonstances, il l'affermit dans le véritable amour de la piété. Puis il quitta l'Italie, où il n'était entré, comme il avoit lui même coutume de le dire, que pour en sortir, et il prit le chemin de son pays. » Ces simples mots de Théodore de Bèze réduisent à néant les assertions des historiens qui, avec des étourdissements de fantaisie et des étourderies de critique, attribuent à Calvin la sublime ambition d'avoir voulu planter à Ferrare d'abord, puis à Rome le drapeau protestant. Ne pouvant l'envoyer jusqu'à la ville éternelle, ils l'ont fait persécuter à Ferrare où sa réputation l'aurait devancé; puis, sur la foi d'une légende qui a encore moins de vraisemblance que de vérité, ils l'ont promené en zigzag dans l'Italie du nord et lapidé dans la vallée d'Aoste. On ne sait même pas s'il fut arrêté à Ferrare, comme le crut Muratori deux siècles après. Un fait est certain : c'est qu'il ne fit que toucher barre en Italie « où il n'était entré que pour en sortir. » Il voulait connaître la duchesse et gagner son appui, ambition très suffisante pour un réformateur bien jeune encore et à peine connu : il n'avait que vingt-sept ans et, en Italie au moins, il eût été masqué par son vrai nom autant que par le surnom qu'il prenait d'Espeville ou de Heppeville (1). Le réformateur ne songea donc point

(1) ALBERT RILLIET, *Lettre à M. A.-H. Merle d'Aubigné sur deux points obscurs de la vie de Calvin* (1864).

à conquérir le pays des papes; il préféra fonder une ville qui fût sienne « la Rome protestante, la cité de Calvin, » Genève enfin « cet étonnant asile entre trois nations, » qui devait durer par sa force morale. « Point de territoire, point d'armée ; rien pour l'espace, le temps ni la matière : la cité de l'esprit bâtie de stoïcisme sur le sol de la prédestination. A tout peuple en péril, Sparte pour armée envoyait un Spartiate ; il en fut ainsi de Genève. A l'Angleterre elle donna Pierre Martyr, Knox à l'Écosse, Marnix aux Pays-Bas, trois hommes et trois révolutions. S'il faut quelque part en Europe du sang et des supplices, un homme pour brûler ou rouer, cet homme est à Genève, prêt et dispos, qui part en remerciant Dieu et lui chantant des psaumes (1). »

IV.

Ce fut en 1535 également que parut à Lyon *La vie inestimable du grand Gargantua, père de Pantagruel jadis composée par l'abstracteur de quintessence, livre plein de pantagruélisme.* L'auteur encore anonyme avait déjà publié deux ans auparavant le premier livre de *Pantagruel.* C'était toutefois un homme très sérieux, très savant, docte en langues grecque, latine, italienne, française, en archéologie, en jurisprudence, en sciences naturelles ; il avait préparé pour son ami Étienne Dolet, l'imprimeur, de bonnes éditions d'Hippocrate et de Galien. De plus, il était prêtre : élevé en Poitou dans un couvent de cordeliers « chez qui on faisait vœu d'ignorance plutôt que de

(1) MICHELET, *la Réforme.*

religion », il avait pris, avec les ordres, l'amour des lettres et la haine des moines. De plus médecin : c'était lui qui, le premier, à l'Hôtel-Dieu de Lyon, avait fait des démonstrations anatomiques sur le cadavre. Il se nommait François Rabelais. Il venait de publier pour l'an 1535 un almanach rempli de bons conseils et de prédictions très sensées :

« Sommairement vous exposant de cette année ce que j'ai pu extraire des auteurs en l'art, Grecs, Arabes et Latins, nous commencerons en cette année sentir partie de l'infélicité de la conjonction de Saturne et Mars, qui fut l'an passé et sera l'an prochain le 25 de mai. De sorte qu'en cette année seront seulement les machinations, menées, fondements et semences du malheur suivant : Si bon temps avons, ce sera outre la promesse des astres. Si paix, ce sera non par défaut d'inclination et entreprise de guerre, mais par faute d'occasion. Ce est qu'ils disent. Je dis quant est de moi, que si les rois, princes et communités christianes ont en révérence la divine parole de Dieu, et selon icelle gouvernent soi et leurs sujets, nous ne vîmes de notre âge année plus salubre ès corps, plus paisible ès âmes, plus fertile en biens que sera cette-ci, et voirons la face du ciel, la vêture de la terre et le maintien du peuple joyeux, gai, plaisant et benin, plus que ne fut depuis cinquante ans en ça. »

Présentement, Rabelais était à Rome, où il suivait très-attentivement « en diplomate plutôt qu'en moine (1) » les affaires politiques pour en informer l'évêque de Maillezais : il s'occupait du pape, de l'empereur, du duc Alexandre de Médicis, du duc Hercule de Ferrare qui de

(1) HERMANN LIGIER, *la Politique de Rabelais*, 1880.

plus en plus s'éloignait de la France : « Il y a danger que madame Renée en souffre fâcherie. Le dit duc lui a ôté madame de Soubise, sa gouvernante et la fait servir par des Italiennes, qui n'est pas bon signe. » En quoi l'observateur voyait juste, nous le savons déjà par les vers de Clément Marot. Où donc Rabelais, occupé de tant de choses, trouvait-il du temps et de la verve pour la « vie très-horrifique du grand Gargantua » ?

Amis lecteurs qui ce livre lisez,
Dépouillez-vous de toute affection,
Et le lisant ne vous scandalisez :
Il ne contient mal ni infection.
Vrai est qu'ici peu de perfection
Vous apprendrez, sinon en cas de rire :
Autre argument ne peut mon cœur élire.
Voyant le deuil qui vous mine et consomme,
Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.

Mais ne vous y trompez pas, mes bons disciples : l'habit ne fait pas le moine, « la drogue dedans contenue est bien d'autre valeur que ne promettoit la boîte. C'est-à-dire que les matières ici traitées ne sont tant folâtres comme le titre au-dessus prétendoit. — Et posé le cas qu'au sens littéral vous trouvez matières assez joyeuses et bien correspondantes au nom, toutefois pas demourer là ne faut, comme au chant des Sirènes : ains à plus haut sens interpréter ce que par aventure cuidiez dit en gaieté de cœur. — Crochetâtes-vous oncques bouteilles ? Caigne. Réduisez à mémoire la contenance qu'aviez. Mais vîtes-vous onques chien rencontrant quelque os médulare ? C'est, comme dit Platon, *lib. ij. de rep.*, la bête du monde plus philosophe. Si vu l'avez, vous avez pu noter de quelle

dévotion il le guette, de quel soin il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entomme, de quelle affection il le brise et de quelle diligence il le suce. Qui le induit à ce faire ? Quel est l'espoir de son étude ? Quel bien prétend-il ? Rien plus qu'un peu de moëlle. Vrai est que ce peu plus est délicieux que le beaucoup de toutes autres : pour ce que la moëlle est aliment élabouré à perfection de nature, comme dit *Galen, iij facu. natural. et xj. de usu parti.* — A l'exemple d'icelui vous convient être sages pour fleurer, sentir et estimer ces beaux livres de haute graisse, légers au prochaz (ou pourchas, poursuite) et hardis à la rencontre. Puis, par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sucer la substantifique moëlle. C'est-à-dire : ce que j'entends par ces symboles pythagoriques, avecques espoir certain d'être faits escors (avisés) et preux à la dite lecture. Car en icelle bien autre goût trouverez et doctrine plus absconse (cachée), laquelle vous révélera de très hauts sacrements et mystères horrifiques tant en ce qui concerne notre religion que aussi l'état politique et vie économique. »

Quelle langue et quelle œuvre ! nous avons ici une encyclopédie (c'est Rabelais qui a introduit ce mot en littérature) où s'entasse toute la science, la sagesse, la folie, l'audace, l'obscénité du temps ; un éclat de rire énorme, où entrent la bouffonnerie de Berni, la polissonnerie de l'Arétin, l'atticisme d'Érasme et la jovialité de Luther, une forêt touffue, fouillis de feuillées et de ramures, enchevêtrement de ronces, d'épines, de broussailles, avec de larges éclaircies au soleil où poussent des fleurs exquises, où pendent des fruits savoureux ; puis le fourré encore, des houles d'ombre abattues et relevées par un grand vent ; un sol bossué, fait de boue, de roche, de mousse, où l'on

marche sur des limaces en écoutant chanter le rossignol ; un monde confus, tumultueux qui rit, sifle, miaule, glapit, hurle, gronde : on sort de là étourdi de bruits, envahi d'idées, l'âme en joie et la tête prise, ensorcelé, haletant, rompu. D'un seul bond Rabelais a franchi Calvin et l'a laissé bien loin derrière lui : une nouvelle Renaissance jeune, chaude, ivre, folle, regorgeant de sang, vient de sauter par-dessus la Réforme.

V.

C'est ainsi que s'émancipaient partout dans le nord, la pensée et la conscience ; en même temps, dans le midi, commençait la réaction. En 1535, un décret de l'Inquisition espagnole (et ce n'était pas le premier) ordonna que tout possesseur d'écrits luthériens fût excommunié et soumis à des peines dégradantes ; les mêmes châtiments frappaient ceux qui n'auraient pas dénoncé les détenteurs de ces produits incriminés. De pareilles rigueurs n'étaient pas chose nouvelle en Espagne. Dès 1490, Torquemada avait fait brûler à Séville quantités de bibles hébraïques, par l'unique raison que c'étaient des ouvrages de juifs. Plus tard, à Salamanque, il condamna au feu plus de six mille volumes imprimés qu'il accusait de magie et de sorcellerie. Rien d'étonnant à cela ; l'Inquisition, avant de toucher aux livres, s'était fait la main sur les hommes. En Andalousie, dans l'année qui suivit l'établissement du Saint-Office, dix-sept mille juifs avaient subi des peines plus ou moins dures, deux mille étaient morts sur le bûcher.

En 1534, le jour de l'Assomption, à Paris, dans la chapelle

souterraine de l'abbaye de Montmartre, quelques Espagnols ayant avec eux des écoliers français, même des maîtres, s'étaient assemblés pour fonder une association destinée à la conversion des infidèles, à la correction des hérétiques et, en général, à la sanctification du prochain. Un prêtre, Pierre Favre, dit la messe, les autres communièrent; tous prirent l'engagement solennel d'aller prêcher en Palestine ou, si c'était impossible, de se donner corps et âme au pape et de courir aussitôt où il les enverrait. Le promoteur de cette association était un Espagnol de quarante-trois ans qui sortait du collège parisien de Sainte-Barbe; il se nommait Ignace et il était né d'une famille noble dans le château de Loyola. D'abord soldat, très galant et très brave, il s'était distingué à Najare, à Pampelune où il avait eu la jambe droite cassée par une pierre et la jambe gauche froissée par un boulet. Pendant qu'on le soignait à Loyola, il lut une légende des saints et une vie de Jésus : aussitôt, touché par la grâce, il jeûna, pria, prononça un vœu, puis, dans un monastère, s'offrit pour chevalier à la sainte Vierge après avoir fait la veillée d'armes sur l'autel, et, suspendant son épée à un pilier, il renonça au monde. Depuis lors, il subit volontairement toutes les mortifications, mendia son pain, se retira dans une caverne où il faillit périr, se rendit à Jérusalem où il vécut d'extases, après quoi il apprit la grammaire, la philosophie et la théologie pour mieux lutter contre les hérétiques et les païens. C'était un vrai saint, tout à sa tâche et enivré de foi; il mourut à la peine, mais son institut, approuvé par le pape en 1540, les « Clercs de la compagnie de Jésus » durent toujours. Aveuglément, impérieusement, ils servent l'Église, et souvent ils la mènent.

Voilà ce qui se passait vers 1535, et il importe de mar-

quer ce point : parmi les hommes de pensée alors en vue et à l'œuvre, à l'exception de Vergerio, il n'y eut pas un seul Italien. Luther, Thomas More, Marot, Calvin, Rabelais, Loyola, tous étrangers, même la duchesse de Ferrare. Le grand intérêt n'était déjà plus la Renaissance, c'était la Réforme et cette Réforme, en Italie, n'eut rien d'indigène : c'est la principale raison pour laquelle elle ne réussit point. Bien loin de reprendre, comme on l'a dit, l'œuvre de Savonarole, elle vint d'Allemagne avec un libraire qui importa les premiers ouvrages luthériens, puis d'Espagne avec Valdes qui fit école à Naples, puis des vallées vaudoises du Piémont qui envoyèrent des martyrs dans les Calabres, et de France avec M[me] Renée, élève de Marguerite et brebis de Calvin. En ce moment ce n'est plus l'Italie qui conduit la pensée, elle va désormais la suivre ou la refouler en arrière. Politiquement, elle n'est déjà plus qu'une « expression géographique ». Florence est tombée en 1530 ; la même année Charles-Quint a reçu des mains du pape, qui avait été son prisonnier, la couronne de fer des Lombards et la couronne impériale. *Finis Italiæ*, même en littérature. En 1535, l'Italie ne possède plus un seul écrivain de premier ordre, sauf Guichardin qui n'a plus que cinq années à vivre et, si l'on veut, le Bembe qui vieillira jusqu'en 1547. Mais Machiavel, l'Arioste, Castiglione, Sannazar, Fracastor ne sont plus, même Berni va disparaître : plus de Léonard, plus de Corrège, plus de Raphaël. Deux artistes, parmi les cinq plus grands, tiennent toujours, mais ils sont déjà vieux : Titien finira presque centenaire ; Michel-Ange qui, cette année même (1535), est nommé peintre, sculpteur et architecte du Vatican, a passé la soixantaine ; il ne lui reste plus qu'à hisser le Panthéon

sur la basilique de Saint-Pierre; aussitôt après commencera sa lente, longue mort.

Certes l'Italie, la mère éternellement féconde, produira encore des œuvres et des hommes : dans la seconde moitié du siècle, elle aura le Tasse, Galilée, Giordano Bruno. Mais ces trois maîtres, venus trop tard, seront des opprimés, victimes de la réaction et de la décadence. A Rome, à Florence, à Ferrare, après le concile de Trente et avec les jésuites, l'autorité catholique se met en lutte avec la pensée nouvelle. La Renaissance va se transporter ailleurs : en Portugal, bien italienne encore, avec Camoëns; en Espagne, plus libre et plus nationale, avec Cervantes et Lope de Vega; en Angleterre, puissamment rajeunie et renouvelée, avec Shakespeare. Il est donc temps de s'arrêter et de reprendre haleine. Nous sommes allés de la Renaissance à la Réforme; il faut aller maintenant de la Réforme à la Révolution.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE III.

LE QUATORZIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE IV.

LE QUINZIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE V.

ÉRASME.

CHAPITRE VI.

MACHIAVEL.

CHAPITRE VII.

L'ARIOSTE.

CHAPITRE VIII.

LE SIÈCLE DE MICHEL-ANGE.

CHAPITRE IX.

L'AN MIL CINQ CENT TRENTE-CINQ.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.